Väinö Linna

Ici, sous l'Étoile polaire

Réconciliation



traduit du finnois par Jean-Michel Kalmbach

Collection Romans

les bons caractères lbc

Réconciliation

Remerciements

Cet ouvrage a été publié avec le soutien de :
FILI FINNISH LITERATURE EXCHANGE (Finlande)
La Fondation littéraire de WSOY (Finlande)
Le Centre national du livre (CNL)

© Estate of Väinö Linna and WSOY
Titre original de la trilogie : *Täällä pohjantähden alla*
Publié pour la première fois en finnois par
Werner Söderström Corporation (WSOY)
en 1959, Helsinki, Finlande
© 2012 Les bons caractères
ISBN : 978-2-915727-32-6
Dépôt légal : 4e trimestre 2012

Väinö Linna

Réconciliation

Ici, sous l'Étoile polaire (tome III)

Traduit du finnois par Jean-Michel Kalmbach

Roman

Les bons caractères
6, rue Florian - 93500 Pantin

Chapitre Ier

I

Cet hiver-là, le chemin de Koskela resta souvent immaculé. Si des traces y apparaissaient, il arrivait que la neige les recouvre avant que de nouvelles ne surgissent. Les branches du Pin à Mathieu pendaient pesamment. Seules les marques de pas aux alentours immédiats de la métairie indiquaient qu'on y vivait et qu'on y travaillait comme avant, mais les contacts avec le monde extérieur étaient rares.

Les habitants de Koskela n'avaient du reste guère d'affaires à traiter avec les autres gens. Comme il y avait peu de vaches, on n'envoyait pas le lait à la laiterie : Elina battait le beurre à la maison et Vilho allait l'apporter chez le marchand dans son sac à dos. Il allait à l'école à ski sans passer par le chemin, en coupant droit par les champs et la forêt.

Un homme silencieux et solitaire s'était retiré dans son nid. Celui-ci pourvoyait chichement aux besoins quotidiens. Après tout, on avait du pain, des pommes de terre, des bûches de bouleau. L'essentiel. Il y avait aussi du pétrole lampant, qu'il fallait brûler avec parcimonie.

Quand les garçons se réveillaient le matin, ils voyaient souvent père agenouillé devant le four à pain en train de faire du feu. Il fallait chauffer matin et soir, pour avoir la lumière indispensable. La lueur des flammes dansait dans l'obscurité matinale de la pièce commune et l'ombre difforme de père affairé devant le four se dessinait sur le sol et le mur du fond. En entendant le frottement des draps dans le lit des garçons, il se retournait et disait par-dessus l'épaule d'une voix basse et bienveillante :

– Restez encore un peu… le temps que ça chauffe.

Ensuite, il allait dans le fournil. Les garçons restaient un moment recroquevillés dans la douce chaleur des couvertures avant de se lever et de s'habiller à la lueur du feu. Puis, sautillant pieds nus sur le sol froid du vestibule, ils rejoignaient père. Mère et lui étaient déjà attablés. Ils avaient quitté momentanément leurs

occupations matinales, le temps pour père d'allumer le feu et pour mère de préparer le café.

Le fournil était éclairé par la faible flamme d'une lampe-tempête que père avait rapportée de l'étable. En silence et calmement, les garçons se mettaient à leur place à table. Mère leur souriait et, en guise de bonjour, leur demandait s'ils avaient bien dormi. Quelqu'un marmonnait une réponse, distraitement. Elle versait à chacun une tasse de café pas trop pleine. À côté de chaque tasse se trouvait disposée une tranche de pain de campagne sur laquelle était étendue une couche de beurre – très fine, car le beurre constituait la seule source de revenus de la famille.

Mère leur avait donné cette explication un jour que les enfants s'étaient plaints de la minceur de la couche. Père et mère mangeaient leur tranche de pain sans beurre.

À table, le silence régnait habituellement, car les parents ne discutaient guère non plus. Quand le café était bu, ils se préparaient pour retourner à l'étable, et mère confectionnait à Vilho son goûter pour l'école, tout en recommandant aux deux enfants plus jeunes de ne pas jouer avec le feu qui brûlait dans le four de la pièce commune.

Puis Vilho se mettait en route pour l'école sans l'aide de personne. On lui avait appris à lire l'heure et il savait quand il fallait partir. Il prenait ses skis dans l'entrée, les chaussait dans la cour et disparaissait ensuite sans bruit derrière le coin, sur la trace. Si d'aventure grand-père ou grand-mère traversaient la cour à ce moment-là et lui disaient quelque chose, il leur répondait du tac au tac tout en skiant vers la forêt qui se trouvait derrière la maison de l'aïeul.

Eero et Voitto restaient à deux à l'intérieur. Ils étaient assis dans la pièce commune, à la chaleur du feu qui brûlait dans le four, et jouaient avec leur cheval de bois. Ils parlaient peu, un mot ou une petite demande de temps à autre. À quoi bon parler, eux, petits bouts d'hommes blonds, taciturnes ?

Depuis un certain temps, père s'était remis aux travaux à l'extérieur. Non sans difficulté, au début, il est vrai. Parfois, les garçons entendaient leurs parents discuter à voix basse de choses qu'ils ne comprenaient pas. Mère parlait d'un ton réconfortant à son mari

qui était assis sur le banc, l'air accablé. Celui-ci disait alors quelque chose comme :

– Oui, il faut que j'essaye de me reprendre... Le manche de la fourche est sans doute la seule chose qui se tienne encore droite.

Effectivement. C'était un homme brisé, dans l'âme et dans le corps. Il était revenu à la case de départ, dans cette petite métairie grise. C'est ici que tout avait commencé, sur le sol de la salle commune, s'amplifiant peu à peu, jusqu'à atteindre des proportions telles qu'il s'était retrouvé ballotté comme un fétu de paille pris dans la tempête. Il ne restait plus maintenant que des débris, et lui au milieu, éteint et vidé.

Il fallait tout recommencer à zéro, se consacrer de nouveau à des choses insignifiantes et banales, et s'y cantonner. Parfois, pendant qu'il chargeait le fumier, le mouvement de la fourche s'arrêtait et le regard d'Axel restait perdu dans le lointain. Mais bientôt il s'arrachait à ses pensées et se mettait à fourcher le chargement avec ardeur et détermination.

Pourtant, même sur le plan corporel il n'était plus le même homme qu'avant. Et lorsque la faiblesse se faisait sentir clairement, il était pris de désespoir. Un jour, sur l'escalier de la remise, il voulut lever un sac sur son dos, mais il lui échappa des mains et tomba sur ses pieds. Il s'assit dessus avec découragement, le visage enfoui dans les mains. Elina avait assisté à la scène alors qu'elle traversait la cour.

– Qu'est-ce qui se passe ?...

– ... Comment je vais faire... le rachat de la métairie qui arrive... et tout ça... et moi il faudrait que j'aille travailler dans la forêt, sinon comment on va trouver de l'argent ?...

Le désespoir que reflétait sa voix était si peu éloigné des pleurs qu'Elina s'approcha, s'assit à côté de lui et dit :

– On s'en est tirés jusqu'ici, alors on continue. Pense à tout ce qu'il y a eu... et combien tout ça, maintenant, c'est rien à côté.

Son mari resta longtemps silencieux, puis il dit :

– Je suis foutu.

– Tu dois encore te reposer et reprendre des forces.

Peu à peu Axel se calma suffisamment pour parvenir à jeter le sac sur ses épaules. Le soir, au lit, Elina revint sur l'incident :

– Tu as toujours essayé d'en faire plus que tes forces. Il faut savoir être raisonnable... Toi tu veux toujours avoir plus que ce qui est possible.

– Je suis bien obligé. Sinon, j'arriverai pas à charger les troncs sur le traîneau. Et il faudra que j'en charge des milliers.

Lentement, les paroles d'Elina firent de l'effet, par leur contenu mais aussi par leur ton. Au bout d'un moment, le mari réussit à dire, à grand effort :

– Sans toi, j'y arriverais pas.

Elina ne répondit pas, de peur que sa voix ne trahisse son émotion et sa joie. Ils avaient surmonté un moment difficile. Ce ne fut pas le seul, mais, avec le temps, ces moments passèrent de plus en plus facilement.

Une chose aidait Axel à reprendre ses repères dans la vie : la pénurie criante qui régnait partout. Les outils et les véhicules étaient délabrés. De même que les terres. Dans les fossés de drainage poussaient des buissons, ce dont son père Youssi[1] avait profondément honte, mais à quoi il ne pouvait rien. Même le strict minimum de travail était maintenant au-dessus des forces du vieil homme.

Il fallait réparer, améliorer et planifier toute sorte de choses. Progressivement, ces petits détails commencèrent à meubler la conscience vide d'Axel et, de moins en moins souvent, Elina voyait dans les yeux de son mari ce regard éteint qui l'avait tellement effrayée au début.

Une fois par mois, Axel allait au bourg. Il traversait le village dans le crépuscule du matin, assis sur son traîneau, et les gens parlaient entre eux en le regardant passer :

– Il va au contrôle. Il faut qu'il aille une fois par mois présenter son passeport chez l'officier de justice. Et il paraît qu'il a pas le droit de sortir des limites de la commune sans autorisation.

C'était effectivement le cas. Les pouvoirs publics devaient être tenus au courant à tout moment de l'endroit où il était et de ce qu'il faisait. On aurait bien aimé savoir aussi ce qu'il pensait, mais cela,

1 Les graphies francisées ou traductions de certains noms propres (Youssi, Yanne, Village-Benoît etc.) utilisées dans les tomes I et II du roman ont été conservées dans le présent tome III.

il ne le disait pas. La conversation qu'entamait l'officier de justice tournait court dès les premiers mots. Parfois, la visite se passait presque en silence. On se saluait, distraitement, et Axel tendait son passeport. L'officier de justice s'asseyait à son bureau, regardait le calendrier et marmonnait :

– Voyons voir... on est le...

Et le contrôle était terminé. Axel profitait du déplacement pour faire des courses. Si, au moment où il entrait dans le magasin, il s'y trouvait certaines personnes, l'atmosphère devenait étrangement silencieuse. Axel saluait à voix basse et s'approchait du comptoir, pour attendre son tour. Son regard courait sur les rayons, sans exprimer aucune émotion. Mais il était bien conscient que derrière son dos les gens se lançaient des regards entendus. Et leur conversation hésitante et décousue montrait que l'instant d'avant on n'avait pas parlé de la même chose ni dans le même état d'esprit.

Quand venait son tour, il faisait ses achats et sortait du magasin. Il traversait le village sur son traîneau sans détourner le regard. Sur la route, il croisait parfois Yllö, Mellola ou Pajunen. Il fixait alors intensément la queue de son cheval et c'est aussi en regardant obstinément droit devant eux que les propriétaires passaient leur chemin. Mais plus tard, ils parlaient de lui :

– Tiens, c'était pas le général des métayers qui vient de passer ? Il a pas le moral, on dirait.

– C'est pas ce qu'on dit... Il paraît qu'il a traversé le village en faisant semblant de voir personne. Pas le moindre signe de regret... Qu'est-ce que ça va encore donner ?... C'est à croire que Ståhlberg a décidé de provoquer une nouvelle révolte. On gracie un brigand après l'autre.

– Il y a du rouge caché là-dessous... C'est moi qui vous le dis.

Mais Axel poursuivait son chemin. En dehors du bourg, sur le bas-côté, se tenait parfois l'une ou l'autre femme qui regardait prudemment dans les deux sens de la route. À l'approche d'Axel, elle l'arrêtait et, tout en lançant des regards anxieux, elle lui demandait à mi-voix s'il avait des nouvelles de son mari ou de son fils disparus. Axel donnait les renseignements, quand il en avait. La femme s'essuyait le coin de l'œil avec sa manche ou son mouchoir, mais parfois le feu d'autrefois se réveillait dans ses yeux et dans sa voix.

Axel écoutait et répondait du bout des lèvres et, marmonnant quelque chose à la hâte, il reprenait bien vite son chemin.

Il ne s'arrêtait guère non plus à Pentinkulma pour bavarder avec les gens. Il n'avait pas été au magasin ici une seule fois depuis sa sortie de prison. Si le marchand était dans la cour au moment où Axel passait, il retournait prestement à l'intérieur. Arvo Töyry se trouva un jour sur son chemin et ils se croisèrent sans se saluer. Avec Victor et Lauri Kivioja, ou Elias, il échangeait à l'occasion quelques banalités, mais ne s'engageait pas dans une conversation plus soutenue. Chaque fois, Vikki examinait Pokou et disait :

– Il vieillit... Tu l'as pas vendu quand t'aurais dû.

Il écoutait parfois Preeti plus longuement, car il ne voulait pas se montrer malpoli envers le vieil homme. Celui-ci avait tant de choses importantes à dire.

– J'ai pris le manteau du pauvre Alex, maintenant qu'il est mort, je me suis dit que quelqu'un aurait vite fait de le chiper. Oui, on arrive à se débrouiller maintenant. La fille va travailler quand elle peut, et mère s'occupe du gosse.

Axel rencontra aussi Aune. Elle ne lui demanda pas de revenir sur le passé. Elle se contenta de dire du mal de Yanne, qui ne cessait de la harceler sur la manière dont elle dépensait l'aide communale qu'elle touchait pour Valtou.

– Moi j'te dis que je me suis toujours occupée comme il faut de mon gosse, merde alors !... Il a beau être un parent à toi, j'te dis tout net qu'en le nommant curateur de l'enfance on a mis un loup dans la bergerie. Si ça continue, je mettrai une annonce dans le journal où je ferai la liste de ses méfaits. Moi j'sais très bien combien y a de marmots qui courent dans la campagne et qui sont de lui...

Axel laissa Aune vitupérer Yanne à loisir. Il se contenta de sourire faiblement en écoutant ses invectives. Avant de prendre congé, elle lui dit pour le flatter :

– On a choisi le mauvais bonhomme, j'te dis ! C'est toi qu'il aurait fallu mettre à ce poste... Les gens auraient été traités équitablement... Et pas ce foutu prétentieux, qui fouine partout et va chercher des poux pour le moindre penni. Moi, j'ai pas donné un rond de l'aide communale à Elias ! Si on continue à répandre ces rumeurs, ça finira devant le tribunal...

Pendant ces années, Aune avait un peu grossi. Ayant repris sa route, Axel sourit à demi en pensant à la fille de Preeti Leppänen. Sa liaison de jeunesse avec cette femme s'était heureusement effacée de sa mémoire.

Comme il était impossible d'arracher un seul mot à Axel quand il était au bourg, on se mit à faire les suppositions les plus diverses :

– Il est devenu croyant. Il paraît que dans sa cellule de condamné à mort il a été touché par la grâce... Et même que les enfants doivent faire la prière du soir, à ce qu'on dit.

Lorsque le pasteur eut vent de cette rumeur, il dit :

– Si seulement c'était vrai. Pour une fois un châtiment aurait porté ses fruits.

Axel ne pensait pas à la religion. Rentré du bourg, en ôtant le harnais de Pokou devant l'écurie, il ressentait simplement la satisfaction d'être de retour chez lui. Les garçons venaient à sa rencontre en courant, dans l'attente des petits cadeaux que leur père ne manquait jamais de rapporter. Elina demandait s'il avait pensé à acheter ceci et cela, et Axel était content de n'avoir rien oublié. C'est pendant ces instants qu'il sentait le plus clairement qu'il avait retrouvé des raisons de vivre cette petite vie.

Il reprit son habitude de s'attarder un moment dans la cour en revenant de l'écurie. Il écoutait le silence total qui régnait, et regardait la pâle lumière des fenêtres de la maison et son toit blanc. Quand la lune brillait, il lui arrivait de voir un lièvre solitaire gratter la neige pour grignoter des pousses d'orge. Il suivait du regard ses mouvements précautionneux, et une ébauche de sourire adoucissait son visage.

Autrefois, dans la même situation, on aurait entendu un claquement de mains et une exclamation furieuse :

– Mais enfin ! ... Merde alors ! Manquait plus que toi pour bouffer le peu qui reste des pousses !

II

Avec les gens du presbytère, les Koskela n'avaient plus guère de contacts. Elina s'y rendait seulement pour payer le loyer au fur et à mesure qu'elle amassait la somme nécessaire. Ils étaient censés le

payer annuellement, mais elle avait demandé de pouvoir le verser en plusieurs fois, parce qu'elle craignait de ne pas pouvoir rassembler une somme aussi importante. Et comme ils avaient de nouveau mis un peu d'argent de côté, elle comptait justement aller le payer. Le soir, en en parlant, elle demanda toutefois à Axel avec une légère hésitation :

– Ou peut-être que c'est toi qui iras ?

– Pourquoi pas ?... Non, vas-y toi...

Au regard et au ton prudent d'Elina, Axel remarqua qu'elle avait des arrière-pensées. Cela le chagrina et, le lendemain, alors qu'elle se préparait à partir, il lui dit :

– J'irai moi-même, t'en fais pas... Je pourrai aussi parler de cette histoire de rachat.

Chemin faisant, il sentit la tension croître en lui, mais il marcha avec d'autant plus de détermination, ses pensées se bousculant dans sa tête :

– ... Moi... pas besoin... devant personne... je leur dirai tout net...

La cour était déserte. Axel alla à la porte de la cuisine et demanda le pasteur. Il resta dans l'embrasure, la casquette à la main, presque exactement à l'endroit où il se trouvait quatre ans plus tôt lorsqu'il était venu chercher la carabine d'Ilmari. Les servantes n'étaient plus les mêmes, mais, étant originaires du village, elles connaissaient Axel et son passé. Elles se regardèrent d'un air entendu et, comme cela ne lui avait pas échappé, il répéta, avec quelque rudesse :

– Est-ce que le pasteur est là ?

– Oui. Qu'est-ce que tu lui veux ?

– J'ai à lui parler.

L'une des deux jeunes filles alla à l'intérieur. Axel posa sa casquette sur l'armoire à côté de la porte, sans se rendre compte qu'une telle chose était inconvenante dans un presbytère. Quand la jeune fille fut de retour et qu'elle lui dit d'aller au secrétariat, il se dirigea d'abord vers la porte, mais revint sur ses pas pour reprendre sa casquette. Prenant conscience de sa nervosité, il retourna son mécontentement sur les servantes en leur lançant un regard furieux et peu amène. Sans s'être complètement calmé, il entra dans la grande salle. Comme la porte du secrétariat donnant directement sur l'extérieur était généralement fermée à clé en dehors des heures de bureau, les

visiteurs entrant par la cuisine devaient traverser la grande salle, bien que cela déplût à la femme du pasteur. Au moment même où Axel se dirigeait vers la porte donnant sur le couloir principal, la femme du pasteur entra, venant d'une autre chambre. Elle ne savait rien de sa venue, et tous deux furent surpris. Elle reprit rapidement contenance et dit :

– Bonjour. Vous cherchez le pasteur ?

– Oui... On m'a déjà annoncé...

Axel hésita un instant, ne sachant s'il devait ajouter quelque chose, mais, ne trouvant rien de convenable à dire, il se hâta de passer dans le couloir. De là, une porte donnait sur le secrétariat. Il frappa et entendit qu'on lui disait d'entrer. Quand il ouvrit la porte, il vit que le pasteur s'était levé pour venir à sa rencontre.

– Tiens donc, Koskela. Bonjour. Asseyez-vous... là... par ici, prenez cette chaise. Je vous en prie.

Le pasteur l'accueillit avec empressement et familiarité, on voyait qu'il voulait détendre l'atmosphère. Axel s'assit, mais se releva aussitôt.

– Euh je... j'ai à vous parler... Je suis venu payer le loyer... Ça fait trois mois de paiement, c'est bien ça ?

– Oui, je crois... Ça aurait pu attendre. J'ai bien dit à Elina qu'elle n'avait pas besoin de se presser inutilement.

Mais Axel sortit son porte-monnaie de la poche de sa veste avec des gestes nerveux et saccadés. Il voulait éviter que le pasteur ne voie qu'il ne contenait guère plus que la somme réservée au loyer :

– Voilà, cent vingt-cinq marks... Un quart, quoi.

– Oui, c'est ça, je crois. Mais ce n'était vraiment pas pressé.

– Ben, on s'est dit... ça fera ça de moins...

Axel se rassit. Il y eut un silence gêné et un moment de vide. Ni l'un ni l'autre ne trouvaient rien à dire. Quand on avait annoncé au pasteur la visite de son métayer, il avait éprouvé une curiosité mêlée d'excitation. Il avait en effet entendu dire qu'Axel vivait retiré et ne parlait à personne, et il avait pensé qu'il avait peut-être fait amende honorable. Cette idée lui avait fait ressentir une sympathie nouvelle à son égard et il essayait de sonder le personnage. Lorsque la durée du silence eut dépassé les limites du convenable, le pasteur dit :

– Ça sera bientôt fini, d'ailleurs... Il paraît qu'ils vont venir aussi de ce côté-ci de la commune...

– Oui... Justement, c'est pour ça que je... Pour en discuter...

– Il n'y a pas grand-chose à discuter, je crois. L'affaire est parfaitement claire, vu qu'il y a une zone commune et des conditions définies de façon précise en tout point. Vous savez bien... les accords verbaux et trop vagues, ça provoque toute sorte d'embêtements. Des contestations, des querelles...

– Oui, y a pas à dire... Mais pour revenir à notre affaire...

Il se tut un instant pour rassembler son courage et, comme il avait des difficultés à présenter sa cause, il l'exprima avec une brusquerie inutile :

– J'avais pensé... si on pouvait avoir un peu plus de terres... le bout du marais...

– Ah !... À vrai dire, ce n'est pas à moi d'en décider. Ce morceau ne fait pas partie de l'accord et il concerne avant tout l'administration de la paroisse, et ensuite bien sûr la commission des cessions.

Axel crut déceler dans la voix du pasteur une hésitation cachant un refus et il dit :

– Je me suis dit simplement... vu que ça sert pas au presbytère... Je pourrais en faire un champ... mais de telle sorte qu'on le compte pas dans la part de la forêt... ça serait en prime, quoi...

– Oh vous savez, Koskela, il n'est pas dit que vous ne puissiez pas l'avoir. Mais comme je l'ai dit... moi je suis en dehors de ça. Au fait, j'ai entendu dire que Kivivuori allait vous revenir aussi ?

– Ah ? Non, pas que je sache. Ça appartient à Otto Kivivuori, ça.

– Oui, je sais. Mais il n'est plus si jeune.

– Je peux pas vous dire, j'en ai pas entendu parler... Mais il y aura toujours Yanne, si le père il a plus assez de forces.

– Lui, ça m'étonnerait qu'il se mette à cultiver la terre... Autant que je sache, c'est une métairie relativement petite, et les affaires de Yanne Kivivuori dans le bâtiment sont très prospères. Il n'a aucun intérêt à changer.

Le pasteur n'avait évoqué Kivivuori que parce que la demande d'Axel lui avait remémoré une rumeur selon laquelle cette métairie lui serait cédée aussi. Tandis qu'Axel pensait que le pasteur avait mentionné Kivivuori pour insinuer que des terres supplémentaires

seraient inutiles. Il était assis légèrement penché en avant sur sa chaise, la casquette sur ses genoux. Le haut de son corps oscilla deux fois, son regard qui errait çà et là se rembrunit et les mots sortirent de sa bouche, d'une voix étrangement faible :

– Non. Je ne sais pas. Il n'en a pas été question. Je pensais simplement qu'on pourrait transformer ce qui reste en terre cultivable... Vu qu'à l'époque mon père n'avait pas eu le temps de l'assécher. C'est pas qu'il aurait pas voulu. Il avait abattu les arbres pour la plus grande partie. Et il y a même une descente déjà ancienne sur un bout de chemin, comme pour servir à ça... Mais bon, c'est resté ensuite... quand tout a changé...

Le pasteur était assis à son bureau, de côté, le coude sur la table. Il se tourna légèrement vers l'avant et déplaça le lourd registre paroissial, qui pourtant ne le gênait pas. Il contempla la posture résignée d'Axel, et la sympathie qu'il avait éprouvée tantôt céda la place à un léger agacement. Il se sentait aussi un peu blessé, comme si ses bons sentiments n'avaient pas été payés de retour. Il se leva et déclara :

– Koskela, il faut parler de ça avec les intéressés. Peut-être qu'eux... Puisqu'ils vont venir de ce côté-ci de la commune.

Axel se leva aussi. Tous deux eurent le sentiment que le passé s'était rapproché dangereusement. Il était à l'affût derrière les mots et les attitudes, et les deux hommes se mirent debout comme pour l'empêcher de jaillir au grand jour. Avant qu'Axel ait pu dire un mot, le pasteur poursuivit, pour prendre congé :

– Pour ce qui est du loyer, ce n'est pas la peine de se presser. Il n'y a aucune urgence... Vous pouvez le payer quand ça vous convient le mieux.

Axel marmonna quelques paroles indistinctes. Il se dirigea vers la porte, mais en hésitant et en faisant mine plusieurs fois de s'arrêter, car il avait le sentiment que l'affaire n'était pas vraiment réglée. Les paroles du pasteur marquaient cependant clairement la fin de l'entretien, si bien qu'il ne pouvait plus revenir sur cette question. À la porte, il esquissa une sorte de courbette avant d'ouvrir et de s'en aller.

Dès qu'il fut parti, la femme du pasteur entra. Levant les sourcils d'un air faussement moqueur, elle demanda :

– Alors ?

– Il n'a pas changé pour un sou. Toujours le même esprit mauvais. Il m'a demandé de lui donner des terres dans la partie non défrichée du marais... Pas demandé, en fait, exigé plutôt... et c'est à ça que ça se voit... justement à ça.

– Tu lui as dit oui ?

– Tu sais bien que ce n'est pas en mon pouvoir... Je ne peux pas décider ça tout seul... Et ça m'étonnerait beaucoup qu'une telle demande soit acceptée.

La femme du pasteur ne s'intéressa pas davantage à la question, car elle avait plus important en tête. Elle demanda à son mari de lire l'article qu'elle avait écrit pour un journal et dans lequel elle soutenait la participation à l'expédition d'Olonets[1]. Elle présentait la chose sous l'angle du développement transfrontalier. Ayant parcouru l'article, le pasteur déclara prudemment :

– Oui, c'est pas si mal... J'enlèverais peut-être deux ou trois choses...

Le visage de sa femme se renfrogna. Car même si elle faisait toujours lire ses articles à son mari, soi-disant pour avoir son avis critique, elle était déçue quand celui-ci faisait quelques remarques. En réalité, elle attendait de lui des éloges.

– Qu'est-ce que tu enlèverais ?

– Pas grand-chose... Parfois le style frise un peu trop le pathétique... C'est surtout ça que je...

– Mais enfin, il ne faut pas oublier où ça sera publié et dans quel but !

– Certes, certes... je comprends. Je me suis trompé, sans doute.

Sur le chemin de Koskela, on ne voyait dans la neige que les traces de pas qu'Axel y avait faites à l'aller. Au retour, il essaya de marcher dans ses pas, mais au bout d'un moment il s'embrouilla et sortit de sa trace. Comme toujours quand il était agité, il marchait l'épaule droite légèrement en avant, tandis que la main gauche balançait plus violemment que l'autre :

1 Aunus, en finnois. En 1919, la Finlande de Mannerheim se lança dans une expédition sur cette ville de Carélie pour annexer ce territoire.

– Oui oui... Pas mon affaire... C'est quoi, l'affaire du pasteur, en fin de compte ? C'était pas son affaire quand il nous a pris nos terres... Comme occupant du presbytère, il décide sans doute rien... Mais au directoire du conseil presbytéral, oui... s'il en a envie. Les propriétaires sont quand même pas puissants au point qu'il soit sans prise sur eux... Hum... Mais s'il s'imagine que je vais ramper devant lui, il se trompe... et grandement. Non mais quand même...

Son excitation était plus grande que ses forces physiques et, avant d'arriver à la maison, il était à bout de souffle et commença à respirer péniblement. Il dut ralentir un peu le pas. Sa famille l'attendait avec anxiété dans la salle commune. Tous sursautèrent en voyant son expression. Ils étaient déçus, car, dans leur for intérieur, ils avaient espéré que sa visite aurait marqué une sorte de réconciliation. D'autant plus qu'ils auraient maintenant plus souvent affaire avec les messieurs et les maîtres à cause de la question du rachat des métairies.

Personne n'osait commencer à parler. Axel mit sa casquette au portemanteau et s'assit sur le banc. Elina était occupée à une menue tâche avec Voitto, Alma regardait par la fenêtre, et Youssi fixait le sol en balançant les jambes. Finalement Axel marmonna :

– On n'aura pas de nouvelles terres.

Elina dit doucement :

– Bah, on se débrouillera bien sans.

– Il m'a de nouveau ressorti la même chanson : c'est pas lui qui décide. Et il y a mêlé Kivivuori, en plus de ça.

Youssi laissa éclater sa colère :

- Eh oui. Là... tu vois maintenant ! Je l'ai assez répété... Mais il faut toujours aller crier sur les toits tout ce qu'on sait. On aurait pas dû faire autant de messes basses.

– Qui a fait des messes basses ?

– Je sais pas... comme ça. Y en a un qui dit ça, l'autre autre chose...

Youssi ne pouvait rien dire de précis. Ses accusations étaient injustes et résultaient de sa colère, car, au sujet de Kivivuori, personne n'avait pipé mot.

Les membres de la famille retournèrent vaquer à leurs occupations, un peu abattus. La journée fut silencieuse et morne. Le soir,

quand il fut seul avec Elina, Axel dit, comme pour résumer ses pensées de la journée :

– C'est bien vrai que l'homme n'est qu'un beau salaud... Un sacré, même.

Autrefois, c'est le pasteur qui aurait été un salaud. Mais maintenant, il mettait tous les gens dans le même sac.

III

À première vue, Pentinkulma était le même village gris qu'autrefois. On avait bien cloué une planche neuve dans l'escalier ici, refait le cadre des fenêtres là. Mais les changements étaient minimes.

La vie reprenait lentement son cours après le grand débordement. Des gens continuaient de rentrer des camps d'internement, à intervalles réguliers. Une fois remis sur pied, ils allaient voir l'intendant des propriétaires terriens ou du domaine seigneurial. Dans ce dernier, il n'y avait plus de régisseur, car il était retourné en Suède à l'arrivée du nouveau maître. Peut-être en avait-il aussi eu assez d'essayer de mettre en œuvre les nouvelles méthodes de culture avec des gens qui, parfois, en travaillant, se retournaient vers le fossé, vomissaient en grimaçant de douleur et disaient d'une voix perfide :

– Ah putain, ça t'arrache les tripes, des fois, cette guerre de Libération, même comme ça après coup !

Et ils riaient, d'un rire amer, désabusé, qui semblait provenir d'un endroit lointain, de derrière des chemins sans consolation, là où rien n'a plus d'importance. Quand ils venaient demander du travail, ils avaient un sourire entendu. Comme quelqu'un qui en sait plus que les autres.

Certains des plus jeunes ne restaient que deux ou trois jours, uniquement pour pouvoir jouir du plaisir de planter leur fourche dans la terre en plein travail et de dire :

– J'crois bien qu'ce boulot il est pas fait pour mézigue. J'ai comme une petite envie de prendre le large. Est-ce que monsieur le contremaître veut bien me donner mon compte ? Je me suis dit comme ça tout d'un coup que je rentrerais bien chez moi.

On n'était plus des serfs, n'est-ce pas.

Le lendemain, on voyait le gars traverser le village, un baluchon sous le bras, à moins qu'il ne possédât une valise en contreplaqué.

– Où tu vas, toi ?

– Là où la tempête et les vagues de la mer m'emporteront. Salut !

Mais la plupart retrouvaient leur vie d'antan. Les poutres des maisonnettes grises fournissaient un abri à la vie, que le pain, les pommes de terre et le hareng entretenaient.

Au domaine, il y avait un nouveau seigneur. On l'appelait « agronome », car il avait fait des études. Il n'avait pratiquement aucun contact avec le personnel. Il passait devant les gens au travail en opinant de la tête poliment, de loin déjà, comme pour se débarrasser au plus vite de cette corvée. Si quelqu'un avait à lui parler d'une affaire le concernant, il se penchait en avant, comme pour mieux entendre, et avant que l'autre ait eu le temps de terminer, il disait, cherchant le mot un instant de sa lèvre inférieure :

– Je vous en prie. Allez voir le contremaître.

« Je vous en prie ». Cela sonnait bizarrement. Il avait une femme et trois enfants, mais ceux-ci vivaient entièrement isolés dans leur parc. La dame semblait proprement éviter les employés. Peut-être redoutait-elle que ces gens affreux ne surgissent de la pénombre d'une porte cochère pour lui fracasser la tête d'un coup de hache. Mais elle aussi s'efforçait d'afficher un air aimable, affairé et concentré.

Il était d'autant plus difficile aux nouveaux maîtres d'établir un contact avec les gens du domaine qu'ils ne parlaient pas très bien leur langue. Un jour, alors que la dame était en train de jouer avec les enfants dans le parc, Tyyne, la vachère, surgit à pas lourds, essoufflée et l'air contrarié :

– Est-ce que Madame a vu des moutons ?

– Ils ont venu là ?

– Non, i' se sont enfuis et je voulais vérifier s'i' seraient pas venus dans le parc.

Sur le moment, la dame ne se rappela pas le sens du mot « s'enfuir » en finnois, et elle ne comprit pas de quoi il retournait.

– Est-ce que l'intendant les a dit venir ici ?

– Non, c'est moi qui m'suis dit qu'ils ont dû prendre la fuite.

– Vous aille demander de monsieur l'agronome. S'il est lui qui a donné l'ordre.

Elles restèrent plantées face à face. L'une en sueur, furieuse d'avoir couru inutilement et ayant perdu pour cette raison son attitude respectueuse, les pieds nus et les mollets boueux, le teint hâlé, bien en chair. L'autre ouvrant de grands yeux, maigre, la poitrine plate, toute désireuse d'aider son interlocutrice, si seulement elle avait pu comprendre ce qu'elle voulait.

Tyyne s'en alla. Et, sans réussir à attendre d'être hors de portée de voix, elle se mit à pester, mécontente :

– Pas la peine d'aller leur demander quoi que ce soit à ces cons... pigent pas un mot... elle reste là comme un piquet les bras ballants... Et moi qui dois courir après ces bestioles à la queue pleine de merde ! Fait chier à la fin ! Ils pourraient pas mettre une clôture, tout simplement ?...

La vieille baronne était morte, sans être à proprement parler tombée malade. Après l'assassinat de son mari, elle avait dépéri lentement, jusqu'à ce qu'un beau matin son cœur batte pour la dernière fois. Les gens de la maison avaient déposé une couronne de fleurs sur sa tombe, et la solennité de l'instant avait fait verser une larme au vieux Koivisto pendant qu'il la posait à terre. Sur les rubans de la couronne figurait une phrase où les employés la remerciaient pour tout le bien qu'elle avait fait pour eux. Siukola avait grommelé :

– Et c'était quoi, tout ce bien qu'on vous a fait, hein ? Une balle dans le crâne !

Autrefois, Siukola avait été valet de ferme au domaine, mais depuis sa libération du camp d'internement, il parlait avec trop de liberté et il ne fut pas engagé à titre permanent. On lui permettait d'habiter dans les logements du domaine, et l'été on lui donnait du travail, mais l'hiver il travaillait le plus clair de son temps comme bûcheron. Il était donc en quelque sorte ouvrier saisonnier. Quand le nouveau maître passait avec ses chiens et son fusil à l'épaule devant les employés au travail dans les champs, Siukola faisait un salut raide et respectueux comme les autres, mais si un chien suivant une trace s'aventurait sur les champs et s'approchait de lui, il jetait un coup d'œil du côté du maître qui s'était éloigné, tapait

violemment du pied devant la gueule du chien et sifflait entre ses dents d'un ton hargneux :

– Toi t'as pas intérêt à venir flairer ici, charogne !

De l'assassinat du baron, on ne parlait généralement pas. Et même quand on en parlait, c'était à voix basse, à mots couverts :

– Ben oui, ils étaient venus de là-bas... où donc que c'était ?... Des anarchistes, quoi...

Les vainqueurs ne cessaient de parler des assassinats qui avaient été perpétrés. On en dressait des listes, on en relatait le déroulement en détail et on publiait des statistiques.

Et parfois, dans le peuple, on disait :

– Et quand c'est qu'on va faire des listes des travailleurs assassinés ?

– Hé hé... Difficile de faire des listes... Ils sont tous partis en Russie.

Autour de la fosse des morts de faim, on avait dressé une palissade, qu'on avait peinte en rouge. C'était pour éviter qu'en extrayant du gravier dans la carrière on ne creuse accidentellement à cet endroit, car le monticule s'était affaissé et n'était plus visible. Sur l'emplacement apparaissait de temps à autre un petit bouquet de fleurs, mais chaque fois l'état-major de la garde civique le faisait enlever. Comme des bouquets ne cessaient de réapparaître à intervalles réguliers, on plaça plusieurs fois un piquet de garde secret la nuit, près de la fosse. Mais personne ne fut pris. Et lorsque la garde fut levée, les fleurs réapparurent. Une malveillance obstinée.

Parmi les habitants de Pentinkulma, il y avait beaucoup de « feu ». Feu Halme, feu Laurila, feu Alex, feu Auguste, feu Valenti, feue Alina, et bien d'autres. Les enfants tout jeunes, dont les souvenirs ne remontaient pas très loin, demandaient parfois qui était feu Untel :

– Halme, c'était Halme. Le mari de madame Emma.

– Il est où maintenant ?

– Il est mort pendant la révolte.

Les enfants se rappelaient confusément une époque où des hommes portaient des fusils, sans toutefois comprendre réellement ce que signifiait « mourir pendant la révolte ».

Sur sa butte où poussaient les pins, la Maison des travailleurs se dressait, l'air étrangement abandonnée, car les activités de l'association ouvrière étaient au point mort. Les métayers avaient bien d'autres choses en tête, et les employés du domaine n'osaient plus vraiment se rendre aux réunions. Après avoir longuement bataillé, Yanne avait pu obtenir que la garde civique restitue le bâtiment, mais rares étaient les visiteurs. Il avait convaincu Otto de devenir président de l'association, mais celui-ci manquait de l'ardeur nécessaire. Il gardait chez lui la clé de la maison, le maillet de président et les documents de l'association que la garde civique avait considérés sans intérêt. Le drapeau de l'A.O. Riento[1] n'existait plus non plus, car des gardes civiques l'avaient trouvé et brûlé. Peut-être les activités de l'association eussent-elles cessé complètement si Yanne ne l'avait pas maintenue en vie depuis le bourg.

Le parti aussi s'était dissous. Un parti communiste était né, qui affichait le nom de Parti socialiste du peuple. Son représentant à Pentinkulma était Siukola. Lors d'une réunion, il tenta de prendre le contrôle de l'association, mais Yanne veillait au grain et la manœuvre échoua. Ce fut d'autant plus facile que les habitants du village n'osaient guère afficher publiquement leurs sympathies pour le communisme. Les sympathisants secrets ne manquaient certes pas, surtout parmi les ouvriers du domaine seigneurial, mais rares étaient ceux qui déclaraient leurs opinions ouvertement. À l'exception d'Elias Kankaanpää. Mais son soutien n'avait guère de poids. Elias était un ivrogne qui menait une vie désordonnée, si bien que personne ne le prenait au sérieux. Pas même les propriétaires et les maîtres, et ce bien qu'il manifestât ses opinions publiquement et sans se gêner.

Un jour, il se retrouva nez à nez avec Arvo Töyry sur la colline de Mäinpää. Arvo se rendait aux exercices de la garde civique en poussant sa bicyclette dans la montée. Elias s'arrêta, souleva sa casquette et dit en s'inclinant poliment :

– Bien le bonjour.

Arvo passa son chemin sans un mot, en rougissant et en se raclant la gorge, et plus tard, en traversant le village, Elias chanta :

---

1 Association ouvrière Riento, créée par Halme, tailleur et militant socialiste, avant la révolution.

Le drapeau de la garde des bouchers
A une pomme faite d'un os de rouge, ohé !
De tendons sont les sangles de l'étui du pistolet,
Et de boyau le fourreau de l'épée, ohé !

On n'aurait permis à nul autre que lui de chanter pareille chanson.

Siukola était un homme de petite taille, au regard de fouine, nerveux et irascible, doté d'une énergie à revendre. Il lisait beaucoup, était athée et débattait aussi volontiers de la religion que de la politique. Un jour, il croisa Axel, qui se rendait à son contrôle. Pour aller à son travail dans la forêt, Siukola se déplaçait en chaise-luge. Accroché aux montants, son sac à dos taché de résine se balançait au rythme de ses poussées rageuses. En voyant Axel, il s'arrêta et celui-ci fit de même quand il fut à sa hauteur :

– Alors, tu vas faire viser ton passeport par l'okhrana ?

– Oui.

– C'est quand même dégueulasse ! Hier ils sont venus chez nous. Un flic et le fils d'Yllö, et cette andouille de Töyry junior... Ils voulaient savoir si j'avais des livres. Ils en cherchaient avec une couverture rouge. Je leur ai dit que je me procurerais une bible à couverture rouge, ça leur ferait quelque chose de plus à confisquer... Y avait un bouquin, *De l'impérialisme au communisme*, il est vendu librement en librairie, mais ça, des abrutis comme eux le savent pas... C'est ça qu'ils ont pris, uniquement à cause du mot *communisme* sur la couverture. Ils sont repartis en disant que je ferais mieux de cesser de faire de l'agitation. Moi je leur ai dit qu'eux ils avaient qu'à cesser de se balader le flingue à l'épaule. C'est tout juste s'ils m'ont pas cassé la gueule... Et toi, qu'est-ce t'en dis ? Y en a pas mal, des métayers qui s'écrasent, maintenant qu'ils vont avoir leurs terres... Et ton beau-frère, là, le grand socialo, qui trahit tout le monde...

Axel, retenant son cheval, écouta Siukola vider sa colère, puis il dit :

– J'ai pas vraiment intérêt à dire mes opinions. Il suffirait d'un rien pour qu'on me renvoie à Tammisaari.

Siukola continua encore un moment, puis il se rendit compte qu'Axel n'avait pas envie de parler de cette question. En partant, il maudit la forêt de Village-Benoît, où il fendait des bûches.

– Une vraie saloperie, cette forêt, en plus. T'as un arbre marqué ici, un autre là-bas, il faut que je me coltine les bûches sur des kilomètres pour pouvoir monter un stère. Mais ils me feront pas crever, ces enculés ! Ils pourront tout essayer...

Il se remit en route avec sa chaise-luge en poussant rageusement du pied.

Beaucoup de gens écoutaient ce qu'il disait mais n'osaient pas exprimer leurs idées. Un jour, Siukola reçut du parti l'ordre d'organiser une collecte de petits outils pour les envoyer en Russie. Ils devaient servir à l'édification de la Russie révolutionnaire. La récolte fut maigre. À Pentinkulma, le seul outil qu'on donna fut un marteau sans manche, apporté par Preeti Leppänen.

– Y a le jeunot qu'a cassé le manche... Tu sais comment c'est, avec les gosses. Mais avec ça on peut encore parfaitement enfoncer des clous, suffit qu'on mette un nouveau manche.

Puis le pot aux roses fut découvert. Le parti fit savoir que la lettre ordonnant la collecte avait été écrite par une femme qui n'avait aucune fonction en son sein, et que c'était une pure provocation. Preeti se vit restituer son marteau. Siukola était un peu mal à l'aise lorsqu'il le lui rendit devant la passerelle du fenil de l'écurie du domaine.

Preeti mit le marteau dans sa poche, mais le fond de celle-ci était troué et le marteau tomba par terre :

– Ah, si seulement j'arrivais à me souvenir que c'est la droite qu'est pas déchirée !... J'y tenais pas tant que ça. Je m'étais dit qu'on pourrait quand même encore enfoncer des clous avec.

– C'était de la provoc, toute cette histoire. C'est pas la peine d'aller le crier sur les toits... Ils ont pas besoin de ce genre de trucs là-bas... Ils font tout avec des machines.

Preeti remporta son marteau chez lui et dit à Henna et Aune :

– Paraît qu'ils font pratiquement tout avec des machines. Pas étonnant, grand comme c'est, chez eux... C'est pas comme nous autres, hein. Eh, c'est pas ce qui nous arrive à nous, pauvres de nous...

IV

Le vocabulaire des métayers s'était enrichi de toute sorte de mots nouveaux : commission des cessions, frais de reconversion, obligations, coupe réglée.

Ils effectuaient leurs journées de redevances sans enthousiasme et pour la forme, parcouraient leurs terres en jetant des regards furtifs vers le domaine seigneurial et les forêts des grands propriétaires, en se demandant quelle parcelle on allait leur attribuer.

Juste à la veille de la cession des terres, Victor Kivioja se querella avec le maître de Benoît de la Colline. Deux prêcheurs d'une secte s'étaient présentés à la métairie, et avaient demandé de pouvoir organiser une assemblée de prière. Mais le pasteur en avait eu vent et il était allé parler aux gens de Benoît. Les prêcheurs étaient des hérétiques, et ils n'étaient même pas chrétiens. Le maître de Benoît ne s'intéressait pas à ce genre de choses, mais la vieille maîtresse ordonna à son fils d'interdire la tenue de l'assemblée. Victor dut céder aux demandes de son maître, mais il dit :

– Attends voir que les rachats de terres soient finis ! Chez Kivioja on prêchera l'évangile de l'Antéchrist, tu verras. Rien que pour t'emmerder !

À Kankaanpää, avant même le début de la réforme agraire, un désaccord était né au sujet du droit de propriété de la métairie. La vieille métayère avait transmis la métairie à son fils cadet Antero et elle avait déshérité Elias, car celui-ci ne travaillait pas, il ne faisait que boire et menait une vie vagabonde. Il lui arrivait même de voler de temps en temps un sac de grain ou une peau de veau pour pouvoir se payer de l'alcool. Elias n'était d'ailleurs pas réellement intéressé par la métairie, mais il voulait qu'on lui donne sa part du mobilier.

Mais il n'eut pas le moindre petit meuble. Cela le faisait enrager et, quand il était ivre, il se répandait en jurons dans le village. Aune Leppänen l'appelait son fiancé, et il allait souvent la voir. Il la lutinait et chantait :

Oublie-moi, oublie-moi
Si tu sais oublier...

Et Aune disait :

– Ah toi alors !... T'es un sacré bougre quand même !

Lorsque les visites effectuées par les autorités en vue de la mise en œuvre de la réforme agraire commencèrent à se rapprocher de Pentinkulma, on vit plus souvent Axel Koskela au village. Il alla plusieurs fois à Kivivuori.

– Il va parler héritage...

Et c'est bien d'héritage qu'il fut question lors d'une de ses visites.

Otto était assis sur le bord du lit et Axel sur le banc à côté de la porte, pendant qu'Anna mettait la table pour le café. À Kivivuori régnaient le même ordre et la même propreté méticuleuse qu'autrefois. Mais Otto et Anna avaient tous deux vieilli, et toute l'habitation était étrangement vide et silencieuse.

Axel expliqua qu'il voulait qu'on lui attribue Kivivuori et des terres supplémentaires pour Koskela, pour pouvoir établir ses trois fils. Otto répondit qu'il était d'accord, mais qu'il fallait s'entendre sur les conditions avec Yanne, qui devait justement venir d'un moment à l'autre.

À un moment, Otto déclara :

– Ne fais pas encore des projets comme ça. Vous êtes jeunes, vous allez quand même pas vous arrêter... Tu peux très bien te retrouver un jour avec une douzaine de marmots.

Axel rit en se retenant un peu à cause d'Anna, dont les tasses et les soucoupes se mirent à s'entrechoquer nerveusement pendant qu'elle les disposait sur la table. Elle resta un instant silencieuse, comme si elle essayait de se retenir, mais finit par dire :

– Tu vois comment c'est chez nous... Rien de changé. Ça approche de la tombe et ça devient de moins en moins bon chrétien.

Axel ne répondit pas. Il ne trouvait rien à dire. Elina avait remarqué que ses parents s'éloignaient de plus en plus l'un de l'autre et elle lui avait fait part de ses observations. Il en eut la confirmation en voyant, pendant le silence qui suivit les paroles d'Anna, une expression étrangement froide et irritée dans le regard d'Otto. Il y avait aussi un peu de cela dans ses paroles lorsqu'il dit d'une voix nonchalante :

– Bah... À vrai dire, on est dans la tombe depuis un bon moment déjà. Parfois on regarde un peu par-dessus le rebord pour se faire

la gueule... Hm'ouais. Mais bon sang, où donc qu'il traîne, notre garde-chattes ? Il devrait déjà être arrivé.

Otto s'approcha de la fenêtre pour regarder, et Axel se tourna lui aussi sur le banc en direction de la croisée. Pour détendre l'atmosphère, il dit sans conviction :

– Il finira bien par venir, dès qu'il pourra.

Il comprit qu'Otto avait employé intentionnellement ce nom obscène dont il avait affublé son fils le jour où il était devenu curateur de l'enfance. Comme par hasard, Yanne arriva au moment même où ils regardaient par la fenêtre, et sa venue mit fin à la tension qui régnait.

Yanne entra. Il jeta un regard distrait sur les autres et remarqua leur expression contractée. Pour mettre un peu de gaîté, il se laissa tomber dans le fauteuil à bascule et dit :

– Alors, si j'ai bien compris, je suis venu comme qui dirait pour régler l'héritage.

Axel rit de façon un peu contrainte. Même si l'affaire était à vrai dire pratiquement conclue et qu'il ne restait à s'accorder que sur les conditions pratiques, l'air semblait traversé d'une vibration gênante et désagréable. De plus, Axel était tendu, malgré tout. Il savait que Yanne ne ferait pas de difficultés, mais il ne s'en demandait pas moins à quelles conditions la métairie de Kivivuori lui serait finalement cédée.

Mais Yanne en resta là sur ce sujet. Il avait remarqué l'air maussade de sa mère et voulait la dérider :

– Alors, comment ça va chez mère ?

– Je suis en route pour la tombe, si tu veux le savoir.

Puis, sortant de son abattement, Anna demanda des nouvelles de Sanni et surtout d'Allan, le fils de Yanne, qui allait au collège à Tampere. D'un ton de connaisseur, elle s'enquit de sa note de mathématiques. Car elle savait que les gosses ordinaires, qui allaient à l'école primaire, n'apprenaient que le calcul, alors que son petit-fils, qui deviendrait un monsieur, étudiait les mathématiques.

La ménopause avait considérablement réduit sa vitalité. La révolte, avec les malheurs qu'elle avait causés à la famille, était tombée en même temps : Anna avait toutes les raisons d'être déprimée. Elle était devenue une petite grand-mère desséchée, acariâtre, dont

la piété même ne se manifestait le plus souvent que sous forme d'une acrimonie chagrine. Elle pleurait souvent Oscar, surtout parce que celui-ci reposait quelque part dans une fosse inconnue et non bénie. À une époque, elle avait absolument voulu qu'on recherche la tombe de son fils et avait même demandé à Axel de lui servir de guide. Mais Axel avait refusé, parce qu'il était impossible de savoir où Oscar était enterré. En réalité, il n'avait personnellement aucune envie de refaire ce trajet marqué de malheurs.

Mis à part la religion, Anna n'avait en fait qu'un seul sujet de bonheur dans sa vie : le fils de Yanne. Elle manifestait certes de la bienveillance pour les fils d'Elina aussi, mais d'une façon plus banale, à la manière d'une grand-mère bougonne. Elle avait l'impression qu'Allan allait enfin réaliser ses rêves et son désir d'une « vie meilleure ».

En revanche, la réussite de Yanne suscitait en elle des sentiments mitigés. Son fils était maintenant le chef des sociaux-démocrates de la commune, et même leur chef incontesté, depuis qu'il avait diligemment remis sur pied les associations après le chaos de la guerre civile. En outre, il siégeait à présent au conseil municipal, puisque le droit de vote aux élections municipales avait été accordé à tous et que la classe ouvrière y était représentée elle aussi. Il était membre de nombreuses commissions, curateur de l'enfance, *et cætera*.

Mais Yanne était socialiste et, comme Anna considérait le socialisme comme une ramification de l'irréligion, elle ne pouvait pas se réjouir pleinement de la position de son fils.

Yanne était assis, détendu et sûr de lui, dans le fauteuil à bascule, qu'il faisait balancer de temps à autre du bout de l'orteil. Parfois il marmonnait quelque chose dans sa barbe ou disait sans raison apparente :

– M'oui... hum... ouais...

On eût dit que son attention était fixée sur autre chose et qu'il ne prenait part à cette réunion familiale que de façon incidente. Sa tenue vestimentaire avait quelque chose de bourgeois. Le teint hâlé des mains et du visage révélait qu'il lui arrivait de travailler sur des échafaudages, mais son chapeau de feutre neuf et de bonne qualité, la cravate et le complet en cheviotte bleu sombre étaient des indices révélateurs de sa position sociale.

Son comportement était jovial et décontracté comme avant, mais dans sa bouche et dans ses yeux on lisait une expression dure, frisant parfois le désabusement. Une amertume mêlée à une légère présomption.

Comme les autres ne se décidaient pas à entrer dans le vif du sujet, Yanne dit :

– Bon, venons-en au fait. Pour ma part, il n'y a pas grand-chose à dire. Je ne veux rien avoir à faire avec tout ce truc, la seule condition c'est que vous subveniez aux besoins des vieux. Vous vous mettrez d'accord sur les modalités. Et si père n'a pas assez d'argent pour régler toutes les dettes qu'occasionnera le rachat de la métairie, c'est toi qui te chargeras de ça, en plus du reste. Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

Comme Yanne n'avait fait qu'exprimer le vœu secret d'Axel, celui-ci eut du mal à rester impassible. Dans son excitation, il se mit à parler de façon un peu désordonnée :

– Mais moi je ne... Bien sûr, je les réglerai... Je ne fais pas ça du tout pour le profit... Je pense seulement aux terres... Enfin, tout ça c'est pas mon affaire, en fin de compte... C'est évidemment celle d'Elina... mais vu que maintenant on a en commun... mais bon, pour ma part je...

Yanne vit l'état d'agitation d'Axel et une ébauche de sourire s'attarda sur ses lèvres

– Fais gaffe, si ça se trouve, tu pourrais te retrouver obligé de payer au-delà de toutes tes espérances. Personne ne sait combien de temps père et mère vivront encore. C'est vrai que, s'ils meurent bientôt, ce sera tout bénef pour vous.

Otto et Anna avaient convenu entre eux d'un arrangement à peu près similaire, si bien que l'affaire était entendue. L'atmosphère se détendit aussitôt et, en s'asseyant à table, Otto dit :

– Essaye de trouver un moyen pour nous faire passer l'arme à gauche de façon agréable. Anna, tu peux la jeter en douce dans le puits, et moi, tu peux essayer de trouver un moyen de m'empoisonner.

– Avec du poison pour renards, suggéra Yanne, et Axel rit de bon cœur.

Il n'avait guère ri de la sorte depuis la révolte. Quand, d'une seule main, il souleva une chaise pour la rapprocher de la table, ce fut comme une réminiscence de sa force d'antan. Il participa à la conversation avec entrain. Il avait le sentiment que, pour un instant au moins, une source avait jailli dans le terrain sec de son âme. Contrairement à ses habitudes, il se laissa aller à parler de ses projets d'avenir. Il comptait donner à chacun de ses trois fils un morceau de terre qui leur permettrait de subvenir à leurs besoins d'une manière ou d'une autre. Et puisque Yanne était membre de la commission des cessions, il lui demanda d'intervenir pour qu'il obtienne le morceau de terre du presbytère. À ces mots, Yanne se contenta de rire en disant :

– Eh ben merde mon vieux ! L'avidité va finir par t'étouffer.

Loin de se vexer, Axel continua à exposer son projet. Mais Yanne lui objecta que la commission ne pouvait pas attribuer des terres qui ne faisaient pas partie des accords.

– Si la paroisse le vend de bon gré, alors c'est autre chose.

Axel dit d'un ton un peu désabusé :

– Ça m'étonnerait que ça arrive, aussi longtemps qu'y habiteront les hommes qui y habitent.

– T'avais qu'à pas faire la révolte. T'aurais pas dû jouer aux soldats.

D'abord, Axel répondit d'un rire distrait. Puis le sourire s'éteignit sur son visage et un regard fixe et sombre apparut dans ses yeux. Un bouillonnement intérieur faisait trembler sa voix, et l'état d'esprit joyeux qui régnait à l'instant avait disparu. La voix rauque d'une colère émanant des profondeurs, il dit :

– Moi j'ai fait ma révolte. J'ai pris la raclée et j'ai payé ma dette, au prix fort... J'ai répondu de mes actes... et je serai toujours prêt à en répondre devant la loi. Mais je n'ai pas de comptes à rendre aux riches et aux maîtres... et c'est bien là le problème... Si.... si on m'avait fait justice... mais j'ai eu droit à la matraque... et à des lettres... Ce Mellola qui depuis vingt ans ne voit plus ses doigts de pied...

Chaque fois qu'il repensait à la lettre envoyée à la Haute cour de justice par les propriétaires, sa haine se reportait avant tout sur Mellola. Et cette haine était due uniquement à son obésité et à son

expression bouffie et primitive. Le maître d'Yllö, tout adversaire qu'il fût, forçait le respect par son port rigide d'assesseur de justice. Comme s'il en émanait une justification morale et idéologique. Tandis que Mellola, il le considérait uniquement comme un acheteur de grumes poussif et cupide, et le moquait pour cette raison.

Yanne tournait sa cuillère dans sa tasse. D'un ton de reproche, il dit :

– Allons allons, le type est membre de la commission des cessions et du conseil presbytéral. Donc, tu ferais mieux de pas parler aussi fort.

Il fallut longtemps à Axel pour retrouver son calme après cette sortie. Il redevint par moments sombre et boudeur, mais, la conversation étant revenue sur l'accord qu'ils venaient de conclure, il retrouva sa gaieté. Il eut une petite dispute avec Yanne, car celui-ci avait une attitude peu enthousiaste à l'égard de la réforme agraire, dont il parlait avec froideur, d'un ton d'orateur :

– Bien sûr qu'elle était nécessaire. Mais personnellement je dois dire que je ne comprends pas ce qu'il y a avec ce pays et avec ce peuple. On se tape dessus à tour de bras, et tout ça pour quel résultat ? Une arriération qui en remplace une autre ! Il y a trente ans, cette réforme serait tombée à point nommé. Malheureusement, la société de l'avenir sera une société industrielle, pas agricole. Socialiste ou capitaliste, peu importe, mais industrielle. Les produits alimentaires, autrement dit le produit de la terre, représenteront une part de moins en moins importante de la consommation. Des industries, voilà ce qu'il faudrait créer, pas des nouveaux petits propriétaires !

Il brandissait sa cuillère en direction d'Axel en parlant comme devant un vaste auditoire, et on voyait clairement qu'il exposait des idées qui lui tenaient à cœur.

– Des usines ! Des usines qui pourraient faire de ce peuple de guenillards des citadins, voilà ce qu'il nous faut ! Moi, les grandes propriétés, je ne les diviserais pas en parcelles, je les agrandirais ! Et dans tout ça, les gens comme lui, là, la seule idée qu'ils ont en tête c'est : « Moi je veux maintenant avoir ma petite chaumière à moi »...

Puis son enthousiasme retomba. Il mit sa cuillère dans la tasse et dit d'un ton neutre :

– Mais voilà. Il n'y en a pas, d'industries, alors qu'est-ce que tu veux... Une ou deux papeteries... ou deux trois scieries... Une fois que le patron s'est fait construire sa villa, qu'il a assez d'argent pour se payer deux domestiques et un chauffeur, il est content et n'en demande pas plus... Hum... On les accuse d'avoir soif de pouvoir. Mais même ça, ils l'ont pas.

Puis il fit une pause et dit en guise de conclusion :

– Connards.

Axel ne se sentait pas de force à discuter davantage. Il demanda simplement à Yanne s'il aurait fallu tout laisser comme avant.

– Non. J'ai pas dit ça... Tout ce que j'ai dit, c'est qu'on manque d'industries.

– Mais il faut bien manger, aussi.

– Oui, oui, bien sûr... Bon, je crois que je vais y aller, il va faire trop sombre bientôt. Il faudrait que je passe encore chez Leppänen pour voir comment ils s'occupent du gosse. Mais ça sera pour une autre fois.

Effectivement. Yanne avait bien des soucis. Il n'avait pas voulu devenir curateur de l'enfance, mais on l'avait poussé à accepter cette charge. Même ses adversaires avaient fait pression en ce sens, par pure malveillance.

– Du temps de sa jeunesse, il a acquis une solide expérience dans ce domaine, disait-on.

Et de fait, il réussissait en général à confondre les suspects. Ils tentaient de se disculper à coups d'explications laborieuses, mais Yanne connaissait si bien toutes les ficelles qu'il était difficile de résister longtemps à son regard inquisiteur et à ses questions rusées. La confession venait presque toujours spontanément.

Le surnom donné par Otto s'était fixé dans l'usage. On le prononçait le plus souvent en riant, mais, dans bien des endroits où le fils de la maison s'était vu obligé à cause de lui de payer une pension alimentaire à un enfant naturel, on sifflait perfidement en le voyant :

– Y a le garde-chattes de Kivivuori qui passe.

Après le départ de Yanne, Axel resta encore un instant en compagnie d'Otto et d'Anna. Ils ébauchèrent des projets d'avenir, remettant à plus tard les accords détaillés. Otto devait s'occuper de

Kivivuori aussi longtemps qu'il en serait capable et, quand les garçons seraient devenus suffisamment grands, le jour où lui n'aurait plus de forces, l'un d'entre eux viendrait l'aider.

Il faisait déjà sombre en cette soirée de printemps tandis que ses pas décidés ramenaient Axel chez lui. Dans sa hâte, il y avait un peu de l'ardeur ancienne.

Les garçons dormaient déjà, mais Elina l'attendait.

– Alors ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

– Il a dit qu'il voulait pas de l'héritage... Je lui ai bien proposé une compensation, mais il a rien voulu savoir.

Elina n'était pas cupide, mais elle était mère de trois enfants. Elle laissa éclater sa joie en paroles bienveillantes au sujet de son frère :

– Je savais bien que Yanne serait d'accord... Je me demandais seulement ce que dirait Sanni.

Et Elina dit d'une voix d'une douceur un peu enfantine :

– Y en a tellement qui disent du mal de lui... Mais je sais que dans le fond il a bon cœur.

Ces louanges n'étaient que l'expression de son contentement. Une fois couchés, les époux parlèrent encore longuement. Ils réfléchirent à tout ce qu'ils allaient construire. Une nouvelle étable et une grange de battage, au minimum.

– Maintenant on aura une terre à donner à chacun de nos petits gars.

En parlant et en faisant des plans, ils se sentirent de plus en plus attirés l'un par l'autre. Au début, ils se tinrent simplement par la main, mais les projets d'avenir savamment échafaudés pour l'établissement de trois garçons s'écroulèrent cette nuit-là. Car Elina devint enceinte.

V

Dès le matin, la journée de printemps fut ensoleillée et douce. Dans les herbes roussies du brûlis de la cour, on voyait déjà des traces de vert. La cour avait été ratissée, comme le devant de l'écurie et de l'étable. Les outils et autres objets de ce genre avaient été rangés soigneusement, et même nettoyés.

Tout cela était l'œuvre de Youssi. Pendant deux jours, il avait besogné, essoufflé par son enthousiasme. Alma l'avait aidé, les garçons aussi. La ferme n'était jamais en désordre à Koskela, mais cette fois la propreté et la minutie dépassaient les bornes. Pour Youssi, cet aspect était très important :

– Pas besoin d'espérer de nouvelles terres ni de bonne forêt si tout est déglingué ici...

Et à Axel il avait chuchoté :

– ... Avec lui... faut faire attention à ce qu'on dit... vaut mieux pas trop la ramener...

La maison avait elle aussi subi un grand nettoyage. Le matin même, Elina était encore occupée à changer les tapis et à mettre une nouvelle nappe sur la table de la salle commune. Elle mit même un tablier propre.

Puis suivit un moment d'inactivité. On allait et venait dans la maison et dans la cour sans but précis, mais sans pouvoir rester en place non plus. Alma trottinait entre le côté ancien et le côté nouveau[1] en marmonnant des commentaires pour elle-même sur des choses qu'elle remarquait çà et là. Elle plaisantait avec Eero et Voitto. Les autres, tendus et silencieux, ne prêtaient pas attention aux garçons.

Axel avait changé de veste et mis celle du dimanche. Pour le reste, il portait des vêtements de tous les jours. À intervalles réguliers, il sortait et restait dans la cour, observant les alentours : le noir des champs labourés où il pourrait, dans les prochains jours, commencer les semailles de printemps, le brun de l'herbe des brûlis, et le vert sombre de la forêt.

– ... Moi je vais pas faire d'esclandre... mais si jamais ils la ramènent, ils sauront à qui ils ont affaire... Quitte à ce qu'ils me donnent pas les terres... mais qu'ils aillent pas s'imaginer que...

Il n'alla pas au bout de ses pensées. Il avait simplement besoin de lutter contre son anxiété.

---

1 Le « côté ancien » désigne la vieille maison d'habitation construite par Youssi, dans laquelle Axel et Elina se sont installés lorsqu'Axel a pris la succession de son père, lequel s'est alors installé dans une maison nouvellement construite pour lui et sa femme, appelée « côté nouveau ».

Ce jour-là, ils viendraient tous : Yllö, Mellola, Pajunen et le pasteur.

Le premier à venir fut le pasteur. Il arriva en marchant d'un pas paresseux et en jetant des regards autour de lui. Axel se précipita vers la grange pour l'accueillir et le salua. Poliment, le pasteur tendit la main et leva son chapeau. Il s'empressa d'engager la conversation sur des banalités concernant les visiteurs qui allaient venir et leur retard éventuel. Puis il se dirigea prestement vers les autres membres de la famille. Quand il vit Youssi, il dit sans même attendre d'être à sa hauteur :

– Ah tiens !... Bien le bonjour. Comment allez-vous, Koskela ? Vous vous êtes fait rare, nous attendions tellement que vous nous fassiez une visite un jour.

Youssi salua en opinant du chef et marmonna quelque chose à propos de sa mauvaise santé. Le visage du pasteur prit un air préoccupé, en partie sincère et en partie affecté :

– Ah bon... Vous auriez intérêt à vous faire examiner sérieusement. Il doit bien y avoir des remèdes à vos maux.

– Allez savoir... Est-ce qu'on peut y faire... Y a que la tombe pour guérir les vieux... la tombe...

– Allons allons, vous n'en êtes pas encore à ce point, j'espère... Ah, je vois que ça grandit, les garçons. L'aîné va à l'école, si je ne me trompe ?

– Oui, il y va depuis un certain temps.

Le pasteur veillait à ne pas laisser la conversation s'éteindre un seul instant. Quand Elina le pria d'entrer, il répondit qu'il préférait attendre dehors.

– Il fait si beau ! Aujourd'hui, c'est vraiment le printemps. Il y a eu pas mal de vent et il a fait assez froid ces derniers temps. Mais maintenant on va très bientôt pouvoir commencer les travaux des champs.

Axel répondit brièvement à ces remarques, d'un ton sobre et indifférent, mais sinon il resta silencieux. La conversation enjouée du pasteur montrait clairement qu'il faisait tout son possible pour maintenir à l'arrière-plan toutes ces choses qui n'attendaient qu'un signal pour surgir du tréfonds de l'âme. Bientôt on entendit le grincement des roues d'une carriole et l'on vit les premiers chevaux.

Installée sur les sièges se trouvait toute la « minorité gouvernante » de la commune et de la paroisse, car les membres de la commission des cessions foncières faisaient aussi partie de l'administration de l'une et de l'autre. Les propriétaires étaient venus en voiture à cheval. Yanne, qui était socialiste, les suivait à bicyclette.

Axel leva son chapeau et on lui répondit par des signes de tête. Il entreprit avec un air empressé de trouver des endroits où attacher les chevaux, le long de la grange et à d'autres emplacements qui convenaient à cet effet.

– Je les attache aux montants de l'auvent... On n'a pas d'endroit prévu exprès.

Le maître Yllö sauta à terre en premier. Axel se dirigea vers lui comme pour le saluer, mais celui-ci ne nota pas sa présence ou fit mine de ne pas avoir vu son geste, se contentant de dire quelques banalités. Mellola descendit de voiture à grand-peine. L'un de ses pieds était sur le marchepied, l'autre sondait le vide pour trouver le sol, mais ce fut en vain. Il n'osait pas se laisser descendre entièrement, car il craignait de tomber. Après plusieurs tentatives infructueuses, il dit :

– Arthur... tu peux... un petit peu... me tenir...

Yllö partit d'un rire mi-amusé et mi-agacé. Dans son regard s'attarda un instant l'aversion gênée que provoquaient les geignements de Mellola. Une fois solidement sur ses jambes, celui-ci contempla le paysage et dit :

– Ah... oui... eh ben... c'est grand, dis donc... bon...

Sur ces entrefaites, le pasteur était venu vers la grange et il salua les visiteurs. Axel constata que les maîtres faisaient tout pour éviter de s'adresser à lui. Ils parlaient entre eux ou au pasteur, à qui ils posèrent les premières questions concernant la métairie. Ce n'est que lorsqu'ils furent revenus dans la cour qu'Yllö se tourna vers lui :

– Il y a donc trois questions à régler. Cette demande de terre supplémentaire et la délimitation de la forêt. Et le prix, évidemment.

– Oui. Je ne vois rien d'autre...

– Autant commencer tout de suite. Il faut aller jeter un coup d'œil à cette forêt.

Selon la carte, la limite de la forêt qui devait être attribuée à Koskela pour ses besoins propres commençait juste à côté des bâti-

ments et s'étendait, en direction du presbytère, jusqu'à la limite des terres cultivées. Axel avait cependant demandé qu'elle soit étendue jusqu'au Pin à Mathieu, environ deux cents mètres plus près du presbytère. La zone forestière entre le pin et la métairie était en effet une terre très fertile. La paroisse ne s'était pas expressément opposée à cette extension, mais les maîtres voulaient d'abord voir l'endroit de leurs propres yeux. Lors de discussions en privé, certains auraient dit, de façon officieuse il est vrai, qu'on « n'allait pas récompenser cet insurgé pour ce qu'il avait fait, on lui donnerait uniquement ce que la loi exigeait ».

Contrairement à ce que croyait Axel, le pasteur s'était prononcé en faveur de sa demande de terres supplémentaires, mais les propriétaires s'y étaient opposés : « Pas un morceau de plus que ce qui est prévu, parce que rien ne nous y oblige. »

Ils se mirent en route pour faire le tour de la forêt et, lorsqu'ils arrivèrent près du Pin à Mathieu, Axel expliqua comment il avait imaginé le tracé de la limite. Yllö répondit sèchement : « Oui, oui. La limite toucherait la forêt... Il faudrait abattre des arbres pour faire une ligne de bornage... »

– C'est que pour nous ce pin a toujours un peu marqué la limite de notre métairie...

Le pasteur, plus réceptif à ce genre d'idées, ajouta :

– Pourquoi ça ne ferait pas une borne comme une autre ?

Mais les propriétaires ne répondirent rien. Seul Pajunen répétait, à moitié pour lui-même :

– Une belle forêt, qu'il y a là-dessus... une belle forêt... Ce serait bien dommage de la mettre en coupe réglée...

Puis, quittant le chemin, ils marchèrent entre les arbres. Les maîtres remarquèrent de petites aulnaies et des touffes de myrtilles qui poussaient entre des troncs vigoureux, et ils savaient ce que cela signifiait.

– Eh ben merde alors... On va quand même pas lui céder un truc pareil...

Ainsi pensaient-ils et Axel devina à leur silence que les états d'esprit n'étaient pas favorables à sa cause. À mesure qu'il prenait conscience de l'attitude hostile des maîtres, la vieille haine se réveillait chez lui aussi.

– Salopards de bouchers... z'avez qu'à pas la donner... Mais si vous vous imaginez...

Son impression fut encore confortée quand, après la tournée, les propriétaires se contentèrent de faire des commentaires insignifiants sans exprimer clairement une opinion dans un sens ni dans l'autre. Mellola était déjà essoufflé et s'était arrêté, se balançant au rythme de sa respiration :

– ... De la forêt... pas des plus moches... oui... hé... oui... hein... on peut difficilement trouver mieux... je...

Les autres répondirent quelque chose de vaguement approbateur en échangeant des regards furtifs et inexpressifs. Aucune décision ne fut prise sur place, et la troupe se dirigea vers la limite des terres cultivées. Axel ouvrait la marche, d'un pas rendu rapide par son état d'agitation. Le rythme commençait à être au-dessus des forces de Mellola, qui demanda qu'on ralentisse. Comme les autres lui obéirent, Axel dut lui aussi marcher plus lentement, mais dans sa tête il imaginait toute sorte de méchancetés possibles au sujet de l'obésité de Mellola.

Arrivés au bord du champ, les hommes longèrent le fossé de drainage. Yllö dit en regardant le marais :

– Ce côté, ça fait partie du domaine presbytéral.

Le pasteur dit que c'était bien le cas, sans réfléchir, mais Axel eut toutes les peines du monde à retenir des paroles qu'il valait mieux ne pas prononcer. Puis on arriva au bord de la partie non défrichée du marais. Un fossé d'écoulement avait déjà été creusé sur une certaine distance, mais il n'était pas entretenu. Les arbres avaient aussi été abattus, si bien que seuls se dressaient quelques jeunes pousses chétives.

– Voilà, ce serait là.

– Effectivement... C'est sacrément... je croyais que c'était plus petit...

– Ça fait environ trois hectares au jugé... Mais si on pousse un petit peu plus loin vers le bord de la forêt, ça pourrait donner jusqu'à quatre hectares.

– Oui, pourquoi pas... tout à fait possible...

De nouveau, ils restèrent là à se retourner et à regarder sans rien dire de décisif. Le groupe traversa le fossé. Tous sautèrent par-des-

sus, mais Mellola dut descendre dans le fond et enjamber l'eau qui s'y trouvait. Il ne réussit cependant pas à remonter par ses propres moyens et pour cette raison il tendit la main à la personne la plus proche, qui se trouvait être Axel. Au dernier moment, Mellola vit par qui il allait se faire aider, retira sa main et la tendit en direction de Pajunen en disant, comme pour expliquer son geste :

– Jalmari... tu peux tenir...

Pajunen le hissa hors du fossé et Mellola resta un instant sans bouger, hors d'haleine. Comme personne ne disait rien, Axel expliqua qu'il paierait une bonne somme pour ce terrain, si on le lui accordait. Il évoqua aussi ses fils, mais les propriétaires ne semblaient pas l'écouter. Yanne n'avait pas beaucoup parlé, car la question devait se régler entre Axel et la paroisse, et non entre Axel et la commission des cessions. Il prit pourtant la parole :

– Donnez-la-lui, cette terre, puisqu'il a tellement envie de la remuer... Si on la garde dans le domaine de la paroisse, elle restera de toute façon éternellement inexploitée, comme elle l'est maintenant.

Yllö regarda un instant autour de lui avant de répondre :

– Oui... Il y a du vrai là-dedans... Mais vendre une propriété commune, c'est pas si... C'est pas si simple.

– Deux ou trois réunions et un tas de paperasserie, et le tour est joué.

– Mm'oui... hé hé... Mais c'est bien là le hic.

– Et si on règle ça en même temps que le rachat de la métairie, ça se fera pratiquement tout seul.

À cela, Yllö ne répondit plus rien. Quand ils eurent fait plusieurs va-et-vient en donnant des coups de pied dans la tourbe et la mousse pour juger de la qualité de la terre, Axel dit :

– L'idée m'est venue comme ça... parce que le morceau du domaine du presbytère faisait autrefois partie de la métairie... C'est mon père qui l'avait défriché dans le temps... Ce terrain-ci serait pour le remplacer, comme qui dirait. Moi je me chargerais d'abaisser le marais... Ce serait un peu comme c'était prévu aut'fois... Et puis je payerais, bien sûr, comme ça le travail serait entièrement au profit de la paroisse... Ce qu'on y a fait...

Le pasteur se mit à regarder avec une attention redoublée vers le bord du marais. Yllö rétorqua :

– Ça c'est en dehors de l'accord, c'est clair, et la loi sur la réforme agraire ne concerne pas des cas de ce genre.

Le propriétaire contemplait le marais d'un air pensif. Le ton des paroles d'Axel avait le don de faire remonter à la surface la haine et le ressentiment qui habitaient au fond de son âme. « Il n'y a pas de doute, c'est toujours le même fomenteur de révolte, il a pas changé. Tout ce qu'on lui donnerait serait de trop. »

Mais Yllö avait beau être un responsable municipal sans états d'âme, il n'en éprouvait pas moins du respect pour les ancêtres défricheurs et savait quelle bénédiction était la terre. Il vit dans son imagination le marais roussi par les brûlis se transformer en champ d'avoine et cette vision marqua fortement son esprit.

– Si c'était quelqu'un d'autre... Même un rouge, un normal. Mais un meneur !

Il avait été sur le point de lâcher une parole d'approbation, mais elle ne passa pas ses lèvres, et il se mit à avancer.

– Bon, on verra plus tard. Pour l'instant, on va terminer l'inspection de cette forêt.

La troupe parcourut la forêt qui se trouvait derrière le marais. Elle était de qualité moindre que la précédente et celle-là, les maîtres étaient disposés à la céder. Sur ces entrefaites, tandis que les autres allaient et venaient en tous sens, Mellola partit droit devant lui, car la marche lui devenait de plus en plus pénible. Finalement, il les planta là et alla directement vers la métairie, où il s'assit sur le seuil du fenil en geignant et en soufflant. Les petits garçons le regardèrent à la dérobée derrière le coin, et Eero chuchota à Voitto :

– Père dit qu'il pèse plus de cent kilos.

Fronçant les sourcils, Voitto observait le visiteur et dit :

– Pourquoi qu'i' fait ce bruit ?

– Il est essoufflé.

Mellola n'était pas simplement essoufflé. Il se sentait mal. Il fixait le sol devant le fenil et un sentiment d'abattement parcourait sa conscience engourdie. Ses réflexions tentaient de se concentrer sur des choses importantes. « Cette forêt, on la donnera pas. Et pour ce qui est du terrain, faut lui dire que les terres de la paroisse, on peut pas... »

Mais le cercle de ses pensées rétrécissait sans cesse. Mellola ne voyait devant lui que le sentier et une pierre usée qui s'y trouvait. Une fourmi courait sur le chemin. Ses pensées s'éteignirent. Le corps pesant, fatigué, se balançait d'avant en arrière au rythme de sa respiration. Elina passa devant lui, un seau à la main, et, comme si elle avait trouvé un peu insolite de passer si près devant Mellola sans un mot, elle lui dit :

– Il y a un banc à côté de l'escalier, là-bas... Si vous voulez vous y asseoir...

– Ça... ça va... je suis venu tout droit de... là-bas...

De nouveau, sa conscience s'obscurcit presque entièrement, elle n'était plus emplie que d'un sentiment trouble de découragement : l'idée qu'il commençait à être vieux. La cession de la métairie à Koskela lui paraissait en ce moment sans aucune importance.

Quand les autres revinrent dans la cour, Yllö regarda Mellola d'un air étrangement irrité. Il constata qu'il était de nouveau dans un état proche de l'inconscience. Les derniers temps, cela s'était produit très souvent. Le matin, Mellola avait encore toute sa tête, mais l'après-midi il commençait à flancher, et cela provoquait des embarras dans bien des affaires. Yllö lui demanda d'un ton rude et réprobateur :

– On ne devait pas encore aller voir derrière la métairie ?

– Si on laissait tomber ?... On pourrait remettre ça à une autre fois... quand l'arpenteur...

– On va quand même pas revenir ici à tout bout de champ ! Et avant d'arpenter, il faudrait voir à l'avance quoi arpenter.

– Oui... Mais si on le faisait sans avoir regardé...

Yllö se retourna avec humeur en pensant : « C'est sûr qu'on pourrait tout aussi bien ne pas aller regarder, mais si jamais c'était encore mieux que du côté du Pin à Mathieu ?... »

Il aurait évidemment été possible d'effectuer cette visite d'inspection sans Mellola, mais son indécision avait déjà placé Yllö trop de fois dans une situation embarrassante au sein la commission. Le dossier pouvait être de la première importance, et soudain il perdait tout son intérêt. Yanne, notamment, était prompt à saisir ces occasions et Yllö était obligé de défendre Mellola contre ses

attaques. Et l'on se retrouvait maintenant de nouveau dans une situation similaire. Yllö était si contrarié qu'il dit :

– Si on n'y va pas, alors il faudra donner ce qu'on a vu. De toute façon, moi je ne prendrai pas de décisions sans avoir regardé.

Mellola comprenait l'irritation d'Yllö. Il souleva son derrière de quelques centimètres, mais son ardeur faiblit :

– T'as qu'à y aller toi... avec lui, par exemple.

– Moi je ne prends pas de décisions tout seul.

Une expression d'impuissance et de gêne s'étendit sur le visage de Mellola. Il cligna des yeux, comme pour éviter l'ire d'Yllö. Il aurait bien voulu lui faire plaisir. Mais son derrière pesait trop lourd.

Yllö se rendit compte que Mellola n'était pas en état de l'accompagner et, d'un ton encore plus agressif, il déclara :

– Bon, eh bien alors y a pas d'autre solution. Tout ce qui reste à décider, c'est le prix. La limite, on la mettra jusqu'au pin... Puisqu'on peut pas savoir sans regarder... Tiens... Je vois que les bâtiments sont la propriété du presbytère.

Le pasteur avait remarqué avec une certaine gêne la tension entre les deux fermiers et il intervint d'une voix enjouée :

– C'est bien le cas. Mais c'est le vieux Koskela qui les a construits de ses mains. Il n'y a que le bois qui appartienne au presbytère.

Mellola sauta sur l'occasion pour rattraper sa passivité d'à l'instant, profitant du fait qu'il pouvait attaquer Axel sans avoir besoin de se lever.

– Oui. Le bois de construction, hein... il faut fixer le prix du matériau.

Mais ce fut en vain, car Yllö répondit sur un ton cassant :

– Qu'est-ce que ça peut avoir comme valeur, des troncs abattus il y a des dizaines d'années ? Qui saura encore la valeur du bois de cette époque ?... On peut pas fixer un prix pour ça. Sur ce point-là, l'affaire est réglée.

Après cela, tout se passa comme sur des roulettes. La contrariété et l'irritation avaient mis Yllö dans un état d'esprit où il se retrouvait souvent quand il présidait des réunions de ses semblables. Lorsqu'il en avait assez des tergiversations des propriétaires, de l'indécision, des débats qui allaient dans un sens puis dans l'autre

en se prolongeant indéfiniment, il se mettait à marteler les décisions à son propre rythme.

– Vous avez entendu la proposition, est-ce qu'il y a des avis contraires ?

Puis, ne laissant à personne le temps de répondre, il frappait un coup de son maillet de président. Si d'aventure on protestait, il se contentait de répliquer :

– Fallait ouvrir la bouche quand c'était le moment.

C'est en suivant cette même procédure qu'Yllö expédia le reste du dossier Koskela. Il fixa un prix à l'hectare très bas. La loi l'y obligeait du reste, car il fallait compter dans le prix le travail fourni par le métayer. Le prix de la terre, quant à lui, avait été fixé au niveau d'avant la guerre. Les promesses des propriétaires ne les engageaient évidemment pas, mais faites ainsi, publiquement, elles faisaient foi. Prenant garde de ne pas détourner le cours de la colère d'Yllö dans le mauvais sens, Yanne évita d'intervenir, quand il eut compris la direction que prenaient les choses. Pajunen et le pasteur se contentèrent d'approuver rapidement, pour montrer qu'ils exprimaient leur position et éviter qu'elle ne soit entièrement noyée sous les décisions rapides d'Yllö. Ni l'un ni l'autre n'avaient du reste guère envie de prendre le contrepied de celui-ci, maintenant qu'ils avaient vu qu'il avait quitté son attitude hostile.

Pour finir, Yllö dit à Axel :

– En ce qui concerne ce qui est du ressort de la paroisse, on peut envisager un accord à ces conditions. Je ne pense pas qu'elles changeront beaucoup. Si elles ne te conviennent pas, il y a toujours la possibilité d'un recours en justice.

Le maître lui parlait sur un ton signifiant que c'était à prendre ou à laisser, mais, même sans réfléchir à l'affaire, Axel comprenait qu'il n'aurait pas intérêt à contester la décision. Il dit simplement :

– Oui, pour moi aussi, ça me semble acceptable... Pour le terrain supplémentaire...

– Ça, ça peut pas se décider comme ça. On verra ce qu'on peut faire... Bon... Il est temps d'y aller. On a encore une réunion ce soir. Il faut que les choses avancent. C'est pas en restant assis qu'on règle les dossiers.

Mellola se leva en faisant mine de ne pas avoir entendu la remarque, et il se dirigea péniblement vers les chevaux. En partant, Yanne lança à Axel un regard entendu lui signifiant qu'il avait intérêt à accepter les conditions proposées. Puis il se dépêcha de rejoindre les propriétaires.

Mellola essaya de monter dans la voiture par ses propres moyens, mais comme il n'y parvint pas, il dit à mi-voix à Pajunen pour éviter qu'Yllö ne l'entende :

– Jalmari... un petit coup... Ce marchepied est vraiment mal placé...

L'attente et la tension durèrent encore un certain temps, jusqu'à ce qu'Otto apporte à Koskela l'avis préliminaire transmis par Yanne. Axel se verrait attribuer le terrain supplémentaire et aussi la forêt jusqu'au Pin à Mathieu, pas exactement comme il l'avait souhaité, car la limite irait directement du p in jusqu'au bord des terres cultivées, ce qui n'avait pas une grande importance. La paroisse avait proposé comme prix neuf mille marks, et, selon Yanne, Axel avait tout intérêt à l'accepter, car, de l'avis de la commission des cessions elle-même, ce n'était pas beaucoup.

Axel était occupé aux semailles quand Otto apporta la nouvelle. Il laissa son panier d'écorce de bouleau sur le bord du chemin et les deux hommes rentrèrent à la métairie. Il était environ quatre heures et Axel devait terminer d'ensemencer le champ ce jour-là. Mais, à sept heures, il dit à Vilho :

– Va chercher le panier de grains, mets-le dans la remise, et dételle Pokou.

Toute la famille s'était réunie côté ancien. Alma et Elina expédièrent à la hâte les travaux de l'étable pendant que la famille prenait le café et conversait. Elles n'avaient pas envie de s'absenter très longtemps, tant il y avait de choses à dire. Les garçons aussi revenaient sans cesse à l'intérieur. Ils s'asseyaient ou s'appuyaient contre le mur et écoutaient la conversation animée des adultes. Ils ne comprenaient pas vraiment tout, mais ils sentaient à l'ambiance qui régnait que la chance avait souri à la famille. L'animation et l'expression enjouée de leur père le leur montraient clairement.

C'est ce qui rendait Elina le plus heureuse. Elle comprenait parfaitement toute la portée pratique de cette nouvelle, mais ce qui comptait surtout pour elle, c'était de voir que son mari semblait comme ressuscité.

Otto raconta que Yanne avait dit qu'Yllö avait fait adopter la demande de terres d'Axel parce qu'il ne pouvait pas revenir sur la parole donnée. Mellola s'y était opposé, mais Yllö lui avait rétorqué sèchement : « On ne va pas revenir ici sur ce qui a été promis, puisque t'as rien dit non plus le jour de l'inspection. »

Axel changeait fréquemment de place dans la salle commune. Du tréfonds de son âme montait une sensation de contentement inconnue et étrangement puissante. Elle écartait de son chemin la haine elle-même. Mais comme il ne convenait pas de montrer que celle-ci avait si facilement disparu, il dit :

– Mais qu'est-ce qui s'est passé... Ils ont dû se tromper, pour sûr...

Puis, l'instant d'après, il dit :

– Enfin, concernant Yllö, je jurerais pas que... C'est quand même un type sensé... Ah, non... Dans le fond de lui-même, c'est un sacré salopard, je peux vous le dire. Mais au moins, il connaît les choses, alors que Mellola, lui, il est carrément idiot...

Ce verdict ne fut prononcé que dans la gorge, il ne remontait plus des profondeurs de l'âme. Ce soir, il n'y avait pas de place pour la haine dans l'esprit d'Axel.

Après le départ d'Otto, Axel resta debout un long moment dans la cour silencieuse. À un moment, il tendit l'oreille pour écouter le chant d'un courlis venant du lac. Cela faisait des années qu'il n'avait pas prêté attention à une telle chose.

Chapitre II

I

Les métairies du village furent également affranchies par la réforme agraire. Ayant dû se rendre fréquemment au bourg pour régler les questions administratives concernant le rachat de la sienne, Axel rencontrait d'autres métayers lors de ses allers et retours. Ils lui parlaient du déroulement du rachat des terres dans leur propre cas et lui demandaient comment avançait son affaire. Leurs paroles laissaient transparaître une confiance en soi libérée et la foi en l'avenir. « Je vais défricher. Je vais construire dès qu'j'aurai le temps. Je vais abaisser le marais pour en faire un pâturage dès que les p'tits seront assez grands pour m'aider. »

Ils s'habituaient progressivement à se désigner du nom de petits agriculteurs. « Ma métairie... euh je veux dire ma ferme... enfin, c'est quoi au fait ? »

Victor Kivioja croisa un jour Axel et lui cria de loin en se mettant debout dans sa carriole :

– Ah putain, c'est la fête !

Tout excité, il proposa à Axel de boire une gorgée à un bidon de zinc d'un quart de litre tout en se vantant que Lauri et lui avaient réussi à mettre la main sur une quantité encore bien plus importante.

C'était bien le cas. Du fait de la prohibition qui venait d'entrer en vigueur, de l'alcool de contrebande circulait déjà, même à Pentinkulma. Avant de prendre congé, Victor parla à Axel de la querelle qu'il avait eue avec le maître de Benoît de la Colline.

– À cause de ces connards de religieux... Tu sais bien... Y a deux types à toque de fourrure qui se pointent chez nous et qui demandent s'ils peuvent organiser une assemblée. Oui, que je leur dis, ici on est des gens tolérants. Mais v'là-t-y pas le propriétaire qui arrive et dit qu'il est pas question qu'on tienne des assemblées à la métairie. Un peu, qu'on va en tenir ! que je lui dis... « Pas question, tant que la métairie m'appartiendra », qu'i' m'dit... pas avant qu'y ait un contrat. Moi j'ui dis que, dès le jour où que la décision sera

annoncée, on fera une assemblée. Rien que pour te faire braire, que je lui dis... En fait, lui il s'en fout. C'est la vieille qui lui a demandé d'interdire le truc. Et elle, c'est le pasteur qui l'y pousse. Vu que ces types c'est des témoins d'une secte de je sais pas quoi et qu'ils sont contre l'Église à ce qu'i' paraît. Tu sais bien que le pasteur i' s'défend bec et ongles quand c'est son pain à lui qu'on vient lui bouffer... Toi t'es un type réglo, c'est pour ça que j'te raconte tout ça... On a fait un petit voyage avec le fiston... un bidon de dix litres... et bientôt y en aura encore plus... Ici ça vaut pas la peine... Mais au bourg... Lehmus, lui, c'est un bon client... Au fait, le fiston i' parle d'acheter un camion... Mais motus, hein !

Victor se remit en route et cria encore, de loin, par pur contentement :

– Viens à l'assemblée... écouter un moment... rien que pour faire chier les autres... On écoutera le sermon et on se racontera des vannes.

Ainsi chacun manifestait sa joie à sa manière. Mais chez les valets et les journaliers du domaine et des fermes, l'amertume était profonde, quoique muette, et ils disaient avec une colère sourde :

– Il y en a d'autres qui n'auraient pas refusé, si on leur avait proposé des terres...

Ils avaient bien une maison à eux, au bourg, une grande maison commune. C'est ainsi qu'ils nommaient l'hospice des pauvres. Et un lopin, ils savaient qu'ils en auraient un un jour – au cimetière. « Sous le dos ». Eh tiens donc ! Ils étaient pas des minables !

Ils seraient volontiers aller écouter ce que Siukola avait à leur dire, et auraient été de son avis. « Mais si les propriétaires venaient à l'apprendre ? Et les travailleurs y z'ont pas vraiment intérêt à la ramener en ce moment. Avec tous ces types qui se baladent le flingue à l'épaule, que si tu ouvres la gueule, on peut encore très bien te coller un pruneau dans le crâne. »

Pour s'amuser, Elias Kankaanpää avait persuadé Preeti de demander à pouvoir racheter ses terres. Preeti était en réalité un ouvrier libre, et sa cabane et le terrain lui appartenaient. Preeti fut enthousiasmé. Henna l'assista et répétait à qui voulait l'entendre :

– Preeti veut devenir indépendant. Ah ça oui, l'indépendance, y a que ça qui l'intéresse, not' Preeti.

Yanne, à qui Preeti exposa son affaire, brisa ses ambitions. Preeti n'était pas un ouvrier libre, il était journalier payé en nature. Le logement et le terrain faisaient partie de son salaire et ne tombaient pas sous le coup de la loi sur les fermages.

Tous les coups qu'il avait reçus dans sa vie avait tellement ramolli Preeti qu'il n'en fut guère affecté.

– J'pensais simplement... Ça aurait fait un petit bien pour notre gars... un endroit à lui...

Il pensait à l'avenir de son petit-fils. Mais Dieu y pourvoirait, sans doute.

La vie que menait Aune suscitait la réprobation générale des personnes de bonne réputation. La femme du pasteur ne décolérait pas et faisait tout son possible pour persuader son mari d'intervenir. À vrai dire, le maître du domaine aurait dû lui aussi veiller à la moralité de ses sujets, mais il ne semblait pas intéressé par de telles choses. Il ne se mêlait pas de la vie privée des gens et, de l'avis de la femme du pasteur, n'était donc pas un vrai seigneur.

Le pasteur n'entreprit pas davantage de remettre Aune dans le droit chemin. Et pourtant, quand ils se rendaient en voiture à cheval au bourg le dimanche, le petit Valtou, campé sur le bord de la route, prêt à détaler, leur lançait parfois des obscénités :

– Cureton, sale con, métayer, enculé...

Hélène, qui, du fait sa nervosité croissante, avait de plus en plus de mal à garder son sang-froid, oubliant son rang de femme de pasteur, lui cria un jour en retour :

– Espèce de malappris !... Comment oses-tu ?...

– Ta gueule mémé !

Hélène aurait été prête à s'arrêter et à aller de ce pas voir la mère du garçon chez elle, mais le pasteur réussit à l'en dissuader.

– N'y va pas.

– Et je dois me laisser dire des choses pareilles ?

– Tu ne comprends pas... Nous ne ferions que nous rendre ridicules... Car ils ne changeraient pas.

– Oui, oui, c'est ce que tu dis. Et pendant ce temps-là, on nous injurie en public... Toi ça ne te dérange pas de voir qu'elle vit sous le même toit que ce vaurien de Kankaanpää... C'est de la fornication.

– Puisque tu le sais mieux que moi, dis-moi par quel moyen on pourrait y mettre fin.

– Hum... Tu ne serais pas capable de l'utiliser, ce moyen, je crois bien.

Le menton d'Hélène tremblait, et elle resta silencieuse durant tout le trajet, mais le pasteur ne fit rien.

Elias habitait effectivement depuis un certain temps chez Leppänen, car il avait été chassé de chez lui.

C'est son frère cadet Antero et sa femme qui l'avaient mis à la porte. L'acte d'achat de la métairie avait été signé au nom d'Antero seul et Elias avait été dépossédé. Ce jour-là, Elias était allé au bourg et s'était enivré. Le soir, il était revenu dans la cour de la métairie, une hache à la main. Antero réussit à fermer la porte à temps, et Elias frappa sur la porte avec sa hache, tantôt poussant des jurons, tantôt pleurnichant. S'il était un piètre manieur de hache, il était doué, en revanche, pour proférer des menaces terrifiantes. Antero n'eut pas l'audace d'ouvrir la porte qui le protégeait pour le chasser : la dispute se déroula à travers la porte et la fenêtre du vestibule, qu'Elias cassa d'un coup du plat de sa hache. Puis Lempi, la femme d'Antero s'en mêla aussi. On entendit le vacarme jusqu'au bourg, ce qui fit dire à Otto Kivivuori :

– Tiens, on dirait que chez Kankaanpää ils sont en train de se partager la maison.

À un moment, Elias, des larmes dans la voix, cria :

– Putain de merde !... Je me suis crevé le cul depuis qu'j'étais gosse et toi on t'a mis dans un berceau de laine quand t'étais marmot. Et sur ton pain on t'mettait à chaque fois un hareng plus grand que le mien... Mais j'peux t'dire que tu feras pas la fête longtemps...

La vieille Kankaanpää était assise dans l'arrière-chambre et gémissait, n'osant pas se montrer. Antero répondit à travers la porte :

– Ça suffit maintenant, avec tout ce que t'as volé, et en plus t'as bouffé à l'œil chez nous !

– Du pain de merde qui te coûte rien... Ta bonne femme, elle bouffe tout ce qui lui tombe sous la main dans ta baraque.

Ces paroles étaient destinées à Lempi. La réaction ne se fit pas attendre.

– T'as un sacré toupet, espèce de sale merdeux !... Dire que je t'ai lavé ton linge ! Va donc le faire laver par ta putain de Leppänen, pisque tu couches dans son lit... Si tu faisais que'que chose de tes dix doigts, pour une fois, mais non, tout ce que t'es foutu de faire, c'est de boire et de courir après le cul de cette morue.

– T'es jalouse ? Tu ferais mieux de pas trop gueuler sur les affaires des autres... Avec ton truc qu'est grand comme un seau !

– Et qu'est-ce t'en sais ?... Tu l'as pas mesuré !

– Ça se sait dans toute la province. Ta famille elle a une sacrée réputation... Et ta frangine qui s'est fait avorter... Ha ha !...

– Te mêle pas de ça.

– Moi je te demande, c'est la sœur de qui, qui s'est fait avorter ?...

Par moment, Elias entrait dans une rage folle.

– Bordel de merde !... Sors, que j't'écrase la tête ! J'ai fait de la taule à Hennala, et je peux en faire encore, s'il le faut !

– Et c'est bien là-bas ta place !... Ils auraient dû te flinguer, un ivrogne comme toi. Les gens bien, ils les ont fusillés, et des types dans ton genre, ils les ont laissés courir.

– Quoi ? Non mais écoutez-moi cet enculé ! Moi j'ai fait la guerre et j'en ai bavé pour la cause des métayers... et maintenant des salauds comme vous viennent tout me prendre... Je vais tout casser... Nom... de Dieu... de bordel...

De nouveau la hache martelait la porte.

Mais sa colère faiblit, et il finit par s'en aller. En partant, il détacha le bouc de son piquet et l'emmena.

– Ça, je le prends... Y a quand même que'que chose qui m'appartient dans cette sale baraque.

– Remets ce bouc à sa place !

– Viens le prendre, connard, tu goûteras de ma hache...

Antero n'osa pas sortir. Elias partit sur la route, en traînant le bouc récalcitrant derrière lui, la hache sous le bras. Quand sa colère se fut calmée, il éprouva une terrible pitié pour lui-même. Il se mit à pleurer, et bredouilla en tapotant la tête du bouc :

– On est des fils à pas de chance. On nous renvoie sur la route les mains vides. Toi t'es mon soutien et ma consolation... Ils m'ont laissé rien d'autre.

Quand il croisait des gens, Elias montrait le bouc et disait :

– Ça c'est mon soutien et ma consolation... Bordel !... On m'a mis dehors... Ce gros profiteur, il a tout eu, mon propre frère, c'est vraiment un putain de... et sa bonne femme tout pareil...

Parfois il reprenait ses esprits et disait d'un ton sobre :

– Je vais te vendre... Victor t'achètera, pour sûr... et je garderai l'argent de toute façon.

Il se traîna jusqu'à Kivioja avec son bouc qui, par moments, se cabrait, les pattes écartées, refusant d'avancer et de le suivre. Il se mettait alors en colère avec lui, le tirait violemment et le traînait, le menaçant de lui « faire goûter de sa hache ».

Elias n'aurait pas pu choisir de meilleur moment pour venir à Kivioja que ce soir-là. Victor était allé chercher les prêcheurs dans la localité voisine et, au bourg, il s'était efforcé de rameuter des auditeurs potentiels.

– Allons, venez... Venez tous écouter la parole de Dieu. L'assemblée va se tenir, je vous le dis. Allons, viens, tu verras que c'est vrai... Victor fait ce qu'il veut, maintenant. Ben oui, j'ai ma ferme à moi maintenant, comme toi... L'est pas venu...

Des gens se présentaient certes, mais pas en nombre suffisant selon lui, car il aurait voulu voir chez lui une assemblée de grande envergure – « rien que pour faire chier ».

En voyant Gustave-le-Loup passer son chemin devant la maison, il sortit sur la route en courant, invitant le bonhomme à entrer. Mais Gustave était d'humeur encore plus massacrante qu'à l'ordinaire et il refusa d'entrer. Victor le prit par la manche, parla et se démena sans la lâcher, mais Gustave se dégagea d'un geste brusque. Déçu et fâché, Victor cria dans sa direction :

– Ça te ferait pas de mal non plus, d'écouter la bonne parole. Tu commences à prendre de l'âge. Ça serait peut-être mieux pour toi de plus vivre cette vie de mécréant.

Comme Gustave s'éloignait d'un pas obstiné sans répondre, Victor rentra dans la maison et déclara :

– L'est pas venu... Quel manque d'éducation... vraiment quel manque...

Heureusement, il y eut d'autres arrivants. Siukola vint lui aussi, déjà bien remonté pour se quereller avec les prêcheurs, encore qu'il eût préféré se mesurer à des représentants de l'Église officielle,

et non pas des membres d'une secte. Les gens de Kivioja, gagnés par l'enthousiasme de Victor, s'affairaient fébrilement. Lauri et sa femme habitaient à la maison, et le fils cadet était marié lui aussi, de telle sorte que les occupants de la maison étaient nombreux. Victor se démenait au milieu du vestibule, invitant les gens à passer dans la salle commune :

– Par ici... ils sont dans l'arrière-chambre... les miséreux...

Pour une raison inconnue, il s'était mis à appeler les prêcheurs des « miséreux ». S'interrompant un instant, il entrouvrit la porte de l'arrière-chambre, la referma et chuchota :

– Ils sont en train de prier... Asseyez-vous... Pas besoin d'avoir peur. Personne ne vous mettra dehors. Tu as une maison, moi j'ai une maison, comme je dis... Tiens, Preeti, installe-toi plus près, toi aussi. Là, près de la fenêtre... ou là où ça te chante. Allons, viens... c'est Victor qui t'le dit.

– Merci, mais je suis bien là, près de la porte... J' te connais depuis longtemps, Victor, je sais très bien que t'es pas le premier venu... Mais on est aussi bien là...

Lorsqu'Elias se présenta avec son bouc, Victor vint à sa rencontre avec empressement.

– Viens à l'assemblée.

– J'ai un bouc à te vendre, Victor.

– Viens écouter les miséreux... Ils prient dans l'arrière-chambre... Bientôt y vont s' mettre à prêcher.

– Achète mon bouc, crénom... Ils m'ont tout pris, mais moi j'ai pris le bouc.

L'excitation de Victor retomba momentanément et il dit d'une voix normale en regardant le bouc d'un air dubitatif :

– Penses-tu que je l'achète !... Ton frère viendrait de toute façon le reprendre demain.

Il avait compris ce qui s'était passé et ne s'intéressa plus au bouc, pressant Elias d'entrer. Celui-ci attacha son bouc au montant du portail et suivit Victor en se promettant de conclure le marché avec Lauri.

À l'intérieur, les prêcheurs avaient commencé. D'abord on chanta, puis l'un des hommes parla de l'Armageddon, exhortant

les gens à s'y préparer. Soudain on entendit Siukola chuchoter d'une voix volontairement sonore :

– Des mensonges, tout ça... Toutes ces fables, on les connaissait déjà en Inde... et Jésus c'était le fils d'un charpentier que les bouchers d'Israël ont massacré parce qu'il avait dit qu'il fallait donner sa deuxième culotte au peuple. On sait tout ça...

L'orateur tenta de poursuivre son sermon malgré le brouhaha. Mais l'assemblée n'était pas d'humeur à l'écouter. Elias faisait de son mieux pour convaincre Lauri de lui acheter son bouc, mais Lauri n'était pas intéressé. Siukola continuait de faire des commentaires incidents.

Après qu'on eut de nouveau chanté des cantiques, l'assemblée prit fin et l'un des deux hommes voulut vendre des revues, mais personne n'en acheta. Les prêcheurs restèrent à Kivioja, où ils passeraient la nuit, mais les personnes de l'auditoire s'en allèrent, non sans que Victor leur eût donné ces instructions :

– Si vous croisez quelqu'un et qu'il demande si y a eu une assemblée chez Kivioja, dites que oui... Dites que c'est Victor lui-même qui avait donné la permission. Vikki répond à votre appel.

Les gens approuvèrent, reconnaissant que Victor était un homme de parole et que ce qu'il décidait, il le faisait, mais Elias, furieux qu'il ne lui ait pas acheté le bouc, lui dit :

– T'es pas quelqu'un de puissant. Le marchand, là, il est bien plus puissant que toi... Je vais aller lui vendre le bouc, lui au moins il l'achètera.

– Je suis jamais fauché au point de pas avoir les moyens d'acheter un bouc, mais ce bouc, là, il est pas à toi.

– Si, qu'il est à moi !... Moi je suis pas fauché au point de pas avoir un bouc à vendre... Je vais chez l'marchand. Le gros boucher, lui, il l'achètera.

Elias prit son bouc et s'en alla à pas incertains dans la direction du magasin. À intervalles réguliers, il s'asseyait sur le bord de la route pour boire à son bidon de l'eau-de-vie coupée d'eau. Quand il se relevait, l'ivresse lui donnait une ardeur nouvelle, et il reprenait son chemin. En passant devant Kivivuori, il remarqua Otto dans la cour et voulut lui vendre le bouc, en expliquant comment il avait été grugé :

– Mais tu verras, Otto, il est pas impossible qu'i' s'passe un jour dans ce village des choses dont on fera des chansons... On écrira dans les journaux.... J'ai cassé les vitres de l'entrée en mille morceaux avec ma hache... Je suis pas un minus, moi... J'ai fait du ramdam.

– Ça, je l'ai entendu, je peux t'le dire !

– T'as entendu...

– Sûr ! Je me suis dit que vous deviez être en train de faire le partage de la maison... Comme qui dirait une vente à la criée.

Un doute s'insinua dans l'esprit aviné d'Elias, il se demanda si Otto le prenait vraiment au sérieux, mais le doute se dissipa et Elias reprit sa route vers le magasin. Pour une fois, le bouc le suivit docilement et Elias zigzaguait devant lui en braillant :

– J'ai du bien, moi... z'ont qu'à tout prendre... mais on va voir ce qu'on va voir.

Par moment il s'adressait au bouc, lui disant qu'il était un pauvre orphelin, et un sans-abri, en plus. Cela lui rappela une chanson, qu'il chanta d'une voix sonore tandis qu'il avançait en chancelant sur la route :

Si pleine de chardons est la route de l'orphelin,
Une route longue et sans fin.
Jamais elle ne mène à la chaleur du poêle,
Là où maman tissait la toile...

Cette chanson l'épuisa et lui fit éprouver une pitié pour lui-même qui le rendit déprimé et avachi. Le bouc l'entraîna de la route vers un sentier et il aurait peut-être réussi à s'échapper, si Elias n'avait eu le temps de l'attacher au tronc d'un aulne. Puis il sombra dans l'inconscience, à côté du bouc, bredouillant et pleurnichant avant de s'endormir :

– Tu es mon soutien et ma consolation... de l'orphelin... du pauvre orphelin...

C'était le début de l'été. La nuit était douce. Le bouc brouta l'herbe aussi loin qu'il put tirer sur la corde, puis ayant vainement tenté de se libérer, il se coucha lui aussi. L'endroit était assez à l'écart pour que les villageois revenant de Kivioja ne les remarquent pas. Elias ne se réveilla que le matin suivant. Il rentra chez lui, chez les Leppänen, tirant son bouc derrière lui.

La vieille Kankaanpää vint le lendemain pour reprendre l'animal. Elias le lui rendit sans protester, et pourtant les Leppänen avaient déjà commencé à s'habituer à l'idée qu'il leur appartenait. La vieille Kankaanpää fit savoir à Elias qu'elle avait convenu avec Antero qu'il pourrait habiter dans la maison du grand-père, mais que c'était tout ce que la famille lui accorderait. Elias refusa d'abord, menaçant d'aller « au tribunal ». Il n'y alla pourtant pas et quelques jours plus tard, il s'installa dans la maison du grand-père.

Le maître de Benoît de la Colline se contenta de rire quand on évoqua au village la « fête de l'indépendance » organisée par Victor. Mais celui-ci dit :

– Laissez-le parler... Y veut pas montrer combien ça le fait enrager... Il a sa maison, et moi j'ai ma maison.

Et bientôt les arpenteurs allaient venir.

II

Le pasteur Lauri Salpakari venait d'avoir cinquante ans. Aucune fête n'avait été organisée. On avait publié un entrefilet à son sujet dans les quotidiens et un très long article dans le journal de la commune, rédigé par l'instituteur.

On y racontait où et quand il avait obtenu son baccalauréat, on y détaillait ses études universitaires et ses activités comme pasteur titulaire. Outre ses fonctions à la tête de la paroisse, il avait aussi pris part aux affaires publiques dans le domaine civil, avait joué un rôle important dans la création de l'école primaire, et dans toutes ces activités il avait pu compter sur le soutien énergique de son épouse, *et cætera*. Sa jovialité et son amabilité lui avaient gagné le respect sans partage des habitants de la commune.

Le jour de son anniversaire, indiquait-on encore, le pasteur était en voyage.

Le samedi soir, après le sauna, au moment où les gens avaient du temps pour lire le journal local, à Pentinkulma on s'installa pour lire sa biographie. On chaussa ses lunettes, dont la branche était peut-être rafistolée avec un fil de laine, et on lut l'article à voix haute à toute la famille.

– Il est en voyage, disait-on d'un ton qui exprimait l'admiration et le respect.

Les gens de la bonne société partaient souvent en voyage à pareille occasion. Cela avait quelque chose de si raffiné que le dimanche encore on disait en se rengorgeant :

– I' paraît qu'il sera en voyage le jour de son anniversaire.

En réalité, Salpakari n'était pas en voyage. Il avait fait mettre cette information dans le journal pour éviter d'avoir à s'occuper des visiteurs venant présenter leurs vœux. Seuls ses enfants se rendirent chez lui pour l'occasion et lui apportèrent un étui à lunettes orné d'une bordure en or, car il avait commencé à avoir besoin de lunettes pour lire. Le cadeau était plutôt modeste, mais il avait précisément défendu qu'on lui achète quoi que ce soit.

Depuis un certain temps, le pasteur et sa femme avaient beaucoup de nouvelles occupations. Le pasteur était l'aumônier de la garde civique et Hélène présidente de l'organisation des Lottas Svärd. À vrai dire, le pasteur ne manifestait pas un très grand enthousiasme à s'occuper de telles choses. Son naturel répugnait au bellicisme et au fanatisme, qui étaient en contradiction avec sa vision humaniste de la vie. Il avait cependant considéré de son devoir de prendre part aux affaires publiques, d'autant plus que sa femme avait insisté pour qu'il accepte. Hélène, pour sa part, n'avait pas un instant de répit. Elle accaparait des fonctions en nombre sans cesse croissant. Outre l'organisation des lottas[1], elle était membre des Marthas, des Amis du développement transfrontalier, de la section locale de la Société du général Mannerheim pour la protection de l'enfance, et de toute sorte d'autres organismes similaires, dont elle était en outre le plus souvent la présidente. Elle organisait des collectes, des réceptions et des soirées, écrivait des articles dans les publications de diverses associations et se mêlait même de politique à ses heures.

Le pasteur reprochait parfois à sa femme d'accepter une telle quantité de travail. Il voyait clairement qu'Hélène était sous l'emprise d'une frénésie fébrile et qu'elle se surmenait. Mais plus elle était excitée, plus elle était active.

---

1 Membres de l'association des Lotta Svärd, auxiliaires féminines de la garde civique.

Ani s'était mariée avec un jeune médecin. Le mariage était du goût des parents. Leur gendre était un jeune homme irréprochable sous tout rapport, de bonne vie et de bonnes manières, un peu comme Ani elle-même. Il était « d'une bonne famille », comme ils disaient, ce qui signifiait essentiellement qu'il était issu de la même caste de fonctionnaires qu'eux.

Ani semblait être heureuse, à sa manière, froide et réservée. La fierté joyeuse de la possession transparaissait dans sa voix quand elle disait :

– Mon chéri, passe-moi la moutarde.

Elle utilisait souvent l'expression « mon chéri » et son mari la servait avec docilité et courtoisie. Envers les parents d'Ani, le docteur avait une attitude respectueuse et se rangeait à leurs opinions. Le pasteur, en particulier, aimait bien son gendre, car celui-ci lui avait révélé que dans sa jeunesse il avait eu une attitude sceptique vis-à-vis de la religion, mais que ses études de médecine lui avaient montré combien l'homme savait peu de chose des secrets de la nature.

Le gendre avait été tout à fait sincère en disant cela. Il avait bel et bien des idées allant dans ce sens. Son ton avait simplement été un peu plus grave que ne l'était réellement son attitude face à ces choses.

Mais le pasteur, tout heureux, avait tapoté l'épaule d'Ani :

– Je te félicite… de tout mon cœur. Tu as eu de la chance.

Ilmari, à l'inverse, causait parfois de petits soucis à son père. Il était maintenant capitaine et officier instructeur dans une garnison.

Pourtant, le jeune homme était aussi une source continuelle de fierté et de joie. Quand il rentrait en permission, son père, accompagné d'un valet, allait quelquefois le chercher et il ressentait une joie enfantine en traversant le bourg dans la calèche, son fils à ses côtés. À la gare, il leur arrivait de rencontrer des connaissances, qui demandaient respectueusement :

– Monsieur le capitaine des chasseurs compte-t-il rester longtemps parmi nous ?

Quand ils traversaient le bourg, des gens qui les connaissaient les arrêtaient et exigeaient qu'Ilmari leur rende une visite. Les

dames ayant une fille en âge de se marier étaient tenaces et infatigables, en dépit de la froide politesse qu'Ilmari leur opposait.

Mais il y avait aussi beaucoup de ceux qui, en les croisant, se rangeaient sur le côté de la route et restaient plantés là, fixant l'avant de leur chaise-luge d'un regard vide et inexpressif. Ce fut aussi le cas d'Axel, lorsqu'ils le rencontrèrent. Il fit un signe de tête, certes, mais bourru et à peine perceptible. Le père et le fils parlèrent un instant de lui. Ilmari voulait savoir quels étaient son attitude et son état d'esprit actuels, à quoi le pasteur répondit :

– Il ne se montre guère au village et vit très retiré. Mais j'ai l'impression que pour le reste, il n'a pas changé.

– Comme tous les autres... On s'imagine pouvoir les faire changer de bord en les graciant... Des idioties de monsieur Montagne de laiton. Il distribue des droits civiques pour gagner des électeurs... Ah, combien nous avons perdu à cause du pouvoir de cette racaille ! Nos frontières seraient aujourd'hui sur le lac Onega. Pourquoi ne suis-je qu'un petit capitaine ? Hum !... Je suis né dix ans trop tard.

– Qu'est-ce que tu aurais fait de ces dix années ?

– J'aurais acquis une position plus influente, qui m'aurait permis de faire autre chose que de contempler le marécage de la démocratie en serrant les dents.

– Hé hé... Tu tiens bien de ta mère. Tu t'emportes aussi facilement.

– Facilement ? Tu trouves que la raison est sans importance ?

L'assurance et l'ambition d'Ilmari plaisaient à son père, mais son attitude exprimait aussi une arrogance espiègle mêlée de raideur militaire et de détermination.

Lorsqu'Ilmari arrivait à la maison, le presbytère semblait soudain déborder de vie. Cela commençait dès le moment où les marches résonnaient de ses pas énergiques accompagnés du faible tintement de ses éperons.

Sa voix dominait les effusions de bienvenue. Il embrassait sa mère, comme il en avait coutume. Si sa sœur et son mari étaient en visite, il leur disait quelque facétie, où transparaissait aussi une certaine condescendance.

Il ôtait sa capote et son ceinturon et les accrochait au portemanteau. Tous ses gestes étaient précis, comme mécaniques. Même quand il était assis, sa posture était extrêmement raide et étudiée.

Son caractère militaire allait de pair avec une franchise sans détours, qu'il ne pensait pas toujours à modérer quand il était chez ses parents. Lorsque son père lui demanda un jour son impression sur son beau-frère, Ilmari répondit :

– Exactement l'homme qu'il faut pour rouler sur le chemin de fer à voie étroite qu'est Ani.

Son père ne savait pas s'il devait se sentir offensé ou non. Mais le soir, après le dîner, il ne put s'empêcher de se vexer lorsqu'ils discutèrent des affaires publiques. Il fut question de l'expédition d'Olonets, à laquelle Ilmari avait compté se joindre, sans oser le faire, car il n'avait pas obtenu de congé de l'armée. Tous parmi les gens du presbytère étaient indignés par le traité de Tartou, qu'ils nommaient « une paix honteuse », mais le pasteur aurait voulu modérer un peu la colère de sa femme et surtout celle de son fils. Quand on parlait du président de la République, Ilmari n'utilisait jamais la formule « le président Ståhlberg », mais traduisait son nom sous la forme péjorative de « monsieur Montagne de laiton ».

– Il s'agit tout de même du chef de l'État, voyons, et de ton chef suprême ! fit remarquer le pasteur.

– Tout à fait. Et ça on le doit aux rouges qu'il a fait sortir des camps. Des gens comme Kivivuori.

– Kivivuori n'a pas été libéré par lui. Il l'a été du temps de Svinhufvud déjà.

– Bon, mais quelque chose dans le même genre, tout de même. Peu importe. Il est intolérable de devoir se retrouver sous les ordres de gens comme ça... Libérer le pays, et le livrer aux mains de la canaille ! Pourquoi est-ce qu'on ne s'est pas emparé du pouvoir par la force ? Ou pourquoi on ne l'a pas tout simplement gardé, puisqu'on l'avait déjà ?

– Mais on ne pouvait tout de même pas tomber dans l'illégalité ! Comme il n'y a pas eu de soutien suffisant aux élections, c'était impossible.

– Le soutien aux élections... Explique-moi, je te prie, ce que cette racaille soutenait au moment où nous sommes arrivés. Quelle légalité était-ce là ?

– Tout à fait. Les socialistes ont eu vite fait de devenir légalistes quand ils ont eu besoin des élections. Mais c'était de la pure mise en scène et de la poudre aux yeux.

La femme du pasteur était intervenue. Elle prenait habituellement le parti de son fils.

Le pasteur aussi avait les socialistes en horreur, mais il était plus modéré et respectait Ståhlberg. La mère et le fils, eux, ne pouvaient pas oublier que la victoire était restée incomplète. On n'avait pas eu de roi, ni la Carélie orientale et « tous hurlaient ce qui leur passait par la tête ».

Hélène avait eu un peu peur le jour où, à la suite d'une campagne de critiques et de dénigrement du gouvernement, le ministre Ritavuori avait été assassiné, mais elle avait eu tôt fait de trouver une explication :

– Quand on passe son temps à empoisonner l'esprit du peuple et qu'on gouverne de façon contraire à l'opinion de la meilleure couche de la société, c'est ce qui arrive... C'est comme ça... Même si on ne peut pas approuver de tels gestes.

Le pasteur ne se formalisa pas encore en entendant de telles prises de position, mais lorsqu'il fut question de la religion et que son fils déclara qu'elle était nécessaire pour maintenir la discipline au sein de la populace, son père lui dit :

– Je te prie de choisir l'objet de tes plaisanteries avec plus de discernement.

– Je ne plaisantais pas. J'étais sérieux.

– Comment donc ? Te voilà devenu athée ?

– Je ne suis pas athée. Je suis païen, et c'est tout autre chose.

Le docteur se mit à rire, cependant que la bouche du père s'agitait en répétant les mots :

– Païen... Païen...

– Exactement. Je suis un prédateur blond. Le prédateur blond des forêts boréales.

Il regardait d'un air sérieux et majestueux par-dessus les autres, et dans cette gravité affectée son père eut l'impression de voir que

son fils plaisantait, et il se sentit soulagé. Mais ces paroles n'étaient qu'à moitié une plaisanterie. Le jeune homme était totalement indifférent à la religion. Les citations empruntées à Nietzsche n'étaient pas tout à fait de simples bons mots. Ilmari était d'une santé rayonnante et, grâce à des exercices physiques constants, souple et vigoureux. C'étaient cette force et cette santé qui lui faisaient parler à son père sur ce ton arrogant, et son sérieux facétieux n'était que de la taquinerie. Il avait du reste une certaine propension à choquer les gens par ses lubies étranges, surtout quand il était ivre.

Il avait trente ans, et le jour où sa mère l'exhorta, à propos du mariage d'Ani, à se chercher une épouse, il lui répondit :

– Trouver une femme n'est pas une chose facile pour un homme comme moi.

– Comment ça ? Il faut bien que l'homme ait un jardin dans sa vie.

– Un homme qui recherche de telles choses ne commandera jamais une armée.

– Mais une femme ne l'empêche pas de le faire, tout de même ?

– Non, si elle est de la bonne espèce. Mais de telles femmes sont rares.

Ilmari avait effectivement trop vécu et trop enduré. Comme de surcroît les femmes s'intéressaient beaucoup à lui, il se lassait facilement, et aucune liaison durable ne naissait. Il connaissait beaucoup de femmes, mais c'étaient des relations passagères, qui n'étaient pas du genre à provoquer des difficultés, tout en suffisant à satisfaire ses besoins de base.

De plus, il était peu désireux de renoncer à sa liberté. Il s'était donné corps et âme à la carrière de soldat, et quand il parlait de commander des armées, ce n'était pas véritablement par jeu. Il avait décidé qu'il mourrait général, et même si c'est le genre de décisions qu'on évoque sur le ton de la plaisanterie, il ne s'en cachait pas. Il lui arrivait de dire à ses camarades officiers :

– Quand vous, vous partirez à la retraite après avoir été majors pendant des années, c'est moi qui signerai le papier.

Pour se développer, il lisait beaucoup, essentiellement de la littérature militaire. Il s'était aussi remis aux mathématiques, dont ses connaissances s'étaient un peu rouillées depuis l'école. Parfois

il restait des semaines sans fréquenter le mess des officiers autrement qu'aux heures des repas, et quand ses camarades le questionnaient à ce sujet, il répondait avec hauteur :

– Ces derniers temps, je suis sorti avec la reine des sciences.

Au sein de sa compagnie, sa réputation était détestable, car il n'hésitait pas à recourir aux brimades. Ses hommes étaient proprement terrifiés par lui, et quand il s'en rendit compte, il fut content. À son comportement arrogant et tatillon se mêlait toutefois une certaine décontraction, qui en atténuait l'effet. Ses hommes disaient parfois de lui, comme pour l'excuser :

– D'un autre côté, c'est quand même un sacré numéro.

Le mot « numéro » exprimait la même caractéristique que ce que les employés du presbytère entendaient par « dingue », un mot attaché fréquemment au mot « mec » pour évoquer Ilmari. Quand il apparaissait sur le terrain pour suivre l'exercice, un sentiment de crainte s'emparait aussitôt des hommes, qui les faisait paniquer et leur faisait exécuter les gestes plus vite qu'à l'ordinaire. Ilmari allait et venait devant eux sans dire un mot. Même pendant le service, il était toujours tiré à quatre épingles. Toute sa personne montrait qu'il jouissait de son existence. Sa démarche souple exprimait la joie que le corps éprouve de sa propre vigueur, et ses attitudes et gestes posés montraient qu'il était satisfait de se savoir le maître incontesté de ses hommes.

Parfois, il interrompait l'exercice et criait le rassemblement. Un silence absolu régnait tandis qu'il se tenait devant la compagnie et observait ses hommes, qui, morts de peur, les yeux exorbités, fixaient son regard pénétrant.

– Les officiers et les sous-officiers, repos ! Compagnie... Garde à vous !

Suivait de nouveau un moment de silence.

– En observant l'exercice, j'en suis arrivé à la conclusion qu'il était douteux que vous deveniez un jour des soldats. Vous êtes avachis, faibles et stupides. Je vais me charger de vous débarrasser de votre mentalité de journaliers tire-au-flanc. À plat ventre ! Debout ! À plat ventre ! Debout... Votre manière de vous jeter à terre pourrait peut-être convenir quand vous vous laissez tomber sur une femme. Pour le but qui nous occupe, elle manque cependant de style et

de vitesse. Dites-moi quel est l'objectif fondamental des exercices militaires. Vous, là-bas. Oui, vous, le deuxième homme du premier groupe de la deuxième section. Vous qui avez tout à fait l'air d'un as de pique.

– C'est d'apprendre les mouvements, mon capitaine.

– Faux. Leur objectif est de développer la vitesse de réaction. À plat ventre ! Debout ! À plat ventre ! Debout ! À plat ventre ! Debout !... Comme la situation géographique de notre patrie, si haut dans le nord, implique qu'une grande partie des combats se passe dans l'obscurité, il faudra que nous fassions des exercices de nuit – la nuit prochaine. Mais à cet effet, il faut d'abord améliorer votre forme physique. À plat ventre ! Debout ! À plat ventre ! Debout ! Messieurs les officiers... continuez l'entraînement.

Ces intermèdes n'étaient que des sortes de démonstrations de style.

Quand un homme se comportait de façon martiale, se mettait promptement au garde-à-vous et répondait à ses questions en hurlant la réponse d'un air raide et militaire, il était satisfait et disait :

– Un vrai homme, de la tête aux pieds. On fera de vous un soldat.

Il habitait en ville dans une petite chambre modeste. L'ameublement était simple et austère, car il considérait l'ascétisme comme une vertu en toutes choses. Il n'y avait que deux chaises, et lorsque ses parents vinrent lui rendre visite pour la première fois à la garnison, sa mère fut surprise en découvrant son logement :

– Mais comment tu es meublé ? C'est comme une cellule de prison ! Tu n'as même pas de chaises pour tes visiteurs.

– Ces chaises sont prévues précisément pour vos visites. Je n'ai pas d'autres visiteurs, et si jamais il y en a, ils peuvent aussi bien rester debout, parce que moi-même je ne m'assieds que très rarement.

Il allait au mess pour prendre ses repas, mais le fréquentait assez peu sinon. Malgré la prohibition, l'alcool de contrebande coulait assez librement, au mess comme ailleurs.

Ilmari buvait rarement, mais quand il s'y mettait, il buvait beaucoup et pouvait ingurgiter sans dommage des quantités d'alcool étonnantes. Quand les autres commençaient à s'avachir, lui se mettait à fixer un endroit précis du plafond et ne répondait plus aux

questions de ses camarades. À ceux qui lui demandaient pourquoi, il disait :

– Messieurs, je ne vous adresse pas la parole, car je ne me trouve bien que dans un climat alpin.

Quand les officiers étaient ivres, une telle réponse provoquait bien évidemment leur colère, mais Ilmari se contentait de déclarer brièvement :

– Que celui qui se sent offensé choisisse les armes.

Quelqu'un de moins éméché intervenait alors pour mettre fin à l'altercation, mais il en surgissait bientôt d'autres, car lorsqu'il s'enivrait, Ilmari devenait querelleur et arrogant. Il lui arrivait de se lever, de se mettre au garde-à-vous et de proclamer d'une voix forte :

– Capitaine Ilmari Salpakari. Fils de pasteur et païen. Le dernier Romain.

Un jour, un officier vint au mess accompagné d'une femme qu'Ilmari ne connaissait pas. Il se mit à la dévisager du regard appuyé des ivrognes et avec tant d'insistance qu'elle se sentit mal à l'aise et que l'on commença à regarder dans leur direction. Après l'avoir fixée du regard suffisamment longtemps, Ilmari se leva, alla vers elle, se mit au garde-à-vous et s'inclina, puis il se tourna vers l'officier qui l'accompagnait. S'inclinant de la même façon, il lui dit :

– Ravissante. Surtout si tu l'habillais de la lumière de la lune et d'un collier.

Il y eut un brouhaha. L'officier exigea des excuses, et d'autres se joignirent à lui. L'ivresse exagérant chez les buveurs le sentiment d'importance, on se sentait offensé, et des officiers entourèrent Ilmari. En l'absence de militaire de rang plus élevé que lui dans le mess, personne ne pouvait donner d'ordre, mais on réclamait bruyamment qu'il s'excuse.

– Écoute... Tu as offensé un officier du régiment... Il faut que tu t'excuses. Alors ?

– Non. L'honneur du régiment m'est sacré... Je suis prêt à le défendre. Monsieur, vous étiez mon ami avant. Je le regrette. Que celui à qui j'ai des comptes à rendre me fasse savoir le lieu et l'heure. Ces messieurs savent où j'habite.

– Écoute, Ilmari, il faut que tu t'excuses. Tu as offensé une femme au mess des officiers.

– Mensonge. Comment pourrais-je offenser un être supérieur ? Madame, si je vous avais offensée, je vous demanderais naturellement pardon, mais il est impossible que j'aie fait une chose pareille. C'est pourquoi je me contente de m'incliner pour marquer mon profond respect.

Le remue-ménage ne s'était pas calmé. Un lieutenant, à deux doigts de sombrer dans l'inconscience, fut réveillé par le bruit. Dans un accès subit de lucidité, il prit un bidon d'alcool de dessous la table, le flanqua violemment sur le dessus de celle-ci, en beuglant d'un air indigné :

– L'honneur du régiment !... Bordel de merde !

Ce fut sa réplique finale, car après cet effort, il s'effondra sous la table.

Ilmari ayant refusé de s'excuser, les autres le ramenèrent chez lui. Le matin, lorsqu'il se réveilla, il se sentit assailli de vagues souvenirs accusateurs. Mais, sautant du lit, il entama le programme d'exercices de gymnastique effrénés auxquels il se livrait tous les matins. Il commença bientôt à transpirer et à haleter, mais il poursuivit avec acharnement, jusqu'au bout. Et, comme pour repousser tout ce qui était embarrassant ou désagréable, il ne cessait de répéter mentalement les paroles de la *Marche des chasseurs*, tout en faisant des sauts accroupis, les bras tendus vers l'avant :

Profond est notre coup, invincible notre ire,
De pitié nous n'avons point, ni de patrie.
Quand notre joie est la pointe de notre épée,
Notre volonté ne saurait chanceler...

Pour fortifier ses bras et ses épaules, il fit ensuite des tractions sur de puissants ressorts aux extrémités desquels il avait monté des poignées. Cette séance d'exercice intense avait pour but d'entretenir l'âme autant que le corps. Son idée maîtresse était que la forme physique et la capacité d'endurance mentale allaient de pair. Et lorsque, une fois lavé et habillé, il se rendit à pied de chez lui à la caserne, il ne ressentait plus aucune trace de l'ivresse de la veille.

Quand parfois il discutait avec ses collègues de la guerre et de l'éducation militaire, il exposait ses vues, en martelant les mots :

– La guerre, c'est de la violence organisée, et le premier devoir du soldat est de se préparer à y faire face. L'humanité n'a rien à voir dans tout ça. Celui qui a pitié des autres a en général aussi pitié de lui-même, et dès lors il n'est plus apte à sa mission. Imaginez par exemple que vous deviez lancer un bataillon à l'attaque. Vous savez d'avance qu'un certain pourcentage d'hommes seront morts une fois l'attaque terminée. Si maintenant vous passez en revue dans votre imagination tout ce processus, en imaginant la peur et les souffrances de chaque homme individuellement, puis le chagrin de ses proches, vous serez soumis à une pression mentale qui vous ôtera toute capacité de penser et d'agir sereinement. Vous parliez à l'instant de la patrie. Fort bien. La patrie est évidemment la motivation suprême, unique même, de tout officier. Mais n'oubliez pas que le patriotisme, chez l'officier, c'est avant tout l'efficacité. C'est l'exigence de base.

Il assénait ses phrases d'un ton sans réplique comme s'il soulignait par chaque voyelle et chaque consonne la justesse et la clarté de son raisonnement.

Quand il conversait avec son père, il s'efforçait malgré tout de cacher un peu ses convictions ou de les atténuer par des plaisanteries. Mais son attitude, il ne pouvait ni ne voulait entièrement la cacher, et son père poussait parfois des soupirs de tristesse.

Sa mère ne prenait pas ces choses au sérieux. Quand son mari en parlait, elle disait simplement :

– Ce n'est pas la peine de prendre ce qu'il dit avec tant de gravité. Il exagère, c'est tout. Est-ce que tu me pourrais dire s'il n'est pas bon chrétien, s'il y a quelque chose de particulièrement mauvais dans sa vie ?

– Certes, certes... C'est vrai qu'il a toujours eu tendance à l'exagération...

Ilmari se désolait qu'il n'y ait pas de bon cheval de selle au presbytère, car il aimait monter à cheval même pendant ses permissions. Il lui fallut choisir le moins vieux et le moins pataud des chevaux, bien que celui-ci manquât d'agilité et qu'il ne pût le monter en terrain accidenté. Mais c'était déjà bien suffisant pour impressionner les villageois. Ils regardaient passer Ilmari, ouvrant de grands yeux en voyant le « capitaine de guerre du presbytère »

sur son destrier. Les personnes âgées le saluaient avec respect. Des femmes s'écartaient même du chemin, et faisaient la révérence. Mais dans la population plus jeune, il y en avait beaucoup qui se rappelaient l'époque où Ilmari avait commandé les troupes, après la révolte.

– Fais le fier sur ta haridelle, espèce de salopard... Un jour tu verras, tu te casseras la gueule.

S'il croisait des gens de Koskela, il levait simplement sa cravache et saluait d'un signe de tête. Avec Youssi et Alma il prenait quand même parfois le temps d'échanger quelques mots, il s'enquérait de leur santé d'un ton très formel et leur souhaitait bonne continuation en les quittant.

Mais même les deux vieux ne pouvaient pas entièrement oublier leur ressentiment vis-à-vis d'Ilmari, bien que la prévenance dont il faisait preuve fît dire parfois à Alma :

– C'est finalement pas un si mauvais bougre. Et puis lui aussi, après tout, il a fait qu'obéir aux ordres...

Puis, après une pause, elle poursuivait sur un ton plus léger et plus banal :

– Mais ce qui est sûr, c'est qu'il ressemble de plus en plus à sa mère... C'est un beau gars. Comment ça se fait qu'il ait pu rester célibataire ?

À la surprise de ses parents eux-mêmes, Ilmari annonça soudain qu'il allait se marier. Deux ou trois semaines plus tôt, il n'en savait rien lui-même, tant le tout se passa rapidement. La fiancée était une lycéenne de dix-huit ans qu'il avait rencontrée chez un officier qu'il connaissait et qui était marié. La jeune fille s'appelait Laura et elle était la fille unique d'un riche grossiste. Une situation presque romanesque, l'amour entre un capitaine démuni et la fille d'un père fortuné, mais en réalité Ilmari ne se souciait aucunement de cet aspect. En voyant la jeune fille timide et rougissante, il la nomma dans son esprit « nénuphar » et de fait il y avait en elle quelque chose d'une fleur. Elle n'était pas particulièrement belle, mais c'est la fraîcheur de ce corps qui venait de s'épanouir qui fit si forte impression sur Ilmari. Du fait de sa jeunesse, au début il traita la demoiselle avec des manières très paternelles, comme s'il était plus vieux qu'il ne l'était réellement, mais après l'avoir raccompa-

gnée chez elle le premier soir, à moitié par jeu, il lui demanda la permission de la revoir.

La jeune fille resta interdite, car elle ressentait un respect véritablement mêlé de crainte envers Ilmari et ne sut dire ni oui ni non. Par le même officier chez qui il avait fait la connaissance de la jeune fille, il réussit à arranger la rencontre, et c'est ainsi que tout avait commencé.

Ce qui influença en partie la décision d'Ilmari, c'est que la jeune fille était encore sous l'entier contrôle de ses parents. Il fallait en effet se décider rapidement dans un sens ou dans l'autre. Il ne le fit pas sans hésitation, mais, se rappelant l'âge qu'il avait, il décida de demander sa main.

Les parents d'Ilmari ne voyaient pas d'un très bon œil le choix de leur fils. Tout d'abord, ils étaient un peu sceptiques quant à la différence d'âge entre les deux, et de plus ils considéraient la bru comme un parti assez peu avantageux. Ilmari aurait pu faire un bien plus beau mariage. Ce qui les dérangeait, du moins c'est ce qu'ils se plaisaient à imaginer, ce n'était pas le statut social de la jeune fille en tant que tel, mais plutôt sa provenance et ses capacités d'adaptation intellectuelle. Sans en avoir conscience, ils avaient eux aussi une certaine fierté sociale, car ils se considéraient issus de la vieille classe cultivée. Le père de la fiancée était le fils d'un fermier, un ancien épicier qui s'était enrichi grâce à la pénurie des années de guerre. Il y avait là quelque chose de vil.

Il n'était évidemment pas question pour eux de laisser voir leurs réticences à Ilmari. Quand la fiancée vint pour la première fois au presbytère, la future belle-mère mit la bouche en forme de cœur et répéta en appuyant sur le *ch* :

– Charmante. Une enfant charmante.

Le pasteur, toujours de nature accommodante, finit bientôt par se montrer satisfait lui aussi :

– Ça fera certainement du bien à Ilmari de se marier. Il a vraiment été agité, vraiment agité. Peut-être qu'il va se calmer, maintenant que sa vie aura une dimension plus profonde.

III

Axel se tenait dans la cour en manches de chemise et les mains dans les poches, contemplant son royaume. À perte de vue, tout était à lui, sauf un seul endroit, le marais du côté du presbytère. Mais cette fois, il ne souciait plus de ce détail.

On voyait encore sur son visage les traces des souffrances endurées. Elles y avaient creusé des marques indélébiles. Mais ses paroles avaient une nuance de triomphe lorsqu'il dit simplement :

– Finalement ils ont bien été obligés de me le donner.

Il n'éprouvait pas de reconnaissance, car son amertume était trop grande. Au bas des documents concernant la cession, il avait écrit, après un instant d'hésitation :

« Axel Koskela. Agriculteur. »

– Comme ça, ils sauront.

Rares étaient les titres qu'il avait portés durant sa vie. Deux seulement, jusqu'à présent : « métayer » et « condamné à mort ».

Pourtant, depuis quelques jours, il était partagé entre des sentiments contradictoires. Elina, avec hésitation et avec une légère appréhension, lui avait révélé qu'elle était enceinte. C'est une nouvelle qui ne pouvait pas le laisser indifférent. Que devenaient maintenant les projets d'avenir qu'il avait savamment conçus en pensant uniquement à ses trois fils ? Quand elle lui avait annoncé la nouvelle, Elina avait jeté des regards fuyants en attendant avec anxiété ce que son mari lui dirait.

– Bah, qu'est-ce tu veux qu'on y fasse ?

Elina dit en guise de consolation que, si l'enfant était une fille, tout finirait bien. En réalité, elle disait cela parce qu'à chacune des naissances qui suivirent celle de Vilho, elle avait tant espéré que l'enfant serait une fille. Mais Axel poursuivit sur la lancée : finalement, garçon ou fille, cela importait peu. Après tout, il y avait de la place pour tous dans ce monde.

Pour Axel, la question avait de l'importance dans la mesure où les garçons, la ferme et l'avenir comblaient progressivement le vide douloureux resté en lui après la défaite et la chute, et le ramenaient peu à peu à la vie. C'est pour cette raison qu'il y pensait si souvent.

Ses fils avaient hérité de nombreux traits de leur père. Seuls leurs cheveux blonds et leurs yeux bleus venaient du côté de Kivivuori. C'est ce que disaient souvent les villageois en voyant les garçons.

Pourtant, par le caractère, Voitto était le seul à ressembler vraiment à Axel. Il était un peu têtu, irascible, et parfois difficile à faire obéir. Youssi murmurait parfois à Alma :

– Il tient de son père, ça c'est sûr. Moi j'ui dis de laisser la corbeille tranquille, et lui il continue de taper sur la table avec, comme s'il avait pas entendu.

Les deux aînés étaient assez semblables, silencieux et posés. Eero était toutefois plus turbulent que son frère aîné, qui était moins tête en l'air. Sur Vilho, grand-père n'avait pas grand-chose à dire, et s'il avait su faire des compliments aux enfants, c'est certainement à lui qu'il en aurait fait. Car le garçon se comportait comme s'il était plus vieux que son âge. Il savait déjà travailler avec sérieux, ce qui pour grand-père était la vertu suprême. Pendant que son père était en prison, il avait dû aider à tous les travaux que son jeune âge lui permettait de faire.

Comme c'était l'été, il y avait du travail pour tous les trois frères, du matin au soir. Ils allaient faucher de l'herbe sur les talus pour le petit bétail, couper des ramées pour les moutons, et casser du bois pour la cuisinière. Le dimanche, heureusement, on ne travaillait pas, et ils pouvaient aller au lac, se baigner et pêcher. Mais ils n'avaient pas le droit de courir dans le village. Ils n'y allaient en fait qu'en compagnie de leurs parents, quand ils allaient en visite à Kivivuori.

Les garçons aussi étaient heureux de voir leur père retrouver sa bonne humeur. La menace oppressante que faisait planer sa morosité avait disparu. Il leur parlait de façon beaucoup moins rude qu'avant. C'est un peu de cette bonne humeur qu'il y avait dans sa voix lorsqu'il leur ordonna :

– Les garçons, allez donc me fabriquer des bâtons, d'environ deux mètres de long. Toi, Vilho, prend l'émondoir pour les couper. Eero peut enlever les branches avec son couteau. Faites-en environ quarante ou cinquante. Vous trouverez de quoi en fabriquer là où on a coupé les jeunes bouleaux la semaine dernière.

– Ça va servir à quoi ?

– On en aura besoin quand l'arpenteur viendra.

Les garçons partirent pour couper les bâtons. Les cadets demandèrent à Vilho dans quel but l'arpenteur en aurait besoin et Vilho répondit distraitement tout en taillant des branches:

– Ils vont venir pour le bornage, vu qu'on va être indépendants.

– C'est quoi, indépendant ?

– Ça veut dire qu'on aura plus besoin de payer de loyer et qu'on aura plus à obéir à personne.

Cette définition parut satisfaire les deux frères, car ils ne posèrent plus de questions. Mais lorsqu'il fallut rapporter les bâtons à la maison, Eero dit qu'ils n'arriveraient pas à tout transporter en une fois. Vilho regarda le tas et répondit :

– Si on essayait quand même.

C'est une phrase typique de lui. En réalité, ces mots traduisaient une décision irrévocable : ils transporteraient le tout en une fois. Mais il ne voulait pas l'exprimer de façon trop brusque et trop provocatrice. Il fit trois ballots, ne mettant pour Voitto que quelques bâtons, pour Eero un peu plus, et pour lui le plus grand. Son ballot était si volumineux qu'il ne parvint pas à le jeter sur son épaule, il dut s'agenouiller pour le soulever.

Le sentier à vaches était accidenté et difficile, il leur fallut faire des pauses pour se reposer, et l'intervalle entre chacune d'entre elles devenait chaque fois plus bref. Au bout d'un moment, Voitto jeta son paquet sur le bord du chemin et déclara tout de go qu'il ne voulait plus le porter. Eero fit passer l'information à Vilho qui ouvrait la marche, comme pour le prendre comme arbitre. Mais Vilho, au lieu de tenter de le convaincre, dit au petit garçon :

– Eh ben donne-le, alors.

Voitto traîna le ballot d'un air un peu soupçonneux, craignant que cet ordre ne cache une astuce pour lui faire porter le fardeau de toute façon. Au lieu de cela, Vilho plaça les bâtons de Voitto par-dessus les siens et se remit en route. Ils approchaient de la maison. Le ballot appuyait douloureusement sur sa frêle clavicule, ses pas commençaient à se faire incertains et les muscles de ses bras contractés continuellement dans la même position étaient de plus en plus douloureux. Il ne restait plus que quelques dizaines de mètres jusqu'à la remise à bûches, et Vilho avait décidé qu'il ne ferait plus de pause.

Il tourna le ballot de telle sorte qu'il repose davantage sur le dos et relâche la pression sur sa clavicule, mais le chargement de branches se mit alors à glisser vers l'arrière. Il dut avancer courbé et le nez presque contre terre, son fardeau à l'horizontale sur son dos, mais, bien que les derniers mètres manquassent de le tuer, il ne s'arrêta pas et continua jusqu'au bout. Devant la remise à bûches, le chargement tomba de lui-même quand il voulut le déposer à terre, mais cela n'avait plus d'importance, maintenant qu'ils étaient à destination. Vilho s'assit, essoufflé, frottant ses membres endoloris. Voitto eut droit de sa part à un regard réprobateur, mêlé d'un léger mépris, mais il ne lui dit rien. Eero fut un peu jaloux de la performance de son frère et déchargea sa mauvaise humeur sur son cadet :

– Et pendant ce temps-là, tu te tournes les pouces... Tu pourrais très bien porter.

– Ch'uis pas obligé.

– C'est vrai. Le petit bébé à Maman...

Mais Voitto ne réagit pas et il partit en sautillant jouer dans son coin.

Vilho n'intervint pas. Les petits n'avaient qu'à se disputer, son travail à lui c'était de porter. Père fit des compliments aux garçons, mais Eero ne put s'empêcher de rapporter la défection de Voitto. Axel ne se fâcha pas avec le petit bonhomme. On ne pouvait pas forcer un enfant de quatre ans au travail. Mais il y avait un ton de reproche et de condamnation dans sa voix lorsqu'il lui dit :

– Pourquoi que t'as fait ça, dis-moi ? Un homme ne laisse pas tomber son travail comme ça.

C'est par ces manières de dire que se faisait l'essentiel de l'éducation des garçons. Les interdictions et les réprimandes n'étaient pas si importantes. Mais cette façon d'en appeler à l'honneur d'un homme comme un défi lancé fouettait le moral plus fort qu'une verge. Il était déshonorant de se plaindre, déshonorant de pleurer, déshonorant de demander de l'aide aux parents, déshonorant d'être fatigué et d'une manière générale déshonorant de ne pas se comporter en homme et d'afficher quelque sentiment que ce soit. Mère essayait encore de les cajoler parfois, mais ils étaient gênés et se dégageaient de son étreinte comme s'ils avaient touché quelque chose de dégoûtant.

Avec leur grand-mère, les garçons s'entendaient sans aucun problème. Il y avait en elle une bienveillance placide grâce à laquelle ils savaient qu'ils n'avaient rien à craindre de sa part. Quand ils jouaient dans la cour, elle suivait souvent leurs jeux assise sur un banc et disait parfois :

– Vous êtes de sacrés rigolos.

S'ils faisaient une bêtise, elle leur disait d'une voix sévère :

– Mais c'est bientôt fini, oui ? Si vous n'arrêtez pas, je vais le dire à votre père.

Mais elle ne mettait pratiquement jamais sa menace à exécution.

Grand-père ne passait que très peu de temps avec les garçons. Quand ils lui disaient quelque chose, il se réveillait seulement après la deuxième question et grognait :

– Hein ?...

Et généralement il ne donnait pas de réponse précise, se contentant de dire :

– Et qu'est-ce ça peut vous faire ?... Z'ont pas b'soin de tout savoir, les gosses.

Le grand-père Kivivuori était tout l'opposé. Lorsqu'Otto se présenta avec sa mèche, sa masse et ses ciseaux, les garçons allèrent à sa rencontre en courant. Lui aussi avait des cheveux gris et marchait légèrement courbé, mais sa conversation était aussi joviale qu'autrefois. Il faisait toute sorte de facéties et ne se mettait pas en colère quand on lui rendait la pareille.

Grand-père était venu pour fabriquer des bornes avec père. Ils avaient permis aux garçons de se joindre à eux et ceux-ci furent quelque peu surpris de constater que, lorsqu'il travaillait, il traitait leur père un peu comme celui-ci les traitait eux-mêmes. Père ne savait rien, ne comprenait pas le comportement de la pierre et c'est tout juste s'il savait taper comme il faut sur la mèche.

Grand-père, lui, savait. Les pierres se fendaient en jolies colonnes oblongues. Avant de commencer, il les observait longuement, en sifflant, absorbé dans ses pensées. Les pierres avaient des « veines », elles « couraient » dans telle ou telle direction. Et les grandes pierres, il ne fallait pas les retourner brutalement, il fallait utiliser des outils, une barre à mine ou des leviers.

– Mais ça suffit pas toujours dans tous les cas. Pour travailler avec les pierres, il faut connaître quatre-vingt-dix-neuf trucs, et *une* astuce.

Tandis qu'il tenait la mèche sur laquelle leur père tapait avec la masse, il jeta aux enfants un regard malicieux et leur demanda s'ils savaient chanter. Non, répondirent-ils. Mais grand-père savait.

Dans la bouche des femmes de ce village
Il faudrait mettre un gros toupet
Et en écureuils les transformer
Pour qu'elles grimpent dans le feuillage.

Les garçons sourirent d'un air un peu confus, et lorsque grand-père leur demanda d'aller chercher sa pipe qu'il avait oubliée dans la poche de sa veste, ils se précipitèrent en se disputant pour savoir qui aurait le droit de la lui remettre.

Ils observaient avec intérêt la manière dont il plaçait les coins de métal dans les trous creusés par la mèche et comment il donnait des coups sur ceux-ci. Père s'était proposé pour cette tâche, mais grand-père avait dit :

– Laisse, je le fais. Faut taper avec exactement la même force sur chaque coin.

Père lui donna la masse, bien que les enfants eussent l'impression qu'il n'avait pas beaucoup apprécié les paroles de son beau-père. Celui-ci frappait sur les coins de façon mesurée, et chaque fois, avant de taper, il lançait une boutade :

– Encore une fois ! dit l'ex-jeune fille.

Et soudain la pierre se cassa, en deux morceaux égaux et réguliers, et grand-père les contempla en chantonnant et en sifflotant. Un vrai magicien !

Ils firent des bornes pour Kivivuori également. Les garçons savaient que la ferme de Kivivuori allait aussi devenir indépendante et qu'un jour elle serait la propriété de père et de mère. Il ne fallait cependant pas en parler. L'idée leur trottait dans la tête, mais ils n'avaient pas le droit de l'exprimer, car il y avait là quelque chose d'un peu mystérieux, un peu comme quand grand-père parlait à père des bidons du bonhomme de Kivioja.

La fabrication des bornes n'avait fait qu'anticiper des événements encore plus étonnants. Un jour, des hommes arrivèrent à

Koskela, équipés de cartes, de niveaux et de longues chaînes. L'un d'entre eux était un vrai monsieur, car on l'appelait ingénieur, bien que de l'avis des garçons il ne ressemblât guère à un monsieur, vu qu'il était habillé comme les autres.

Cette impression n'était pas due à sa seule tenue vestimentaire. Il riait et parlait avec père et mère comme d'égal à égal, et il alla prendre lui-même un verre sur l'étagère quand il eut besoin de boire. Mère s'était précipitée avec affolement pour le lui donner, mais il répondit simplement, avec une certaine gêne :

– Allons allons... je ne suis plus un gamin et je sais boire tout seul.

Quand il travaillait, il devenait plus sérieux et plaisantait moins. Père demanda que la borne soit placée derrière le Pin à Mathieu, du côté du domaine presbytéral, et le monsieur dit :

– Il ne faudra pas abattre le pin, alors.

Lorsque, pendant l'arpentage du marais, père relata toutes les difficultés qu'on avait faites pour le lui accorder, l'ingénieur répondit :

– Ça aurait vraiment été scandaleux qu'ils ne vous le cèdent pas. Une pure brimade... Dans ce pays, ce ne sont pas les marais qui manquent, il y en a même trop.

Puis il dit doucement, comme pour lui-même :

– C'est quand même bizarre... On peut comprendre que quelqu'un soit avide, s'il a un profit à tirer de son avidité. Mais quand on voit que le désir de la possession semble aller de pair avec la volonté de la refuser aux autres...

Plus tard, il dit :

– Je suis un homme de marques, moi. Je trace des limites dans la forêt et je les ôte de l'esprit des gens.

Il ne se laissa aller que rarement à ce genre de réflexions. La plupart du temps, il plaisantait. En présence des femmes, surtout, il se déchaînait. C'était vraiment un drôle de monsieur. Il goûta même de la farine de seigle diluée dans du lait. Il resta à la ferme pour dormir, mais refusa d'aller dans l'arrière-chambre côté nouveau et réclama qu'on lui fît son lit dans le fenil. Le soir, il resta en compagnie de la famille dans la cour et fit des éloges à grand-père quand il lui raconta tout ce qu'il avait défriché. En parlant avec Alma, il

plaisanta et se vanta de toute sorte d'exploits, au point que le corps obèse de grand-mère était secoué de rires et que ses yeux se fermaient. Le monsieur parlait des filles d'une manière si décontractée qu'Elina fut un peu gênée de voir que sa mère semblait apprécier ce genre de discours.

– Monsieur l'ingénieur n'est pas marié ?

– Si. Mais les femmes, ça vieillit... On a vite fait de s'en lasser. En fait, il faudrait faire passer une loi qui permettrait, une fois que la femme a atteint l'âge de quarante ans, de l'échanger contre deux femmes de vingt ans.

Ce monsieur gai et drôle était comme le couronnement de la réussite de la famille Koskela. Maintenant que toute l'affaire avait été menée à terme, on eût dit que le destin avait tenu à envoyer un homme bon comme lui pour sceller définitivement le rachat de la métairie. Une fois son travail terminé, l'ingénieur donna un mark à chacun des garçons et, à leur mère, il paya pour le manger et le logis une somme si élevée que celle-ci en fut toute confuse. Au moment de partir, il dit à Axel ces paroles belles et bienveillantes :

– Prenez bien soin de votre terre maintenant, de peur que ces grincheux ne puissent dire qu'ils avaient raison.

Par « grincheux », il entendait les propriétaires terriens qui, dans leur ressentiment, écrivaient et répétaient partout que les métayers devenus indépendants ne s'en tireraient pas et qu'ils dilapideraient tout ce qu'on leur avait donné en cadeau, et qu'au bout du compte ils se retrouveraient bien vite dépendants de l'aide communale, et donc de nouveau à la charge des propriétaires terriens.

Axel était de son avis, mais sur le moment il ne sut quoi répondre à ces nobles paroles. Le monsieur serra la main à tous, sauf aux enfants, à qui il fit seulement un signe de la main. Au moment de partir, il lança encore un clin d'œil à grand-mère, comme pour rappeler les moments passés avec elle à raconter des histoires drôles et légèrement grivoises.

Il y avait bien longtemps qu'Axel n'avait dit du bien de quelqu'un, mais cette fois il déclara :

– Ça c'était vraiment un gars bien !

Il lui échappa certainement que le caractère sympathique du monsieur n'était pas dû à son seul caractère, mais en grande partie

au travail qu'il avait effectué durant son séjour. Les jours qui suivirent, Axel parcourut plusieurs fois son domaine en inspectant les nouvelles limites, et il laissa souvent les garçons l'accompagner. Eero marchait les jambes écartées par-dessus la ligne de bornage :

– Une jambe du côté du domaine du presbytère, l'autre de notre côté.

– Maintenant on va même avoir un numéro d'immatriculation foncière.

Père parlait aux enfants avec volubilité de tous les détails.

– Non, ces grands arbres ils seront pas pour nous, parce que la paroisse va les faire couper, mais le sol est si bon que quand vous vous serez grands, la forêt se sera déjà reconstituée. Faudra pas y toucher, sauf pour débroussailler. Tout au plus si vous avez besoin de bois pour l'étable... Et il faudra ajouter une grange de battage dès qu'on achètera une batteuse.

– Quand c'est qu'on en achètera une ?

– Dès qu'on aura assez d'argent. L'hiver prochain, je pourrai en gagner un peu en allant travailler dans la forêt !

IV

Les grands événements déteignaient sur les petits. La prospérité faisait sentir son influence jusque dans les tâches quotidiennes, sous forme d'une ardeur et d'un entrain renouvelés. Axel sentait qu'il reprenait des forces non seulement mentalement, mais aussi corporellement. Les nouvelles perspectives de vie libéraient des courants de l'âme qui avaient été malmenés et réprimés et qui, en traversant son corps, le fortifiaient.

Dans les champs, la quantité de travail journalière recommença à augmenter. Quand les autres considéraient qu'on en avait assez fait pour la journée, Axel, malgré sa fatigue et son épuisement, disait parfois :

– Si on terminait encore ce petit quartier... on sait jamais quel temps il fera demain...

En réalité, il n'y avait nul besoin de se presser. Il n'y avait plus de journées de redevances à faire et, comme c'était l'été, pas non

plus de travaux qui pouvaient rapporter de l'argent. Mais la foi en l'avenir retrouvée avait fait renaître l'avidité instinctive.

Youssi reprit vigueur lui aussi pour un temps. Mais son entrain faiblit rapidement. On ne pouvait plus l'employer à rien dans les champs. Ses capacités étaient retombées au niveau de celles d'un petit berger. Malgré les réticences d'Axel et d'Elina, il s'obstinait à vouloir garder le bétail, pour ne pas se sentir inutile, alors qu'il était devenu raide au point de pouvoir tout juste se relever lorsqu'il tombait.

De plus, il avait commencé à manifester une sorte d'amertume découragée. Elle se voyait clairement par contraste avec l'entrain du reste de la famille. Cet entrain ne semblait même que la renforcer. Parfois, on l'entendait bougonner silencieusement.

– Eh... y a pas de quoi... sur des terres déjà défrichées... pas bien difficile...

Il avait commencé à se montrer irascible avec Alma aussi. La nuit, il se réveillait fréquemment. En réalité il ne dormait jamais vraiment, il somnolait plutôt. Parfois, Alma était excédée de ses caprices et de sa mauvaise humeur, mais elle supportait tout sans faire aucun reproche. Quand Youssi la tançait en présence des autres, elle baissait le regard d'un air triste et commençait à parler à voix basse d'autre chose. Axel avait remarqué le changement qui s'était opéré chez son père, et il dit un jour à Alma :

– Comment tu fais pour le supporter ?... Comme il est devenu...

Dans la famille Koskela, on ne parlait de telles choses qu'avec beaucoup de difficulté et après bien des hésitations. Hésitation que laissait transparaître la voix d'Axel, mais qui n'empêcha pas Alma de repousser encore plus clairement sa sollicitude :

– Y a rien d'étonnant qu'il soit de mauvaise humeur... quand on peut pas dormir... et qu'on ne trouve pas le moindre repos.

Axel vit au regard de sa mère qu'il ne devait pas se mêler de cette question, qui concernait uniquement son père et elle. D'autant plus qu'Alma accomplissait sans faillir ses tâches quotidiennes. Elle soignait Youssi sans relâche, à sa manière, silencieuse et calme.

Vers la fin de l'été, alors qu'il amenait les vaches au pâturage, Youssi était tombé et s'était fait mal. Pour cette raison, Elina avait

commencé à dire discrètement aux enfants, chaque fois que grand-père quittait le cadre familier de la cour pour aller quelque part :

– Allez avec grand-père... et regardez un peu ce qu'il fait...

Mais les garçons eurent bientôt peur de le suivre. Un jour, leur grand-père leur fit clairement comprendre qu'il ne s'y laissait pas prendre. En voyant les garçons, il les apostropha violemment :

– Je vais vous en donner, moi, de la surveillance !... C'est encore vot' mère qui vous a envoyés...

Puis il continua de grogner pour lui-même, en disant qu'il n'était tout de même pas encore mort et enterré, que la métairie était devenue indépendante et que tout le monde était bien content, mais que tout ça c'était lui qui l'avait fait.

Quand les garçons rapportèrent à leur mère la réaction de grand-père, elle leur interdit d'en parler à leur père. Pourtant, souvent, grand-père soupirait en disant qu'il n'en avait plus pour longtemps. Sur un ton qui montrait qu'il se retenait d'ajouter :

– ... Comme ça vous aurez la paix...

Mais la mort, on n'avait le droit de l'évoquer que de façon anodine. Si l'on en parlait de façon plus concrète, grand-père se levait et disait avec irritation :

– Vous avez que ce mot-là à la bouche !... Z'avez donc pas d'autre sujet de conversation ?

Un jour, alors qu'il fendait du bois avec Vilho et qu'il marmonnait de nouveau quelque chose sur le peu de temps qu'il lui restait à vivre, Vilho dit d'un ton dégagé :

– C'est sans doute quelque chose qui nous attend tous quand on vieillit.

Pendant un instant, Youssi tenta de poser une bûche sur le billot d'une main tremblante, puis il dit d'une voix hargneuse :

– Raconte pas des choses pareilles, toi... T'y comprends rien...

Vilho ne se laissa pas impressionner par sa réaction. Sans rien dire, il continua son travail, et quand grand-père daigna se radoucir et lui parler de nouveau, il lui répondit de la même voix tranquille et neutre qu'avant.

Un jour, Yanne Kivivuori fit venir un photographe pour prendre une photo d'Otto et d'Anna. Elina voulut que le photographe en profite pour aller aussi à Koskela. Elle voulait surtout avoir une

photographie des garçons, mais, bien entendu, on en fit une de tous les membres de la famille, vu que l'occasion se présentait. Cependant, Youssi fut pris d'une peur panique inexplicable à l'idée de poser devant le photographe. Il ne parvint pas à fournir d'explication rationnelle à son comportement, bien au contraire : il prit carrément la fuite quand on voulut le prendre en photo. Il prétexta qu'il devait aller garder les vaches, qui n'en avaient nul besoin, puisqu'elles étaient sur un pré de regain entouré d'une clôture. Mais les autres ne renoncèrent pas à leur idée, et la photo fut prise dans le pré. Youssi était alors assis sur une pierre, un bâton de genévrier à la main. Il n'osa plus prendre la fuite, mais, nerveux et en colère, il dit sans aménité :

– Faut-y pas que... ah je vous dis... faire deux choses à la fois... se faire prendre en photo et garder les vaches... hum... j'vous dis, quand même...

C'est pour cette raison que le portrait de Youssi sur la commode chez Koskela représentait un vieux bonhomme mécontent et boudeur, le regard légèrement fuyant, un bâton à la main et une casquette à visière brillante sur la tête.

Au cours de l'automne, l'état de santé de Youssi se détériora de plus en plus. Ses insomnies ne faisaient qu'empirer. Il avait souvent des vertiges, et, s'il ne pouvait pas prendre appui sur quelque chose, il manquait de tomber. Il refusa avec colère d'aller voir le médecin, et on ne voulut pas non plus l'y forcer, en l'absence de signes évidents de nouvelle maladie. Un jour qu'il était aux cabinets, son pantalon retomba presque sur ses chevilles au moment où il se leva de la selle. Habituellement, il prenait bien soin de le retenir par le haut, mais cette fois sa main lâcha prise et le pantalon tomba. Un désespoir douloureux s'empara de lui et sema la confusion dans son esprit au point qu'il ne lui vint pas à l'idée de se rasseoir et de remonter son pantalon une fois qu'il serait dans une position où il pourrait facilement le prendre par les mains. Comme par défi, il tendit les bras vers le bas pendant un temps pour tenter d'agripper le haut du pantalon, mais en se démenant ainsi il ne réussit qu'à faire descendre le pantalon plus bas encore. En s'inclinant vers l'avant, il chancela et se cogna la tête au montant de la porte. Il se

fit mal et il faillit lâcher un sanglot, non pas à cause de la douleur, mais pour une autre raison, celle qui lui faisait continuer sa tentative insensée, comme si le sort du monde entier en dépendait.

– Eh ben il a qu'à rester comme il est !...

Le pantalon sur les chevilles, descendant péniblement les gradins de l'escalier en marchant latéralement, il retourna, à petits pas, vers la maison. Respirant péniblement, de dépit amer et d'énervement, il suivit le sentier en trottinant. Eero assista à la scène et courut avertir sa mère. Elina sortit et lui dit de loin :

– Mais enfin grand-père... qu'est-ce que vous faites ?

– Il a qu'à rester comme il est... il a qu'à rester, s'il en a envie... C'est tout de même pas un pantalon qui va me retenir ! – Mais pour l'amour du ciel, qu'est-ce que...

Elina voulut aller aider Youssi, mais recula de deux pas avec effroi quand elle vit son regard terrible et qu'elle l'entendit souffler bruyamment :

– Pousse-toi !... J'ai pas b'soin de ton aide. J'suis encore capable de me faire avancer tout seul... Il a qu'à rester comme il est... Il a qu'à rester s'il en a envie... mais moi il m'arrêtera pas.

Paralysée par la frayeur, Elina fut tout juste capable de suivre Youssi, en bredouillant des paroles indistinctes. Grand-père entreprit de gravir les marches de l'escalier de la maison en progressant de côté, et Elina entendit des sanglots se mêler à ses soufflements. Lorsqu'il tomba dans l'escalier, elle crut qu'il s'était pris les pieds dans le pantalon, mais comme il ne se relevait pas, elle cria avec effroi :

– Mon Dieu !

Youssi gisait sur les marches. Il était tombé face contre le sol, le haut du corps sur le perron. Elina se précipita vers lui et vit que ses lèvres bougeaient, comme s'il suffoquait. Alma, qui était à l'intérieur, avait entendu un bruit bizarre et elle apparut à la porte :

– Qu'est-ce que...

Puis elle se pencha sur Youssi.

– Père !

Elina, tremblante et affolée, expliqua en quelques paroles confuses ce qui s'était passé et ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle eut la présence d'esprit de dire aux garçons d'aller chercher leur père

qui travaillait dans la forêt. Avec l'aide d'Alma, elle traîna Youssi à l'intérieur, et elles réussirent à l'allonger sur le lit de la salle commune avant qu'Axel ne rentre. Celui-ci se contenta d'un bref regard à son père, et partit en courant atteler Pokou. Les garçons l'aidèrent à mettre le harnais, l'air sérieux. Ils n'échangèrent que quelques paroles rapides nécessaires au bon déroulement de l'opération, mais dans l'expression et le regard du père comme des garçons il y avait quelque chose de grave se rapportant à tout autre chose que le harnachement. Prenant les rênes dans les mains, Axel bondit sur la carriole et avant même qu'il ait eu le temps de s'asseoir Pokou était déjà parti au trot sans qu'il lui ait donné d'ordre, comme s'il avait compris la cause de cette atmosphère fébrile. Les garçons restèrent à écouter, la mine sérieuse, le grincement de la carriole et le bruit des sabots de Pokou, tandis que celui-ci s'efforçait de retrouver, malgré son âge, le trot ailé pour lequel il était si renommé autrefois.

Quand le bruit de la voiture se fut estompé, les garçons voulurent retourner dans la maison, mais mère, qui était venue à la porte, leur dit d'une voix étrangement tendue :

– Ne venez pas ici, maintenant... Rentrez chez vous... euh... je veux dire : allez jouer dans la cour.

Elina revint dans la pièce commune, où Alma était assise sur une chaise à côté du lit. Incapable de s'asseoir, elle se mit à marcher en tous sens en disant parfois une chose qui lui passait par la tête. Qu'il fallait mettre grand-père assis ou essayer autre chose. Alma baissait la tête. Elle la tourna pour regarder Elina qui s'agitait à ses côtés, suggérant tantôt ceci tantôt cela. Dans les yeux de grand-mère il y avait un regard étrangement calme et serein, mais pas le même que d'habitude. Elle semblait regarder depuis un endroit lointain, et de là vinrent aussi ses paroles, lorsqu'elle dit d'une voix douce :

– Ce n'est pas la peine de te mettre dans ces états... et c'est inutile d'essayer de fuir la volonté de Dieu... dans ce monde.

Puis elle se retourna vers Youssi et posa sa tête sur la main de son mari. Elina se détourna et se mit à pleurer silencieusement. Le ton des paroles de grand-mère lui fit presque avoir honte de sa propre agitation, mais il était aussi révélateur de la gravité de la situation. Elle aurait voulu agir et ne pouvait simplement rester là sans rien faire, comme Alma. Elle redoutait de seulement regarder

le visage de Youssi, s'attendant à tout moment de voir cesser sa respiration lourde et pénible.

Juste avant l'arrivée d'Axel et du médecin, Youssi ouvrit les yeux. Son regard était trouble, inexpressif, mais sa bouche fit des mouvements pour parler, sans résultat toutefois. Grand-mère se pencha près de lui :

– Père...

Les lèvres de Youssi bougèrent de nouveau, mais aucun son n'en sortit. À mesure que son regard s'éclaircissait dans ses yeux, il laissa voir une sensation d'affolement grandissante et la bouche commença à bouger de nouveau. Quand Axel et le médecin arrivèrent, Elina, soulagée, expliqua ce qui s'était passé. Le médecin examina Youssi en posant quelques questions sur son état de santé de ces derniers temps. Avait-il eu des pertes de connaissance antérieurement, des vertiges, des crises cardiaques ou d'autres problèmes ? À la plupart de ces questions, ils durent répondre affirmativement.

Le médecin resta un long moment silencieux, et quand Axel finit par lui poser la question, il dit :

– C'est une attaque cérébrale, ça ne fait pas de doute... la conséquence de cet énervement et de cet effort...

– Et qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

– Pour l'instant, rien. Il faut le laisser au repos le plus complet... S'il se remet, on pourra le transporter à l'hôpital... mais dans cet état, non.

– Est-ce que... est-ce qu'il y a de l'espoir dans un cas pareil ?

Le médecin lança des regards rapides par-ci par-là :

– Oui, bien sûr. C'est un cas assez bénin. Il peut retrouver l'usage de ses membres et de la parole... au moins partiellement... Mais on ne peut évidemment pas exclure une nouvelle attaque.

Le médecin demanda à Axel de le raccompagner. Il dit qu'il allait prescrire des médicaments et qu'il reviendrait le lendemain. Il fallait envisager l'éventualité de transporter le patient à l'hôpital, s'il devenait par exemple impossible de le nourrir à la maison, à moins qu'il ne se remette plus vite.

Axel raccompagna le médecin et, avant son retour, Youssi s'était suffisamment remis pour être capable de prononcer quelques paroles désordonnées. Sa main droite bougeait également un peu,

et quand il put s'exprimer de façon plus intelligible, les femmes distinguèrent ces paroles angoissées :

– ... Lever... de ce lit... lever du lit...

Alma se pencha vers lui et lui dit :

– Père... reste couché... Je suis là. Tu es dans ton propre lit.

Au bout d'un moment Youssi répéta la même chose, puis, épuisé, il resta allongé en silence.

V

Le pronostic du médecin se réalisa. Youssi retrouva partiellement l'usage de la parole et, au matin, il fut capable de bouger assez bien sa main droite, mais toute la partie gauche du corps était inerte. Mais le malade était tombé dans une sorte de léthargie, interrompue seulement par des accès de panique momentanés. Le médecin vint dès le matin et dit que le mieux était de le garder à la maison, puisqu'il était en mesure de manger. À son avis, à l'hôpital, on ne pouvait guère améliorer l'état d'un paralysé. L'essentiel était qu'il soit dans le plus grand calme et qu'il ne se lève pas.

Au village, on avait remarqué les allées et venues du médecin et le soir la rumeur s'était répandue :

– On a paralysé le vieux Koskela.

Les gens disaient « on a paralysé », comme si quelqu'un avait perpétré cet acte sur Youssi. Et au sentiment de satisfaction d'avoir été mis dans la confidence se mêlait une note de gravité.

En allant à l'école, le matin, Vilho fit un détour pour aller à Kivivuori. Otto et Anna étaient en train de prendre le café dans la salle commune lorsque le garçon entra. Il ôta sa casquette d'un geste brusque et claqua des talons, en disant à toute vitesse, comme s'il craignait d'oublier son message :

– Ce serait bien si grand-père et grand-mère pouvaient passer chez nous. Grand-père a été paralysé hier.

Otto était sur le point de dire une plaisanterie à Vilho, mais ses paroles moururent sur ses lèvres. Il dit ensuite doucement :

– Ah bon... eh ben...

Le garçon donna plus de détails et répondit aux questions depuis le pas de la porte, quelque peu intimidé. Puis il remit sa cas-

quette, claqua de nouveau des talons en lançant la jambe libre assez loin de côté avant de la frapper contre l'autre et s'en alla. Après son départ, Otto et Anna s'habillèrent pour aller à Koskela.

Ils se rendirent côté nouveau pour voir Youssi, mais ne s'attardèrent qu'un instant, de peur de fatiguer le malade. Otto n'avait d'ailleurs manifestement aucune envie de rester assis longtemps à côté du lit. Il avait un air extrêmement grave, il dit quelques paroles de réconfort à Youssi d'un ton faussement enjoué, et se retira aussitôt. Anna, en revanche, semblait presque ragaillardie par cet événement. En discutant côté ancien, elle ne cessait de répéter en soupirant qu'on ne savait jamais quand venait le tour de chacun de partir. Et on eût dit que cette idée la réjouissait.

D'autres connaissances vinrent voir le malade, mais on ne les laissa pas entrer côté nouveau. Victor passa lui aussi et resta un moment, parlant fort et vantant sa bonne santé. Preeti et Henna vinrent le soir :

– On s'est dit qu'on allait faire un saut... On a tant vécu de choses avec lui. Eh, c'est ce qui nous arrive, à nous, pauvres de nous... À moi comme au vieux Koskela.

Il y avait pratiquement toujours quelqu'un aux côtés de Youssi, car on n'osait pas le laisser seul. Les femmes veillaient tour à tour la nuit à ses côtés. Axel s'efforçait d'aider Elina du mieux qu'il pouvait dans les travaux de l'étable, car elle commença bientôt à perdre des forces, la grossesse ajoutant à sa fatigue. Le filage de la laine et le tricot furent confiés à Emma Halme. Il y eut un léger mieux dans l'état de santé de Youssi, mais il n'en devint que plus irritable et nerveux. Souvent, agité et en colère, il exigeait de pouvoir se lever. Comme s'il avait peur de son lit. Pour autant, il ne voulait pas non plus être seul, et réclamait que quelqu'un reste avec lui en permanence. C'est pourquoi on n'osait pas le laisser sans surveillance même quand il dormait, car il se réveillait sans cesse de son état de somnolence.

Ses caprices devenaient quelquefois extrêmement difficiles à supporter. Parfois, il interdisait à Elina de lui donner à manger, exigeant que ce fût Alma qui le fasse. De plus, il se montrait étrangement affamé. Il redemandait à manger et, comme on jugeait préférable de ne pas trop lui en donner, il disait, au bord des larmes :

– Mais si demain... on m'en donne plus...

Exaspérée, Elina lui répondait :

– Mais si ! Vous en aurez de nouveau demain...Simplement il ne faut pas manger tant à la fois.

Fatiguée qu'elle était, Elina manqua plusieurs fois de perdre patience. Dans ces moments, elle constatait avec effroi qu'elle haïssait presque Youssi, au point que son aspect physique même lui semblait déplaisant, voire repoussant. Elle se forçait alors chaque fois à lui dire quelque chose de bienveillant, non que Youssi se fût rendu compte de son aversion, mais parce qu'elle était effrayée de sa propre colère et tentait de se la cacher à elle-même.

Malgré un mieux apparent, de nouveaux symptômes inquiétants apparurent bientôt chez le malade. Le fonctionnement de son cœur commença à devenir irrégulier. Souvent, le pouls était anormalement élevé, puis il devenait intermittent et fatigué.

Un soir, Youssi demanda à Alma qui était assise à côté du lit de lui apporter son argent qui était dans le tiroir de la commode. Le visage d'Alma exprima un instant l'étonnement et la confusion, et elle dit doucement :

– Voyons, c'est pas des choses à penser maintenant... il faudrait penser à plus important... un endroit où....

La respiration de Youssi s'accéléra. Ses halètements et son agitation exprimaient à la fois crainte et colère lorsqu'il ordonna à Alma d'aller chercher Axel. Alma obéit et Axel vint. Youssi bafouilla de façon incohérente :

– ... Avec moi... reste avec moi... dis aux femmes de s'en aller...

Axel fit un signe de la tête à Alma, pour qu'elle s'éloigne, et il s'assit à côté de son père. Celui-ci chercha sa main à tâtons et la pressa. Il se calma peu à peu, mais quand Axel, croyant que son père dormait, voulut retirer sa main lentement, Youssi tressaillit et la lui serra de nouveau. Ce n'est que lorsqu'il se rendormit qu'Axel put s'en aller.

Les jours et les nuits qui suivirent, la scène se répéta plusieurs fois. Une peur des femmes s'emparait de Youssi dès qu'elles lui parlaient de façon un peu plus aimable et plus tendre, comme si la douceur émanant d'elles avait suscité en lui quelque chose qu'il tentait de repousser avec frayeur. Dans ces moments, il exigeait qu'on fasse venir Axel et bredouillait confusément :

– Dis-leur de partir... partir... ne me laisse pas...

Il serrait souvent la main de son fils de façon convulsive et ne lâchait prise que quand il retombait dans sa somnolence. Alma aurait bien aimé lui parler de faire venir le pasteur et de communier, mais elle n'osait le faire, car cela aurait provoqué un de ces états d'agitation qui l'épuisaient. Elle en parla à Axel et, pour la première fois, il fut ouvertement question dans la famille de ce dont tout le monde avait évité de parler jusqu'alors :

– Moi je pense que... il faudrait p't-être... Si j'allais voir le pasteur... On sait jamais s'il y a du monde...

Axel regardait à terre d'un air maussade et gêné :

– Si tu veux... Mais vous savez ce qui arrivera si vous dites le moindre mot...

D'un air découragé, Alma retourna vaquer à ses occupations.

Un soir, tard, Elina veillait à côté de Youssi. Alma dormait dans la « chambrette des garçons ». Youssi avait été toute la soirée dans un état de semi-conscience. La lampe brûlait faiblement et la pénombre faisait somnoler Elina, qui était fatiguée. Elle sursauta et tout son corps fut traversé d'une secousse de frayeur quand elle revint à la réalité. La main de Youssi se mit à bouger et ses yeux s'ouvrirent.

– Mère.

– C'est Elina... Grand-père veut quelque chose ?

– À boire.

Elina prit sur la table la cruche qui contenait du lait fermenté coupé d'eau. Quand il avait soif, Youssi ne buvait que cela, la boisson de son enfance et de sa jeunesse. C'était comme un souvenir amer de l'époque douloureuse où les gens comme lui devaient allonger le lait fermenté en y ajoutant de l'eau. Mais quand Elina lui tendit le verre, il refusa et resta un instant silencieux. Il respirait lourdement et de façon désordonnée et bredouilla au bout d'un moment :

– ... Tout ce que... tout ce que tu as fait pour moi... j'ai pas dit un seul mot de remerciement...

– Calmez-vous, ne parlez pas.

– Va me chercher mon argent... je vais te donner... je te donne vingt marks... pour toi-même. Et pour les garçons, tu feras avec mes habits... des habits de riches... de seigneurs... c'est du bon tissu...

Elina prit peur. Aucun signe n'indiquait une détérioration de l'état de grand-père... Au contraire, il semblait plus calme qu'à l'accoutumée. Pourtant, sans parvenir à se figurer clairement ce qui se passait, elle sentait instinctivement qu'il s'était produit quelque chose d'étrange. Cela ne s'entendait pas tant aux paroles de Youssi qu'à sa voix épuisée et résignée.

Elle alla réveiller Alma.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Je ne sais pas... je crois... comme ça... J'ai l'impression... Je ne me sens pas bien du tout...

Elle se mit brusquement à sangloter. Alma la regarda avec étonnement, mais ne lui posa pas de questions. Elle se leva du lit et mit son chandail. Elles allèrent ensemble dans la salle commune. Alma s'assit sur la chaise et Elina resta derrière elle, légèrement en retrait. Alma regarda Youssi, qui remarqua sa présence. La main tenta de se lever, et un chuchotement faible et indistinct sortit sa bouche :

– Mère... Mère...

Alma lui prit la main et lui parla d'une voix douce et réconfortante. Quand Youssi ferma les yeux, Alma se retourna, regarda Elina et dit d'une voix anormalement calme et sereine :

– Va donc chercher Axel...

Les paroles de grand-mère firent tressaillir Elina de tout son corps, et elle se rendit côté ancien en sanglotant et presque en courant. Elle réveilla Axel, qui reprit aussitôt ses esprits en voyant le visage de sa femme et s'habilla. D'une voix faible et inquiète, Axel demanda, tandis qu'il mettait ses vêtements :

– Il est agité ?...

– Non... et c'est bien ça qui me fait peur...

Quand ils traversèrent le vestibule, Vilho apparut à la porte de la salle commune. Il avait été réveillé par le bruit des pas et était venu voir, curieux de savoir ce qui se passait. Son père le renvoya se coucher et il disparut de l'embrasure de la porte.

Quand Elina et Axel arrivèrent côté nouveau, Alma était toujours assise à côté du lit et ne répondit au regard interrogateur

des arrivants qu'en ouvrant de grands yeux étrangement fixes et calmes. Ils s'approchèrent du lit. Youssi avait la bouche entrouverte et respirait de façon intermittente, lourdement et péniblement. Axel se mit au pied du lit et contempla le visage de son père. Elina s'assit d'un air craintif sur une chaise un peu plus loin et de là lança des regards en direction du lit.

Les yeux de Youssi s'ouvrirent, sa main valide bougea et, avec grand-peine, il essaya de parler. Lorsque ses forces l'abandonnèrent, il tourna son regard vers Alma, et celle-ci y vit l'expression d'un grand effort intérieur qui montrait qu'il voulait dire quelque chose.

Alma ne dit rien. On l'entendit simplement chuchoter d'une voix douce et câline :

– Père.

Les yeux de Youssi se fermèrent. Sa respiration devint un souffle léger s'espaçant progressivement. Puis, soudain, ce fut le silence.

Alma posa la tête sur la poitrine de Youssi en répétant intérieurement des paroles de bénédiction. Axel fit d'abord un pas en direction de sa mère, mais alla s'asseoir sur le banc à côté de la porte. Sa mâchoire inférieure était parcourue d'un mouvement bizarre, et il mit la tête dans ses mains qu'il tenait appuyées sur ses genoux. Puis le silence fut rompu par les sanglots qu'Elina avait retenus et qui éclataient maintenant avec violence. Saisissant soudain la signification du silence qui était tombé sur le lit, elle ressentit cet instant dans tout son corps, jusqu'au tréfonds de son âme. Quelque chose de terrible mais en même temps de solennel, d'écrasant, venait de traverser la pièce. Elle tenta de réprimer ses pleurs et s'approcha d'Alma. Elle posa la main sur son épaule, mais ne parvint à dire qu'un seul mot indistinct et entrecoupé d'un sanglot :

– Grand-mère.

La porte s'ouvrit doucement, et Vilho apparut sur le seuil, pieds nus. Bien que son père lui eût interdit de venir, la tension inhabituelle qui régnait avait été plus forte. En le voyant, son père lui dit d'un ton de réprimande :

– Mais qu'est-ce que... et pieds nus en plus...

Au même moment, il prit conscience de la situation et sa voix se fit étrangement affable et douce :

– Va regarder grand-père... grand-père est maintenant... et après tu retournes à la maison...

Vilho jeta un regard hésitant à mère et à grand-mère, puis il s'approcha lentement du lit. À peine eut-il remarqué l'air inexpressif de son grand-père qu'il tourna les talons. Il traversa en courant la cour boueuse que la lune éclairait derrière les nuages, avec en tête l'image de l'expression incompréhensible de son grand-père.

Après le départ du garçon, le silence régna pendant un certain temps dans la pièce. Au bout d'un moment, Axel dit d'une voix calme, comme s'il répugnait à dire des choses aussi banales :

– Ça serait peut-être bien que vous veniez dormir vous aussi côté ancien... Si vous n'avez pas envie de rester ici...

Sa mère ne le regarda pas. Son regard restait fixé sur le visage de Youssi. Après un bref silence, elle dit :

– J'ai pas eu à avoir peur de lui quand il vivait, donc maintenant...

Elina proposa de rester avec grand-mère pour la nuit, mais celle-ci lui répondit qu'elle et Axel feraient mieux d'aller retrouver les enfants.

Quand ils furent sortis, Alma jeta un regard en direction de la porte comme si elle craignait quelque chose. Puis, du plat de la main, elle fit un signe de croix sur la poitrine de Youssi.

La faible flamme de la lampe à pétrole vacillait légèrement. Le tic-tac de la pendule résonnait imperturbablement. Immobile, les mains sur son giron, le regard fixé sur le visage du défunt, Alma resta assise sur sa chaise. De l'humilité de sa posture légèrement penchée et de la profondeur de son regard immobile se dégageait une paix noble. Car dans cette petite grand-mère enveloppée, la grande visiteuse avait trouvé son égal.

Elina s'était couchée, et elle essuyait encore des larmes. Axel était assis sur le bord du lit et il dit :

– Quand même... quand on pense à la vie qu'il a vécue...

Il ne continua pas et n'expliqua pas ce qu'il aurait fallu en penser. Elina voulut dire quelque chose sur la maladie et les souffrances de grand-père. Il avait de la chance, finalement, d'en être délivré. Mais lorsqu'elle se rappela à quel point elle s'était parfois emportée à cause de ses caprices, elle préféra se taire, de crainte que ses paroles ne trahissent la joie de ne plus avoir à s'occuper de lui.

Quand Axel se fut couché, les époux restèrent silencieux un moment. Puis ils évoquèrent en quelques mots l'enterrement et le cercueil qu'il fallait acheter. Ces réflexions les firent revenir à une réalité plus banale et l'effet de ce moment intense qu'ils venaient de vivre commença à se dissiper dans leur esprit.

La lune cachée par les nuages jetait un faible reflet blanc sur le paysage couvert de givre. Une clarté plus marquée s'éleva derrière le marais, passa par-dessus la maison et disparut dans la forêt derrière la grange, illuminant les environs : l'espace d'un instant, entre les nuages courant silencieusement dans le ciel, le mois de novembre entamé avait lancé son regard glacé.

VI

Les jours suivants, les préparatifs de l'enterrement firent oublier la gravité solennelle qu'avait suscitée la mort de Youssi. Elle continuait pourtant d'agir silencieusement à l'arrière-plan, se manifestant dans l'état d'esprit général de la famille. On parlait d'une voix sérieuse et mesurée des choses les plus banales, et les garçons eux-mêmes restaient silencieux sans qu'on leur en ait donné l'ordre.

Anna et Otto vinrent dès le matin suivant, Vilho leur ayant porté la nouvelle en allant à l'école. Les femmes lavèrent et habillèrent le corps, puis chantèrent des cantiques comme le voulait la coutume. Selon la croyance, le défunt était censé les entendre encore.

Axel alla chercher un cercueil au bourg et passa au presbytère annoncer la nouvelle. On ne savait pas très bien si le pasteur pourrait officier lui-même pendant l'enterrement, car le mariage d'Ilmari avait lieu le même dimanche. Le pasteur se trouvait par hasard dans la cuisine. Ayant appris la nouvelle, il serra la main d'Axel et prononça quelques paroles décousues :

– Ah bon... je... je... toutes mes condoléances. Bah, peut-être que c'était mieux... Mais tout de même...

Il se retourna brusquement et se précipita vers la porte donnant sur la grande salle :

– Viens donc un peu ici... Le vieux Koskela est mort.

On entendit dans la salle la femme du pasteur dire quelque chose à voix basse, puis elle vint dans la cuisine. Elle fut tout

aussi secouée d'apprendre la nouvelle, au point d'étouffer en elle les autres sentiments que suscitait la vue d'Axel. Il y avait dans sa voix un ton sincère lorsqu'elle présenta ses condoléances et qu'elle demanda de les présenter de sa part à Alma également.

Le pasteur ne cessait de répéter pour lui-même :

– Ah bon, ah bon...

Aucune des personnes présentes ne remarqua rien quand par deux fois il avala sa salive et cligna des yeux pour évacuer l'eau qui s'était accumulée sous les paupières. Quand sa femme eut présenté ses condoléances à Axel, il dit :

– Je passerai là-bas plus tard dans la journée... Ah bon... C'est comme ça que ça finit... C'est comme ça que ça finit.

Lorsqu'Axel évoqua les détails pratiques, le pasteur s'empressa de dire :

– Je m'en occupe... Vous n'avez pas besoin d'aller voir le graveur pour la pierre tombale. Ni personne d'autre. J'arrangerai tout... Nous viendrons... C'est moi qui officierai... Je veux le faire moi-même...

La femme du pasteur regarda son mari avec une certaine hésitation :

– Et le mariage ?

– Ah oui, c'est juste... Ça tombe mal, c'est vrai... Mon fils se marie dimanche prochain... Vous en avez peut-être entendu parler...

L'émotion causée par la mort de Youssi avait ébranlé le pasteur au point qu'il proposa de reporter le mariage. La femme du pasteur le regarda avec un étonnement un peu amusé et demanda :

– Et comment imagines-tu faire ça ?

– Oui... effectivement, ça ne va pas être possible... Mais si nous organisons la cérémonie de bénédiction du défunt avant la messe du mariage, je pourrai m'en occuper moi-même. Et nous pourrons en même temps venir au cimetière...

Le pasteur s'interrompit, car il se rendit compte qu'il leur serait impossible d'assister à l'inhumation. Comme en compensation, il répéta avec insistance qu'il passerait à Koskela dans l'après-midi. Axel prit congé et partit pour le bourg. Il était finalement content que le mariage empêche ces messieurs-dames de venir à l'inhumation, car il sentait que la situation, malgré tout, aurait été embarrassante.

Le pasteur se rendit à Koskela pendant qu'Axel était encore retenu au bourg. Il demanda aux garçons qui se trouvaient dehors si la vieille maîtresse Koskela était côté nouveau et, ayant reçu une réponse affirmative, il se rendit directement là-bas. Il avait vaguement songé à l'avance à des paroles qu'il pourrait dire à Alma, mais lorsqu'il la vit, il oublia tout ce qu'il avait préparé. Il eut la sensation que les mots ne suffiraient pas, et il se contenta de serrer la main d'Alma dans la sienne.

Il s'approcha en silence du lit et resta là un instant à regarder Youssi. Alma s'était approchée aussi et attendait sans mot dire.

– C'est quand même drôle de penser, ... drôle de penser...

Le pasteur s'interrompit et alla s'asseoir sur une chaise.

– Je ne trouve pas les mots pour... pour vous dire... Tout ça semble si vain...

– Euh oui... Je pensais justement... Je devais aller chercher monsieur le pasteur à un moment... pour une confession... mais finalement, ça s'est pas fait, on savait pas que ça irait si vite.

– Moi je crois qu'il avait bien moins besoin de confession que beaucoup d'autres...

Le pasteur resta un moment silencieux, puis il dit que Dieu avait peut-être jugé cela préférable pour le vieux Koskela.

– Le problème, c'est que c'est si difficile pour nous de nous y faire... ce n'est pas simple... J'ai souvent pensé, quand on parlait de Paul Saarijärvi, et de ce genre de choses... qu'on ne trouverait ça que dans les poèmes, dans le style poétique... Mais il a bel et bien existé, ce Paul... Il a existé et vécu...

– Oui... moi je crois qu'on peut dire que... devant Dieu... il se présentera devant Dieu... la conscience pure... devant Dieu...

La voix d'Alma se brisa. Le pasteur répéta alors à Alma qu'il s'occuperait de l'inhumation, et, après une légère hésitation, il dit qu'il prendrait tous les frais à sa charge. Lorsqu'il prit ensuite congé d'elle en lui serrant la main, toute l'atmosphère qui régnait se trouva résumée dans ce seul instant. Alma avala sa salive et hocha la tête. Le pasteur se tourna vivement vers la porte, et quand il eut descendu les marches, il traversa la cour à la hâte. Les garçons qui jouaient dehors trouvèrent étrange qu'il n'ait pas remarqué leur présence : il passa devant eux la tête basse, le regard rivé au sol.

Le dimanche de l'enterrement, le temps était froid et triste. Il gelait et une légère brume flottait dans l'air. Les flaques d'eau étaient recouvertes de glace et le sol durci par le gel. Le souffle de Pokou s'élevait sous forme de vapeur blanche tandis qu'il attendait dans la cour côté nouveau.

Le cercueil était déjà sur la carriole, dont on avait décoré les bords de petits sapins. Lauri Kivioja était venu avec sa voiture à cheval pour emmener Alma et Elina. Les garçons avaient pris le raccourci pour aller à Kivivuori, d'où ils partiraient avec Otto et Anna. Emma Halme resta à la ferme pour garder la maison et Alma lui donna encore quelques dernières consignes en arrivant dans la cour, où les autres attendaient déjà. Lauri leva sa casquette et prit Alma par la main, claqua des talons, tout en s'inclinant devant elle :

– Comme ça, le vieux Youssi est parti... J'ai comme qui dirait part à votre chagrin, parole de Late. Un petit peu, que j'ai.

Puis il hissa Alma et Elina dans la voiture et s'assit sur le siège arrière.

– Allez Aksou. Hue !

Pokou se mit à trotter et le silence de cette froide matinée de dimanche fut rompu par le bruit du cahotement de la voiture.

Le reste du cortège funèbre attendait au croisement du presbytère. Preeti Leppänen s'était proposé comme porteur du cercueil, et on n'osa pas le lui refuser, malgré certaines hésitations. Il avait emprunté un cheval au domaine pour la circonstance et, comme il avait rarement l'occasion de se montrer en pareil équipage, il tournait sans cesse autour de son attelage, en attendant l'arrivée des Koskela :

– Regardez-moi cette sangle de collier... Avec mère, on s'est dit que ça devait être plus agréable pour le cheval... Ptrrou mon beau... T'as entendu, hein... Oui, dans le journal on a dit que le vieux métayer Johannès Guillaume Koskela... la servante de chez Mäkelä a dit qu'elle l'avait lu... Nous, tu sais, les journaux on ne.... Ah, quand on y pense, tout ce qu'il a vécu...

Victor Kivioja faisait la conversation à Otto et Anna :

– Parti... Parti, qu'il est, le Youssi... Il en a enduré pendant toute sa vie... ah oui, sacrément enduré... I' buvait pas... Il aurait dû par-

fois, comme médicament... Je parie qu'il vivrait encore... L'était trop pressé...

Axel s'arrêta au croisement et les Koskela saluèrent ceux qui s'étaient joints au cortège. Les femmes serrèrent la main à Alma, qui était assise dans la voiture. Elles s'approchaient en clignant des paupières, tendaient la main et disaient d'une voix étranglée :

– Condoléances... toutes mes condoléances...

Puis elles s'éloignaient rapidement, remettaient de l'ordre dans leurs vêtements ou arrangeaient leur tablier et disaient quelque chose d'un ton neutre pour se redonner contenance.

Alma ne parlait guère, elle non plus. Elle se contentait de serrer la main des épouses, faisait un signe de tête et s'efforçait de sourire, mais le tremblement des pleurs coupait court à ses tentatives.

Puis on se mit en route.

Lorsque le cortège traversa le bourg, les gens regardèrent par les fenêtres en disant quelques paroles de circonstance :

– La bénédiction du corps aura lieu avant l'office du dimanche... Ils ont dit que le pasteur voulait faire ça lui-même. Vu qu'après l'office il marie son fils... Cette Alma, quelle santé elle a, avec ses joues roses et tout !... C'est pas que la vie ait été facile pour elle non plus... Mais elle est si équilibrée.

Les sabots des chevaux frappaient le sol gelé de la route, cassant au passage la croûte de glace de l'une ou l'autre flaque. Dans l'air froid, le bruit du cahotement des voitures portait loin, de même que les cris étouffés qu'on entendait lorsque quelqu'un posait une question au passager d'une autre voiture. Axel marchait le long de la carriole, et redressait la garniture de sapins que les cahots faisaient parfois pencher.

Sur le chemin de l'église, les gens se découvrirent et un air sérieux apparut sur leur visage, car ils sentirent un faible pincement de cœur à la vue du cercueil. Il y avait beaucoup de monde sur le chemin, car les gens se rendaient à l'église plus nombreux qu'à l'accoutumée en raison du mariage du capitaine du presbytère. Les Koskela n'avaient pas beaucoup de connaissances dans la commune. Axel en avait, du temps des années de la révolte, et certaines d'entre elles lui demandaient qui il transportait ainsi ; ayant eu la réponse, elles murmuraient doucement leurs condoléances.

Tandis qu'ils approchaient du bourg, on entendit soudain venant du champ de tir de la garde civique situé le long de la route le crépitement d'une salve de coups de fusil. Les chevaux prirent peur et partirent au galop, ce qui sema la confusion au sein du cortège. Axel courut à côté de la carriole en essayant de serrer les guides, mais Pokou, effrayé, ne se laissa pas calmer facilement. Le cheval de Lauri se mit aussi à bondir, tandis que Lauri tirait fortement sur les rênes, et il cria avec colère en direction du champ de tir :

– Non mais ça va pas, de tirer comme ça, nom de Dieu de bordel de merde !...

Alma était affolée elle aussi.

– Mon Dieu ... la tête de père... qui cogne... sa tête... Et pour l'amour du ciel ne jure pas comme ça !...

La charrette était agitée de violentes secousses à cause des inégalités de la surface de la route durcie par le gel. Axel réussit finalement à calmer Pokou. Preeti eut plus de chance avec son cheval, parce qu'au domaine on lui avait donné un canasson vieux et paresseux qui ne se laissait pas facilement impressionner. Mais il fit semblant de le calmer, en se donnant de grands airs :

– Là... tout beau... du calme.

Puis on entendit une voix crier sur le champ de tir :

– Montrez les touches... et... rebouchez...

En dépit des protestations d'Alma, Lauri pesta et jura longuement, et Anna Kivivuori elle-même lança des reproches en direction du champ de tir, en demandant ce qui leur prenait de jouer du fusil un dimanche. Axel cria vers l'arrière qu'ils devaient faire attention parce qu'ils allaient bientôt entendre une nouvelle salve. Ce fut effectivement le cas, mais cette fois les gens étaient prévenus et, de plus, le cortège s'était déjà éloigné.

Quand on fut arrivé au bourg, Elina se retourna sur son siège et dit aux enfants de mettre de l'ordre dans leurs vêtements et de se moucher. Il y avait plus de monde que d'habitude, et lorsqu'ils approchèrent de la butte de l'église proprement dite, ils virent également beaucoup de gens de la haute société qui leur étaient inconnus. Quelques automobiles étaient garées le long de la route, ce qui était encore rare dans la commune. Les gens du presbytère étaient déjà sur place, car une grande partie des visiteurs, venus par les

différents trains du matin ou en voiture, se rendaient directement à l'église. Dans la foule, il y avait beaucoup de gardes civiques et de lottas, mais aussi plusieurs officiers. Les gens de Pentinkulma savaient que c'étaient des connaissances du capitaine du presbytère venues représenter le régiment au mariage d'Ilmari.

Parmi cette foule, les gens de Koskela se sentaient un peu désorientés et insignifiants. Les garçons avaient cette impression aussi. Le matin, en revêtant leurs plus beaux habits, ils s'étaient sentis à la fête. Leurs vêtements avaient certes été confectionnés par leur mère, à partir de vieux vêtements retournés et de pièces rapportées, mais pour eux ils avaient une grande signification. Avant leur départ pour Kivivuori, ils s'étaient promenés dans la cour pour le simple plaisir de se montrer. C'était agréable de marcher dans des bottes dont le dessus avait été refait. Arrivés à Kivivuori, ils étaient restés dans l'embrasure de la porte, légèrement essoufflés, mais pris d'un sentiment de confusion joyeuse. Qu'allaient dire les grands-parents de leur tenue ? Et de fait, ceux-ci ne furent pas avares de compliments. Grand-père leur donna du monsieur, et la voix de grand-mère exprimait la satisfaction quand elle dit :

– Vous êtes vraiment beaux comme ça.

Ils avaient aussi un mouchoir propre dans la poche, et ils se mouchaient à tout instant.

Mais au bourg, leur enthousiasme tomba. Leurs nouveaux vêtements leur semblaient bien modestes au milieu de tout ce beau monde. Ils auraient peut-être été encore plus gênés s'il n'y avait eu le cercueil de grand-père, devant lequel les gens s'étaient tout de même découverts, même pendant le trajet, comme le voulaient les bonnes manières. Tous faisaient de même ici aussi. Même les gens de la haute société s'écartaient au passage du cortège, en se tournant vers le cercueil, et les messieurs se découvraient. Il existait donc quelque chose qui était plus fort que les messieurs eux-mêmes.

On attacha les chevaux à la barrière, mais Axel continua jusqu'au portail latéral du cimetière. Comme il y avait une telle effervescence devant l'église, c'est par là qu'ils passèrent au lieu du portail principal. Ils déposèrent le cercueil sur ses tréteaux, et Axel emmena le cheval.

Le pasteur et sa femme semblaient encore occupés au milieu de la foule des visiteurs, qui, à cause du froid, avait commencé à entrer dans l'église déjà bien avant le début de l'office. Les gens de Pentinkulma suivaient leurs allées et venues en écoutant avec curiosité les échanges de propos des gens de la haute société :

– ... Non... non... Ils viendront en voiture, le colonel les amènera... Il a ordonné que son automobile soit mise à leur disposition... Oui... oui... Ah ! Heureux de voir que vous avez pu faire le déplacement. Mais entrez dans l'église, il ne fait vraiment pas chaud... Rien de spécial... Une église tout à fait ordinaire... mais on s'y sent bien, d'une certaine façon...

Puis le pasteur remarqua la présence de la famille Koskela. Au moment où il partit pour les rejoindre, son expression enjouée et affairée redevint sérieuse :

– Ah oui... ah oui... Un petit instant. Je viens, je vais simplement passer à la sacristie.

Il dit ces mots en hochant la tête d'un air grave, revint auprès des invités et répondit à une question posée par Uolevi Yllö :

– Oui, c'est bien ça. Ces messieurs les officiers se mettront sur les marches avec leurs épées et la garde civique formera une haie de là jusqu'à la route... Oui... La voiture s'arrêtera juste devant le portail... vu que la mariée n'est pas très chaudement vêtue... Il faut que j'y aille maintenant... Dahlberg s'en occupe... il sait quoi faire.

Les invités étaient surtout des gens de la parenté du pasteur et de sa femme, car les parents de la mariée n'avaient pas voulu faire venir les gens de leur famille. Non qu'ils eussent honte d'eux, mais parce que le grossiste n'était pas en bons termes avec eux. Contrairement à l'opinion répandue, le père de la mariée n'était nullement un parvenu riche et ventripotent, mais un petit bonhomme grincheux, sans façons. À tous ses nouveaux parents il parla de son ulcère et expliqua ce qu'il pouvait manger et ce qu'il ne pouvait pas, tenant pour évident que tous étaient intéressés par cette question.

Au milieu de toutes les humeurs qui régnaient dans cette foule, le pasteur se démenait, disant un mot par-ci, un autre par-là, expliquant et recommandant telle et telle chose. Puis il déclara qu'il devait procéder à un enterrement avant l'office, et il alla à la sacristie.

Les Koskela durent ainsi attendre un certain temps, mais cela tombait bien, car Yanne et Sanni tardaient à venir, à tel point qu'Elina se demandait déjà avec anxiété s'il fallait envoyer Vilho leur dire de se dépêcher. Au même moment, ils les virent qui fendaient la foule en compagnie de leur fils. Les gens du village reculé de Pentinkulma reprirent du poil de la bête quand ils virent Yanne arriver. Car il marchait dans la foule d'un pas calme, faisant un signe de tête de temps en temps, comme un seigneur parmi ses sujets, ce qui fit dire à Victor Kivioja d'un ton de fierté :

– Tiens, c'est-y pas Kivivuori en personne qui vient là ?

Sanni marchait les lèvres pincées et la tête basse. Elle avait tout particulièrement conscience de la présence de sa tête, car elle portait un nouveau chapeau.

Dans ses nouveaux habits bien tirés, Allan marchait entre son père et sa mère.

Comme Yanne et Sanni n'avaient pas encore vu les Koskela depuis la mort de Youssi, ils leur présentèrent leurs condoléances. Yanne se contenta de dire sobrement :

– Eh bien, toutes mes condoléances. Même si ça ne diminue pas votre chagrin.

Sanni fut plus loquace. Elle dit qu'elle comprenait à quel point c'était dur pour « grand-mère », car c'était une si grande perte pour « grand-mère ». Elle appelait Alma « grand-mère » pour la circonstance, bien qu'elle ne fût pas réellement assez proche d'Alma pour se permettre cette familiarité. À Elina, elle dit qu'elle comprenait très bien que cela devait être difficile pour elle aussi, parce qu'elle avait été comme une fille pour son beau-père.

Allan salua poliment les adultes. Il donna aussi la main aux garçons, mais ceux-ci étaient quelque peu intimidés par leur cousin du bourg, qui allait à l'école en ville et qui deviendrait un monsieur. Après les poignées de main, ils s'éloignèrent d'Allan de crainte de devoir engager la conversation avec lui, vu qu'ils ne savaient pas ce qu'il aurait fallu dire à quelqu'un comme lui.

Sanni tenait dans les mains une magnifique couronne de fleurs, qu'elle avait achetée au bourg de la gare :

– Celles qu'on fait ici sont si vilaines, vous savez...

Elle ajouta aussitôt, pour faire comprendre qu'elle ne voulait pas se vanter en évoquant le prix de la couronne :

– Et pourtant elles sont tout aussi chères, ou même plus chères ici.

Henna et Preeti n'avaient pas de couronne. Ils n'avaient que des fleurs de leur jardin enveloppées dans un papier de journal, et les paroles de Sanni firent dire à Henna :

– Nous on a que... des comme ça... il faut bien qu'on apporte... des fleurs de gens normaux.

Elle donna une tape sur son bouquet de fleurs comme pour en souligner le peu de valeur.

Preeti expliqua à Yanne qu'ils étaient venus en voiture, cheval pour l'occasion, « vu qu'on se connaissait si bien, avec le vieux Koskela ».

– Qu'est-ce qu'il pas enduré, dans sa vie... Et maintenant c'est la fin.

Yanne opina du chef, haussa les épaules en frissonnant à cause du froid et dit d'un ton détaché :

– Oui... Ah bon... On y passera tous, de toute façon. Les Youssi et les Mathieu, les Jacques et les Henri. Entre ces pierres, les pieds devant... En voiture à cheval, dis donc... Ah tiens, les autorités arrivent. Comment on se met pour porter ?...

On entendit des chuchotements dans la petite troupe :

– Il arrive.... la femme du pasteur aussi... Ils ont une couronne... et une grande, dis donc...

Le pasteur, sa femme et le bedeau rejoignirent le groupe. Le pasteur fit un simple signe de tête et dit :

– Excusez-moi de vous avoir fait attendre... il y a tellement de choses à régler.

Lorsque le cortège se mit en route en entonnant un cantique, il y eut un petit moment de confusion, car on ne savait pas très bien quelle devait être la place de la femme du pasteur. Celle-ci fit un signe de tête à Otto et Anna pour leur signifier qu'ils devaient passer devant, et elle se plaça seulement après eux dans la file, avec sa couronne.

Ils n'eurent pas à marcher longtemps, car la tombe que Youssi avait autrefois achetée dans un moment de détresse se trouvait près

de l'église, dans la « partie ancienne », au milieu des tombes familiales des riches et des puissants.

Lorsqu'on fit descendre le cercueil dans la fosse, on entendit des sanglots chez les femmes, et Alma pressa un mouchoir sur ses yeux.

Quand les porteurs remontèrent les sangles, celle de Preeti resta coincée et il s'affola. Les autres aussi s'alarmèrent, car une telle chose était vraiment déplacée en la circonstance. Mais Yanne dit à mi-voix :

– Laisse, je vais le faire.

Il fit glisser la sangle latéralement, elle se dégagea et il put la remonter. Tous soupirèrent de soulagement. Quelle chance que le grand personnage de la famille soit présent ! « I' s'affole pas et i' perd jamais le nord. »

Le pasteur ôta son chapeau et jeta un coup d'œil dans le fond de celui-ci avant de commencer :

– Chers amis. Avec ce cercueil, chacun parmi nous va perdre quelque chose. Qui un mari, qui un père, un grand-père, un parent ou un ami. Mais tous ensemble nous perdrons un grand homme, qui mérite notre respect. J'ai le sentiment que nous venons de descendre dans la terre ici le dernier représentant d'une époque, de l'époque où la grandeur était si simple, si pure et si constante. Non pas la grandeur tapageuse, que l'on mesure à des signes extérieurs comme notre époque la comprend, mais celle qui naît de l'intérieur de l'homme, de l'honnêteté, de la noblesse d'âme. Cet homme a vécu à l'écart des grandes routes de la vie, pour lesquelles, nous le savons, il éprouvait même un léger mépris. Un mépris sans orgueil ni méchanceté, mais le vrai mépris, celui auquel donne droit la connaissance que l'on a de ce qui compte dans la vie, et de ce qui est sans importance. Nous parlons souvent de nos ancêtres, des personnages liés à notre passé lointain. Il en était un, bien réel au milieu de nous. Il était le dernier grand représentant de nos ancêtres défricheurs, ceux à qui nous devons le fait qu'il y ait seulement une culture dans ce pays. Car ce sont eux qui en ont établi les fondations, et tout le reste a grandi sur celles-ci. Rien n'existerait sans eux et sans leur travail. Et c'est leur travail qui a fait que cette œuvre n'était pas pour eux une malédiction, mais une source de bénédiction. Elle était sacrée, elle participait de leur sentiment reli-

gieux, elle était leur cinquième évangile. Ils sentaient qu'ils étaient les intermédiaires de l'œuvre créatrice de Dieu, et c'est peut-être pour cette raison qu'ils étaient plus proches de lui que bien d'autres. Et maintenant que Johannès Guillaume Koskela a achevé son œuvre et qu'il se présente devant le Tout-Puissant, nous pouvons être certains que là-haut il sera accueilli en ces termes : « Toi, mon fidèle et bon serviteur, entre dans la gloire de ton Seigneur. »

En parlant, le pasteur jetait des regards à la dérobée dans le fond de son chapeau, car le plan de son discours se trouvait sur un papier caché dans le fond de celui-ci. Pour finir, il s'adressa aux proches, et en particulier à Alma, les consolant avec l'espoir des retrouvailles futures.

Lorsque le pasteur jeta la terre sur le cercueil en prononçant les paroles rituelles, Alma fut incapable de retenir ses larmes. Les petits garçons furent effrayés en voyant leur mère et leur grand-mère pleurer, et ils se mirent à sangloter aussi. Axel serrait les dents, mais, lorsque son menton se mit à trembler, il rabattit la visière de sa casquette sur ses yeux.

Le fossoyeur avait laissé des pelles à côté de la tombe, et les hommes se mirent à la combler. Tant que le couvercle du cercueil résonna, ils jetèrent la terre avec précaution. Preeti, qui avait la vue basse et les yeux larmoyants à cause du froid, prit dans sa pelle une grosse pierre. Otto le remarqua à temps et réussit à l'empêcher de la jeter dans la tombe, car elle aurait certainement fracassé le couvercle du cercueil.

– Je m'disais bien qu'est-ce qui pèse comme ça...

Quand le cercueil fut recouvert de terre, les hommes pelletèrent de plus belle. Lauri Kivioja fut véritablement pris de frénésie. Il poussait la terre du bord de la tombe avec le plat de sa pelle comme s'il s'était agi d'une véritable compétition. Par moments il rabrouait l'un de ses compagnons :

– Pousse-toi... Je travaille.

En haut, sur la butte de l'église, on entendait le brouhaha et la conversation des gens. On les entendait jusqu'à la tombe, où ils se mêlaient au crissement rauque des pelles et au bruit étouffé de la terre tombant dans la fosse. Quand le son des pelletées de terre s'assourdit, indiquant ainsi que le cercueil était entièrement recouvert,

Alma sécha ses larmes dans son mouchoir et réconforta les garçons qui pleuraient.

Le pasteur se tenait la tête inclinée en regardant les hommes à l'œuvre. Par deux fois, il lança un regard en direction d'Alma, dans l'intention de lui dire quelque chose, mais il resta silencieux. La femme du pasteur se dressait tour à tour sur les orteils et sur les talons, car, dans ses chaussures minces, elle avait froid aux pieds et tentait ainsi de les réchauffer.

Quand la tombe fut comblée, on déposa les couronnes de fleurs. Elina lut à haute voix les inscriptions sur le ruban de la couronne de la famille Koskela, en bredouillant et d'une voix chevrotante. On déposa ensuite la couronne de la famille Kivivuori, et ensuite seulement celle des gens du presbytère. Ce fut la femme du pasteur qui lut l'inscription :

– À la mémoire de Johannès Guillaume Koskela. Hélène et Lauri Salpakari. Il défrichait et cultivait sa terre avec ardeur, mais demandait la fertilité à Dieu.

Les membres de l'assistance éprouvèrent un étrange sentiment en entendant les prénoms du pasteur et de sa femme. Cela les rendait en quelque sorte plus proches d'eux, car ces prénoms avaient une consonance plus humaine et plus chaleureuse que le titre par lequel on s'adressait habituellement à eux. C'est presque comme si le couple leur avait proposé qu'ils se tutoient.

Après avoir déposé leur couronne et avant de prendre congé, ils serrèrent la main à Alma en disant quelques paroles de circonstance. La femme du pasteur, sans cesser de sautiller sur ses doigts de pieds, serra la main d'Alma en disant :

– Nous aurions tellement voulu vous inviter au mariage de notre fils, mais le hasard a voulu qu'il en soit ainsi. Et nous regrettons beaucoup de ne pas pouvoir assister au repas de funérailles... Mais si vous le voulez bien, nous viendrons vous rendre visite un jour de semaine.

Au moment de partir, le pasteur tapota l'épaule d'Alma et dit :

– Il faut que nous partions maintenant... malheureusement... quel hasard malencontreux...

Ils partirent d'un pas pressé, car l'office était déjà un peu en retard. La petite troupe entra aussi dans l'église, où on leur avait

réservé un banc à l'avant, comme aux invités les plus notables de la noce.

L'église était comble. Avant le début de l'office, on entendit des chuchotements et des murmures plus forts que de coutume, car les fidèles observaient les invités. La rangée des officiers, en particulier, suscitait une grande attention, et surtout le colonel assis au milieu. Même à la fin de l'office, une grande partie des gens resta dans l'église, et le bedeau dut chasser les curieux qui stationnaient dans les allées et à la porte d'entrée.

Le pasteur marcha vers l'autel et la musique des orgues retentit. Les gens se levèrent, et au même moment les mariés apparurent à la porte. Ilmari marchait droit, en fixant le retable derrière l'autel, mais la mariée apeurée avançait le regard rivé à terre, ne levant les yeux que par instants, le temps pour l'assistance de voir son expression inquiète et effarouchée. Les gens chuchotaient et complimentaient la beauté de la mariée, uniquement pour satisfaire à la coutume, car elle n'avait rien d'une déesse. Le pasteur attendait à l'autel, un livre à la main, et lorsque le couple s'approcha, il se racla la gorge deux fois en dansant légèrement sur ses pieds d'un air impatient.

Les mariés s'arrêtèrent devant lui. Ilmari regardait le visage de son père, mais pas ses yeux. La mariée jeta un regard éperdu au pasteur, qui lui répondit d'un signe de tête, comme pour lui donner courage. Puis il commença :

– Laura et Ilmari. En vous regardant marcher à l'instant dans l'allée centrale, trois mots me sont venus comme d'eux-mêmes à l'esprit : foi, amour et espoir. Mais le plus grand des trois est « amour ». Oui, mes chers enfants. Le plus grand, c'est l'amour. Car c'est une force qui construit. C'est un grand constructeur de ponts, des ponts entre les hommes, et des ponts entre les hommes et Dieu. Car celui qui n'aime pas un être humain ne peut pas aimer Dieu. Tandis que là où règne un amour profond et pur entre un être humain et un autre, Dieu est présent aussi.

Chers enfants. Nous savons tous très bien ce que vous ressentez en ce moment et nous n'allons pas vous priver de ces instants sublimes et sacrés. Mais je voudrais simplement vous rappeler ce dont je parlais à l'instant. De l'amour, qui est un élément de ce

que vous ressentez, mais qui est aussi plus que cela. Cet amour est plus exigeant, et aussi plus profond et plus grand. Quand le temps aura passé et que ces instants auront disparu, se posera la question : et maintenant ? Tout à l'heure, je vous demanderai, conformément au rite du mariage, si vous promettez de vous aimer aussi avec constance dans l'adversité. C'est ce que nous, serviteurs de la paroisse, demandons à tous ceux dont nous bénissons l'union. À vrai dire, je n'ai pas connaissance d'un seul cas où la réponse ait été négative. Mais, pour être honnêtes, nous devons admettre que la promesse n'a pas toujours été tenue, loin de là, même s'il n'y aucune raison de mettre en doute la sincérité de ceux qui l'ont donnée, au moment où ils l'ont donnée. Simplement, ils n'avaient pas compris toute la portée de leur promesse. C'est pourquoi il est de notre devoir de la rappeler en de tels instants.

Le pasteur parla ensuite sur un ton plus personnel. Les mots « toi Laura » et « toi Ilmari » revinrent fréquemment dans son discours. À la mariée, il rappela d'un ton bienveillant les devoirs d'épouse et de mère qu'elle allait devoir porter sur ses frêles épaules dans le printemps de sa jeunesse. À Ilmari, en revanche, il parla d'un ton très sévère, car, lorsqu'il avait préparé son discours, il y avait mis beaucoup de ses sentiments paternels.

« En tant que serviteur de la paroisse et en tant que père, j'ai l'agréable devoir de présider pour toi ce service religieux, qui marque en réalité simplement le départ de la vie autonome d'un adulte, dans le sens le plus profond du terme. Tu as choisi comme mission dans ta vie le métier dur et plein de responsabilités de soldat, mais aussi la plus belle et la plus noble mission qu'un homme puisse choisir : la défense de la patrie, de la foi, de la civilisation et du foyer. Car y a-t-il rien de plus sublime que cette vocation du premier état de la société ? Dans cette tâche et les lourdes obligations qu'elle comporte, tu vas trouver maintenant une compagne dans l'amour de qui tu pourras puiser soutien et réconfort quand les difficultés menaceront. Grâce à elle, tu auras aussi des enfants, et ce n'est que quand un homme est devenu père qu'il prend entièrement conscience de toutes ses responsabilités dans la vie.

« Oui, Laura et Ilmari, engagez-vous sur le chemin de votre vie en vous tenant la main dans la main, et ne lâchez jamais la main de l'autre. »

Parmi les invités, quelques femmes s'essuyaient les yeux. Les militaires affichaient un air martial, et le grand public jetait des regards curieux, essayant de voir et d'entendre tout ce qui était intéressant.

Après la bénédiction nuptiale, le jeune couple resta devant l'autel pour recevoir les félicitations. La femme du pasteur pleura quand elle prit dans ses bras sa bru et son fils. Elle écarta largement les bras avant d'étreindre Laura, d'un geste un peu affecté et théâtral, malgré son émotion sincère.

Puis ce fut au tour des gens de la famille de féliciter les mariés. Les plus riches et les plus influents avec une amabilité bienveillante, les plus pauvres et les plus modestes avec humilité et respect. Même les plus éminents de ses parents s'inclinèrent profondément devant Ilmari, car, d'une certaine manière, il était le fleuron et la fierté de la famille. Certains parents de moindre extraction se comportaient comme s'ils avaient des rapports très proches et très familiers avec lui :

– Toutes mes félicitations... Je suis si heureux pour toi.

Ils le disaient de façon que tout le monde l'entende, alors qu'ils n'avaient peut-être pas vu Ilmari depuis des années et, il va sans dire, sans que le fier et présomptueux capitaine leur eût accordé la moindre attention.

Puis vint le tour des notables du bourg. La famille Yllö, le pharmacien, le médecin communal et d'autres. Mellola était présent lui aussi. Du banc où il était assis, Axel ne pouvait pas voir son visage, car il était de côté, mais quand Mellola se leva, soutenu par son gendre, il le vit et fut surpris. Cet homme autrefois si puissant avait l'air misérable et pitoyable. Il avait maigri au point que la peau de ses joues pendait flasque au bas des mâchoires. Axel avait entendu dire qu'il avait le diabète et il avait pensé amèrement :

– Il ne sera donc plus bien longtemps adaptable à la société organisée.

Mais en observant la démarche pénible du maître de Mellola appuyé sur le bras de son beau-fils, il sentit naître en lui un senti-

ment de malaise. Un mélange d'amertume et de pitié, et même un peu de regret de la vieille haine.

Mellola avançait avec peine de dix centimètres à la fois, en s'appuyant lourdement sur l'épaule de son gendre qui portait l'uniforme de la garde civique. Le bruit de son souffle court couvrait même les chuchotements des gens, et dans ses yeux vacillait un sourire timide et désemparé. Il était dû à l'embarras qu'il éprouvait en entendant que tout le monde s'était tu pour le suivre du regard.

C'est avec le même sourire qu'il prit la main de la mariée, mais le sourire s'éteignit quand il la félicita, son visage flasque commença à trembler et ses paroles se noyèrent dans un bredouillement indistinct évoquant des pleurs. Quand il félicita Ilmari, il finit par perdre tous ses moyens. Il respirait avec difficulté comme s'il suffoquait, et c'est à peine si on entendit sortir de sa bouche un balbutiement enfantin :

– Toutes mes félicitations... même si... je s... si tu me vois dans cet état...

Certains furent surpris et déconcertés par ces paroles inattendues. Le visage d'Ilmari prit une expression encore plus sérieuse lorsqu'il dit doucement :

– Je vous remercie... Je suis heureux que vous ayez pris la peine de venir.

Mellola essaya de se maîtriser. Le gendre avait l'air gêné et les invités assis à proximité regardaient le sol avec discrétion pour éviter de voir l'incident. Quand il fut revenu dans son banc, il marmonna quelques mots pour lui-même en arrangeant le col de son manteau de fourrure ou en tripotant les boutons, comme pour faire oublier ce qui venait de se produire.

Elina souffla à Axel :

– Il est donc si malade ?... Il a pleuré, je crois bien...

Axel baissa les yeux et dit d'un air boudeur et gêné :

– Il semblerait bien...

Puis il releva la tête et se mit à observer la suite de la séance de félicitations. Ce fut le tour des officiers. D'abord le colonel, qui dit à la fiancée en affectant la rudesse paternelle d'un commandant de troupes :

– Bienvenue chez nous au régiment.

Une expression de respect s'afficha sur le visage des gens de la haute société. Le colonel parlait un peu comme un officier de la garde : « Chez nous au régiment » sonnait d'une façon noble et aristocratique.

Puis le colonel dit à Ilmari, d'une voix sonore et sur le ton de la plaisanterie :

– Eh bien, toutes mes félicitations, de ma part et de celle du régiment. Tu sais qu'elles viennent du cœur avec la même sincérité que la jalousie que chacun de nous éprouve à ton égard.

Un sourire admiratif se dessina sur le visage des invités. On entendit des chuchotements :

– On dirait vraiment qu'il est un père pour lui... Pas étonnant que tous l'idolâtrent.

En présentant leurs félicitations, les camarades officiers d'Ilmari s'inclinaient avec raideur, puis sortaient rapidement de l'église afin d'être en place à temps pour former la haie d'honneur sur le perron.

Quand les derniers notables eurent félicité les mariés, on entendit des chuchotements dans le banc où étaient assis les gens de Koskela. Alma était un peu embarrassée. Devaient-ils aller les féliciter aussi, ou était-ce inconvenant ? Le pasteur entendit les chuchotements et, ayant deviné leur cause, il vint auprès d'eux et dit en faisant un signe de tête :

– Je vous en prie... Ne vous gênez pas ainsi.

Ils se levèrent, bien qu'Axel s'y fût farouchement opposé. Quand il félicita Ilmari, aucun des deux ne regarda l'autre dans les yeux et ne dit rien, ils firent une courbette raide. À Alma, Ilmari dit à voix basse :

– Merci beaucoup... Pour ma part, je vous présente mes condoléances.

Alma ne sut quoi répondre et elle inclina la tête deux fois d'un air déconcerté. Comment le capitaine du presbytère pouvait-il se rappeler son chagrin ? Dans son humilité, Alma elle-même l'avait oublié pendant un instant.

La femme du pasteur expliqua aux invités :

– La famille de nos anciens métayers... ils sont en deuil... le vieux métayer vient de mourir...

Un des invités demanda en chuchotant :

– C'est lui, le général ?

La femme du pasteur se contenta de hocher la tête et, au mot « général », un sourire mauvais se dessina brièvement sur son visage, mais il disparut aussitôt quand elle vit Preeti et Henna Leppänen se lever pour venir féliciter les mariés après les Koskela. Preeti avait en effet mal interprété les paroles de la femme du pasteur et, croyant qu'elles les concernaient tous, il s'était joint à la queue. Yanne avait vainement tenté de l'attraper par le manteau et, maintenant qu'ils étaient dans l'allée, il était trop tard pour leur dire de retourner à leur place, car cela se serait remarqué encore plus. Yanne renonça à sa tentative et il eut un sourire de joie maligne. Preeti sut se comporter vaillamment pendant l'opération, mais quand la mariée tendit la main à Henna, celle-ci se mit à la repousser en agitant sa main comme un chat qui repousse de sa patte le bâton avec lequel on le taquine :

– Oh non... mon Dieu... Moi, prendre votre main... félicitations... ces mains nobles... Quelqu'un comme moi... félicitations... pas prendre par la main, moi...

Laura se troubla, et Ilmari tenta de sauver la situation en tendant la main vers Henna pour que celle-ci ne reste pas plantée devant la mariée. Mais Henna en perdit tous ses moyens. Elle pouffa d'un air embarrassé, tantôt elle portait sa main à la bouche, tantôt elle l'agitait pour chasser celle qu'Ilmari lui tendait :

– Non, pensez-vous... moi... la main du capitaine... félicitations... hi hi... non, moi... hi hi... la noble main du grand général... hi hi.

Les invités sourirent et la femme du pasteur chuchota d'un air un peu gêné :

– Des villageois... un peu simples, mais ils ont bon cœur, tellement que c'en est touchant.

Le visage des invités redevint sérieux, car il ne convenait pas que l'on rît de la fidélité touchante du peuple.

Quand il se rassit dans le banc, Preeti comprit qu'il s'était produit quelque chose d'inconvenant, et dit pour donner le change :

– On s'était dit... après tout... on est comme qui dirait voisins...

L'incident fut vite oublié, car, dans un grand remue-ménage, l'assistance commença à se déverser dans l'allée centrale pour arri-

ver dehors à temps et voir les mariés sortir de l'église. Les gens de Pentinkulma sortirent également pour assister à la procession. Il y avait foule sur la butte de l'église. Sur les marches du perron se tenaient les officiers, sabre au clair, et après eux la garde civique formait une haie jusqu'à la route. L'automobile avait été garée juste à la hauteur du portail. Il y eut un mouvement dans la foule quand le couple nuptial apparut. Les officiers formèrent une haie d'honneur avec leurs épées. La mariée avait perdu son air tendu et agitait joyeusement son bouquet en direction de la foule, dans laquelle on entendait des bravos timides.

À la porte de l'église, on avait mis un manteau de fourrure sur les épaules de la mariée, et elle eut quelques difficultés à monter dans la voiture, car il fallait éviter de froisser la robe. Quand la voiture démarra, on entendit l'injonction de Uolevi Yllö :

– Un triple hourra pour les mariés !

Il fit un signe et les membres de la garde civique crièrent hourra, quelques voix dans la foule se joignirent à eux. La voiture tourna en direction de la route et, par la vitre arrière embuée, on vit s'agiter le bouquet de la mariée.

Quand elle eut disparu à la vue, les gens de Pentinkulma partirent eux aussi. Ils firent d'abord un détour par la tombe, et parlèrent à voix basse de son aménagement ultérieur.

– Faudra mettre une vraie pierre, un jour...

Lorsqu'ils se dirigèrent vers l'endroit où se trouvaient les chevaux, personne ne remarqua qu'Alma était restée près de la tombe. Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'Elina s'en rendit compte :

– Grand-mère !

– Allez-y ! J'arrive.

Ils continuèrent d'avancer et, en regardant en arrière, ils virent Alma debout devant la tombe de son mari, la tête basse. Ils attendirent au portail du cimetière, jusqu'à ce qu'elle les rejoigne à pas lents. Axel voulait lui demander quelque chose au sujet d'une course à faire au bourg, mais, au moment d'ouvrir la bouche, son regard rencontra le sien et il se tut.

Sur le chemin du retour, ils furent encore dépassés par des automobiles des invités à la noce, dont Lauri, d'une voix sonore, expliquait la marque aux autres :

– Une Overland Vippette, les gars. Quarante chevaux sous le capot.

Lorsqu'ils passèrent devant le domaine, Preeti jeta quelques regards inquiets, car il avait décidé d'aller avec le cheval jusque chez les Koskela, bien qu'il n'ait demandé la permission de l'emprunter que pour aller à l'église. Aucun personnage important n'était toutefois en vue, et Preeti soupira de soulagement une fois passé le domaine.

Dans la cour du presbytère, il y avait beaucoup d'automobiles et de gens qui allaient et venaient. On voyait le pasteur qui se démenait et, en passant devant la maison, ils l'entendirent qui criait d'une voix forte :

– Entrez, s'il vous plaît, ne restez pas dans ce froid... Venez écouter à l'intérieur. Ces messieurs les frères d'armes de mon fils ont composé une chanson en l'honneur du jeune couple et vont nous la chanter.

À Koskela, le café était servi quand les visiteurs arrivèrent. Quand on l'eut pris, on servit aussitôt le repas, car beaucoup étaient pressés de rentrer pour s'occuper de la traite. L'air de la pièce fut empli de la fumée de tabac et du murmure des voix. La conversation allait bon train :

– Ah oui, c'est sûr, moi j'achète une batteuse, dès que j'aurai de quoi.

Yanne suggéra que les métayers devenus indépendants achètent une batteuse en commun, mais son idée ne souleva pas l'enthousiasme. Pas réalisable, cette idée. Comment qu'on organise les travaux ? Y en a beaucoup qui ont de petites granges. Pas possible d'y stocker beaucoup des céréales.

Victor Kivioja voulait acheter la maison d'Emma Halme.

– Pour le fils, là... On est un peu à l'étroit, chez nous... Le fiston il va acheter un camion bientôt, et il lui faut un chez-soi...

Mais Emma n'avait pas envie de vendre sa maison. Elle la garderait aussi longtemps qu'elle pourrait s'en occuper.

De Youssi, on parla très peu. Preeti répéta simplement à plusieurs reprises la pensée qui lui était restée en tête, « Il en a enduré pendant toute sa vie... sacrément enduré », mais, sans s'attarder plus longtemps sur ce thème, il parla ensuite d'autre chose.

Le soir était déjà tombé lorsque les invités partirent. Le froid était moins vif, et du ciel gris de plomb descendait doucement l'un ou l'autre petit flocon annonçant la neige qui allait tomber. Les proches du défunt se sentirent alors gagnés par l'atmosphère lugubre de cette journée d'enterrement. Après les bruits de la conversation qui avait empli la pièce, le silence semblait étrange, au point qu'ils baissaient la voix même en parlant entre eux.

Emma était restée pour laver la vaisselle et la ranger dans l'armoire, mais, quand elle eut tout rangé, elle s'en alla elle aussi. Elina se changea et alla avec Axel à l'étable, Alma resta avec les garçons dans la pièce commune, pour ranger les dernières choses. Les garçons la questionnèrent sur tout ce qu'ils avaient vu d'intéressant à l'église. Les épées des militaires, notamment, furent l'objet de longs commentaires à voix basse.

Axel ôtait le fumier à la fourche de dessous les vaches tandis qu'Elina trayait le lait à l'autre bout de l'étable. La lumière chiche de la lampe-tempête éclairait la pièce. Parfois, Axel rabrouait une vache d'une voix plus forte que d'ordinaire quand il lui disait de se tourner. À un moment, il demanda à Elina si la grossesse commençait à la gêner pour travailler, et elle répondit que ça allait pour le moment.

– Mère aussi aura plus de temps pour t'aider, maintenant qu'elle n'a plus à s'occuper de père.

Ils parlaient doucement, sur le ton de la constatation, sans attendre vraiment de réplique de l'autre. Après un long moment sans parler, Elina se mit à fredonner doucement tandis qu'elle trayait :

Où va dans l'air la route du vent...
Où va l'homme, où va-t-il, dis,
Où s'enfuit de l'homme la vie,
Le sais-tu toi...

Peut-être songeait-elle à Youssi et la chanson lui était venue en tête pour cette raison.

Le soir, les adultes restèrent encore un moment dans la salle commune, alors que les garçons dormaient déjà. Axel demanda si mère se sentait seule côté nouveau. Si elle le voulait, Vilho pourrait dormir là-bas, au moins un certain temps. Mais mère dit :

– C'est aussi une des choses avec lesquelles il faut apprendre à vivre.

De retour côté nouveau, elle s'assit dans le fauteuil à bascule. Son regard tomba sur la veste fraîchement lavée de Youssi, qui pendait sur une tringle de zinc, en train de sécher, les poches retournées. Le mouvement du fauteuil ralentit, puis s'arrêta, et des larmes silencieuses coulèrent de ses yeux. Au bout d'un moment, elle soupira profondément, se leva, et alla préparer son lit. Puis elle se déshabilla. Avant d'éteindre la lampe, la vieille femme alla encore jeter un coup d'œil par la fenêtre. Dans le carré de lumière qu'elle projetait à l'extérieur, la terre était blanche.

Côté ancien, la lumière était déjà éteinte, et elle s'éteignit ensuite aussi côté nouveau, tandis que la neige tombait de plus en plus densément du ciel noir.

Cette nuit-là, l'hiver arriva.

Chapitre III

I

Lorsque des gens vivent dans une métairie isolée perdue dans la forêt et qu'ils travaillent du matin au soir afin de pourvoir à leur subsistance, ils n'ont guère l'occasion de détacher leurs pensées de leurs préoccupations quotidiennes. Mais ces pensées sont affectées, sans qu'ils s'en aperçoivent, par des détails tels que le carré de lumière brillant que dessine la fenêtre sur le plancher. C'est le cas en particulier quand ce carré est projeté par le soleil qui suit une courbe de plus en plus haute dans le ciel, autrement dit après le cœur de l'hiver.

Elina filait la laine et, en prenant les rubans de laine cardée dans le panier, elle remarquait que ceux qui se trouvaient dans ce carré de lumière étaient devenus chauds. La poussière du filage flottait dans l'air.

L'atmosphère de la salle commune était poétique.

Elina avait trente et un ans. Elle avait l'air fatiguée. Son visage était marqué de taches et sa frêle constitution révélait sa grossesse de manière très évidente. Et elle ne savait pas quoi répondre quand Voitto, la regardant à la dérobée, demandait :

– M'man, pourquoi que vous avez un gros ventre comme ça ?

Ces derniers temps, il lui arrivait souvent de fredonner une ballade qui racontait le tragique destin de la belle Kaarina Kuussalo. Et peu à peu la certitude se fit jour en elle qu'elle nommerait son enfant Kaarina, si c'était une fille. Il est vrai que la Kaarina de la chanson finissait décapitée et que son corps était emmuré dans le mur d'une église, mais elle trouvait que c'était un si beau nom qu'elle l'avait choisi malgré cela.

L'enfant naquit et c'était une fille. Le premier enfant de sexe féminin depuis que Koskela existait et, comme Elina l'avait si ardemment souhaité, elle s'ouvrit de son bonheur à Axel et lui dit que ce n'était pas un simple hasard. C'était un cadeau venu de plus haut.

Axel rit d'elle comme les adultes rient des paroles d'un enfant et lui expliqua que, si un résultat avait une chance sur deux de se produire, il n'avait rien d'extraordinaire ni de providentiel.

Mais il était quand même content d'avoir une fille, lui aussi. Trois garçons lui suffisaient, et une fille convenait très bien à ses projets. Elina n'était pas encore relevée de couches qu'il commença déjà à faire des calculs :

– Mère ne sera bientôt plus en état de travailler, tu auras donc besoin d'aide.

Les garçons n'étaient guère enthousiasmés par la naissance de leur sœur. Les aînés prenaient la chose avec philosophie, mais Voitto manifestait souvent son opinion sans détours. Quand le bébé pleurait, le garçon en colère disait : « Y a le cul-merdeux qui chiale », et il n'en démordait pas. Fuyant les reproches de sa mère, il lançait encore sur le pas de la porte :

– Ouais mais c'est quand même un cul-merdeux !

– Où est-ce que tu as appris des mots pareils ?

Parfois, les garçons restaient tout de même tous les trois autour du berceau à observer le bébé. Mais leurs commentaires étaient très concrets :

– Regardez ! Elle ferme les poings... Pourquoi qu'elle arrête pas de vomir, comme un ivrogne ?

La fillette était un bébé joufflu aux grands yeux. Elina était heureuse, parce qu'elle avait ses yeux à elle. Certes, au fond d'elle-même, elle considérait l'aspect physique comme totalement secondaire et estimait que la qualité la plus importante était un bon cœur. Elle partageait donc l'opinion de la quasi-totalité des gens. Peu importe l'aspect extérieur, l'essentiel est la beauté intérieure. C'est ce qu'elle dit notamment à Aune Leppänen, qui lui fit des compliments non désintéressés sur son enfant :

– Ça donnera une bien jolie fille. Elle te ressemble. Toi aussi t'étais rouge et blanche comme ça quand t'étais jeune. Je disais toujours à l'époque que même les demoiselles de la haute société elles étaient pas aussi jolies qu'Elina Kivivuori.

Aune était venue chercher des vieux vêtements de Youssi pour Preeti. Ses compliments étaient souvent tout à fait sincères. Cependant, cette fois elle n'en aurait pas fait à Elina sans ces vieux panta-

lons et ces vestes rembourrées qu'on lui avait promis, car elle avait une dent contre les Koskela. Premièrement, Yanne ne cessait de la tourmenter au sujet de sa manière de s'occuper de Valtou et, deuxièmement, la ferme de Kivivuori avait été promise à Elina, alors qu'elle aurait dû en réalité revenir au même Valtou. Les Koskela avaient eu vent de ces allégations, mais ils ne les prenaient pas au sérieux. Elina ne pouvait s'empêcher toutefois de ressentir parfois un pincement de cœur. Elle dit même un jour à Axel :

– Mais tu te rends compte, si jamais Valtou était réellement le fils d'Oscar... J'ose pas y penser...

Axel réagit avec une hargne surprenante :

– Bah, va donc savoir de qui c'est le gosse !...

Il n'avait pas envie de s'encombrer l'esprit de choses pareilles. Il en avait déjà bien assez pour lui-même.

À Koskela, on manquait d'argent. Le bétail rapportait si peu, et les dépenses étaient si nombreuses ! Il aurait fallu qu'Axel trouve un travail rémunéré, mais, l'été, il était trop pris par les travaux de la ferme, et l'hiver était déjà passé. Pour l'hiver suivant, il avait heureusement du travail en perspective. La paroisse avait décidé de faire abattre des arbres dans sa forêt et on lui avait promis de lui confier le transport des grumes. On n'avait pas osé lui refuser ce travail, bien que certains eussent voulu l'en priver.

Siukola avait réservé le travail d'abattage pour lui-même. Cependant, pendant l'été, il fut arrêté à l'occasion de la dissolution du parti communiste. À vrai dire, son arrestation était due au fait qu'il s'était plu à répéter à tout le monde toute sorte de grossièretés sur la mort de Mellola, qui était décédé au courant de l'été. Un jour, il avait dit :

– Il paraît qu'il avait trop de sucre dans le sang... S'il avait un peu moins sucé le sang des travailleurs, y en aurait pas eu autant.

Ces paroles furent entendues par le marchand, car Siukola était dans la cour de son magasin au moment où il les prononça, et le marchand les rapporta aux frères Töyry. Arvo n'avait pas vraiment envie de s'en mêler, mais son oncle dit :

– Mais quand même... des choses comme ça... Se moquer des morts... Et les gosses, même, là-bas, qui chantent des chansons communistes à en faire trembler la colline.

Arvo restait réticent, mais son frère cadet Ensio décida d'agir. Il alla voir les hommes de l'état-major de la garde civique et ceux-ci mirent l'officier de justice sur l'affaire.

Siukola eut vent de la chose et il cacha ses livres et ses brochures, de telle sorte que personne ne les trouva. Quand ceux qui étaient venus l'arrêter l'accusèrent d'apprendre des chants révolutionnaires à son fils, il dit :

– Oh oui, qu'il sait chanter... et il va chanter, tiens. Chante, mon gars, chante, qu'ils t'entendent !

Le garçon pleurait d'effroi et ne voulait pas chanter, mais son père, menotté, lui ordonna :

– Chante, mon garçon, chante ! Chante pour ces saligauds !...

Sa femme pleurait, les enfants pleuraient, le policier et les gardes civiques qui l'assistaient poussaient des jurons, mais Siukola dit d'une voix rauque :

– Chante, que je te dis !... Chante pour les bouchers... chante pour les bouchers de la Finlande, qu'ils entendent...

Et, des sanglots dans la voix, le garçon se mit à chanter :

Vous qui portiez des chaînes en silence
Avant que le grand nettoyage commence...

Son chant fut étouffé par ses pleurs quand il vit qu'on faisait descendre son père par l'escalier en lui donnant des coups de pied. Une fois dans la cour, Siukola continua à chanter lui-même, mais quelqu'un lui donna un coup de poing sur la bouche. Au niveau du domaine, il vit des gens dehors et, sourd aux menaces de ses gardes, il chanta tandis que le sang coulait de ses lèvres :

La vérité dans un cœur pur et inébranlable,
Triomphera du mensonge abominable...

– Ferme ta gueule, merde !

L'incident suscita un émoi discret même chez ceux des villageois qui n'étaient pas des chauds partisans de Siukola. Le maître de Village-Benoît lui-même dit publiquement :

– De telles brutalités pendant une arrestation, c'est inadmissible, tout communiste qu'il soit.

Quand Axel apprit la nouvelle, il devint sombre et renfermé et dit à Elina, presque en serrant les dents :

– Bordel de merde alors !... Il va donc quand même falloir encore...

– Faire quoi ?...

– Mais tout... est-ce que je sais... merde !

Et il retourna à son travail d'un air rageur.

L'affaire en resta là, toutefois. Au bout d'un certain temps, Axel se calma. Mais un jour, en faisant des courses, il rencontra dans le magasin Ensio Töyry, dont il avait entendu dire qu'il était l'instigateur de l'arrestation de Siukola et qu'il y avait même participé. Comme il y avait du monde dans le magasin, ils se retrouvèrent côte à côte devant le comptoir et, bousculé par quelqu'un d'autre, Ensio heurta légèrement Axel de son épaule.

– Pousse pas, hé ! Faut quand même pas t'imaginer que t'as les épaules si larges que ça !

– Eh ben qu'est-ce qu'i' y a ?

– Rien, je disais comme ça...

Le silence se fit dans le magasin. Les gens lançaient des regards dans toutes les directions. Le marchand s'affairait à son comptoir avec un entrain exagéré. Ensio rougit et dit d'un ton un peu mal assuré :

– Il y a de la place pour tout le monde, ici, hein...

Une menace sourde s'entendit nettement dans les paroles d'Axel quand il répondit :

– Oui, c'est bien ce que je me dis moi aussi... y a de la place... et chacun a le droit de se mettre où il veut, comme les autres.

L'altercation en resta là. Quand le marchand eut remis ses achats à Axel, les gens se mirent à parler entre eux à voix basse de choses sans aucun rapport avec ce qui venait de se passer.

Mais certains avaient retenu leur respiration pendant presque tout le temps qu'Axel était resté dans le magasin.

L'incident fut longuement commenté au village par la suite. La version différait selon que l'on était au presbytère et chez les propriétaires ou dans des fermes plus petites. Il fut même question de suspendre la liberté conditionnelle d'Axel, mais, à l'état-major, les plus raisonnables furent d'avis qu'on ne pourrait pas utiliser une telle chose contre lui.

Chez les petites gens, en revanche, c'était l'enthousiasme.

– Oui, il a dit ça... j'étais dans le magasin et j'ai tout entendu...

Et le narrateur, qui n'aurait pas osé faire une telle chose lui-même, d'ajouter :

– Je m'suis demandé, quand j'ai vu la tête qu'il faisait, l'Axel, quand c'est qu'il allait prendre l'autre par la peau du cou et le foutre dehors... C'était vraiment tout juste... Je me suis dit : « Fais gaffe mon gars, tu risques de te retrouver bientôt dans de sales draps »...

À la suite de cet incident, deux hommes du bourg vinrent voir Axel pour lui demander s'il ne pourrait pas tout de même revenir prendre part à l'action. Les hommes étaient de ses anciens camarades de l'époque de la garde rouge.

Mais Axel refusa. Car, en réalité, il voulait tirer un trait sur le passé. L'altercation survenue au magasin était due uniquement au fait qu'il n'avait pas su se maîtriser, car l'affaire Siukola avait ravivé son vieux ressentiment. Les souvenirs de Hennala avaient ressurgi avec tant de force qu'il avait perdu le contrôle de lui-même.

L'automne venu, Siukola vint dans leur forêt pour abattre des arbres, amaigri, battu, et encore plus amer. Pendant les interrogatoires, on avait essayé de le faire parler à coups de matraque, mais on n'avait rien tiré de lui, et la justice l'avait relâché.

Le premier jour, Siukola n'eut pas le temps d'aller dans la forêt. Il passa toute la journée à Koskela, à raconter ce qu'il avait vécu. Il ôta même sa chemise pour montrer son dos, qui portait encore les traces de coups de matraque :

– Grand Dieu !... Est-ce qu'ils battent les gens comme ça ?

Alma et Elina étaient horrifiées, mais Siukola, d'un rire où se mêlaient les pleurs, ajouta d'une voix rauque :

– Est-ce qu'ils battent ?... Ha ha ha !...

Il se tenait debout, la chemise à la main, tapant des pieds sur le plancher :

– Est-ce qu'ils battent ?... Pendant deux mois ils m'en ont donné sur le dos, ces salopards ! Et une fois cet enculé d'okhrana m'a sauté sur le cou avec ses bottes...: « Tu vas parler ? Tu vas parler ? Les Russes t'ont donné des roubles ? – Non, que je répondais, la seule chose qu'on m'a donnée, c'est des coups, et c'est les bouchers finlandais qui me les ont donnés », que j'ai dit... Aïe... putain !...

Il s'essuya les yeux et remit sa chemise, tout en disant :

– Mais après, il y a eu tellement de plaintes, on a dû leur dire qu'ils avaient pas le droit de frapper... alors ils ont trouvé un autre truc... L'okhrana, il me frottait les côtes avec les jointures de ses poings, comme ça... un truc qui laisse pas de traces et on qu'on peut pas prouver... Comme ça, ils frottaient...

Siukola bondit sur Axel et se mit à lui frotter les côtes avec les jointures de son poing fermé, à tel point qu'Axel se mit presque en colère :

– Mais arrête, putain !...

– Ouais bon bon... Tu vois maintenant ?... Mais moi j'ai pas dit un mot, bordel !

Siukola se rassit sur le banc. Il dit, la voix hachée de pleurs :

– J'avais des yeux au beurre noir parfois, mais je serrais les poings et je me répétais... « Ils ont qu'à me buter, mais je trahirai pas les camarades... je ne trahirai... pas »... putain de... merde !...

Siukola prit brusquement son sac à dos en toile de lin, en sortit une bouteille de lait, dont le bouchon consistait en un morceau de papier journal enroulé, et une tranche de pain noir sans beurre.

Il mordit violemment dans le pain et les autres virent les larmes qui coulaient le long de ses joues tomber sur le morceau de pain, tout en faisant semblant de ne pas les voir. Pour cacher ses pleurs, Siukola se remit à parler, la bouche pleine :

– Moi je me disais... tapez, tabassez... vous m'ferez pas crier grâce... mais je vous jure, bande d'ordures, que le jour où viendra mon tour, y aura pas une once de pitié sous mon paletot... Pour sûr...

Axel écoutait, la tête basse et le regard rivé au sol. Il resta longtemps sans rien dire. Il se leva brusquement et sortit :

– Il faut que j'aille donner à manger au cheval.

Il resta absent un quart d'heure et, quand il revint, il était plus calme. Il se contenta de commenter brièvement ce que disait Siukola, mais sans se lancer dans la conversation. Il tenta plusieurs fois d'en détourner le cours en demandant à Siukola quand il pensait qu'il aurait abattu suffisamment de troncs pour qu'il puisse commencer le transport des grumes, mais Siukola répondait distraitement et revenait au sujet qui l'occupait.

Il était trop tard pour aller travailler dans la forêt ce jour-là. Il n'y alla que le lendemain, et n'y passa que peu de temps.

II

Quand Siukola eut abattu suffisamment d'arbres pour qu'il vaille la peine de commencer le transport, Axel prit son cheval et son traîneau et se rendit dans la forêt.

Sept ans s'étaient écoulés depuis la dernière fois qu'il avait transporté des grumes.

– Est-ce que je saurai seulement encore le faire ? avait-il dit en préparant le harnais et le traîneau.

Au lieu de « savoir », il aurait plutôt dû dire « pouvoir », mais il n'avait pas utilisé ce mot, car il redoutait que ses forces ne lui fassent défaut. Le premier matin, quand il arriva dans la forêt au lever du jour, il choisit comme à son propre insu une grume relativement petite. Il n'eut aucune peine à la placer sur le traîneau et il fut satisfait. Mais les arbres de cette forêt qui avait pu longtemps grandir en paix étaient robustes, et il était impossible d'éviter bien longtemps les troncs plus gros.

Ayant amené le traîneau à côté d'une grume massive, il la prit dans sa pince, écarta les jambes et choisit la bonne position pour son dos. Après deux inspirations profondes, il serra les dents.

– Allez !...

La grume se souleva légèrement, vacilla un instant dans la pince, puis retomba. Les genoux et les bras flageolants, Axel s'assit le tronc et resta ainsi un instant, haletant. Siukola, qui travaillait un peu plus loin, vint vers lui et comprit ce qui se passait :

– Mais pourquoi que tu le lèves avec la pince ? Prends donc la barre à mine pour faire levier !

– ... Ah putain !... C'est un truc à se foutre le dos en l'air... J'vais pas pouvoir y arriver...

– Moi aussi il faut que je m'arrête parfois, tu sais, tout d'un coup j'ai un voile noir devant les yeux.

Axel se leva, planta les mâchoires de la pince dans la grume et refit une tentative, mais la grume resta immobile... Siukola lui pro-

posa son aide et lui tendit la main pour qu'il puisse prendre appui, mais Axel lui dit presque avec colère :

– Et à quoi ça sert ?... Tu peux pas non plus être là à chaque arbre...

– Mais laisse-moi t'aider maintenant, juste ce coup.

Siukola tendit la main pour prendre la pince, mais Axel lui lança furieusement :

– Mais enlève tes pattes, bordel !... T'as donc pas entendu ce que j'ai dit ?

Encore une fois.

Cette fois, le tronc se souleva. Un gros pin, bien charnu, à la longue pointe. Tout le corps d'Axel tremblait, ses yeux s'obscurcirent et une pâleur extraordinaire se répandit sur son visage. De ses dernières forces, il fit rouler la grume sur le plat du traîneau de telle sorte qu'elle soit bien calée, mais en même temps, il tomba sur les genoux. Il était blanc comme un linge et des gouttes de sueur roulaient sur son front. Au milieu de ses halètements, il réussit à dire d'une voix hachée :

– ... Faut bien... nom de Dieu... il faut que je le fasse... je disais pas ça pour...

Siukola, qui s'était vexé à cause de la sortie d'Axel, mais s'était radouci quand il l'avait vu soulever le tronc, trépignait dans la neige :

– Mais t'es dingue ! ... S'esquinter pour un truc pareil !...

Axel, assis sur la grume, haletait encore, en tentant de retrouver ses forces. Mais sur son visage, il y avait un sourire.

Les grosses grumes suivantes, il les chargea sur le traîneau à l'aide de la barre à mine. Cela n'avait plus autant d'importance.

Après les sévices subis en prison, Siukola n'était pas non plus au meilleur de sa forme. Axel pouvait donc parfois aussi s'occuper des travaux de la ferme. Le quota quotidien était rempli facilement, même s'il avait perdu sa capacité de travail d'autrefois. Un autre piètre ouvrier leur tenait d'ailleurs compagnie : Pokou. Le cheval avait presque vingt ans et avait perdu sa vaillance légendaire. Même s'il était encore parfaitement capable de s'acquitter des tâches quotidiennes de la ferme, il n'était plus aussi à son aise dans la forêt. Il trébuchait dans les passages difficiles et, si la grume qu'il tirait était

lourde, il s'arrêtait en pleine course, essoufflé. Ce genre de choses n'arrivaient pas avant.

Comme son maître poussait lui aussi souvent ses forces jusqu'à l'extrême, il perdait patience et frappait le cheval. Celui-ci repartait, la tête contre le poitrail, une expression de concentration dans les yeux.

Parfois Axel croyait aussi y discerner une sorte d'affolement quand il l'avait aiguillonné ainsi. Il tapotait alors doucement le cou du cheval et lui parlait d'un ton plus amical qu'à l'ordinaire. Mais, souvent, il se disait que c'était le dernier hiver qu'il l'emploierait pour le transport de grumes. Il fallait le remplacer par un cheval plus rapide. Il avait cependant du mal à se faire à cette idée. Ce n'était pas de la simple sensiblerie : d'une certaine manière, Pokou était devenu une partie de sa vie. C'est avec lui qu'il avait commencé sa vie indépendante, et avec lui qu'il en avait jeté les bases matérielles. Dans sa cellule de condamné à mort à Hennala, quand il pensait avec désespoir au sort de sa famille démunie, la dernière consolation qui lui restait parfois était de penser :

– Heureusement, ils ont au moins un cheval.

En se disant cela, il ne pensait pas à l'argent qu'Elina aurait pu retirer de la vente de Pokou en cas de besoin, mais à l'espèce de sentiment de sécurité que celui-ci leur apportait. L'automne suivant, Pokou fut vendu au boucher.

En dépit de toutes les difficultés, les tas de grumes au bord du chemin grandissaient, et bien souvent, pendant qu'il faisait une pause en fumant une cigarette, il comptait les troncs en calculant combien il avait gagné pour le transport. Il pensait alors à l'usage qu'il en ferait, car les dépenses ne manquaient pas. Lorsqu'il toucha son premier salaire, ou plutôt l'avance qu'il avait demandée, il compta et recompta longuement son argent. Ce soir-là, Elina et lui s'installèrent dans la pièce commune, l'argent posé devant eux sur la table, et firent des projets. Il y avait même deux billets verts de cinq cents marks, qui avaient quelque chose d'imposant, car ils avaient rarement eu l'occasion d'en tenir dans la main.

Axel dit qu'il fallait payer en premier les dettes contractées envers Otto et Yanne, mais Elina suggéra de les laisser en deuxième.

– Non. On les paiera en premier.

Elina ne dit plus rien, car la voix d'Axel avait un ton presque menaçant.

Quand son mari était en prison, elle avait emprunté de l'argent dans les moments de plus grand besoin, et ces dettes ne laissaient pas Axel en paix. Non qu'Otto ou Yanne en eussent réclamé le remboursement, mais la simple idée d'être le débiteur de quelqu'un lui répugnait. Il ajouta à ces sommes le montant nécessaire pour payer l'inscription au registre foncier, après quoi il ne resta plus que quelques marks. Quand ils s'en rendirent compte, Axel perdit sa bonne humeur.

– C'est fou ce que ça part vite...

– Oui, mais ça part en choses utiles...

– Ouais... c'est vrai...

Et puis, des paies, il y en eut d'autres. Axel commençait à gagner un peu plus, maintenant que le travail avançait plus vite, et on entendait parfois même des sifflements dans la forêt. Des sifflements mal assurés et faux au point qu'il eût été difficile de reconnaître la mélodie. Mais ce n'en étaient pas moins des sifflements.

Cependant, dans la forêt, il y avait un esprit mauvais. Sans cesse, au moment des pauses, Siukola venait vers lui et, de loin déjà, on l'entendait :

– Tu sais pas ce que salauds ont inventé maintenant, je veux dire ces bouchers...

Ils étaient assis côte à côte sur les grumes et Siukola laissait s'écouler son fiel. Plus d'une fois, Axel sentit la haine remonter du tréfonds de son âme. Mais il en avait presque peur, car elle brisait sa paix intérieure. Et parfois il se mettait en colère contre Siukola, d'autant plus que celui-ci ne manquait jamais une occasion de dire du mal de Yanne :

– Il a beau être ton beau-frère, moi je dis que...

Siukola invoquait les liens de parenté en quelque sorte pour expliquer et justifier sa manière de parler de cette façon de Yanne. Mais pour Axel, c'était comme si Siukola lui reprochait sans cesse personnellement les prises de position et les idées de Yanne.

– Pas la peine de me faire la morale... va donc lui parler toi-même. Il est assez grand pour ça, c'est pas à moi de le surveiller... beau-frère ou pas beau-frère...

Siukola continuait à déblatérer et essayait de se justifier pour calmer Axel, mais en général celui-ci le plantait là et se remettait à la tâche.

Au bourg, au courant de l'hiver, on dévoila une statue de la liberté. Des gens avaient œuvré longtemps pour faire ériger cette statue et on avait organisé des collectes et des soirées pour recueillir les fonds nécessaires. Quand il en entendit parler, Axel se contenta de faire « hum » d'un air irrité, mais lorsqu'on lui dit ensuite que la statue serait dédiée à la mémoire de deux blancs assassinés, il se renfrogna et ne participa plus à la conversation.

Ce fut par un pur hasard qu'il se rendit au bourg le jour du dévoilement de la statue. Il devait y aller ce jour-là pour payer une traite du rachat de la métairie et il avait complètement oublié la cérémonie – jusqu'à ce qu'il voie les gens converger en nombre vers le centre.

La foule était nombreuse. En attachant son cheval à la barrière de la mairie, Axel vit passer dans la rue le pasteur et sa femme, en compagnie d'Yllö et du pharmacien. Il s'affaira pour attacher les guides, afin de ne pas avoir à regarder dans leur direction, et eux aussi, bien que l'ayant aperçu, passèrent leur chemin comme si de rien n'était.

Après avoir réglé son affaire, Axel se disposait à rentrer quand il vit Elias Kankaanpää.

– Salut ! Comment va monsieur le propriétaire ?

Depuis la réforme agraire, Elias s'était mis à nommer, à moitié par malice, les anciens métayers « propriétaires », et même avec Axel il ne faisait pas exception. Comme il n'avait pas été invité à l'enterrement de Youssi, il avait proclamé partout dans le village :

– Personne ne me fera venir à l'enterrement d'un propriétaire.

Or, si on ne l'avait pas invité, c'était uniquement parce que par un dimanche matin il n'aurait pas été sobre. Il ne l'était du reste pas plus maintenant.

– T'es venu assister au dévoilement de la statue.

– J'ai mieux que ça à faire, ça je peux t'le dire !

– Allez viens, on va écouter là-bas, tout le mal qu'ils vont dire de nous... Ou bien t'as la trouille ?

Axel fourrait du foin dans le traîneau et se mit à marmonner avec humeur :

– ... Ça ne me fait rien... ce qu'ils peuvent bien raconter... m'est égal... j'peux aussi bien aller écouter, au pied de la statue si tu veux.

– T'es sérieux ?

– Oui.

– Alors on se met sur le traîneau et on regarde.

C'est ce que fit Axel. Il ne le fit pas pour Elias, mais pour relever le défi qu'il avait senti dans son âme. Elias faisait sans arrêt des commentaires en regardant les gardes civiques et les invités d'honneur qui se rassemblaient progressivement, mais Axel ne dit rien. Il se contentait de contempler le spectacle, en fronçant les sourcils.

La statue se dressait sur la butte de l'église. Elle était recouverte d'un voile. La garde civique prit place derrière et se mit au garde-à-vous. Des porte-drapeaux se placèrent tout autour, pour former une haie d'honneur.

La cérémonie débuta par la *Marche des soldats de Pori* jouée par la fanfare et, malgré le froid un peu vif, les hommes se découvrirent. Elias demanda :

– On se met debout et on enlève la casquette ?

– T'as qu'à te lever si ça t'amuse.

– Pas vraiment.

Le discours de dévoilement la statue proprement dit fut prononcé par Yllö. Le pasteur parla aussi. Axel écoutait sans ciller, d'un air impassible, mais à mesure qu'Yllö parlait, il avait de plus en plus de mal à garder son calme. Dans le brouhaha de la foule, il entendit les paroles du propriétaire :

– ... À l'heure où l'élite de la société se prépare à libérer le pays de son joug séculaire, une partie du peuple, la plus vile, s'allie avec l'ennemi pour trahir la patrie au moment le plus douloureux... Encore aujourd'hui, la honte nous fait baisser la tête chaque fois que nous y pensons... Notre peuple, le peuple dont nous sommes si fiers, compte-t-il donc dans ses rangs des renégats que la soif de victoire rend aveugles et prêts à trahir ce qu'il y a de plus sacré pour lui ?... Cette statue que nous allons dévoiler et qui a été érigée comme symbole de la liberté de la patrie, cette statue est en même temps un monument à la mémoire des victimes qui sont le prix que

nous avons dû payer pour cette liberté... Avant toute chose, elle a été érigée à la mémoire des deux jeunes hommes qui ont dû faire ici le sacrifice suprême pour la liberté de leur pays... Nous ne saurons jamais leur nom, mais c'est précisément par leur anonymat qu'ils représentent le mieux cet élan sacré qui avait animé notre jeunesse, partie libérer sa patrie... C'est ici qu'ils ont connu leur fin, dans les griffes d'esprits maléfiques... Je voudrais tant oublier ce sombre passé qui est le nôtre, mais je ne peux. Et nous n'en avons pas le droit. Nous devons sans cesse le rappeler à notre peuple, comme un avertissement et comme une leçon. Nous ne pouvons pas oublier ce crime suprême. Il y en a qui nous exhortent à jeter le voile de l'oubli sur cette affaire. De quel droit ? De quel droit la société peut-elle tirer un trait sur un crime, et de surcroît sur le crime le plus grave que l'on puisse commettre envers elle ? Sur la haute trahison, qui de tous temps a été considérée comme le plus ignoble de tous les méfaits... Ce serait tirer un trait sur le destin de ces deux jeunes hommes. Jamais !... Nous pouvons oublier les actes de gens simples, qu'on a induits en erreur. Mais nous ne pouvons pas oublier les actes des esprits malfaisants qui les ont froidement laissés aller à leur perte. Nombre de ces esprits malfaisants circulent librement parmi nous, sans le moindre sentiment de honte, comme s'ils étaient des citoyens respectables...

– Allez, Elias, on part.

Axel prit les guides et Pokou partit d'un coup brusque. Elias roula dans le fond du traîneau et dit en riant :

– Alors, t'as pas eu le cran d'écouter jusqu'au bout ?

Axel dut passer presque au milieu de la foule, car une partie des gens se tenaient sur la route. Pour cette raison, son passage ne resta pas inaperçu, et de nombreuses têtes se tournèrent pour voir ce qui se passait. Les gens cédèrent le passage, mais il y eut en même temps un murmure qui manqua de couvrir la voix de l'orateur. L'incident n'échappa pas aux gens de la bonne société debout au milieu de la foule.

– Tiens tiens...

– Quelle impudence !

– C'est précisément lui qu'il aurait fallu mettre au pilori pendant cette cérémonie...

– D'un autre côté, c'est une bonne chose qu'il soit là.

À ce moment précis, on dévoila la statue. Elle représentait deux soldats casqués, l'un était à genoux, l'autre le soutenait par l'aisselle, de la main gauche, tandis que la droite brandissait un sabre. Yllö avait les joues légèrement rouges à cause du froid, mais aussi à cause de la tension qu'il ressentait, car sa nature discrète répugnait à ce genre de discours solennel, et il avait un peu le trac. D'un ton extrêmement pathétique, il proclama :

– Les traits de bronze de la statue ont été dévoilés.

Elias ne cessait de radoter à l'adresse d'Axel :

– Le sabre est pointé en direction de la Maison des travailleurs... C'est sans doute les deux types pour lesquels on a écopé nous aussi... Dire que je lui avais donné une clope, à l'un des deux, pendant le trajet, mais ça m'a pas empêché d'être condamné pour complicité.

– Il a qu'à pointer où il veut.

Ouaisis. Mais il pointe vers la Maison des travailleurs, que je te dis... Tu vois pas ?... J'veux dire... On voit que le sabre est dressé dans cette direction... et le type c'est comme s'il criait « Salopards de rouges, vous allez déguster »...

Axel regardait droit devant lui sans se préoccuper des réactions des gens – ou plutôt pour montrer qu'il ne s'en préoccupait pas. Il savait qu'on le tenait toujours pour responsable de la mort de ces deux gardes civiques. Il avait pourtant été gracié précisément parce qu'on l'avait jugé innocent de ce crime. L'état-major avait réclamé une nouvelle enquête et les propriétaires avaient dû reconnaître que leurs témoignages reposaient sur de simples rumeurs et suppositions.

Mais cette version des faits avait la vie dure, et l'état-major n'était nullement pressé de blanchir la réputation d'Axel. Si quelqu'un était forcé de reconnaître qu'il avait fait un faux témoignage, il disait :

– Dans ce cas précis, c'est possible, mais il y a eu bien d'autres cas encore...

Le journal de la commune publia un article sur le dévoilement de la statue, qui citait des extraits des discours d'Yllö et du pasteur. Le discours de ce dernier allait plutôt dans le sens de la conciliation, mais, après avoir lu celui d'Yllö, Axel froissa le journal d'un air

rageur et le jeta. Elina demanda ce qu'on avait dit dans le journal au sujet de la cérémonie :

– Des conneries, qu'est-ce tu veux qu'il y ait d'autre !...

Avec une légère hésitation, Elina revint sur le sujet. Elle tenta de réconforter Axel :

– Qu'est-ce que ça peut te faire... Du moment que tu as la conscience pure... Laisse-les dire...

Ce n'était pas pourtant si simple, car Siukola ne cessait de lui remémorer le passé. Mais, chaque fois, comme en s'arrachant de force à ces idées, Axel disait :

– Moi j'm'occupe pas de ces connards...

Le travail et la famille lui apportaient le soutien nécessaire. Kaarina avait un an et, de plus en plus souvent, son père la prenait sur ses genoux le soir. Sa relation avec les garçons était plus distante et plus mâle, tandis qu'avec Kaarina il pouvait laisser libre cours à sa tendresse.

– C'est la fille à son papa.

Il le disait en appuyant sur les mots, car en réalité ceux-ci signifiaient :

– C'est ça qui est important. Le reste, je m'en moque !

III

Un soir, Emma Halme vint à Koskela. Cette visite à une heure aussi avancée était inattendue et Axel crut déceler quelque chose de bizarre dans le comportement d'Emma. Elle apportait des chaussettes pour les garçons, qu'Elina lui avait demandé de tricoter, mais après les avoir remises, elle resta assise, l'air visiblement troublée. Elina sortit un instant, et Emma dit alors précipitamment à Axel :

– Hellberg est chez nous et il t'a demandé de venir le voir... Il m'a interdit d'en parler aux autres.

– Hellberg.

– Oui. Il est venu incognito... Je sais pas... Je pouvais pas le renvoyer non plus.

Axel répéta encore avec étonnement :

– Hellberg... Mais qu'est-ce qu'il veut ?

– J'en sais rien. Il m'a dit qu'il pouvait parler qu'à toi.

Axel resta un moment immobile, comme s'il pesait à la hâte tous les éléments. Puis il dit :

– Je vais nulle part sans prévenir Elina.

– Mais viens, maintenant !... Je sais pas quoi lui dire, moi... et j'ose pas penser à ce qui m'attend si ça s'ébruite.

– Bon, j'y vais. Mais je le dis à Elina.

Quand Elina revint, Axel lui exposa l'affaire. Elina prit peur et elle voulut à tout prix empêcher Axel de partir.

– T'en a pas déjà eu suffisamment ?... À quoi ça va te mener ?...

Axel partit malgré tout et, sur le pas de la porte, Elina lui dit :

– Mais tu commences pas à...

– Qu'est-ce tu veux que je commence !...

Emma et Axel prirent le raccourci qui menait au bourg. Ils avançaient sans parler, excepté quand Axel, à voix basse, remettait Emma sur le bon chemin. Quand ils approchèrent du bourg et de la maison des Halme, ils n'échangèrent plus un mot.

En partant, Emma avait éteint la lumière. La porte était fermée à clé, mais lorsqu'elle frappa, il n'y eut pas de réponse. Au lieu de cela, ils entendirent derrière eux un faible raclement de gorge provenant du coin du sauna :

– Je suis là. J'étais allé faire un besoin.

Le silence fut suivi d'un éclat de rire pudique. Axel se retourna pour voir la silhouette qui s'approchait dans la pénombre. Il salua silencieusement et Hellberg fit de même, mais ajouta aussitôt :

– On rentre, on va pas parler ici.

Il donna la clé à Emma, qui ouvrit la porte. Axel comprit soudain que Hellberg n'était pas allé faire un besoin, mais qu'il avait tout simplement guetté leur venue. Avait-il craint une trahison de la part d'Emma ou de lui et s'était-il caché derrière la remise pour cette raison ? Cette idée suscita un léger sentiment de dégoût chez Axel.

Une fois qu'ils furent à l'intérieur, Emma alluma la lampe et dit :

– Là, dans l'arrière-chambre, il y a des rideaux plus épais.

Ils allèrent dans la chambre et Emma vérifia que le rideau couvrait bien la fenêtre. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'Axel dévisagea Hellberg plus attentivement. Celui-ci fit de même, et ils sourirent tous deux. Au premier coup d'œil, Axel remarqua de façon tout à

fait instinctive qu'un changement notable s'était opéré en lui. Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'il comprit que c'était dû à l'attitude de Hellberg. Extérieurement, il n'avait guère changé. Il avait maintenant du gris aux tempes et son visage était un peu plus mince qu'avant. Mais, au lieu du regard vif et pénétrant d'autrefois, ses yeux couraient en tous sens sans se poser longtemps sur quoi que ce soit. Quand ils se furent assis, Hellberg sur le bord du lit, Axel sur une chaise près de la porte, Hellberg jeta sans cesse des regards à Axel, mais détournait les yeux dès que leurs regards se rencontraient. Il y eut un petit silence. Comme si chacun des deux essayait de retrouver le contact avec l'autre après toutes ces années, mais ne savait pas très bien par où commencer. Finalement, Hellberg demanda d'un ton très détaché :

– Alors, quoi de neuf ?

Et Axel répondit du même ton indifférent :

– Rien de spécial.

Emma était assise à la petite table de la chambre et jetait des regards inquiets autour d'elle. Par moments, elle essayait d'accrocher celui d'Axel comme pour y trouver un réconfort contre sa crainte et son anxiété. Après un nouveau silence, Axel demanda :

– Tu viens d'où, comme ça ?

– De Russie.

– Oui oui, mais d'où, là-bas ?

– Euh... je crois que dans ma position il vaut mieux pas trop donner de détails.

Et, en faisant un geste de la main, Hellberg s'empressa de préciser :

– Non, non, ne te méprends pas. Je voulais dire simplement comme ça, en général. De toute façon, il vaut mieux s'en tenir strictement à ce principe, car on aurait tôt fait de ne plus s'y tenir même là où ce serait nécessaire. Et comment ça va, chez toi ? Tu as été gracié.

– Oui.

– Le jugement a été annulé ?

– Non, c'est une grâce présidentielle... Je l'avais demandée pendant longtemps... Ou plutôt c'est Yanne qui s'en est occupé... Comment j'aurais pu, de là-bas...

– Mais tu es toujours sous liberté conditionnelle et privé de tes droits civiques.

– Oui.

Ensuite, Hellberg le questionna sur le rachat des métairies, sur ses affaires de famille, sur la mort de Youssi et d'autres choses du même genre. Il parlait vite et uniquement pour meubler la conversation. Axel nota d'ailleurs que Hellberg n'attachait pas une grande importance à ses réponses. Emma demanda si elle devait faire du café, mais les deux visiteurs refusèrent. Axel, de son côté, posa des questions sur les conditions de vie en Russie, et sur le sort des gardes rouges qui s'y étaient réfugiés. Hellberg expliqua la situation brièvement. Quand Axel demanda s'il était vrai que la Russie était revenue au capitalisme, Hellberg fit « hum » et répondit :

– Des rêves de la bourgeoisie. Du fait des conditions qui règnent, il a été fait quelques adoucissements. Un pas en arrière, deux en avant, comme dit Lénine.

Axel rit et dit :

– C'est vrai. Moi j'ai jamais été très fort question théories. Tu dois t'en souvenir.

Il ne posa plus de questions, car le ton des réponses de son interlocuteur lui montra que celui-ci n'avait pas envie de discuter de ces choses. Hellberg changea de sujet :

– Oui, la vie suit son cours, là-bas. Mais ce n'est pas pour ça que je suis venu. Il faudrait que nous nous concentrions sur nos propres affaires, et laisser nos camarades russes s'occuper de celles de la Russie. Au fait, qu'est-ce que tu penses de tout ça, maintenant ?

Hellberg semblait vouloir sonder les intentions d'Axel, et celui-ci se dit soudain qu'ils avaient dû parler de lui, avec Siukola. Il avait attendu cette question depuis le début de la conversation et il répondit d'une façon évasive :

– Bah, dans ma situation, il m'est difficile d'exprimer une opinion... Il y a tellement d'yeux et d'oreilles qui me surveillent que pour le moindre rien on m'enverrait à Tammisaari. Ce qui fait que j'ai pas vraiment intérêt à...

– Hé hé... Mais tu ne peux pas dire que ma situation soit plus enviable... Je suis comme un loup poursuivi par des chasseurs, il faut oser prendre des risques, c'est tout...

– Mm'ouais... pourquoi pas...

Axel avançait une jambe et reculait l'autre, incapable de rester immobile. Parfois il se redressait, puis s'appuyait de nouveau sur ses coudes posés sur ses genoux.

– Je me suis dit que tu devais tout de même pas avoir oublié le passé.

– Ben non... Et il serait plutôt du genre assez difficile à oublier.

– C'est bien ce que je me disais... Venons-en au fait... Je ne suis pas venu pour une simple visite de politesse. Comme tu le sais, les bouchers ont dissous le parti communiste, avec la bénédiction des socialos, d'ailleurs. Si bien qu'il faut agir en secret... Et pour ça, il faut des hommes valables. Je suis en train d'en chercher, et c'est la raison de ma présence ici.

– Ah !...

– Il nous faut des camarades qui n'ont pas froid aux yeux. Des gars comme toi, qui savent la fermer et passer à l'action le moment venu.

– Ah ouais...

– Encore une chose. Tu jouis d'une grande confiance auprès des anciens camarades. Je l'ai constaté ici. Tu n'as pas le droit de te tapir dans ton coin et de laisser cette autorité inutilisée.

– Va savoir... quelle confiance particulière je peux bien...

– Je t'assure que si. Et même plus loin que dans ce village... J'ai parlé de toi, et bien d'autres ont... On sait ce que tu as enduré, et ça suffit largement comme témoignage... La classe ouvrière de Finlande n'a pas trop d'hommes sur qui compter... Et à cause de ça, tu n'as aucune raison de jeter l'éponge... D'ailleurs, je ne t'en crois pas capable. Ne serait-ce qu'à cause de tout ce que tu as dû subir... Tu voudrais donc en rester là et tout laisser tel quel ?... Les croassements de cette bande de vautours... Tu vas les laisser tranquillement t'arracher les yeux ?

Les paroles de Hellberg étaient destinées à réveiller l'animosité d'Axel, mais en réalité c'est lui-même qui s'échauffait. Les derniers mots furent dits avec une amertume où s'exhalait une haine viscérale. Mais Axel se contenta de dire d'un ton très égal :

– Je ne l'ai pas oublié.

– Eh bien, si tu ne l'as pas oublié, il faut que tu fasses quelque chose.

Ces paroles avaient un ton définitif ne laissant aucune possibilité d'échappatoire, et Axel se mit à expliquer :

– Il m'est très difficile de faire quoi que ce soit, comme je l'ai déjà dit. Je suis sous surveillance. Il s'agit pas seulement de l'officier de justice. Dans ce patelin, on me tient à l'œil de très près. Je vis seul dans mon coin. Si je me lance dans quelque chose, avant peu ça se remarquera d'une manière ou d'une autre. Si j'avais un quelconque pouvoir d'influence, il faudrait sans doute que je m'en serve. Mais comment est-ce que je le ferais autrement qu'en parlant aux gens ? Et si je commence, on me laissera faire deux semaines tout au plus.

– Il y a bien des moyens. Tu rencontres des gens, je suppose.

– Pas beaucoup, en fait.

Ils bataillèrent longtemps. Hellberg ne cessait de répéter les mêmes arguments. À la fin, lassé, Axel se contenta de réponses vagues pour ne pas avoir à répéter la même chose. Quand Hellberg se rendit compte de son manque d'enthousiasme, ses paroles commencèrent à prendre un ton acerbe et réprobateur. Axel s'efforça de garder son calme et invoqua sa position une nouvelle fois :

– Moi je peux rien faire sans être découvert... et ça je peux pas me le permettre. J'ai les dettes de la métairie sur le dos et des enfants, jeunes et sans défense... Qui s'occupera d'eux si ma peine conditionnelle est mise à exécution et que je me ramasse encore une nouvelle condamnation en plus ?

– Qui d'entre nous peut se permettre de penser à sa famille ?... Je connais des camarades qui n'ont rien d'autre pour vivre que l'aide que leur donnent leurs camarades pauvres, et ils ne nous laissent pas tomber pour autant.

Axel ne répondit rien. Hellberg continua de parler pour tenter de le convaincre, en s'échauffant de plus en plus au son de ses propres paroles. Finalement il eut un rire désabusé en disant :

– Tu vas quand même pas me dire que tout ça c'est parce que maintenant t'as une métairie, deux même, il paraît !

La casquette qu'Axel tenait dans la main commença à se balancer furieusement. Sa respiration s'accéléra et il dit :

– Ma seule raison, c'est celle que j'ai dite...

Il fit un effort suprême pour garder son sang-froid, mais ce fut en vain.

Il se leva de sa chaise et avança d'un pas en direction de Hellberg. Son menton tremblait et sa voix était hachée, mais progressivement il parla de façon plus cohérente :

– ... Et... et moi... j'te dis... j'te dis tout net que toi t'es bien le dernier qui peut se permettre de me demander des comptes pour ça... T'as pas honte de dire des saloperies pareilles ?... Comment tu oses ?... C'est quand même pas croyable, bordel ! Tu débarques de Russie pour me faire la morale. Si t'avais rien de mieux à faire, t'avais qu'à y rester !... Pas la peine de lorgner les métairies des autres, qu'il y en ait deux ou des dizaines à vendre... Et venir me critiquer sous prétexte que j'ai jeté l'éponge... Tu te souviens de l'époque où il aurait fallu rester debout et se battre ? Qui c'est qui a jeté l'éponge, à ce moment-là ?... Moi ? Tu devrais avoir honte, putain de merde ! Si tu sais ce que c'est la honte....

Hellberg tenta plusieurs fois d'interrompre Axel d'un geste de la main. Emma, effrayée, se leva de sa chaise, puis se rassit, ne sachant que dire. Elle jetait des coups d'œil en direction de la fenêtre, car elle craignait que les voix ne s'entendissent au dehors. Lorsqu'Axel reprit son souffle, Hellberg parvint enfin à dire :

– Allons allons... Ne te mets pas dans cet état... C'est pas de ça qu'il s'agit.

– ... Pas de ça qu'il s'agit... tu sais de quoi il s'agit ?... Du fait que toi tu débarques ici pour me faire la morale !... Mais moi je te le dis tout net : si toi et les types comme toi avaient été repérés sur la route de Lahti à l'époque, tu serais pas resté en vie plus de trente secondes !... Quand moi j'ai demandé des instructions à l'état-major le dernier jour, la seule chose que j'ai entendue c'était quelques mensonges et des beuglements d'ivrognes... Ah putain !...

La fureur d'Axel ne faisait que croître, et Hellberg sembla avoir un peu peur, car Axel, qui allait et venait dans la pièce, se rapprochait de lui.

– Alors tu l'écrases ! Même avec le canon d'un fusil devant les yeux je me suis pas laissé dire des choses pareilles, alors maintenant... t'imagines !... T'as intérêt à pas l'oublier !

Hellberg se leva. Quand Axel cessa de parler et retourna vers sa chaise en haletant, Hellberg dit d'une voix parfaitement calme :

– Laissons tomber... Je ne veux pas me disputer avec toi. Et je n'avais pas l'intention de t'offenser.

Hellberg avait rapidement retrouvé son sang-froid. Il fit comme si toute la question ne l'intéressait plus et qu'il voulait calmer le jeu. Mais Axel était incapable de se calmer.

– Moi je vais te dire une chose... Je décide moi-même de mes propres affaires... Tu m'avais laissé une lettre sur la table à l'état-major quand tu étais parti, et la dernière phrase, c'était : « Fais comme bon te semblera »... Eh bien j'ai décidé à ce moment-là que c'est comme ça j'agirais désormais... Et je l'ai fait...

Axel remit sa casquette et alla vers la porte :

– Et ne viens pas te montrer ici chez une personne âgée... Trouve-toi un autre endroit... Comment elle pourra se justifier, si tu te fais prendre... Elle a déjà bien assez de problèmes comme ça...

Hellberg voulut encore dire quelque chose, mais Axel n'écouta plus. Dans le vestibule, il farfouilla longuement pour ouvrir la porte extérieure, car il n'arrivait pas à se figurer comment ouvrir le verrou. Quand il y fut parvenu, il descendit les marches à grandes enjambées. Comme ses yeux n'étaient pas encore habitués à l'obscurité, il ne voyait pas très bien devant lui et lorsqu'il se dirigea d'un pas énergique vers l'endroit où il croyait que se trouvait le sentier, il se trompa et se heurta à la manivelle du puits. Il reçut un coup douloureux sur la clavicule.

– ... Fait chier, putain !... Il manquait plus que ça !...

Une envie le prit de tout casser et de démolir à coups de pied la structure qui couvrait le puits, mais, malgré sa rage folle, il se rendit compte combien cela aurait été ridicule. Il finit par retrouver le sentier, mais il était tellement hors de lui qu'il s'en écarta plusieurs fois. Bientôt, il se calma un peu et sa vision s'accoutuma à l'obscurité. Mais, arrivé chez lui, il monta l'escalier bruyamment, au point de réveiller les garçons.

IV

Lorsqu'Elina lui demanda, d'une voix hésitante, ce qui s'était passé chez Emma, son mari lui répondit au début en soufflant et en grognant :

– Quel culot, quand même... Il débarque de Russie pour lorgner les métairies des autres...

Ce mot « lorgner » lui plaisait. Il lui semblait exprimer à lui seul toute la bassesse, la méchanceté et la médisance dont il avait pu être l'objet. Il le prononçait avec hargne et mépris, à tel point que même Siukola le mit en garde, quand ils travaillaient dans la forêt, de ne pas trop « lorgner ». Axel remarqua également au comportement de Siukola que celui-ci avait vu Hellberg après l'incident et qu'ils en avaient parlé. Deux jours plus tard, Emma passa chez Koskela et raconta à Axel que Hellberg était reparti le soir même. Il n'avait pratiquement rien dit au sujet de leur altercation et était resté sombre et silencieux. Axel était un peu gêné et s'excusa d'avoir crié de la sorte « en visite chez les gens », mais il ajouta en guise d'explication :

– Ça m'a mis tellement en colère qu'il vienne lorgner comme ça les affaires des autres et qu'il se permette de parler comme un juge.

Emma ne lui en voulait pas. Elle dit qu'elle avait toujours éprouvé une certaine « aversion » pour Hellberg, même autrefois. Et elle n'avait pas apprécié ses manières de donner sans cesse des conseils et des ordres à son « feu mari ».

Pendant longtemps après l'incident, Axel se sentit emporté par une nervosité et une excitation qui le firent redoubler d'ardeur au travail, jusqu'à l'épuisement. Le soir, une fois rentré de la forêt, il se mettait encore à travailler à la maison. Mais en même temps il était souvent d'humeur sombre et taciturne, et Elina évita désormais de parler de la visite de Hellberg.

Mais quand il était seul dans la forêt et que pendant les pauses cigarette son regard restait fixé sur un petit détail, comme une branche ou une souche, sa conscience ressassait douloureusement le passé :

– ... « Tout à fait inadaptable à une société organisée... Nous exigeons la peine de mort, car il n'y a rien au-dessus »...

Ce sont des phrases qui ne s'oublient pas. Et ce malgré le fait que le souvenir de la prison de Hennala et du procès se fût déjà estompé dans son esprit.

– ... Je me mordais les poings mais je jurais que je ne trahirais pas un camarade...

Puis il se remémora Halme, dont on racontait qu'il avait dit :

– Un homme d'honneur n'abandonne pas ses camarades, même dans le malheur...

Un sentiment douloureux s'empara de lui, pareil à une légère crampe nerveuse. Un étau enserrait sa tête et il sentit le sang affluer nerveusement sous ses paupières.

– Tu as maintenant une métairie, deux même... Oui, deux... Mais les autres ils dévoilent des statues et ils font la fête... Les gars sont dans leur trou sous terre, comme des chiens... On n'a pas le droit de leur apporter des fleurs... Chaque chef de la garde civique fait la loi comme ça lui chante...

La haine, la honte et le remords minaient son esprit.

– Et alors quoi ?... Commencer à distribuer des brochures... Quel enfantillage !... Se retrouver à Tammisaari... À quoi ça pourrait servir ?

Puis ses pensées se reportèrent sur autre chose. Il vit dans son esprit le cheminement des colonnes de réfugiés et entendit dans ses oreilles les pleurs des enfants et les plaintes des femmes. Il se rappela la détresse dans laquelle il avait mené cette troupe, avec pour seul soutien son désespoir rageur, qui puisait sa force dans la honte d'un renoncement déshonorant. Il se rappela les privations, la fuite, les renonciations, le rejet de la faute sur les autres et il dit à voix haute :

– Il n'y en a pas un qui soit meilleur que les autres... C'est comme ça. Et pourquoi moi j'aurais le devoir de veiller aux affaires des autres, merde !...

Il se leva, prit la pince pour soulever une grume, et cette idée lui traversa le cerveau :

– Et quand est-ce que quelqu'un a jamais fait quelque chose pour moi ?

La grume atterrit prestement dans le traîneau.

Un long moment après cela, on entendit une voix crier plus fort que d'habitude :

– Hue !... Allez... bon sang... fais un effort...

Pokou pressa le pas. Axel pataugeait dans la neige à côté de lui. Tout occupé à guider le cheval, il n'avait pas le temps de se préoccuper de son visage fouetté par les branches et les brindilles. Elles lui faisaient mal, mais il ne les remarquait pas vraiment.

– Du fric, du fric, ils ont que ce mot-là à la bouche, bordel !...

Axel exprimait ainsi sa haine et son mépris envers l'état des choses du monde, mais aussi toute la détermination farouche qui l'animait.

Traduite en paroles, l'amertume qu'il ressentait signifiait :

– Pourquoi ne me laissez-vous pas en paix ? Je ne serai donc jamais débarrassé de vous ?

Parfois, il avait imaginé que c'était chose faite, mais la visite de Hellberg lui avait montré qu'il se trompait.

Il lui était si terriblement difficile de se désavouer, de renier une moitié de sa vie !

En dépit de l'acharnement avec lequel il travailla pour terminer le transport de grumes avant l'arrivée du dégel, il lui resta du temps pour faire son examen de conscience.

Était-il un traître ? Un traître à quoi ? Ces accusations constituaient un défi auquel il avait du mal à faire face.

– Mais qu'est-ce que j'ai trahi, alors ?... J'avais une seule et unique cause, c'était celle des métayers... Et ma position à ce sujet n'a pas varié depuis...

Le schéma de ce débat intérieur était presque toujours le même. D'abord les accusations contre soi-même, et le découragement. Puis venaient les dénégations, avant de finir par la contre-attaque. Il revenait toujours aux débuts de la révolte, à la misère humaine et au chaos qu'elle avait engendrés. Combien de traîtres y avait-il eu alors, et précisément parmi ceux qui l'accusaient maintenant !

À chaque fois, le sentiment d'avoir agi de façon juste se renforçait.

Mais cela ne faisait qu'accroître aussi son ressentiment envers les vainqueurs. Il l'affichait clairement. Au printemps, lorsque le

transport de grumes fut terminé, le pasteur lui offrit de garder les déchets de coupe comme bois de chauffage.

– C'est pas de refus. Mais combien ça coûte ?

Le pasteur était d'humeur très bienveillante et il dit :

– Personnellement, je n'en demanderai rien... Mais il faut sans doute que nous concluions un marché pour la forme... Vu ma position, c'est un peu délicat de les donner pour rien...

– De toute façon je ne veux pas les avoir gratis... Je vous paierai... Le prix courant... Je suis tout à fait disposé à les acheter, mais au prix courant...

Axel avait lui-même songé à demander qu'on lui cède les déchets de coupe, et il avait même espéré les obtenir à bas prix, mais maintenant que le pasteur les lui offrait, il répéta les mots « prix courant » avec tant d'insistance et de contrariété que le pasteur en fut un peu attristé. Quand il lui demanda si trois jours de travail étaient un prix trop élevé, Axel lui expliqua avec chaleur qu'il en ferait même plus que cela s'il le fallait.

Le pasteur déclara que trois journées seraient le prix convenu et il repartit. Debout à côté du poste de ramassage de lait où s'était tenue cette conversation, Axel marmonna :

– ... Quand même pas accepter des aumônes... S'il s'imagine... avec des jours de travail que je payerai, moi...

Lorsque l'un des villageois le questionna à ce sujet, il répondit en insistant sur ce détail :

– Je les ai pas eus pour rien... Et de toute façon j'aurais pas accepté... C'est pas demain la veille que je mangerai leurs miettes... Je payerai avec des jours de travail...

Petit à petit, le souvenir de Hellberg et de sa visite s'estompa au gré des menus événements de la vie quotidienne. De temps en temps, un incident quelconque le faisait resurgir, mais il était de plus en plus flou. Il ne s'était pas rendu compte, ni à ce moment-là, ni plus tard, que cette visite avait eu pour lui une signification capitale. Car jusqu'alors, il avait évité de regarder son passé en face et il l'avait repoussé loin de lui.

Combien de questions il avait esquivées ! Des choses sur lesquelles il préférait se taire. Le destin de son frère, par exemple.

Évidemment, il avait fallu parler de lui et d'autres personnes, mais c'était de façon générale, sans arrière-pensées. Maintenant, c'était différent. Il pouvait évoquer la révolte avec moins de gêne. Parfois, il se disait simplement :

– C'était comme ça, à l'époque.

Pas plus que lui-même, personne d'autre n'avait remarqué ce changement, car il ne s'était pas fait en un jour. Les sujets de conversation ne manquaient pas par les temps qui couraient ! Si bien que ce thème n'était abordé que de façon occasionnelle. Mère évoquait parfois ces questions et parlait de ses fils, car elle était tourmentée à l'idée qu'ils n'avaient pas reçu de sépulture digne de ce nom. Elle ne condamna jamais Axel. Un jour, pourtant, un dimanche soir de printemps où ils étaient seul à seul côté nouveau, il dit :

– Oui... En fait, je ne leur ai pas vraiment donné d'ordres... ça s'est fait comme ça, tout seul... Mais s'ils n'avaient pas été mes frères, sans doute qu'ils n'auraient pas connu ce sort... Mais... qu'est-ce que je pouvais y faire...

– Père et moi on les avait mis en garde... vu qu'on approuvait pas ce qui se passait... Mais ils ont dit que ces jugements n'étaient pas légaux... Que d'après la loi on ne pouvait pas prononcer de condamnation à mort dans ce cas.

Axel avait parlé d'un ton un peu gêné et hésitant, mais, en entendant sa mère mentionner le mot « loi », il eut un rire amer, et il dit avec un peu plus d'assurance :

– Comme si la loi avait quelque chose à faire avec ça.... D'après la loi, même moi on n'aurait pas pu me condamner à mort, alors les autres, tu parles !... Vu que les crimes contre l'État n'étaient pas passibles de mort... Uniquement la haute trahison. C'est pas pour rien qu'ils la ramenaient sans arrêt avec les Rousskis... Justement pour cacher ça... La loi... C'est bien ça qui me met le plus en rogne... Ils ont que ce mot-là à la bouche !... Et on en est où, question légalité, en ce moment même encore, hein ? On fout les gens en prison, on leur donne de la matraque... Hum... J'avais encore jamais envisagé la chose sous cet angle... Même dans les pires moments à Hennala... Au moins ça je ne l'aurai jamais sur la conscience... Mais...

Il baissa de nouveau le ton, et, sa colère surmontée, son assurance le quitta.

– ... Mais je... y a beaucoup d'autres choses... par exemple quand je pense à Halme... même si... Finalement, qu'est-ce que j'étais, moi ?... Pas différent des autres...

Sa mère détourna le regard avec tact et, d'une voix apaisante, elle lui dit des paroles de réconfort, des paroles libératrices, et le regard maussade d'Axel retrouva peu à peu sa gaieté. Rares étaient les moments où mère et fils avaient été si proches et si ouverts l'un envers l'autre et, lorsqu'ils se mirent ensuite à parler de la tonte des moutons, ce fut sur un ton très badin.

Un soir, Elina avait fait du pain et Axel lui dit :

– Emballe-moi donc deux miches dans un torchon propre, je vais les apporter à Emma.

Elina était un peu surprise. Son mari n'aimait guère aller chez Halme, même quand il avait une raison valable. Pourquoi irait-il maintenant, alors que cette course aurait très bien pu être confiée aux garçons ? Mais elle ne chercha pas à en savoir plus.

Quand Axel arriva chez Emma Halme, celle-ci était assise dans la salle commune, plongée dans la pénombre par les rideaux tirés devant les fenêtres. Axel lui dit bonsoir et lui donna son paquet :

– Elina a fait du pain... et je me suis dit que j'allais vous en apporter deux tout frais, comme ça, pour passer le temps.

– Eh bien merci... Mais pourquoi que vous m'en apportez chaque fois ?...

– Bah on s'est dit... comme y en avait, alors... et vous, vous en faites si rarement... Du bon pain pas rassis, c'est parfois bien agréable...

Axel s'assit près du rebord de la fenêtre. Emma mit les pains sur l'étagère et revint s'asseoir, d'un pas que ses jambes ankylosées rendaient un peu hésitant. Elle lui raconta sur un ton indifférent que le seau était tombé au fond du puits et qu'elle avait eu toutes les peines du monde à attraper l'anse avec un crochet avant de pouvoir le remonter.

– Il faisait si sombre là-dedans que c'est tout juste si je voyais quelque chose.

– Il est mal fixé à la chaîne, peut-être ?... Je pourrais réparer ça.

– Non, mais, je sais pas pourquoi, il s'est mis à tanguer et le fil de fer s'est cassé. J'ai réussi à le remettre en place à peu près.

Axel était assis sur le banc. Il regardait par la fenêtre, balançait la jambe qu'il avait croisée sur son genou et inventait des sujets de conversation variés. Il demanda à Emma si elle avait assez de bûches et dit que dans le cas contraire il enverrait un des garçons casser du bois.

– Et au fait, vous avez assez de bois ? J'ai ramassé des déchets de coupe dans notre forêt... Je pourrais vous en apporter une petite charretée...

– Penses-tu !... J'ai assez de bois pour l'hiver, je t'assure.

Emma fit une brève pause, puis elle poursuivit :

– Et d'ailleurs va savoir... si après ça il y aura encore besoin de bois dans cette maison...

– Ah ? Et pourquoi qu'y en aurait plus besoin tout d'un coup ?

– Yanne est passé il y a pas longtemps... Et il m'a dit que... si j'allais à l'hospice... Il a dit qu'il vendrait la maison et le mobilier pour le compte de la commune... et que ça servirait pour payer... Que ça serait plus facile pour moi... Mais...

– Ben oui, il y a de l'idée... Pourquoi pas... Mais vous vous débrouillez encore toute seule ici, non ?

Il y eut un petit silence, puis Emma dit d'un air mélancolique :

– Il faudra bien partir un jour ou l'autre... C'est seulement que... J'sais pas... J'ai habité si longtemps ici... On était deux ans comme locataires chez Pentti quand on s'était mariés... juste le temps qu'on construise ici... J'sais pas... Peut-être que c'est de l'enfantillage... Mais on a habité toute notre vie ici...

Axel changea de position, regarda de nouveau par la fenêtre et commença à parler, son regard courant sans cesse d'un objet à l'autre :

– Oui, évidemment... C'est pas difficile à comprendre... Moi aussi j'ai souvent pensé... pensé à cette histoire, de vot' mari... Vu que moi aussi, j'avais un peu poussé à la roue... J'y repense toujours avec regret... même si... difficile de savoir à l'avance... si on savait toujours tout dans ce monde...

Il s'interrompit. Son air un peu troublé ne l'avait pas quitté. Il ne vit pas que le regard d'Emma s'assombrit un instant, d'une manière qui montrait que ce dont il venait de parler ne lui était pas

étranger. Mais cela ne dura qu'un instant. Sa voix ne trahit aucune émotion lorsqu'elle dit :

– Allons, ne te mets pas des choses comme ça en tête... Un homme de cet âge doit savoir ce qu'il fait... Je peux te dire qu'il l'a bien regretté lui-même, plus d'une fois... Et pourtant c'était pas facile pour lui de s'ouvrir avec moi sur des choses pareilles... On a passé quarante et un ans ensemble, et il m'a parlé qu'une seule fois de ses soucis... Et pourtant je le questionnais de temps en temps... Mais chaque fois il répondait autre chose... Mais je le connaissais bien, tu peux me croire, et je savais... Quand il y avait quelque chose qui tournait pas rond, il devenait toujours horriblement tatillon... Il parlait peu, il regardait par la fenêtre et ses phrases c'étaient seulement deux trois mots... Mais en fait maintenant je... Je peux plus lui en vouloir... Je me suis dit que c'était son destin.

Un air de soulagement apparut progressivement sur le visage d'Axel tandis qu'il écoutait les paroles d'Emma. Sa voix, même, semblait libérée d'un fardeau :

– Oui, oui... Son destin, sans doute... D'un autre côté, je me suis consolé en me disant justement que même moi, qui l'ai poussé à... j'aurais pas pu mieux que les autres... Il était pas du genre à se laisser dicter sa conduite... Mais tout ça semble tellement insensé.... Quand on se représente seulement un peu ce que les autres ont vécu... Mais quand les gens se prennent pour le Christ... Si parmi les juges il y en avait eu au moins un digne de ce nom... les choses auraient tourné autrement, sur bien des points...

Axel parlait avec volubilité, le flot de paroles se déversait, librement, et Emma s'essuyait les yeux.

Il était tard quand Axel prit congé. Emma le raccompagna à la porte.

Sur les marches, Axel regarda vers le ciel :

– On dirait que le beau temps va se maintenir.

– Ne dis pas ça ! Je sais pas depuis combien de temps j'attends qu'il pleuve sur mes navets.

La porte grinça, et Axel s'en alla. Au passage, il jeta un coup d'œil en direction de la remise à bois :

– Rien n'a été débité... Il faudra que je dise à Vilho... Elle ment parce qu'elle ose pas...

Dans la pénombre de cette soirée d'été, il rentra chez lui sans se presser. Il observa les alentours du sentier : les arbres, les oiseaux qui chantaient encore tard dans la nuit haut dans les branches, l'herbe et ce genre de choses. Il ne pensait à rien, mais il se sentait léger et heureux.

V

Un matin de juillet, Axel se rendit au presbytère pour effectuer ses trois journées de travail en aidant aux foins. Il ressentait une inquiétude désagréable dans son esprit, qu'il n'arriva à identifier que lorsqu'il fut arrivé plus près du presbytère :

– Ils sont tous là... Tous les deux en vacances, Ani et Ilmari...

Plus il approchait du presbytère, plus se renforçait en lui la sensation confuse qu'il lui répugnait de s'y rendre, et ses pensées tournaient autour de la rencontre qui allait avoir lieu.

– Voyons... C'était une semaine avant la révolte... Qu'est-ce qu'on était en train de faire ?... Ah oui, on transportait de la glaise... Ils ont dû dire quelque chose, je pense, et même s'ils ont rien dit, ils ont dû le penser... Et c'est alors que j'ai dit que dorénavant les redevances c'était fini... Ils l'ont pas oublié, j'en suis sûr.

Ses lèvres se pincèrent de plus en plus fort à mesure qu'il approchait du presbytère. Les ouvriers s'étaient assemblés, comme autrefois, dans la cour des valets de ferme, pour attendre les ordres. Il se dit qu'il aurait dû se mettre en route plus tôt. Il aurait été plus agréable d'être sur place tandis que les autres arrivaient que de se joindre maintenant au groupe déjà formé.

Sa démarche et toute sa personne laissaient voir une gaieté calculée lorsqu'il s'approcha des ouvriers. Il les avait vus de nombreuses fois depuis sa sortie de prison, mais cette fois la situation était différente. Il lança un joyeux « bonjour » et, dans les réponses qu'il reçut, il crut discerner un peu de ce qu'il avait en tête pendant le trajet. Un des hommes dit d'ailleurs :

– Alors, on vient faire une corvée ?

– Bien oui.

– Tu te rappelles encore ? Ça fait combien de temps que t'as plus fait de redevances ?

– Un p'tit bout de temps, je crois.

Le contremaître vint pour distribuer les travaux, et le silence se fit. Quand il eut assigné une tâche à tous les autres, il dit :

– Et toi, qu'est-ce que tu pourrais faire ?

– Tout ce que tu me diras. Tout me convient.

– Va mettre le foin en meulons. Autrefois, tu faisais l'andainage, mais Leivo a hérité de ton boulot.

– Faut bien changer de gars de temps en temps.

Quand un homme revient sur son lieu de travail après sept années d'absence, il est inévitable que cela fasse jaser. Mais Axel n'y voyait pas d'inconvénient. Il se contenta de prendre une fourchée de foin plus grande que la normale et la ficha sur le pieu :

– Ouais... c'est moi le grand bandit... C'est moi qui ai rédigé les ordres d'exécution.

Un silence se fit. On n'entendit que des grognements indistincts, et certains lancèrent des regards précautionneux en direction du bâtiment principal, pour s'assurer que personne ne venait de cette direction.

Axel accéléra la cadence. En quelques fourchées, il fit un ballot qu'il plaça sur le pieu d'un air décidé :

– Et y en a qui sont toujours de cet avis. Alors que j'ai des papiers qui prouvent mon innocence. Une attestation signée de Ståhlberg lui-même disant que je n'ai pas volé quoi que ce soit ni ordonné d'exécuter qui que ce soit.

Les hommes continuaient à se taire.

– Qui d'autre parmi vous a un papier signé du président de la République en personne attestant qu'il n'a tué personne ?... Moi j'en ai un... Autrement dit, moi je peux prouver que c'est vrai s'il le faut, mais vous, comment vous ferez si on vous accuse ?

Il y avait dans ses paroles un ton de plaisanterie, et les autres se prirent au jeu :

– Ben ouais, on n'en a pas... On serait mal barrés si on nous accusait.

Quelqu'un dit prudemment :

– Ils ont qu'à accuser, si ça les amuse.

Et Axel continua. Il parla, clairement, ouvertement, crûment, mettant à nu toutes les pensées secrètes de ses compagnons. C'était

en fait la première fois qu'il exprimait ses opinions sur le passé devant des étrangers. Mais il était incapable de parler en restant debout immobile. Son rythme de travail acharné lui était nécessaire pour parvenir à dissimuler son agitation secrète. De temps en temps, il se taisait, et les autres l'imitaient. Vers midi, il s'était calmé et l'atmosphère s'était détendue.

Axel, appuyé sur le manche de sa fourche, dit :

– Oui, c'est vrai, on a perdu... Statue ou pas statue...

À l'heure du déjeuner, les ouvriers retournèrent au presbytère. Axel avait d'abord eu l'intention de rester dans les champs pour manger les provisions qu'il avait emportées. Mais il aperçut des gens de la famille du pasteur près du bâtiment principal.

– Finalement, je crois que ce serait plus agréable de déjeuner là-bas. Si j'y allais moi aussi...

Il avait songé subitement que les autres s'imagineraient peut-être qu'il avait peur des messieurs.

Les autres ouvriers allèrent manger à l'intérieur, dans la maison des valets. Axel s'assit à l'ombre sur les marches de la remise et commença à manger. Il avait un petit bout de fromage et un morceau de pain noir sec. Dans une bouteille, il y avait du lait, qu'Elina avait écrémé à la cuillère. Axel plaça le pain entre ses dents, il le tordit et lorsqu'il se rompit brusquement, sa main heurta son menton. Les dents broyèrent puissamment le morceau jusqu'à le réduire en miettes, et il mouilla sa bouchée d'une gorgée de lait. Tout en mastiquant, il observait du coin de l'œil ces messieurs-dames assis dans le jardin, où se trouvaient aussi deux landaus. Ani avait un fils, Ilmari une fille. Un choix du destin qui déplaisait fortement au capitaine, disait-on.

– C'est quoi c' cirque ?... Y sirotent des jus de fruits en parlant de banalités... Sûr que la bonne femme aussi participe à toutes ces réunions qui se tiennent partout, vu que c'est pas le travail qui la retient. Tout ce qu'elle sait faire, c'est emmerder les servantes.

Mais il ne ressentait aucune animosité envers ces gens. Tout au plus un léger mépris.

Le pasteur et sa femme avaient attendu l'arrivée de leurs enfants avec impatience. Mais après quelques journées passées en leur

compagnie, la conversation n'avait plus le même goût : ils avaient épuisé les sujets et étaient un peu lassés.

De plus, père et mère sentaient que les relations entre leur fils et sa femme n'étaient pas les meilleures qui soient. Leur comportement ne laissait rien apparaître de particulier, mais certains regards en disaient long. Laura était mélancolique et elle se faisait visiblement violence pour participer à la discussion. Elle s'occupait de sa fille avec une dévotion qui trahissait un besoin désespéré de se réfugier dans un autre univers.

Le pasteur et sa femme avaient noté également que, lorsqu'Ilmari regardait Laura, ses yeux prenaient une expression morne et vide.

Ce n'était pas seulement parce que Laura avait appris que son mari la trompait. Cela avait en fait commencé peu de temps après le mariage. Une fois retombé l'enthousiasme suscité par leur nouveau logement et son ameublement raffiné, Ilmari eut tôt faire de remarquer, pendant leurs conversations le soir, qu'il était marié avec une jeune femme très ordinaire, en qui il n'y avait rien d'intéressant.

Bientôt on vit le capitaine Salpakari se promener seul le soir. Et, au bout d'un certain temps, il reprit ses habitudes au mess des officiers, où il s'enivrait, de plus en plus arrogant et querelleur.

Les soldats de la compagnie durent subir la sévérité accrue de leur chef. Tatillon et laconique à l'extrême, il exaspérait ses hommes. Il infligeait régulièrement les punitions les plus sévères que lui permettait son rang et, lorsqu'il rédigeait l'ordre, le texte commençait généralement par ces mots :

– Je me vois contraint de punir le soldat N...

Une nuit, après une soirée de beuverie au mess, il se retrouva dans un lit qui n'était pas le sien, avec une femme qui ne l'était pas non plus. Cela se passa tout simplement, c'était une femme qu'il avait déjà fréquentée et qui lui avait gardé sa porte ouverte. Laura l'apprit par la voie par laquelle ce genre de chose parvient généralement à l'oreille des épouses. Les racontars se rapprochèrent d'elle progressivement, jusqu'à ce qu'une connaissance intime lui révèle l'affaire, d'un ton de commisération mêlée de joie maligne.

En dépit de sa jeunesse et de son inexpérience, Laura sut défendre sa position, malgré tout le respect mêlé de crainte qu'elle

continuait d'éprouver pour un mari bien plus âgé qu'elle. Elle se serait peut-être apaisée si Ilmari avait fait acte de contrition, mais celui-ci se raidit aussitôt dans son attitude arrogante, ce qui rendit la chose encore plus difficile à supporter pour elle.

– Pourquoi attaches-tu une telle importance à une affaire aussi triviale ? Cette femme ne signifie rien pour moi.

– Alors pourquoi est-ce que tu es allé la voir ?

– Je veux dire qu'elle ne signifie rien pour moi sur le plan intellectuel. C'est une catin, je la considère comme telle, et c'est en tant que telle que j'ai besoin d'elle. Tu te fais du tort en prenant une telle attitude. Tu es ma femme, et tu n'as pas le droit de te mettre au même niveau qu'elle et de te sentir jalouse. La seule chose ennuyeuse dans cette affaire, c'est son caractère trivial.

Il répétait le mot « trivial » comme si celui-ci eût effacé tous ses torts. Mais sa femme qui pleurait sur le lit ne savait même pas exactement ce que ce mot signifiait, et l'eût-elle su que cela n'eût rien arrangé.

Ce n'est pas que le capitaine Salpakari eût un cœur de pierre. Il était sensible à la pitié, mais la pitié devenait douleur et la douleur devenait contrariété, si bien qu'il se renfermait dans sa coquille.

Comme tout cela était vain, « trivial » et futile ! Sa femme manquait-elle donc à ce point de grandeur d'âme qu'elle ne savait pas l'importance respective des choses de la vie ?

Devait-il donc, lui, le capitaine Salpakari, le futur général et l'ogre blond des forêts boréales, se mettre à genoux à côté de la couche de son épouse, gazouiller des enfantillages et se vautrer dans la mesquinerie et la pusillanimité ?

Debout à côté de la porte, il regarda sa femme en pleurs :

– Je reconnais avoir mal agi envers toi. Je te demande pardon, mais je te demande également de te lever et de me pardonner debout. Te lèveras-tu ?

Il n'eut pour réponse que des reniflements et des paroles naïves, sans grandeur :

– Pourquoi tu as fait ça ? Pourquoi tu as fait ça ?

Ilmari resta encore un instant immobile. Puis il se ressaisit, son regard se durcit, ses lèvres se serrèrent fortement, et elles s'entrouvrirent pour lâcher ces mots :

– Pourquoi ? Tu n'es plus une innocente jeune fille, je trouve idiot de ta part de demander quels peuvent être les motifs des testicules.

Il s'habilla, serra sa ceinture un cran plus fort que d'habitude, sortit et rentra tard auprès de sa femme éplorée et apathique.

L'affaire se tassa au bout d'un certain temps, mais, à la veille de partir en vacances, Laura menaça d'en parler aux parents d'Ilmari :

– Si tu le fais, c'est le divorce. Ils n'ont pas à être mêlés à cette affaire.

Laura ne dit rien aux parents. Elle fit de son mieux pour cacher ses états d'âme.

Toute la famille était installée dans le jardin. Les deux bébés dormaient dans leur landau à l'ombre des pommiers. Il faisait chaud, tous se sentaient un peu alanguis après le petit-déjeuner. La femme du pasteur était fatiguée et irritable. Elle lança plusieurs fois un sujet de conversation, mais n'eut pas la force de continuer :

– Quand nous étions enfants, en été nous faisions des excursions dans les alentours de notre maison... Les gens faisaient souvent ça... On partait en famille quelque part. On pique-niquait dans la nature.

– Ah, c'était autrefois, ça. Nous aussi, on faisait ça quand on était à la campagne. Mais c'est fini, ça, aujourd'hui.

Le pasteur, qui venait de prononcer ces mots, paressait sur sa chaise de jardin en attendant que les enfants se réveillent, pour pouvoir babiller avec eux. Hélène, qui passait son temps à rectifier sa posture et à s'éventer, poursuivit, comme si elle reprochait à l'un des membres de la compagnie, ou peut-être à tous, d'être responsable de la disparition des pique-niques de son enfance :

– On n'emmenait jamais de domestiques. C'est Maman qui s'occupait des provisions... Je me souviens, il y avait des plats que je n'aimais pas particulièrement à la maison et que je trouvais excellents quand on les mangeait en pleine nature. Mes frères portaient le panier... Ani, tu as pensé à dire aux filles au sujet du linge de notre garçon ?

– Oui.

– Si tant est que ça serve à quelque chose... Elles oublient ce qu'on leur dit et, quand leur en fait la remarque, c'est tout juste si

elles ne vous arrachent pas les yeux de la tête... Et Aino, c'est une communiste, par-dessus le marché.

– Penses-tu ! dit le pasteur avec une moue, à quoi Hélène répondit du tac-au-tac :

– Mais oui, que je pense !... Son père était communiste lui aussi... Enfin, de toute façon, elle n'arrête pas de casser de la vaisselle... Pourquoi est-ce qu'il n'y a pas de vent ? Nous devrions aller faire un pique-nique, comme ça... Mais il n'y a pas d'endroits intéressants dans les parages. Pas d'endroits comme il y en avait près chez nous quand j'étais petite.

Le pasteur s'efforça de calmer l'énervement de sa femme en suggérant :

– C'est une idée à creuser... Si les enfants étaient un peu plus grands...

– Les enfants, ils ne poseraient aucun problème. Non, c'est la nature. Elle n'est pas la même ici.

Hélène ne cessait de se dépenser en activités multiples, de plus en plus même. Mais, souvent, elle était aussi extrêmement fatiguée. Quand elle était en compagnie, on voyait qu'elle devait fréquemment se faire violence pour réprimer ses accès de colère. Accès dont le pasteur aurait fait les frais en temps normal : ses enfants et leur famille n'étaient pas des intimes, et de ce fait ils étaient à l'abri de ces éclats.

Le pasteur avait parlé de l'état de sa femme avec son gendre, qui lui avait expliqué que c'était l'effet de la ménopause. Cependant, il eût été impensable d'évoquer de tels détails avec la femme du pasteur. Le gendre tenta de lui parler de façon détournée, mais il n'osa pas aborder directement un sujet aussi délicat avec sa belle-mère. Aussi lui conseilla-t-il d'aller voir un autre médecin, invoquant comme prétexte sa propre jeunesse et son inexpérience.

Mais Hélène resta sourde à ces conseils. Elle estimait qu'elle n'était pas malade, mais simplement fatiguée, ce qui n'avait rien d'étonnant, avec tout ce qu'elle devait endurer. Comme maintenant, par exemple.

– Non mais regardez-moi ça ! En plein jour, alors que les autres se fatiguent à la tâche !

Elias Kankaanpää passait devant le presbytère en poussant sa bicyclette. Un chantonnement irrégulier trahissait son ivresse, et ce n'était pas le seul signe. Les pans de sa veste déboutonnée pendaient pesamment sous le poids des poches. Elles ne contenaient pas de bidons d'alcool, car Elias n'avait pas le culot d'en transporter sur lui.

Par moments, il manquait de perdre l'équilibre, et si le mouvement l'entraînait du côté duquel il tenait sa bicyclette, il devait passer le pied par-dessus le pédalier pour éviter de tomber. Ayant aperçu les messieurs et les dames, il entama un monologue indistinct sur une mélodie tantôt montante tantôt descendante :

– Ah... le bel été... hips... ouh là !... Bien le bonjour de chez Kankaanpää... Je rent' chez moi comme ça... tout tranquille... J'ai des choses à faire... Pas possible de traînasser par une si belle journée... ouh là... Après tout, j'ai le droit d'emprunter les routes de Finlande comme n'importe qui d'autre...

Les gens assis dans le jardin ne distinguaient pas tout ce qu'il disait. Par ses gestes et ses mimiques, la femme du pasteur affichait son impatience et son mépris, mais les autres ne prêtèrent guère attention à Elias. Celui-ci s'arrêta, rajusta sa casquette, sortit un miroir de sa poche et se regarda :

– Faut voir un peu quel sourire afficher, si jamais je rencontre des filles.

Puis il reprit sa route :

– On rentre, on rentre, Elias... Et la jeune fille sur le rocher, regardait son beau boucher... Les p'tits garçons ils se battent, et les grands boivent de l'eau-de-vie, que les jolis bateaux à moteur rapportent d'Estonie... ouiiii... Bonne continuation à tous... oui... j'vous dis moi...

Il disparut au tournant. Une énième fois, la femme du pasteur se redressa dans son siège. Elle ouvrit le col de son chemisier et s'aéra de la main.

– Ani, pourrais-tu demander aux domestiques d'apporter du jus de fruit, s'il te plaît ? Qu'elles prennent celui de la cave... il est plus frais. Mais comment le laisse-t-on continuer de la sorte ? Tous dans ce village, jusqu'au plus jeune enfant, savent qu'il vend de l'alcool en contrebande, et pourtant il ne se fait pas prendre.

– Eh oui, dit le gendre, le problème c'est qu'il ne suffit pas que ça se sache, encore faut-il le prendre sur le fait. Et c'est là que ça devient compliqué. De plus, personne ne veut aider les autorités, parce que tous sont coupables à un degré ou un autre. Cette loi sur la prohibition était une mauvaise idée.

– Oui, oui. On sait que vous autres médecins vous écrivez des ordonnances d'alcool pour vos connaissances. Ce n'est pas plus joli... mais vraiment pas...

Le gendre eut un léger sourire.

– Uniquement comme médicament, et en cas de nécessité.

– Oui bon, je ne parlais pas de toi. Je sais que tu ne fais pas ça... Mais qu'importe la prohibition ? Comme s'il n'y avait pas d'autres sujets de préoccupation dans ce pays ! Ce Kankaanpää, par exemple, ce n'est pas seulement un contrebandier, mais aussi un communiste, et il le dit publiquement ! Et Siukola ? Pourquoi est-ce qu'on l'a relâché ? C'est pas étonnant : même dans la justice, il y en déjà qui pensent comme lui... Ah, ils sont malins ! Les sociaux-démocrates se cachent sous le masque de la légalité et s'emparent petit à petit de tous les postes importants de la société... Et le communisme profite de ce phénomène pour s'infiltrer dans le pays. Pour moi, ils sont de mèche, je n'en ai jamais douté. Vous n'avez pas lu leurs programmes dans les journaux ? On y dit sans détour qu'il faut combiner actions légales et actions illégales, en fonction des besoins du moment. Si !... Qu'est-ce que vous dites de ça ? Et tout le monde reste endormi. Un beau matin, les gens se réveilleront dans une société bolchevique... Le dernier matin... Est-ce que c'est bien frais ? Il fait chaud même dans la cave. Pourquoi est-ce que tu laisses la porte ouverte chaque fois que tu y vas, Aino ? Il y a pourtant la lumière, là-bas, que je sache.... Suffit, suffit... Tâche de t'en souvenir, Aino. Vous me croirez si vous voulez, mais parfois je pleure en pensant à ces choses.

Les autres répondirent d'un ton à demi convaincu. Ils étaient tous plus ou moins de la même opinion, mais la haine du marxisme qu'affichait la femme du pasteur avait quelque chose d'excessif, et de plus elle en parlait si souvent que cela en devenait pénible. Mais Hélène ne se contenta pas de leurs acquiescements timorés, et

poursuivit sur le même thème, pour les forcer à prendre position plus nettement.

Ilmari était assis avec décontraction sur sa chaise, les genoux écartés, les coudes sur les accoudoirs et les mains jointes sur la poitrine. Il n'avait fait que de rares commentaires, et il dit d'un ton blasé :

– Tu n'es pas la première ni la seule à en pleurer. Mais pleurer ne sert à rien. C'est en fait exactement comme ça que ça s'est passé en Italie... Mais le pays et le peuple sont différents. Les Italiens ont réglé ça en trois coups de cuiller à pot. Nous, il faut croire que nous n'en sommes pas capables.

Le pasteur était gagné par la torpeur et n'avait pas envie de discuter. Il dit d'une voix paresseuse :

– L'Italie, c'est l'Italie, et la Finlande, c'est la Finlande... On ne peut pas toujours tout transposer... Les Allemands non plus ne sont pas capables de mettre de l'ordre chez eux, malgré leur réputation d'efficacité.

L'efficacité allemande et la trahison de l'armée allemande par les marxistes avaient été tant de fois débattues dans ce groupe à l'occasion de discussions à caractère politique que personne ne jugea utile de poursuivre sur ce thème. Le médecin ne put toutefois s'empêcher de demander à Ilmari qui, à son avis, de Hindenburg ou de Ludendorff, avait remporté la bataille de Tannenberg. Ilmari se réveilla de sa torpeur et son regard s'anima aussitôt :

– À mon avis, c'est un débat sans intérêt. Le vainqueur est évidemment celui qui porte la responsabilité de la victoire, en l'occurrence Hindenburg. Peu importe de savoir qui a eu l'idée de l'opération militaire. Ce qui compte, c'est la manière dont elle a été menée. Et, soit dit en passant, cette bataille est riche d'enseignements et importante de notre point de vue. Elle montre en effet avec combien peu d'effectifs on peut obtenir de grands résultats, si ces effectifs sont de qualité et sont dirigés avec détermination et enthousiasme...

La femme du pasteur avait maintenant l'occasion d'exprimer son opinion sur l'un de ses sujets favoris, la défense nationale. Elle en parlait si souvent que le pasteur, sous couvert d'humour, la mettait en garde contre un bellicisme excessif.

– La supériorité qualitative. J'ai déjà entendu ce mot dans la bouche de nombreux officiers. Pourtant, ce qui compte avant tout, c'est l'amour de la patrie et la volonté de la défendre.

– Ce sont justement des parties composantes de la supériorité qualitative, tout comme l'efficacité de la formation et le matériel.

– Oui, mais c'est l'esprit qui compte. Pensez par exemple à la guerre de Finlande... « Qui endure la faim et le froid la victoire obtiendra... »

– Mais cette guerre, on l'avait perdue, en fin de compte, non ? Et n'était-ce pas justement à cause de la famine et de la pauvreté ?

Le gendre parlait de façon imprudente, et la réaction de la femme du pasteur ne se fit pas attendre.

– Écoute-moi bien, Eino, il n'y a pas de quoi rire. Tout le monde pense uniquement au moment présent. Durant toute notre histoire, nous avons été en guerre avec la Russie. Par quel miracle ça s'arrêterait maintenant ? Au moment même où elle est sous la botte des pires bandits que la terre ait portés, de scélérats qui feraient pâlir Ivan le Terrible lui-même ?... Et le jour où nous devrons affronter cette épreuve... Parfois, quand j'écoute dans le train la conversation des appelés, c'est affreux... « Oui, c'est pas trop dur si tu penses à rien »... « Les vieux, ils peuvent être dispensés d'exercice »... « Quand ce sera la quille, je me soûlerai pendant trois jours »... J'en ai le cœur serré, d'entendre dire de telles choses... Mais faut-il s'en étonner ? Même au Parlement, on dit pis que pendre de notre armée. Je n'ai jamais eu cette institution en haute estime, mais maintenant elle a carrément pris le parti des traîtres à la nation ! C'est si terrible, si cruel ! J'avais toujours tenu par exemple Santeri Alkio pour un défenseur de la patrie, même s'il avait des sympathies pour les rouges. Mais qu'il dise du haut de la tribune que des mères se plaignent auprès de lui que leurs fils rentrant de l'armée soient devenus des ivrognes, qui fument et qui ont même des maladies vénériennes, quel mensonge éhonté !...

Ilmari sourit pour lui-même :

– L'alcool et le tabac, ce sont des broutilles... et les maladies vénériennes, ça se soigne. Ce qui est sûr, c'est que même s'il est totalement abstinent, un soldat qui n'a pas été formé efficacement,

ça ne sert à rien... Et comment les former, puisqu'on n'accorde pas de crédits à l'armée ?

– Exactement. Et pourquoi ? Parce que la bourgeoisie presque tout entière se met à plat devant les socialistes et n'ose pas réagir... C'est de la démocratie, il paraît... C'est tout simplement parce qu'ils veulent garder leur place au gouvernement... Des incapables, des impudents ! Et sur ce point, comme par hasard, ils n'ont absolument rien contre le soutien des rouges. C'est uniquement à cause de ça... Uniquement... Oh, quelle température étouffante !... Laura, tu voudrais bien aller me chercher un linge blanc, que je me le mette sur la tête. Je vais finir par avoir une insolation...

Laura se leva pour aller chercher le linge. Le pasteur et le gendre auraient voulu nuancer l'opinion d'Hélène, mais Ilmari déclara :

– Mère a entièrement raison sur ce point. Au Parlement, il y a une majorité bourgeoise, et pourtant c'est la gauche qui décide... Et précisément pour la raison que mère a mentionnée. Ça ne fait pas un pli. Elle montre sur ce point bien plus de clairvoyance que les soi-disant hommes d'État.

La femme du pasteur se réjouit de voir son fils partager son avis – ce qu'elle savait de toute façon – mais aussi de ses compliments. Elle avait songé un jour à se porter candidate à la députation, et elle aurait sans doute été largement élue, mais le pasteur l'en avait dissuadée.

Laura apporta le linge et sa belle-mère s'en couvrit la tête.

– Tout à fait. Inutile de sourire à ce que je dis... Je sais que j'ai raison, bien que je sois une femme et peut-être un peu exaltée... Mais pour l'instant, je n'ai pas encore eu d'insolation...

Elle fut brusquement interrompue par le pasteur, qui se leva, tendit le bras vers le landau et prit dans ses bras sa petite-fille qui venait de se réveiller :

– Mais qui c'est qui se réveille comme ça ?... La petite fillette à son grand-père, c'est ça ? Qui c'est qui ouvre ses jolis petits yeux ?... C'est les papillons qui l'ont réveillée, la fifille à son grand-père ?...

Le pasteur gazouillait d'une voix enfantine inattendue, et il pressa la joue de l'enfant contre la sienne. Laura demanda si elle était mouillée, et le pasteur vérifia, d'un air scrutateur :

– Non... Mais non, hein ? La petite-fille à grand-papa... Mais qui c'est qui se frotte les yeux de ses petits poings ?... Mais qui c'est ça, ce petit trésor adorable ?... C'est les oiseaux qui t'ont réveillée, hein ?... Ils chantent tous, pour la petite-fille à grand-papa... Mais chut, on va laisser dormir le petit cousin, ce gros paresseux... Mais cette petite friponne, cette friponne à son grand-père, elle se réveille comme ça... hmmm... hmmm... hmmm...

En entendant le pasteur parler ainsi au bébé, les autres sourirent avec bienveillance, et le pasteur resta un peu confus. Durant ces journées de vacances, son esprit avait été entièrement occupé par ses petits-enfants, en particulier par la fille d'Ilmari. Pour cacher son embarras, il tourna la petite vers son père :

– Qui c'est qu'i' y a là ? C'est papa ?... Tu vas chez papa ou maman ? Ou est-ce que tu restes la petite fifille à grand-papa ?

Ilmari agita la main en disant :

– Coucou...

La femme du pasteur se leva aussi pour tapoter la joue de l'enfant. Elle lui dit quelques paroles gentilles, mais se lassa bientôt et retourna s'asseoir à sa place. L'agitation provoquée par le réveil de la petite fille avait également réveillé son cousin, et les adultes eurent ensuite l'esprit occupé par les deux bébés, et oublièrent leur sujet de conversation. Au bout d'un moment, Ilmari regarda sa montre, se leva et dit :

– C'est l'heure d'aller faire du cheval.

– Par cette chaleur ?

– Et pourquoi pas ? Pourquoi pas maintenant, justement ? Cette inactivité, ça vous pourrit un homme !

Il rentra, puis ressortit en uniforme, la cravache sous l'aiselle. Son aspect extérieur était transformé. Il se dirigea d'un pas à la fois souple et martial vers l'écurie, la tête haute, le regard droit. Les ouvriers du presbytère étaient tous dans la pièce des valets, et seul Axel était en vue, couché sur le dos sur le seuil de la remise. Ilmari ne l'avait pas bien regardé, ni reconnu, d'autant plus qu'Axel avait le visage tourné dans l'autre direction :

– Vous, allez me seller mon cheval.

Axel se leva :

– Hein, un cheval ?... Quel cheval ?

– Sirkka, voyons !... Ah !... J'ai dû me tromper... Où sont les autres ?

– Bah, je peux bien m'en occuper... Si vous me dites où est l'équipement.

En reconnaissant Axel, Ilmari se raidit et dit brièvement :

– Allez plutôt le dire au garçon d'écurie... Comment s'appelait-il, donc ? Veikko, je crois... Il saura...

Axel alla vers la cabane des valets et appela depuis le pas de la porte. Le garçon d'écurie sortit et alla chercher le cheval. On ne l'avait pas mis au pâturage, afin qu'Ilmari puisse en disposer à sa guise.

Axel retourna sur le seuil de la grange. Il s'assit et alluma une cigarette pour se donner contenance, car la proximité du capitaine rendait l'atmosphère tendue de part et d'autre. Ilmari, qui le ressentait aussi, faisait les cent pas le regard rivé à terre et en frappant le montant de ses bottes de sa cravache. Chacun des deux se taisait et faisait mine de penser à autre chose. Chaque fois qu'Ilmari faisait demi-tour, Axel l'observait du coin de l'œil. Les gants du capitaine l'irritaient quelque peu.

– Qu'est-ce qu'il peut bien foutre avec des gants, par cette chaleur à crever ?...

Les gants d'Ilmari étaient en fine peau de chamois. Il en avait gardé les boutons ouverts et replié le bas. La cravache frappait à intervalles réguliers sur les bottes, Ilmari rectifiait sa posture et rajustait son col serré, tout en lançant des coups d'œil en direction de la porte de l'écurie, d'un air impatient. Le garçon d'écurie finit par amener le cheval et, à sa vue, sa mauvaise humeur ne fit qu'augmenter. Le cheval, malgré des traces d'une ascendance noble, ne correspondait pas à l'idée qu'il se faisait d'un vrai destrier. Il vérifia la sangle de la selle et dit avec une moue :

– Votre intention est donc que je me rompe le cou ?... Vous avez été militaire ?

– Non, monsieur le capitaine... Je ferai mon service seulement en automne.

– Ça se voit. J'espère qu'on vous affectera dans la cavalerie, pour que vous appreniez à seller un cheval. Tenez-moi ça.

Ilmari tendit sa cravache au garçon d'écurie rouge de confusion, et entreprit de serrer la sangle lui-même.

– Voilà... Cravache...

Le jeune homme lui donna sa cravache et Ilmari mit le pied à l'étrier et sauta en selle. Le cheval tourna sur lui-même en frappant le sol de ses pieds, avant qu'Ilmari réussisse à lui faire prendre la direction désirée. Quand il s'en alla, Veikko et Axel le suivirent du regard. Le garçon était encore tout rouge à cause des remontrances d'Ilmari, et il dit à Axel, à la fois pour exprimer sa colère et pour sauver la face :

– Si seulement il pouvait se le rompre, son cou de merde... Ce connard, quand il est permission ici, il arrête pas de faire chier... Qu'il aille se faire foutre !... Il passe son temps à s'engueuler avec sa bonne femme... Oh, mais en chuchotant, hein, pour pas que les vieux ils l'entendent...

– Comment tu sais ça ?

– Les gars les ont entendus, l'autre soir... Ils se lançaient des amabilités, là-bas, à la plage... Mais quand ils sont pas seuls, ils font comme si de rien n'était... Moi je serai encore ici jusqu'à ce que je parte pour l'armée, mais après je reviendrai plus. Pas tant que ce sale vautour viendra en visite.

– Bah, t'occupe !... S'ils t'énervent, je le comprends. Pour ma part, ils ont qu'à faire ce qu'ils veulent, et se balader à cheval si ça les amuse.

Axel se recoucha et son état d'esprit correspondait exactement à ses paroles. Le garçon d'écurie retourna à l'intérieur en grommelant :

– Tu vas voir la prochaine fois... on va te tartiner ta selle avec de la merde... enfoiré de mes deux !...

Ilmari prit le chemin du presbytère en direction du bourg. Il sentait dans tous ses membres une sensation délicieuse chasser l'ennui et l'apathie : l'exercice physique agissait sur la circulation sanguine. D'une façon générale, il se sentait mieux dès qu'il avait quelque chose à faire.

Il passa devant le magasin, dont la cour était empuantie par les tonneaux de pétrole qui chauffaient au soleil de midi. Il n'y avait personne en vue.

Mais devant chez Leppänen, Valtou se tenait au bord de la route, et Ilmari ne pouvait passer en l'ignorant.

– Sur le ch'val de grand-papa, quand il court il fait caca...

Ilmari menait son cheval au pas, et il entendit l'apostrophe. Il s'amusa de voir le garçon qui l'observait avec inquiétude, prêt à détaler au moindre mouvement. Mais comme Ilmari passa son chemin, Valtou fit une autre tentative :

– Ta jument s'appelle Io. Elle a un cul comme un I et un O.

Cette fois, Ilmari partit au galop en riant. Il ressentait chaque fois une sorte de sympathie amusée envers le garçon.

Leppänen... Oui, c'est bien là qu'il habite.

Il tourna et, avançant au pas, il prit le sentier qui longeait la plage du lavoir, en prenant garde aux branches d'aulne qui lui fouettaient le visage. La plage était déserte. L'air vibrait dans la chaleur estivale, qui avait fait cesser toute activité. Des libellules volaient dans la jonchaie. À l'odeur des prêles en décomposition se mêlait un discret parfum de savon mou et de savonnette.

Il mit pied à terre. Le cheval battit de la queue et se mit à brouter l'herbe.

– Si j'allais me baigner... Non, pas ici, la plage n'est pas bonne.

– I et O...

Il sourit. Il aimait entendre des grivoiseries et il aimait le langage cru des hommes de troupe, un peu pour compenser la manière aseptisée dont il s'exprimait lui-même, et qui ne lui semblait pas refléter sa vraie nature.

Soudain, il se rappela Aune, à ce même endroit. Le lieu et les paroles du garçon, tout à la fois, la lui remirent en mémoire. Ses souvenirs, indistincts d'abord, se précisèrent peu à peu. Malgré sa contrariété, il sourit.

Il aurait voulu s'asseoir, mais, ne voulant pas salir les fesses de son pantalon, il préféra rester debout.

Le souvenir s'estompa, mais il lui fit penser à des choses plus importantes :

« Jeune bachelier, étais-je, et encore bien plus petit que le roi »...

– La politique des petits pas... Il n'y a que la guerre qui pourrait changer ça.

Il se remémora le moment passé avec ses parents dans le jardin. Qu'il était assommant de parler, le nez devant un verre de sirop, de choses totalement inintéressantes ! Et à la fin de la permission, il faudrait rentrer. Retrouver la routine des exercices à la caserne, et la routine à la maison... Quelle erreur j'ai faite en me mariant ! L'erreur, ce n'était pas Ani en elle-même, mais l'idée même... S'il n'y avait pas l'enfant, je divorcerais... Je n'arrive pas à comprendre ce qu'ils racontent à longueur de journée... « Attachement spirituel »... Comment s'attacher à un esprit qui ne se préoccupe que des vétilles de la vie de tous les jours ? Savoir s'il faut placer la table ici ou là... Qu'est-ce qu'il y a comme spiritualité là-dedans, bon sang ? Bon, c'est vrai, l'enfant, c'est autre chose...

– Sirkka, tout beau, là-bas !

Il se rappela une conversation qu'il avait eue avec quelques camarades officiers. Ils avaient évoqué leurs projets d'avenir, la Grande Finlande, le puissant État qu'elle constituerait et le rôle glorieux qu'ils y joueraient, et Ilmari avait dit :

– Et tout ça, il suffit d'un petit morceau de plomb, et hop, fini !

Il aurait encore préféré ce sort-là à cet enlisement silencieux qui étouffait tout.

– S'il y avait plus d'hommes comme moi... Père se plaint de la situation, mais il ne voudrait pas qu'on fasse quelque chose pour la redresser. Sauver le pays du socialisme, oui, mais surtout pas en salissant sa redingote... On fait des garden-parties, on boit des jus de fruit... Trop petit, ce pays, trop petit, ce peuple... La Finlande a toujours été le souffre-douleur des autres nations, et c'est pour ça qu'elle manque d'estime de soi et d'audace... Et dire que, confronté à la même situation, Mussolini a tout réglé en deux temps trois mouvements.

Ilmari était proprement dévoré par une puissante ambition, il la ressentait concrètement à ce fort sentiment de déception et de désespoir qui lui tordait le ventre.

Non qu'il se vît en futur Mussolini, loin de là – c'est un rôle qu'il aurait laissé à Mannerheim – mais un homme de cette trempe aurait au moins pu donner quelques chances au pays.

Ces idées n'étaient pas nées à cet instant-là, et il n'en était pas même l'inventeur. Elles étaient monnaie courante parmi les offi-

ciers, et c'est uniquement le sentiment d'écœurement qu'il venait d'éprouver qui les avaient réveillées.

Ilmari était un homme heureux dans la mesure où il rapportait toujours ses interrogations sur la vie à des problématiques en vogue, et n'en examinait jamais la cause profonde, à savoir sa propre personne. Pourquoi lui, un homme encore assez jeune, ayant relativement bien réussi dans la vie, après tout, éprouvait-il continuellement cette insatisfaction, que ce soit au sujet de sa propre vie ou au sujet des affaires du monde – les deux étant évidemment liées ?

Il ne se posait jamais cette question. Il éprouvait un sentiment d'insuffisance au sujet de toutes les choses, car l'attrait de la nouveauté ne durait qu'un moment et, bien vite, il se languissait d'expériences nouvelles.

Il donna un coup de cravache sur sa botte et regarda vers le lac. Son imagination lui faisait voir des perspectives d'avenir, plutôt sous forme d'images que d'idées s'enchaînant logiquement.

– Dictature militaire... Mannerheim... Un nettoyage énergique et total de tout le pays... puis la guerre... elle serait alors inévitable... Une armée faible et réduite... et la racaille reviendrait... La situation sélectionnerait d'elle-même les plus intelligents et les plus durs...

Il sentit son corps se redresser.

– Et si je ne suis pas du nombre, il ferait beau voir. Pourquoi pas moi, aussi bien qu'un autre... Il faut être libre, c'est tout... et avant tout libre de l'ordinaire... Avoir une position claire et déterminée... Qu'est-ce qui fait les insignifiants ? C'est bien la confusion, le manque d'objectifs, la timidité, le fait de compliquer des problèmes qui sont pourtant simples et clairs, par peur ou par manque d'assurance... C'est ça, la raison.

Il se tourna.

– Sirkka, ici !

Il appelait le cheval par habitude, car celui-ci, n'ayant pas été dressé, se moquait éperdument d'un tel ordre, tout juste tendit-il légèrement les oreilles, avant de poursuivre son repas. Ilmari alla à lui, monta en selle et quitta la plage, en évitant les branches d'aulne. Valtou avait disparu, et, en passant devant la maison, Ilmari avait complètement oublié la famille Leppänen. Il prit par le chemin de

la ferme de Töyry et coupa ensuite par un sentier dans la forêt et le chemin des champs pour revenir au presbytère.

Les faneurs revenaient des prés et Ilmari laissa son cheval devant l'écurie, en criant un ordre pour demander que quelqu'un s'occupe de le rentrer.

Cette séance d'équitation lui avait un peu remonté le moral et il marcha d'un pas résolu en direction du bâtiment principal, accompagné du faible tintement de ses éperons.

VI

Avec ce qu'il avait gagné au transport des grumes l'hiver précédent, Axel n'avait pas payé les dettes du rachat de la métairie. Telle avait été son intention à l'origine, mais il avait finalement décidé d'acheter une batteuse et un moteur. La décision n'avait pas été facile à prendre. Il lui déplaisait de devoir de l'argent, même s'il n'avait plus maintenant de craintes quant à ses capacités de remboursement. Pour lui, avoir des dettes, cela ne signifiait pas seulement qu'il fallait payer de l'argent à quelqu'un, mais avant tout qu'on était dépendant de quelqu'un, ce à quoi il répugnait. Il avait longuement hésité, à tel point qu'il s'était mis en colère contre lui-même et avait décrété :

– Cette batteuse, je l'achète, un point c'est tout !... Je ne reviendrai pas sur cette décision.

Elina avait suivi avec un véritable amusement le débat intérieur de son mari. Elle voyait bien qu'il avait envie de cette batteuse, plus pour l'engin lui-même que pour les bénéfices qu'il apporterait et qu'il ne cessait de lui détailler en long et en large : on économiserait tant et tant d'heures de travail et le temps gagné couvrirait largement les dépenses en carburant et même au-delà.

Otto le poussait aussi à acheter la batteuse, et de préférence un modèle équipé de roues, grâce auquel on pourrait battre le grain à la ferme de Kivivuori, qui ne produisait pas assez de céréales pour justifier l'achat d'un tel engin.

Elina et Axel savaient alors déjà que la majeure partie de la dette de Kivivuori resterait à leur charge, car Otto ne serait plus en état de la rembourser. Parfois, alors qu'ils avaient eux-mêmes du travail

sur les bras, ils étaient obligés d'aller aider chez Kivivuori, et Vilho restait souvent des journées entières chez son grand-père. Cela agaçait Axel, surtout parce que la raison n'était pas tant la mauvaise forme physique d'Otto que son indolence. En effet, plus d'une fois en arrivant à Kivivuori pour faire les foins, après une longue et pénible journée de labeur, il trouva le grand-père et son petit-fils assis sur le rebord du fossé, et le travail ne semblait pas avoir beaucoup progressé depuis sa visite la veille au soir. Le garçon grattait le sol avec un bâton d'un air rêveur et le grand-père fumait, toussait et parlait.

– Mais qu'est-ce que tu fais là à rester assis les bras croisés ? Et tout ce morceau qui reste à ratisser !

Axel le disait à son fils d'un ton mécontent, tout en sachant parfaitement que Vilho ne restait pas inactif de son propre chef, mais parce que son grand-père le lui avait ordonné expressément. Tous deux se levaient, Vilho d'un air contrit, mais le grand-père rajustait simplement son pantalon et invoquait la pause cigarette. Pendant un moment, Axel travaillait avec une ardeur ostensible, qui restait toutefois sans effet sur Otto. Car, sur ses vieux jours, il avait érigé sa nonchalance naturelle en précepte de vie :

– Y a pas à se presser. C'est Dieu qui a créé le temps, et si le temps venait à manquer, tout le reste deviendrait inutile aussi.

Parfois Otto disait d'autres choses et, en les entendant, Vilho rougissait légèrement et baissait le regard avec un sourire gêné.

Car chez eux, à la maison, un tel langage était inconnu et inadmissible. Ils n'avaient pas le droit de jurer, alors que leur père le faisait parfois même en leur présence. Mais Axel n'était pas très strict sur ces choses. Ce qu'il voulait surtout, c'est que chacun fasse son travail comme il faut et exécute les ordres. En revanche, Elina surveillait leur langage. Plus à coup de réprimandes que de punitions. Et si les garçons avaient parfois envie de se rebiffer contre leur père, chaque fois qu'ils faisaient quelque chose qui déplaisait à leur mère, ils se sentaient un peu honteux et tristes. Elina ne haussait jamais la voix, elle évoquait simplement le Père céleste qui voit tout et entend tout. Et, à leur manière, lointaine et réservée, les garçons aimaient leur mère, sans le savoir – ils eussent été bien incapables d'imaginer le mot « amour » en pensant à elle. Mais quand elle était parfois

mal portante, comme à l'occasion de la naissance de Kaarina, leur regard devenait sérieux et sombre. Alors, ils parlaient encore moins que d'habitude, épiaient d'un regard muet les moindres bruits venant de la chambre et obéissaient à leur père sans même qu'il eût besoin de parler.

Ce qui parait leur mère d'une certaine auréole, c'était également le fait qu'elle fredonnait souvent des chansons religieuses, tout en vaquant à ses occupations.

Après les terribles journées de l'été de la révolte, Elina était en effet restée tournée vers la religion. Celle-ci était bien entendu reléguée à l'arrière-plan par les travaux de la vie quotidienne, mais elle restait vivace et se manifestait épisodiquement par ces fredonnements ou ces mises en garde : « Le Père céleste voit tout. » Cette religiosité était certes une des composantes du caractère même d'Elina, qu'elle avait héritée de sa mère, mais Elina était aussi liée à la religion par une sorte de serment. Dans les moments de désespoir où elle avait prié Dieu pour la vie d'Axel, elle avait souvent promis de mettre son âme en gage. Avec des paroles hésitantes et confuses, elle avait répété qu'elle « appartiendrait à Jésus » si celui-ci l'aidait une fois, cette seule fois.

Quand Axel fut gracié, elle se souvint de ces prières et elle fut persuadée que c'était précisément l'intervention de Dieu qui avait sauvé son mari. Tout dans son esprit confirmait cette idée : Axel avait été sauvé une première fois au printemps, puis de nouveau à l'automne, et chaque fois comme par la main de la Providence. Cela ne pouvait pas être le fruit du hasard.

Mais elle ne s'ouvrit jamais de ces pensées à quiconque, pas même à Axel.

Ce que les garçons appréciaient aussi, c'est que leur mère était habillée bien plus proprement que beaucoup d'autres femmes du village, même quand elle était dans ses habits de tous les jours. Ses vêtements n'étaient pas plus recherchés que ceux des autres, mais ils étaient arrangés soigneusement, elle ne mettait pas les vestes d'Axel et ne prenait pas ses bottes. Elle portait une tenue adaptée à chaque circonstance. Et elle ne se promenait pas les cheveux en désordre, car elle passait chaque matin un moment devant son miroir à se coiffer.

Leur maison aussi avait perdu le caractère de dénuement qui y régnait à l'époque de Youssi et d'Alma. Après le mariage d'Elina avec Axel, la pièce commune avait été repeinte et lambrissée, et d'autres nouveautés étaient apparues dans l'ameublement au fil des ans : des rideaux, des tapis et des couvre-lits.

Les garçons trouvaient la pièce commune agréable et belle, surtout les dimanches, par beau temps, quand le ménage avait été fait de façon plus poussée et qu'eux aussi étaient dans leur parure des grands jours.

Le samedi soir, leur mère leur avait donné des sous-vêtements propres et le matin ils mettaient leur pantalon du dimanche. En été, c'était d'ailleurs tout ce qu'ils portaient. Le dimanche commençait en réalité quand Elina avait terminé de s'occuper des vaches et des autres animaux. Quand elle rentrait, elle se changeait et mettait un tablier propre. En faisant la cuisine, elle fredonnait et donnait parfois un ordre aux garçons, d'une voix douce et bienveillante :

– Allez donc voir si Kaarina est réveillée.

Leur père, laissant ses occupations matinales, rentrait lui aussi. Il était en bras de chemise et portait son pantalon et ses bottes du dimanche. Il prenait le journal local et s'asseyait pour le lire en attendant que le repas soit prêt. Des faire-part de décès, des nouvelles de la paroisse, des avis de la caisse d'épargne et des rapports sur la réunion du conseil municipal. Parfois il faisait un commentaire d'un ton indifférent, auquel personne n'avait besoin de répondre s'il n'en avait envie.

– Tiens tiens... Yanne a fini par faire accepter ce truc...

Les garçons éprouvaient une espèce de sentiment d'importance en entendant le nom de leur oncle si souvent mentionné dans le journal à propos des affaires communales : « ... Yanne Kivivuori, maçon, vient d'être élu président la commission de secours aux indigents. »

Pendant les heures oisives de l'après-midi, ils allaient parfois en visite chez Kivivuori. Aller voir les Kivivuori n'avait pas tellement d'importance, puisqu'ils y allaient fréquemment, mais le fait de pouvoir se permettre ce déplacement gratuit accentuait le sentiment de liberté que procurait l'oisiveté dominicale.

Le long du raccourci, derrière la grange, il y avait une partie de forêt qui leur appartenait. Axel vérifiait la croissance annuelle des arbres, comme chaque fois qu'il se trouvait dans son domaine. Les garçons ne s'y intéressaient guère. Ils savaient toutefois que des pousses annuelles longues étaient un bon signe. Cela correspondait à ce que leur père leur avait dit un jour, à savoir que, le moment venu, la forêt fournirait du bois en surplus à vendre – une fois qu'ils auraient construit l'étable. D'autant plus qu'il ne faudrait pas tellement de bois, étant donné qu'ils la construiraient en briques. Quand les garçons pensaient à ces projets, ils évitaient de le laisser voir, car ils savaient qu'ils ne devaient pas en parler à d'autres. Leur père n'avait pas envie que les villageois soient au courant de ses intentions, de peur d'être accusé de vantardise.

Leur forêt était bonne. Et elle avait été donnée par le maître Yllö. Un brigand de la pire espèce, qui avait voulu faire fusiller leur père, mais n'y était pas parvenu, grâce à l'intervention des Anglais.

Vilho savait où se trouvait l'Angleterre, car il l'avait vu sur une carte à l'école. Mais quant à savoir comment les Anglais avaient pu intervenir dans l'affaire de leur père, il l'ignorait et ne tenait pas vraiment à le savoir.

Père et mère parlaient de l'herbe qui poussait le long du sentier. En effet, les vaches allaient paître dans la forêt et il faudrait encore longtemps avant qu'on les laisse aller dans les prés, une fois les foins terminés.

Derrière un petit pâturage, on voyait la maison des Halme.

D'une colline en bordure du village, on entendait venir les cris de petits garçons qui jouaient, mais les adultes profitaient du repos dominical dans la fraîcheur de leur pièce commune ou à l'ombre des arbres de la cour, sur un banc dont l'un des pieds, mal fixé et branlant, se détachait si on ne le maintenait pas de la main en déplaçant le banc.

Les villageois aussi ressentaient un plaisir sans arrière-pensées à voir la petite famille cheminer ainsi sur le sentier, les garçons devant, le mari et la femme derrière. Dans une telle procession, la petite fille avait tout naturellement sa place dans les bras du père, et il était aussi dans l'ordre des choses qu'il semblât la porter sans

le moindre effort. De ce charmant tableau rayonnait une paix qui ravissait le spectateur.

Parfois, ils se fendaient d'un commentaire :

– Il a parlé d'acheter une batteuse. Il a récupéré pas mal de bois de la coupe du domaine presbytéral... Mais il avait dit au pasteur qu'il voulait pas l'avoir gratis et qu'il ferait des jours de travail.

– Ils vont en visite chez Kivivuori... Ils y vont à tout bout de champ, ces derniers temps... On raconte qu'Axel est devenu différent... Il est devenu plus loquace, maintenant... Parce que, depuis la révolte, il était un peu bizarre... Il se montrait pas.

– Cette histoire de condamnation à mort, ça a dû lui mettre les nerfs en compote... À ce qu'il paraît, ils y étaient pas allés de main morte, non plus...

– Oui, un truc pareil, ça laisse des traces dans le système nerveux.

L'état de la ferme de Kivivuori laissait un peu à désirer. Aucune réparation n'avait été faite sur les bâtiments depuis des années. C'est tout juste si on voyait ici ou là un bardeau de couleur claire dans le toit. L'escalier grinçait, et les planches de l'entrée jouaient. Anna sortit de la chambre du vestibule, et elle dit en appuyant longuement sur le mot, d'une voix à peine audible :

– Tieens...

C'était à la fois pour les saluer et pour prendre acte de leur venue. Axel et Elina comprirent qu'elle n'était pas simplement passée par la chambre du vestibule, mais qu'elle avait dû y rester un moment livrée à elle-même, tandis qu'Otto dormait sur le lit de la pièce commune. Sans doute à la suite d'une nouvelle dispute.

Otto se mit assis sur le bord du lit :

– Tiens... voilà les jeunots du fond des bois...

Les garçons sourirent d'un air timide et restèrent un instant sur le pas de la porte avant d'oser entrer.

– On est partis faire une promenade, comme ça, pour passer le temps.

– Je comprends. Vous sortez de votre trou de temps en temps, pour pas que vous preniez racine.

Anna alluma le feu pour faire du café.

Les garçons ne s'attardèrent pas longtemps à l'intérieur – juste le temps que leur grand-mère leur serve un verre de kvas, car celui qu'elle faisait était particulièrement délicieux. Mais, le verre sitôt vidé, ils s'égayèrent dans les environs. Il y avait une petite butte dans la cour de la ferme, propice aux jeux. Il y avait des rochers, qu'il était amusant d'escalader, et des prés ratissés. Et la cour avait cette patine particulière que laissent plusieurs centaines d'années d'habitation.

À l'intérieur, les adultes discutaient à bâtons rompus, vu il n'y avait pas de nouvelles particulières de part et d'autre. Axel parla de sa batteuse avec Otto, et Elina du bétail avec sa mère. Lorsque Kaarina s'endormit, on la déposa sur le lit de grand-mère.

Les volutes de la fumée du tabac se déroulaient dans la lumière du soleil, qui tombait de plus en plus obliquement par les carreaux des petites fenêtres de la pièce commune.

Quand approcha l'heure de la traite, on se prépara à rentrer. Elina réveilla Kaarina et parla tendrement à la petite fille encore à moitié endormie, en s'affairant comme si elle-même venait de reprendre ses esprits après un moment de torpeur. Otto et Anna les raccompagnèrent dans la cour, et on échangea encore quelques mots. Vilho voulut porter Kaarina sur son dos, et on lui donna la permission, malgré les protestations de grand-mère :

– Mais fais pas ça !... Ils sont trop jeunes l'un et l'autre... elle va tomber et se rompre le cou !

Mais Elina dit à Kaarina :

– Allez, ton frère va faire hue coco.

Et Vilho courait et encensait comme un cheval, et il aurait certainement henni aussi, s'il n'y avait pas eu de spectateurs. Kaarina riait et poussait des cris, de joie et de frayeur à la fois.

Les parents fermaient la marche et l'un des deux criait parfois un avertissement bienveillant aux enfants qui gambadaient devant.

Chapitre IV

I

Siukola avait beau répéter qu'il n'y avait eu aucun progrès nulle part, les choses avançaient pourtant, même à Pentinkulma. De grands penseurs s'étaient demandé s'il y aurait réellement évolution, et pas simplement changement. Les gens de Pentinkulma ne connaissaient plus de grands penseurs, depuis que Halme avait été fusillé. C'est pourquoi ils ne se posaient guère la question de savoir s'ils avaient simplement changé ou s'ils avaient évolué. Mais les choses bougeaient : on voyait apparaître chez tel ancien métayer une faucheuse ou une andaineuse à cheval. Et les voisins venaient le dimanche découvrir l'engin, demandaient le prix, et s'ils estimaient ne pas avoir les moyens de se le payer, ils en étaient jaloux et se gardaient d'en dire du bien.

Autrefois, les métairies constituaient des ensembles très typiques. Elles étaient composées de bâtiments gris. Dans la cour, on voyait une charrue, un rouleau en bois, et une herse dentée. Au mur du sauna ou de la grange pendait presque sans exception un arceau de bois pour l'attelage.

Et les habitants de la métairie étaient le plus souvent habillés de vêtements gris fabriqués à la maison.

Tandis que maintenant, on apercevait çà et là une machine agricole aux couleurs vives. Dans certaines cours d'anciennes métairies se dressait un nouveau hangar ou une remise pour le bois. Et le dimanche, les gens portaient un costume de cheviotte. Les jeunes femmes se rendaient à Tampere et en revenaient un carton à la main. Il contenait un chapeau, qu'on ne mettait que le samedi, en allant au bal. Au début, on était un peu intimidé par cette belle parure, puis on s'y habituait. Car un chapeau sur la tête d'une femme, on considérait cela souvent comme un luxe – ce que c'était évidemment. Un jour, Antero revint de la gare dans sa carriole. Il était allé chercher Lempi, qui avait mis sur la tête le chapeau à calotte haute qu'elle avait acheté en ville. Vikki Kivioja dit en voyant le chapeau :

– Oh purée ! T'as acheté une chaudière à vapeur ?

Les jupes raccourcissaient d'année en année, et c'est ainsi que fit irruption dans le petit monde de Pentinkulma cette chose nouvelle et étrange qu'était une jambe de femme.

Malgré cela, une sombre mélancolie habitait le cœur de nombreuses jeunes filles. De génération en génération, on avait mangé du hareng, du pain et des pommes de terre, et les mères s'étaient ruiné la santé en se privant pour assurer à leurs enfants des os solides. Mais ce sacrifice avait été vain : les jambes étaient cagneuses.

Il y avait pourtant à Pentinkulma un groupe de personnes dans la vie desquelles il ne s'était guère produit de changement : les ouvriers du domaine seigneurial. Certes, le nouveau maître était un homme affable, mais cela n'avait aucun effet sur la vie de ses employés. Ils continuaient d'habiter dans leurs masures, aux fenêtres desquelles se collaient une ribambelle de visages gris d'enfants quand d'aventure quelque chose d'intéressant venait à passer devant, par exemple le maître lui-même. Mais ils s'accrochaient obstinément à leur existence, comme la mousse à la pierre. Certains étaient moins rachitiques, quand le chef de famille était un homme vigoureux qui pouvait rapporter un salaire, s'il décidait par exemple de rejoindre la garde civique – et était admis. Car le maître était un patriote et, bien qu'il fût suédophone, il était favorable à ce que ses employés deviennent membres d'une organisation de défense du pays. Nombre d'entre eux ravalaient leur dégoût, car l'intendant était aussi membre de la garde civique et, lors des exercices sur le terrain, il ne manquait pas de rappeler que tel ou tel fossé appartenait maintenant aux terres d'Untel ou Untel, mais qu'en réalité c'est à lui qu'il aurait dû revenir et qu'il pourrait être en train d'y faire pousser du foin.

Il y en avait pourtant un sur qui le maître du domaine lui-même n'avait aucune prise : Gustave-le-Loup. Le vieux baron avait fermé les yeux sur les activités de braconnage de Gustave, mais le nouveau maître ne l'entendait pas de la même oreille. Il était chasseur et veillait sur son gibier, et l'affrontement entre les deux hommes ne se fit pas attendre. Mais Gustave réussit à le vaincre par son comportement pour le moins particulier. Il fit tant et si bien qu'au bout du compte le maître ne savait plus très bien si Gustave était en toute

possession de ses moyens intellectuels. Il porta même plusieurs fois la main à son fusil avec une certaine inquiétude, parce que celui de Gustave pendait à son épaule, le canon pointé droit vers le ventre de son interlocuteur.

Le maître commença poliment : il était interdit de chasser dans les forêts du domaine, et encore plus en période de fermeture de la chasse, où c'était non seulement de l'insubordination mais carrément un délit puni par la loi. Mais Gustave le regarda de ses yeux ronds, farouches, et rétorqua que le vieux baron lui en avait donné l'autorisation.

Le maître déclara que le vieux baron n'avait pas pu donner l'autorisation de chasser en période de fermeture de la chasse, et qu'en outre aucune autorisation, légale ou pas, n'était plus valable maintenant, si tant est que le baron l'ait réellement accordée de son vivant.

Gustave n'avait pas fait son catéchisme, il n'avait jamais rempli de déclaration d'impôts et il ne payait même pas la capitation. Les grands de ce monde étaient impuissants face à lui, et le maître l'était aussi. Gustave n'avait pas été impressionné par le port impérial du vieux baron, et l'autorité de son successeur était en tous points moindre.

Lorsqu'ils se séparèrent, le maître le menaça de porter l'affaire devant la justice, mais il s'en abstint, pour ne pas perdre la face. Il comprit qu'il avait subi une défaite et sentait qu'elle n'en serait que plus cuisante s'il recourait à l'intervention des autorités. Il se consola en se disant que Gustave ne pourrait pas faire de bien grands dégâts avec sa vieille pétoire. Et, en réalité, Gustave veillait sur le gibier mieux que le maître lui-même, car ce dernier ne tirait que du gibier à plume et des lièvres, tandis que Gustave chassait avec une ardeur particulière les renards, qui détruisaient plus de gibier que lui et le maître réunis.

Gustave vivait toujours seul dans sa cabane. Les jeunes garçons du village allaient parfois le narguer, mais restaient toujours à distance respectueuse pour éviter de se faire prendre.

Les gens se demandaient parfois de quoi il vivait, car il ne travaillait pas, ses seules activités étant la chasse et la pêche. Il avait toutefois un carré de pommes de terre, et même d'excellentes

pommes de terre, des vieilles, un peu difformes, mais d'un goût nettement meilleur que l'ordinaire – une variété dont plus personne ne connaissait le nom. Les villageois donnaient à Gustave de vieux vêtements, du pain et d'autres choses similaires dont il avait besoin, et il leur donnait en échange un panier de pommes de terre à planter.

Quand Arvo Töyry se maria avec la fille de Haukkala et que l'héritage fut partagé officiellement entre les frères, Gustave alla réclamer la part qui lui revenait. Arvo toussota en rougissant lorsqu'il entendit la demande, que Gustave fit exprès d'exposer en présence de la mariée, et il se contenta de marmonner qu'à sa connaissance Gustave n'avait pas de droits sur cette succession. La vieille maîtresse Töyry, qui était malade, fut si ulcérée qu'elle en pleura en étant convaincue que « Dieu punirait un jour cet impudent ».

La fin de la vie de la vieille femme avait été entièrement placée sous le signe d'une haine farouche des rouges. Elle pleurait souvent le sort de son mari en disant :

– Pourquoi il a fallu que ce soit lui qui soit tué pour ça ?

Pendant un temps, elle avait presque été en froid avec le pasteur. Elle l'avait fait venir malgré tout, parce que sa maladie empirait, et elle lui avait demandé au détour de la conversation si les rouges allaient au ciel. Le pasteur avait répondu que sur ce point il importait peu que l'on soit rouge ou blanc pendant la vie terrestre, car ce n'était pas à la couleur que l'on jugeait ceux qui méritaient le ciel, et un rouge aussi pouvait y entrer s'il se repentait et avait la foi. Une explication qui dépassait l'entendement de la maîtresse.

– Il faudra donc que je me présente devant Dieu en compagnie de telles canailles !

Le pasteur ne réussit pas à lui faire entendre raison.

La vieille femme retrouva une certaine vigueur à la nouvelle du mariage d'Arvo avec la fille de la puissante famille Haukkala, fille qui avait été élève de l'école populaire et avait suivi Dieu sait combien de cours d'arts ménagers.

Aaron, le frère cadet d'Arvo, alla s'installer comme « gendre de ferme » dans la commune voisine, grâce à des relations de la vieille maîtresse. Le benjamin, Ensio, rêvait d'acheter un camion et de se

mettre à son compte, et il en fut décidé ainsi lors des négociations familiales, car cela permettait d'éviter le partage de la ferme.

Quand cela se sut, les hommes de Kivioja furent pris d'inquiétude. Ensio allait-il leur brûler la politesse ?

Lauri parlait depuis si longtemps d'acheter un camion que plus personne ne le prenait au sérieux. Victor et Lauri se rendaient souvent au marché ou faisaient d'autres courses en divers lieux. Au village, on savait parfaitement qu'ils transportaient des cargaisons d'alcool de contrebande, mais ils n'en vendaient pas eux-mêmes. Le vieux Vikki était assez malin pour savoir qu'une telle activité était le meilleur moyen de se faire prendre tôt ou tard. Ils en acheminaient ainsi de grandes quantités au bourg, pour « cette bonne poire de Lehmus » et pour « quelqu'un dont il vaut mieux taire le nom », au bourg de la gare. C'était beaucoup moins risqué – et bien plus rentable.

C'étaient eux qui approvisionnaient Elias aussi, mais ils le faisaient simplement parce qu'ils se connaissaient, car Elias était un revendeur sans importance, dont les activités ne rapportaient guère, tout au plus pour lui de quoi pouvoir s'enivrer à bon compte et pratiquement sans discontinuer.

Elias habitait maintenant à Kankaanpää, dans la cabane du grand-père, et mangeait ce qui lui tombait sous la main. Parfois, Lempi ou Antero lui donnaient des victuailles, quand il n'était pas en froid avec eux, mais cela ne durait jamais longtemps, car dans ses moments de beuverie il se rappelait régulièrement qu'il avait été grugé dans l'affaire de la succession.

Un jour, Antero étant absent, Elias se disputa avec Lempi. Il se déchaîna et commença à jeter la vaisselle par la fenêtre. Un des plats contenait cependant de la soupe de raisins secs et, après un instant de réflexion, il sortit et alla le poser délicatement dans la cour. Même pour lui, il y avait donc des choses sacrées.

Ses bidons étaient entreposés à Ketunmäki, où les tranchées qui se comblaient lentement offraient d'innombrables caches. En été, il y disposait même d'une hutte faite de sacs de toile et de branchages. Il y lisait des journaux et des livres qui lui tombaient sous la main, et il devint si cultivé qu'il appelait parfois Aune Leppänen « bayadère » et Lauri Kivioja « Mussolini de Pentinkulma ». Lauri le

traitait avec une certaine condescendance et un certain mépris. Un jour qu'ils faisaient les comptes de la vente d'alcool, Lauri lui montra son porte-monnaie et étala de grosses liasses de billets. Elias dit d'un ton admiratif :

– En Amérique ils en ont aussi, des types comme toi qui jouent les riches. Mais j'crois bien que s'ils connaissaient le Lauri Kivioja, ça leur couperait la chique. Ils feraient pas le poids, j'te dis !

Lauri dressa le cou, d'un air important :

– Et toi tu risques bientôt d'entendre dire que Lauri Kivioja il a demandé combien que ça coûtait un camion. T'étonne pas si tu commences à entendre des racontars dans ce genre.

– Bien. C'est gentil de me le dire à l'avance. Pour m'éviter un trop grand choc, comme qui dirait.

Lauri acheta bel et bien un camion. Les villageois en furent tellement abasourdis qu'ils ne savaient quoi inventer pour retrouver leur dignité. Ils n'avaient même pas cru Lauri capable de réussir l'examen de conduite !

Quand il alla chercher son camion, Lauri s'arrangea pour arriver devant le magasin un samedi, à l'heure de la distribution du courrier. Il gara son véhicule dans la cour, laissa tourner le moteur et entra dans le magasin, sous prétexte d'une course à faire. Il répondit aux salutations, mais il n'avait pas le temps d'engager la conversation.

Les gens se pressaient autour du camion.

– C'est-y que c'est un camion russe ? Il s'appelle International et les axes sont peints en rouge.

Lauri revint du magasin et monta sur le siège. Puis il manœuvra dans la cour et repartit. La glace était baissée et le bras de Lauri reposait avec nonchalance sur la portière. Il tournait le volant de la main libre.

– Y a pas à dire, il fait une belle musique.

Ce commentaire émanait d'un des spectateurs, qui voulait se faire passer pour un connaisseur en la matière.

Le lendemain matin, Victor fit le tour du village en camion.

– Monte... On va au bourg avec le camion du fiston... Un tour gratis pour les voisins.

Axel Koskela fut de la partie. Preeti aussi. On ne l'avait pas invité, mais, comme il se trouvait dans la cour du magasin et qu'il voulait venir aussi, on n'avait pas pu le lui refuser. Vikki s'occupait des voyageurs, car Lauri était bien trop exalté par la conduite pour se mêler de telles choses :

– Otto, monte devant dans la cabine avec Lauri... T'es le plus vieux... et un homme respectable... Ça fera un peu plus chic si jamais on croise des notables au bourg... Toi, Axel, monte ici sur la plateforme... on regarde le paysage... Et toi, Elias, mets-toi de l'autre côté... Moi je reste là, près de la vitre arrière...

Au début, Lauri roula lentement. Quand ils traversèrent le village, Victor fit des signes de la main aux gens qui regardaient par les fenêtres des cabanes, tout en commentant le fonctionnement du camion à l'intention d'Axel :

– T'as vu ? T'as vu ?... Il appuie là, avec le pied... Ah c'est qu'i' s'y connaît en mécanique, le fiston... Tu le sais bien, merde ! Pas vrai ?... Moi j'vous dis que Pentinkulma c'est un coin où qu'y a des gens qui s'en laissent pas compter... Ah ! quand j'étais plus jeune, si tu savais, oh putain !...

Mais une fois qu'ils eurent dépassé le domaine seigneurial, le camion accéléra et Victor s'agrippa plus fortement aux croisillons de protection de la vitre arrière :

– Axel... Axel... Bientôt va y voir une longue traînée de merde dans le ciel...

Son ton n'était plus aussi fanfaron qu'avant.

Mais il surmonta sa peur en faisant le zouave. Ils dépassèrent la femme d'un journalier qui s'était retirée sur le bord de la route à leur approche, et Vikki lui cria d'une voix éraillée :

– Putain, ça fonce !... C'est quand même aut' chose qu'un canasson !

Victor n'avait pas remarqué qu'à cause des vibrations son chapeau tenait de moins en moins bien sur sa tête, et le vent finit par l'emporter. Il donna un coup de poing sur le toit de la cabine :

– Mon chapeau, bordel !

Mais brusquement il se retourna et cracha en direction du chapeau en criant :

– Ah puis merde, je crache dessus... laisse tomber...

Axel et Elias donnaient aussi des coups sur le toit de la cabine :

– Mais arrête, t'es fou, un bon chapeau comme ça !

– Tapez pas, ta...pez pas, merde... laissez tomber... Il a qu'à voler, le chapeau... un cha... peau faut qu'ça... vole... Ohé tout le monde, c'est les diables de Pentinkulma qui vous saluent...

Lauri s'arrêta pourtant et alla chercher le chapeau de son père :

– Fais gaffe à ton chapeau, 'Pa...

Vikki se calma un peu quand le camion s'arrêta, car il se rendit compte que son état d'exaltation pouvait paraître étrange. Mais lorsque le camion repartit et que la vitesse augmenta, il recommença :

– Alors comme ça, Elias, t'as pas emporté de gnôle ?... On aurait pu chanter un peu...

Lauri gara le camion devant le café de la coopérative et, quand ils furent descendus, il ferma les portières à clé de façon très ostensible. Un des habitants du bourg adossés à la barrière du magasin demanda le prix du camion, et Lauri répondit en passant :

– Quarante et des poussières.

– Allez les gars, on prend une bière, c'est la tournée de Vikki !

Dans le café, ils burent de la bière légère. Vikki remplit les verres. Il hélait sans cesse la serveuse pour qu'elle les resserve, et dans son enthousiasme lui donna même des tapes sur les fesses :

– Alors, t'as déjà un amoureux ?... Non... Faut qu'tu t'en trouves un... Sinon tu vas avoir des boutons sur la peau... Axel, regarde un peu s'il y des gens autour du camion... Si, si, regarde, juste pour voir !...

Axel était un peu gêné par l'état d'excitation de Vikki et fit mine de ne pas s'intéresser au camion, mais Victor répéta :

– Mais regarde, bon sang ! C'est toi qu'es près de la fenêtre...

– Ouais, on dirait qu'il y a des gens.

– Fais semblant de pas les voir... Laisse les pauvres regarder, si ça leur plaît.

La bière légère commençait à monter à la tête de Preeti. Durant tout le trajet, il était resté assis tourné vers l'arrière du camion, au milieu de la plateforme, les mains prenant fermement appui sur les planches, et n'avait osé prononcer que deux ou trois mots pour lui-même :

– Ah les gars... ah les gars...

Ses yeux malades étaient injectés de sang à cause de la brise. Mais maintenant il était tranquillement attablé en buvant de la bière, et il déclara d'un ton bravache :

– Moi je me disais sans arrêt, quand le Lauri i' fonçait comme ça, qu'on allait finir contre un arbre, mais je me suis dit tant pis, on n'a qu'à foncer... Qu'est-ce ça peut faire... On finit tous au ciel, pas vrai ?...

– Et moi je te dis, Preeti, que quand Late est au volant, on sort pas de la route.

– C'est vrai, je le connais Lauri, depuis longtemps, je sais qu'il est doué pour ça.

Au village, un attroupement s'était formé dans la cour du magasin à l'heure où le camion devait revenir. Les gens étaient d'humeur festive, comme s'ils étaient devenus des gens plus importants. Lauri leur fit faire le tour du propriétaire, la visière de la casquette sur les yeux et les mains dans les poches. Il donnait des coups de pied dans les pneus et répondait brièvement aux questions.

– Soixante chevaux sous le capot... Un Chevrolet coûte à peu près autant, le Ford aurait été un peu moins cher. Mais l'International, y a pas mieux...

Preeti tournait aussi autour du camion. Il dit en titubant :

– J'avais la trouille, quand le Lauri il fonçait comme ça, qu'on finisse contre un arbre, mais je me suis dit tant pis, on n'a qu'à foncer... On finit tous au ciel, pas vrai ?...

Les villageois s'étaient déjà un peu remis de leurs émotions et ils affichaient une plus grande assurance à l'égard de Lauri, tout comme envers son camion. Ils avaient mis eux aussi leur casquette sur les yeux et les mains dans les poches, même les valets et les journaliers du domaine, pour ne pas parler des autres plus fortunés. Et on évoquait, en connaisseur, un autre homme qui avait acheté un camion :

– Oui, lui aussi, un Chevy...

Ils s'habituaient à prononcer du ton nonchalant des initiés le nom populaire du Chevrolet.

– Le jour où Sakou Autio il a passé son permis, l'inspecteur lui montre un portail et il lui dit de passer à travers en marche arrière.

Le Sakou, il appuie sur le champignon, il fait marche arrière à toute blinde, des deux côtés il reste exactement cinq centimètres d'espace... L'inspecteur, il a enlevé son chapeau et il l'a jeté par terre en disant qu'il avait jamais vu ça, et que le Sakou il le laisserait piloter un avion séance tenante, si on lui demandait son avis.

– Ouais, mais un jour Arvi Hautamäki il était en train de rapporter un chargement de gnôle de Pori, et les poulets ils avaient mis une herse sur la route. Mais sur le bas-côté c'était assez plat, alors Arvi il dit à ses potes « Tenez-vous les mecs », et il fonce par le côté comme un dingue, en arrachant tous les buissons, putain !... Les flics sont partis à sa poursuite, mais Arvi il était couché sur le volant, comme ça, j'te dis, et il a dit aux gars : « On fonce, cette gnôle elle arrivera à destination, même s'il faut traverser l'enfer ! »

Ces anecdotes laissaient Lauri et Victor indifférents, car ils ne connaissaient que trop bien la police, les herses sur la route, les camions d'alcool roulant tombeau ouvert, tout ce folklore glorieux qui menaçait d'éclipser la légende des plus grands bagarreurs et manieurs de couteau.

Le maître du domaine passa sur la route et s'arrêta pour regarder le camion, malgré la légère gêne qu'il éprouvait à la vue de cette foule. Il salua poliment en inclinant la tête plusieurs fois :

– Vous avez acheté un camion.

– Oui, comme qui dirait.

– C'est un International... Combien de chevaux ?

Les mains dans les poches, Preeti répéta d'une voix sonore :

– Soixante chevaux sous le capot, pas moins !

L'ambiance se décontracta, et les gens échangèrent des commentaires de connaisseurs en parlant suffisamment fort pour que le maître les entende. Il y avait quelque chose d'insolite de voir un noble seigneur de domaine s'arrêter ainsi pour parler avec les villageois en dehors des affaires concernant le travail. Le monsieur se sentait un peu gêné de cette familiarité et il posait des questions rapides, nerveuses, en hochant la tête aux réponses de Lauri :

– Ah bon, ah bon.

Le maître était un homme du monde et le camion ne l'impressionnait pas. S'il s'y intéressait, c'est parce qu'il avait compté en

acheter un pour le domaine, car le transport du lait vers le bourg en carriole n'était pas très pratique.

– J'avais pensé à un camion pour le ramassage du lait. Mais ce n'est peut-être pas très rentable, car il ne servirait pas vraiment autrement.

Victor eut une idée subite :

– Monsieur n'a pas besoin d'acheter de camion... On prend le nôtre et on ramasse le lait de tout le village... On fait un contrat... pour un prix raisonnable...

Le maître resta songeur en entendant cette proposition inattendue :

– C'est une idée à envisager.

– Monsieur l'agronome peut se joindre au groupe... Avec le lait de tout le village, ça fera une cargaison complète... Ce serait rentable pour Monsieur... on conviendra d'un prix...

L'agronome ne voulait pas se décider aussi vite, mais il promit de réfléchir. Les villageois doutaient qu'il accepte :

– Un type riche comme lui. Il va pas fricoter avec des gens comme nous.

Ils se trompaient. Deux jours plus tard, une réunion fut organisée à la Maison du corps des sapeurs-pompiers, pour décider des modalités du ramassage du lait dans le village. Le maître ne s'était pas déplacé personnellement, mais il avait envoyé son intendant, et le pasteur ainsi qu'Arvo Töyry étaient présents également. Ils ne s'étaient pas trouvés réunis sous le même toit depuis l'époque de la révolte. Mais cette fois, Axel Koskela et le pasteur étaient farouchement alliés contre Victor et Lauri, qui réclamaient une somme trop élevée pour le transport.

– Tout ce truc, ça ne nous avancera pas beaucoup, nous autres, si vous baissez pas le prix. C'est pas la question du travail, vu que de toute façon c'est pas nous qu'on transporte le lait. C'est de notre argent qu'il s'agit.

Et le pasteur prit la parole à la suite d'Axel :

– Je suis du même avis que Koskela. Il faut payer Kivioja pour le transport comme il se doit, cela ne fait pas de doute. Mais en ce qui concerne le montant, ce que vient de dire Koskela est exact.

Victor rougit un peu et finit par accepter.

– Bon, bon, d'accord. C'est vraiment donné, mais si on peut à chaque fois transporter autre chose en plus, ça peut se faire.

Et une semaine plus tard, cela se fit.

– Prendre un camion pour aller porter le lait au bourg, le lait de Pentinkulma, en plus, c'est chié !...

Victor se sentait maintenant important et le destin le punit. Lauri avait interdit à son père de toucher au camion. Pourtant, un jour que son fils était allé au magasin du village, il ne put résister à la tentation de caresser l'engin. Il finit même par monter sur le siège du chauffeur, et il mit les mains sur le volant. Puis il tourna la clé de contact, mais, malgré l'envie terrible qui le démangeait, il n'osa pas mettre le moteur en marche, bien qu'il sût comment il fallait faire. Il appuya un petit coup sur le bouton de l'avertisseur, mais très légèrement, et il sursauta en l'entendant résonner. La première surprise passée, il appuya de nouveau, mais cette fois le bouton resta enfoncé. Affolé, Victor donna des coups de poing sur le bouton, mais l'avertisseur continuait de hurler. Il était détraqué.

Il sauta à terre et posa les mains sur le garde-boue, comme pour retenir le camion :

– Putain !... Maintenant il va partir... il va foncer droit dans la remise à bois...

La voix assourdissante émanant des entrailles de l'avertisseur résonnait comme les trompettes du jugement dernier. Vikki était au bord des larmes et, quand Aulis, le jeune fils de Lauri, sortit de la maison et vint en courant vers la remise, il glapit dans sa direction :

– Va chercher ton père... dépêche-toi, merde !... le camion va péter...

Le garçon partit en courant à travers champs en direction du magasin, et Vikki, affolé, entreprit de placer des bûches devant les roues du camion. Alertée par la sirène de l'avertisseur, toute la famille était venue près du camion et Vikki ordonna aux femmes de disposer des bûches devant et derrière les roues.

– Où c'est qu'on... Seigneur doux Jésus !... Où il faut les mettre ?...

– Devant et derrière les roues... vite, merde !...

Affolées, les femmes furent incapables de passer à l'action et restèrent là à gémir. Victor s'empara d'une bûche qu'il brandit comme pour les frapper :

– Des bûches devant et derrière les roues, bordel de merde !... Sinon je vous en fous une, que votre caboche fera ding-dong... Mais allez-y, merde ! Des bûches devant...

Les femmes réagirent enfin, et bientôt de gros tas de bûches s'empilèrent devant et derrière chacune des roues du camion. Cela ne suffit pourtant pas à calmer Victor, qui criait, des sanglots dans la voix :

– C'est foutu... il va péter... on va tout perdre... Ça va finir par une vente forcée... la ferme de Kivioja... la banque va tout prendre.

Mais son vieil instinct de marchand de foire reprit le dessus :

– Et puis tant pis, hein !... On fera notre balluchon... et en chansons...

Lauri arriva en courant, tout essoufflé, et il tourna la clé de contact. Le son de l'avertisseur avait déjà commencé à faiblir, à mesure que la batterie se vidait. Tout l'après-midi on entendit à l'entour des hauts cris dans la cour de Kivioja, car, après avoir d'abord essuyé d'un air penaud les reproches de son fils, Victor était passé à la contre-offensive. Le pire, c'est que l'événement s'ébruita. Vikki évita un certain temps les habitants du village et, s'il rencontrait quelqu'un, il s'abstenait de parler de camions ou de voitures. Elias le croisa un jour et lui demanda :

– Alors, t'as pas rejoué du klaxon ces derniers temps ?

– Non... non j'ai pas joué...

Le rire d'une pie retentit à proximité, et Vikki détourna la conversation :

– Saloperie de bestiole !

Par quel miracle avait-on pu vivre sans camion jusqu'alors ? Personne n'aurait pu imaginer à l'avance le rôle que jouerait ce véhicule. Car il n'y avait pas que le ramassage du lait ! Le marchand faisait transporter ses marchandises par Lauri, le domaine commandait fréquemment des transports, et même les petites gens inventaient toutes sortes de courses. Et quel moyen commode de se rendre au bourg ! On se mettait assis sur la plateforme entre les

bidons de lait et en un rien de temps on était rendu à la pharmacie, chez le cordonnier, ou chez l'officier de justice pour montrer son passeport, comme le faisait par exemple Axel Koskela.

Tous les matins, des femmes attendaient sur le bord de la route.

– Lauri, rapporte-moi du sucre de la coopérative. J'en achète pas chez Töyry, il demande un prix exorbitant.

Lauri prenait le papier que lui tendait la femme et sur lequel était inscrite la liste des achats, ainsi qu'un mouchoir noué contenant l'argent. Souvent, il emmenait son fils Aulis quand il faisait des courses ainsi.

Vikki l'accompagnait aussi pour prêter main-forte, et pendant le trajet Lauri avait droit aux conseils de son père et de son fils. Vikki commentait tout ce qui se passait sur la route :

– Y a un virage bientôt... tourne... une bonne femme en face... elle se met pas de côté... écrase-la, tiens !...

Et, par la fenêtre, il lançait à la femme quand ils passaient devant elle :

– Tu peux pas te pousser... Non mais merde !

Assis sur les genoux de son grand-père, Aulis donnait des ordres lui aussi :

– Et maintenant, on passe en seconde !

Bien qu'il n'eût que sept ans, il savait déjà exactement quand il fallait changer de vitesse.

Ce fut aussi Lauri qui, à la fin de l'été, livra la batteuse et le moteur avant le début de la moisson. C'était la première fois qu'un véhicule à moteur empruntait le chemin de Koskela, et la chose jaune et rouge qu'il transportait sur sa plateforme était encore plus prodigieuse. Toute la famille sortit dans la cour, car les garçons avaient entendu le bruit du moteur de loin et étaient rentrés pour annoncer :

– Y a l'International qui arrive !

Le camion avançait en première sur le chemin cahoteux.

Lauri était accompagné de Victor et d'Aulis. Victor salua de la main quand il descendit avec le garçon. Lauri manœuvra pour approcher le camion en marche arrière de l'auvent de la grange. Vikki et Aulis ne cessaient de courir autour du véhicule en criant des instructions :

– Encore un peu... encore... à gauche... Stop, bon Dieu !...

Lauri réussit enfin à garer le camion comme il le voulait. Ce ne fut pas grâce aux cris de Vikki et Aulis, mais plutôt en dépit de ceux-ci.

La batteuse et le moteur furent déposés sous l'auvent de la grange, en attendant qu'on puisse construire à l'extrémité de celle-ci une vraie grange de battage, et y installer le moteur. Pour l'instant, il fallait battre le grain en le déchargeant directement dans la batteuse et transporter la paille dans la grange.

Pour fêter l'événement, Elina prépara le café. Tandis que les adultes discutaient à l'intérieur, les garçons examinaient le camion et la batteuse dans la cour. Les fils Koskela n'osaient pas toucher au camion et Aulis, qui était assis au volant et leur expliquait à quoi servaient les différents boutons et leviers, leur paraissait un puissant personnage. Vilho n'était plus un petit enfant et il ne pouvait s'abaisser à poser des questions à Aulis, mais il gravait dans sa mémoire les réponses que ce dernier donnait à Eero. Aulis appuyait sur les pédales de ses doigts de pied sales.

– Ça c'est l'embrayage et ça c'est le frein...

Puis il demanda s'il devait desserrer le frein à main et laisser le camion descendre la pente en roue libre. Affolé, Eero dit :

– Arrête, il va foncer dans les arbres.

Mais Vilho dit d'un ton calme et détaché :

– Pourquoi pas ? Vas-y !

– Tu crois sans doute que j'oserai pas.

– Je crois rien... Laisse-le aller si t'as envie... Pourquoi que tu nous demandes ?

– J'préfère pas.

Souriant par-devers lui, Vilho alla regarder la batteuse, et Aulis poursuivit sa présentation à Eero et Voitto sur un ton un peu plus modeste.

Quand les Kivioja voulurent repartir, Axel demanda à Lauri quel était le prix du transport. Lauri lui dit la somme, et Axel sortit l'argent de son porte-monnaie. Mais Vikki fit un geste de la main et dit :

– Enlève vingt.... Axel est un type bien, il demande jamais des prix excessifs à personne.

– Bon, d'accord.

Eero et Voitto suivirent le camion sur une certaine distance, en courant. En revenant sur leurs pas, ils détachèrent précautionneusement de la terre humide des formes que les pneus y avaient sculptées. Vilho et Axel, eux, examinaient le moteur et la batteuse. Axel lisait le manuel d'utilisation. Il savait comment faire fonctionner une batteuse, car il avait travaillé avec un engin similaire au presbytère, mais elle était d'une autre marque. Et de plus, celle-ci était à lui.

II

Un beau jour de cet automne-là, l'International arriva à Pentinkulma chargé de mobilier. Il s'agissait manifestement d'un déménagement et, derrière les fenêtres ou dans les cours, les gens le regardèrent passer avec curiosité :

– Ben dis donc, y a même des meubles rembourrés...

C'était le nouvel instituteur qui venait s'installer à Pentinkulma, le vieux ayant pris sa retraite. C'était un homme très jeune, d'à peine un peu plus de vingt ans, et sa femme était encore plus jeune. Les villageois étaient évidemment avides de nouvelles à son sujet, et les mieux informés renseignaient leurs voisins :

– C'est un gars blond, assez bien bâti... Mais la dame, elle est toute menue. Ils ont un gosse, tout petit... Je l'ai vue qui le tenait dans les bras, dans le camion.

Dès le lendemain matin de son arrivée, on vit l'instituteur traverser le village en courant vêtu d'un survêtement et chaussé de chaussures de course à pointes. Et à une heure très matinale, où les gens étaient seulement sur le point de partir travailler.

Cette course se répétait tous les matins et soirs. Les villageois observaient par leurs fenêtres l'instituteur qui passait et commentaient :

– Regardez ! Maintenant il court, comme ça, sur la pointe des pieds... Il se prend pour Nurmi ? Regardez, mais regardez, bon sang ! Maintenant y a ses bras qui ballottent, complètement avachis.

– P'têt' qu'il a une maladie et qu'i' fait ça pour se soigner.

– Mais non, c'est de l'entraînement. Les sportifs, ils s'entraînent comme ça...

Quand il courait, l'instituteur saluait les villageois de rencontre d'un signe de tête poli. Et, au bout de quelques jours, certains furent amenés à engager la conversation avec lui, pour l'une ou l'autre raison :

– C'est un type carré, comme ça. Il vous serre la main en disant bonjour, et il regarde droit dans les yeux. Comme ça, sans ciller, et il parle de façon comme qui dirait très masculine.

En revanche, lorsque l'instituteur croisa Elias et le salua, Elias fit un signe de la main en disant :

– Coucou !

Les enfants du village avaient attendu la rentrée scolaire avec anxiété et curiosité. Le premier jour, quand le chef de classe eut sonné la cloche, ils se mirent en rang devant l'escalier en se pressant et en se bousculant. Mais lorsque l'instituteur apparut sur les marches, le silence se fit :

– Bonjour, les enfants !

– B... j... j... jou...r...

– J'ai dit « Bonjour les enfants ! » Répondez comme il faut.

Ils firent un nouvel essai.

– Je vois qu'il va falloir travailler ça. Mais nous le remettrons à plus tard. Entrez.

Les enfants entrèrent en ordre dispersé dans la salle de classe, l'air un peu inquiet, et le maître d'école leur assigna leurs places. Ensuite, pendant un moment, il marcha de long en large devant le tableau, et les écoliers l'observaient avec curiosité. L'ancien instituteur était un homme malingre, il portait un bouc et des lunettes, il était terriblement colérique, mais d'une façon routinière. Ce qui surprenait le plus les enfants, dans son successeur, c'était sa tenue vestimentaire. Il était chaussé de bottes à la lapone, portait un pantalon à la hussarde de couleur grise, et le haut du corps était vêtu d'un simple chandail gris, à la mode des hommes d'Ostrobotnie.

– Je m'appelle Pentti Rautajärvi, et vous apprendrez à connaître mes habitudes. Je vous dis tout de suite que je ne serai pas un maître d'école indulgent. Ce que j'attends de vous avant tout, c'est de l'ardeur au travail et de l'ordre. Mais si vous me donnez satis-

faction sur ces deux points, nous nous entendrons sans problème. Comme le veut la coutume, nous allons commencer la journée par un cantique et une courte prière.

L'instituteur s'assit devant l'harmonium :

– Pour cette première matinée, nous chanterons le *Cantique à la patrie... Ô Seigneur, bénis le peuple de Finlande... Comble-le de ta grââ-ââ-ce...*

Lentement, avec hésitation, les enfants se joignirent à son chant. Ils chantaient d'un air grave, le regard rivé à terre. Les voix des filles surmontaient celles des garçons, qui, d'une façon générale, n'aimaient guère chanter. Le cantique fini, l'instituteur se mit sur l'estrade et joignit les mains :

– Dieu notre Père céleste, nous te prions. Tourne ton regard vers nous en cette matinée et bénis notre travail qui va commencer. Tu nous as choisis, ô notre Dieu, pour être ton peuple, aide-nous dans notre tâche, afin que nous puissions grandir et apprendre, et devenir dignes de former ce peuple choisi. Car tu as toujours été notre soutien, et nous te demandons ton secours maintenant encore. Bénis, ô Seigneur, les fils et les filles de ton peuple, pour qu'ils accomplissent leur tâche avec succès. Bénis, ô Seigneur, ce pays cher et son peuple, fasse qu'il s'élève dans une grande gloire et une grande prospérité. Car le peuple de guerriers que tu as choisi se tient humble devant toi, mais fier devant les autres nations, protégé par ta miséricorde divine. Amen.

L'instituteur releva la tête, serra les dents et garda un instant un air sévère. Puis il se détendit un peu et commença la leçon.

Les habitants de Pentinkulma se rendirent bientôt compte que le nouvel arrivant n'était pas le premier venu. L'instituteur avait aussitôt été nommé chef de la section locale de la garde civique, directeur de la fanfare et de la chorale de la même garde, et ainsi de suite.

Le couple fut presque immédiatement invité à faire une visite de politesse au presbytère. En se présentant, l'instituteur dit son nom en roulant fortement l'r initial :

– Rrrrautajärvi.

Sa poignée de main était extrêmement énergique et il regardait la personne qu'il saluait droit dans les yeux, de façon appuyée. On

voyait qu'il voulait donner de lui-même l'impression d'une personne franche et droite. Même au presbytère, il vint chaussé de ses bottes lapones et vêtu de son chandail à l'ostrobotnienne, mais ni le pasteur ni sa femme ne s'en formalisèrent. Au contraire.

L'épouse du maître d'école était une femme toute menue et gracieuse. Elle avait des traits fins et une voix fluette, et s'appelait Eila. Elle restait quelque peu dans l'ombre de son mari et semblait jouir pleinement de cette position. Quand Pentti parlait, on voyait dans les yeux de sa femme un regard admiratif et chaleureux.

En buvant le café, ils engagèrent la conversation et parlèrent des détails de l'installation du couple dans sa nouvelle demeure.

La femme du pasteur posa toute sorte de questions les concernant.

– Je suis un paysan pauvre.

En dépit de sa tenue à l'ostrobotnienne, Pentti Rautajärvi était un véritable enfant du Häme. C'était bel et bien un paysan, mais pas aussi pauvre qu'il le disait. Du moins pas en comparaison du niveau de vie local. Il était le fils cadet d'un riche propriétaire de manse de cavalier. Sa fratrie était grande, certes, mais malgré le nombre d'héritiers, sa part n'était pas insignifiante. Sa femme était issue de la caste des fonctionnaires. Son père avait été officier de justice, mais, comme on l'apprit plus tard au détour de la conversation, il avait été assassiné par les rouges pendant la révolte, événement dont elle tirait une certaine fierté, de même que son mari.

L'instituteur expliqua que son attrait pour l'Ostrobotnie était dû au fait qu'il avait changé de race spirituelle :

– J'ai honte de mes origines du Häme. Autrefois j'en étais fier, mais la guerre de Libération a tout changé. De voir cette race intrépide embrasser la cause de l'ennemi, c'en était trop. Car le Häme était le plus puissant bastion des rouges. Tandis que les Ostrobotniens – c'est eux, l'âme de ce peuple !

Pendant la conversation, on apprit ainsi que l'instituteur était l'incarnation du fils idéal de la Finlande indépendante. Il était sous-lieutenant de réserve, sportif, membre de la société académique de Carélie et, pour couronner le tout, ancien soldat de la liberté. Il avait même participé à l'expédition d'Olonets.

– Couché dans les neiges du Häme avec mes camarades...

En réalité, il avait servi comme simple ordonnance, car il était trop jeune pour qu'on lui permette de combattre sur le front.

– Vous avez un seul enfant ?

– Oui, pour l'instant. Mais nous avons décidé, ma femme et moi, que nous en aurions autant que le médecin estimera qu'elle sera capable d'en avoir.

Un rouge charmant monta aux joues d'Eila. Elle regarda le pasteur et sa femme d'un air troublé mais joyeux, et son embarras s'évanouit aussitôt quand le pasteur déclara :

– C'est très bien. Nous, nous n'en avons que deux... Mais ce n'est pas par choix délibéré... Car avoir beaucoup d'enfants, c'est précisément le secret du bonheur de toute une vie.

– En ce qui nous concerne, nous considérons qu'il s'agit de notre devoir patriotique. Il faut faire croître les forces vives du peuple. Sans quoi nous ne pourrons pas faire face aux épreuves qui nous attendent.

L'instituteur reconnut ensuite qu'il n'était évidemment pas facile de s'occuper d'un si grand nombre d'enfants :

– Mais je ne doute pas que nous pourrons leur donner un morceau de pain de seigle noir et une louche de lait chaque jour. C'est tout ce qu'il leur faut. Les Finnois n'avaient guère plus, autrefois. Parfois même pas ça. Tout ce que je peux leur donner, ce sont mes bras et une patrie, le reste, c'est à eux de le construire.

Il lui arriva souvent par la suite de se vanter fièrement de sa pauvreté à qui voulait l'entendre et de répéter que tout ce qu'il possédait, c'était une patrie, un coutelas et un fusil. Quand il mentionnait sa future progéniture et le pain de seigle noir, sa voix tremblait d'émotion.

Le pasteur et sa femme étaient absolument ravis de faire la connaissance de ce jeune couple et, dès le début, ils entretinrent des relations suivies avec eux. Hélène, en particulier, s'était entichée de cette « âme de feu qui illustre si bien toute l'essence de notre jeunesse ». Et de fait, elle en devint un peu amoureuse. Parfois, elle donnait une tape maternelle sur l'épaule du maître d'école, et ce geste évoquait une caresse furtive.

– Il est comme moi quand j'étais jeune. Le même enthousiasme.

La peur de vieillir qui la hantait s'éloigna d'elle, car elle avait trouvé dans l'ardeur du maître d'école un repère auquel se raccrocher.

Le pasteur appréciait lui aussi ce jeune couple, qui apportait vie et gaieté dans le quotidien du presbytère. L'instituteur fit renaître chez Hélène la flamme du combat de la querelle des langues, qui avait fini par s'éteindre. Rautajärvi était partisan des Vrais Finnois et, pour cette raison, il manifestait une certaine froideur à l'égard du maître du domaine, qui était suédophone.

Quand les deux hommes se rencontraient dans le cadre de la garde civique, Rautajärvi parlait de façon raide et carrée, comme pour marquer son mépris des manières et de l'élocution raffinées du maître. Lorsqu'il apprit que celui-ci était de la noblesse, il se mit à glorifier encore plus fortement son passé paysan. Car l'idéologie de Rautajärvi avait deux ou trois siècles de retard.

– Le paysan finlandais ne se découvre que devant Dieu et devant la loi.

Le seigneur du domaine ne tirait aucune gloire du fait qu'il était suédophone. Au contraire, il s'efforçait de parler finnois du mieux qu'il pouvait. Mais cela ne suffisait pas à impressionner Rautajärvi, qui avait notamment participé à une collecte pour l'érection d'une statue à Jaakko Ilkka[1]. Rautajärvi affirmait que la famille dont il descendait était tout aussi libre et tout aussi ancestrale que celle du maître. Il ne le lui disait pas en face, certes, mais plutôt au pasteur et à sa femme. Et il ne fallait pas oublier non plus que la date de fondation figurant sur la girouette surmontant le toit de la manse de cavalier des Rautajärvi était fort ancienne.

La femme du pasteur n'avait pourtant plus l'ardeur nécessaire pour s'impliquer pleinement dans la querelle des langues. Elle avait l'esprit occupé par tant d'autres choses bien plus importantes : la défense de la patrie, la haine des rouges et la peur du marxisme, qu'elle exprimait le plus souvent en dénigrant le Parlement.

Rautajärvi considérait son métier d'instituteur comme une vocation :

– Il faut éduquer une nouvelle génération pour remplacer l'ancienne, vieille et pourrie.

1 Chef de la révolte des paysans lors de la guerre des Massues (1596-1597).

Sur ce point, il pouvait compter sur l'appui inconditionnel du pasteur et de sa femme :

– Exactement. Pour ce qui est des parents, la cause est peut-être perdue, mais les enfants peuvent encore être sauvés. Et sur ce plan-là, il y a fort à faire dans notre village. C'était l'un des pires nids de la rébellion rouge, même si maintenant ça s'est un peu calmé, vu les circonstances.

– Mais à quoi était-ce dû ? Est-ce qu'il y avait plus d'agitateurs qu'ailleurs ?

– Oh non, pas tant que ça. En fait, il n'y en avait qu'un seul. Mais un homme particulièrement énergique, et, d'une certaine manière, talentueux aussi. Il a été fusillé pour complicité dans l'assassinat du maître du domaine. Mais son influence continue de se faire sentir. Il te faudra du temps pour la vaincre. Un immense chantier t'attend. Mais je suis sûr que tu réussiras.

III

L'instituteur n'avait nul besoin d'encouragements. Ayant appris que la maison rouge devant laquelle il passait en courant matin et soir était la Maison des travailleurs, il crachait sur les marches de celle-ci au passage.

Le pasteur et sa femme l'avaient instruit du passé d'Axel Koskela, si bien que quand il le croisait sur la route, il ne le saluait pas.

Rautajärvi se donnait corps et âme à son travail. Il avait un objectif clair, qui était le fruit d'une longue réflexion.

Le programme d'enseignement scolaire n'avait qu'un seul défaut majeur : on n'y avait pas inclus de formation militaire. L'instituteur s'efforça de compenser ce manque par la gymnastique. Il n'alla pas jusqu'à organiser des exercices militaires, mais il apprit aux enfants à marcher et à courir en cadence.

– Gauche droite, gauche droite, une deux trois, une deux trois, gauche deux trois... marche marche... gauche deux trois... sto...op !...

En guise d'intermède pendant les exercices, il raconta un jour aux élèves une anecdote sur l'armée russe. Comme les moujiks étaient tellement bêtes qu'ils ne savaient pas distinguer la droite et

la gauche, les officiers avaient donné l'ordre aux soldats de remplir leur botte gauche avec du foin et la droite avec de la paille.

– Et c'est ainsi qu'on criait la cadence : foin, paille, foin, paille !

L'instituteur fut pratiquement le seul à rire, car les enfants, échauffés et essoufflés, en étaient bien incapables. Puis l'entraînement reprit. Les enfants haletaient et essayaient désespérément de garder le pas. Beaucoup se fatiguaient vite, surtout les enfants affamés des familles pauvres, qui avaient en outre des difficultés à courir dans les chaussures trop grandes héritées du frère ou de la sœur, et dont la semelle pendouillait parfois lamentablement :

– Gauche, gauche... gauche deux trois. Les fils... et les ... fii...illes de Finlande doivent assouplir leur corps.... Ordre et discipline... gauche, gauche, ordre et discipline... Sous l'époque russe ce peu... ple s'est a...vachi... Comment peut-on entreposer... des ma...chines agricoles... en plein air ?... La résistance... ad...mirable... du peuple allemand... pendant la gue...erre mondiale... reposait sur l'ordre... et la dis...cipline... Gauche gauche deux trois...marche marche... Il faut retrouver la force... et la santé... des Finnois... d'au... trefois... Chantez !... *Sur les vastes terres de brûlis... toujours... mon peuple a choisi... sa liberté*... Vilho Koskela... pourquoi tu traînes ? Marche... marche... Tête droite... des pas francs !... Vous devez devenir dignes de notre renommée de Prussiens du Nord...

Rautajärvi commençait à peine à transpirer et à s'échauffer. Il courait à petites foulées sur la pointe des pieds en lançant ses slogans, que les enfants n'écoutaient plus, occupés qu'ils étaient à courir, rouges et congestionnés.

Comme une bise rafraîchissante, l'esprit de Rautajärvi souffla sur l'âme paysanne des enfants de Pentinkulma. Dans le crépuscule du matin, ils convergeaient vers l'école, ces futurs bâtisseurs de la patrie nouvelle ! Les enfants des propriétaires portaient des vêtements propres et de bonne facture, et leur sac à dos contenait un solide goûter. Les enfants des anciens métayers portaient encore souvent des vêtements faits à la maison. Comme il restait à payer les dettes du rachat des métairies, les parents ne pouvaient pas se permettre de leur acheter une nouvelle tenue. Quant aux enfants des valets de ferme et des journaliers, ils formaient une troupe hétéroclite, loqueteuse, pouilleuse, morveuse, grise et sous-alimentée.

Quand ils chantaient les cantiques et écoutaient la prière dite par l'instituteur, ils regardaient à terre d'un air maussade. Et durant toute la journée, leur imagination mal formée tentait de se représenter les idées et les connaissances que le programme d'enseignement voulait leur inculquer pour leur donner une éducation chrétienne et patriotique.

Mais bien des fois Saül et David se mélangeaient. Lequel des deux était-ce donc qui avait lancé un javelot sur l'autre, qui jouait de la harpe ? Ils ne savaient même pas à quoi ressemblait une harpe ! Ils ne connaissaient que l'harmonium, le violon, l'accordéon et l'harmonica.

Pendant les heures de lecture, on lisait *Le livre de la patrie*. Vilho Koskela fut incapable de réciter par cœur l'histoire du chasseur d'ours Martti Kitunen, et il fut puni d'une retenue.

– Martti Kitunen. C'était l'une des grandes figures de la tradition des coureurs des bois finnois... Un homme à connaître... Tu resteras en retenue pour étudier l'histoire de sa vie.

Rautajärvi trouvait cependant Topelius un peu fade et léger, et il choisit également d'autres lectures. Quand il était lancé, les enfants avaient la part belle, car souvent c'est lui seul qui lisait ou racontait l'histoire.

Il leur raconta notamment celle du sergent Simuna fils d'Antoine et, tout à son récit, il ne cessa de gesticuler en parlant. Simuna avait été envoyé par Charles XII comme messager à la cour du roi de France. Et là, comme une bête curieuse, un vrai ours finlandais, il se retrouva au milieu des courtisans vêtus de dentelle et de brocart. On lui apporta quantité de biscuits différents, et Simuna, les broyant dans ses pognes de bon Finnois, les engloutissait d'un coup. Les dames de la cour étaient ravies. Quel ours ! Et regardez sa terrible épée. Savait-il s'en servir ? Un courtisan raffiné apporta un fleuret et invita Simuna à croiser le fer. Mais celui-ci ne parlait pas le français. L'autre fit quelques mouvements d'escrime pour lui faire comprendre et fit tant et si bien qu'il toucha légèrement Simuna de son fleuret.

– Alors Simuna, de son poing de Finnois, lui asséna un tel coup qu'il s'en alla rouler par terre dans un tourbillon de dentelles et de jabots. C'était une beigne royale !

Emporté par son récit, l'instituteur, pour montrer comment avait fait Simuna, donna un coup de poing dans l'air et manqua de tomber.

Il disposait d'une réserve inépuisable de héros du même genre, et tous étaient des hommes grands et forts, d'autres parfois très petits mais tout aussi puissants. Les manieurs de couteau d'Ostrobotnie étaient l'un de ses sujets favoris. Les enfants les connaissaient aussi, par la chanson :

Antti le Gros et le jeune Rannanjärvi
Discutaient comme de vieux amis.
Va donc tuer le juge de Kauhava,
De sa belle veuve mon épouse tu feras.

Sur la guerre de Libération, il était intarissable.

– Allongé avec mes camarades dans les neiges du Häme...

Il évoquait également l'expédition d'Olonets, à mots couverts et avec moins de fougue toutefois. Mais il montrait aux élèves sur la carte tous les endroits où habitaient des Finnois et leur faisait comprendre que la vraie Finlande était bien autre chose que cette Finlande-croupion où ils habitaient. Ce nom de Finlande-croupion était calqué sur celui de la Hongrie-croupion, dont il parlait souvent aussi. Il enseigna même aux enfants le credo des Hongrois : « Je crois en la résurrection de la Hongrie... »

Il parlait en quelque sorte de manière codée, car il aurait eu envie de leur apprendre : « Comme je crois en un seul Dieu, je crois en une seule Finlande. »

Mais étant donné que la commission des affaires scolaires de la commune comptait parmi ses membres Yanne Kivivuori, l'instituteur hésitait à parler ouvertement de ces choses.

En revanche, il était licite de parler de la pauvreté, du peuple finlandais qui vivait modestement, en se satisfaisant de peu. Il en parlait avec tellement d'ardeur que les plus pauvres des enfants contemplaient leurs vêtements avec honte.

– Le pin, le pin, voilà ce qui a sauvé ce peuple dans les jours de misère. Le pin et Dieu.

Mais tout cela, c'était autrefois. Aujourd'hui, le peuple s'était avachi, à cause des manigances des partis politiques.

– Assieds-toi et lève-toi de nouveau.

Comme Vilho Koskela était d'un naturel placide et un peu lent, il était souvent obligé de s'exercer à se mettre debout.

– Une, deux ! Il faut que ça se fasse d'un coup... Comme à l'armée.

Vilho ne trouvait pas le bon rythme. L'instituteur lui ordonna de faire trois fois le tour du bâtiment de l'école au pas de course.

Vilho s'exécuta, mais le maître d'école remarqua qu'il manquait un peu d'ardeur.

– Bon, eh bien, dans ce cas, le tour, tu le feras six fois.

Le garçon se mit à courir, mais lentement, en faisant exprès de ne pas se presser.

Fallait-il s'étonner qu'il soit si récalcitrant ? Un père chef de la révolte, un grand-père président de l'Association des travailleurs et un oncle à la tête des socialistes de la commune ! Oncle qui, dès le départ, s'en était pris à l'instituteur au sein de la commission de l'école primaire en l'accusant de déformer le contenu du programme et de politiser l'enseignement.

Le maître d'école décida de donner à Vilho un devoir spécial. Il devait apprendre par cœur pour le lendemain l'histoire de la guerre de Libération.

Vilho n'y vit pas malice. Comme l'instituteur ne cessait de parler de guerres et en particulier de la guerre de Libération, il trouva tout à fait naturel que le sujet de son devoir porte sur celle-ci. Mais il resta silencieux et renfermé toute la journée. Et pas seulement pendant les leçons, mais aussi pendant la récréation.

Et pendant l'heure de chant, on chanta :

Les crêtes des vagues du golfe de Finlande,
Les vastes étendues du grand lac Ladoga,
Les remous puissants du Tornio dans la lande
Et les collines du Maanselkä à Salla,
Frontières impures de notre Grande Finlande,
Du Sampo elles coupent indûment les racines...
...
Mais sur sa barque le grand Väinämöinen
fend les eaux et porte encore sa faux...
...
Son spectre chante : l'aube un jour tu reverras,

Toi mon peuple malheureux, tu revivras !
De ta vie ce n'est point le soir encore,
Et le pont tu rebâtiras
Par lequel ta nation tu réunifieras.

Puis, après un cantique et une prière, les élèves purent rentrer chez eux. Dans le corridor, ils attrapèrent leur sac à dos et se précipitèrent vers la sortie, car ils faisaient souvent la course sur le chemin du retour.

– Qui c'est qui sera le premier au magasin ?

Et ils mirent leur sac sur le dos tout en courant. L'un ou l'autre avait une casquette à la main.

– Nurmi est en tête !

– Ritola le rattrape !

Quand ils croisaient des personnes âgées, ils s'arrêtaient brusquement, ôtaient leur casquette d'un geste vif, claquaient des talons, et reprenaient leur course. Mais parfois, au lieu de courir, ils lançaient des cailloux sur les isolateurs des poteaux téléphoniques à un endroit hors de vue des habitations du village, ou bien ils se battaient.

Il fallait bien se bagarrer, de temps en temps.

– Tiens, prends donc, sale con... c'est une beigne royale !...

– Simuna fils d'Antoine va t'en faire voir !

Parfois, pour provoquer une bagarre, il suffisait qu'ils se disputent pour savoir qui était le meilleur des bagarreurs renommés du village ou des villages proches.

– Gustave Reiliin, c'est le plus fort, il gagne toujours... Même Simuna fils d'Antoine ferait pas le poids avec lui... Il tire et il frappe en même temps...

– Ouais, mais tu sais pas, Arvi Hautamäki il a cassé la gueule à un policier, quand l'autre il a voulu fouiller la cache où il avait sa gnôle. Et il a foutu une raclée à des types du bourg qui étaient allés se plaindre qu'il avait coupé l'alcool avec de la flotte et qui voulaient être remboursés. Il tapait avec la crosse de son browning et pof ! ils s'écroulaient... Il a même tiré plusieurs coups de feu en l'air, et il leur a dit : « Vous pouvez venir à six à la fois si vous avez envie, mais laissez un peu de distance entre chaque groupe, que j'aie le temps de recharger »...

– Ouais, Gustave Arvi et Simuna fils d'Antoine, il les écrase comme ça !

– Mon cul, qu'il les écrase !...

Le différend ne pouvait se régler qu'à la force des poings.

Vilho et Eero ne prenaient pratiquement jamais part aux querelles des autres. Ils ne les accompagnaient que sur une courte distance, car ils passaient ensuite par le raccourci.

Ce jour-là, tandis qu'ils approchaient de la maison, ils entendirent le bruit de la batteuse et le teuf-teuf du moteur.

– Eh, ils l'ont mise en marche !

Et ils se mirent à courir.

Effectivement, la batteuse était en marche. Le moteur tournait, il était posé par terre et maintenu par de grosses pierres, et son bruit se mêlait au hurlement de la batteuse. Elina déchargeait les gerbes d'avoine et les tendait à Axel, qui les enfilait dans la calandre. Le grand-père Kivivuori se tenait à l'autre extrémité et recueillait la paille et les otons. Voitto se trouvait dans la grange, debout sur le tas de paille. Axel, tout à son travail, jeta un coup d'œil rapide aux garçons, mais ne dit rien. Leur mère s'arrêta un instant et cria pardessus le vacarme :

– Rentrez, grand-mère vous donnera à manger et après vous irez piétiner la paille.

Le regard et la voix de leur mère avaient une expression de joie et de bienveillance tout à fait inhabituelle.

Les garçons avalèrent leur repas à la hâte, se changèrent et se précipitèrent dans la grange. Ils auraient préféré travailler à proximité de la machine, mais ils pouvaient l'examiner à loisir chaque fois qu'il fallait interrompre le battage pour aller chercher un nouveau chargement dans les champs. Et lorsque celui-ci arrivait et que leur père remettait le moteur en marche, ils ne perdaient pas un seul de ses gestes. La tête penchée, il écoutait le bruit du moteur et celui de la batteuse et augmentait ou baissait le régime selon ce qu'il estimait nécessaire. Les garçons lui avaient rarement vu un air aussi important et concentré.

Quand le moteur tournait au régime désiré, tous se mettaient en place. Axel jetait encore une fois un regard attentif et interrogateur au moteur, à la batteuse et aux assistants. Personne n'entendait ce

qu'il disait, mais tous devinaient au mouvement de ses lèvres qu'il avait dit ces mots :

– On y va !

Grand-père jetait des fourchées de paille dans la grange et les garçons égalisaient le tas qui se formait. Grand-père était tout poussiéreux. Parfois, il roulait le blanc des yeux et jetait un regard malicieux. Il prenait une grande fourchée de paille, faisait mine de la jeter à l'autre extrémité de la grange, mais se retournait soudain et la déchargeait sur les garçons, les recouvrant presque entièrement. Ils se débarrassaient des brindilles et de la poussière, et riaient. Mais grand-père faisait mine de rien et poursuivait son travail, l'air sérieux et concentré.

Quand ce fut le tour du dernier chargement, Axel réussit à faire fonctionner la batteuse au régime maximum. Il alimentait la machine aussi vite que celle-ci pouvait avaler les gerbes. Par moments, quand le cylindre du batteur avalait une gerbe un peu trop épaisse, la machine poussait un meuglement mélancolique et étouffé, et Axel hochait la tête d'un air mécontent.

Vers la fin, il accéléra encore le rythme. Des filets de sueur traçaient des sillons dans la poussière qui recouvrait son visage, mais il travaillait de plus en plus vite, comme s'il était entré en transe. Grand-père vint de son côté, hocha la tête et cria :

– Arrête, bon sang !... Tu vas trop vite... La machine peut pas battre aussi vite.

– Quoi ?

– Tu bats trop vite, il reste des grains dans la paille !

– Mais non !...

Axel n'avait aucune envie de ralentir le rythme. Lorsque, d'un geste de la main souple et vif, il eut placé la dernière gerbe dans la calandre, il sauta à bas du marchepied et cria à Elina :

– Dommage qu'il y en ait plus... Si je t'y mettais toi ?

Il prit Elina par le col de sa blouse et fit mine de la soulever pour la placer sur la table d'entraînement.

– Allons... Ne fais pas le fou !...

Mais Elina comprit que ce mouvement était une caresse dérobée qu'Axel, dans son excitation, avait soudain eu envie de lui faire.

Puis il arrêta le moteur. Toute la famille mit un moment à s'habituer au silence subit. Axel s'épousseta en donnant des coups de casquette sur ses vêtements et dit :

– Moi je vous dis, mes p'tits gars, que si on a suffisamment de bras pour aider et de l'avoine bien sèche, en une journée je peux tirer entre soixante-dix à quatre-vingts sacs de cet engin.

Et personne ne le contredit.

Comme il n'y avait pas de vent, la poussière flottait encore sur le lieu de battage. Une odeur âcre de carburant et de gaz d'échappement irritait le nez. Le ciel était bleu et sans nuages. Mais le soleil était déjà proche de l'horizon et sa lumière rougeâtre défaillante présageait l'arrivée du soir.

Ils s'attardèrent encore quelques moments dans la grange, comme pour jouir de ce sentiment de satisfaction et de détente que donne le travail bien fait sur le lieu même où il a été accompli.

Cependant les parents avaient encore d'autres travaux à faire et les garçons devaient apprendre leurs leçons. Le soir, Vilho demanda à sa mère de l'interroger, mais elle n'avait pas le temps, et il dut demander à son père, qui n'aimait guère se livrer à cet exercice, car il s'emportait facilement quand Vilho ne savait pas bien ses leçons :

– Bon, alors commence.

– ... Ce jeudi... sanglant, les canons tonnaient... continuellement... De longues rangées de maisons... furent complètement incendiées et plus de...

– Mille fusils...

– Plus de mille fusils semèrent la mort et la dé... dévastation chez les rebelles... Partout les rouges commirent de nombreux meurtres... et se... se...

– Se livrèrent à des exactions...

– ... à des exactions. Le fanatisme... euh...

– Tu as oublié : « des exactions contre de paisibles villageois. Le fanatisme gagna les blancs, qui commencèrent à fusiller des prisonniers de guerre, mais ceux-ci étaient surtout des soldats russes qui avaient combattu aux côtés des rouges »... Eh ben, c'est pas encore au point ! Lis en réfléchissant à ce que ça veut dire, comme ça tu t'en souviendras mieux... Si tu te contentes de mettre un mor-

ceau après l'autre sans penser à rien, ça rentre par une oreille et ça ressort par l'autre.

Vilho fit des efforts pour penser au contenu, et, au bout du compte, il réussit tant bien que mal à réciter sa leçon sans fautes à l'école.

– Tu vois que tu peux, quand tu veux. Tu n'es pas bête. Simplement, tu n'as pas envie de travailler. C'est ça le problème.

IV

Effectivement. Vilho et ses camarades n'attendaient qu'une seule chose de l'école : qu'elle finisse le plus vite possible.

Il y avait pourtant des matins où il n'était pas si désagréable d'en prendre le chemin. Par exemple le jour où l'on transporta la batteuse chez Kivivuori. Elle avait été préparée la veille au soir, et ils se mirent en route de bonne heure. Les garçons partirent avec le convoi et cette fois-ci ils passèrent par le village, et non pas par le chemin du presbytère.

Pour une fois, les garçons avaient de quoi se sentir un peu supérieurs aux autres. Le camion de Kivioja avait déjà perdu un peu de son prestige, tandis qu'une batteuse ! Il y en avait certes d'autres dans le village, mais aucune n'était passée sur la route sur des roues.

Une foule grandissante de garçons se joignit au cortège. Dans les montées, ils se pressaient pour pousser, et posaient à Vilho et Eero toute sorte de questions concernant l'engin. Toute la troupe s'arrêta devant la grange de Kivioja et les garçons se rassemblèrent autour de la batteuse et assistèrent aux préparatifs, sans mot dire, droits comme des piquets. Seuls leurs yeux bougeaient et observaient les gestes d'Axel et d'Otto. Lentement, le filet de morve qui sortait de leurs narines descendait de plus en plus bas. Quand il atteignait le rebord de la lèvre supérieure, ils inspiraient pour le faire remonter, mais à moitié seulement, par simple réflexe, et la morve ne restait jamais longtemps dans sa cachette.

À cause de la batteuse, ils arrivèrent en retard à l'école, bien qu'ils eussent couru à perdre haleine pendant le restant du trajet.

– Deux heures de retenue. L'exactitude est l'une des premières vertus du soldat.

Vilho avait dû faire le tour de l'école au pas de course et il avait dû apprendre par cœur l'histoire la guerre de Libération, mais, en dehors de cela, le maître d'école n'avait guère de raisons de le punir, car il était d'un naturel calme et sa conduite était irréprochable. L'élève qui donnait le plus de fil à retordre à l'instituteur était Aarne Siukola. Il n'assistait pas aux cours de religion. L'instituteur devait lui faire des cours particuliers de morale, car telle était la volonté de son père, qui ne voulait pas que son fils reçoive un enseignement religieux. L'instituteur n'avait pas le choix, car la loi l'y obligeait. Il avait essayé de raisonner Siukola :

– Est-ce que ça vaut vraiment la peine, pour un seul élève ?

– Et comment, que ça vaut la peine ! Mes gosses, ils apprendront pas ces fadaises !

Siukola resta intraitable.

– Je lui ai dit : « Tu rempliras pas la tête de mes mômes avec des conneries obscurantistes comme ça... Tu leur feras gentiment des leçons de morale. Ça te fait peut-être suer, mais tant pis. » Vous verrez, ils tarderont pas à modifier la loi pour supprimer cette possibilité, parce qu'ils se rendront compte qu'on pourra plus forcer les gens à rester dans l'ignorance.

Aarne suivait donc des cours de morale.

Un jour, pourtant, il grava avec son canif dans la colonne de bois de l'escalier de l'école un petit ovale, traça un trait en longueur au milieu et de petits traits tout autour des bords. L'instituteur le surprit, le prit par les cheveux et lui frotta la bouche sur le dessin :

– Lèche ça... lèche... jusqu'à ce que ça disparaisse.

Au début, le garçon rit en douce, mais quand ses lèvres commencèrent à saigner, il se mit à pleurer.

– Lèche, lèche...

Finalement, l'instituteur lâcha Aarne et gratta le dessin avec le couteau pour le faire disparaître. Puis, avec des gestes nonchalants, il se mit à gifler le garçon tour à tour sur chaque joue en chantant en mesure :

Youssi Youssi Youssi de Youkola
Qui chauffe ces gros cochons-là
Brasse leur paille dans les bras
Youssi pousses-y...

Après cela, il marcha en long et en large pendant un long moment devant le tableau, puis s'arrêta et dit :

– Je vais vous faire passer l'envie de jouer les voyous, vous allez voir !...

Aulis Kivioja était élève des petites classes de l'école primaire, dont l'institutrice était la femme de Rautajärvi. Il jouissait d'un statut particulier, car son père assurait le ramassage du lait dans le village et Aulis pouvait parfois faire le trajet de l'école sur la plateforme du camion. Mais il était aussi fort en gueule que les autres Kivioja, ce qui avait le don d'irriter les autres enfants. Pendant la pause du goûter, quelqu'un fit un jour courir le bruit qu'Aulis avait apporté une brioche. Toute la troupe se rassembla autour de lui, et l'on constata que c'était bien le cas. Il y avait même du beurre sur la brioche.

– Hé les gars, çui-là il a une brioche !

– Et alors, laisse tomber...

– T'as vu ? L'autre là-bas il mange de la brioche !

– Eh ben il a qu'à manger.

– Galetteux, péteux ! Galetteux, péteux !

Sur le chemin du retour, les autres le rossèrent. Pendant longtemps, certains garçons durent renoncer à l'idée de pouvoir monter sur la plateforme du camion.

Comme l'institutrice elle-même devait demander fréquemment les services de Lauri, elle ne pouvait pas se mettre en colère avec Aulis. Pourtant, celui-ci ne se gênait pas pour quitter son pupitre pendant la leçon et aller voir un camarade :

– Montre un peu ce que t'as dessiné.

– Aulis Kivioja, retourne à ta place !

Aulis regagnait sa place, mais, au bout d'un moment, il lui arrivait d'oublier de nouveau qu'il était en classe.

Chez les Leppänen, on ne possédait pas de camion. Ni grand-chose d'autre. Valtou était maigre et pâle. La bouche était flasque, comme mal dégrossie. L'institutrice trouvait son aspect repoussant. Quand elle le réprimandait, il lui rendait un regard inexpressif et restait totalement indifférent à ses remontrances.

Valtou portait une veste confectionnée avec une vieille veste de Preeti, toute tachée, et déchirée aux coudes, ce qui n'était pas

rare chez les autres enfants du village non plus. Sa culotte était trop courte et laissait voir la peau entre le bas de la jambe et le haut des chaussettes. Ces dernières étaient rapiécées, un morceau de tissu bariolé bouchait le trou au niveau du genou, mais à côté de celui-ci un nouveau trou laissait déjà voir la peau nue. Les chaussures étaient en bon état. L'école les avait fait acheter par la commune, mais elles étaient trop grandes de deux pointures. Pour une raison incompréhensible, il en allait ainsi avec toutes les chaussures fournies par la commune.

Aune Leppänen n'avait pas vu d'un bon œil son fils aller à l'école, et encore moins après que l'infirmière de la commune fut passée chez eux pour réclamer une meilleure hygiène.

Lorsqu'elle avait examiné Valtou, elle avait découvert qu'il avait des poux. Ses sous-vêtements étaient sales aussi et infestés de lentes.

– Il les a eues des autres.

L'infirmière inspecta aussi la cabane des Leppänen et réclama qu'on fasse le ménage. Aune se mit en colère.

– Vous faites chier, merde ! C'est moi qui m'occupe de mon fils ! Le peu d'argent que la commune nous donne, elle a qu'à le garder !

La visite de l'infirmière fut sans effet. L'institutrice se rendit personnellement chez les Leppänen. Elle engagea la conversation avec amabilité et, au début, Aune la reçut plutôt bien, en faisant des manières et en se donnant des airs importants. Mais quand la dame entra dans le vif du sujet, les choses se gâtèrent. La frêle et délicate institutrice n'était pas de taille à tenir tête à Aune. Car lorsque cette dernière lui déclara que les Koskela avaient volé la part d'héritage de son fils et que tous étaient contre lui, l'institutrice répondit avec irritation qu'elle aurait dû penser à trouver des témoins quand l'affaire s'était faite.

– Ah, parce que Madame a des témoins à ses côtés quand elle se fait sauter ?

L'institutrice ne voulut pas abandonner la partie.

– Eh bien, Valtou, viens au tableau et dessine-moi un s.

– Je sais pas faire de s, mais je peux faire un m.

– Eh bien fais-le, dans ce cas.

Valtou alla au tableau et dessina la lettre, puis, reculant d'un pas, il contempla son ouvrage.

– C'est quoi cette merde ?

– Qu'est-ce que tu as dit ? Qu'est-ce que tu as dit ?

– J'ai dit : « C'est quoi cette merde ? »

Le garçon avait répété la phrase d'un ton innocent, et la maîtresse resta un instant interdite. Mais, brusquement, elle bondit et saisit Valtou par les cheveux.

– Animal ! Animal ! Tu n'es qu'une bête sauvage ! Comment oses-tu ?...

Valtou fut surpris par la soudaineté de l'attaque, qu'il subit un moment sans réagir, pendant que sa tête se balançait au rythme des mouvements de la main de l'institutrice. Puis il finit par se libérer :

– Tire pas les cheveux des autres, espèce de salope !

Valtou se réfugia au fond de la salle et l'institutrice se précipita dans sa direction, bondissant en alternance d'un côté et de l'autre de la rangée de pupitres pour essayer de feinter le garçon et de l'attraper :

– Tu vas finir en maison de redressement !

– Ouais ouais... Mais tu tires pas les cheveux... c'est la loi...

Valtou avait entendu sa mère répéter de nombreuses fois que les enseignants n'avaient pas le droit de porter la main « sur les mômes des autres ». La maîtresse revint à la charge. Le garçon n'eut aucune peine à lui échapper et il se réfugia derrière l'autre rangée.

– Je te ferai dénoncer... C'est moi qui te le dis... Tu verras ce qui arrive quand on tire les cheveux aux autres... Tu chialeras quand la police viendra sonner à ta porte avec toutes les sirènes qui hurlent.

L'institutrice, oubliant toutes les convenances, appela son mari à la rescousse en hurlant son prénom :

– Penttiiii !... Penttiiii !...

Rautajärvi arriva et Valtou n'était maintenant plus autant en sécurité, car l'instituteur sautait par-dessus les pupitres en s'appuyant sur la main, mais le garçon réussissait chaque fois à lui glisser des doigts.

– Vous avez qu'à me battre et me tirer les cheveux, bande de salauds... Mais moi j'vous préviens qu'on ira au tribunal... Et pis

qu'est-ce ça peut vous foutre que j'aille à l'école, vous savez très bien que je deviendrai pas écrivain !

L'instituteur réussit finalement à acculer Valtou dans un coin, mais le garçon tira un petit coutelas du fourreau qui pendait à sa ceinture et dit entre ses dents :

– Si tu me touches, sale connard, tu vas voir ce que tu vas voir !...

L'instituteur resta stupéfait, et Valtou en profita pour se dégager, il bondit vers la fenêtre, l'ouvrit et sauta dans la cour. Ayant repris ses esprits, l'instituteur fit le tour par la porte et se lança à sa poursuite. Valtou était déjà parvenu jusqu'à la forêt qui se trouvait derrière l'école, et le maître d'école s'arrêta à côté de la clôture :

– Reviens immédiatement !

– Va te faire enculer, sale boucher !

– Eh bien rentre chez toi. La semaine prochaine, tu pars en maison de redressement... La semaine prochaine ! Tu entends ?

– Ouais ouais, on verra, on verra ce qui se passe quand les gens vous tirent les cheveux... Attends, tu verras quand les flics débarqueront dans la cour chez vous...

Le garçon ne retourna pas à l'école. Aune, loin de l'y forcer, prit sa défense :

– Personne ne maltraite mon gosse... Et c'est pas vrai qu'il a dit des grossièretés. Je l'ai jamais entendu dire un seul juron, sauf justement quand quelqu'un veut lui donner des leçons.

Mais le lendemain, Yanne se rendit chez les Leppänen :

– T'as pas le choix, il faut que tu envoies le gamin à l'école.

– Tiens donc... tu prends le parti des autres... toi qui devrais veiller au bien-être des mômes... Mon gosse à moi, personne ne porte la main dessus, sache-le !

– N'exagère pas, c'est pas la mort si quelqu'un lui tire un peu les cheveux.

Yanne expliqua à Aune que la loi avait institué la scolarité obligatoire, mais elle resta intraitable et, quand il commença à la menacer, la dispute éclata :

– T'as un sacré culot de venir ici donner des leçons ! Et dire que j'ai voté pour toi dès que j'ai eu mes droits civiques. Mais ce sera bien la dernière fois, ça j'te l'dis ! Tu peux toujours courir pour avoir ma voix.

– Laisse tomber. Parlons du problème qui nous occupe.

– Quoi ! Mais bordel de merde, je vais t'en parler, d'un problème, tu vas voir ! Et ça te clouera le bec, pour une fois.

– Fais comme tu veux, mais le gamin doit aller à l'école.

Aune faisait des mouvements de la tête d'un air blessé et prétentieux :

– Tu passes ton temps à fouiner partout, le moindre penni donné par la commune, faut que tu saches comment il est utilisé. Mais je te rappelle que c'est l'argent de tous, t'as pas besoin de jouer les grands seigneurs avec ce pognon.

– Peut-être, mais l'argent a été donné pour le gamin, pas pour qu'on le dépense dans les tranchées d'Elias... Si ça continue comme ça, je ferai placer le gosse dans un foyer.

Aune se leva du rebord du lit où elle était assise, tapa du pied et cria en pleurant et en jurant :

– Espèce de baise-putes ! Connard de garde-chattes !... Un vrai bandit au service de la commune, qui bouffe l'argent des autres ! J'te préviens que j'irai au tribunal pour ce que tu viens de dire... Merde alors ! Même dans la Bible on dit qu'il faut protéger la veuve et l'orphelin... Et toi tu te mets du côté des bouchers, qui battent les gosses des pauv' gens... T'as demandé des subventions à la commune pour tous les gosses hors mariage que t'as fait pousser dans la contrée ? Espèce de jean-foutre ! T'étais sans arrêt à courir dans les saunas et les baraques des servantes... Citoyen modèle, mon cul !... Et avec les gosses d'Elina vous vous êtes partagé Kivivuori en douce. Mais si tu tiens à le savoir, moi j'irai devant le juge et j'obtiendrai que Kivivuori revienne à mon gamin, que t'en resteras comme deux ronds de flan... Tu sais de qui il est, ce gosse ?

– Ce qui est sûr, c'est qu'il est pas de moi.

– Oui, mais c'est le gosse d'Oscar.

– C'est possible. Mais pour que ce soit une chose avérée, il suffit pas de tirer un coup. Il faut les sacrements de la société et de l'Église. Et d'ailleurs moi je toucherai pas un rond pour Kivivuori, donc tu te trompes d'adresse.

– Tu peux parler, mais je te connais, salopard... Si Oscou était en vie... Mais ils ont tué les meilleurs... C'est toi qu'ils auraient dû flinguer...

Aune s'assit de nouveau sur le bord du lit et se mit à pleurer, en cachant les yeux dans ses mains :

– ... Il était si bon... si bon... il était si doux... Combien de fois il m'a mis sa veste sur les épaules pour pas que j'aie froid quand on revenait du bal...

Aune pleurait et son corps se courbait de plus en plus. Yanne poussait des grognements de mécontentement, mais finalement il alla vers elle et lui dit d'un ton complètement changé :

– Allons allons... calme-toi... Je vais aller leur dire deux mots, aux deux instits.

– Raconte pas de bobards... J'te connais...

– Je suis entièrement de ton côté.

– Si t'étais comme Oscou, tu prendrais un peu not' défense...

– C'est vrai. Mais on peut plus rien y faire. Moi j'ai beaucoup perdu le jour où Oscou est parti avec toi... Bien des fois je t'ai observée en cachette... Mais j'osais pas, parce que je croyais que tu voulais pas de moi... Tu jouais les grandes dames, parce tous les gars du village te couraient après.

Les reniflements d'Aune s'espacèrent. Lorsque Yanne se rapprocha d'elle, elle le repoussa de son épaule et dit :

– Ouais... Déjà à l'époque t'étais doué pour faire des grimaces.

– C'était du dépit, de la jalousie, c'est tout... Allons, calme-toi... On va parler de tout ça...

– J'ai rien à te dire. T'as toujours été si méchant.

– T'avais qu'à pas faire la fière. Tu me regardais même pas. Bien des fois je me disais pour moi-même : quelle chance ça serait si je pouvais être avec toi.

– Eeh... Tu charries là !... T'as toujours été doué pour mentir, aussi.

– Si on avait le temps, on réparerait ça maintenant... Mais je suis un peu pressé.

Aune pleura encore, pour la forme, mais quelques gloussements se mêlèrent à ses pleurs lorsqu'elle donna de nouveau un coup d'épaule à Yanne :

– T'es vraiment un beau salaud, des fois... aaah...

– Allez, viens là, que je tienne un peu, et on se met d'accord que le gamin il ira à l'école.

Yanne posa son bras sur les épaules d'Aune. Elle fit semblant de vouloir se dégager, mais tout en riant, et Yanne fut forcé de se dire :

– Oh là là, arrête ! Je vais me retrouver dans une belle merde si je continue comme ça.

Finalement, Auna déclara qu'elle enverrait le garçon à l'école, mais dès que Yanne fut reparti, elle prit un air distrait et étonné. Et Valtou ne retourna pas à l'école, car Aune ne fit pas vraiment d'effort pour le convaincre d'y aller. Cependant, lorsque Preeti rentra le soir et apprit que le garçon n'était pas allé en classe, il se mit en colère lui aussi :

– J'en ai assez de ta désobéissance... je vais te... je...

Le garçon l'écoutait d'un air boudeur, mais lorsqu'il vit le grand-père casser une branche du balai, il saisit sa casquette et se précipita dans la cour, poursuivi par Preeti, qui n'eut cependant pas la force de le suivre longtemps. Il s'arrêta, imité par Valtou.

– Reviens ici, tout de suite !

– Grand-père de merde !

– Si tu reviens pas immédiatement, tu remettras plus les pieds sous mon toit.

– Et alors ? C'est pas le tien, c'est le toit du domaine.

Valtou était hors d'atteinte, et il se mit à chanter une chanson obscène pour exciter la colère de son grand-père :

En bouffant ton abricot
Le diable est passé...

– Je te dis une fois pour toutes que tu remettras plus les pieds sous mon toit.

– T'as pas de toit, eh va donc !

– C'est bon, tu l'auras voulu... tu peux aller où ça te chante... Va découvrir le monde... tu verras à quoi il ressemble.

Preeti retourna à l'intérieur, la tête bourdonnante. Valtou s'éloigna. Il longea ses itinéraires familiers dans les proches environs, s'amusa à donner des coups de pied dans une fourmilière gelée, puis s'arrêta près d'une grande pierre, au pied de laquelle il avait caché des cigarettes russes volées à Preeti, du papier journal et des allumettes. Après avoir fumé le reste d'un mégot, il traversa la forêt en direction de la cabane de Gustave-le-Loup. La cabane n'avait pas de fenêtre donnant sur la forêt. Ayant trouvé une pierre qui lui

convenait, Valtou la jeta contre la cloison de planches et attendit de voir le résultat. La pierre fit un bruit sourd sur les lattes et bientôt on entendit du vacarme sur les marches, et Gustave apparut au coin de la cabane :

– Tu vas voir ce que tu vas voir... espèce de p'tit con !...

Gustave fit mine de se lancer à sa poursuite et Valtou s'enfuit dans la forêt, en direction de la maison familiale.

Il entendit approcher le bruit d'un moteur de voiture et il courut pour l'attendre au bord de la route.

C'était la voiture du médecin communal qui revenait du domaine. Il se rendait chez Töyry, où la maladie de la vieille maîtresse avait empiré – elle décéda deux jours plus tard – et, comme le chemin était étroit et verglacé, il roulait lentement. Lorsque la voiture approcha, Valtou regarda autour de lui et trouva un bâton qu'il avait utilisé un jour comme perche pour sauter.

Il ne réfléchit pas à son geste. Sans qu'il sache pourquoi, une envie impérieuse le prit de jeter le bâton sur la voiture. Lorsqu'elle arriva à sa hauteur, il le lança et son coup réussit : il fit une bosse dans la portière.

En entendant le bruit, le médecin s'arrêta et descendit. Quand il vit la bosse, le bâton et le garçon qui s'enfuyait entre les arbres, il alla vers la cabane de Preeti.

Comme il était impossible de nier ce qui était arrivé, les Leppänen s'excusèrent du mieux qu'ils purent. Henna bredouillait entre ses dents et Preeti faisait des révérences :

– Bien sûr, je me charge de... Si monsieur le docteur veut bien attendre jusqu'à la paye... on est payés le quinze du mois...

– La seule chose que je demande comme dédommagement, c'est que vous administriez une bonne raclée au garçon. Il semble en avoir réellement besoin.

– Oui, vraiment, vraiment... On va lui... une bonne... il en sera rouge et bleu...

Aune essaya de se justifier en disant que c'étaient « les autres qui lui apprenaient de si mauvaises manières », mais Henna, complètement affolée, voulait montrer au médecin comment le garçon serait corrigé.

– Vous voyez, monsieur le docteur... Comme ça, que je vais lui mettre... et alors...

Elle se frappa la cuisse de la main.

Preeti dit d'une voix où perçait le désespoir :

– C'est comme ça, avec les enfants. Qu'est-ce que j'ai déjà souffert à cause de ce gamin !

Il raccompagna le médecin et, quand celui-ci monta dans sa voiture, il entendit encore Preeti lui répéter :

– Il mettra plus les pieds sous mon toit... J'ai tellement souffert à cause de ce gosse !

Il faisait déjà presque nuit quand Valtou se risqua à approcher de la maison, mais lorsqu'on le vit monter sur les marches, il y eut un tel vacarme à l'intérieur qu'il détala aussitôt.

Il commençait à avoir froid et, à cause de cela, envie de pleurer. De colère, il lança une pierre contre le mur de la cabane. Comme son geste resta sans réaction, il alla vers le coin de l'édifice et il y grava avec son couteau le dessin familier. Tout en pleurant, il s'éloigna vers la forêt :

– C'est d'un truc comme ça qu'ils sortent, les mioches... Moi je sais... Bouh... ou... ou...

La nuit tomba et le froid devint encore plus vif. Valtou se glissa dans la remise à bois et s'enroula dans deux vieux sacs qu'il trouva dans un coin. Il s'y sentit bien au chaud et il resta étendu, écoutant la voix de sa mère qui avait ouvert la porte et scrutait la nuit sur l'escalier :

– Grand Dieu... Où est-ce qu'il est passé ?... Il va mourir de froid.

Il la laissa répéter plusieurs fois la même question et ce n'est que lorsqu'il entendit qu'elle était au bord des larmes qu'il se mit à pousser de faibles gémissements.

– Seigneur, Seigneur... D'où ça vient ?

Preeti était sorti lui aussi.

– Où est-ce qu'il... Je voulais pas...

Ils trouvèrent finalement Valtou dans la remise à bois, mais il était incapable de parler. Il gémissait, sa voix chevrotait et il tremblait de tous ses membres. Aune pleurait, Henna se lamentait et Preeti, affolé, transporta le garçon dans ses bras et le déposa sur le lit :

– Du lait chaud... s'il y en a... vite !... Grand Dieu !...

Henna fit chauffer du lait tandis que Preeti faisait les cent pas dans la pièce en répétant :

– Je disais pas ça comme ça... C'était la colère... Ça m'a mis hors de moi...

Par moments, il s'arrêtait et se penchait sur le garçon :

– Ça va mieux ?... Je disais pas ça comme ça...

Mais le garçon ne cessait de trembler, les yeux révulsés :

– Aaah... aaa... aa...

Aune s'était étendue sur lui, en s'appuyant sur ses coudes :

– Mon enfant... mon fils... dis quelque chose à Maman... aah... aah... Merde de merde !...

– Aaah... aaa... aa...

– Seigneur Jésus-Christ... aide-moi... mon garçon... Valtou mon garçon... Parle à ta mère...

Aune remarqua un long fil qui s'était détaché du sac de toile et était resté accroché à la narine du garçon. Elle en fut si effrayée qu'elle poussa un cri perçant qui fit sursauter les autres :

– Seigneur... ça va lui rentrer dans la cervelle... dans la cervelle...

Elle prit le fil entre ses doigts et le retira d'un geste sec, après quoi elle se sentit légèrement rassurée. Henna avait fait chauffer le lait et, pendant qu'Aune soutenait la tête de Valtou, elle lui en versa dans la bouche. Le garçon but, mais la plus grande partie du liquide s'écoula le long de son menton sur sa poitrine. Ensuite, elles le massèrent tour à tour, et il cessa de trembler, sans toutefois parvenir à parler.

– Valtou, mon garçon... dis quelque chose à ta mère... Et ce salopard de Kivivuori, il fera pas aller mon fils à l'école !... Jésus aide-nous, pour cette seule fois... Dis quelque chose à ta mère !...

Valtou finit par retrouver l'usage de la parole et, dans la cabane, l'ambiance redevint plus calme. Presque heureuse, en fait, voire chaleureuse. Tous étaient extrêmement doux les uns avec les autres, et Preeti dit au bout d'un moment :

– Ça va aller... Le froid c'est comme ça, quand ça vous prend... Comment j'ai pu me mettre en colère comme ça ?...

Aune caressait et embrassait son fils.

– Dis à mère ce que tu voudrais manger.

– Des crêpes.

Il y avait du saindoux et de la farine d'orge, et Henna fit une belle quantité de crêpes. Quand le garçon fut rassasié, il en resta un peu pour les adultes. Preeti refusa d'abord :

– Non... j'ai pas envie... donne-les au gamin... S'il en a envie demain matin... Bon sang, qu'est-ce qui m'a pris ?... Mais avec toutes ces histoires... et l'autre qui en rajoutait...

Valtou n'alla pas à l'école le lendemain. Ni le surlendemain. Ni jamais plus tard. Yanne revint l'une ou l'autre fois les menacer de poursuites, mais renonça à son entreprise en désespoir de cause. Il réussit à mettre Aune en colère une nouvelle fois, et celle-ci racontait à qui voulait l'entendre, mi-fâchée, mi-fanfaronne :

– Moi je lui ai dit : « Tu emmèneras pas mon gosse pour qu'il se fasse bouffer par les loups », merde alors !... « Tu vaux pas mieux que ce que tu es »... Ha haa... Et tu sais, j'ai relevé un peu ma jupe et j'ai fait un mouvement de la cuisse, comme ça... et je lui ai dit : « T'occupe pas de mes gosses ni de ce que je fais et de comment je vis »... Comme ça, que j'ui ai fait de la cuisse, et j'ui ai dit : « Elle est bien bonne, hein ?... Y en a beaucoup qui y ont dit merci ». Il a rigolé, le sagouin, comme il sait le faire... mais il est parti quand même. Ha ha ha !... j'aurais dû lever ma jupe plus haut et lui montrer... ha ha ha... pas mal, hein ?

V

Valtou Leppänen était perdu pour l'école.

Il y avait pourtant un domaine dans lequel les autres garçons du village et l'instituteur avaient trouvé un terrain d'entente : le sport. Pendant l'hiver, les relations entre Rautajärvi et Vilho s'améliorèrent au point de devenir presque chaleureuses, car le garçon gagnait régulièrement toutes les compétitions de ski organisées à l'école.

– Tu es doué, tu es doué. Il faut que tu t'entraînes régulièrement.

L'instituteur surveillait même le fartage des skis de Vilho et il commença à dire bonjour à Axel, allant jusqu'à échanger quelques mots avec lui au magasin. Bientôt, en effet, on organiserait les com-

pétitions interclasses de la commune, et Vilho devait représenter l'école de Pentinkulma.

Axel s'intéressait d'ailleurs grandement au succès de son fils dans les compétitions de ski. Il faisait mine d'être plus indifférent à cet égard qu'il ne l'était en réalité. À la veille des interclasses, il demanda à Lauri de lui rapporter de nouveaux skis du bourg. Et le grand-père Kivivuori y monta des fixations munies de sangles de cuir renforcé.

À l'approche du samedi où devait avoir lieu la compétition, Axel dit à Elina d'un ton détaché :

– Et si je remettais la visite à la police à samedi, pour une fois ? Comme ça je pourrais emmener Vilho en traîneau.

C'est ainsi qu'ils se rendirent ensemble au bourg, le matin du samedi. En cours de route, Axel prit sur son traîneau d'autres écoliers également, et ceux-ci étaient tout sourires pour leur champion :

– Alors, tu y mettras un bon coup, hein ? Nous, derrière, on s'occupe d'assurer.

Les garçons descendirent du traîneau à hauteur de la mairie et Axel poursuivit sa route jusque chez l'officier de justice. Vilho posa ses skis contre le mur de la mairie, pour aller s'inscrire et prendre son dossard. Les garçons qui ne participaient pas à la course restèrent dehors pour veiller sur ses skis. Lauri, le fils du maréchal-ferrant du domaine, mit la main dans sa poche et en retira une chaîne de vélo qu'il avait dérobée dans l'atelier de son père.

– Faut se méfier... Y a des types qui sont capables de mettre n'importe quelle saloperie sur ces skis. Mais s'il y en a un qui se pointe, je lui ferai une belle couronne sur la tête avec ça.

Les garçons des différentes écoles s'épiaient d'un air mauvais, mais personne ne toucha aux skis. Certains lancèrent des provocations à voix basse, mais comme l'instituteur était dans la cour, les choses en restèrent là.

Vilho se vit attribuer comme numéro de départ le dix-sept. Il se trouvait ainsi parmi les derniers partants, mais juste devant le meilleur concurrent de l'école du bourg. Rautajärvi le prit à part et lui fit les dernières recommandations :

– Il faudra que tu maintiennes ta vitesse jusqu'au bout de tes forces...

Vilho marmonna quelques paroles indistinctes en guise de réponse. Il ôta son manteau, et les garçons de son école attachèrent le dossard sur sa poitrine.

Des gens se pressaient autour des concurrents favoris et leur donnaient des conseils de connaisseurs, pour se donner confiance à eux-mêmes aussi. C'était si simple de se planter sur le bord de la piste et de dire :

– Vas-y, donne tout ce que tu peux dès le début, mais fais gaffe à pas en faire trop !

Vilho resta seul à l'écart. Il était irrité de sa propre anxiété et il faisait de son mieux pour la chasser. Mais il n'y parvint pas avant que ne vienne son tour de se placer sur la ligne de départ.

Après quelques poussées un peu désordonnées, il trouva le bon rythme. Il n'en avait pas conscience et ne savait même pas qu'une telle chose existait. Il sentait simplement que, dans telle position donnée, il avançait quasiment tout seul, sans se forcer. Et à partir de ce moment-là, il put accélérer le rythme autant que ses forces le lui permettaient. Lorsqu'il dépassa le concurrent qui le précédait, il sentit que sa chemise se mouillait déjà de sueur au niveau des épaules. Puis vint une montée, mais cette fois encore il constata avec étonnement que ses forces ne faiblissaient nullement. C'est pratiquement au pas de course qu'il gravit la pente et, arrivé en haut, il dépassa un autre skieur. Sur l'espace plat qui s'ouvrait à lui du haut de la butte, il vit deux skieurs proches l'un de l'autre et il les prit en quelque sorte pour cible. L'espace respectif entre les deux skieurs diminuait également et celui qui skiait en deuxième dépassa le premier. Au bout d'un moment, Vilho le dépassa lui aussi et commença à rattraper celui qui le précédait. Ce fut moins facile qu'il n'avait pensé, mais, peu à peu, il gagna du terrain. Il se sentait maintenant emporté par ses skis. Il suivait la trace instinctivement et adaptait ses poussées, comme s'il voulait proprement avaler la trace et la faire passer sous lui. Le concurrent qui le précédait avait remarqué son poursuivant et essayait de le maintenir à distance, mais quand ils arrivèrent à la montée qui se trouvait derrière l'étable de la ferme Yllö, Vilho le rattrapa rapidement, car, sentant que ses forces suffiraient largement pour finir la course, il monta la pente à pleine vitesse.

Il restait deux cents mètres jusqu'à l'arrivée, et il dépassa encore un cinquième skieur. Au bord de la piste, des garçons criaient et l'encourageaient, mais il ne les regarda pas et ne les écouta pas.

Son père était aussi parmi les spectateurs. Il était arrivé peu après le départ de Vilho, et il avait cru bon de fournir une explication aux garçons de son village, qui ne lui avaient pourtant rien demandé :

– J'ai réglé mon affaire et je me suis dit que j'allais venir voir comment ça se passe.

Il s'était tenu au bord de la piste d'un air absent et indifférent, car, à l'exception de l'instituteur, il était le seul adulte parmi les spectateurs. Mais lorsqu'il vit Vilho approcher, il se plaça tout au bord de la trace, d'un air inquiet et visiblement tendu. Il fit quelques pas en direction du garçon et s'accroupit légèrement. Quand il vit au numéro du dossard que Vilho avait dépassé plusieurs autres concurrents, il se mit à courir à ses côtés le long de la trace. Rentrant les épaules et contractant ses muscles comme pour transmettre sa force au garçon, il lui lança d'un ton dans lequel il avait concentré toute l'énergie et toute l'agressivité de son âme :

– Et maintenant tu y mets toute la gomme !...

Vilho ne le remarqua même pas. Il skiait, concentrant toutes ses forces sur les derniers mètres, la bouche légèrement tordue et le regard vide.

– Eh !... Faut pas pousser... C'est de la triche... Y a quelqu'un qui aide le gars de Pentinkulma... Enlève-toi de la piste... Eh oh, y a des gens qui aident les gars de Pentinkulma...

C'étaient les garçons des autres écoles qui criaient ainsi. Axel s'éloigna un peu, il ôta sa casquette, la secoua pour ôter la neige qu'il n'y avait pas dessus, et rajusta un bouton de son manteau. Puis il se racla la gorge et reprit un air digne et détaché.

Le bruit cessa chez les garçons des autres écoles.

Une fois franchie la ligne d'arrivée, Vilho s'éloigna à pas lents. L'instituteur marchait à ses côtés et dit en posant un manteau sur les épaules du garçon :

– C'est pratiquement la première place assurée... Tu es vraiment doué !... Tu es doué... Mais je te laisse, il faut que je retourne à la ligne d'arrivée.

Et l'instituteur retourna vers l'arrivée en courant, pour voir quel temps réaliserait le champion de l'école du bourg.

Axel s'efforça de ne pas laisser voir ses sentiments, mais il ne put cacher la fierté qui transparaissait dans sa voix :

– Bouge un peu, sinon tu vas prendre froid.

Vilho skia en rond pour maintenir ses muscles chauds et s'efforça d'afficher un air indifférent, comme si le temps du garçon du bourg ne l'intéressait nullement. Mais il ne put s'empêcher de regarder dans la direction de l'arrivée lorsqu'il entendit les clameurs de la foule des garçons signalant que leur champion approchait. Il se préparait déjà mentalement à la défaite, pour que la déception soit moins amère, mais quand il vit l'instituteur trépigner, le chronomètre à la main, puis lever les bras et pousser un cri à la Tarzan, il sut qu'il avait gagné. Rautajärvi bondissait sur place et, dans son enthousiasme, il se mit à serrer la main aux autres instituteurs, puis, se souvenant brusquement de Vilho, il vint à lui en courant. Il lui donna une grande tape sur les épaules et bredouilla :

– L'école est seulement deuxième, mais ça ne fait rien, on a une médaille d'or individuelle... Une médaille d'or...

Les garçons de l'école de Vilho se pressaient autour du vainqueur. L'un défit le dossard, l'autre porta son manteau, et un troisième fanfaronnait :

– Quand je t'ai vu passer devant moi à toute vitesse, je me suis dit que, sauf accident, on va droit à la médaille d'or !

Vilho, encore un peu essoufflé, ôta ses skis. Il ne disait rien, mais son silence exaltait encore plus ses manières réservées et il lança autour de lui un regard calme, impérial.

La distribution des prix eut lieu dans la salle des fêtes de la mairie. Axel vint lui aussi, mais il resta près de la porte.

Les instituteurs feuilletaient encore leurs papiers pour vérifier les noms et les temps. Sur la table se trouvaient également les petites boîtes contenant les cuillères qui seraient remises en guise de trophée, et que l'instituteur de Pentinkulma aligna en ordre. C'est lui qui devait procéder à la remise des prix, mais auparavant il prononça un discours.

S'étant placé devant la table, un livre de lecture à la main, il resta un instant immobile, les jambes écartées, puis il fit un mouvement décidé du menton :

– Chers garçons, aujourd'hui, nous avons vécu des instants inoubliables, et assisté à un noble combat qui s'est déroulé sur une piste de ski, dans les blanches neiges de notre patrie. Chers garçons, aujourd'hui, pour la gloire de votre école, vous avez poussé vos ressources physiques jusqu'à l'extrême limite. La neige qui recouvre nos prés et nos champs a reçu dans son sein maternel les précieuses gouttes de sueur versées par vos corps luttant pour la victoire. Mais, mes chers garçons, ce n'était là qu'une préparation aux grands combats futurs, car, dans vingt ans, c'est sur vos épaules que reposeront la renommée et la gloire de notre pays comme grande puissance mondiale du sport. Il vous faudra alors prendre le relais de vos frères aînés dont les coups font trembler aujourd'hui les arènes sportives et devant les exploits desquels le reste du monde s'incline respectueusement, tête nue. Chers garçons, dans ce genre de cérémonies, j'ai pour coutume de lire un récit aux auditeurs, et c'est ce que je voudrais faire maintenant aussi. C'est le récit d'un grand exploit sportif, par lequel un coureur a inscrit la Finlande sur la carte des pays du monde. Un combat que l'on peut comparer à la bataille des Thermopyles ou de Salamine, celui mené par le petit et souriant Hannes pour l'honneur de sa patrie. Écoutez donc, chers garçons !

L'instituteur lut d'abord d'un ton solennel et pompeux, mais, plus il progressait dans le récit, plus il était gagné par l'émotion. Sa voix tremblait et se brisait, la main qui tenait le livre allait d'avant en arrière, tandis que la main libre s'élevait parfois, quand il levait le poing. Tout son corps se balançait, et par moments l'instituteur se penchait en avant, comme s'il voulait attaquer quelqu'un :

« ... Bouin lance des regards en arrière par-dessus son épaule, mais le Finlandais souriant est toujours sur ses talons et vole comme l'oiseau. Bouin se sent pris de désespoir. Qui est donc cet homme ? Qui est-il, celui qui menace le fils glorieux de la France, le roi des stades de la planète ? Bouin accélère et regarde encore une fois. Sa terreur grandit. Le poursuivant souriant se rapproche et son pas ailé est terriblement léger.

« Hannes court. Lui, le fils pauvre d'une petite nation pauvre, qui porte des chaussures à pointes trop grandes, parce que, n'étant pas assez riche pour s'en acheter lui-même, il a dû les emprunter. Il a été envoyé à la bataille par son pays pauvre et opprimé, qui n'avait pas les moyens de l'équiper proprement. Mais Hannes sait que les regards du monde entier sont tournés sur cette lutte, et qu'il doit absolument l'emporter. Car il faut qu'il fasse connaître son pays, que le géant de l'Est serre dans sa poigne. Lors du défilé inaugural, son équipe n'avait pas eu le droit de porter le drapeau national, et elle avait dû défiler derrière le drapeau russe. On ne leur avait accordé que le droit de porter une pancarte portant l'inscription « Finlande ». Mais lorsqu'ils étaient passés devant la loge du roi, ils avaient ralenti le pas, d'un commun accord, pour laisser un espace entre eux et l'équipe russe. Et maintenant Hannes courait, et le dénouement approchait. Le public du stade de Stockholm était déchaîné. Qui est-ce ? demandait-on. C'est Kolehmainen, un Allemand, répondit quelqu'un.

« La ligne d'arrivée approche. Bouin met toutes ses forces dans le sprint final, mais le désespoir le raidit, car Hannes est derrière lui, passe à sa hauteur et le dépasse. Il rompt le fil d'arrivée, et établit un nouveau record du monde.

« Bouin éclate en sanglots.

« Dans le public finlandais, c'est le délire. Connaissances et inconnus, tout le monde s'embrasse, on agite des casquettes et des mouchoirs, beaucoup pleurent, et des larmes claires roulent sur les joues.

« La Finlande avait pris sa place sur la carte du monde. »

L'instituteur lut la fin du récit d'une voix chevrotante. Il avala sa salive plusieurs fois et ses yeux étaient embués. Il s'efforça de déclamer les dernières phrases du ton le plus grandiloquent qu'il pouvait, mais son menton tremblait et il dut se faire violence pour cacher son émotion. Celle-ci faillit le trahir complètement lorsqu'il lut le passage des casquettes et des mouchoirs et des connaissances et inconnus qui s'embrassaient, mais il parvint tant bien que mal à lire jusqu'au bout.

Ayant reposé le livre sur la table, il retrouva un peu son calme et poursuivit :

– Oui, mes chers garçons, gravez ce récit dans vos cœurs. C'est à cet instant-là, dans le stade de Stockholm, que notre pays s'est institué grande puissance sportive dans les arènes mondiales. Aujourd'hui, chaque Finlandais peut dire fièrement et la tête haute, à la manière des anciens Romains : « Je suis citoyen finlandais ».

« Mais dans ce récit, ce n'est pas seulement de sport qu'il s'agit. Ce récit nous montre comment toute une nation peut sublimer les forces de son corps et de son âme pour se préparer à la grande épreuve future. Car je suis certain que la Providence vous accordera un jour la joie et l'honneur de livrer, sur les neiges blanches où vous avez lutté aujourd'hui, le combat suprême, le combat solennel, que nos ancêtres mènent de génération en génération contre notre ennemi juré. C'est pourquoi il faut que vous exerciez votre corps, et votre esprit, pour que chacun de vous soit l'égal de dix !

Quand l'oppresseur sanguinaire
Envahira notre chère Finlande,
C'est pour un autre trophée, mes frères,
Que nous skierons ensemble.
Dans une main le bâton, dans l'autre l'épée,
Nous skierons ensemble d'un pas léger.
Quiconque osera nous défier
Dans une mare de sang périra,
Quiconque osera s'échapper,
Notre ski le rattrapera.

– Voilà, mes chers garçons. Que vos skis mettent l'oppresseur sanguinaire à portée de votre bras vengeur ! C'est avec ces pensées à l'esprit que je vais maintenant procéder à la remise des prix. Et que ceux qui n'ont pas eu la possibilité de se distinguer se rappellent les paroles de Coubertin, le père de l'olympisme moderne : « L'essentiel n'est pas de gagner, mais de participer. »

Les garçons se tenaient debout silencieux, d'un air gauche et rêveur, le regard fixé au sol. Ceux du premier rang étaient gênés de se trouver sous les feux de la rampe et tripotaient nerveusement les pans de leur veste. Certains tentaient de se glisser discrètement dans le deuxième rang, mais, comme tous voulaient faire de même, les deux rangées étaient en désordre.

– Premier prix des plus de dix ans, Koskela, Vilho Johannès, école de Pentinkulma.

Vilho s'avança. Ses bras se balançaient à contretemps de ses jambes, car, tout flegmatique qu'il fût, il ne pouvait s'empêcher d'être ému de l'attention dont il était l'objet. L'instituteur lui tendit la cuillère dans la main gauche, mais dans sa confusion Vilho la mit dans sa main droite, et il dut la remettre précipitamment dans la gauche quand l'instituteur lui serra la main :

– Félicitations. Continue de la sorte, et peut-être qu'un jour on hissera en ton honneur le drapeau blanc à croix bleue au mât d'un stade de sports d'hiver quelque part dans le monde et tu apprendras au public à chanter notre hymne national, au point que les gens le sauront même en rêve. Et comme je suis ton instituteur, je te remercie aussi au nom de notre école.

Vilho regagna rapidement sa place et se mêla aux autres garçons, comme pour se cacher. Il soupira de soulagement quand l'attention se reporta sur le deuxième de la course, le garçon du bourg, lorsqu'il alla chercher son trophée.

Sur le chemin du retour, le traîneau d'Axel était rempli de garçons. Et ils n'étaient pas seulement sur le traîneau : d'autres se faisaient tirer sur leurs skis, l'un des passagers du traîneau tenant un bâton de ski en guise de remorque. D'autres skiaient en cortège, plus loin derrière.

Vilho était avare de paroles, comme d'habitude, mais une joie secrète éclairait son visage. Ceux qui n'avaient pas aussi bien réussi à la compétition lui accordaient sa victoire sans jalousie, et ils commentaient leur propre course :

– S'il y avait pas eu ce tas de paille derrière l'étable d'Yllö, j'aurais pu obtenir une cuillère moi aussi !

Des garçons des autres écoles, ils ne dirent que du mal, et Lauri Seppä montrait à tous sa chaîne de vélo.

– Si ça avait été une autre occasion, je leur en aurais foutu sur le pif.

Puis ils regardèrent la cuillère de Vilho.

– C'est pas du vrai argent. C'est de l'argentan.

C'est précisément à l'occasion des compétitions de ski que les garçons avaient découvert que certaines cuillères pouvaient être

en argent, d'autres en maillechort, ou argentan, comme ils disaient. Mais ils n'avaient jamais eu l'occasion de voir ni l'un ni l'autre métal. L'or, ils le connaissaient, certes, car c'était le métal dont on faisait les alliances.

Mais cette cuillère n'en représentait pas moins le premier prix. Axel la regarda aussi et, l'esprit étrangement léger, il prit part à la conversation des petits garçons, et exposa même ses opinions sur le sport :

– Vous savez, mes p'tit gars, les Finlandais, ils sont quand même fortiches. Quand on pense par exemple à Nurmi, ou Kolehmainen, dont on vient d'entendre l'histoire... Il faut du cran, dans le sport. Y en a beaucoup qui ont la forme physique et des forces, mais pas le cran pour en tirer le maximum... Vous pouvez pas imaginer de quoi un être humain est capable quand il donne tout ce qu'il a.

Passé le village, le père et le fils se retrouvèrent seuls sur le traîneau, mais ils parlèrent très peu. Pour meubler la conversation, Axel demanda à Vilho si les skis lui avaient donné satisfaction, et Vilho répondit que oui. Mais, dans leurs rares échanges de paroles, il y avait un ton bienveillant de camaraderie.

À la maison, on examina la cuillère. Elina dit qu'on la placerait sur le dessus de la commode et que l'on ne s'en servirait pas pour manger. Grand-mère regarda Vilho d'un air souriant :

– Alors comme ça tu les as tous battus ?

– Ouais.

– Eh ben, t'es un sacré champion, dis donc !

La petite Kaarina voulait avoir la cuillère, mais on ne lui permit de la toucher qu'un instant, en la tenant par le manche. Ensuite Elina la plaça sur la commode de l'arrière-chambre. C'est là que se trouvait également la médaille de défricheur de Youssi, car Alma la leur avait donnée pour qu'elle soit exposée côté ancien.

– On la gardera là-bas, ça sera un souvenir du défunt pour la famille.

La cuillère-trophée de Vilho fut placée à côté de la médaille. Elle lançait de beaux reflets sur son coussinet de velours bleu.

Père avait rapporté des biscottes sucrées du bourg et, quand on but le café, il y eut presque une ambiance de fête. Mère lui demanda

ce qu'avait dit l'officier de justice, et il répondit qu'il n'avait rien dit de spécial :

– Il a marmonné quelque chose pour la forme pendant qu'il écrivait.

Après le café, les garçons sortirent pour faire un peu de ski. Vilho, pour qui les petites montées familières avaient perdu leur intérêt, alla skier seul, un peu plus loin, et gravit à toute vitesse les buttes sur lesquelles passait la trace. Quand il revint vers la ferme, il skia sur la descente qui se trouvait derrière la grange en tenant les bâtons sous les aisselles et en manœuvrant souplement dans les virages. En arrivant vers l'entrée de la cour, il freina sur place en faisant un petit bond et en se recevant sur ses skis placés transversalement. Il lui semblait qu'en ce jour son corps était capable de n'importe quel exploit.

À Koskela, en plus d'une médaille de défricheur, il y avait donc maintenant aussi une cuillère d'argent.

VI

Au printemps, Vilho acheva sa scolarité obligatoire.

Il aidait déjà beaucoup aux travaux de la ferme et, comme son père autrefois, le dimanche il allait au bourg. Eero et Voitto avaient le droit de l'accompagner. Cet été-là, il y avait beaucoup de choses intéressantes à voir là-bas, car on avait entrepris d'aménager un stade derrière la maison du corps des sapeurs-pompiers. Cette dernière avait d'ailleurs changé de nom et elle était devenue la maison de la garde civique. L'idéal qui avait animé les pompiers était mort et l'édifice était resté inutilisé. L'instituteur avait eu l'idée d'en faire le siège de la garde civique et le maître du domaine l'avait vendue pour un mark symbolique. Tous les habitants du bourg avaient été conviés à participer aux travaux bénévoles d'aménagement du stade, et il n'était pas nécessaire d'être membre de la garde civique. Malgré cela, lorsque les garçons suggérèrent prudemment qu'ils pourraient eux aussi prendre part aux travaux, pour avoir ensuite le droit d'utiliser le stade pour faire du sport, leur père rétorqua sèchement :

– Pas question.

Le ton était sans appel.

Cependant, les dimanches après-midi, les garçons allaient voir comment les travaux progressaient. La commune avait accordé des fonds qui permettraient de réaliser le gros œuvre, comme le drainage et d'autres choses du genre. L'attribution de ces crédits avait donné lieu à d'âpres querelles au sein du conseil municipal, comme chaque fois qu'il s'agissait d'accorder de l'argent à la garde civique. Les socialistes y étaient farouchement opposés et, comme ils étaient en position de faire échouer l'affaire, chaque ligne de crédit donna lieu à de longs marchandages. En contrepartie, Yanne obtint ainsi des ressources pour l'aide aux pauvres, des allocations scolaires, des crédits pour l'hospice des personnes âgées et même de l'argent pour les chômeurs. Il s'engageait chaque fois à convaincre les socialistes d'accorder tant et tant à la garde civique s'il parvenait à faire passer ses propres exigences.

Il fallut bien accéder à ses demandes, fût-ce en grinçant des dents. Lorsque, le premier soir des travaux bénévoles, l'instituteur prononça un discours à l'intention des participants rassemblés, tous comprirent qui il visait lorsqu'il dit :

– ... Nous sommes prêts à sacrifier à ce travail le peu de loisirs dont nous disposons. Nous ne faisons pas de comptes et nous ne nous demandons pas longuement ce que ce travail signifie pour nous. Car nous savons qu'il s'inscrit dans une œuvre bien plus vaste, celle qui vise à renforcer la défense de notre pays. Ceux dont l'objectif secret est de mettre fin à notre indépendance savent que le moyen le plus important et le plus efficace pour y parvenir est de saper la défense nationale. Pour cette raison, que ce soit au Parlement ou dans les conseils municipaux, ils s'opposent à l'attribution du moindre penni en faveur de cette cause. Pour les patriotes de ce pays, c'est un véritable camouflet ! Mais ils relèvent le défi avec fierté. Car s'ils n'ont pas l'argent, ils ont la force de leurs bras, et dans leur cœur un profond amour de leur patrie, et c'est avec ces forces-là qu'ils aplaniront ce terrain inégal pour en faire un stade où notre jeunesse pourra s'épanouir. Car il ne suffit pas d'éduquer les esprits. Il faut penser aussi à l'aspect matériel. La culture physique est, avec la volonté de défendre le pays, l'une des deux bases essentielles de la défense nationale. Le recensement militaire et les

conseils de révision ont mis au jour des lacunes surprenantes dans la forme physique de nos jeunes : rachitisme, sous-alimentation, faiblesse physique générale. Beaucoup a déjà été fait pour lutter contre ces problèmes, comme le prouve la création de la Fondation pour la protection de l'enfance parrainée par le grand général de la guerre de Libération. Mais ce travail d'éducation doit se poursuivre chez les adolescents aussi. Et c'est précisément sur un stade qu'il peut être mis en œuvre le plus efficacement. C'est dans les nobles combats qui se livreront sur ce stade que croîtront les forces corporelles qui, un jour, serviront de munitions pour la défense de la liberté de notre patrie. Ils contribueront également à renforcer la force mentale de nos jeunes, qui pourront alors illustrer l'idéal des anciens Romains : un esprit sain dans un corps sain. Puisse ce stade détourner nos jeunes de l'oisiveté et des mauvaises habitudes. Au travail, donc !

Les gens se mirent au travail. Rautajärvi pelletait de toutes ses forces. Comme il faisait chaud, il ôta sa chemise et travailla torse nu. Il faisait parfois une courte pause, bombait le torse, jouait des biceps, étalant avec fierté son corps puissant.

Le domaine seigneurial avait fourni des hommes et des chevaux. Les frères Töyry étaient présents également, et les hommes des deux Benoît. Le pasteur et sa femme participaient aussi aux travaux bénévoles, même le dimanche après-midi, bien que ce fût un peu en contradiction avec les préceptes de l'Église. Le pasteur ne faisait que des travaux légers. Il aidait au débroussaillage en transportant des branches, qu'il disposait avec soin sur la charrette :

– Vous êtes sûr que ça va tenir en place ?

– Pas de problème.

Hélène dirigeait la cuisine roulante. En effet, les travailleurs bénévoles avaient droit à un repas gratuit. La jeune maîtresse de Töyry avait apporté des pois secs, qu'Arvo, dans son avarice, lui avait mesurés en maugréant. L'institutrice était évidemment aussi de la partie. Elle était enceinte, et Hélène lui disait parfois d'un air soucieux :

– Voyons, Eila, tu ne devrais pas soulever ces seaux. Pense à ton état.

Eila accueillait ces remarques prévenantes avec un sourire de bonheur. Elle pouvait réellement se ménager en toute bonne conscience, car Pentti travaillait si dur qu'il faisait en même temps sa part à elle. Son mari maigrit. Ses joues se creusèrent et le hâle accentua leur mâle expression. Elle aimait contempler son torse dénudé, où la sueur creusait des sillons sur la peau poussiéreuse.

La femme du pasteur ne cessait de faire l'éloge de l'instituteur :

– Comme il est doué ! Il travaille comme un professionnel.

– Il travaillait à la ferme pendant les vacances scolaires, quand il était à l'école, dit Eila.

– Ah oui. C'est ce fameux esprit ancestral de défricheur.

Quand Pentti voyait quelqu'un pester à cause d'une grosse pierre difficile à déplacer, il s'interrompait, venait l'aider et soulevait la pierre sans effort.

Le stade commençait à prendre forme peu à peu. Il ne pourrait pas être achevé cet été-là, mais l'été suivant, certainement. Les travailleurs bénévoles se désolaient de voir que, le dimanche, toute une foule de curieux se tenait à proximité et que ceux-ci, malgré leurs exhortations, ne venaient pas prendre part aux travaux. Les petits garçons étaient les spectateurs les plus assidus. Parfois l'instituteur leur disait d'aller ramasser des branches avec le pasteur. Mais les garçons se taisaient soudain, se regardaient les uns les autres et reculaient un peu.

C'est à ce groupe que se joignaient les fils Koskela, tous les dimanches après-midi. Comme presque tous les autres garçons du village : Lauri, le fils du maréchal-ferrant, Aulis Kivioja, Valtou Leppänen, Aarne Siukola et de nombreux autres.

Siukola ordonna à son fils de ne plus y aller. Un jour, il passa devant le chantier en poussant sa bicyclette et s'arrêta pour contempler le spectacle. Il eut un rire mauvais et dit aux garçons :

– Tiens donc, ces messieurs-dames jouent de la pelle... Un stade, qu'ils font, il paraît... Ha ha !... Et tout ça à la main... Ils pourraient très bien aller emprunter des machines chez le grand voisin... Y en a, là-bas... Va savoir tout ce qu'ils ont, d'ailleurs... I'z ont pas dû inventer que le samovar... Hé hé... Ils crèvent la dalle, peut-être, mais ils savent inventer... Un pays de scientifiques... Si ceux-là, là, ils enseignaient les sciences au lieu de matières inutiles, on aurait

des machines nous aussi. Mais comme on obscurcit la tête aux gens avec la religion, il faut qu'on travaille avec des pelles....

Siukola avait parlé à voix basse, et les gens qui s'affairaient sur le chantier ne l'avaient pas entendu. Mais en partant, il dit à son fils, de façon que tout le monde l'entende :

– Rentre à la maison... Y a le parterre de pommes de terre à sarcler... Du travail utile. T'as pas besoin de rester ici à te tourner les pouces.

Quand ils en avaient assez de regarder, les garçons allaient se baigner dans le lac. Par un raccourci qui passait devant chez Leppänen, ils couraient jusqu'à la plage. Valtou faisait en sorte de ne pas être vu quand il passait devant chez lui, pour éviter qu'on ne lui ordonne de rentrer. L'ambiance dans leur maison était maussade, car sa grand-mère était tombée malade au printemps. Au courant de la semaine, Vilho était allé leur apporter des œufs qu'Elina leur envoyait, et il avait failli vomir quand il était ressorti de la pièce commune. Henna était couchée dans son lit, sur de la paille et des chiffons, et geignait continuellement. Une odeur abominable emplissait la pièce. Du reste, Henna n'était plus en état de manger des œufs. Ce furent Valtou et Aune qui se les partagèrent.

Lorsqu'ils passèrent devant la cabane, juste au coin, les garçons entendirent des plaintes étouffées.

– Dis Valtou, elle est encore malade, ta grand-mère ?

– Ouais. Ça la brûle à l'intérieur... Parle pas si fort, elle risque de t'entendre... Il faut sans arrêt qu'on s'occupe d'elle...

Dès qu'ils approchaient de la plage, les garçons commençaient à ôter le peu de vêtements qu'ils portaient. Ils enlevaient leur culotte en dernier et, dans la lancée, ils se précipitaient dans l'eau. Celui qui hésitait essuyait les moqueries des autres :

– Gna gna gna, poule mouillée...

Ils restaient longtemps à nager et à jouer dans l'eau, puis ils se reposaient sur la plage en prenant le soleil, avant de retourner se baigner. Vers la fin de l'été, leur teint était brun sombre et leur peau rêche. Ils avaient le cuir si endurci qu'ils pouvaient sans dommage se rouler et se battre tout nus dans les herbes hautes qui bordaient la plage, où abondaient pourtant les aiguilles et les pommes de pin.

L'un des pins poussait juste au bord du lac, et il servait de plongeoir. Les garçons faisaient des concours pour savoir qui oserait sauter de la plus haute branche. C'était Voitto Koskela, le plus jeune de la bande. Comme c'était sous sa responsabilité que ses deux jeunes frères avaient la permission d'aller au village, ce n'est pas sans une certaine appréhension que Vilho regardait le garçon grimper toujours plus haut dans l'arbre. Il faillit de nombreuses fois ouvrir la bouche pour lui interdire de continuer, mais c'eût été trop déshonorant. Quand Voitto se tenait sur la branche, en s'agrippant au tronc d'une main, prêt à plonger, Vilho fermait les yeux, mais il les rouvrait quand il entendait le cri perçant qui provenait du haut de l'arbre et par lequel Voitto, les bras levés, signalait qu'il se jetait dans le vide. C'était sa manière de vaincre sa peur et ses hésitations.

L'eau rejaillissait très haut et Vilho respirait avec soulagement quand il voyait la tête de son frère réapparaître à la surface.

– Bandes de p'tits cons !...

Chacun des garçons brillait dans un domaine particulier. Valtou Leppänen se laissait mordre la pointe du zizi par une fourmi, et ça, personne d'autre n'en était capable ! Valtou restait immobile et regardait les autres stoïquement, tandis que la fourmi contractait son abdomen :

– Ça y est, elle va pisser.

– Ouais, mais t'oserais pas faire ça avec une fourmi jaune.

– Laissez-moi donc d'abord essayer avec une fourmi normale, on verra après.

Aulis Kivioja, lui, avait un cirque. Son père l'avait emmené voir le spectacle en ville, et après cela il avait installé une arène derrière la butte de Kivioja, dans l'intention de s'enrichir, car il demandait dix pennis pour l'entrée. On pouvait également payer en hameçons ou toute autre marchandise qui avait cours parmi les garçons.

Un jour, alors qu'ils s'apprêtaient à quitter la plage pour aller voir le cirque d'Aulis, ils entendirent des voix approcher sur le sentier :

– Y a des femmes qui s'la ramènent... Planquez-vous, les mecs !

Ils ramassèrent leurs vêtements précipitamment et se cachèrent dans une épaisse aulnaie. Au dernier moment, l'un d'entre eux fit

craquer une branche en changeant de place, et les autres le menacèrent du poing en grondant.

C'étaient des jeunes filles du village. Elles étaient déjà grandes. Des créatures mystérieuses, dont on savait que l'une ou l'autre avait un fiancé. S'il s'était agi de petites filles, les garçons ne seraient pas restés à les observer, au contraire ils seraient allés les embêter.

En se lançant des regards entendus, ils regardèrent les jeunes filles se déshabiller. Celles-ci vérifièrent que personne ne les observait, mais elles ne virent pas les garçons. Malgré cela, par une pudeur instinctive, elles s'accroupirent en ôtant leur chemise et elles se couvrirent les seins de leurs bras.

En entrant dans l'eau, elles furent forcées de tout montrer, révélant ainsi leur corps mystérieux de femme, avec les marques nettes du hâle sur les cuisses, aux poignets et au cou. Puis ce corps s'enfonça doucement dans l'eau, au son de petits cris perçants.

Les garçons se regardaient et chuchotaient, devinant à moitié au mouvement des lèvres ce que l'autre disait :

– La fille Mäkelä, elle a de gros nénés...

Valtou Leppänen donna ensuite le signal et les garçons sortirent de leur cachette en courant :

– Ha ha haa !... Oo-on a tout vu, oo-on a tout vu !... Ha ha haa !...

Les jeunes filles se plongèrent aussitôt dans l'eau jusqu'au cou, en poussant des cris suraigus. Mais lorsqu'elles virent que les intrus étaient des petits garçons, le ton affecté de leurs cris passa à celui de la colère :

– Bande de vauriens !... On le dira à vos mères !...

– Dites-le si ça vous amuse... Oo-on a tout vu...

Les garçons sautillaient en tous sens sur la plage.

– Néé́é-nés nichons, néé́é-nés nichons... hi hi hii... Néé́é-nés nichons...

Valtou Leppänen et Aulis Kivioja étaient ceux qui faisaient le plus de bruit, car ils n'avaient pas à redouter les remontrances maternelles comme les autres. Les fils Koskela n'osaient rien dire du tout, ils se tenaient même un peu à l'écart pour pouvoir nier toute responsabilité le cas échéant.

– Arrêtez de crier comme ça !... Y a pas longtemps, vous y tétiez encore, aux nénés et nichons !...

– Ouais ouais... Mais on a vu les poils aussi... hi hi hii...

Aulis esquissa un pas de danse et chanta : « Le soir tombe, le soir tombe, les oiseaux chantent, le montant du lit grince... » Hi hi hii... Si vous le dites à nos mères, nous on ira dire aux grands comment qu'il est fait, votre truc...

Mais Aino Kankaanpää, la sœur cadette d'Elias, sortit de l'eau à grandes enjambées.

– Vous croyez vraiment que je vais me laisser impressionner par des sales morveux de votre espèce ?!... C'est pas les verges qui manquent ici, je vais en prendre une et vous chauffer les cuisses avec, vous allez voir !

Certains des garçons reculèrent un peu, mais Valtou trouva sur la plage un pieu branchu qui avait servi à amarrer une nasse :

– Si t'approches et si tu me frappes, j'te l'fous droit dans ton truc...

– C'est toi que je vais foutre dans mon truc, et la tête la première, en plus !

Aino avança dans sa direction et, en dépit de sa menace, Valtou battit en retraite. Les garçons partirent en courant, mais, voyant qu'Aino ne s'était pas lancée à leur poursuite, ils s'arrêtèrent à distance respectueuse :

– Ouais, on sait qu'tu l'as fait avec Leo Seppä... C'est pas vrai, Lauri, que Leo il l'a fait avec elle ?

– Si vous ne...

– Qu'est-ce qu'il t'a fait ?...

Aino avait remis sa chemise et était maintenant équipée pour les poursuivre pour de bon. Les garçons détalèrent sans demander leur reste. Voitto Koskela, resté à la queue, criait en jetant des regards derrière lui :

– Cul nichons cul nichons !....

Il n'osa pas en dire plus. D'ailleurs, son répertoire s'arrêtait là.

En allant chez Kivioja, les garçons contournèrent le chantier du stade à une certaine distance. Comme si à cause de ce qui venait de se passer ils avaient dû faire attention à ne pas se montrer à l'instituteur – il était pourtant absolument impossible que celui-ci fût déjà au courant.

Lorsqu'ils approchèrent de Kivioja, Aulis prit la tête de la bande. C'était maintenant son tour de briller. Son cirque consistait simplement en quelques pieux de clôture disposés sur des briques, en guise de banc. Un vieux chapeau de Victor et une caisse déglinguée recouverte d'un sac marquaient l'emplacement de l'arène. Une scie pendait à une branche.

Aulis demanda aux autres de payer pour l'entrée, et ils s'exécutèrent à contrecœur. Vilho paya pour lui-même et pour Eero en donnant un hameçon et une pierre en quartz blanc. Voitto n'eut pas besoin de payer, car Aulis avait décrété que les soldats payaient demi-tarif et les enfants entraient gratis.

Puis, de dessous une pierre, il sortit une clarine, et mit le galurin de Victor sur sa tête. Il défila devant les spectateurs en bombant le ventre et en faisant sonner la clarine :

– ... Venirr voirrr le grrrann cirque enn ville... Venirr tous... Venirr voirrr les merrveilles. Derrnièrrre rreprrésentationn. Le grann fakirr... Il plannterr une poinnte de six pouces dans le cul de son assistann et lui il ne sentirrr rienn. Venirr tous, derrnièrre rreprrésenntationn.

Le spectacle commença. D'une cachette obturée par de la mousse Aulis sortit trois œufs qu'il disposa sur une pierre. Puis il plaça le chapeau de Vikki par-dessus et retira subrepticement les œufs :

– Vous voirrr. C'êtrre vide.

– Ha ha, c'est toi qui les as enlevés !

– Vous voirr. Moi rrien prrendrre.

Il réussit à remettre les œufs en place sans que les autres ne s'en aperçoivent.

– Vous voirrr. Ils de nouveau là.

Aulis avait formé un assistant, Valtou, pour son grand numéro de la scie. Valtou alla décrocher la scie de sa branche et Aulis débita son boniment :

– Les perrsonnes sennsibles, ne rregarrderr pas ! Le cirrque pas rresponnsable des évanouissemenns et des attaques...

Il se mit dans la caisse. Valtou la recouvrit avec le sac et commença à scier. La caisse avait déjà subi le même traitement auparavant et elle avait été rafistolée avec des morceaux de bois. Aulis

était recroquevillé à l'une des extrémités, tandis que Valtou sciait les morceaux qui maintenaient les deux parties. Aulis se releva, montra ses bras et ses jambes et dit :

– Vous voirrr. Je vivant.

Le spectacle était terminé, et les autres commencèrent à critiquer. Ils prétendaient être certains qu'Aulis était en fait accroupi à l'une des extrémités de la caisse, et qu'en ce qui concernait les œufs, il n'y avait rien d'extraordinaire non plus, car il était manifeste qu'il les avait pris de sous le chapeau. Mais Aulis répéta d'un air innocent que rien n'était truqué. Et comme les autres ne se laissaient pas convaincre, il déclara que lui, au moins, il avait vu un vrai cirque et que pour cette raison il savait des choses que les autres ne pouvaient pas savoir.

Quoi qu'il en soit, il avait maintenant des hameçons, des pièces de cuivre pour jouer au jeu du palet, deux mégots de cigarette et la pierre de quartz blanc donnée par Vilho.

– Si on allait voir si Elias est à Ketunmäki ?

La vitalité débordante des garçons était inépuisable. Un simple mot suffisait, et ils partaient tous en courant.

Ils allèrent dans les tranchées de Ketunmäki. Ils y venaient souvent, car Elias leur prêtait de temps en temps sa cahute. Elle était leur wigwam quand ils jouaient aux Indiens. Elias leur avait fait jurer de ne pas fouiller dans certains endroits qu'il leur avait indiqués. En échange, il leur permettait d'utiliser son abri de feuilles, mais s'ils manquaient à leur promesse, ils ne pourraient plus jamais mettre les pieds à Ketunmäki. Et les garçons, malgré qu'ils en eussent, avaient tenu leur promesse.

La cabane d'Elias se trouvait en haut d'une butte, près de l'endroit où Uuno Laurila avait tué un homme un jour. Elle était construite de branchages et de sacs de salpêtre vides qui la protégeaient un peu de la pluie. Elias y séjournait souvent quand il faisait chaud, et lisait de vieux journaux ou des livres sur lesquels il avait pu mettre la main. Parfois, quand il était plus ivre que de coutume, il « disait la messe » d'une voix bruyante. Il grimpait sur une pierre élevée et de là il vitupérait les villageois, après quoi il chantait de longues et étranges mélopées. Il appelait cela une « mise à l'unisson ».

Le plus souvent, il disait une messe quand il estimait que les villageois lui avaient fait quelque tort.

Lorsque les garçons arrivèrent à la cabane de feuilles, ils virent les pieds d'Elias qui dépassaient par l'ouverture. Il était couché sur le dos en train de lire un livre dont la couverture représentait un sombre personnage et portait l'inscription : *Le fils de Satan, ou la vie étonnante de Raspoutine*.

En entendant les garçons, il ferma le livre, s'extirpa de sa hutte et s'assit devant :

– Salut les gnards !

– Salut !

Elias demanda ensuite s'ils avaient vu passer des inconnus au village, et les garçons le rassurèrent en lui disant que non.

– Bientôt ils vont finir par envoyer les flics ici. Remarque, c'est pas que j'aie que'que chose à cacher, hein. Mais ce satané pasteur et l'instit' ils veulent me les foutre dessus parce qu'ils peuvent pas me blairer... Vu que mézigue il fait pas de courbettes devant les grands de ce monde et les « puissances », comme on dit. Mézigue est un esprit libre.

Elias avait demandé aux garçons de jouer les espions pour son compte :

– Tâchez d'écouter ce qu'ils racontent à mon sujet et venez me le dire ensuite. Si à la maison vous entendez dire par exemple que la police a posé des questions, dites-le-moi. Vous aurez droit à une demi-clope par tête de pipe.

De nombreux garçons fumaient en cachette de leurs parents et Elias achetait leurs services avec du tabac.

Ce jour-là, il était passablement ivre, mais déjà dans une ivresse descendante, proche du sommeil, car sa tête se balançait parfois en plein milieu d'une phrase. Il demanda à Valtou des nouvelles de sa grand-mère et Valtou expliqua la situation, sans grand enthousiasme.

– Ah bon, ça lui brûle dans le ventre... La fin est proche, alors...

Il se rappela brusquement quelque chose.

– J'ai réparé le tabouret.

Il sortit un tabouret du fond de sa cabane.

– J'y ai mis un renfort. Ça tenait plus.

Le tabouret venait de chez Leppänen. Des éléments s'étaient décollés et Elias l'avait rafistolé.

Puis il se mit à dévisager les garçons, l'un après l'autre, silencieusement, et, après un long moment, il finit par dire :

– Des petits jeunots... des mioches...

Il resta un instant la tête affaissée sur la poitrine, puis il poursuivit :

– Vous avez pas idée, mes p'tits gars, de la chance que vous avez. Vous, vous avez des lendemains qui chantent... Mais Elias... Elias i' descend la pente... Par rapport à mon âge, j'veux dire... Elias i' vieillit... Et quand on est vieux, on est plus rien... On a plus la force de boire ou même de se payer une bonne femme... À quoi bon une vie pareille... Vous me regardez avec de grands yeux... C'que vous savez pas, c'est que l'Elias il est un peu philosophe sur les bords... Un peu, ouais... J'ai eu le temps de lire deux ou trois trucs, dans ma hutte... La gnôle, elle m'a pas rendu aveugle, malgré ce que racontent ces enfoirés là en bas. Et j'ai même pas besoin de lunettes... L'Elias, il a une vie intérieure, et d'ici il regarde du haut ces bouseux qui triment et qui bouffent leur pain comme des bestioles dans leur auge. Pauv' types ! Ils savent pas que le monde s'arrête pas à Pentinkulma... Mais Elias il sait... Et si jamais j'arrive à me procurer une Bible Noire quelque part, eh bien Elias il en saura encore bien plus... C'est un sacré bouquin... Y a tout dedans... Et alors, Dieu sait ce qui peut arriver.

Après un petit silence, il continua :

– N'ayez pas peur... Elias i' va pas vous ensorceler... Tant que vous irez pas fouiller par là-bas, hein... Mais si vous mettez le nez là où il faut pas, alors je trouverai une Bible Noire et y a quelques types là-bas qui auront des ennuis. Par exemple le fabricant de terrains de sport, qui arrête pas de téléphoner à l'officier de justice à mon sujet.

Ses yeux se posèrent sur les Koskela.

– Ah les fistons d'Axel... les fistons d'Axel... Oh, avec votre père, moi... C'était pas vraiment un homme du peuple, Axel... Il comprenait pas le langage des vrais gars... Un sacré diable, pour le reste, c'est vrai... Mais ça se peut bien qu'aujourd'hui il chante des cantiques, maintenant qu'il est riche... Mais celui que vous vous rappelez pas, c'est votre oncle, Oscou Kivivuori.

Vilho et Eero se souvenaient de lui, Voitto, non.

– On était comme vous, à votre âge. On s'amusait à placer des pièges en fil de fer sur les sentiers où passaient les filles du domaine quand elles allaient traire les vaches. Et quand les grands allaient s'amuser avec elles, on leur faisait toutes sortes de blagues... Ah c'était le bon temps... Et j'avais un pote !... Oscou. On buvait à la même bouteille et on allait voir les mêmes nanas. Ah c'était un beau gars, merde alors ! Il suffisait qu'il plisse un peu les yeux, et les bonnes femmes elles tombaient comme des mouches. Comme Raspoutine... Comme s'il avait eu le même pouvoir dans ses yeux que Raspoutine. Mais Oscou il a été tué par un Boche... Il est tombé dans les champs de pommes de terre de Syrjäntaa... Je l'ai vu de mes propres yeux... Il a pris son envol vers la mort comme un aigle majestueux, l'Oscou... Ah c'était un pote...

La voix d'Elias se brisa et il pleura, des pleurs d'un homme aviné ému par ses propres souvenirs.

Les garçons le regardèrent pleurer avec une certaine gêne. Mais cela ne dura pas longtemps. Elias se mit à leur parler de Raspoutine, et ils écoutèrent avec une excitation inexplicable le récit de ses débauches et, pour montrer qu'ils n'étaient pas complètement ignorants, ils dirent à Elias :

– On a vu des femmes qui étaient en train de se baigner, tout à l'heure.

– Bah... c'est pas pareil... Dans le cas de Raspoutine, c'étaient des dames de la cour, des nobles... Il avait un pouvoir incroyable dans les yeux. Il suffisait qu'il regarde, et c'était cuit. Moi je suis sûr qu'il a été avec l'impératrice, même si dans ce livre on dit que c'est pas vrai. Ils étaient aux bains... Comme il avait pouvoir de décider du destin de chacun, les grands messieurs allaient lui demander une charge quelconque. Et lui il disait : « D'accord. Si vous avez une belle femme ou une fille, envoyez la marchandise. Et demain vous serez ministre. » Et les types ils faisaient comme il disait... Les messieurs de la haute, ils ont honte de rien... Ah putain ! Si j'avais un pouvoir pareil dans les yeux ! Je deviendrais maître d'un domaine comme celui qu'il y a au village, et mon chauffeur irait me chercher de la gnôle et des femmes.

Elias se tut un instant et prit un air sérieux, comme s'il venait de se rappeler un détail banal :

– Ah oui, et vingt ou trente débiles pour trimer dans les champs... évidemment... Ah si j'avais un pouvoir pareil dans les yeux !... Moi je vous dis, dans la Bible Noire, y a tout... Ils vont voir c'qu'ils vont voir... Eh les gars, Elias va dire une messe.

Il grimpa sur la grande pierre et se mit à proclamer, sur le ton d'un prêcheur en chaire :

– Écoutez-moi, manants ! Vous, là-bas en bas. Vous vous croyez supérieurs à Elias, avec vos métairies, vos maisons et vos géraniums. Eh bien, faites ! Construisez votre stade, faites pousser vos géraniums. Même le pasteur travaille un jour férié, sous les ordres de l'autre va-t-en-guerre. Absolument ! Mais viendra le jour où notre Seigneur dira : « Qu'as-tu fait, toi le berger des âmes, pendant ce temps ? Tu as été aumônier pendant la guerre, et tu as travaillé à la construction du stade le dimanche, et tu as tourmenté les pauvres pour leurs petites joies... Et qu'as-tu fait, toi, l'instituteur ? As-tu apporté aux enfants la lumière de l'esprit ? Tu parles ! Tu t'es baladé le fusil à l'épaule, comme un demi-dingue... Pouah !... Je te dis « pouah » ! » Et vous, les autres enfoirés, j'ai aussi l'une ou l'autre chose à vous dire. Ouais !... Un jour notre Seigneur viendra et dira : « Voyez Elias Kankaanpää. A-t-il semé, fauché, battu le blé ? Non, Elias Kankaanpää n'a pas fait ça. Il a vécu libre comme l'oiseau, sans se soucier du lendemain... Elias, viens là, ta place est ici auprès de moi. Vous les autres, allez vous mettre là-bas, car c'est votre place. » Et là-bas, il fera un peu chaud, ouais... Tel sera votre destin, sachez-le, manants ! Et pour vous en convaincre et vous faire sentir la terreur des trompettes du jugement dernier, Elias va vous mettre à l'unisson par son chant :

– Oouuuuuu... oo-oouuuuuu... oo-oouuuu...

Il redescendit de son rocher et but un coup à sa bouteille.

– Vous écouterez ce que les gens diront de mon sermon et vous me raconterez, hein ?

Après avoir dodeliné de la tête pendant un moment, il prit le tabouret sur son dos et s'en alla.

– Vous pouvez jouer dans la hutte. Mais n'oubliez pas ce que je vous ai dit.

Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta, se retourna et dit à Valtou :

– T'as pas besoin de rentrer tôt à la maison.

Les garçons jouèrent le restant de l'après-midi. Quand vint le soir, il leur fallut rentrer chez eux. Vilho et ses frères éprouvaient une certaine appréhension en arrivant à la maison, car ils avaient dépassé l'heure autorisée, et de plus ils craignaient que l'incident du lac ne se fût ébruité.

Leur père était effectivement un peu de mauvaise humeur, car on avait dû leur garder le repas au chaud.

– Comme punition, vous irez chercher encore ce soir un panier d'herbe pour les moutons.

Chez les Leppänen, Henna était très malade.

Lorsqu'Elias arriva, portant son tabouret, les douleurs venaient de reprendre et elle était très affaiblie. Preeti et Aune étaient nerveux et désemparés, et Aune dit quelque chose d'un ton mauvais à Elias au moment où il entra. Lui non plus n'était pas content, car il constata qu'Aune ne pourrait pas sortir maintenant.

Elias posa son tabouret sur le sol et s'assit dessus. Henna geignait dans son lit. Preeti apporta des vieux vêtements et autres chiffons, qu'il plaça sur le lit comme couvertures.

– Ça sert à rien de la couvrir comme ça, dit Elias. Ce qu'il lui faudrait maintenant, c'est un punch bien tassé. Fais chauffer de l'eau, Aune. Moi j'ai ce qu'il faut. Le mieux serait évidemment qu'elle le boive sec, mais peut-être qu'elle arriverait pas à l'avaler.

– Elle peut pas boire un truc pareil.

– Fais chauffer de l'eau, j'te dis. Il faut combattre les brûlures par quelque chose qui brûle.

Aune mit l'eau à chauffer. Henna se tournait et se retournait en poussant des cris plaintifs. À chaque instant, Preeti se penchait sur elle et demandait :

– Mère ? Tu ne te sens pas mieux ? Si tu dormais un peu ?... Si j'allais chercher le médecin ?...

– Non... non... Va chercher le pasteur... Seigneur !... le pasteur... ça me brûle, ça me brûle !...

Preeti enfila sa veste.

– Bon, j'y vais... Ils sont encore sur le chantier du stade ?

– Oui. Mais pas la peine d'y aller ! Dès qu'Aune aura fait chauffer l'eau, on lui donnera un remède contre ses brûlures. C'est ce qu'il y a de mieux à faire maintenant.

Assis sur son tabouret, Elias ressassait sa rengaine du ton insistant et avachi d'un ivrogne. Preeti ôta sa veste, et pourtant Henna ne cessait de l'implorer d'aller chercher le pasteur. Au même moment, Valtou rentra. Il jeta un regard bougon à sa grand-mère et dit à sa mère :

– J'veux manger.

– On a pas le temps, maintenant... Moi-même j'ai pas encore mangé. Sers-toi dans le placard. Il y a du pain...

– Mais fait chier, merde ! J'vais pas bouffer du pain sans rien !

– Tu vas la fermer, oui ?

Aune, au bord des larmes, donna un coup de pied rageur sur le sol, et versa accidentellement un peu d'eau chaude sur son pied.

– Bordel de merde ! Il manquait plus que ça !...

Elias sortit un bidon de sa poche et dévissa le bouchon.

– Voilà... On met une bonne dose, parce que dans un cas comme ça, faut pas lésiner.

Preeti souleva Henna par les épaules pour la mettre assise, mais Henna demanda en geignant qu'on la recouche :

– Allons, essaye d'en prendre un peu. Ça va te faire du bien. Ça brûlera la maladie.

Aune approcha de la bouche de Henna le gobelet rouillé dans lequel elle avait mis le grog, mais Henna refusa de boire en hochant la tête. Elias intervint et prit le gobelet des mains d'Aune :

– Allons, buvez un peu. Il faut combattre les brûlures par quelque chose de fort.

De guerre lasse, Henna finit par boire, mais le liquide fut aussitôt expulsé de sa bouche.

– Mon Dieu, mon Dieu, aidez-moi !... Allez chercher le pasteur... Je vais mourir.

Preeti remit sa veste et sortit. Il se dirigea à la hâte vers le chantier du stade, marchant et courant à la fois, comme un vieil homme pris de panique.

Sur le chantier, le travail était fini, et les bénévoles dînaient autour de la cuisine roulante. La jeune maîtresse de Töyry distri-

buait de la soupe de pois et la femme de l'instituteur le lait et les tartines. La femme du pasteur se contentait de surveiller les opérations. Les femmes d'un rang moindre faisaient la vaisselle ou étaient occupées à d'autres tâches subalternes.

Un murmure de voix joyeux et détendu parcourait l'assemblée. C'était une belle soirée d'été et la satisfaction du travail accompli mettait les gens de bonne humeur.

On avait voulu que l'instituteur passe en premier dans la queue, car il était officier, mais il avait cédé sa place au pasteur, en disant sur un ton très modeste et très mâle :

– Cette fois, je ne suis pas un officier, mais un simple travailleur bénévole.

Il avait une vraie gamelle et une fourchette-cuillère de soldat, et il mangeait assis à terre, la gamelle sur les genoux. Quand il eut terminé sa ration, il retourna à la roulante :

– Est-ce qu'y a du rab ?

Il aimait employer un vocabulaire militaire en de pareilles occasions. Le pasteur n'avait pas de gamelle, il mangeait comme un civil, debout, une assiette à la main.

Les bénévoles virent à la démarche de Preeti qui arrivait que quelque chose n'allait pas.

– Euh... monsieur le pasteur... Mère ne va vraiment pas bien... Si vous aviez un tout petit moment... Elle vous réclame sans arrêt... Si vous aviez le temps de passer, là...

– Ah bon ? Son état a empiré ? Je viens.

Le pasteur prit à la hâte quelques cuillérées de soupe. Il voulait finir son assiette avant de partir, mais, au lieu de cela, il la tendit à Hélène :

– Tiens, prends ça. J'y vais.

Le pasteur était plein de poussière et de sueur, et sa tenue était un peu inhabituelle, car, pour travailler au chantier, il avait revêtu de vieux vêtements. Il marchait d'un pas rapide, et Preeti, marchant et courant à la fois, faisait de son mieux pour ne pas se laisser distancer :

– Quand est-ce que ses brûlures ont commencé ?

– En fin d'après-midi, vers quatre heures... Et elle a beaucoup vomi ...

– Vous êtes allés chercher le médecin ?

– On y a pensé. Mais on a d'abord attendu, au cas où ça serait passé.

Valtou se tenait dans la cour et il leur dit :

– Grand-mère est morte.

Les deux hommes se dépêchèrent d'entrer. Elias était assis sur son tabouret et affectait un air grave. Aune pleurait, au bord du lit. Preeti s'approcha lui aussi du bord du lit et dit simplement :

– Mère...

Puis il se mit à pleurer à chaudes larmes, comme un enfant.

Le pasteur lui tapota l'épaule :

– Allons, calmez-vous, Leppänen, calmez-vous...

Preeti s'essuya les yeux et se maîtrisa. Aune cessa de pleurer elle aussi et rajusta sa tenue. Quand le pasteur demanda comment Henna était morte, Aune répondit du ton sentencieux et formel qu'elle affectionnait quand elle parlait à des gens d'une classe sociale supérieure :

– Elle a simplement voulu se lever. J'ai essayé de l'aider, mais ensuite elle a poussé un cri et elle est morte.

Elias était resté silencieux, et affichait un air sérieux et recueilli :

– Ouais... On a essayé de lui donner un remède, mais elle a pas pu l'avaler. Ça aurait fait un excellent antidote aux brûlures.

Elias vacillait sur son tabouret, les coudes sur les genoux. L'un des coudes glissa et, tombant en avant, il dut se rattraper sur sa main.

– On a vraiment tout essayé, j'peux vous le dire, mais ça a servi à rien.

Le pasteur lui lança d'abord un regard furieux, mais ensuite son expression devint méprisante, et il se tourna vers Preeti et Aune, qu'il tenta de réconforter, à voix basse. Valtou était entré à la suite du pasteur et de Preeti et il était assis au coin du four, mâchouillant un morceau de pain. Par moment, il restait la bouche ouverte, observant le pasteur qui parlait à son grand-père et à sa mère. Elias avait remarqué le regard méprisant du pasteur et il marmonna comme par-devers lui :

– Ouais... on a essayé, j'vous dis... On lui a donné de l'eau-de-vie... C'est pas que moi j'en aie, mais j'en ai eu de quelqu'un, comme

médecine... Enfin je veux dire... Moi personnellement j'en ai pas... Comment vous voulez que...

– Taisez-vous donc ! Pensez un peu à ce qui vient de se passer !

Aune lui lança aussi un regard désapprobateur et dit :

– Oui... Pense à la morte...

Elias se redressa sur son tabouret.

– Moi j'ai essayé de lui administrer un antidote... Enfin, c'est pas de moi, on m'en a simplement donné un peu, comme médecine.

Preeti se joignit au pasteur et à Aune :

– Arrête maintenant, Elias ! Le mieux, là, ça serait que tu partes.

Elias répliqua d'un air offensé :

– Bon, je pars. Mais qui c'est qui a apporté des meubles ?

Comme les autres ne l'écoutaient pas, il se tourna vers Valtou :

– T'as vu, toi, que j'ai rapporté le tabouret, hein ?... Alors, c'est qui qui a réparé le mobilier, ha ha ? T'as vu, hein ?

Valtou répondit sans conviction :

– Ouais.

– Ouais, c'est moi qui l'ai apporté. Et réparé, moi-même... J'avais aussi suffisamment de quoi donner un remède... Mais bon, je pars, pas de problème.

Le pasteur rougit. Il s'approcha d'Elias et lui dit d'un air furieux, mais en se retenant, vu les circonstances :

– Sortez maintenant ! Vous n'avez donc pas la moindre honte ?

– Bon, bon...

– Sortez !

– Bon... on s'en va. C'est bon, je dis. J'ai tout essayé... C'est pas que j'en aie moi-même, pour sûr... Y a quelqu'un qui m'en a donné, au village... comme médecine, quoi... Il aurait simplement fallu lui en adnimi... administrer plus tôt... mais bon, pour c'que ça m'concerne...

Elias sortit. Le pasteur entreprit de réconforter Preeti, d'une voix douce et apaisante :

– Je comprends votre peine. Mais il faut s'efforcer d'en prendre son parti. Bien sûr, ce n'est pas facile, après toutes ces années communes.

Preeti se frotta les yeux de ses poings :

– Oui. On était compagnons, quand même.

Aune recouvrit le corps de sa mère d'un drap de lin et ramassa les chiffons qui lui avaient servi de couverture. La présence du pasteur et ses paroles calmèrent Preeti et Aune, et donnèrent même une certaine gravité à l'ambiance qui régnait dans la pièce. Il y avait quelque chose d'étonnant à le voir assis ainsi en toute simplicité chez eux et leur parler comme d'égal à égal. Valtou était resté dans son coin près du four et, constatant que sa mère et son grand-père étaient tout à leur conversation avec le pasteur, il se glissa à la dérobée vers le placard et vola plusieurs morceaux de sucre, qu'il mit dans sa poche. Vu les circonstances, personne ne s'apercevrait probablement qu'il en manquait.

Le pasteur prit congé et, quand il fut parti, l'ambiance redevint morne. Mais peu après, Elias était de retour :

– Je serais pas revenu autrement, mais je crois que Preeti, un peu de médecine, ça lui ferait du bien, là.

Aune feignit d'être encore en colère, mais ce n'était que le souvenir de son attitude courroucée de tout à l'heure. Preeti refusa d'abord le grog qu'Elias lui tendit, mais il finit par le prendre :

– Allez... ça te fera du bien. Un peu de médecine.

Preeti but, et il ne tarda pas à être ivre. Ensuite, Aune en prit un peu, et pour finir on en donna aussi à Valtou. Juste un fond, comme médecine.

Le garçon savait pincer les lèvres et expirer l'air après avoir bu, comme un vrai fabricant d'alcool de contrebande. Il en aurait bien repris, mais Aune interdit à Elias de le resservir.

De temps en temps, Preeti se mettait à pleurer et il disait :

– On a quand même vécu toute une vie ensemble... Il y a eu des hauts et des bas... Maintenant il va bien falloir... Aune s'occupera des travaux ménagers, et moi de ceux des champs...

Elias, assis sur son tabouret, vacillait d'un air fatigué :

– Prends quelqu'un à ton service... Il te faut quelqu'un... T'as pas besoin de te marier, mais i' te faut une bonne femme pour te tenir compagnie... T'es pas encore en âge de vivre seul.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ?... Jamais de la vie ! Mère avait été trop bonne avec moi pour que je lui fasse ça.

La pénombre envahit la cabane. Sous le drap sale et rapiécé, on devinait les contours du corps frêle et décharné de Henna. Le

monologue d'ivrogne d'Elias résonna longtemps dans la pièce. Valtou était allé se coucher et Aune se mit dans le lit à côté de lui. Elias persuada Preeti d'aller dormir lui aussi, et Preeti, rassemblant les chiffons qui traînaient par terre, se fit une couche à côté du lit de Henna. Quand il commença à ronfler, Elias voulut se glisser dans le lit où étaient couchés Valtou et Aune :

– Pousse un peu le gamin... Fais-moi de la place...

– Fous le camp !... Un soir pareil... Tu entends ?...

– Allons, laisse-moi... pousse pas.

– Arrête, maintenant ! Fiche le camp... Quand même !... Mais tu vas écouter, bordel ?

Les chuchotements devinrent de plus en plus bruyants. Finalement, Elias dit :

– Bon, bon... Moi je rapporte de la gnôle et du mobilier et c'est comme ça qu'on... Bon, je pars... Mais c'est la dernière fois que je répare que'que chose, merde !

Preeti se réveilla en entendant le tapage provoqué par le départ d'Elias.

Lorsqu'il retrouva ses esprits, il se redressa et se mit assis sur le plancher. Il leva les yeux vers le lit et toucha la main de Henna. Pleurnichant silencieusement, il se recoucha par terre et dit :

– On était compagnons, quand même.

Chapitre V

I

En 1927, Elina donna naissance à un quatrième fils. Les projets du partage futur de la ferme entre les enfants devenaient donc irréalisables, mais cela n'avait plus la même importance qu'autrefois. Grand-mère aurait voulu qu'on perpétue la tradition du nom de Youssi en donnant ce prénom comme premier prénom à l'enfant, et non pas, comme cela avait été le cas avec les fils précédents, en deuxième, mais Elina trouvait Johannès un peu démodé, et le garçon fut baptisé du prénom de Juhani, qui en était une variante plus moderne.

La même année, Axel fut amnistié complètement, et il recouvra ses droits civiques. Il lui serait resté en principe encore deux ans de peine à purger, malgré la grâce présidentielle dont il avait bénéficié à l'époque. Il était maintenant un homme libre, libre de quitter les limites de la commune sans l'autorisation de l'officier de justice. Il pouvait de nouveau de voter – excepté qu'il ne savait plus très bien pour qui.

Le fait qu'on lui ait rendu ses droits civiques n'avait pas que des bons côtés. Jusqu'alors, quand Untel ou Untel lui demandait de signer un papier, il avait été si facile et si simple de répondre :

– Ma signature n'a aucune valeur.

Maintenant il fallait refuser sans détour.

S'il n'était plus prisonnier des chaînes de la société, il le resta de celles de l'argent, jusqu'au printemps suivant. C'est à ce moment-là, en effet, qu'il paya la dernière traite du rachat de la métairie.

– Ça aurait été bien si j'avais pu payer l'hiver dernier. J'aurais pu payer en même temps qu'on m'a rendu mon passeport.

Le remboursement rapide de la dette était dû principalement à deux raisons. Premièrement, il y avait eu de « bonnes années » et, deuxièmement, Vilho était déjà en âge d'accompagner son père au transport des grumes en hiver. Au début, il lui avait seulement servi d'assistant, se chargeant d'aplanir le chemin et aidant à charger les grumes sur le traîneau, mais un jour, alors qu'il venait de mener

tout seul le chargement au bord du lac avec le cheval de son père, il avait dit pendant la pause repas :

– Et si je demandais à grand-père de nous prêter son cheval ? Je pourrais faire le transport moi aussi.

– Tu crois que tu aurais assez de forces ?

– Ben, je ferais autant que mes forces le permettent.

L'idée trottait depuis longtemps dans la tête d'Axel, mais il pensait que son fils n'était pas encore assez vigoureux. Mais puisque celui-ci en avait envie, il n'avait qu'à essayer.

Vilho s'occupa lui-même de l'arrangement avec son grand-père : il transporterait le bois, et les gains seraient répartis à égalité, une moitié pour l'ouvrier, une moitié pour le cheval.

Otto ne fit aucune difficulté. Son cheval inemployé allait lui rapporter de l'argent sans qu'il ait besoin de rien faire :

– Prends-le, prends-le, mon gars. Dès demain, si tu veux.

– Eh ben dans ce cas-là, pas besoin d'attendre.

Vilho chargea et transporta les grumes sur le même lot que son père, pour que celui-ci puisse lui venir en aide en cas de difficulté, mais ce fut rarement nécessaire. Il n'avait pas assez de force pour charger de grands troncs avec leur cime, mais il était capable de les rouler sur des rondins en s'aidant d'une barre à mine comme levier.

Les hommes qui travaillaient au transport des grumes en hiver étaient la plupart du temps d'anciens métayers affranchis, comme eux. Au début, ils observèrent avec amusement les efforts de Vilho, car pour eux c'était vouloir jouer les hommes un peu trop tôt. Mais lorsqu'ils virent que les chargements de Vilho n'étaient guère moins lourds que les leurs, le ton changea. Un jour, un vieux métayer qui progressait devant lui sur son traîneau se retourna et cria dans sa direction :

– Faut sans doute que j'aille le mettre chez le maréchal-ferrant demain... On dirait qu'il y a un fer qui s'est à moitié détaché.

C'était dit sur le ton d'un homme de l'art à un autre.

Parfois, les autres disaient à Axel :

– Ton gars, il a le coup d'œil. Tout à fait autre chose que toi. Toi t'as toujours essayé de forcer.

La remarque était exacte. Vilho était doué précisément parce qu'il avait le coup d'œil. Un coup d'œil précis et juste. Il avait le don

de trouver les passages les plus faciles pour le traîneau et d'organiser le chargement avec le moins d'efforts possible.

Il maigrit. Ses joues se creusèrent. Leur rouge vif s'estompa et fit place à un hâle durci par le froid. Mais s'il maigrissait, c'est parce qu'il devenait plus fort et plus endurant, et non pas parce qu'il était sous-alimenté. Et de fait, il mangeait plus que son père et que de nombreux hommes plus âgés, au point que ceux-ci le taquinaient parfois à ce sujet autour du feu de camp. Vilho se contentait de sourire d'un air réservé et continuait de manger. Souvent, il se levait avant les autres et restait debout, immobile, comme s'il attendait. Ou comme pour enjoindre aux autres de reprendre le travail – à son père aussi.

Ils transportèrent des grumes dans la forêt de Village-Benoît, où le vieux maître avait choisi pour eux les meilleurs endroits. Les gens de chez Benoît étaient favorablement disposés à l'égard des Koskela – cela remontait à l'époque du Tsar[1]. Et même la révolte n'avait pas effacé ces sentiments. Le maître avait même écrit un certificat de moralité à verser au dossier de la demande de grâce d'Axel, dans lequel il avait assuré que « ledit Koskela était un ouvrier en tout point irréprochable et un homme honnête ».

Le maître avait eu droit à des remarques mitigées pour avoir écrit ce papier, mais il s'était contenté de répondre comme un vieux bonhomme gâteux :

– Bah bah... Moi je crois pas que... Pas avant d'avoir vu le papier officiel et la signature, hein... Oh, c'est pas un calme, c'est sûr... Mais il aurait pas été capable de faire des choses comme ça.

Le vieux propriétaire avait même engagé Siukola, bien que celui-ci eût recommencé à faire de la politique. Après la dissolution de leur parti, les communistes avait repris leurs activités sous un nouveau nom.

– Il faut bien que les gens aient à manger.

Le maître était déjà âgé et c'est son fils, marié, qui tenait la ferme, mais sous la supervision de son père.

Les jours où il faisait très froid, Axel et Vilho mangeaient leurs provisions dans la cabane des valets de la ferme, et souvent on leur servait même du café. Ils parlaient des choses de la vie quotidienne,

1 Surnom du propriétaire du domaine de Village-Benoît.

du rendement de l'agriculture et de la vie des fermiers en général, et tous s'accordaient pour dire qu'en Finlande une telle activité n'était pas rentable. Ils veillaient à ne pas s'aventurer sur le terrain de la politique, tout en étant d'accord pour admettre que le prix du lait et du beurre était trop bas. Parfois, on ne pouvait pas éviter la politique, et Axel disait alors :

– Oui. C'est pas pour dire, mais il y a du vrai dans ce que dit Kallio.

Un jour, le maître alla dans son arrière-chambre et en revint avec un petit bidon dans la main :

– Faites chauffer de l'eau... Mère, ou toi Liisa. On va se servir une petite rasade, pour se réchauffer. C'est pas du légal, mais on prendra ça comme médecine, hein ?

Ils ne donnèrent pas d'alcool à Vilho. Assis sur le banc, il restait silencieux, car il n'était pas convenable qu'il prenne part à la conversation des adultes. Quant aux enfants de la maison, ils étaient trop jeunes pour qu'il leur parle. En outre, il avait conscience de n'être après tout que le fils d'un ancien métayer. Ils n'étaient pas des propriétaires terriens comparables aux gens de Village-Benoît. Malgré la bonne entente, c'était un fait qu'on n'oubliait pas, de part et d'autre.

Le jeune maître avait trois enfants, deux filles et un garçon. Kirsti, l'aînée, allait à l'école, de même que son frère cadet. Hilkka, la benjamine, était encore toute jeune.

Les enfants étaient vêtus proprement et, malgré leur jeune âge, étaient très réservés, surtout les filles. Eino, le garçon, disait parfois deux trois mots à Vilho, et ils parlaient surtout de ski, car leur instituteur mentionnait souvent le nom de Vilho dans son école, qui était maintenant régulièrement battue lors des compétitions interclasses :

– Si seulement il y avait quelqu'un de la trempe de Vilho Koskela parmi vous !

Le vieux maître faisait parfois des compliments à Vilho pour son travail, et une légère rougeur de contentement colorait les joues du garçon.

– Il y en a pas beaucoup de ton âge comme ça, pour sûr...

Le comportement aimable et sans façons des gens de la maison n'était pas sans effet sur les opinions d'Axel. Il ne parlait plus guère de politique ces derniers temps, mais lorsqu'il en était question, il témoignait une certaine modération dont il n'était pas familier autrefois. Une fois rentré chez lui, il lui arrivait, à l'issue de ces moments de détente et de bavardage passés dans la maison de Village-Benoît, de déclarer :

– C'est vrai, ils ont pas tort à ce sujet.

Mais même s'il partageait leurs opinions sur l'agriculture et sa rentabilité, cela ne signifiait pas qu'il approuvait les fusils accrochés aux murs de la pièce principale des Benoît. Certes, il leur accordait des circonstances atténuantes :

– C'est vrai, c'étaient pas les plus fanatiques de tous. Et il faut dire qu'ils n'ont jamais fait pression sur personne... Mais tout de même...

Quand le transport des grumes fut terminé, ils touchèrent leur salaire, et la somme était si élevée qu'il fut décidé qu'on paierait en une seule fois les dernières traites. Ils avaient mis bout à bout tout l'argent qui se trouvait dans la maison, même les pièces qu'Elina avait mises de côté à telle ou telle occasion. Elle les rangeait sur le dessus de l'horloge et appelait cet endroit sa banque. On y trouvait toujours la menue monnaie nécessaire.

Ils n'auraient pas eu besoin de racler les fonds de tiroir de la sorte, mais, quand Axel alla payer les dernières traites, il voulut en profiter pour faire des courses, et il lui fallait un petit surplus. Tout ce qu'il put rapporter cette fois-ci, ce fut une demi-livre de sucre.

Mais ils prenaient leur manque d'argent avec bonne humeur.

Lorsqu'il rentra du bourg, Axel dit en entrant dans la pièce commune :

– Et maintenant, on commence à économiser pour l'étable !

C'était un jour d'avril. Le dégel avait déjà commencé sur la grand-route. Dans la forêt, la neige tôlée craquait sourdement et, au bas des marches de l'entrée, on voyait un petit morceau de terre nue. Kaarina entra et dit :

– Père. Au bas de l'escalier, il y a un petit été.

À l'automne, Vilho commença à suivre les cours de catéchisme en vue de la préparation à la confirmation. À cette occasion, il

apprit à fumer. Certains de ses camarades du village avaient déjà fumé antérieurement, mais lui n'avait pas osé. Cependant, la préparation à la confirmation représentait une sorte de rite de passage à l'âge adulte, si bien qu'il n'y avait plus lieu de redouter ses parents. Pour autant, il ne lui serait pas venu à l'idée de fumer en public. Les garçons fumaient pendant les récréations, derrière la remise à bois du presbytère.

Pendant l'hiver, il alla de nouveau transporter des grumes avec son père. Ce fut le dernier bon hiver avant l'effondrement général, et ils réussirent à rassembler l'argent nécessaire pour la construction de l'étable. Son père travaillait parfois au-dessus de ses forces. Il s'asseyait sur un tronc et appuyait ses deux bras sur son ventre, les poings serrés.

– Qu'est-ce que vous avez ?

– J'ai le ventre qui me brûle... Ça va passer.

– Pourquoi vous vous esquintez comme ça, aussi ?

Le garçon regardait son père d'un air grave et réprobateur.

– Qu'est-ce tu veux, c'est un souvenir de Hennala...

Peu importait que ce soit un souvenir d'ici ou de là, pensait Vilho. Son père aurait très bien pu se dépenser un peu moins, au lieu de s'épuiser ainsi, puisqu'il n'en était plus capable. Du reste, une fois remis d'aplomb, Axel reprenait le travail avec un peu moins d'acharnement. Et il ne se sentait pas non plus particulièrement amer. Il disait, comme pour se consoler :

– On a plus grand-chose à craindre... Dans deux ou trois ans, toi tu pourras prendre ma relève, si j'ai plus assez de forces.

Dans ces moments où il se sentait désemparé, il plaçait en pensées son espoir dans son fils encore adolescent. Un jour qu'il avait senti l'odeur du tabac qui émanait de Vilho, il avait ouvert la bouche pour dire quelque chose, mais un sentiment confus retint les paroles de colère qu'il était sur le point de prononcer. Ce n'est que plus tard qu'il fit un commentaire, sur un ton tout à fait calme :

– Alors, comme ça t'as appris à fumer ?

Il y eut un petit silence gêné.

– Oui.

– C'est bien ce que je me disais. Bon, je vais pas... Mais c'est pas une bonne chose, quand on est encore jeune comme toi... Savoir si c'est même jamais une bonne chose...

– C'est seulement de temps en temps.

– Essaye de t'abstenir encore... Mais en tout cas, il faut pas que ça vienne aux oreilles de ta mère.

Ils avaient maintenant un secret commun.

Et c'est Axel lui-même qui alla à Tampere pour acheter le costume de confirmation de son fils.

– On achètera quelque chose de bien... Quand j'avais son âge, on ne m'a pas donné un seul penni. Il a fallu que j'attende de travailler pour avoir de l'argent à moi.

La nouvelle du prix du costume s'ébruita au sein des villageois.

– Huit cent cinquante ?... Mais qu'est-ce qui leur prend ?

Et la prodigalité paternelle semblait sans limites. L'après-midi du dimanche de la confirmation, on inaugurerait le stade de la garde civique. Après avoir marmonné quelques paroles de protestation, Axel autorisa Vilho à y participer.

– Mais ils auraient aussi bien pu ne pas organiser cette fête.

Le matin, le garçon revêtit son costume dans la chambre du vestibule et, une fois habillé, il fit son apparition à la porte de la pièce commune. Mère arrangea sa rosette noire, rajusta le costume aux épaules et recula de quelques pas pour admirer le résultat :

– Il te va parfaitement.

En son for intérieur, Elina éprouvait une grande fierté. Dans son costume, Vilho avait l'air d'un homme, d'un bel homme même. Axel contempla son fils d'un air satisfait et dit :

– Y a pas à dire, quand on achète des vêtements, il faut acheter de la qualité. Il sera trop petit pour toi un jour, mais Eero pourra encore le porter.

Vilho prit Kaarina dans ses bras et la souleva jusqu'au plafond. Puis il fit de même avec Juhani, qu'il souleva plusieurs fois. Il fallait bien se donner une contenance.

Ils avaient encore à Koskela la vieille voiture à cheval qu'on utilisait pour aller à l'église et dans laquelle le défunt Alex avait fait le trajet le jour de sa confirmation. Mais elle était maintenant en mauvais état. Et le cheval ne soutenait pas la comparaison avec Pokou.

Des chevaux comme Pokou, il ne devait sans doute plus en exister. Il leur arrivait encore souvent d'évoquer ce fidèle serviteur, comme un membre de la famille.

Il fallut donc aller à pied. Sur la butte de l'église, père et mère n'étaient pas peu fiers en voyant leur fils parmi les autres confirmands. Ce n'était pas dû uniquement à son beau costume. Vilho se tenait parmi ses camarades et répondait à leurs questions avec calme et assurance, comme s'il avait été plus adulte qu'eux. Son regard bleu impassible prenait la mesure de son interlocuteur comme pour évaluer le degré de sérieux avec lequel il fallait le considérer.

Parmi les fidèles, il y avait aussi quelques-unes de leurs connaissances, et Elina leur présenta Vilho, en s'efforçant d'afficher un air modeste et recueilli, tout en épiant à la dérobée la réaction des gens à sa vue.

Avant que le garçon n'entre dans l'église, Elina vint vers lui. Son visage était agité de tremblements dus à la confusion qu'elle éprouvait, ses yeux brillaient, humides, elle chercha le regard de Vilho et lui dit, les lèvres tremblantes :

– Tu te tiens comme il faut, hein, sérieux... pour pas que...

Une très légère esquisse de sourire fit plisser les yeux du garçon, mais ce n'était pas de moquerie. C'était ce même sourire que Kaarina suscitait parfois chez son grand frère à cause d'une fantaisie d'enfant amusante.

– Ouais.

Mère comprit le sens de ce sourire. Elle éprouva un immense bonheur. Les tremblements de son visage fatigué exprimaient son intense émotion. Elle regarda son fils entrer dans l'église la tête haute, et dans son regard mouillé se reflétait une profonde fierté maternelle.

Elina avait juré un jour qu'elle n'irait plus jamais à l'église. Et, depuis, elle n'y était plus allée que très rarement. Mais les rares fois où elle assistait à un office, elle le vivait intensément, de toute son âme. Ce fut le cas cette fois encore. C'est le pasteur en personne qui prononça le sermon :

– ... Mes chers enfants. Que cette journée ne signifie pas pour vous la fin de vos relations avec l'Église. Il y a malheureusement un

grand nombre de confirmands qui pensent que la confirmation les libère pour toujours de tout contact avec la religion. La première communion reste bien trop souvent la dernière. C'est tellement à la mode de se prétendre sans religion ! Le matérialisme est omniprésent. On rejette les vieilles valeurs éprouvées. Les temps modernes ! Les temps modernes ! C'est le slogan dont on se sert pour empoisonner l'âme du peuple. Chacun cherche son propre bonheur et ne cherche plus Dieu. Et si Dieu pose un problème, on déclare simplement qu'il n'existe pas. La science l'aurait prouvé. Or, mes chers enfants, en ce qui concerne Dieu, la science n'a rien prouvé du tout. Et malgré cela, dans leur arrogance, les gens s'imaginent tout savoir. Mais l'homme ne sait pas tout. Les bacheliers non plus ne savent pas tout...

Quand vint le tour de Vilho de recevoir la communion, Elina sortit un mouchoir de sa manche, elle fit semblant de se moucher pour cacher ses pleurs, et elle pria pour son fils, comme Anna l'avait fait un jour pour elle. Toutes les images du péché dont elle voulait que son fils fût préservé défilaient confusément dans son esprit : l'alcool, les jurons, le jeu, les bagarres et, avant tout, les femmes de mauvaise vie, qu'elle avait commencé à prendre en horreur à mesure que son fils devenait un homme et suscitait dans son esprit de telles pensées.

Sur le chemin du retour, ils restèrent silencieux, comme pour éviter d'épuiser trop vite l'état d'esprit festif de cette journée. Au bourg, on voyait des gens se diriger vers le stade et, à la hauteur du presbytère, ils croisèrent Ilmari. Ils se saluèrent de part et d'autre.

– Le commandant est en permission.

– Il est venu pour la fête, évidemment. La femme du pasteur le fait venir pour la moindre occasion, ça lui permet de se donner de l'importance. Surtout que maintenant il est passé commandant.

II

En allant au bourg, Vilho marcha sans se presser. Il regardait la forêt le long de la route comme s'il l'avait vue pour la première fois. Un peu plus loin, il resta un moment à contempler le Pin à Mathieu, il chercha un caillou de taille appropriée, le nettoya pour ne pas se

salir les mains et, d'un geste souple et puissant, le lança par-dessus le pin. Il décrivit une longue courbe au-dessus de la cime de l'arbre.

Le chemin de Koskela était à l'ombre des futaies et les flaques d'eau y mettaient du temps à sécher. Vilho s'amusa à sauter par-dessus. Ses mouvements étaient mesurés, son effort invisible, mais tout son corps jouissait de cet exercice, et les sauts étaient plus énergiques que nécessaire.

Beaucoup de monde s'était déjà rassemblé près du stade. Presque tout le bourg était de sortie, surtout la jeunesse. Les parents avaient donné la pièce aux enfants, non sans quelques protestations :

– Comme si on avait pas d'autres dépenses !...

Chez certains, ces protestations étaient également dues à une hostilité de principe :

– Ils passent leur temps à exploiter les pauvres, pas besoin de leur donner quoi que ce soit pour un truc pareil.

Mais les jeunes voulaient assister aux compétitions, quels qu'en fussent les organisateurs. Au guichet d'entrée, les enfants donnaient leur pièce, qu'ils avaient serrée dans leur poing tout en sueur, ils mettaient le ticket sur leur poitrine et se plaçaient autour du stade, un peu intimidés par la foule, mais retrouvant leur assurance à la vue de leurs galoches de caoutchouc neuves. On les leur avait achetées pour la fête de fin d'année de l'école et ils ne les portaient que pour la deuxième fois.

Les jeunes confirmés du matin, comme Vilho Koskela, se rassemblaient entre eux, mus par un sentiment commun. Et se saluaient d'un « Salut » nonchalant. Habituellement, ils disaient « B'jour », mais maintenant ils se sentaient importants : ils avaient été au bourg, le matin, et ils avaient des habits neufs. L'un d'entre eux demanda même si le spectacle avait vraiment de l'intérêt pour eux :

– Si on allait voir ailleurs ?

Finalement, ils entrèrent dans le stade, affichant un air hautain et blasé.

Preeti Leppänen était venu lui aussi. Depuis la mort de Henna, il se faisait moins rare au bourg. Il s'était acheté une nouvelle casquette. Et aujourd'hui, sous le col de sa chemise de grosse toile,

on voyait même une cravate. Preeti avait commencé à avoir des manières distinguées.

Il n'avait plus besoin de « compagne ». Il parlait avec une grande mélancolie de sa « défunte commère », et il lui arrivait parfois de pleurer. Mais la solitude avait fait place à un entrain nouveau.

– Je me suis dit que j'allais venir jeter un coup d'œil. Il paraît que l'instituteur est drôlement fortiche à la course.

Siukola vint aussi. À la caisse, il dit avec une ironie hargneuse :

– J'offre un billet de cinq pour la défense du pays, et mon gars itou. Un peu de soutien financier aux okhranas, pour qu'ils aient la force de tabasser...

Le stade n'était pas achevé. De grosses souches déracinées s'entassaient à l'une des extrémités et la pelouse centrale n'était pas prête non plus.

Des bancs avaient été disposés sur le terrain, pour les gens de la bonne société. Le commandant du presbytère était en quelque sorte l'hôte d'honneur officieux, et l'instituteur le fit asseoir au milieu du premier banc, en s'adressant à lui de façon militaire, pour épater la galerie :

– Mon commandant, installez-vous, je vous prie.

Le pasteur et sa femme étaient assis à côté de leur fils. D'après la hiérarchie sociale de la localité, la place d'honneur aurait dû revenir au maître du domaine seigneurial, mais Rautajärvi refusait de reconnaître cette hiérarchie. Un chef d'escadron de chasseurs avait la préséance sur un sous-lieutenant de réserve, quelque personnalité que fût ce dernier.

Le maître du domaine et sa femme firent comme s'ils n'avaient pas remarqué ce placement inhabituel. Ils échangèrent avec les autres quelques salutations et quelques commentaires raides et formels.

Sur les bancs suivants se tenaient les gens de moindre importance : les Töyry, les Penttilä, le marchand et l'intendant du domaine.

La femme de l'instituteur était assise au premier rang. Elle attendait de nouveau un enfant, alors que le précédent venait tout juste d'apprendre à marcher. Sa grossesse était très visible, mais elle mettait son ventre en avant avec une fierté idéaliste, et Rautajärvi faisait de son mieux pour montrer aux autres combien il était aux

petits soins pour sa femme et que les futures forces vives du pays pouvaient jouir de la protection de la nation.

L'instituteur allait et venait, veillant au bon déroulement du programme, dont le premier numéro fut le lever des couleurs. Le public se mit debout lorsque le drapeau fut hissé au mât. Puis l'instituteur se plaça face à la fanfare :

– Notre fanfare va maintenant nous accompagner pendant que nous chanterons ensemble *Notre drapeau à croix bleue* :

Notre drapeau à croix bleue,
À toi nous faisons ce serment :
Pour toi vivre et mourir je veux
Je le jure solennellement...

Seules les personnes de la bonne société chantèrent. Les autres ne connaissaient pas les paroles, excepté les enfants, dont certains entonnèrent les premières paroles, par un réflexe hérité de l'école. Mais après avoir aligné quelques mots, ils comprirent que c'était les vacances d'été, et ils se turent, un peu gênés.

À la fin de l'hymne, l'instituteur monta sur une petite estrade placée à côté du mât et commença son discours :

« "Pour toi vivre et mourir je veux, je le jure solennellement". Oui. Pour toi nous voulons vivre et travailler, et pour toi nous voulons mourir. Que cette pensée nous guide à chaque instant ! « Tes couleurs brillent comme le ciel et les neiges de Finlande, et quand tu flottes au vent, tu nous redonnes ardeur et fais gloire à notre patrie. » En ce jour, ô toi, noble drapeau blanc à croix bleue, tu fais gloire au résultat de nos efforts, à ce stade. À ce coin de terre que des bras patriotiques ont transformé en arène pour que notre jeunesse puisse s'y exercer et viser à une perfection toujours plus élevée. Mes chers concitoyens... Le travail bénévole pour la défense du pays... »

Les personnalités assises aux premiers rangs écoutaient d'un air grave et pénétré, mais, quand l'instituteur eut parlé un moment, il commença à y avoir des mouvements dans la foule des autres spectateurs. Lorsque l'instituteur s'adressa au commandant, les gens se mirent de nouveau à écouter avec attention :

« ... Vous êtes, mon commandant, l'hôte d'honneur de notre fête. Vous, le fils glorieux de notre village et de toute notre commune. En tant que représentant et incarnation de l'idéal des chasseurs, vous

êtes pour nous ce qu'il y a jamais eu de plus grand et de plus noble dans ce peuple. Je n'oublierai jamais l'instant où, jeune compagnon pour la liberté, couché avec mes camarades dans les neiges du Häme, j'ai entendu pour la première fois ces paroles : "les chasseurs arrivent". L'œil du jeune homme s'éclaircit, la joue de la demoiselle rougit, et le regard du vieillard était mouillé de larmes lorsqu'il dit en levant les yeux au ciel : "Merci à toi !"

« En vous voyant assis parmi nous en cet instant, je suis sûr, mon commandant, que vous êtes l'objet d'une admiration générale et sans bornes. Vous voyez sur ce stade de nombreux jeunes, leur regard limpide est tourné vers vous, et combien d'entre eux doivent se dire en ce moment : "Notre Père qui êtes aux cieux, accordez-moi de devenir pareil à lui. Accordez-moi la possibilité de réaliser les mêmes exploits glorieux que lui" !

« Oui, mon commandant, ce stade, fruit du travail et de la peine des patriotes, est l'expression de l'esprit que vous et vos frères d'armes avez suscité par votre exemple. C'est avec des muscles tendus par l'amour de la patrie et la volonté de la défendre que la pelle s'est enfoncée dans la glèbe. Sans demander de salaire, sans se préoccuper du respect des heures de travail légal ni des syndicats, les patriotes volontaires pour la défense du pays ont travaillé à cette tâche. Et peut-être que si d'aventure il rencontrait un obstacle difficile, une lourde pierre ou de grosses racines, le défricheur cherchait silencieusement la force de continuer en s'inspirant des paroles du poète : "Dieu m'éprouve, mais ne m'abandonne point."

« Car c'est avec la force de nos ancêtres défricheurs que, noblesse oblige, nous avons vaincu les difficultés. Comme nos pères autrefois, qui mangeaient l'écorce de pin et plaçaient leur confiance dans leur Créateur, les patriotes volontaires ont œuvré pour notre bien commun, avec le même esprit que celui qui animait notre peuple quand il s'est soulevé pour se défendre contre l'hydre hideuse de l'Est.

« Il y a là quelque chose de réconfortant. Malgré l'état de délabrement politique de notre pays, le peuple a décidé de prendre les choses en main. Il ne se laisse pas abuser par les manœuvres de la politique des partis : il a compris quels efforts réclament la liberté et la prospérité de la Finlande. Le patriote est forcé de constater,

avec amertume, que la trahison et l'irréligion se répandent dans notre pays. Le poison du communisme ronge les racines vives de notre peuple. Un gouvernement est renversé à cause d'un simple tailleur. Et on appelle ça de la démocratie !

« Mais, comme preuve que tout espoir n'est pas perdu, vous voyez ce stade, grand, aplani. Puisse-t-il être source d'espoir et de foi en l'avenir. Je suis persuadé que des forces patriotiques constructives permettront de sortir la nation du bourbier dans lequel elle est empêtrée.

« Un triple hourra pour notre patrie, grande, libre et puissante. Hourra !... Hourra !... Hourra...aaa ! »

Quand les applaudissements eurent cessé, on servit le café. À l'une des tables, on le servait gratuitement aux messieurs et aux dames, à l'autre, pour le peuple, il était payant. Les messieurs félicitèrent l'instituteur pour son discours et la conversation continua sur le même ton.

– C'était une excellente idée de parler de ce Vaskuri. C'est un parfait exemple.

Vaskuri était un socialiste, tailleur de son état, à qui on avait refusé un poste de fonctionnaire comme facteur. Pour cette raison, les sociaux-démocrates avaient présenté une motion de censure au Parlement, qui avait provoqué la chute du gouvernement. L'affaire était sur toutes les lèvres, et l'on ne cessait de déplorer un peu partout la déchéance du parlementarisme et le caractère néfaste de la forme de gouvernement du pays. Ilmari prenait son café debout, en tenant sa brioche entre l'index et l'auriculaire. Il penchait fortement la tête en avant pour éviter que des miettes ne tombent sur son uniforme. Lorsque le pasteur évoqua le projet, en vogue dans les cercles politiques de droite, de réformer le Parlement en réservant automatiquement, sans élections, une partie des mandats de députés à l'université et à d'autres institutions culturelles, Ilmari déclara :

– Vous savez, quand quelque chose est complètement pourri, ce n'est pas un simple rafistolage qui peut le sauver. Si on veut réformer le Parlement, il faut qu'il soit reconstitué sur une base entièrement corporatiste. De toute façon, la meilleure solution, ce serait sa suppression pure et simple.

Personne ne contredit Ilmari. Cependant, la conversation changea de sujet et on parla du stade et de la fête d'inauguration. L'instituteur, pour sa part, devait aller commencer son échauffement, car il était inscrit au trois mille mètres. Il ressortit bientôt du vestiaire où il s'était changé, vêtu d'un survêtement, et commença à courir le long du stade, alternant sprints et course au petit trot, les bras ballants de façon relâchée.

Les épreuves débutèrent. D'abord, on courut le cent mètres, qui fut suivit des disciplines de saut et de lancer. L'événement principal était le trois mille mètres.

L'instituteur était le seul inscrit de Pentinkulma. Les coureurs venaient pour la plupart du bourg de l'église et du bourg de la gare. Les gens de Pentinkulma se contentaient de participer en tant que spectateurs :

– Tu as vu ? On dirait vraiment des sportifs comme il y en a sur les photos des journaux.

Le trois mille mètres fut suivi avec enthousiasme. À quelle place l'instituteur allait-il finir ? L'agent de police du bourg figurait aussi parmi les favoris. Tous deux s'échappèrent du peloton au bout de quelques tours et ils couraient l'un derrière l'autre.

Vikki Kivioja ne tenait plus en place :

– Putain ! Vous avez vu ? Nurmi c'est du pipi de chat à côté de ça !...

Mais Elias dit perfidement, d'une voix sonore :

– Cet instit', il fera jamais un bon coureur. Il a les jambes mal vissées au cul.

Lorsque commença le sprint final dans la dernière ligne droite, le public se pressa tout au bord du terrain. Vilho se tenait dans la foule et, en regardant l'instituteur dépasser le policier dans le dernier virage, tous ses muscles se tendirent d'excitation et il ressentit un violent désir de se lancer lui-même dans la course. Il se tenait tout près de l'arrivée et, lorsque l'instituteur, haletant, la tête penchée en arrière, franchit la ligne d'un air rageur, un son indistinct s'échappa instinctivement de la gorge du garçon.

Rautajärvi se laissa tomber sur le gazon, mais se releva aussitôt, en se massant les mollets. Les messieurs se précipitèrent vers lui pour le féliciter, et l'instituteur les remercia d'un air modeste :

– C'est pas la faute du terrain... c'est la faute du bonhomme... Mais j'améliorerai mon temps de dix secondes, ou je ne m'appelle pas Rautajärvi !

Après la remise des prix, la fête prit fin et la foule se dispersa lentement. L'instituteur, revenant du vestiaire, arriva près de la porte du stade. Elias se tenait là et expliquait à Siukola en parlant très fort :

– Moi j'étais clairon... quand j'étais couché avec mes camarades dans les neiges du Häme.

L'instituteur voulut d'abord passer son chemin en feignant de ne pas avoir entendu, mais la colère l'emporta :

– Qu'est-ce que vous avez dit ?

– Je disais à Siukola... au sujet du clairon de la fanfare.

– Qui vous a laissé entrer ? Vous n'avez rien à faire ici !

– Les billets d'entrée étaient en vente libre...

– Espèce de vaurien, qu'est-ce que vous avez à traîner ici, ivre comme vous l'êtes ?

– Mon sous-lieutenant, les ivrognes, moi je les aime pas... Les ivrognes on les met dans la terre, comme ça, comme ça...

Elias tapait du talon dans l'herbe. L'instituteur le prit par le cou et le poussa quelques mètres plus loin.

– Les gens comme vous, il faudrait leur interdire de seulement s'approcher d'un lieu pareil !

Elias essaya de se dégager, mais l'instituteur avait de la force et il ne lâcha pas prise.

– Police, au secours !...Y a des hooligans qui m'attaquent !

L'instituteur relâcha Elias en le poussant violemment, au point qu'il faillit s'étaler de tout son long :

– Bon... bon... N'empêche, moi aussi j'étais couché dans les neiges du Häme avec mes camarades et j'ai sonné du clairon...

– Espèce de loque !... Il mériterait une bonne raclée, mais il n'en vaut pas la peine.

Les gens se lançaient des regards amusés. L'instituteur partit dans la direction de l'école d'un pas rapide et rageur.

Vilho ne rentra pas encore. Il resta au bourg en compagnie des autres garçons. Ils s'attardèrent au croisement de la route, les mains dans les poches de leur nouveau costume de confirmation,

les manches de leur veste déboutonnée retroussées vers le haut. Les garçons plus jeunes, avec qui ils jouaient encore il y a peu, étaient maintenant renvoyés avec quelques remarques méprisantes. Ils discutèrent de sport, d'un ton de connaisseur. Vilho Koskela s'était secrètement enthousiasmé au spectacle de la course à pied, mais il n'était pas sans savoir que son père ne le laisserait pas aller s'entraîner sur le stade de la garde civique.

Il y avait beaucoup de gens au bourg, qui étaient encore restés après la fête, au lieu de rentrer directement chez eux. Les garçons oublièrent le sport lorsqu'ils virent passer sur la route des jeunes filles du village. Elles étaient leurs aînées, et en âge de sortir, ce qui n'empêcha pas les jeunes hommes de les jauger du regard et de faire des commentaires :

– Une tête pas moche, mais un peu trop court entre la cheville et le genou.

Ils avaient envie de goûter des choses nouvelles et d'essayer des attitudes, qu'ils empruntaient à leur futur. Mais en début de soirée ils rentrèrent chez eux.

Quand il se fut couché, Vilho resta longtemps éveillé. Depuis l'automne précédent, il dormait seul dans son propre lit. Ses deux frères dormaient encore ensemble, dans un autre lit.

– Si je me portais volontaire dans l'armée... je pourrais en ressortir plus vite...

Il pensa au service militaire, car, comme il venait de faire sa confirmation, il se rendit compte que c'était la seule obligation officielle qu'il lui restait. Après cela, il serait libéré de tout.

L'idée du service militaire lui faisait horreur. En pensée, il ressassait les récits des jeunes hommes du village au sujet des marches forcées, des jours de cachot et des officiers qui hurlaient des ordres.

– Mais s'il y en a un qui me cherche, il verra...

Les projets d'avenir se mêlaient confusément dans sa tête :

– Eero ira s'occuper de Kivivuori... moi je resterai sans doute ici, alors...

En ce moment précis, cette idée ne lui plaisait guère. Ses perspectives d'avenir semblaient un peu étriquées dans un tel cadre.

– ... Et après ça l'armée. Puis le mariage...

Il se remémora les jeunes filles qu'il avait croisées peu avant sur la route. Il ne pensa pas à une jeune fille en particulier. Il revit des yeux et un sourire, une jambe ou des hanches...

Il se retourna dans son lit, troublé, mais chassa ces images avec dédain :

– ... En tout cas, c'en sera pas une du village...

Et soudain il s'endormit.

III

L'argent gagné l'hiver précédent avait été économisé pour la construction de la nouvelle étable. Pendant des années, Axel avait aussi économisé sa forêt, dans le même but, négligeant même la coupe d'éclaircissement qui aurait été nécessaire après la coupe réglée effectuée par la paroisse. Il avait suivi la croissance de sa forêt et il en connaissait presque tous les arbres de gros diamètre : tant et tant de centimètres, tant et tant d'années avant l'abattage.

Mais, dès l'hiver précédent, les prix du bois avaient baissé, et cette fois ils s'effondrèrent complètement.

Les temps durs étaient venus.

Axel était de nouveau amer.

– Ah ces salauds, ils savent y faire. Alors qu'on était sur le point de se mettre enfin sur ses pieds, ça recommence.

Il avait été tellement obnubilé par la construction de son étable qu'il était déchiré à l'idée d'y renoncer. Mais s'il vendait des arbres maintenant, il en tirerait un prix dérisoire et, en outre, pour l'hiver suivant il n'y avait pas de chantier de transport de grumes en perspective, car personne ne voulait plus vendre de bois. Seules quelques personnes endettées seraient forcées de le faire.

Tout l'été, Axel fut indécis et, pour cette raison, légèrement agité et irritable. Il travaillait d'un air pensif, et parfois il n'exprimait le fruit de ses réflexions qu'au bout d'un long moment :

– D'un autre côté, le prix des matériaux a baissé aussi. Et s'il faut qu'on reste sans travail tout l'hiver, ça sera aussi une perte... Mais ça serait quand même bête de vendre pour trois fois rien... vu qu'on a économisé si longtemps.

C'est Elina qui passait le plus de temps à s'occuper des vaches et, pour cette raison, elle rêvait ardemment d'une nouvelle étable, bien plus que les autres, sans doute. Mais elle ne prenait position ni pour ni contre.

– Bah, je ne sais pas ce qui est mieux. Fais comme tu penses.

Puisque l'étable devait être construite en briques, sur un socle de béton, il fut décidé de consacrer l'automne au moins à la fabrication de roche concassée, pour le soubassement. Celle-là, au moins, elle ne pourrirait pas. Otto revint de nouveau avec ses masses et ses ciseaux pour casser des pierres. Derrière la grange, il y avait une petite butte pierreuse qui fournirait du matériau à volonté. Mais il fallait d'abord faire sauter les pierres pour les réduire en morceaux plus petits.

Grand-père ne faisait plus de travaux physiques pénibles. C'est Axel et Vilho qui durent frapper avec la masse sur la mèche, pendant que grand-père la tenait. Quand ils mettaient le feu à la charge, père et fils s'éloignaient pour s'abriter. Grand-père, lui, cherchait un arbre au tronc épais, et se plaçait de côté derrière celui-ci, ou bien il allait se cacher derrière un rocher non loin de là. Et il n'était jamais pressé. Parfois, il allumait sa pipe avec l'allumette qui avait servi à mettre le feu au cordon.

Les grands morceaux étaient débités à la masse et au ciseau. Grand-père tenait le ciseau et, comme cela avait été le cas lorsqu'ils avaient fabriqué les bornes, il donnait des instructions sur la manière de frapper en usant de tournures très variées :

– Fais-le chanter !... Complètement à la masse, le vieux Pancrace !... Tape pas si fort, Totor !...

Pendant les pauses cigarette, Axel ressassait la question de la vente du bois. Otto était d'avis qu'il avait intérêt à vendre et à utiliser l'argent pour construire l'étable, car personne ne pouvait dire si les choses n'iraient pas encore plus mal dans le monde.

Un jour, il raconta qu'à Lapua des communistes s'étaient fait dépouiller de leur chemise rouge.

– Qu'est-ce que ça va donner, tout ça ?

Axel lançait des pierres cassées sur le tas et, entre deux « han ! », il dit :

– Qu'est-ce tu veux que ça donne ?

– Rien, sans doute.

Axel n'était pas intéressé par cette histoire. Il continua de travailler.

– Ils étaient censés tenir un meeting, mais quand ils sont arrivés à la gare, ils ont été remis dans le train et on leur a arraché leurs chemises et cravates rouges.

– Hum... Dans ce pays, on a déjà arraché aux gens autre chose que de simples chemises... Passe-moi la barre à mine, Vilho, que je retourne cette pierre... Ah merde, quand même ! Si j'allais demander à Päkki combien il donnerait ?...

Vilho était curieux d'en savoir un peu plus sur l'incident de Lapua. Après tout, c'était la ville où avait été livrée cette fameuse bataille, au terme de laquelle von Döbeln avait passé ses troupes en revue à cheval.

– Il y a eu des bagarres ?

– Quelques échauffourées, sans doute... Mais ce sera intéressant de voir les conséquences. C'est une atteinte intolérable à la liberté de réunion, et on va voir quelle va être la réaction des autorités.

Axel s'acharnait sur la grosse pierre avec sa barre à mine :

– La réaction ? Ça sera que dalle ! C'est pas difficile à deviner.

Ce fut bien le cas. Quelques jours plus tard, grand-père raconta qu'une assemblée s'était réunie à Lapua, qui avait adressé un télégramme au gouvernement.

– Un télégramme, tu te rends compte ! Ils disaient que, si le gouvernement n'écrase pas les communistes, ils menaçaient de le faire eux-mêmes... C'est pas de la rigolade !

Grand-père raconta que l'instituteur avait été tout excité, lorsqu'il l'avait vu au magasin.

– Il se promenait avec le journal à la main et il répétait : « L'Ostrobotnie lève la tête !... Les plaines font entendre leur voix !... » Et Siukola, à côté du tonneau de harengs saurs, il répétait inlassablement sa rengaine sur les fascistes – les autres ils lui montraient le poing...

Axel fit « hum » et continua son travail. Mais au bout d'un moment il dit :

– Si je me décidais quand même ?... Va savoir ce qu'ils vont encore inventer... Si la situation se dégrade encore plus...

Päkki, le gendre de Mellola, vint inspecter la forêt. C'est lui qui avait hérité de la ferme et de la scierie, car Mellola n'avait pas de fils. C'était un homme grand, assez sec et d'un air peu amène. Derrière ses lunettes, son regard était inexpressif. Il parlait lentement, posément, et souvent seulement après un long moment de réflexion.

– Je ne sais pas vraiment... Il y a si peu d'arbres bons pour la scierie. Évidemment, si vous voulez, je peux me charger de trouver un acheteur pour le bois de papeterie et même pour les bûches.

Il proposa un prix, mais Axel refusa.

– À votre guise. Vendez à quelqu'un d'autre. Moi, il vaut mieux que je m'abstienne.

Axel essaya de trouver d'autres acheteurs. Mais les grandes compagnies proposaient encore un peu moins.

Axel laissa traîner les choses pendant quelques jours. Il alla chercher du travail en dehors de la commune, mais revint bredouille.

– Bon, il va falloir se résoudre à vendre à ce salopard... Au moins ça donnera du boulot.

Il alla au bourg. Päkki était dans le bureau de la scierie. Il ne sembla pas étonné de voir Axel. Il se contenta de commenter de façon laconique :

– Si ça se trouve, il se peut très bien qu'il faille un jour suspendre tous les achats et mettre toute la scierie en chômage technique...

Axel signa le contrat de vente et toucha une avance. À l'époque, Mellola payait ces sommes de son propre porte-monnaie, mais, du temps de son gendre, l'entreprise s'était considérablement agrandie, si bien que l'argent lui fut remis par une caissière maquillée et poudrée. Päkki faisait les choses en grand. Succédant à son beau-père, il avait acquis une position importante dans la commune et était devenu membre de l'état-major de la garde civique. La clientèle de la scierie ne cessait de s'agrandir et il faisait également le commerce du bois pour les papeteries. En outre, il avait pu devenir membre d'un cartel de sociétés. Il disposait maintenant de son secteur propre, où il avait l'exclusivité de l'achat des arbres sur pied. Les offres des grandes compagnies forestières étaient factices, et elles avaient été fixées à un tarif inférieur à celui de Päkki. Les grandes compagnies achetaient le bois de papeterie par son intermédiaire et il leur rendait ainsi service en contrepartie en écrasant les prix.

Quelque part, très haut, on avait imaginé ce système, dont Päkki était l'un des petits rouages, et Axel l'une des victimes, encore plus petite. Axel ignorait ces choses, évidemment. Il rentra chez lui en regrettant un peu le marché qu'il venait de conclure, mais en se consolant à l'idée de la nouvelle étable et du fait qu'ils avaient maintenant du travail assuré pour l'hiver.

La forêt produisit beaucoup plus de bois de chauffage que prévu et, autre consolation, Päkki promit de l'acheter, bien que la quantité fût largement supérieure à ce qui avait été convenu. La forêt ne donna pas beaucoup de bois de découpe – une partie de celui-ci dut en outre être réservée à la construction de l'étable. De plus, ils ne pourraient plus abattre d'arbres avant de nombreuses années.

Cependant, la crise économique compensa en partie leurs pertes. Le prix des briques et du ciment avait baissé, comme celui des autres matériaux de construction. Ils firent venir tout le nécessaire par Lauri Kivioja, qui, lui aussi, avait dû revoir ses prix à la baisse. Mais comme il transportait le bois de la forêt à la gare et qu'il rapportait en retour du gravier et des outils, son camion n'était jamais à vide, si bien qu'il avait encore consenti une ristourne supplémentaire.

À la ferme, il y avait maintenant tellement de choses à voir et à entendre ! Les enfants attendaient fidèlement à la fenêtre et, quand on entendait le cri « L'International arrive », ils se précipitaient dans la cour pour admirer le camion et assister au déchargement.

Les briques étaient déchargées à la chaîne et au son des commentaires bruyants des Kivioja. Ils avaient beaucoup de nouvelles à raconter sur ce qui se passait dans le monde. Ils disaient du mal à qui mieux mieux du camion d'Ensio Töyry et de son entreprise de transports :

– De temps en temps, il transporte un ou deux poivrots... Bientôt sa part d'héritage sera partie en fumée...

Ils évoquaient aussi les événements de Lapua et d'Ostrobotnie :

– Ils ont saccagé à coup de masse une imprimerie de communistes... Putain, j'te dis... C'est des sacrés gaillards, les Ostrobotniens... Merde alors !

À croire que les Kivioja éprouvaient une certaine sympathie pour le mouvement de Lapua.

– Aah, i'z y vont, les gars...

Ce n'était pas que les gens de Koskela fussent complètement ignorants de ces événements. À cause du chantier de construction, ils durent se rendre fréquemment au bourg, et ils y avaient entendu parler des meetings de Lapua, du saccage de l'imprimerie et d'autres choses de ce genre. Dans la commune, la tension grandissait au sein de la bonne société. L'instituteur de Pentinkulma préparait une réunion locale du mouvement anticommuniste le Verrou de Finlande. Les gens du presbytère étaient de la partie, de même qu'Ensio Töyry et le marchand.

Au printemps, le commandant du presbytère avait commencé à venir plus fréquemment en permission et, pendant ces visites, il rencontrait les personnalités influentes de la localité, surtout Päkki, qui passait pour le propagateur le plus zélé de l'esprit de Lapua au bourg.

On était de nouveau à la veille d'« événements ». Le premier incident eut lieu dans la queue qui s'était formée devant le magasin pour la distribution du courrier. Les journaux affichaient des gros titres presque tous les jours. Pour la première fois, les habitants de Pentinkulma entendirent parler d'un certain Hitler, qui défilait dans les rues et se battait contre les communistes.

Jusqu'alors, c'était la servante qui allait chercher le courrier des Rautajärvi, mais, depuis un certain temps, l'instituteur venait en personne.

– L'Ostrobotnie lève la tête... Les plaines font entendre leur voix...

Siukola venait souvent aussi à la poste. Il avait été au chômage tout l'hiver, et on en voyait déjà les traces sur son visage, ainsi que dans sa liste de commissions : il n'achetait guère plus que du sel pour sa famille.

Mais cela ne l'empêcha pas de chercher querelle à Rautajärvi.

– C'est pas les plaines, c'est les fascistes qui haussent le ton. Ça va finir comme en Italie.

– Est-ce que Siukola sait ce qu'on fait en Italie ? On assèche des marais... Est-ce que Siukola sait qui a fait arriver les trains à l'heure en Italie ? Mussolini... Et maintenant c'est le peuple allemand qui

monte. Le marxisme sera refoulé et renvoyé là où il a sa place. En Asie.

– Ah ouais ? Et les chômeurs finlandais, on les mettra aussi en Asie ? Monsieur l'instituteur sait-il que bientôt les routes seront envahies de vagabonds ? D'abord, on fait crever les gens de faim, et quand on a la trouille de ces affamés, on mobilise les types de Lapua, pour qu'ils crient à la trahison et saccagent les imprimeries.

– Les imprimeries de journaux communistes seront toutes détruites. Si le gouvernement ne le fait pas, le peuple saura ce qu'il lui reste à faire.

Otto Kivivuori alla au comptoir et dit au marchand :

– Tu pourrais me donner mon exemplaire du *Clairon de la Vérité* ?

Le marchand remit à Otto son exemplaire du *Social-démocrate*, et Rautajärvi se mit à le critiquer aussi :

– C'est un mauvais journal. Il prend la défense des communistes.

– Non, il prend la défense de la légalité. Il est inadmissible qu'on dépouille les gens de leur chemise, même si elle est rouge. Il est inadmissible de démolir des presses qui coûtent cher, tout comme de menacer un gouvernement constitué légalement.

– Le mouvement de Lapua propose son aide au gouvernement dans l'écrasement du communisme, mais, si le gouvernement ne remplit pas sa tâche, le peuple saura faire usage de ses poings. Pourquoi est-ce que votre fils prend la défense des communistes, alors que ceux-ci ne perdent jamais une occasion de le dénigrer ? Une telle servilité n'est pas digne d'un vrai Finlandais.

– Mon fils ne défend pas les communistes, il défend la légalité.

Otto se faisait un malin plaisir de répéter le mot « légalité », car jusqu'alors la légalité avait été le cheval de bataille de Rautajärvi. Mais l'instituteur s'en tira en expliquant que le mouvement de Lapua appliquait l'esprit de la loi, même s'il avait contrevenu à la lettre de celle-ci.

Il s'en alla, le journal sous le bras, en disant :

– Mais une chose est sûre : le marxisme sera éliminé de ce pays. En dix-huit, les choses ont été faites à moitié, parce que les blancs ont été abusés par les politiciens. Cette fois-ci, ça ne se passera pas comme ça. Soyez-en certain, Kivivuori.

– Au fait, vous n'oubliez rien, monsieur l'instituteur ?

Dans son emportement, Rautajärvi avait laissé ses achats sur le comptoir du magasin, et Otto, qui l'avait appelé, lui tendit le paquet lorsqu'il revint sur ses pas.

– Faut pas oublier les commissions, quoi qu'il arrive. Sinon maman va pas être contente au retour.

Ce printemps-là, ils lâchèrent le bétail dans les prés plus tôt que d'habitude. Il fallut l'aide des hommes de la maison, car les jeunes bêtes, surtout, étaient fougueuses. Elles meuglaient, et couraient en tous sens. Dans ces circonstances, Elina était toujours un peu inquiète et nerveuse. Vilho et Eero se contentèrent de sourire en voyant leur mère affolée.

– Elles vont pas s'envoler.

– Ne riez pas. On sait jamais, avec ces bestioles.

Le soir même, Axel entreprit de démonter les cadres des petites fenêtres de l'étable et de desceller les chaînes fixées aux poutres. Les garçons grimpèrent sur le toit, munis de pelles, et commencèrent à arracher les bardeaux. Leur père les observait d'en bas.

– C'est vraiment de la merde, dis donc !

– Eh ben tant mieux, ça sera plus facile à enlever.

Ils commencèrent chacun à une extrémité de l'édifice. Sans s'en rendre compte, ils firent la course, en s'observant à la dérobée et en accélérant le rythme. Vilho était plus âgé et plus fort, mais Eero plus rapide et plus souple. Il obligea son frère à augmenter la cadence.

Grand-mère arriva sur ces entrefaites, marmonnant quelque chose au sujet de tous ces excellents allume-feu qui lui tombaient du ciel. Elle regarda les garçons qui jouaient de la pelle sur le toit et leur dit de prendre garde de ne pas tomber. Ils firent semblant de prendre son avertissement au sérieux.

Le soir venu, on entendit la ferme de Koskela résonner de grincements et de craquements. Les garçons arrachaient les vieux clous rouillés et démontaient les chevrons. Père les emportait et les triait en tas. Une partie d'entre eux pourraient resservir. Les planches du revêtement de la remise à bois pourraient aussi fournir des éléments de charpente.

La sueur s'écoulait du bout du nez et du front des garçons tandis qu'ils arrachaient les morceaux de bois, s'amusant à marcher sur la

panne faîtière et les chevrons sans prendre appui. Finalement, tout l'ensemble fut démonté.

Comme le démontage s'était passé vite ! Et le tout représentait si peu de bois, maintenant qu'il était empilé en tas et trié. Pendant la pause, Axel vérifia l'état des poutres du mur en donnant des coups de marteau.

– C'est cuit. On va pas pouvoir récupérer énormément de trucs.

– Mais ça a quel âge ?

– Attends voir... Un an de plus que moi. Je crois me rappeler avoir entendu dire quelque chose comme ça... Grand-mère !

– Hein ?

Alma marchait un peu plus loin dans la cour.

– Ça a été construit un an avant ma naissance, c'est bien ça ?

– Oui. Mais on n'avait pas réussi à terminer. On a mis un bout de temps pour compléter l'intérieur. Même dans l'écurie, le sol n'avait pas été aménagé pendant la première année. Ça je m'en rappelle. Et les stalles pour les veaux, on les a faites seulement quand toi t'étais en âge de chanter *Il était une bergère*.

Otto prit les mesures pour la construction de la nouvelle étable. Elle serait construite sur l'emplacement de l'ancienne, mais plus grande. Le grand-père enfonça des pilots dans le soubassement, après quoi ils commencèrent à creuser pour couler le socle. Ils transportèrent la terre sur un champ en jachère. Elle suintait d'un purin vieux de quarante années.

Un jour, Siukola vint à la ferme. Visiblement mal à l'aise, il hésita à parler, puis il finit par dire :

– T'aurais pas besoin d'un aide ?... Encore que... vous semblez être assez nombreux...

– Ben, pour le moment, pas vraiment... Quand on coulera le socle, oui... Mais ça durera deux jours, trois tout au plus...

– Ah.

– T'as pas de boulot, c'est ça ?

– Non...

C'était au tour d'Axel de se sentir gêné.

– Je t'en donnerais bien, tu le sais... mais j'ai pas vraiment les moyens...

– Oui...

Puis Siukola retrouva l'usage de la parole.

– Pas de boulot... Pas un seul penni depuis deux mois... Tu sais ce qu'on a mangé aujourd'hui ? Des pommes de terre cuites dans de l'eau salée... Voilà où j'en suis...

Siukola s'agitait nerveusement sur le banc. Il s'efforçait de sourire par moments, mais son visage faisait alors une grimace, comme s'il allait pleurer. Se reprenant, il ravala son désarroi et lança haineusement :

– Ils ont décidé d'écraser le travailleur finlandais... Les réunions à Lapua, ça n'arrête pas... Ils ont fondé le Verrou de Finlande. Le verrou du porte-monnaie, pour les compagnies forestières, plutôt !... Il paraît qu'ils ont lancé une grande chasse aux sorcières. Ils bousillent les imprimeries, et la police vient juste enquêter pour la forme, et après elle classe l'affaire.

Siukola tremblait presque en parlant. Les autres l'écoutaient en acquiesçant sans conviction, pour lui faire plaisir. D'une voix où perçait un léger embarras, Elina invita Siukola à manger, mais celui-ci refusa d'abord :

– Non, je ne suis pas venu pour ça... On va bien s'en tirer, hein...

Ayant fini par accepter, il mangea goulûment, mais garda le pain. Il demanda qu'on lui en donne encore deux tranches pour qu'il les rapporte à la maison, tout en riant de son rire amer pour cacher sa honte.

Elina lui en donna cinq morceaux et, quand il fut parti, elle dit à Axel :

– On ne pourrait pas l'engager ?... Même en lui payant moins...

– Je veux bien... Mais où tu veux qu'on trouve l'argent pour son salaire, si petit qu'il soit ? Il a pas demandé d'aide à la commune ?

Elina cligna des yeux.

– Quand un homme demande du pain pour le rapporter chez lui, ça... c'est pas pour rire...

– Ouais...

Il avait parlé d'un ton brusque, presque agressif. Pourtant, le soir, il dit à Vilho :

– Va lui dire qu'il vienne pour quelque temps au moins. Il aura à manger et un peu d'argent.

Siukola vint. Ils convinrent qu'il serait payé de telle manière qu'il mangerait chez eux, qu'on lui donnerait un hectolitre de seigle et cinq kilos de viande de porc. Le reste serait payé en espèces. Siukola était content de cet arrangement. Il avait deviné qui en avait eu l'idée, et lorsqu'il vit Elina qui portait un seau d'eau, il lui prit le seau des mains, d'un air confus et humble :

– Laisse, je vais le porter... puisqu'on va dans la même direction.

Elina avait compris la raison de ce geste et ils marchèrent l'un derrière l'autre sur le sentier menant à la cour dans un silence embarrassé.

Mais après avoir mangé des plats nourrissants pendant deux jours, Siukola se remit à parler politique. Loin de ralentir son rythme de travail, cela lui donna une ardeur nouvelle, car le marteau frappait sur les clous avec une force inouïe et en cadence avec ses paroles :

–... Oui iii... iii... Tu n'as pas lu... Ils ont vidé le... préfet... et lui ont déchiré... la redingote...

– Où est-ce que j'aurais lu ça ? Otto a mentionné quelque chose à ce sujet hier.

– Ils avaient ramassé les gens en voiture, carrément... et les policiers regardaient les bras croisés en souriant pendant que les autres tabassaient les types. Ah putain de saloperie !

Siukola relata le procès du saccage de l'imprimerie des communistes. Il avait été interrompu par des membres du mouvement de Lapua, qui s'étaient emparés de la voiture de l'avocat des plaignants et avaient molesté des gens dans la rue.

Au fur et à mesure que Siukola parlait, le rythme des coups de marteau s'accélérait chez Axel aussi, mais il se contenta de dire que de toute façon, jusqu'à présent, dans ce pays, on n'avait encore jamais voté de loi qui s'applique aussi aux bourgeois.

– Et l'instituteur, qui court partout comme un taré entre le bourg et Pentinkulma, en répétant « Les plaines font entendre leur voix », « Les plaines font entendre leur voix ». Il est en train de préparer un meeting, où il y aura un tas d'autres types. Päkki, en tout cas.

Lorsque Yanne vint à la ferme pour apporter les plans de l'étable qu'il avait dessinés, Siukola se querella avec lui. Il affirmait que les

socialistes soutenaient tacitement le mouvement de Lapua, parce que ce qu'ils souhaitaient, c'était que les communistes soient éliminés :

– Avoue donc... Avoue !

– Mais jamais de la vie !

Yanne était visiblement préoccupé. Il en savait plus que les journaux, et il était aussi en position de juger la situation avec plus de recul.

– C'est pas le fruit du hasard. Tout ça, ça fait partie d'un plan... C'est le début de la contre-offensive dont il est question depuis la fin de la révolte. D'abord, on élimine les communistes, après ça les socialistes, et les bourgeois centristes vont se retrouver isolés... Si ça continue, on se retrouvera tous à Tammisaari... C'est pas de la rigolade, ce qu'ils racontent pendant leurs meetings.

– Ha... Tammisaari ? Tu rigoles ! Ils ont dit clairement que cette fois y aurait pas besoin de camps d'internement. Cette fois-ci, ils feront le nettoyage par le vide. On creuse un trou dans un coin isolé, et hop ! Si vous aviez pas léché le cul aux bourgeois, on en serait pas là. Je manquerai pas de te le rappeler quand on sera tous les deux au bord du Trou-de-la-faim. Parce que te figures pas qu'ils se casseront la tête à chercher un nouvel endroit pour fusiller les gens !

Yanne n'insista pas. Il considérait Siukola comme un adversaire trop insignifiant. Il se tourna vers Axel et lui montra les plans.

Yanne avait été contraint de congédier tous ceux qui sous-traitaient pour lui, car il n'y avait plus de travail. Il comptait venir faire la maçonnerie lui-même. Et il promit de consentir encore un petit rabais, car de toute façon, en restant inactif, il ne gagnerait rien du tout.

En partant, il dit :

– Tu me préviendras quand je devrai venir.

Siukola enfonçait un clou avec son marteau :

– Tu verras, tu verras... Le garde-chattes, ils le colleront au mur, les Ostrobotniens, quand ils se la ramèneront.

Dans son emportement, il frappa par mégarde sur son doigt. Il jeta rageusement le marteau au loin et jura en sautillant sur place :

– Merde merde merde !...

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Mon doigt, merde !... Aah fait chier !... Et le préfet qui doit démissionner. Pour avoir osé dire qu'il fallait pas troubler le bon déroulement d'un procès... Hé hé !... C'est ça, l'ordre légal dans la société. Vachement légal, comme ordre ! Mais putain, où est-ce que j'ai balancé cette saloperie de marteau, bordel alors ?!

– Là-bas, derrière le tas de planches.

IV

Dans le journal de la commune, sur les cloisons des postes de ramassage de lait, sur les pins au bord de la route, sur les tableaux d'affichage de la garde civique et du corps des sapeurs-pompiers, et dans toute sorte d'autres endroits qui convenaient à cet usage, on avait placardé une annonce.

> *À tous les citoyens patriotes.*
> *Pendant des années, la population patriote de notre pays a dû assister, la mort dans l'âme, au spectacle des menées des communistes visant à mettre le pays sous la botte d'une puissance étrangère et à abroger l'ordre légal de la société. Le blasphème et le dénigrement de la religion et de la patrie ont pu en toute impunité bafouer les sentiments les plus sacrés de notre peuple. Les citoyens responsables ont suivi cette évolution avec une inquiétude croissante. Le gouvernement et le Parlement ont été appelés à la rescousse. Mais en vain. Sans cesse, à nouveau, les tentatives de mettre fin au travail de sape des communistes se sont avérées vaines. Ce qui a rendu possible cet état de fait, c'est la direction dans laquelle s'est engagé l'État après la fin de la guerre de Libération. Les fruits de la victoire ont été dilapidés. Au nom de la démocratie, l'héritage de la Finlande blanche a été foulé aux pieds. L'herbe sur les tombes des héros de la garde blanche a eu le temps de pousser dix ans à peine, que déjà tout montre que leur sang a été versé en vain. La nation est au bord du gouffre, la défense nationale, négligée. C'était la situation qui prévalait hier encore. Mais une lueur d'espoir est née dans le nord. Les dents serrées, les hommes libres d'Ostrobotnie ont contemplé la détresse de la patrie, jusqu'à ce que la coupe soit pleine. Ils ont relevé la*

tête et décidé de mettre halte à l'incurie et au malheur. Mais cette fois, nous ne pourrons pas les laisser se sacrifier seuls. Les hommes et les femmes libres du Sud doivent eux aussi réagir pour défendre les valeurs chères de la nation. C'est pourquoi tous les citoyens patriotes qui considèrent l'héritage de la Finlande blanche comme sacré sont invités à se rendre à une réunion à la mairie, dimanche après-midi après l'office religieux, à 13 h 30. Ensemble, par une concertation entre citoyens libres, nous ferons de notre mieux pour trouver un mode d'action visant à sauver notre pays. Venez nombreux !

Des citoyens patriotes

Le dimanche, il y eut plus de monde que de coutume pendant l'office. Sur la butte de l'église, des gens étaient venus en avance et, à l'heure dite, la mairie était comble. Les corridors et les salles de réunion du conseil municipal étaient bondés également. Le comité organisateur, Päkki, Uolevi Yllö, le pharmacien, le pasteur et sa femme, l'officier de justice, l'instituteur de Pentinkulma et quelques autres personnalités influentes de la commune, étaient assis aux premiers rangs. De nombreux hommes portaient l'uniforme de la garde civique, et les femmes, la tenue des lottas, bien que ce dimanche-là aucun entraînement n'eût été prévu.

Dans la salle, le murmure des voix n'était interrompu que par le bruit de gens qui toussaient ou se mouchaient, ou qui essayaient de trouver une place dans la foule. Deux drapeaux finlandais avaient été accrochés au mur du fond, et entre ceux-ci une banderole portant le texte suivant, écrit en lettres élongées :

POUR LA PATRIE ET L'ORDRE LÉGAL
DANS LA SOCIÉTÉ

La réunion fut ouverte par Päkki.

– Mes chers concitoyens, au nom du comité organisateur, je vous souhaite à tous la bienvenue. Pour la forme, il faut d'abord que nous nommions un président et un secrétaire.

Uolevi Yllö fut désigné comme président. Il avait d'ailleurs succédé à son père à la présidence du conseil municipal. Comme secrétaire, on élut un instituteur de l'école du bourg, pas celui qui avait

autrefois combattu les monarchistes, mais un nouveau. L'ancien était toutefois présent dans la salle.

Après l'élection, l'instituteur de Pentinkulma se plaça derrière la table.

– Citoyens ! Au programme de cette réunion figure d'abord un exposé qui sera présenté par votre serviteur, après quoi la discussion sera libre, mais avant cela nous chanterons le cantique à la patrie, et je demanderai ensuite à monsieur le pasteur de dire quelques mots. Car devant l'immensité de la tâche qui nous attend, nous avons besoin de demander l'aide du Tout-Puissant pour qu'elle soit menée à bien.

Pour une fois, l'instituteur ne parlait pas avec emphase, mais d'un ton grave et modeste, comme si pour sa part il avait déjà fait acte d'humilité devant le Tout-Puissant. Il sortit un diapason de sa poche, en donna un petit coup sur le coin de la table et donna le ton.

– ...mmhh... oo... « Oh Dieu notre Seigneur, bénis le peuple de Finlande... »

À la fin du cantique, le pasteur vint prendre sa place.

– Chers amis, c'est effectivement une grande inquiétude qui habite dans nos cœurs depuis ces dernières années. Malgré notre désarroi, nous avons nourri l'espoir que tout finirait par changer un jour. Malheureusement, la situation n'a fait qu'empirer. Mais lorsque la détresse est grande, l'aide n'est jamais très loin. Le cœur des hommes d'Ostrobotnie s'est réveillé. Longtemps ces paysans impassibles se sont tus, mais un jour, la bouche de ces hommes taciturnes s'est ouverte pour prononcer cette phrase, qui exprime leur fruste noblesse : « Dans nos plaines, personne ne blasphème ». Effectivement... Ils auraient peut-être tout supporté, sauf de voir foulé aux pieds ce qu'il y a de plus sacré pour eux. Prenons exemple sur ces hommes à la noblesse simple vêtus de vestes de serge. Agissons dans le même esprit, en ayant confiance dans la parole de Dieu et en glorifiant son caractère sacré. Alors notre travail portera des fruits. Seigneur, notre Dieu, bénis-nous et protège-nous...

L'assistance écoutait en silence, les mains jointes et la tête inclinée. Après cela, l'instituteur prit la place du pasteur derrière la table et commença son intervention.

– Citoyens. Une nouvelle fois, les hommes de l'Ostrobotnie ont lancé le cri qui sauve. Longtemps, nous l'avions attendu. En fulminant et en serrant les dents, nous avons dû écouter dénigrer les valeurs qui sont sacrées pour tout citoyen patriote. La patrie, la religion, la garde civique et Mannerheim, tous ont été l'objet de blasphème et de profanation. Et tout cela a été commis avec la protection des lois finlandaises. Le peuple patriote a dû assister, la mort dans l'âme, au démantèlement de l'héritage de la guerre de Libération. Le poison du défaitisme s'instille lentement dans l'âme du peuple finlandais. Si cela continue, qu'adviendra-t-il de l'antique esprit guerrier des Finnois ? Nous vivons à côté d'un puissant État communiste. Pouvons-nous nous permettre un seul instant de desserrer la jugulaire de notre casque ? Non, nous ne pouvons pas ! Les ressources du pays sont dépensées avec prodigalité pour toute sorte de choses, mais pas pour la défense nationale. Et sur ce point, les socialistes font front commun avec les communistes.

Son discours était ponctué de remarques fusant dans la salle. [« Et pour bien d'autres choses aussi... Sur chaque point... Aucune différence... Les sociaux-démocrates sont des Finlandais ! »]

– Oui, c'est que nous souhaiterions nous aussi, et par moment c'est ce que nous avons cru. Mais pourquoi ne font-ils pas voter des lois permettant d'éliminer les communistes ? Pourquoi font-ils cause commune avec eux en toute chose ? [« Parce qu'ils poursuivent le même but ! »] Nous sommes prêts pour notre part à les accueillir au sein du front patriotique à condition qu'ils se démarquent fermement des crimes de 1918. [« Et des nationalisations !... Et des kolkhozes !... »] Moi, personnellement, je ne leur demande pas leur avis sur les nationalisations. Ce que je veux savoir, c'est s'ils sont Finlandais. [« Mais moi je demande... Et moi aussi !... »] Oui, c'est vrai, l'un des droits de l'homme libre, c'est de disposer à sa guise de sa propriété, mais ce n'est pas ce qui importe maintenant. Ce qui compte, c'est de sauver le pays du travail de sape des communistes. Et face à cela, il n'y a qu'une seule question à poser : avec nous ou contre nous ? Nous avons entendu l'appel de l'Ostrobotnie, comme il y a douze ans, quand l'éclair du Nord a jailli dans la nuit de notre patrie. Cette œuvre est maintenant en danger, nous sommes au

bord du gouffre ! Pour le sauvetage de notre pays, il faut que nous lancions un mouvement populaire unanime et volontaire !

Quand l'instituteur eut terminé, on entendit des cris d'approbation :

– Bravo, bravo !... C'est bien !... Il faut commencer le nettoyage... désinfecter le pays...

Uolevi tapa de son maillet sur le bord de la table, mais seulement pour la forme, et sans aucun résultat, d'ailleurs. Plusieurs personnes demandèrent aussitôt la parole, et le premier à parler fut Päkki.

« Ces dernières années, la vie économique a été confrontée à de graves problèmes. Les grèves dont les communistes ont été les instigateurs ont menacé la production et, maintenant, voici venue la crise, qui nous a heurtés de plein fouet. Des temps difficiles nous attendent. Les prix de notre principale denrée d'exportation, le bois et ses produits dérivés, se sont effondrés. De nombreuses installations industrielles font face à l'heure actuelle à des difficultés insurmontables. Les communistes tentent de mettre à profit la crise pour mener à bien leurs objectifs politiques. Il est facile d'instiller le poison dans l'esprit des gens qui se retrouvent au chômage. C'est pour cette raison qu'il est impératif de réduire au silence les journaux communistes. Il a été question à l'instant des sociaux-démocrates. On a demandé avant si les sociaux-démocrates étaient des Finlandais. La réponse est simple. Ils ne le seront pas et ne pourront pas l'être tant qu'ils continueront de réclamer des nationalisations à la mode marxiste. Car la liberté de commerce est un des piliers de la société finlandaise et de l'âme finlandaise. Aussi longtemps qu'ils feront régner la terreur sur les lieux de travail en forçant les travailleurs blancs à devenir membre des syndicats, ils feront le lit du marxisme international et, partant, agiront contre les intérêts de la patrie. C'est clair et net. C'est pourquoi la lutte doit s'étendre et se porter contre le marxisme dans son ensemble, et pas seulement contre les communistes. Car ce combat est aussi un combat pour les droits fondamentaux ancestraux de la société finlandaise, au premier rang desquels figure la protection de la propriété individuelle. Donc, ne soyons pas naïfs et ne croyons pas à des slogans qui ne

correspondent pas à la réalité ! J'invite le public à tenir compte de cet aspect aussi. »

L'orateur suivant fut la femme du pasteur. Elle commença elle aussi par parler des Ostrobotniens et du mouvement de Lapua, de l'héritage de la guerre de Libération et de la détresse de la Finlande blanche. Elle rythmait ses propos en tapant des jointures de son poing sur le dessus de la table. De temps en temps, elle se penchait en avant, comme pour se rapprocher des auditeurs.

– Les dirigeants des partis sont-ils aveugles au point de ne pas voir dans quelle direction nous allons ? Ne sont-ils donc pas le moins du monde émus par la détresse de notre pays ? Ils siègent au Parlement, ensemble avec les communistes, comme si c'était la chose la plus naturelle qui soit. C'est la politique de partis qui nous a menés là. Et à quoi se trouve réduit l'ancien combattant blanc de la guerre de Libération ? La casquette à la main, il va demander l'aumône à sa famille. Pensez donc, pensez donc ! Sur les chantiers, il est la victime de la terreur marxiste. On exige de lui des excuses publiques pour avoir courageusement osé prendre les armes et défendre sa patrie. Non, mes amis ! C'est trop cruel, trop injuste ! Et pensez à ces familles, à ces foyers, dans lesquels on pleure les héros qui ont tout sacrifié. Que doit ressentir une mère qui a perdu son fils, quand elle voit que la politique de partis, la trahison, le dénigrement de la patrie et de la religion se déchaînent au-dessus de la tombe de son enfant ? Quel terrible destin que celui de cette mère ! Le cœur d'une femme se brise à cette pensée. Est-ce que les militants au sein des partis pensent à de telles choses ? Non, ils ne comprennent pas la détresse des mères finlandaises. Les mères des héros qui ont fait le sacrifice suprême lancent leur cri de douleur vers les hommes des partis : faites quelques chose, sauvez notre patrie que nos fils ont délivrée, chassez les communistes du Parlement, interdisez leurs journaux, pour que leur venin insidieux n'étouffe pas la dernière étincelle de noblesse de notre jeunesse ! Mais les hommes des partis se bouchent les oreilles. Ils sont indifférents à la détresse des mères. Ils ne pensent qu'à leur position au sein de leur parti et se moquent du reste.

À mesure qu'elle parlait, la femme du pasteur devenait de plus en plus excitée. Par moments, elle s'arrêtait, essoufflée, et ses yeux

exorbités brillaient de façon anormale. Il n'y eut aucune interruption pendant son discours, mais les applaudissements n'en furent que plus frénétiques lorsqu'elle termina par ces mots :

– ... Mais voici venu le grand moment. Les politiciens sont forcés d'ouvrir les yeux. Le peuple s'est levé et ce mouvement balayera tout ce qui est vil et mesquin ! Voici que se lève la nouvelle aube de la patrie !

Quand les applaudissements se furent calmés, Uolevi dit :

– Je donne maintenant la parole à Yanne Kivivuori.

Il y eut un mouvement dans l'assistance. On entendit des chuchotements et des murmures. Personne n'avait remarqué la présence de Yanne, et seuls ceux qui étaient assis à proximité l'avaient vu demander la parole. D'un pas volontairement calme et posé, il alla se placer derrière la table.

– Mesdames, messieurs. En écoutant les interventions qui ont précédé, je me suis rendu compte que ma venue ici était en fait une erreur. L'annonce disait en effet que l'invitation concernait tous les citoyens patriotes, et c'est pourquoi j'ai décidé de venir. Le ton des interventions m'a toutefois montré clairement qu'elles s'inscrivaient dans l'esprit du mouvement de Lapua. [« Blasphème !... À bas !... Sortez-le ! »]

Les coups de maillet de Uolevi firent taire les interruptions provenant du fond de la salle et Yanne poursuivit :

– J'ai pourtant décidé de prendre la parole. Quelqu'un a en effet demandé quelle était la position des sociaux-démocrates, et, comme je sais deux ou trois choses sur la question, je crois nécessaire d'apporter quelques précisions. La position des sociaux-démocrates est très claire et très simple. Elle a été définie dans les dispositions de la constitution finlandaise. On exige de nous que nous promulguions des lois permettant de chasser les communistes du parlement. Les sociaux-démocrates ne peuvent pas prendre des mesures contraires à la constitution. [« Vous avez entendu ? Vous avez entendu cette légalité ? »] Si les communistes se rendaient coupables d'actes illégaux, il existe effectivement une loi qui permettrait de les punir. Mais les lois qu'on exige maintenant sont tout autre chose. Elles visent à limiter les droits civiques garantis par la constitution, et de cela, nous ne pouvons pas nous rendre complices. Il existe déjà

des dispositions dans la loi qui permettent de punir la haute trahison et les crimes contre la sûreté de l'État [« Dehors ! Dehors !... Il faut vraiment que les citoyens patriotes soient obligés d'écouter ça ? Sortez les marxistes ! »] Les lois qu'on réclame comportent des dispositions qui constituent une grave atteinte à la démocratie occidentale. Il est impossible de criminaliser le communisme en tant que tel sans criminaliser en même temps tout un pan de l'activité citoyenne qui, selon la conception du droit et de la démocratie qui prévaut en Occident, doit être autorisée. Et, je le répète, il existe déjà à l'heure actuelle des textes permettant de punir la haute trahison. Le communiste ne devient un criminel que lorsqu'il a commis une action contraire à la loi. Certes, un proverbe connu parle du chat qui complote quelque chose bien qu'il ne l'ait pas encore fait. Mais le législateur ne peut pas s'engager dans cette voie sans bafouer les principes fondamentaux de la loi ni sans faire de l'administration un organe arbitraire – c'est une malédiction dont souffre ce pays depuis 1899, mais malgré cela ce n'est pas un état auquel il faut viser, au contraire il faudrait enfin s'en débarrasser.

« L'objectif véritable de ce mouvement populaire vient de nous être révélé par M. Päkki. Vu les conditions économiques où nous a jetés la crise mondiale, il est devenu impossible d'extorquer à notre peuple les mêmes profits qu'autrefois sans recourir à des mesures extraordinaires. Il faut donc annihiler le peu de pouvoir dont disposent les syndicats. C'est là le véritable motif des racontars concernant la terreur régnant sur les chantiers. Et étant donné que le fait de pousser les défavorisés à mourir de faim provoquerait inévitablement des troubles, on veut réduire la presse au silence de façon préventive et interdire les grèves. C'est une attaque en règle qui est organisée contre la nation par les compagnies forestières. L'interdiction des grèves pour préserver les exportations est l'instrument de cette attaque et, à en juger par l'intérêt que suscite cette mesure, elle risque de passer en force un jour ou l'autre. Le capitaliste exportateur finlandais, ce minable petit Attila, traversera le pays en le dévastant et, là où il aura passé, ce ne sera pas l'herbe qui repoussera, ni le blé, mais le rachitisme, la phtisie, la malnutrition, l'hydropisie et, avant tout, le communisme, contre lequel on prétend lutter...

Un murmure de voix grandissant avait accompagné le discours de Yanne, jusqu'à ce que Päkki se lève et dise :

– Monsieur le président ! Les interventions sont libres, mais nous ne sommes pas venus ici pour écouter des insultes.

– Tout à fait d'accord... Sortez le marxiste !... On veut pas d'agents à la solde des Rousskis ici... À bas !...

Uolevi tapa de son maillet et, quand il eut réussi à calmer un peu le tumulte, il dit :

– Je rappelle à l'orateur qu'il ne doit pas s'écarter du sujet.

– Mais je n'ai fait que parler du sujet, tout le temps ! En principe, moi je n'interdis à personne de présenter des programmes ou de publier des communiqués. Mais dans bien des programmes du mouvement de Lapua, on exprime clairement des menaces contre la puissance publique légale et de véritables exhortations à commettre des actes illégaux. Le saccage de l'imprimerie de Vaasa et les événements ayant entouré le procès qui a suivi ont montré que ces exhortations ne sont pas tombées dans l'oreille d'un sourd... [« Et 1918 ? »] 1918 est un chapitre à part, et ceci est un chapitre à part également. Les actes illégaux du passé ne justifient pas de nouveaux actes illégaux... [« Écoutez-moi ça !... À la solde des Rousskis... À bas ! Foutez-le dehors !... »]

Le vacarme grandissait et couvrait les coups de maillet de Uolevi. Un mouvement se fit dans le fond de la salle. Les plus excités s'avancèrent vers la table de l'orateur. Päkki se leva et cria d'une voix qui couvrait le bruit :

– Étant donné que l'orateur n'a pas respecté les injonctions du président de séance, il faut lui retirer la parole.

Uolevi répéta ces mots à Yanne, qui jugea plus prudent de partir. Il passa par le couloir entre les chaises et le mur, qui était plein de monde. Il se fraya un passage, le chapeau à la main, mais lorsqu'il arriva vers le fond, où il y avait quelques excités, on commença à le pousser et à le bousculer. Il y avait là surtout des hommes jeunes, dont certains sentaient l'alcool, et bientôt on lui barra le passage :

– Les socialistes dehors !

– Eh bien dans ce cas, laissez-moi donc passer.

– Qu'est-ce qu'il a dit ?... Qu'est-ce qu'il a dit ?... Jetez-le dehors !... Foutez-lui un coup de pied au cul !...

Le tumulte enflait. Uolevi frappa de son maillet pour demander le silence. Les gens du premier rang se levèrent et se retournèrent pour voir ce qui se passait. Yanne était bousculé en tous sens, et finalement il fut hissé en l'air et porté ainsi vers la porte. Quelqu'un déchira le dos de sa veste légère, et il reçut quantité de coups de poings en douce. Le pasteur allait et venait avec inquiétude et répétait :

– Mais enfin voyons ! Arrêtez !... Il faut que l'ordre soit maintenu... Où est l'officier de justice ?

L'officier de justice s'était lui aussi dirigé vers la porte, mais, à cause de la foule, il ne put pas s'approcher et ses appels au calme se perdirent dans le vacarme. Päkki souriait de son sourire mince et raide et dit :

– Ce n'est pas si grave... C'est exactement ce qu'il cherchait avec son discours.

Yanne disparut par la porte, bousculé par la foule. Il fut encore poussé dans le couloir et, quand il fut jeté sur l'escalier extérieur, ceux qui l'avaient poussé dirent aux gens qui se tenaient dehors :

– Allez-y les gars !

Quelques hommes s'approchèrent de lui.

– Espèce de connard de garde-chattes... Fous le camp !...

Yanne n'opposa pas de résistance. Au contraire, il s'était laissé pousser volontairement le plus vite possible vers l'extérieur, et une fois dehors, quand il vit que quelques-uns des plus excités le suivaient encore, il tourna au coin du magasin coopératif et rentra chez lui.

Dans la salle, le désordre et l'excitation engendrés par l'incident durèrent longtemps. On entendait des gens crier du fond de la salle :

– Ouaaiis! Comme à Lapua !... Si y a encore un seul rouge qui ouvre la bouche, on le balance par la fenêtre... Vive Kosola ! À bas Kallio !

Certains déplorèrent l'incident, notamment le pasteur, mais Rautajärvi répliqua :

– C'est de sa faute. Il a fait exprès de les provoquer.

Uolevi ne mit pas toute son énergie à calmer le remue-ménage, et il durait encore quand le propriétaire de Korri prit la parole. Il était l'un des personnages importants de l'Union agraire dans la

commune et, bien qu'il eût des sympathies pour le mouvement de Lapua, il voulait calmer les plus excités. C'était un homme grand et corpulent, mais pour son malheur il avait une voix étrangement fluette et aiguë, et les interruptions qui fusaient empêchaient de comprendre ce qu'il voulait dire :

– Je suis d'accord pour dire qu'il faut mettre fin aux actes intolérables des communistes, mais des forces ténébreuses ont commencé à s'assembler autour du mouvement de Lapua [« Quoi, comme forces ténébreuses ? »]. Se substituer à la justice officielle... [« Pas de justice pour les communistes ! »]. Si on regarde ça du point de vue la légalité, une société organisée ne... [« La loi de Lapua pour les communistes ! »] Je voudrais... monsieur le président... Monsieur le président, c'est moi qui ai la parole [« C'est pas la parole d'un vrai paysan finlandais ! »] Il faut que nous soutenions le gouvernement, au lieu de l'attaquer... C'est ça, la légalité... [« Korri, tu t'es fait embobiner toi aussi par Kivivuori ? »] Par des moyens pacifiques... [« On éliminera pas les communistes avec des beaux discours... Pas de discours, c'est le fer qu'il faut ! »]

Korri fit encore une dernière tentative, mais il était devenu rouge de colère et il s'interrompit. Il regagna sa place en marmonnant dans sa barbe. Après lui, ce fut l'ancien instituteur de l'école primaire qui essaya de parler. C'était un vieux républicain, et le tumulte l'avait mis dans une rage folle. Il réclama le silence en donnant des coups de canne sur le plancher, et quand un des propriétaires du bourg cria quelque chose, il brandit sa canne dans sa direction en disant :

– Tais-toi, toi là-bas ! À l'école aussi tu l'ouvrais tout le temps alors que tu ne savais jamais rien, et ici tu cries comme si tu savais quelque chose.

La colère du bonhomme et ses menaces avec sa canne suscitèrent l'hilarité, car on considérait généralement qu'il était déjà un peu gâteux. Mais il continua, d'un air furieux :

– ... Qu'est-ce que c'est que ce spectacle lamentable ?!... Il faudrait soutenir les pouvoirs publics dans leur lutte contre le communisme, et vous, ce que vous faites, c'est appeler à la rébellion. C'est comme vouloir chasser Satan avec l'aide de Belzébuth. Quoi ? Qui est-ce qui crie là-bas ? Ferme-la !... Ståhlberg... Vous n'avez cessé de le dénigrer depuis que la Finlande est indépendante et vous ne

lui avez pas laissé un seul instant de répit... C'est par les moyens pacifiques du travail législatif qu'il faut construire... L'institution parlementaire... [« La paix, la paix – tu parles, jusqu'à ce qu'on se fasse exécuter par les communistes... »]

Au début, l'instituteur put parler presque sans être interrompu, mais, quelqu'un dans l'assistance ayant osé manifester son désaccord, d'autres l'imitèrent bientôt, et un cri succéda à un autre, jusqu'à ce que sa voix fût couverte par les interruptions. Pendant que l'instituteur parlait de la paix, Rautajärvi se leva d'un bond et cria d'une voix grandiloquente :

– « La paix éternelle est un rêve qui est loin d'être agréable. Quant à la guerre, elle constitue une partie essentielle du plan divin à l'égard du monde... ». Helmuth von Moltke.

L'estime dont jouissait le vieil instituteur était grande, pourtant, et Uolevi s'efforçait réellement de mettre fin au tumulte. Le pasteur lançait lui aussi des regards réprobateurs vers l'arrière, mais, dans l'excitation générale qui avait gagné cette partie de la salle, personne ne les remarqua. Le vieil instituteur cessa de parler et s'en alla pour de bon. Dans l'entrée, on l'entendit encore bougonner :

– Inadmissible... Inadmissible... La Finlande blanche... et ils se comportent comme une bande de voyous...

Mais les gens qui se tenaient dans l'entrée, dont la plupart étaient de ses anciens élèves, se contentèrent de sourire à sa colère.

Le pasteur demanda la parole et réclama le silence. Son discours eut un certain effet, et il n'y eut plus d'autres incidents, En réalité, ce fut parce que plus personne ne prononça de discours contestant le bien-fondé de la réunion. Après quelques autres interventions, il fut décidé d'instaurer une section locale du Verrou de Finlande et un comité fut désigné pour rédiger un télégramme qui serait envoyé à Lapua. Ce comité comprenait le pasteur, Päkki, Uolevi et Rautajärvi.

À la fin de la réunion, on chanta la marche des chasseurs de Pori et l'hymne national.

Le comité rédigea le télégramme. On y disait que les hommes et les femmes du Sud envoyaient leur salut aux hommes et femmes libres du Nord, et on y annonçait qu'ils se joignaient à la lutte commune contre les traîtres à la patrie. Rautajärvi suggéra comme formule finale « Avec les salutations des militants », mais les autres

trouvèrent que ce n'était pas une tournure très heureuse et, à la place, on écrivit :

« L'ours de Finlande s'est réveillé. Il lève la patte et va frapper. »

V

Cette réunion ne fut pas la dernière du genre. Il y en eut d'autres, à intervalles réguliers, assorties d'activités et de tapages divers. Une rumeur parlait d'une grande marche des paysans qui allait être organisée, et du coup d'État qui s'ensuivrait. Ilmari, le fils du pasteur, avait participé à l'un des meetings. En raison de son statut d'officier, il n'avait cependant pas prononcé de discours public. En revanche, il s'était occupé d'organiser, en privé, la marche des partisans du mouvement de Lapua sur Helsinki. Il était tout feu et flamme. Son ennui cynique et son amertume avaient disparu :

– Le gouvernement de Kallio est impuissant. Il est pourri par le parlementarisme, et de plus Kallio a des sympathies pour la gauche. Mais si vingt mille paysans défilent sur la Grand-Place d'Helsinki, vous verrez que ces messieurs les démocrates trembleront dans leur culotte.

La femme du pasteur s'occupa de la préparation des vivres, et le pasteur donna un coup de main. Mais il hochait la tête et exprimait sa réprobation sur un plan général au sujet des agressions et des enlèvements de plus en plus fréquents perpétrés par les partisans du mouvement de Lapua.

La préoccupation principale des gens ordinaires, c'étaient les foins. Mais à l'heure de la distribution du courrier, on se réunissait devant le magasin. Le marchand emballait les denrées et disait en riant :

– Hé, comme le gouvernement ne peut pas... il faut que le peuple... hé hé...

Il était cependant prudent, car il fallait bien entretenir de bonnes relations avec la clientèle, de quelque bord qu'elle fût.

Rautajärvi n'avait pas à se préoccuper de bonnes relations. Il était tellement remonté qu'il se mettait presque systématiquement en colère quand on parlait des événements. Et Otto prenait un malin plaisir à l'aiguillonner.

– Est-ce que Kivivuori est à la solde de la Russie soviétique ? Kivivuori a envie de travailler dans un kolkhoze ?

– C'est pas plutôt l'instituteur qui voulait aller en Russie ? Jusqu'à l'Oural, que j'ai entendu dire un jour.

Rautajärvi ne pouvait pas s'en prendre à Otto, car celui-ci était beaucoup plus âgé que lui. Mais lorsqu'arriva Siukola, qui revenait du chantier de l'étable des Koskela, après quelques passes préliminaires, la querelle éclata ouvertement. Otto aida à la déclencher avec une formule dont il avait le secret, pour mettre les adversaires en train.

– C'est possible, c'est possible... Mais si le Koskela, là, il m'avait pas donné du travail, mes gosses seraient déjà morts de faim... C'est comme ça dans cette fameuse patrie...

Siukola ôta son sac à dos, en sortit un morceau de pain qu'il avait mis de côté chez Koskela et le fourra sous le nez de Rautajärvi :

– Là, là ! Et c'est presque du pain volé. Les ouvriers soviétiques ont droit à des vacances en maison de repos en Crimée, alors qu'ici les travailleurs encombrent les routes et mendient un quignon...

– Siukola attend probablement que l'Armée rouge apporte du pain. Mais Siukola ne sait donc pas que c'est dans les kolkhozes que les gens meurent de faim ? Ce n'est pas l'Armée rouge qui vous aidera !

– Je m'en fiche de l'Armée rouge. C'est monsieur l'instituteur qui la ramène tout le temps, l'Armée rouge. Mais sachez que c'est une armée qui défile dans des véhicules, pas à pied. Ils ont un niveau scientifique qui leur permet de s'équiper de camions et de tanks. De la science, chez ces va-nu-pieds, hein, qu'est-ce que vous en dites ? Et si monsieur l'instituteur continue à gueuler dans leur direction comme il le fait, p'têt' bien qu'ils vont se la ramener un jour, de là-bas... Et alors c'est pas avec quelques fusils qu'on les arrêtera...

Rautajärvi brandit le poing :

– Et p'têt' bien aussi que vous, un jour on vous fera taire. Vous devriez avoir honte... Se réjouir publiquement de la haute trahison... Vous et vos semblables verront un jour...

– Oh, ça, j'en doute pas !... On en a vu, des vertes et des pas mûres... Au bord du trou, et ouste !... C'est comme ça qu'ils faisaient dans le temps aussi...

Un jour, le journal annonça la démission de Kallio et la nomination de Svinhufvud au poste de Premier ministre.

Le gouvernement de centre-droit de Kallio avait fait l'objet de pressions telles qu'il avait dû démissionner. Il avait derrière lui une solide majorité au Parlement, mais les rumeurs faisant état d'une possible révolution à l'occasion de la grande marche paysanne avaient fait craindre qu'il ne soit pas en mesure de contrôler la situation. Et sur la base de ces pressions extraparlementaires, on nomma Svinhufvud Premier ministre, car il était l'homme du mouvement de Lapua. Du moins les partisans de ce mouvement approuvaient-ils sa nomination. Rautajärvi ne cessait de répéter dans le magasin :

– Maintenant c'est Pierre-Erik qui est aux commandes ! Maintenant les choses vont bouger !

Pour commencer, deux communistes furent démis de leurs fonctions au sein de la commission des affaires constitutionnelles et, dans la foulée, les autres députés communistes furent arrêtés. La marche paysanne commença. Des hommes venant de différents coins du pays convergèrent vers Helsinki.

Les gens de Pentinkulma qui participèrent à cette marche étaient l'instituteur, les frères Töyry et le marchand. Ils partirent avec le camion d'Ensio et, au bourg, ils embarquèrent encore d'autres passagers. D'autres véhicules traversèrent le bourg, car, bien que la route ne fût pas une route nationale, des gens venus d'Ostrobotnie l'empruntaient comme raccourci vers la capitale. Les villageois regardaient passer les voitures et écoutaient d'un air grave les rumeurs qui couraient :

– Ils vont prendre le pouvoir... et après, à ce qu'il paraît, ils vont faire table rase, même que les gosses y passeront.

Certains véhicules s'arrêtaient, et les hommes qui s'y trouvaient demandaient leur chemin dans un dialecte inconnu. Beaucoup d'entre eux portaient un chapeau noir, et avaient généralement l'air sombre et peu amène. Une voiture s'arrêta près du magasin, et des hommes entreprirent de changer la roue. Les occupants de la voiture étaient cinq, deux propriétaires terriens obèses avec un gros ventre, portant un chapeau noir, et trois hommes plus jeunes...

– J'avais dit, bon Dieu, que ça résisterait pas, mais Heikka i' fait que parler d'autre chose et i' fait comme s'il avait rien remarqué.

Elias Kankaanpää s'en venait sur la route, son panier d'écorce de bouleau sur le dos. En parlant pour lui-même, titubant et chancelant, il s'approcha de la voiture :

– Est-ce que tu sais comment s'appelle ce village ?

– Oui.

– Alors on est où ?

– Vous êtes sur la grand-route.

– Est-ce que c'est loin jusqu'à Hämeenlinna ?

– Une centaine de verstes.

Le ton des réponses d'Elias n'avait pas échappé aux hommes :

– Ho ! Tu vas nous dire dans quel village on est, oui ?

– C'est le village de Matinkorva... Habité par des Finlandais... Ici on travaille mieux... Pas beaucoup avec la voiture... ouais...

– Qu'est-ce que tu radotes ?

– Rien, rien. J'm'en vais chercher de l'herbe pour ma chèvre, le long de la grand-route... La constitution me garantit le droit de marcher sur la grand-route... J'ai le droit d'aller chercher de l'herbe pour ma chèvre...

Les jeunes hommes qui s'affairaient près de la roue se relevèrent d'un air menaçant :

– Ferme ta grande gueule !

Elias s'en alla. Il partit d'un pas pressé, son panier se balançant sur son dos, mais il répéta en partant :

– Si si !... La constitution garantit qu'on a le droit d'aller chercher de l'herbe pour sa chèvre absolument librement.

– Merde alors, çui-là, il a besoin d'une petite leçon !

Deux des hommes se lancèrent à la poursuite d'Elias. L'un des deux propriétaires au gros ventre dit :

– Allez-y mollo, les gars !

Quand Elias vit qu'il était poursuivi, il pressa le pas, mais les autres le rattrapèrent aisément :

– Alors le marxiste, qu'est-ce qu'on dit ?

L'un des deux jeta le panier à terre et l'autre tint Elias par la nuque. Elias essaya de se dégager, en criant d'une voix forte :

– Me touchez pas, bordel de merde !... J'ai dit que la constitution garantit le droit d'aller librement sur la route...

– On va faire goûter la loi de Lapua au marxiste.

L'un des deux retint Elias par les épaules et l'autre le frappa. Puis ils le jetèrent inanimé dans le fossé et rejoignirent les autres.

Ayant remonté la roue sur la voiture, ils partirent. Elias avait repris connaissance, mais il fit le mort, de peur que les hommes ne le frappent de nouveau. Dans les cours avoisinantes, on avait entendu des cris et des gens sortirent sur la grand-route en demandant aux autres la raison de ce vacarme. Elias se releva à grand-peine et surgit du fossé, le visage en sang, et expliqua ce qui s'était passé :

– Bordel de merde !... C'est quand même pas possible !... On va chercher de l'herbe pour sa chèvre et on se fait casser la gueule ! Je leur ai dit que chez nous on travaillait mieux... et ces connards de piétistes, y'z' ont pas aimé. Mais Elias ira voir l'officier de justice, et vous allez voir ce que les Ostrobotniens devront payer pour coups et blessures... Vous verrez...

Elias lava le sang de son visage avec l'eau d'un fossé voisin. Les villageois étaient perplexes. Il y avait là surtout des femmes et des enfants, car, comme c'était un jour ouvrable, les hommes étaient tous au travail. Elias mit son panier sur le dos et retourna chez lui. Il avait renoncé à aller chercher de l'herbe pour sa chèvre – c'était pourtant la première et ce fut la seule fois qu'il était réellement parti en chercher. Malgré son visage endolori par le coup qu'il avait reçu, il était tout excité. Pour une fois, la puissance de la société légale était de son côté, et il s'arrêta, se retourna vers les villageois et dit :

– Vous allez voir, Elias va faire intervenir les autorités... Elias est dans son bon droit, comme qui dirait...

Il s'en alla. Le panier se balançait sur son dos, et les villageois l'entendirent longtemps parler pour lui-même d'un ton enthousiaste et grandiloquent.

Malheureusement, l'officier de justice était lui aussi parti pour Helsinki, et l'agent de police qui restait sur place lui expliqua de façon embrouillée qu'il était impossible de tirer l'affaire au clair, étant donné qu'il n'avait pas relevé le numéro d'immatriculation de la voiture.

L'agression d'Elias fut éclipsée par des affaires plus importantes. Le coup d'État redouté n'avait pas eu lieu à l'occasion de la grande marche paysanne, mais il se produisit bien d'autres événements. En effet, c'est seulement après la marche que les enlèvements et les passages à tabac commencèrent pour de bon.

En revenant d'Helsinki, Rautajärvi était bouleversé. Il était déçu que le Parlement n'ait pas été supprimé. Il avait était dissous, certes, mais de nouvelles élections avaient été décrétées pour l'automne, et l'instituteur expliqua :

– Des milliers de patriotes se tiennent sur la Grand-Place d'Helsinki, et qu'est-ce qui se passe à un kilomètre de là ? On laisse ces bavards et ces politicards continuer leur misérable agitation. Mais le peuple ne va pas rester les bras croisés. Ce n'était pas la fin du mouvement populaire, mais seulement le début !

Le vice-président du Parlement fut enlevé et rossé. Toutes les nuits, des enlèvements avaient lieu, et des voitures parcouraient les chemins forestiers isolés, où résonnaient, étouffés, les cris de douleur et les appels au secours. Il y eut même deux ou trois morts. Mais personne ne fut jamais arrêté et une crainte silencieuse s'empara des gens. Preeti allait répétant aux passants qu'il rencontrait sur le chemin du domaine :

– Ah i'z y vont pas de main morte. On dirait que Svinhufvud, le champion du légalisme en personne, a commencé à mettre de l'ordre.

VI

Yanne était venu à Koskela pour commencer les travaux de maçonnerie de l'étable. On lui avait fait son lit dans la pièce commune, et on y avait mis les meilleurs draps et couvertures de toute la maison. Après tout, Yanne était vice-président du conseil municipal. Les garçons étaient cependant bien plus impressionnés par ses outils de maçon qu'il avait apportés sur le porte-bagages de sa bicyclette, les truelles, le marteau, les racloirs, et avant tout le magnifique niveau à eau. Ils n'en avaient jamais vu avant.

En arrivant sur le chantier, Yanne se contenta de demander brièvement si le mortier était prêt et depuis combien il avait été

gâché. Vilho servirait de manœuvre à son oncle. Il était légèrement anxieux, car Yanne avait la réputation d'être un patron désagréable, qui n'était jamais satisfait du travail des autres. Et ses conseils se résumaient généralement à quelques paroles vagues.

Le matin, Yanne traîna paresseusement dans la pièce commune. Il avait apporté une valise fatiguée, dont le couvercle était fixé au fermoir par une ficelle. Il en sortit ses vêtements de travail et s'habilla. Les enfants coururent chez leur mère avec excitation et chuchotèrent :

– M'man, oncle Yanne a des habits tout blancs.

Ils trouvaient que ces vêtements lui donnaient vraiment fière allure. Axel et Vilho étaient occupés à préparer le nécessaire pour le démarrage des travaux. Yanne inspecta le chantier, posa quelques questions et resta un instant à siffler d'un air pensif. Puis il remua le mortier avec sa truelle, mais n'exprima aucune opinion. Il testa aussi la qualité des briques en en cassant une ou deux. Puis, comme s'il se réveillait, il dit :

– Eh bien, jeunot ! Mets le bac ici. Et les briques, tu les mets de ce côté-là. Pour que je les aie juste sous la main.

Vilho déplaça le baquet, et il y versa du mortier avec un seau. Pour porter les briques, il utilisait un bâti spécial. Quand il les eut transportées à leur place, il demanda d'un air hésitant :

– Elles sont bien, comme ça ?

– Ça peut aller.

Tous s'étaient attroupés pour regarder, et Yanne se mit au travail. Les gens étaient impatients, car il semblait faire traîner les choses en longueur. Quand il posa les premières briques, il s'arrêta plusieurs fois pour contempler son ouvrage tout en sifflotant, mais, imperceptiblement, le travail commença à aller de plus en plus vite. Sa truelle s'agitait prestement et avec adresse, le mortier était étendu en deux coups précis, avec exactement la quantité requise, car lorsqu'il posait une brique dessus et qu'il appuyait, il se formait une bavure régulière qu'il raclait d'un mouvement léger. Ses mains travaillaient avec adresse et routine, comme une machine, et pourtant il ne semblait nullement pressé. À Vilho, il lançait parfois une remarque d'un ton peu aimable, et il semblait à celui-ci que son oncle était un tout autre homme quand il maçonnait. Il y avait en

lui quelque chose de hautain et de lointain, qui suscitait presque la crainte. Il ne plaisantait pas comme à l'accoutumée, il ne souriait pas et ne prêtait absolument aucune attention à son manœuvre. Une petite ride plissait la peau entre ses sourcils, et sa lèvre supérieure pincée reposait sur la lèvre inférieure, lui donnant un air important. Le travail se poursuivit ainsi jusqu'à ce qu'Elina appelât les travailleurs à venir prendre le café. Quand il cessa son travail, Yanne considéra encore une fois le résultat d'un air concentré, il pencha ensuite la tête légèrement de côté et dit :

– Mmouais...

Puis il ôta sa veste et dit d'un ton enjoué :

– Allez mon gars, on y va !

Yanne faisait de longues journées. Il ne voulait pas faire de sieste et, au contraire, travaillait sans interruption jusqu'à neuf heures. Le soir, il contemplait son œuvre.

Le premier soir, Vilho avait encore transporté des briques pour qu'elles soient prêtes pour le lendemain, mais son oncle lui avait dit :

– Pas la peine d'en mettre plus que ce qu'il faut à chaque fois, sinon elles bouchent le passage.

Puis il avait demandé si le garçon était fatigué.

– Un peu, oui.

– C'est bien. Comme ça tu peux manger avec bonne conscience.

Et cela continua ainsi des jours et des jours. Il fallut bientôt monter un échafaudage et, cette fois, Vilho n'en menait pas large. Et il n'y avait aucune pitié à attendre de la part du patron. La moindre faute était suivie d'un regard réprobateur et hostile. Vilho avait continuellement la sensation de ne pas tout faire comme il le fallait. Pas une seule fois il ne fut gratifié d'un remerciement ni même d'un hochement de tête approbateur. Les erreurs étaient signalées, tandis que le travail bien fait allait de soi. Un soir, malgré tout, son oncle dit à Axel :

– C'est un bon garçon.

Le maçon devait parfois s'absenter et aller au bourg régler des affaires personnelles, et il en revenait souvent l'air soucieux. Les partisans du mouvement de Lapua avaient commencé à faire pression sur les sociaux-démocrates pour les évincer des conseils

municipaux. Le président d'un conseil municipal avait été enlevé en pleine réunion du conseil. Il était de notoriété publique qu'il avait été assassiné, mais on faisait semblant de l'ignorer.

Siukola ne travaillait plus à plein temps chez les Koskela, car, depuis que les travaux de maçonnerie avaient commencé, on n'avait plus vraiment de travail à lui donner. Parfois, on lui demandait de venir aider provisoirement. Il avait cessé de se quereller avec Yanne et avait même demandé à devenir membre de l'association ouvrière, depuis que la section communiste du bourg avait été interdite.

– Si tu veux. Du moment que tu respectes le règlement de l'association.

Siukola devint membre de l'A.O. Riento. Un jour, on entendit le bruit des pneus d'une voiture sur le chemin de Koskela. Elle avançait péniblement sur l'étroit chemin. Les travailleurs sur le chantier de l'étable se demandèrent qui pouvait bien venir. Soudain, ils virent apparaître au coin de la grange Rautajärvi et Ensio Töyry. Les hommes saluèrent et l'instituteur dit à Siukola :

– Siukola, suivez-nous !

– Ah bon ? Et où est-ce que je dois vous suivre ?

– Selon nos informations, vous avez chez vous des journaux communistes interdits.

– Et pour qui se prend monsieur l'instituteur ? Pour un inspecteur de police ?

– L'officier de justice a chargé la garde civique d'une mission officielle.

Yanne s'était arrêté de maçonner et il dit à Siukola :

– N'y va pas. C'est louche. Et puis, de toute façon, il faut que l'officier de justice ou un agent de police soient présents.

– Ils ne vont pas tarder.

Siukola refusa de les suivre. Axel, qui pelletait du gravier sous le soubassement, avait écouté l'échange de paroles et dit :

– Effectivement. Vous n'emmènerez personne de force d'ici.

Rautajärvi fit deux pas en direction de Siukola. Axel fit un pas lui aussi, de même que Yanne, et l'instituteur s'arrêta. Vilho avait assisté à la scène médusé et perplexe. Rautajärvi vit que les hommes ne s'en laisseraient pas compter et il fit une nouvelle tentative :

– Vous voulez donc résister aux autorités ?

À l'instant, Axel avait parlé d'une voix tout à fait calme, mais quand il comprit l'impudence et l'absence de scrupules qui caractérisaient cette tentative d'enlèvement, il se tourna vers Rautajärvi et lui dit :

– Un instituteur ne fait pas partie des autorités. Nous savons très bien quelles sont vos intentions. Mais tant que je tiendrai sur mes deux jambes, je ne vous laisserai emmener personne de force.

Rautajärvi fut désarçonné par ces paroles prononcées sur un ton agressif et résolu. Il sembla balancer un instant, mais bientôt il retourna vers Axel la colère qu'il avait manifestée à l'égard de Siukola :

– Koskela serait bien avisé de ne pas se mêler de cette question.

– Avisé ou pas, ce que je sais, c'est que vous n'emmènerez pas le bonhomme pour le tabasser... Pas tant qu'il est dans la cour de ma ferme... Vous êtes quand même gonflés ! En plein jour... Les autres, ils font ça la nuit...Et vous...

– Vous pouvez être assuré qu'il sera mis fin à l'agitation communiste dans ce village... Ne vous mêlez pas de juger les actes des autres... Moi je connais vos actes... Vous êtes précisément un de ceux qui ont agi dans l'obscurité et dans le secret... Vous avez oublié 1918 ? Ne soyez pas...

Axel mit la pelle sur l'épaule. En un instant, douze années de sa vie s'étaient effacées :

– Non mais bordel de merde !... Vous avez deux minutes pour foutre le camp d'ici ! Après, y aura une distribution de coups de pelle...

Ensio Töyry mit la main à la poche. L'instituteur recula de quelques pas. Ayant vu un air étrange sur le visage de son père, Vilho tendit la main vers la hache, et Yanne descendit de l'échafaudage. Rautajärvi hésita. Son amour-propre lui commandait de résister, mais il comprit qu'ils ne parviendraient pas à emmener Siukola de force.

– Nous partons. Mais l'affaire n'en restera pas là.

Un peu plus tard, on entendit le bruit d'un moteur qui démarrait, suivi bientôt du vrombissement de la voiture qui s'éloignait.

– Il y en avait d'autres ?

– Sans doute. Siukola, tu ferais mieux de faire gaffe à toi, maintenant.

Siukola avait pris peur, mais il ne le montra pas.

– Et merde ! Comment tu veux que je fasse gaffe ? Je ne peux pas purement et simplement disparaître !

Axel bouillonnait tellement de rage que pendant un moment il fut incapable de prendre part à la conversation. Il se remit au travail avec une ardeur décuplée. Les enfants, qui étaient dans la cour, étaient allés à l'intérieur et avaient raconté ce qui s'était passé. Elina et Alma sortirent :

– Qu'est-ce qui leur prend ? En plein jour ?

Yanne plaça une brique sur le mur et dit avec un rire :

– Si on arrache un député des bras du préfet et qu'on en enlève deux autres en pleine session du Parlement, y a plus besoin de s'étonner de quoi que ce soit. On enlève le vice-président du Parlement, et quel résultat ? Affaire classée sans suite !

Axel pelletait des pierres concassées dans le soubassement. Il tapa des pieds pour les compacter, tout en disant :

– Mais si... z'essayent de ... chercher... y aura des morts... moi ou... quelqu'un d'autre.

Tout l'après-midi, il fut sombre et irrité.

Yanne conseilla à Siukola de faire attention, et celui-ci, laissant sa bicyclette à Koskela, rentra chez lui à pied par un raccourci. Il n'osa pas dormir et resta à veiller, toutes portes closes. Quand il entendit, peu avant minuit, une voiture s'arrêter sur la route à hauteur de leur maison, il s'empressa de réveiller sa femme et ses enfants.

– Ça y est, ils sont là... Restez ici... Moi je vais sur la colline...

Sa femme s'affola et les enfants les plus jeunes se mirent à pleurer. Les plus vieux se regardèrent d'un air grave quand ils virent leur père enfiler sa veste et sauter par la fenêtre. Siukola tomba droit dans les mains d'Ensio Töyry et de Päkki. Ensio se saisit de lui et Päkki le menaça de son mauser :

– Tu ferais mieux de pas l'ouvrir.

Siukola ne se tut pas, et quand sa femme et ses enfants furent sortis dans la cour, la nuit d'été résonna de cris, de pleurs et de jurons. Du côté de la cour arrivèrent l'instituteur et Tauno Hollo, un jeune homme du village voisin. La femme de Siukola implora les

hommes de relâcher son mari. Les enfants étaient accrochés à sa robe, mais, comme les kidnappeurs ne prirent même pas la peine de lui répondre, elle dit à son fils aîné :

– Aarne... va demander de l'aide... va dire...

Le garçon partit rapidement, d'un air paniqué. Il frappa aux portes des cabanes voisines, sur le seuil desquelles on vit apparaître les occupants mal réveillés et en chemise de nuit :

– Qui est-ce qui l'enlève ?... Ils l'emmènent où ?...

– Ils emmènent père ! L'instituteur et Töyry... Ils vont le tuer...

Les habitants des cabanes étaient des journaliers du domaine. Quand, dans leur esprit ensommeillé, ils comprirent de quoi il retournait, ils se firent plus circonspects :

– Et comment tu veux que je... Allez appeler la police.

Le garçon rentra bredouille, haletant et pleurant. Sa mère lui ordonna de veiller sur les plus jeunes et partit pour aller parler aux voisins elle-même. Mais les gens se contentèrent de commenter l'événement entre eux.

– Va téléphoner à la police.

Siukola ne fut pas emmené bien loin. Non loin du domaine, en direction du bourg, il y avait un bois au bord de la route, et la voiture s'arrêta là. Päkki resta près de la voiture, tandis que les autres emmenaient Siukola dans la forêt. Ils le poussèrent avec brutalité, mais, hormis quelques ordres brefs, ils restèrent silencieux. Ce n'est que lorsqu'ils s'arrêtèrent que l'instituteur dit :

– Levez deux doigts en l'air et répétez après moi le serment.

– Qu'est-ce que je dois faire comme serment... J' connais pas de serments, moi...

Siukola était effrayé et agité, mais la colère et l'amour-propre commençaient à reprendre le dessus.

– Vous allez prononcer le serment de Lapua. Vous allez jurer de renoncer au communisme. Vous ne voterez plus jamais et ne ferez plus jamais d'agitation politique et ne prendrez plus jamais part à aucune activité politique.

– Je ne vais pas jurer des choses pareilles... Le communisme, j'ai pas...

– Vous jurez ?

– Je n'ai pas fait d'agitation, moi...

Tauno Hollo et Ensio lui enlevèrent sa veste de force, puis ils lui ôtèrent la chemise en la déchirant. D'abord, Siukola n'opposa pas de résistance, mais quand on le jeta face contre terre, il essaya de se relever. L'instituteur vint à la rescousse. Il s'assit sur les épaules de Siukola, tandis que les autres ramassaient le premier bâton qui leur tomba sous la main.

Dans un champ d'avoine voisin, la veuve d'un journalier faisait les foins avec ses fils. Ils transportaient dans une grange le foin qu'ils avaient fait sécher sur le talus du fossé. Les garçons portaient leur fardeau sur une traîne, mais la mère prenait chaque fois tout un pieu chargé de foin sur son dos et le transportait en marchant sur le bas-côté de la route. Elle était fatiguée et nerveuse. L'accotement en haut du fossé était étroit. D'un côté, il y avait le champ d'avoine, qu'elle ne voulait pas piétiner, et de l'autre le fossé, où il fallait éviter de tomber. Elle haletait et transpirait tandis qu'elle avançait en vacillant, le chargement de foin sur le dos. En entendant des bruits indistincts venant de la forêt voisine, elle pensa d'abord s'arrêter, mais, ne voulant pas déposer son fardeau à terre pour ne pas avoir à le recharger sur le dos ensuite, elle continua de marcher. Les jambes flageolantes et le cœur battant, elle se rapprochait de l'endroit d'où provenait le bruit et entendit distinctement des phrases. Quelqu'un appelait à l'aide, au milieu des cris de douleur et des jurons :

– Au secours ! À l'assassinat !... Ces salopards de Lapua... à l'aide !...

– Alors, vous jurez ?... le serment de Lapua... On n'arrêtera pas... tant que vous aurez pas juré... Alors comme ça l'Armée rouge... défile en voiture... Allez donc dans le... pays des rêves... Les traîtres en maison de repos, en Crimée ! Vous pourrez vous prélasser sur la plage de la mer Noire avec les camarades... Alors ? Ils sont encore en maison de repos en Crimée, les travailleurs soviétiques ?... Vous allez jurer ?... Si si, on continue... C'est l'ordre de Kosola...

– ... Au secours... à l'assassinat... Merde !... Y a personne qui entend ?... Bande d'enculés de Lapua... déchirez pas... Salauds, merde !...

La femme fit un faux pas sur l'accotement de la route, elle roula dans le fossé, et se retrouva à moitié bloquée par le pieu chargé

de foin. Elle se mit à pleurer de dépit et d'épuisement. Ses fils la rejoignirent :

– Qu'est-ce qui se passe là-bas ? C'est des ivrognes qui se battent ?

–... Laissez-le se battre... Qu'est-ce que ça peut vous faire... Aidez-moi à me débarrasser de ce pieu...

Mais les garçons étaient trop intéressés par l'incident. Ils soulevèrent le pieu mollement. Leur mère parvint finalement à le redresser, elle se baissa pour se mettre en dessous et, le remettant sur son dos, reprit son chemin. La petite grange à l'ancienne se trouvait en bordure du bois et, quand elle eut réussi à y déposer son fardeau, elle resta assise sur le seuil en haletant. Les cris s'étaient tus dans la forêt, mais peu après on entendit de faibles plaintes. Ayant repris des forces, la femme alla dans leur direction, suivie de ses enfants apeurés. Le plus grand prit un pieu qu'il tira de la clôture :

– Si jamais y a des contrebandiers...

C'était Siukola qui gémissait.

– Grand Dieu !

– C'était pas Dieu, c'était ces salauds de Lapua... Regarde ça... regarde mon dos et ma gueule...

Siukola n'avait pas assez de forces pour rentrer chez lui tout seul. Il fit jurer à la femme qu'elle serait témoin, mais celle-ci, prudente, affirma qu'elle avait seulement entendu des cris. Elle n'avait vu personne.

Le lendemain, Siukola alla voir l'officier de justice.

– Il va y avoir une enquête.

Une semaine plus tard, la police vint demander aux voisins s'ils avaient vu quelque chose. Personne ne dit avoir vu quoi que ce soit. La femme et les enfants de Siukola étaient venus demander de l'aide, mais ils n'en savaient pas plus. La veuve fut interrogée elle aussi, mais la seule chose qu'elle savait, c'est qu'elle avait entendu des cris venant du bois. Car une rumeur s'était répandue parmi les employés du domaine :

– Si quelqu'un met son nez dans cette affaire, il risque la même raclée et, en plus, de se faire renvoyer.

Siukola retourna voir l'officier de justice, mais celui-ci regarda dans le vide par-dessus la tête de Siukola et dit :

– Je ne peux pas engager de poursuites. Il n'y a pas assez de preuves.

Un soir, tard, Arvo Töyry alla voir la veuve qui avait ramassé du foin. Il était de notoriété publique qu'Arvo désapprouvait les menées trop tapageuses de son frère. Avec un peu d'embarras, il expliqua à la veuve la raison de sa venue. Il lui promit cinquante marks si elle ne révélait rien de ce qu'elle avait entendu.

– On ne veut pas que nous soyons mêlés à ça.

Dans cette pauvre masure, cinquante marks étaient une somme considérable. Mais, moitié par crainte, moitié par fierté, la veuve refusa l'argent. Puis elle eut la visite de l'intendant du domaine :

– Ne vous mêlez pas de cette histoire.

– Non... je m'en mêlerai pas.

On ne lui donnait du travail que quatre jours par semaine et elle avait peur. Elle avait tellement peur qu'elle osa même arrêter le maître du domaine et lui demanda ce qu'il allait advenir d'elle.

– Vous avez vu les hommes ?

– Non, non. J'ai seulement entendu des voix.

Le maître laissait courir son regard en tous sens. Il avait l'air embarrassé et gêné.

– Si on vous demande de comparaître, vous ferez comme bon vous semble. Mais puisque vous n'avez rien vu...

– Non, je n'ai rien vu... J'ai seulement entendu un cri... Je ne voudrais pas que... je me mêlerai pas... je peux continuer à travailler pour vous, j'espère ?...

– Mais oui, vous pouvez continuer.

Siukola retourna encore plusieurs fois chez l'officier de justice, mais finalement celui-ci cessa même de faire semblant de s'occuper de l'affaire :

– Je vous ai dit qu'il n'y avait pas de preuves... Sortez d'ici.

Siukola rentra chez lui avec le camion de ramassage du lait, et il relata les événements à Vikki et Lauri à travers la vitre ouverte de la cabine.

Mais les deux Kivioja comptaient Päkki parmi leurs clients réguliers et Victor se contenta de crier par-dessus le bruit du moteur :

– Ah ouais, c'est pas croyable, hein ?... Ce salaud de Kosola, il y va !... Quel type !...

VII

Pour le bonheur d'Axel, Siukola dut cesser de venir quelque temps. Il ne restait plus beaucoup d'argent et son aide n'était plus absolument nécessaire, maintenant que les fondations et le socle étaient terminés. Aucun devis précis n'avait été établi, et les calculs qu'Axel avait faits se révélèrent quelque peu optimistes. Il fallut vendre une génisse et un cochon qui avait été réservé pour leurs besoins propres. Les œufs et le beurre disparurent du menu. La situation était embarrassante, car ils prenaient leur repas en commun et il aurait fallu servir à Yanne un repas plus riche. Elina fit comprendre aux enfants qu'il ne fallait pas prendre de beurre, même s'il y en avait sur la table, car il était réservé à leur oncle.

Mais Kaarina et Juhani étaient encore trop jeunes pour cacher leur jeu. La supercherie fut découverte. Elina était confuse, mais Yanne promit qu'il ne toucherait que la moitié de son salaire. Ils lui paieraient le reste quand ils le pourraient.

C'était un peu embarrassant, mais c'était aussi un soulagement.

Yanne se rendait souvent au bourg pour s'occuper de ses fonctions. Depuis l'épisode Siukola, il avait commencé à se déplacer toujours accompagné de quelqu'un qu'il connaissait, car lui aussi avait été menacé.

La commune devait accorder une subvention à la garde civique. Comme les socialistes faisaient de l'obstruction, on menaça de les expulser du conseil municipal.

Un jour où le conseil municipal devait se réunir, une grande foule d'hommes s'était rassemblée devant la mairie. Il en était venu des localités voisines aussi, Päkki ayant battu le rappel. La troupe désigna une délégation. Celle-ci comprenait entre autres le pharmacien et l'instituteur, et elle exigea que les conseillers communistes aussi bien que socialistes soient exclus du conseil municipal. C'est Rautajärvi qui parla, et il expliqua en guise de conclusion :

– Étant donné que les marxistes ne considèrent pas comme leur devoir de défendre le pays, il en découle que, selon le principe juridique finlandais ancestral, ils doivent être démis de toutes leurs fonctions. Car qui ne veut pas accomplir son devoir civique ne peut pas non plus jouir de ses droits civiques.

Au début, Yanne joua la carte de la conciliation, en expliquant que la commune n'avait pas de ressources à consacrer à la défense nationale en raison du chômage et des dépenses qu'il occasionnait sous forme d'aide aux indigents.

– Ce n'est rien d'autre qu'un prétexte. Par le passé, ce peuple savait par les temps difficiles se contenter de pain mêlé d'écorce de pin, tout en veillant à maintenir ses armes en bon état.

Yanne regarda les membres de la délégation et écouta le bruit confus qui provenait de l'entrée et de la cour. Il savait que tout cela avait été orchestré d'avance et il y avait dans sa voix une légère malice quand il poursuivit :

– Eh bien, cette fois, le peuple ne mangera pas d'écorce, tant qu'il existera d'autres solutions. De toute façon, les propriétaires forestiers ne le laisseraient plus gratter leurs arbres comme autrefois, il lui serait donc difficile de s'en servir comme ersatz.

Rautajärvi et les autres membres de la délégation avaient un air décidé et menaçant. Après les dernières paroles de Yanne, l'instituteur dit d'une voix suffisamment forte pour être entendu par la foule qui l'attendait dans l'entrée :

– Les conseils municipaux et le Parlement seront débarrassés des traîtres à la patrie. Le peuple saura trouver les moyens.

En tant que membre de la commission de l'aide aux indigents, Yanne avait été en contact avec de nombreux chômeurs et il avait pu constater dans quelles conditions vivaient leurs familles. Le comportement et les paroles du maître d'école firent disparaître le sourire de ses lèvres :

– Monsieur l'instituteur n'est pas payé pour venir jouer les excités dans cette salle et troubler les travaux d'un organe légal de la commune. Sortez !

À ce moment-là, Päkki se leva.

– Étant donné que les socialistes troublent par leur comportement le bon déroulement de la session du conseil municipal, je propose que celle-ci soit interrompue.

Uolevi déclara que la séance était ajournée et les conseillers des partis bourgeois se retirèrent. Yanne comprit que Uolevi et Päkki avaient fait sortir leurs troupes pour ne pas avoir à prendre position sur les événements.

Il y eut un moment d'indécision et de confusion. Certains exigèrent que les conseillers restent sur place, mais, comme un tumulte se fit entendre dans l'entrée, Yanne ordonna aux siens de quitter la salle par la fenêtre. Il se précipita vers la porte et l'ouvrit. L'entrée était pleine d'hommes inconnus. Rautajärvi et la délégation s'étaient retirés à l'écart, et ils semblaient accompagnés d'autres hommes du bourg. Les inconnus avaient été appelés en renfort de la localité voisine, car ceux-ci auraient moins de scrupules à faire de l'agitation. Yanne connaissait l'un d'eux. C'était le fils d'un fermier, connu pour être prompt à la bagarre, et qui avait mis sa personne et sa voiture au service du mouvement de Lapua pour les enlèvements. Tous les membres du mouvement ne l'approuvaient d'ailleurs pas eux-mêmes, car il avait également la réputation de vendre de l'alcool de contrebande.

– Vous démissionnez ?

– La séance a été interrompue. Aucune décision ne peut être prise.

– La décision est prise. Kivivuori ne passera plus le seuil de cette salle.

L'expression des hommes qui se trouvaient près de la porte montrait que Rautajärvi ne plaisantait pas. Des cris fusaient depuis l'extérieur :

– Foutez-le dehors, ce renard !... Ne laissez pas vous embobiner !... Livrez le garde-chattes aux mains du peuple !...

Une main saisit Yanne par le pan de sa veste, mais il se dégagea, traversa la salle de plusieurs bonds, monta sur le rebord de la fenêtre ouverte et sauta. La foule s'était précipitée dans la salle, mais personne ne suivit Yanne par la fenêtre. Des cris résonnèrent à l'intérieur :

– Contournez la maison... contournez la maison...

Yanne longea le champ de pommes de terre d'Yllö, suivit la rangée de sapins en marchant le dos courbé et se faufila dans la remise à pommes de terre du cordonnier Saari. Il resta là pendant une heure, le pistolet à la main, à écouter le bruit étouffé au dehors.

Les conseillers municipaux qui avaient quitté la salle auparavant étaient allés chercher l'officier de justice. Celui-ci, marchant de long en large, posait des questions absurdes :

– Y a-t-il réellement eu violence ? Quelqu'un a-t-il sorti une arme ?

Puis il déclara à la foule qu'il ne fallait pas troubler le déroulement du conseil municipal et il exhorta les hommes à se disperser. Ceux-ci avaient vainement cherché Yanne, car c'était lui seul qui les intéressait. Ils interrogèrent même les petits garçons qui étaient venus assister en curieux à la scène pour savoir s'ils l'avaient vu. Les enfants savaient parfaitement où il était, mais ils ne le révélèrent pas, car Yanne était le meilleur ami de tous les jeunes garçons du village, grâce à l'attitude amicale et décontractée qu'il adoptait envers eux. Les hommes se dispersèrent, tout en menaçant qu'ils finiraient par retrouver le garde-chattes. Päkki, Uolevi et les autres personnalités avaient disparu, comme s'ils étaient totalement étrangers à l'incident. L'officier de justice n'arrêta personne et ne prit même pas la peine de noter des noms. Quand Yanne se rendit chez lui plus tard le soir, il se justifia en expliquant que le fait de se rassembler et d'envoyer une délégation n'était pas en soi un délit.

– Mais le fait d'interrompre une réunion du conseil municipal, si.

– C'est le président de séance qui l'a interrompue, autant que je sache.

En partant, Yanne dit :

– Je comprends que vous soyez dans une position délicate. Mais vous devriez tout de même éviter de vous rendre complice par passivité, sinon vous allez laisser le pouvoir partir à la dérive. Ce serait plus correct.

L'officier de justice ne répondit rien.

Lorsque le soir du samedi suivant Yanne se prépara à rentrer chez lui, Axel lui suggéra d'attendre le lendemain matin et de partir avec le camion de ramassage du lait ou les gens qui se rendraient à l'église.

– S'ils veulent m'emmener, ils le feront tout aussi bien sur la grand-route que chez moi.

Après l'incident de la mairie, il avait commencé à avoir peur pour de bon. Päkki était venu le voir un soir et, lors de leur tête-à-tête, il avait exigé sans détour que les socialistes, et en particulier Yanne, démissionnent du conseil municipal. La conversation s'était

déroulée sur un ton courtois mais hostile. Päkki avait dit que si Yanne ne le faisait pas de plein gré, on s'arrangerait pour l'évincer du conseil.

– Arrangez-vous, si ça vous chante. Moi je ne partirai pas. Ne t'imagine tout de même pas que ça va se faire si facilement. Il paraît que Kosola a dit que vous pouviez faire ce que vous voulez, mais même vous, vous ne pouvez pas faire plus que ce que *pouvez*. Et vous ne supprimerez pas la démocratie dans ce pays, même si vous multipliez par deux les enlèvements et les passages à tabac. Tu peux être certain qu'on ne laissera pas la dictature s'installer en Finlande, aussi longtemps que le dernier coq chantera sur les ruines de la dernière chaumière.

– On verra. Au plus tard après les élections, tu auras quitté le conseil municipal.

– Te fais pas d'illusions.

Tandis qu'il se rendait au bourg, Yanne avait oublié tout danger. Soudain ce danger se trouva devant lui, sur la colline de Tammikallio. Ensio Töyry apparut sur le bord de la route, en compagnie d'un jeune homme inconnu. Le canon d'un pistolet dans le dos, on lui ordonna de lever les mains. Yanne avait laissé sa propre arme à la maison, mais malgré cela ils fouillèrent ses poches soigneusement.

Sa bicyclette fut déposée à l'écart dans la forêt et Yanne emmené dans une voiture qui attendait derrière un bosquet de sapins proche. Päkki, Rautajärvi et un troisième homme, inconnu de Yanne, attendaient là. Yanne dit en riant à Päkki :

– Tiens donc. Des gars de la province. Tu es parti faire un tour en voiture.

– C'est à peu près ça. On part ensemble, il fait si beau.

Avec quatre hommes sur la banquette, il n'y avait pas beaucoup de place à l'arrière. Ensio se dirigea d'abord vers le bourg, mais peu avant d'arriver au village il bifurqua vers un chemin vicinal étroit qui, par un morceau de forêt, menait à la localité voisine et le long duquel il n'y avait que peu d'habitations.

Päkki était assis à l'avant sur le siège du passager, Rautajärvi et les deux inconnus à l'arrière, Yanne entre eux. Les inconnus sentaient l'alcool.

Yanne réfléchit intensément. Jusqu'où oseraient-ils aller ? Päkki n'était pas un inconnu pour lui, mais Yanne savait qu'il était sans états d'âme et ferait facilement passer leurs relations au second plan. Il connaissait Rautajärvi moins bien, de même qu'Ensio, car, quand Yanne s'était installé au bourg, Ensio était encore un petit garçon, et ils n'avaient pas appris à se connaître.

Pourquoi ces inconnus étaient-ils de la partie ? Étaient-ce des hommes chargés des basses besognes ? Les gens qui connaissaient Yanne hésiteraient peut-être à le tabasser.

Il sentait sans cesse la présence du canon du pistolet dans son flanc. Cela ne l'impressionnait guère, car il savait que ce n'était que de la mise en scène.

Quand ils furent parvenus à une certaine distance de la grand-route, l'un des deux inconnus dit :

– Ça ne ferait pas de mal à monsieur le marxiste de chanter le *Serment sacré.* Allez, vas-y !

Yanne vit dans le rétroviseur que Päkki souriait. Il entama le chant sans aucune hésitation et d'une voix sonore :

Écoute notre serment sacré, ô notre chère Finlande,
Que jamais il ne te soit fait violence,
Nous te protégeons, nous te sacrifions notre sang,
Sois sans crainte, tes fils serrent les rangs.

– Mais c'est que tu chantes bien !

– J'avais un neuf sur dix en chant à l'école.

Au bout de quelques kilomètres, Päkki fit arrêter la voiture. Des deux côtés de la route s'étendait une forêt sombre, et Ensio s'engagea en marche arrière sur un chemin forestier carrossable.

Puis ils marchèrent encore une centaine de mètres, jusqu'à ce que Päkki donne l'ordre de s'arrêter.

– J'imagine que tu sais pourquoi on est ici.

– Aucune idée. À moins que vous n'ayez un jerrycan de gnôle.

– Cette fois, tu ne t'en tireras pas avec des bons mots. Tu vas prononcer le serment de Lapua. Tu jureras de renoncer à toute activité politique, dans la commune et ailleurs.

– Tu comprends bien que ça se fait pas comme ça tout simplement.

– Si, ça se fait.

Päkki sortit de sa poche un bloc-notes et un stylo. Il observait Yanne derrière ses lunettes, et Yanne vit dans son expression une sorte de résolution forcée. Le passage à tabac d'une connaissance de plusieurs années ne semblait donc pas si facile que cela en avait l'air, même si celui-ci était un ennemi.

– Lis ça et signe.

Yanne prit le papier. C'était un texte prérédigé par lequel le signataire s'engageait à renoncer à toutes ses fonctions au sein de la commune.

Yanne observa les environs et réfléchit intensément. Il envisagea l'idée d'une fuite subite. Mais il savait que, bien qu'il fût encore preste et vigoureux malgré ses quarante-huit ans, les jeunes hommes auraient tôt fait de le rattraper. La seule possibilité qu'il avait serait de s'emparer du pistolet que l'un des deux tenait à la main.

– Parlons d'abord de tout ça sans nous énerver. Pour ma part, je suis prêt à renoncer, mais vous comprenez bien que je ne peux pas laisser tout tomber comme ça sans autre forme de procès. La légalité doit avoir son mot à dire, quand même.

– La légalité, elle ne pèse rien. Ta légalité à toi. Les rouges ne peuvent avoir aucun droit légal dans ce pays.

Rautajärvi était resté à l'écart pendant cette conversation. Il était légèrement mal à l'aise, il faut bien le dire, et il dit à Yanne presque sur le ton de la persuasion :

– Kivivuori, il faut que vous compreniez de quoi il retourne. Nous ne faisons pas ça de gaîté de cœur, mais nous n'avons pas le choix. Car nous libérerons ce pays des rouges, quoi qu'il advienne.

Yanne avait senti le ton sur lequel parlait l'instituteur et il tenta d'exploiter la brèche. Il expliqua qu'il était patriote et qu'il avait combattu les communistes dès le début de la révolte. Mais Päkki l'interrompit :

– Tu ferais mieux de comprendre que tu ne pourras pas m'embobiner. Tu signes ou non ? C'est oui ou non.

– Écoute, si on parlait...

– Oui ou non.

– Je peux intervenir au conseil municipal en faveur de cette subvention à la garde civique...

– Oui ou non.

– Je peux faire en sorte d'avoir la majorité...

Päkki fit un signe. Lui-même ne porta pas la main sur Yanne, il se contenta de regarder les autres, qui jetèrent Yanne face contre terre, lui enlevèrent sa veste et baissèrent son pantalon. Ensio cassa une branche de genévrier et l'élagua sommairement. L'un des deux inconnus la prit et frappa d'abord quelques coups. Mais la douleur qu'ils provoquèrent eut l'effet inverse de celui qui était escompté. Yanne reprit du poil de la bête et quand Päkki répéta sa question, il lui répondit :

– Après ce que vous venez de faire, jamais !... Même si vous me réduisez en bouillie.

Il serra les dents mais ne put étouffer un cri de douleur.

– Tu signes ?

L'homme frappait de toutes ses forces :

– On va mettre un peu de couleurs sur le cul du garde-chattes... Alors, t'as toujours envie de défendre le royaume idéal ?...

La douleur embrumait la conscience de Yanne, mais bien que chaque coup lui parût comme un fer brûlant, il ne céda pas. Rautajärvi commençait à être gagné par l'horreur, et il s'agenouilla à côté de Yanne :

– Kivivuori, signez maintenant... Ça vaut mieux... Nous n'avons aucune envie particulière de faire ce genre de choses.

Voyant que Yanne résistait, Päkki serrait les dents et hochait la tête au rythme des coups :

– Allez, vas-y... Il finira par se ramollir.

Les fesses de Yanne étaient en sang et les coups étaient nettement moins douloureux qu'au début, car les marques devenaient insensibles. Päkki leur ordonna d'arrêter et il montra du doigt une fourmilière qui se trouvait à proximité. Les hommes commencèrent à traîner Yanne dans cette direction, mais il se dégagea brusquement. Il réussit presque à se libérer complètement, car les hommes ne le tenaient pas assez fermement, mais ils lui mirent les bras derrière le dos et il se retrouva impuissant.

– Tu signes ?

–... Ja... jamais !

Ils mirent Yanne assis sur la fourmilière, mais cela fut sans grand effet, car la douleur et la souffrance s'étaient étendues à tout le corps et l'étourdissaient au point qu'il ne sentit plus les morsures des fourmis. Il faillit sombrer dans l'inconscience, mais, dans un moment de lucidité, il se dégagea et se releva d'un bond. Ayant pu libérer son bras, il réussit à agripper le visage d'un des hommes qui le tenaient. Sa main tomba sur le nez et une partie de la joue et il serra son poing de toutes ses forces. L'homme était l'un des deux inconnus.

– Aah... Bordel de merde !

Yanne lâcha prise, mais essaya de frapper l'homme de sa main libre. Au même moment, il reçut un coup de crosse sur le maxillaire et il perdit conscience complètement.

Rautajärvi s'affola.

– Mais arrêtez !... Il faut pas aller trop loin quand même !...

Cependant, l'homme au pistolet, furieux, tendit le canon de son arme et il aurait très certainement tiré si Päkki ne l'avait pas pris par la main :

– Non... Laisse tomber.

L'homme donna un coup de pied à Yanne qui gisait inanimé et la troupe s'en alla.

Quand il se réveilla, Yanne était dans un tel état de confusion qu'au début il ne comprit pas ce qui avait bien pu se passer. Il se souvenait seulement d'une tranquille soirée de samedi et qu'il était en train de rentrer chez lui, lorsqu'il se remémora brusquement ce qui s'était produit. Son visage était en sang et enflé. Son derrière le brûlait et il n'y avait pas un seul endroit de son corps qui ne fût douloureux.

Il voulut se lever, mais n'en eut pas la force. Ce n'est qu'après être resté allongé un moment qu'il parvint à se mettre debout, les jambes flageolantes, et qu'il remonta son pantalon. Puis, marchant péniblement sur la route, il se dirigea vers l'habitation la plus proche, qui se trouvait à deux kilomètres. Il marcha longtemps. Le soleil était déjà couché, mais il n'avait aucune idée de l'heure qu'il était, car l'un des coups de pied qu'il avait reçu avait cassé le verre de sa montre et les aiguilles s'étaient arrêtées.

La maison la plus proche était une petite cabane. Yanne avança en titubant dans la cour et frappa à la porte. À l'intérieur, les gens dormaient, car il fallut longtemps avant qu'il entende des bruits de pas et voie un visage apparaître à la fenêtre. Puis il entendit que quelqu'un était sorti dans le vestibule et demandait derrière la porte :

– Qui est là ?

– Yanne Kivivuori. J'aurais besoin d'un peu d'aide.

L'homme était un ouvrier qui habitait là avec sa femme et ses nombreux enfants. Il connaissait Yanne, mais celui-ci ne le connaissait pas.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Ils m'ont tabassé, les salopards... Je crois que j'ai besoin d'un médecin... Mais je ne suis pas en état de me déplacer... Est-ce que je pourrais me faire transporter au bourg ?

– Nous on n'a rien pour ça... Mais si j'allais demander un cheval, chez le voisin ?

Yanne se laissa tomber de tout son long sur le banc de la cuisine, car il ne pouvait pas s'asseoir. La femme et les enfants étaient réveillés également, et pendant que leur mère examinait Yanne avec des cris d'effroi, les enfants se pressaient près de la porte, perplexes et apeurés.

– Mon Dieu, mais qui... Vous avez été dévalisé ?

– Oui, et roué de coups... Est-ce que vous avez vu une voiture passer sur la route ce soir ?

– Les enfants, oui. Ils sont venus à l'intérieur en courant pour dire qu'une grande auto noire était passée.

– Bien. Mais donnez-moi à boire.

La femme lui donna du kvas et Yanne but en gémissant. Lorsque les habitants de la cabane eurent enfin compris que les agresseurs n'étaient pas de simples bandits de grand chemin, mais des partisans du mouvement de Lapua, ils s'occupèrent de Yanne avec empressement. L'homme s'habilla à la hâte et alla chercher le cheval, et sa femme essuya le sang avec un linge mouillé, en parlant de façon volubile, à grand renfort d'exclamations. Les habitants de la cabane étaient socialistes, mais leur ardeur se trouva encore renforcée par le fait qu'ils avaient maintenant l'occasion de soigner

Kivivuori en personne, un grand homme et un grand leader. Qui sait ? Peut-être même que la commune les récompenserait en fournissant des contrats juteux au mari.

– Mon Dieu !... Venez voir vous aussi, les enfants...

Les enfants dévisageaient l'inconnu qui gémissait sur le banc et serrait les dents. La femme voulait aussi laver le sang du derrière de Yanne, mais il refusa. Le simple contact du pantalon le faisait déjà souffrir atrocement. Il demanda aux enfants s'ils avaient reconnu la voiture, mais tout ce qu'ils furent capables de dire, c'est qu'elle était noire. L'un deux prétendit même qu'elle était bleue.

Puis le mari revint, avec le cheval qu'il avait emprunté au voisin le plus proche. Le propriétaire était un petit fermier, et il avait vu la voiture et reconnu ceux qui étaient assis à l'avant, Ensio Töyry et le gendre de Mellola.

– Parfait. On s'arrêtera tout de suite chez lui en partant.

Le fermier regarda avec étonnement Yanne qui se tenait à quatre pattes dans la carriole du dimanche.

– Oui, c'est bien ce que j'ai vu. Je suis prêt à en témoigner sous serment à n'importe qui. Et ma femme l'a vu aussi, et elle connaît très bien Päkki.

– Tâchez de vous rappeler aussi à quoi ressemblait la voiture et l'heure qu'il était.

En cette heure avancée de la nuit, le bourg était désert. Ils se rendirent chez le médecin de la commune, qui, tiré de son sommeil, les reçut sans aménité. Mais quand il eut reconnu le visiteur, il prit une attitude très réservée. Aux explications de Yanne, il se contenta de répliquer par des commentaires banals :

– Ah bon.

– Vous me rédigerez un certificat qui fait état de mes blessures.

– Bon, je vais vous écrire ça.

Mais quand il lut le document, Yanne ne fut pas satisfait.

– « Ecchymoses localisées ». Mais il y en a partout, des ecchymoses ! Et mon derrière est comme un morceau de foie frais. Sans compter ma mâchoire qui est certainement cassée.

– Je ne vois aucune trace de fracture.

– De toute façon, elle est enflée à la suite du coup reçu.

Le médecin compléta l'avis, mais la formulation restait très vague... « Vraisemblablement à la suite d'un coup donné avec un objet contondant »... et le reste du même style.

– Vous voulez qu'on vous emmène à l'hôpital ?

– Oui. Ils ont qu'à payer les soins, puisqu'ils m'ont battu.

Le médecin avait téléphoné à l'hôpital, et on l'attendait sur le porche quand il y arriva. L'infirmière de garde l'emmena dans son cabinet et le déshabilla. Yanne demanda à téléphoner. Sanni avait été inquiète, parce qu'elle pensait bien que Yanne ne resterait pas pour la nuit chez Koskela. Elle se mit à pleurer quand il lui raconta ce qui s'était passé et elle promit de téléphoner aussi à Allan, à Helsinki.

Puis Yanne téléphona à l'officier de justice pour porter plainte.

– Vous êtes sûr qu'il s'agissait bien des personnes que vous avez indiquées ?

– Mais je les connais, voyons !

– Vous êtes absolument sûr ?

– Sûr et certain. Pourquoi j'irai inventer des choses pareilles ?

– Il va y avoir une enquête, bien sûr.

– Ne vaudrait-il pas mieux commencer tout de suite ? Envoyez le policier voir si la voiture est déjà rentrée.

– C'est moi qui m'occupe de l'enquête.

Il avait dit ces mots de façon très peu aimable et il avait raccroché. L'infirmière emmena Yanne dans sa chambre et il se coucha dans le lit, sur le ventre. Cela amusa légèrement l'infirmière, et Yanne la réprimanda :

– Ça donne vraiment pas envie de rire quand on le cul comme de la chair à saucisse.

Pour faire bonne mesure, il le dit en plus sur un ton très grossier, et l'infirmière rougit et se raidit. Elle termina ce qui lui restait à faire sans dire un mot et sortit.

– Quel homme affreux.

L'infirmière avait elle aussi été contaminée par « l'esprit du temps ».

VIII

La nouvelle de l'enlèvement de Yanne fut apportée à Koskela par Allan. Celui-ci travaillait comme stagiaire pour l'été dans un cabinet d'avocats d'Helsinki, mais, après le coup de téléphone de sa mère, il était rentré par le premier train du matin.

Elina pleura, et Axel était furieux.

– Et le chantier de l'étable, qu'est-ce qu'il devient ?

– Je n'en sais rien. Père ne pourra pas travailler avant un certain temps.

– C'est quand même pas croyable, bordel de merde ! Y a donc rien qui les arrête ?

Allan n'était pas intéressé par la politique. Il avait évidemment été en colère en apprenant que son père avait été rossé, mais son école et les camarades qu'il fréquentait lui faisaient presque avoir honte d'avoir un père socialiste. C'est pourquoi il préférait rester à l'écart de la politique.

– Il y en a de tous les bords... avec l'agitation qui règne.

Axel et Elina allèrent rendre visite à Yanne à l'hôpital. Il allait mieux et expliqua qu'il pourrait revenir travailler dans une semaine. Sa chambre débordait de fleurs, car la nouvelle de son agression s'était répandue rapidement au bourg et ses camarades de parti lui apportaient leurs témoignages de sympathie de façon ostentatoire. Mais Yanne se moquait des fleurs et des pâtisseries. Couché sur le ventre dans son lit, il fit part de ses réflexions à Axel :

– Je ne pourrai pas les faire condamner à moins d'avoir des preuves irréfutables. Parce qu'il est évident qu'on ne les condamnera que si c'est la seule solution qui reste.

En gémissant et en serrant les dents, il se retourna et dit :

– Mais j'écraserai ces salopards un jour.

L'affaire fit grand bruit au sein de la haute société. Les gens se téléphonèrent et le dimanche soir le bruit circulait que Yanne s'était battu parce qu'il était ivre, mais qu'il avait inventé l'histoire de l'enlèvement pour exploiter sa bagarre politiquement.

Peu de gens croyaient à cette version des faits, mais elle avait été répandue pour semer le trouble dans les esprits. Le pasteur, au moins, était inquiet :

– Personnellement, je ne peux pas approuver ces enlèvements. La violence ne mène jamais à rien de bon... Au contraire, elle risque de faire capoter le mouvement populaire dans son ensemble.

Hélène se mordit les ongles :

– Oui, bon... Mais comment les empêcher ?... Depuis le début de l'indépendance, ils n'ont cessé de dénigrer tout ce qui a de la valeur. C'est normal qu'on en arrive là.

– Mais il est social-démocrate, quand même !

– Non, il est marxiste. Je ne comprends pas quelle différence tu imagines qu'il y entre les sociaux-démocrates et les communistes. Excepté le fait que les premiers sont plus dangereux, parce que plus insidieux.

Quand les dames du bourg téléphonèrent à la femme du pasteur et lui racontèrent que Yanne était à l'hôpital allongé sur le ventre et le derrière en feu, l'événement prit un tour comique.

Le front soucieux du pasteur lui-même se dérida et il ne put réprimer un sourire :

– Peut-être que ça va lui rabattre le caquet... hé hé...

L'affaire de Yanne ne pouvait cependant pas être étouffée aussi facilement que celle de Siukola. Yanne était un social-démocrate et, parmi les messieurs de la haute société et même les propriétaires, tous n'acceptaient pas qu'un social-démocrate soit enlevé et battu. Mais quand l'officier de justice alla voir Päkki, celui-ci lui déclara sans ambages :

– Moi je n'avoue rien et je n'avouerai rien, ni aucun de nous autres.

– Mais je ne peux pas passer l'éponge comme ça sur cette histoire. Pourquoi tu n'as pas confié ça à des types venant de l'extérieur ?

– Parce cette anguille aurait réussi à les embobiner et à en réchapper... Fais comme tu l'entends, mais il n'y aura pas d'aveux.

La police passa chez Töyry, où l'on reconnut qu'Ensio était sorti en voiture ce soir-là, mais les autres ne savaient pas dans quel but, et Ensio affirma qu'il était simplement allé se promener.

L'officier de justice annonça à Yanne que l'enquête se poursuivait, mais qu'elle n'avait donné aucun résultat. Les seuls témoins étaient la famille qui habitait la cabane et le fermier et sa femme,

qui avaient prêté le cheval pour amener Yanne à l'hôpital. Le fermier témoigna qu'il avait vu Töyry et le gendre de Mellola assis à l'avant de la voiture.

L'officier de justice établit le procès-verbal et il répéta sans arrêt, en regardant le couple d'un air menaçant :

– Vous êtes absolument certains ?

– Absolument certains.

– Vous ne pouvez pas vous être trompés ?

– Non, on ne s'est pas trompés. La voiture allait lentement à cause du virage devant notre cour, et moi je regardais depuis la grange. Il n'y avait pas plus de dix mètres de distance.

– Et qui était assis à l'arrière ?

– Il y avait des hommes, mais je n'ai pas bien regardé. Et on les voyait pas tellement bien, parce qu'ils étaient adossés sur le siège.

– Vous n'avez donc pas vu M. Kivivuori dans cette voiture ?

– On l'a pas si bien vu.

– Vous ne pouvez donc pas témoigner que Kivivuori était bien dans cette voiture.

– Il a dit qu'il y était.

– Oui, c'est ce qu'il affirme. Mais la question n'est pas là. La question est de savoir si vous l'avez bien vu dans cette voiture.

– Ben non, à vrai dire. J'ai pas si bien regardé à l'arrière...

– Donc vous pensez simplement que Kivivuori était dans la voiture.

– Ben oui, puisqu'il l'a dit.

– Vous n'avez donc pas vu Kivivuori dans la voiture. Et est-ce que vous avez vu d'autres voitures passer devant chez vous samedi soir ?

– Non. Il n'y a pas de voitures qui passent devant chez nous... Parfois, rarement.

– Vous avez regardé en direction de la route toute la soirée ?

– Non.

– Il n'est donc pas impossible qu'une autre voiture ait pu passer.

– Je ne pense pas. On entend bien le bruit de la route jusque chez nous.

– Mais vous ne pouvez pas l'affirmer avec certitude ?

– Ben non.

L'homme commençait à être de moins en moins sûr de lui-même. Qu'est-ce que c'est, cette histoire ? se demandait-il. Il n'allait tout de même devoir supporter des conséquences imprévues. La peur ancestrale du forestier devant la justice se réveilla. Peut-être que l'affaire n'était pas si simple qu'elle en avait l'air, après tout. La seule chose qu'il pouvait jurer, c'était que Töyry et Päkki étaient assis à l'avant de la voiture.

L'affaire en resta là. Le procès aurait lieu en automne.

Une semaine plus tard, Yanne revint sur le chantier de l'étable. Toutefois, le travail avançait lentement. De temps à autre, le maître-maçon baissait son pantalon et se mettait à genoux sur l'échafaudage, et Vilho devait lui rajuster son pansement.

Chapitre VI

I

Le maître maçon se remettait peu à peu, mais cette fois c'est le maître d'œuvre qui commençait à avoir des problèmes, car l'argent commençait à manquer. Il fallut prendre un emprunt contre hypothèque, car il fallait construire le toit et terminer l'étable au moins de telle sorte qu'on puisse y faire rentrer le bétail pour l'hiver. Beaucoup de choses restèrent inachevées. Il n'y avait pas encore de pompe pour l'eau. Les stalles n'étaient pas prêtes, et bien d'autres travaux seraient nécessaires encore. Axel n'avait pourtant pas de regrets quand il regardait le bâtiment qui se dressait fièrement.

– Y a des murs et un toit quand même, et c'est sans doute ça qui compte le plus.

La moitié du salaire de Yanne n'avait pas été payée, et, en partie pour cette raison, Axel promit d'aller voter aux élections quand Yanne insista pour qu'il le fasse. Il avait cependant demandé d'un air malin :

– Comment tu sauras pour qui je vais voter ?

– Du moment que tu votes à gauche, peu importe.

En réalité, cette conversation signifiait qu'Axel voterait pour Yanne, qui était de nouveau candidat, bien qu'il eût peu de chances d'être élu, car les voix iraient aux ténors du parti à Helsinki.

Axel expliqua à Elina :

– On y va au moins pour cette fois. Qui sait, il sera peut-être élu... Il nous a bien aidés, avec cette étable.

Leurs réticences s'évanouirent lorsque la question des élections devint en quelque sorte une affaire de famille.

Axel avait décidé d'aller voter, mais il n'avait absolument aucune envie de prendre part au travail électoral. Otto lui avait demandé de l'aider à organiser des meetings pour les candidats sociaux-démocrates, mais il avait refusé. La terreur que faisait régner le mouvement de Lapua avait incité le vieux Kivivuori à prendre une part plus active que d'habitude. Il distribuait des tracts et clouait des

affiches sur les murs, il en mit même sur le mur de la grange du domaine, d'où l'agronome les fit arracher.

Siukola, en tant que membre de l'association ouvrière, distribuait des tracts avec zèle. Rautajärvi ne voyait pas cela d'un bon œil et un jour il alla chez Kivivuori. Au début, il prit un ton conciliant, d'autant qu'Anna l'avait accueilli avec respect en lui faisant une révérence et en lui proposant un siège. Rautajärvi fit savoir que le meeting des socialistes ne pourrait pas se tenir à la maison de l'association ouvrière et que, si on tentait de le faire, la maison serait fermée.

– Qui est-ce qui la fermera ?

– Vous avez admis Siukola comme membre de l'association, ce qui fait que l'association a maintenant statut d'organisation communiste.

– C'est une association cent pour cent sociale-démocrate.

– De nom, oui. Mais comme elle admet des communistes dans ses rangs, cela signifie qu'elle a été infiltrée, et son fonctionnement ne peut plus être toléré.

Comme Otto avait une attitude très arrogante, Rautajärvi perdit contenance et, malgré la présence d'Anna, il dit au moment de partir :

– Aucun meeting ne se tiendra dans la maison de l'association. Tenez-vous-le pour dit.

Deux jours plus tard, Elias Kankaanpää vint à Kivivuori :

– C'est qui les connards qui ont cassé les fenêtres et abattu le mur de la maison de l'association ouvrière ?

Otto se rendit sur place pour constater les dégâts. Les fenêtres avaient effectivement été cassées depuis l'extérieur et on avait même arraché le cadre de certaines d'entre elles. Le four avait été démoli et était inutilisable, et on avait jeté des briques dans la cheminée.

Otto croisa Rautajärvi pendant sa course quotidienne. Sur un signe qu'il fit, l'instituteur s'arrêta, tout en continuant de courir sur place devant lui, en haletant :

– Est-ce que monsieur l'instituteur fait partie des bénévoles qui ont démoli la maison de l'association ouvrière ?

– Non. Mais pour dire la vérité, je participe à leur action en pensées. Je considère que c'est un acte hautement patriotique.

– Et qui a participé alors en actes, si je puis dire ?

– Je ne sais pas, et même si je le savais, je ne vous le dirais pas.

– Moi je sais.

L'instituteur courait toujours sur place, il secouait même les mains pour se détendre les poignets, et il dit :

– Vous verrez que la colère du peuple provoquera d'autres actions similaires. Ces maisons n'auraient jamais dû être construites dans ce pays. Mais il n'est pas encore trop tard pour les raser.

Et, sur un sprint forcené, il reprit sa course.

Il n'avait effectivement pas pris part aux actes de vandalisme perpétrés contre la maison de l'association ouvrière, mais il savait qu'ils avaient été commis par quatre personnes venant de Hollonkulma. Il avait jugé préférable de rester en dehors de cela, car l'opération devait être menée discrètement et il n'aimait pas mentir. Il aurait aussi voulu avouer l'enlèvement de Yanne, mais Päkki le lui défendit formellement. Cacher quelque chose, garder le secret et, surtout, faire un faux serment étaient des choses auxquelles Rautajärvi répugnait.

– Le fait de se cacher n'est pas digne du paysan finlandais. Je suis prêt à refaire ce que nous avons fait, mais je suis aussi prêt à en répondre.

– Les questions d'honneur ne pèsent rien face aux marxistes. En plus, si maintenant tu décidais d'aller avouer, ça fera une mauvaise propagande électorale, et ça aura aussi d'autres conséquences négatives.

Rautajärvi céda. Il avait pourtant déjà concocté un discours qu'il comptait faire au tribunal : « Il était un temps où le peuple gémissait sous le joug de l'oppresseur. L'injustice et la traîtrise régnaient. Mais c'est alors que Jaakko Ilkka, de son peuple le fils le plus noble, surgit dans les ténèbres du désespoir et dit : "Nul ne peut obtenir justice dans son pays s'il ne la demande pas soi-même"... »

Il serait allé dans la salle d'audience en bottes lapones et chandail à l'ostrobotnienne.

Mais Päkki était un esprit trop calculateur. Derrière ses lunettes, il évaluait les choses de son regard froid.

Otto téléphona à Yanne du magasin et il relata les événements, tandis que le marchand écoutait avec un sourire où transparaissait une joie maligne. Yanne promit de porter plainte chez l'officier de justice, mais ajouta en guise de conclusion :

– On porte plainte pour la forme. Parce que pour ce qui est de l'enquête, c'est un peu comme quand on répare un filet de pêche. On cherche le trou, et on ne trouve rien.

La police fit les constatations d'usage et interrogea quelques personnes, mais, effectivement, elle ne trouva rien, et la réponse de l'officier de justice à Yanne, qui voulait savoir où en était l'enquête ne sortait pas de l'ordinaire non plus :

– Il n'y a pas d'éléments nouveaux. Mais l'enquête se poursuit.

L'officier de justice s'était pourtant plaint auprès des puissants de la commune de la position impossible où il se trouvait, il s'était même une fois mis en colère. Mais les pressions qui s'exercèrent sur lui eurent raison de sa résistance. Päkki lui dit un jour en tête-à-tête sans détours :

– Ne te mets pas en travers de notre chemin dans cette affaire. On ira jusqu'au bout, sans se préoccuper des obstacles. Pas même de toi.

Le jour des élections, près de la maison de la garde civique, une « garde blanche électorale » était en faction. Elle était composée de Rautajärvi, Ensio Töyry et Tauno Hollo. L'instituteur arrêtait chaque électeur qui passait :

– Pour qui comptez-vous voter ?

Les gens de son bord disaient le nom du candidat, mais, si la réponse était vague ou évasive, Rautajärvi savait que la voix irait aux « marxistes ». Du reste, il y avait des gens dont ils connaissaient la position, même sans leur demander leurs intentions de vote.

Preeti dit sans détour :

– Je vais voter pour Kivivuori. Vu que c'est une connaissance.

– Voyons, Leppänen, comment pouvez-vous donner votre voix à un traître à la patrie ? Vous ne comprenez donc pas ce qui est en jeu ?

– Ben moi, la comprenette... et puis ma mémoire est devenue bien mauvaise...

Preeti s'en alla et l'instituteur resta perplexe pendant un moment, ne sachant quoi penser des intentions du bonhomme. Quand il demanda à Elias pour qui il comptait voter, celui-ci répondit :

– C'est un grand secret. Un secret d'État.

– Allons donc, le choix de Kankaanpää n'est un secret pour personne. C'est le choix de Moscou.

– Inutile de vous fatiguer. Elkou ne dira rien.

Ils ne demandèrent pas à Siukola pour qui il allait voter, et Rautajärvi prétendit même qu'il n'avait pas le droit de vote.

– Pour l'instant, si... Et je compte bien voter. On n'est pas encore dans le corporatisme. Pas encore, ça je peux vous le dire.

Mais Siukola passa son chemin prestement, car depuis son enlèvement il avait commencé à avoir peur.

Axel vint accompagné d'Elina et d'Alma. Rautajärvi hésita d'abord, mais il les arrêta malgré tout :

– Nous sommes ici pour faire comprendre aux électeurs l'importance de ces élections pour la patrie. Il faut voter pour des candidats décidés à mettre fin aux activités publiques qui mettent la patrie en danger.

– Ah !

– Vous aussi, Koskela, vous n'auriez pas intérêt à réfléchir à deux fois ? Vous ne voulez tout de même pas vous retrouver dans un kolkhoze ?

– Ah bon, ça existe des trucs pareils ?

Axel ne resta pas à discuter. Il poursuivit son chemin vers le bureau de vote. On lui annonça que son nom ne figurait pas sur les listes électorales.

– Vous avez été privé de vos droits civiques.

– Ils m'ont été redonnés officiellement, je vous assure.

– Dans ce cas, pourquoi ne vous êtes-vous pas occupé de vous faire inscrire sur les listes électorales ?

– Il y a sans doute quelqu'un qui a fait en sorte que mon nom n'y figure pas.

Elina et Alma purent voter. À vrai dire, Axel n'était pas vraiment fâché que son nom ne figure pas sur la liste. Il était allé voter surtout en raison de la promesse faite à Yanne. De toute façon, cette fois

non plus Yanne ne fut pas élu au Parlement. Les partis bourgeois avaient remporté une victoire écrasante, essentiellement parce que l'activité des communistes avait été interdite. Rautajärvi faisait le fier dans le magasin :

– Le peuple relève la tête, le peuple relève la tête.

II

C'est alors que tout le pays fut secoué. L'ancien président Ståhlberg fut enlevé sur l'ordre de hautes autorités militaires. On trouva rapidement les coupables, car pour une fois la police fit diligence. Pendant un temps, même au presbytère, on ne sut que penser. Le pasteur fit des remontrances à sa femme qui tentait de justifier cette action :

– Cette fois, ils dépassent les bornes !... On s'est engagé dans une voie qui... une voie qui... cela va semer la zizanie dans le front de droite...

Lorsqu'Ilmari vint à la maison en permission, une violente dispute éclata entre le père et le fils, car ce dernier approuvait l'enlèvement sans réserve :

– C'est lui précisément qui est à l'origine de tout le mal. Il a favorisé et protégé le marxisme. Il a même torpillé l'occupation de la Carélie orientale. Personnellement, je ne vois pas une seule action visant à la prospérité de ce pays qu'il n'ait tenté de contrer. À commencer par les bataillons de chasseurs...

– Mais tu t'imagines que le front de la bourgeoisie peut rester uni après un tel acte ? Et cet enlèvement, c'est déjà complètement absurde en soi...

– Pourquoi est-ce qu'il mériterait un meilleur traitement que le premier communiste venu ? S'il est nuisible pour le pays, le fait qu'il soit d'un parti bourgeois ne change rien à l'affaire, au contraire, c'est une circonstance aggravante.

Le pasteur n'eut cependant pas envie de se disputer plus longtemps. L'air découragé, il sortit pour nourrir les mésanges. Mais sa femme et Ilmari continuèrent de discuter à deux de cette affaire et, à sa mère, Ilmari dévoila le fond de sa pensée :

– Il est impossible de se débarrasser de cette démocratie par des voies légales. C'est maintenant évident. Il y a trop de rose chez les conservateurs. Ce qui nous laisse une seule alternative : soit remédier à cet état de choses par la force, soit laisser faire. Il faut choisir entre les deux. Le reste, c'est faire du vent pour rien.

– Oui, tu as raison. Le patriotisme illégal vaut toujours mieux que la légalité antipatriotique. Moi je suis déçue de Svinhufvud. Il hésite, il balance. Kosola me paraît le seul homme qui sache ce qu'il veut.

Ilmari n'était cependant pas du même avis :

– Kosola n'est pas un homme à la mesure de la situation. C'est un bon étendard sous lequel on peut rassembler les paysans, mais c'est tout ce dont il est capable. Svinhufvud ou Mannerheim. Plutôt Mannerheim, je dirais. Mais ni l'un ni l'autre ne peuvent prendre l'initiative. Il faut que d'autres mettent tout en place pour eux, après quoi ils se contenteront de prendre acte, et ils prendront le commandement.

Ilmari se leva, alla à la fenêtre, et après avoir regardé un moment dans la cour, où son père jetait des miettes de pain sur une mangeoire pour oiseaux placée sur un pieu, il se tourna vers sa mère et dit :

– Les gens sont bizarres. Ils attendent que quelque chose se passe tout seul, sans action. Ils s'imaginent qu'il suffit de faire du bruit, organiser des manifestations, des meetings, pour que la Finlande devienne un grand pays, et qu'Olonets soit libérée... Mais rien de cela ne se produira sans que quelqu'un fasse quelque chose...

Il regarda sa mère un instant, comme pour évaluer ses capacités :

– Père a toujours été un peu déchiré spirituellement... Il pense à contretemps. Toi au contraire tu es une femme intelligente et qui sait ce qu'elle veut. Il faut que tu sois des nôtres. Mais souviens-toi : pas un mot à père de ce que je te raconte maintenant. J'ai l'intention de me mettre au service de la garde civique. Il faut l'infiltrer en plaçant des hommes de confiance à tous les postes d'importance et s'arranger pour évincer les indécis. L'armée est une institution rigide et pesante et elle ne convient pas à nos objectifs. Mais, quand la garde civique sera entre nos mains, tout ira comme sur des roulettes.

La femme du pasteur se mordait les ongles. Elle avait du mal à se représenter la situation aussi crûment. C'était une chose de discuter et de faire des projets, et tout autre chose de passer à l'action. Elle fit part de ses réserves à Ilmari, qui rétorqua :

– J'ai parlé de ça avec Päkki. C'est un homme de confiance. Rautajärvi, par contre, ne doit pas être mis dans le secret. C'est un naïf et il finira de toute façon par raconter à tout le monde ce qu'il sait.

– Et moi, qu'est-ce que je devrai faire ?

– Pour commencer, façonner les mentalités, sans en avoir l'air. Chez les lottas, il faut que tu commences l'épuration avec les moyens adéquats. Päkki se charge de le faire au sein de la garde civique.

– Qu'est-ce qui a déjà été fait jusqu'à présent ?

– Rien, pour l'instant. Tout ça, c'est seulement des idées en l'air.

Le pasteur rentra.

– Les corneilles chipent toutes les miettes. Il n'y a pas d'oiseau plus détestable. Même leur voix. Chaque fois que je vois une corneille, je mets en doute les intentions divines.

– « Vivre et laisser vivre ». N'est-ce pas de Goethe ?

– Je crois, oui.

– Autrement dit, il faut laisser les voleurs manger les boules de graisse des petits oiseaux. Pauvres mésanges. C'est comme la Finlande : une petite mésange qui risque de se faire manger par une grande corneille, si on ne met pas un peu de phosphore dans la graisse.

– Ah non ! Tout devient politique, maintenant... Je commence à en avoir assez. Ça va être bientôt l'heure de manger...

Hélène alla dans la cuisine. Son mari s'assit dans un fauteuil et prit le journal. Ilmari faisait les cent pas d'une fenêtre à l'autre. Tout en lisant, le pasteur dit :

– J'ai un cahier d'images à découper pour Maria. Il faudra que je pense à te le donner quand tu t'en iras.

– Merci beaucoup. Tu ne devrais pas la gâter avec tous ces jouets.

Ilmari reprit ses déambulations et se mit à fredonner :

Dans les derniers instants du soir,
Les souvenirs me reviennent.
De Kulnevitsa je te dis l'histoire

Dont tous se souviennent.
Homme du peuple véritable
Qui sut vivre et mourir,
Combattant admirable,
Qui savait boire avec plaisir.

L'affaire de l'enlèvement de Yanne fut jugée lors de la séance d'automne du tribunal. En ce qui concernait Siukola, en revanche, l'officier de justice avait refusé de saisir la justice, et les recours étaient restés sans effet.

Comme le voulait la tradition, le tribunal siégeait à la mairie, et l'affaire de Yanne avait attiré un public nombreux. Comme Rautajärvi aurait bien été capable de révéler quelque chose par mégarde, illuminé comme il l'était, on s'était arrangé pour qu'il ne soit pas impliqué. Seuls étaient inculpés Päkki, Ensio Töyry et les deux hommes de la commune voisine qui avaient participé à l'enlèvement. Sur les exigences de Päkki, l'officier de justice avait accepté de laisser Rautajärvi en dehors de l'affaire.

Dans la cour de la mairie, il y avait beaucoup de sympathisants du mouvement de Lapua et, lorsque les inculpés arrivèrent de la ferme de Mellola, Rautajärvi, qui se tenait dans la foule, entonna un chant auquel les autres se joignirent :

Écoute notre serment sacré, ô notre chère Finlande...

On entendit dans la foule quelques hourras et quelques vivats, mais quand, peu après, Yanne arriva, les gens grondèrent d'un air menaçant :

– Quel culot !... Sa place serait en prison...

Dans la cour se trouvait un marchand ambulant d'Ostrobotnie qui était arrivé par hasard dans la localité. Il vendait des sifflets à eau en forme de coq et des plats en terre cuite. Cela faisait un certain temps qu'il faisait du porte à porte dans la commune et bientôt une rumeur se répandit dans la haute société :

– Il est en mission secrète... Ce n'est pas un vrai marchand. C'est un déguisement. Mais il faut lui acheter de la marchandise pour éviter d'éventer le secret. Il était déjà marchand de poterie dans les années où il était militant. Il dit qu'il a vendu des plats en terre cuite au nez et à la barbe des gendarmes, qui ignoraient qu'il était en mission secrète.

L'Ostrobotnien écoula sa marchandise rapidement, et bientôt on vit chez tous les sympathisants du mouvement de Lapua trôner dans le buffet une rangée de plats en terre cuite et de sifflets en forme de coq. Il alla commander une nouvelle livraison à la gare, et il continua à faire des affaires. Dans de nombreuses maisons où il alla vendre sa marchandise, on l'invita à manger et on fut aux petits soins pour lui. L'homme ne savait pas se servir d'un couteau et d'une fourchette. Les gens de la bonne société le regardaient avec ravissement étaler le beurre sur le pain avec son grand coutelas.

– J'ai pas appris à faire des chichis.

– C'est ainsi qu'ils sont. Comment ont-ils acquis cette simplicité fruste et mâle à la fois ?

Rautajärvi le garda deux jours chez lui et il le montra à ses enfants, qui étaient maintenant au nombre de trois :

– Regardez, les enfants, ce monsieur est ostrobotnien.

Le soir, il emmena l'homme à l'écart dans une autre pièce :

– Alors, des nouvelles importantes ?

Le marchand roula des yeux.

– J'avions point entendu parler de rien.

L'instituteur chuchota :

– Si vous êtes lié par un serment, je ne vous demanderai évidemment pas de le trahir.

Le colporteur pinça les lèvres, regarda l'instituteur du coin de l'œil et dit après un long moment de réflexion :

– Entre nous, hein. Va y avoir un chamboulement... Mais s'il y a la moindre fuite, monsieur l'instituteur sera dans une belle mouise.

Rautajärvi lui tendit la main :

– Topez là : c'est la pogne d'un paysan finlandais !

Ils se serrèrent la main et sortirent de la pièce.

Le marchand ambulant se tenait dans la cour de la mairie, les mains dans les poches, les jambes écartées. Les gens chuchotaient :

– Il y a un Ostrobotnien parmi nous... Un envoyé de Kosola... On va voir ce qui va se passer... Peut-être qu'ils vont frapper du poing sur la table devant le juge.

– Il a dit « Diantre »... Je l'ai entendu à l'instant. On dit plus comme ça par chez nous.

Après quelques affaires mineures, le tribunal examina celle de l'enlèvement de Yanne. L'officier de justice, qui faisait office de procureur, lut l'acte d'accusation. Il était rédigé en des termes on ne peut plus vagues, si bien que lorsqu'il en eut terminé la lecture, il sembla presque insolite qu'il réclame une condamnation pour enlèvement arbitraire et agression avérée.

Les accusés nièrent. Ensio reconnut être passé ce soir-là sur la route en question, mais seul.

– Où alliez-vous ?

– C'est une affaire personnelle.

– Que voulez-vous dire ?

– Je ne veux pas le dire parce que cela concerne aussi une autre personne.

C'est l'avocat de la défense qui avait eu l'idée de cette réponse, et le juge l'accepta en souriant d'un air bienveillant :

– Autrement dit, vous n'en êtes pas encore à publier les bans.

Puis ce fut le tour de Päkki :

– Qu'avez-vous à dire au sujet de ces accusations ?

– Rien de plus que ce qui est inscrit dans le procès-verbal. Je ne comprends même pas comment une telle accusation est possible. La seule explication plausible, c'est qu'il y a effectivement eu enlèvement, mais que, pour des raisons politiques sur lesquelles je ne m'attarderai pas, le plaignant a fait une fausse dénonciation. Il est notoire qu'il a été victime de violences physiques ce soir-là, mais à l'occasion de quel déplacement ? Ça, je n'en sais rien, et je n'ai aucun moyen de le savoir.

Les accusés étaient défendus par un avocat connu, qui affichait ouvertement ses sympathies pour le mouvement de Lapua.

« Monsieur le Président, la seule preuve tangible des actes reprochés aux accusés est le fait que le plaignant a effectivement été agressé physiquement. Mais il ne suffit pas que quelqu'un soit victime d'une agression, encore faut-il prouver qui en est l'auteur. La seule chose que les témoins soient en mesure de dire, c'est qu'ils ont vu une voiture passer sur la route. Ils affirment avoir vu les accusés Päkki et Töyry assis à l'avant de celle-ci. En revanche, ils ne savent pas qui était assis à l'arrière. Peut-être n'y avait-il personne, comme c'était bel et bien le cas. Mais comment a-t-on réussi à embarquer

l'accusé Päkki dans cette voiture ? D'où émane cette accusation contre une personne jouissant de l'estime générale ? N'est-ce pas là l'illustration de la totale absence de scrupules qui nous permet de comprendre pour quelle raison des enlèvements ont été perpétrés en maints endroits dans le pays ? Une démagogie éhontée, de fausses dénonciations, une indifférence totale à l'égard des lois de notre pays, la profanation des sentiments patriotiques et religieux. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre que des jeunes gens à l'esprit échauffé aient pu perdre la tête et prendre la justice dans leurs propres mains.

« Et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que de telles choses se produisent réellement. Toutefois, dans l'affaire qui nous occupe, il est manifeste que l'accusation est sans fondement, car aucune preuve ne vient l'étayer. On a vu une voiture. Mais personne n'a vu le plaignant dans la voiture. De quel droit ose-t-on affirmer, dans ce cas, qu'il était dans la voiture de M. Töyry ? Il n'existe pas le moindre début de preuve. Admettons qu'on n'ait pas vu d'autres voitures passer ce soir-là et sur cette route-là. Mais le fait qu'on n'en ait pas vu ne signifie pas qu'il n'en soit pas passé. »

Les deux couples furent ensuite entendus comme témoins. D'abord l'ouvrier qui avait transporté Yanne au bourg et sa femme, puis le petit fermier à qui ils avaient emprunté le cheval.

Le témoignage du couple habitant dans la cabane n'apporta aucun élément décisif. Ils relatèrent uniquement ce que les enfants avaient vu, et l'avocat de la défense n'eut aucune peine à montrer que leur témoignage était sans valeur.

– Mais en quoi consiste donc ce témoignage ? Une bande d'enfants a vu une voiture passer sur la route, et les témoins, quant à eux, ont vu le plaignant arriver en sang dans leur cour. Personne n'a nié qu'une voiture soit passée sur la route, et l'agression dont le plaignant a été victime est aussi un fait avéré. Mais, j'insiste fortement sur ce point, tout cela ne nous renseigne nullement sur l'auteur de l'agression.

Le couple de fermiers répéta les informations données dans sa déposition. Le juge les regarda avec sévérité :

– N'oubliez pas que vous venez de prêter serment. Pensez à ce que cela signifie. Avez-vous vu le maçon Yanne Kivivuori dans la voiture en question ?

– Non, je ne dirais pas... Je n'ai pas bien vu qui était à l'arrière... Il y avait des hommes.

– Vous êtes certain ?

– Oui, c'est ce que j'ai vu.

– Combien étaient-ils ?

– Je ne les ai pas comptés. Il y en avait plusieurs... Trois ou quatre.

– Avez-vous reconnu quelqu'un parmi ces hommes ?

– Je n'ai pas bien vu, à l'arrière... Mais à l'avant, il y avait Töyry et Päkki.

– Est-ce que vous connaissez bien M. Päkki ?

– Pas personnellement... Mais je l'ai vu ici, au bourg, et plus d'une fois.

– Êtes-vous absolument certain qu'il s'agissait de la même personne ?

– Ah oui, ça en avait l'air.

– Écoutez-moi bien. Moi je ne veux que des informations certaines. Soit vous avez vu M. Päkki, soit vous ne l'avez pas vu. Il ne faut pas mêler les impressions et les certitudes. Donc, êtes-vous absolument certain que vous pouvez identifier de façon précise une personne, que vous avez vue de temps en temps en passant, compte tenu du fait qu'une voiture roule tout de même à une certaine vitesse ?

La voix et les paroles du fermier devenaient de plus en plus hésitantes. Il jetait des coups d'œil apeurés dans la pièce à la recherche d'un soutien quelconque, et finit par déclarer :

– Oui. J'ai eu l'impression de voir Päkki... C'est tout ce que je peux dire.

L'interrogatoire en resta là.

Yanne était représenté par lui-même

– Nous pouvons constater tout de suite que la défense repose sur des bases précaires. On tente de nous faire croire à une théorie selon laquelle j'aurais été enlevé et transporté dans une voiture différente – que personne n'a vue, en plus. Alors que la voiture de

Töyry a été vue par deux témoins, si on ne tient pas compte des enfants. Töyry affirme qu'il était seul dans la voiture, alors que les témoins ont vu une voiture pleine de monde, et même reconnu Töyry et Päkki assis à l'avant. Et même si l'on admettait que le témoin se soit trompé sur la personne de Päkki, ce qui est bien sûr faux, il reste qu'il y avait bien quelqu'un dans la voiture. Töyry n'était pas seul. Quelqu'un ici donne des informations fausses, et quelqu'un a fait un faux serment. Je laisse à l'appréciation de M. le Président de décider de qui il s'agit.

« On reconnaît, certes, que Töyry a roulé sur cette route le soir en question, car il semble impossible de le nier. Mais on essaye de faire croire que les témoins ont peut-être confondu deux voitures : dans l'une Töyry aurait été seul, dans l'autre il y aurait eu des gens inconnus. Ou que peut-être les témoins n'ont vu que cette dernière, et que ce n'est que sur la base de mes accusations qu'ils imaginent y avoir vu Töyry et Päkki. Qui croit-on abuser avec de telles allégations ?

« L'avocat de la défense a invoqué le fait que l'accusé est une personne qui jouit de la confiance générale. La confiance que telle personne a en telle autre est évidemment une chose toute relative, mais admettons. Il semble pourtant maintenant que l'estime générale ne signifie pas grand-chose. Les personnes chargées des hautes missions de l'État doivent jouir d'une confiance générale non négligeable, comme c'est le cas par exemple du chef de l'état-major, ce qui n'a pas empêché ce dernier de donner l'ordre d'enlever un ancien chef d'État respecté de tous. Le gardien suprême de l'ordre public, autrement dit le ministre de l'Intérieur, doit jouir d'une confiance générale non négligeable, et cela ne l'a pas empêché de recevoir avec les honneurs un grand nombre de personnes qui s'étaient déclarées complices de l'enlèvement, et même de poser avec elles pour une photo. C'est la première fois dans l'histoire, à ma connaissance, que l'autorité suprême de l'ordre public se fait prendre en photo avec des candidats au bagne, et qu'elle déclare par-dessus le marché que la justice tiendra compte des motifs patriotiques de l'acte.

– Le plaignant est prié de ne pas s'écarter du sujet.

– Je ne fais qu'éclairer le contexte. Le manque d'assurance des témoins est dû en partie à la crainte, et en partie à l'ignorance. Un

état d'esprit qu'ont engendré les plus hautes sphères de l'État en « comprenant » les motifs patriotiques des crimes.

– Si le plaignant n'arrête pas de...

Les paroles du juge furent interrompues par le bruit qui provenait de l'entrée.

– Nous exigeons la suspension du procès !... Nous ne laisserons pas accuser les fils les plus méritants de la patrie sur la base des dénonciations des marxistes... C'est une honte ! Les accusés doivent être relaxés immédiatement.

Un mouvement de confusion se fit dans la salle d'audience même. Le juge se leva, frappa sur la table et cria :

– Silence... Si là-bas dans le couloir vous ne...

L'officier de justice alla dans l'entrée. Deux voitures avaient déposé dans la cour une bande d'hommes inconnus, qui tentaient d'entrer de force dans le tribunal et avaient l'air menaçants. Rautajärvi avait d'abord essayé de les raisonner, mais, quand les hommes de la commune même se joignirent aux arrivants, il les imita, avec toute son ardeur.

L'officier de justice éleva la voix :

– Si vous ne faites pas silence, je fais évacuer l'entrée.

– Qui c'est qui va faire évacuer ? Il est où, le type ? Si c'est comme ça, alors on vide aussi la salle d'audience.

Rautajärvi se tenait devant la troupe et il dit à l'officier de justice :

– La colère des patriotes ne peut pas être contenue. Nous exigeons la relaxe immédiate des accusés. Nous ne pouvons pas rester les bras croisés pendant que nos camardes sont accusés de patriotisme sur la base de dénonciations marxistes.

– Vous ne pouvez pas troubler le déroulement du procès... Je suis sûr qu'ils seront relaxés, mais c'est à la justice de le faire.

Cependant, l'excitation des arrivants s'était communiquée aux gens du lieu. La foule se pressait devant la porte. L'agent de police, inquiet et nerveux, écartait les bras pour barrer le passage, tout en jetant des regards à l'officier de justice comme pour lui demander de l'aide. Celui-ci s'efforça de parler d'une voix rassurante, en promettant que le tribunal relaxerait les accusés, mais des cris de plus en plus menaçants se faisaient entendre à l'arrière.

– On traîne dans la boue les membres actifs du mouvement... C'est des rouges à la solde des Rousskis qui siègent au tribunal, ou quoi ? Est-ce qu'on a jamais condamné quelqu'un pour patriotisme ?... À l'époque de la domination des Rousskis, ouais... C'est donc les Rousskis qui administrent la justice ici, puisqu'on se fait accuser pour patriotisme ?

L'officier de justice dit à Rautajärvi d'un ton à la fois furieux et implorant :

– ... Essaye donc de les calmer, toi aussi... Ça dépasse les bornes maintenant...

Rautajärvi, interloqué, regarda un moment autour de lui d'un air désemparé, mais, avisant le marchand ambulant de poterie dans la foule, il cria :

– Qu'en pense l'Ostrobotnien ? Qu'il dise son opinion !

Des cris d'approbation fusèrent :

– Oui, laissez parler l'Ostrobotnien !... L'envoyé de Kosola va parler... Écoutez l'homme du Nord....

Le marchand ambulant se planta les jambes écartées devant l'officier de justice :

– Moi j'étions d'avis qu'un blanc ne peut pas se retrouver au tribunal à cause des accusations d'un rouge.

Rautajärvi leva le bras :

– Vous avez entendu ? Vous avez entendu ? Les plaines ont parlé... La voix des plaines... L'Ostrobotnie a rendu son verdict... La loi de Lapua a parlé...

– Bravo ! Bravo ! Sortez les accusés de la salle !... Et livrez le fourbe au peuple... Le peuple fera justice...

L'officier de justice se plaça devant la porte :

– Je fais une nouvelle fois appel à votre bon sens... Je ne peux pas permettre que le procès soit interrompu... Je suis sûr que les accusés seront relaxés, mais cela ne doit pas se faire par la violence. Je l'exige au nom de la loi !

Le moment critique dura une dizaine de secondes. La foule balançait. Une seule initiative dans un sens ou dans l'autre déciderait du résultat final. L'officier de justice regarda Rautajärvi droit dans les yeux pour lui enjoindre d'intervenir, et l'instituteur fut si impressionné par son regard qu'il dit :

– Messieurs, nous attendrons la décision de la justice. Nous sommes persuadés que dans la poitrine des membres du tribunal bat un cœur patriotique d'homme libre.

Un murmure de déception parcourut la foule, mais les hommes consentirent à sortir. L'audience reprit, jusqu'à ce que la cour se retire pour délibérer. L'officier de justice interdit à Yanne de sortir dans l'intervalle, et il resta à l'intérieur.

Le tribunal prononça la relaxe et condamna Yanne aux dépens. Le juge ne justifia cependant pas la décision en arguant que les accusés étaient innocents, mais par l'insuffisance de preuves.

Yanne voulut sortir par la porte principale, mais l'officier de justice lui dit de sortir par l'arrière.

– Mais c'est quoi, ce bordel ? Il faut que je me cache, en plus ?

– Je ne réponds de rien si vous vous faites voir de la foule.

– Hum... Bon, d'accord.

Yanne sortit par la salle du conseil.

– Quelle baraque, quand même ! Une fois il faut sortir par la fenêtre, la fois suivante par la porte arrière... Vous ne pourriez pas appeler la garde civique à la rescousse pour maintenir la paix et l'ordre légal de la société ?

Il s'en alla. Les assesseurs, qui étaient réunis dans la salle du conseil, dirent d'une voix condescendante :

– Il aura vraiment tout fait pour semer le trouble dans l'esprit des gens.

Les accusés sortirent de la salle par la grand-porte. La femme du pasteur et deux jeunes lottas les attendaient sur le porche, des bouquets de fleurs à la main. Les jeunes filles donnèrent un bouquet à chacun des accusés et la femme du pasteur déclara :

– Recevez ces fleurs en signe de reconnaissance et de respect de la part du peuple.

Quand on eut mis une fleur à la boutonnière de chacun des accusés, Rautajärvi cria :

– Découvrons-nous et chantons la marche des Paysans à la massue.

Nous avons la neige, nous avons la glace,
Nous avons la nuit, nous avons le gel,

Nous sommes aux ordres de l'âpre destinée.
Quand nous frappons quelqu'un de notre massue,
Il ne se relève plus...

Le public fit une haie d'honneur aux accusés, qui, marchant au milieu de la foule, se dirigèrent vers la butte de l'église et la statue de la liberté, où l'on prononça maints discours. On chanta également de nombreux chants et hymnes. Sur la proposition de Rautajärvi, il fut décidé d'envoyer un télégramme à deux journaux d'obédience bourgeoise qui avaient commencé à publier des écrits hostiles au mouvement de Lapua. « Si vous ne cessez pas de semer vos graines venimeuses, la colère du peuple vous fera récolter des fruits amers. »

Les accusés, le bouquet de fleurs à la main, furent placés devant la statue de la liberté, face au public. Le pharmacien prononça un discours en leur honneur, tandis que Rautajärvi s'adressa au marchand de poterie ostrobotnien.

– Nous sommes fiers et heureux de voir parmi nous un représentant de l'Ostrobotnie. Car votre contrée a toujours fait figure de pionnier pour notre peuple. L'homme libre des plaines fertiles du Nord ne s'est jamais abaissé à baiser le fouet de l'oppresseur. Nous vous jurons solennellement, hommes d'Ostrobotnie, que le reste de la Finlande suivra votre exemple. Nous ne resterons pas une deuxième fois les bras croisés en laissant nos maisons et nos familles à la merci des bandes de pillards. C'est dans une main d'acier que l'homme finlandais serre maintenant la garde de son arme. L'homme finlandais en a assez des bouffons de la politique. De la cacophonie ambiante émerge la voix des hommes des plaines : à bas la peste rouge ! Gloire à la démocratie véritable ! Le pouvoir aux vrais hommes du peuple ! Combien de temps les militants devront-ils encore rester esclaves dans leur propre patrie ? Où sont les fruits du sang versé par les Blancs ? Est-ce donc pour cela qu'ils sont morts, pour que des hâbleurs qui se mêlent de politique touchent des salaires élevés avec pour seul mérite de laisser l'ogre rouge se lécher les babines dans notre dos ? Non, ce n'est pas cela qu'ils voulaient, nos héros ! Ils voulaient la concorde et la démocratie qui prend pour fondements une discipline inébranlable et une fidélité à toute épreuve envers les dirigeants. C'est cette tradition-là que nous voulons chérir. Nous disons donc au plus éminent de nos

hommes, Pierre-Erik, le héros du tribunal de Luumäki : « Ordonne, nous t'obéirons. » C'est cela notre démocratie, le véritable pouvoir du peuple, constant et droit comme la poitrine de l'homme finlandais. Nous n'avons pas besoin de bonimenteurs. Nous avons besoin d'hommes d'action. Toi, ô noble homme d'Ostrobotnie, va porter nos salutations aux hommes libres de tes plaines et dis-leur que le front est solide. Côte à côte résonnent les pas des hommes en uniforme de serge grise. Ces pas sont le grondement de l'amour de la patrie et de la liberté, et ils chantent notre foi inébranlable en notre Dieu unique et saint. Car c'est devant ce symbole que nous levons la main et jurons : autant je crois en un seul Dieu tout-puissant, autant je crois en une seule grande Finlande.

Après le discours, on chanta de nouveau.

Ô toi, ma chère Finlande,
Le grondement de tes rapides, le bruissement de tes grands pins
Puissé-je les entendre jusqu'à ce que vienne ma fin...
...
Les clairières de tes forêts, l'or de tes champs de blé,
À nous maintenant de les créer...

Aussitôt après la cérémonie, le marchand ambulant disparut, emportant ses charrettes vides.

La décision du tribunal fut confirmée en appel. Yanne était furieux et amer, car les frais de justice de toute l'affaire s'élevèrent à plus vingt mille marks.

III

À l'automne, comme il était impossible de trouver un travail rémunéré, Axel entreprit de défricher le marais. Vilho et lui creusèrent le fossé, chacun commençant à un bout. Eero, qui avait maintenant quinze ans et avait commencé cet automne-là à suivre les cours de catéchisme pour la préparation à la confirmation, était chargé de nettoyer le fond du fossé. Ils décidèrent de reporter à plus tard l'abaissement du niveau de l'eau. Ils délimitèrent des parcelles et en préparèrent certaines à la houe. Ils purent aussi utiliser la

charrue en de nombreux endroits, car les souches des arbres abattus des dizaines d'années auparavant s'étaient en partie décomposées, malgré l'acidité du sol. Beaucoup d'entre elles furent éventrées par le passage du soc. Seules les plus résistantes durent êtres extraites de terre à coup de pioche et de barre à mine.

Avant l'arrivée de la neige, quatre longues parcelles étaient prêtes et elles pourraient être ensemencées d'avoine au printemps.

– Ça, les garçons, ça veut dire qu'on aura pas besoin de vendre la génisse. On la fera saillir et on aura une vache de plus.

– Pourquoi pas...

Ils se tenaient appuyés sur le manche de leur pelle, mouillés de bruine et de sueur. Bien des fois, pendant les pauses, leur regard errait en direction de la maison. Ils ne se lassaient pas de contempler la nouvelle étable et Eero dit un jour :

– Le bâtiment principal a maintenant l'air riquiqui à côté de la nouvelle étable.

Axel regarda lui aussi :

– Pas tant que ça, je trouve. Mais j'ai ma petite idée : si tout va bien, on pourrait lui donner un coup de neuf, pour qu'il soit pas en reste. Pas construire une nouvelle maison, mais ajouter une aile, par exemple.

– Des pièces en plus ?

– Oui. Deux chambres. Rajoutées au bout de la maison, ou dans un morceau en angle. On démolirait l'auvent et on construirait l'aile à la place.

– Mais il y a de place côté nouveau... Si on commence à être à l'étroit, nous on peut aller dormir dans la chambre chez grand-mère.

– Pourquoi pas. Mais un jour ou l'autre, ce sera à notre tour, mère et moi, de nous installer là-bas... Et vous, vous êtes cinq.

Au bout d'un instant, il ajouta :

– Mais bon, faut peut-être pas faire trop de projets. Qui sait ce qui va se passer, au train où vont les choses ?

Il se mit à pelleter avec énergie, comme s'il en voulait à tout ce qui était susceptible de contrecarrer ses plans. Les garçons se remirent au travail eux aussi. Ils savaient que père faisait référence au mouvement de Lapua et aux violences perpétrées par ses partisans. Eux aussi éprouvaient une certaine amertume à cause de ce

qui était arrivé à leur oncle et surtout à cause de la manière dont s'était déroulé le procès. Mais ils n'en parlaient guère. En réalité, ils ne prenaient pas parti comme leur père. Leur ressentiment était dû à l'affection qu'ils éprouvaient pour leur oncle, alors que, pour leur père, l'affaire était une question de principe :

– Si ça avait été quelqu'un de moins haut placé, c'est pas les témoins qui auraient manqué, et y aurait pas eu assez du code pénal pour leur inventer des condamnations. Ah il faut dire que parfois ça me prend dans les tripes au point que... que...

Axel ne poursuivit pas et les garçons ne surent pas ce qui devait venir après ce « que ».

Leur attitude envers la politique était plutôt floue. Le fait que leur père se soit tenu à l'écart de toutes ces activités les avaient laissés dans un vide, et ils n'avaient pas subi d'influences ni d'une part ni de l'autre. Leur comportement était instinctif. Leur hostilité au mouvement de Lapua n'était pas fondée sur des bases politiques ou sociales, mais plutôt sur des sentiments de parenté : leur famille était l'objet de persécutions et leur attitude reflétait cet état de fait. Quand ils avaient entendu que leur oncle avait dû fuir de la salle d'audience par une porte dérobée, Vilho avait dit avec un emportement étrange :

– Pourquoi que nous on n'est pas allés au bourg ce jour-là ?

De toute façon, ce qu'ils auraient souhaité le plus, c'est de trouver du travail. C'est pourquoi ils travaillèrent au défrichement du marais aussi longtemps qu'ils le purent avant qu'il ne gèle. Ils ne pouvaient évidemment que se féliciter d'avoir défriché un nouveau champ, mais, avant tout, il aurait fallu pouvoir rembourser les dettes contractées pour la construction de l'étable.

Ils vivaient chichement. Quand Kaarina, qui avait maintenant sept ans, leur apportait du café, il était bien léger, et il n'y avait pas de beurre sur les tranches de pain. Il fallait vendre le plus de lait possible à la laiterie pour en tirer de l'argent. Kaarina attendait qu'ils aient fini de manger et de boire, assise sur une souche. Elle souriait d'un sourire un peu timide quand ses grands frères lui posaient des questions. C'était une petite fille silencieuse et modeste, qui aidait sa mère du mieux qu'elle pouvait. La plupart du temps, elle surveillait Juhani.

Puis le sol fut pris par le gel. Il n'était plus possible de travailler au marais.

Peu importe, à la maison il y avait toujours un coup de marteau à donner. Il était temps de terminer l'aménagement de l'étable et de l'écurie. Lorsque ces tâches furent achevées, Vilho se rendit un jour à Kivivuori, d'où il revint avec deux vieilles nasses et un pic à glace.

– Je vous rapporterai au moins de quoi faire une soupe.

Les nasses étaient en mauvais état, mais il parvint à les rafistoler suffisamment pour les rendre utilisables. Il creusa des ouvertures dans la glace à l'aide du pic et y déposa les nasses. Le premier jour, il vit passer Gustave-le-Loup qui se dirigeait vers les trous qu'il avait faits lui-même et qui passa comme s'il n'avait pas remarqué le nouveau pêcheur sur le lac. Vilho le suivit du regard quand il fit mine de placer sa nasse dans une des nombreuses ouvertures qu'il avait creusées, mais il la retira subrepticement et, en la cachant de son corps, il la transporta derrière une île. Deux jours plus tard, Gustave-le-Loup s'arrêta pour parler à Vilho. Il le toisa du regard en fronçant les sourcils, puis il dit :

– Qu'est-ce que tu fabriques ici, mon gars ? Tu utilises les ouvertures que j'ai faites.

– Celles que j'utilise, je les ai faites moi-même.

Gustave s'en alla. Quand Vilho revint vérifier ses nasses le lendemain, toutes les deux avaient été sorties de l'eau et démolies. Durant l'hiver, de l'eau était remontée sur la couche de glace antérieure et en avait formé une nouvelle, sur laquelle il n'y avait pas de neige, et sur cette glace d'étranges traces trifides s'alignaient à une dizaine de mètres d'intervalle. Elles commençaient près du trou dans la glace et continuaient jusqu'à une île proche, sur la rive de laquelle se trouvait un grand arbre portant des traces de coups de hache. Vilho aperçut Gustave sur le lac et alla le voir.

– C'est vous Gustave qui avez démoli mes nasses ?

– Tes nasses ? Va te faire foutre avec tes nasses !

– Et ces coups de hache, c'est vous ?

– Quels coups ?

Gustave se leva et alla regarder les traces sur la glace, il les observa d'un air songeur, pinça les lèvres et dit :

– Ah ! C'est le miourami qui est passé. Oui, il est passé là, et il a pris les nasses.

– Le miourami ? C'est quoi, le miourami ?

– Tu connais pas, toi... C'est bien ça, il est passé par là.

Ils suivirent les traces jusque vers l'île, et Gustave examina les marques sur l'arbre :

– Il est monté dans l'arbre et il s'est envolé.

– Moi je sais très bien qui c'était ce miourami.

– Toi ? Penses-tu ! Dis-moi donc, si tu sais.

– Il porte une veste rapiécée et une casquette avachie.

– Tu racontes des histoires... Il a une queue longue comme ça, et il est de toutes les couleurs... T'en as jamais vu, de miourami, toi... D'habitude il vit caché dans les profondeurs de la forêt, mais à l'approche d'une guerre, il peut apparaître aux gens... Fais attention à tes nasses. Il peut très bien revenir, maintenant qu'il y a goûté.

Gustave s'en alla.

Vilho acheta au bourg du fil de fer spécialement adapté à la fabrication de nasses. Celles-là, Gustave les laissa en paix, d'autant plus que Vilho les surveilla de près.

Il prit beaucoup de poissons et, tandis qu'elle les préparait pour le repas, Elina disait parfois d'une voix attendrie :

– On est quand même chanceux... Quand on pense qu'y en a beaucoup qui ont même pas de quoi manger.

IV

Elina savait voir le bon côté des choses. Quand on leur disait que les temps étaient durs pour eux, elle répondait qu'ils n'étaient pas tellement à plaindre, car ils avaient de quoi manger et du bois pour se chauffer – beaucoup ne pouvaient pas en dire autant. Quand on comparait sa situation à celle de gens moins bien lotis, tout paraissait tout à fait supportable.

Bien que la ferme des Koskela se trouvât à l'écart de la grand-route, eux aussi recevaient la visite de vagabonds de temps à autre. Parfois, des enfants originaires de la commune même venaient mendier. Ils restaient devant la porte sans mot dire, jusqu'à ce qu'Elina vienne leur demander ce qu'ils voulaient. Ils récitaient

leur couplet en marmonnant, le regard rivé à terre, rougissant de honte ou pouffant d'un rire grotesque provoqué par leur sentiment de gêne :

– Maman elle a dit qu'on devait dire... vu que père est sans travail depuis l'automne... Maman elle a dit que la commune elle donne pas d'argent... et elle a dit qu'on devait dire... un peu de pain.

Chaque fois, Elina lançait à Axel des regards timides et interrogateurs, et disait d'un ton faussement embarrassé :

– Vous savez, on a sans arrêt des gens qui viennent demander, et chez nous aussi les hommes sont sans travail. Vous avez donc réellement faim ?

Axel prenait un air revêche et, le plus souvent, il allait dans une autre pièce, en disant d'un ton bougon :

– Bon, donne-leur quelque chose, puisque... même si... enfin bon...

Elina leur donnait quelque chose et parfois les enfants se sentaient gênés quand, les larmes aux yeux, elle leur mettait le paquet sous le bras :

– Nous n'avons pas grand-chose... mais... Dieu... oui Dieu nous aidera...

Les enfants la regardaient d'un air gauche et sortaient sans demander leur reste.

Aune Leppänen venait elle aussi de temps en temps demander qu'on lui donne un ou deux pains qu'elle rendrait plus tard. À vrai dire, elle ne les rendait jamais et parfois elle restait à lorgner les plats cuisinés par Elina si d'aventure elle venait à Koskela à l'heure du dîner :

– Ah dis donc, tu en fais, des bonnes choses. Ça me met l'eau à la bouche...

– Je te mets une assiette.

– Oh non, pas la peine, je viens de manger... Mais si je goûtais un peu, ça a l'air si bon.

Les Leppänen devaient subsister avec les seuls revenus de Preeti, qui étaient encore plus maigres qu'avant, car le maître du domaine avait lui aussi baissé les salaires. De plus, le domaine ne cessait de réduire le nombre de ses employés, et un rien suffisait pour être congédié. L'intendant avait surpris Aune couchée sur le ventre dans

la paille du fenil de l'étable, et il lui avait donné un léger coup de sa canne sur les fesses. Aune avait cru y voir malice et s'était retournée sur le dos :

– Ha haa !... Tu veux que je me retourne ?

Mais l'intendant avait répondu sur un ton tout à fait officiel qu'elle devait venir le soir chercher son dû.

Valtou accompagnait parfois sa mère quand elle passait à Koskela. Il avait maintenant quinze ans, il était maigre et pâle et il fumait déjà en public, ce qui engloutissait l'aide communale versée à Aune. Mais celle-ci, aux gens qui s'en étonnaient, expliquait de son ton ampoulé :

– Je suis allée chez le médecin avec lui et il a dit que le gosse il devait fumer de temps en temps, parce que ses glandes salivaires produisent pas assez de salive.

Le garçon restait assis, l'air buté, à côté de sa mère qui s'adressait souvent à lui quand elle parlait :

– Pas vrai, Valtou ?

– Ouais.

Valtou avait travaillé deux semaines comme journalier chez Töyry, puis il était revenu à la maison. Aune avait été mécontente, mais avait expliqué aux autres :

– Et j'ui ai dit : t'iras pas te faire traiter n'importe comment par ces rapaces. On raconte qu'Arvo est encore plus pingre que le vieux Kalle... Et sa bonne femme, une vraie mégère ! De la bouillie de seigle, c'est tout ce qu'ils servent aux ouvriers, et la bonne femme dit que c'est bon pour la santé parce que c'est plein de vitamines... Moi j'ai dit au gosse de revenir à la maison. On peut tout aussi bien crever de faim ici en faisant rien du tout que travailler le ventre creux pour ce salopard de boucher... Même s'il paraît qu'Arvo il est pas aussi taré que son frère cadet, qui se promène en bagnole pour tabasser les gens...

Valtou passait son temps à la maison et il n'alla pas au catéchisme pour la préparation à la confirmation. Le pasteur lui avait enjoint de venir suivre les cours, mais ce fut sans effet. Valtou se plantait à un croisement, la cigarette au bec, et criait des obscénités aux jeunes filles qui passaient.

Siukola vivait de l'aide communale, ou plutôt vivotait, comme beaucoup d'autres. Un désespoir muet, amer, se répandait de cabane en cabane, surtout dans les endroits reculés de la commune. Président de la commission d'aide aux indigents, Yanne ressentait concrètement la pression de l'« air du temps ». Au sein de l'organisation communale, on s'était arrangé pour lui confier des tâches qui le faisaient apparaître comme directement responsable de la détresse créée par le chômage. Ses adversaires se faisaient même un malin plaisir à faciliter sa nomination à ces postes.

Le résultat, c'est que bientôt il fut détesté par ceux-là mêmes qu'il essayait d'aider. Quand il se rendait sur place pour constater l'état de dénuement des chômeurs, il était souvent accueilli par les paroles et le regard désabusés du père de famille :

– Voilà où nous a menés la politique des socialos... Aux prochaines élections, t'auras pas ma voix, ça je peux t'le dire... Plutôt voter pour les fascistes que pour toi !

La femme lui montrait le buffet vide, et lui faisait même voir la casserole où cuisaient une bouillie d'avoine très liquide ou des morceaux de pomme de terre dans de l'eau, avec pour seul accompagnement du sel.

– Regarde, comme ça tu sauras... Va donc nourrir six marmots avec ça !

Un jour, une femme se mit à pleurer hystériquement, en le vouant aux gémonies :

– Pour les gosses de ces roulures, t'obtiens de l'aide, et des pensions... Mais ceux des honnêtes gens, tu les laisses crever... Salaud de garde-chattes ! Ah, elles doivent bien s'occuper de toi, ces poufiasses, à voir comment tu te mets en quatre pour faire reconnaître leurs droits et leur faire payer une pension ! Mais quand les gosses des gens normaux ils crèvent de faim, tu lèves les bras comme si tu ne savais rien faire. Ah, elle est belle, la pension que tu as fait payer à la servante de Haukkala, à qui tous sont passés sur le cul, et toi sans doute aussi !... C'est comme si tu payais des putes avec le fric de la commune ! Honte à toi ! Un vieux bouc qui a déjà du gris aux tempes, mais qui se balade dans tout le bled la corne en l'air !

La femme, secouée de pleurs, s'effondra sur elle-même, et les enfants, groupés derrière le four, regardaient le spectacle avec effroi et les yeux ronds, chacun se cramponnant aux guenilles de l'autre.

Ces rumeurs sur Yanne avaient la vie dure. Depuis l'époque de sa jeunesse, il n'avait pourtant rien fait qui puisse les justifier. Mais on se plaisait à les propager dans toute la localité : c'était un instrument de lutte politique comme un autre.

– Vous pouvez être sûr qu'il se fera payer un jour un salaire d'avocat, après s'être assuré une pension de retraite, d'abord.

Yanne ne se laissait pas impressionner. Quand il assistait à ce genre de scène, il répondait par quelques grognements bougons, et quand il en parlait avec d'autres, il disait d'un rire méchant :

– Elles ont qu'à hurler. Si ça les soulage ne serait-ce qu'un peu...

Pourtant, il faisait tout son possible. Dans la gestion communale, la lutte entre lui et Päkki se poursuivait sans relâche, et Yanne lui disait avec ironie :

– Tu te souviens quand tu as juré que je serais éjecté de cette boîte ? Eh bien, j'y siège toujours.

– Mais plus pour longtemps.

Il savait s'y prendre pour harceler le patron de la scierie. Les impôts locaux ne cessaient d'augmenter, et Päkki de s'enrichir. Les propriétaires se plaignaient du coût disproportionné de l'aide aux indigents, et Yanne trouvait chaque fois la parade :

– Qu'est-ce que vous avez à vous plaindre ? Päkki, il a la mainmise sur tous les travaux forestiers de la commune. Or ces travaux sont à peu de chose près la seule source de revenus en hiver pour la population ouvrière. Päkki oblige les gens à travailler à l'œil, et c'est vous qui devez payer pour que les familles ne crèvent pas de faim. C'est là le hic. Vous avez qu'à ne pas lui offrir vos forêts pour rien et ne pas le laisser décider de vos affaires.

Korri et ses camarades de parti approuvaient souvent ces opinions, mais ils n'avaient pas le courage de faire ouvertement front commun avec un traître à la patrie, et se contentaient de dire entre eux :

– Il a tout à fait raison. Päkki pourrait payer de meilleurs salaires. Au bout du compte, c'est de notre poche qu'il sort, tout cet argent.

Mais les choses ne changèrent pas. Chez Yanne, le téléphone sonnait toutes les nuits et une voix déformée résonnait à l'autre bout :

– Le conseil de Lapua t'a condamné à mort ou à foutre le camp dans le royaume idéal. Le délai a été fixé à jeudi soir huit heures et, si d'ici là tu n'es pas parti, les envoyés de Kosola viendront mettre la sentence à exécution.

Il fallut finalement débrancher le téléphone la nuit. Sanni vivait dans une crainte perpétuelle et Yanne évitait de sortir seul autrement que le jour, bien que la terreur que faisait régner le mouvement de Lapua se fût un peu mise en veilleuse, car l'enlèvement de Ståhlberg avait suscité une forte émotion même au sein des partis bourgeois.

Cela ne signifiait pas pour autant la fin de ses activités. Le commandant Salpakari avait été muté dans la garde civique et, aussitôt après cela, plusieurs dirigeants locaux furent remplacés. Il y eut même des démissions forcées au sein de l'état-major. Korri conserva sa place, en dépit des pressions qu'on exerçait sur lui pour qu'il se démette. Sa position était trop solide pour qu'on puisse l'expulser sans autre forme de procès.

Des dissensions virent le jour dans l'organisation des lottas, pour des motifs tout à fait futiles, et c'est la femme du pasteur qui organisa la purge :

– Nous action sera impossible si nous ne sommes pas capables d'établir la confiance mutuelle au sein de nos membres.

La femme du vieil instituteur fut renvoyée du comité directeur des lottas, alors qu'elle comptait parmi les membres fondateurs de l'association.

On organisait sans cesse des meetings politiques – ce fut le cas en particulier à l'occasion des élections présidentielles – et à l'issue de ceux-ci on envoyait des télégrammes aux journaux : « Nous, représentants d'une vaste couche de la population citoyenne... »

On menaça de fomenter une révolte si Ståhlberg était élu, et lorsque, du fait de ces pressions, ce fut Svinhufvud qui remporta les élections, des fêtes de la victoire furent organisées.

Ilmari venait très souvent en visite depuis Helsinki. Dans les « cercles bien informés », son nom était sur toutes les lèvres. Il

occupait un rôle si important qu'on parlait souvent de lui en disant simplement « le commandant ».

– Le commandant est venu nous voir. Il a dit que, si certains de ces messieurs ne savent pas interpréter la position des signes du zodiaque, on le leur apprendra... Oui, il le connaît... Il connaît Wallenius depuis l'époque des Allemands, et il a dit que lui au moins, c'est un homme d'action, pas un hâbleur comme les autres.

Ilmari pensait de façon très sereine et très cohérente. Il rayonnait d'ardeur et d'enthousiasme et, depuis un certain temps, n'affichait plus cet air d'ennui et d'irritation qui lui était coutumier par le passé.

Quand il était chez ses parents, il exposait ses opinions sans détour.

– À l'époque, la défaite de l'Allemagne avait semé le désarroi au sein de la bourgeoisie finlandaise, et c'est ça la raison pour laquelle on avait adopté une telle forme de gouvernement. Son abrogation ne pourra pas se faire entièrement en douceur.

– Mais la rébellion, c'est la rébellion. Rien n'empêche de restreindre le droit de vote par la voix légale.

– C'est parfaitement impossible. Et si on considère la question avec un peu de recul, qu'en est-il de la légalité du gouvernement actuel ? Jusqu'en 1918, c'était la loi organique de Gustave III qui était en vigueur chez nous. Loi qui était le résultat d'un coup d'État. Et la loi de Napoléon, qui donc en avait garanti la légalité ? Et l'Allemagne de Weimar, aujourd'hui, hein ? Le fruit d'une rébellion ! Et ce ne sera pas la dernière, puisqu'il y en a déjà une nouvelle en cours. Cet Hitler semble se débrouiller fichtrement bien pour se débarrasser de cette racaille... L'Empire romain n'a pas été créé à coup de lois, mais avec des légions. La Grande Finlande non plus ne se construira pas avec des lois, mais avec des divisions et des bataillons. Il y a des moments dans l'histoire où il faut que des hommes décidés appuient sur le levier.

– Tout ça, c'est de la théorie... Mais on ne peut pas vivre de cette manière dans la pratique.

– C'est pourtant une chose qui a bel et bien été réalisée dans la pratique par le passé.

– Dans ce cas, pourquoi est-ce que nous réclamons que les communistes et les sociaux-démocrates respectent la légalité, si celle-ci n'a qu'une importance aussi minime ?

Ilmari marchait tandis qu'il parlait. Comme s'il avait voulu, avec son corps et ses mouvements, souligner la clarté et la détermination de sa pensée.

– Dans la pratique, il faut bien sûr que nous réclamions le respect de la légalité. Mais le hic, c'est qu'en ce moment, si les socialistes sont respectueux de la légalité, c'est à cause de leur faiblesse. S'ils respectaient *réellement* la légalité, toute notre action serait injustifiée. Mais vois-tu, ils ont suffisamment répété eux-mêmes que la légalité n'est qu'un des instruments de la lutte du marxisme pour le pouvoir. Vous verrez ce qui se passera, le jour où ils considéreront qu'ils n'ont plus besoin de la légalité. Tu verras, toi, le jour où on mettra un cadenas à la porte de ton église et qu'on t'enfermera dans une cellule d'un hospice. Eh oui... C'est ça qui se passera. Après ça, tu peux en être sûr, on entendra des pleurs et des grincements de dents, comme en dix-huit : « Comment en est-on arrivé là ? Comment une telle chose est-elle possible ? » Eh bien c'est tout aussi possible que ça l'était à l'époque. Compromis, servilité, persuasion, promesses non tenues, avachissement, vilenie... J'en passe. Autant que tu saches que personnellement je ne compte pas rester à attendre les bras croisés. S'il faut se battre, mieux vaut mourir dans un combat franc et ouvert que les mains ligotées, quelque part au fond d'un bois.

– Mais il n'empêche qu'il faudrait quand même essayer d'abord de former les esprits par un travail d'éducation.

– Un travail d'éducation !... Soyons honnêtes, pour une fois ! Quel travail d'éducation imagines-tu donc qui puisse agir sur des gens qui vont mendier de porte en porte sans aucun espoir, sur des gens dont les femmes pleurent à la maison, des enfants à demi-morts accrochés à leurs jupes ?

– Mais il ne s'agit pas de ça ! Les temps sont durs et... et... il faut aider les gens dans le besoin.

– Eh bien alors pourquoi tu ne les aides pas ?

Le rouge monta au front du pasteur. Offensé, il bégaya légèrement quand il dit :

– Sache que dans notre cuisine la table est mise pour tous ceux qui frappent à notre porte pour demander du travail. Nous avons... Quand même !... Il y a eu des jours où nous avons servi jusqu'à huit repas... Au point que j'ai des difficultés financières à cause de ça... Tu sais que j'ai même dû emprunter de l'argent ?

– C'est une goutte d'eau dans l'océan. En fait, avec ça, le seul résultat c'est que les gens ont honte d'avoir le ventre vide... Donnez-leur du travail et de l'argent ! Il n'y en a pas, il paraît. Eh bien moi, je sais qu'il y en a, figure-toi. En Finlande, les ouvriers forestiers touchent moitié moins de salaire que dans les autres pays nordiques.

– Tu parles comme les communistes !

– Peut-être que je parle comme les communistes. Mais j'en tire les conclusions inverses. Moi je veux conserver l'indépendance de ce pays et, si ce n'est pas possible de bon gré, il faudra le faire par la force.

– Ja... jamais je ne pourrais penser de cette manière.

– Dans ce cas, il faut que tu renonces à tous tes privilèges. Le système actuel n'est pas viable, justement parce qu'il y coexiste deux libertés incompatibles l'une avec l'autre. La liberté de faire mourir les gens de faim et la liberté d'inciter à la révolte les hordes de miséreux désespérés. Il faut supprimer les deux. Dans le nouveau système, les deux premières mesures à prendre sont l'instauration d'un salaire minimum et le démantèlement de la presse des partis. C'est par là qu'on commencera. Ce qui se passe à l'heure actuelle n'est pas viable à long terme.

– Rien n'empêche d'instaurer un salaire minimum dès aujourd'hui...

– Essaye donc, pour voir. Le patronat fera front contre. Toi tu vis dans une sorte d'utopie patriarcale. Tu sers un repas aux gens la fois où ils viennent chez nous demander à manger. Mais demain aussi ils auront besoin d'un repas ! Où est-ce qu'ils vont le trouver ? Ça ne peut pas durer éternellement. On est au bord du gouffre. Et le choix, il faut le faire entre le communisme et le fascisme. Moi, mon choix est fait, et j'aimerais que tu fasses le tien.

Le pasteur continua d'argumenter, mais avec embarras et mollement, en partie parce qu'il était blessé d'entendre son fils lui

parler sur un ton si irrespectueux. Pourtant, l'arrogance d'Ilmari n'était pas dirigée contre son père. C'était simplement la manière dont se manifestait l'enthousiasme et la détermination qui s'étaient fait jour en lui. En déambulant dans la pièce et en parlant, il forçait parfois le pas en pliant légèrement le genou vers le sol, comme s'il avait voulu écraser et annihiler quelque chose d'insignifiant.

La fermeté de ses propos était aussi due au fait qu'il devait sans cesse s'efforcer de se convaincre lui-même de la justesse de ceux-ci. Au contraire de beaucoup d'autres, il n'était pas du genre à se laisser abuser par des considérations et des spéculations fumeuses concernant l'« esprit » et la « lettre » de la loi pour dissimuler le fait bien réel que l'action dont il parlait n'était pas dirigée uniquement contre le marxisme, mais aussi contre le pouvoir légal et les autorités de l'État. Il était trop lucide pour cela, et aussi trop honnête. La femme du pasteur ne se mêlait guère de ce genre de conversations, car elle aussi trouvait la manière de penser d'Ilmari trop claire et trop franche. Elle-même était plutôt du genre à trouver des dérobades en invoquant précisément l'esprit et la lettre de la loi. Quand il vit que son père s'était vexé, Ilmari changea de ton et s'efforça de se faire conciliant. Le pasteur se radoucit bientôt et considéra leur controverse comme une simple discussion théorique.

Mais « le commandant » venait de plus en plus souvent dans la commune, tout comme dans de nombreuses autres faisant partie de son district. Il avait des contacts fréquents avec Päkki et allait aussi souvent voir Rautajärvi.

Toute sorte de rumeurs circulaient chez les gens au sujet d'un bouleversement qui n'allait pas tarder. Mais elles étaient très imprécises. Tantôt on disait que les enlèvements allaient recommencer, tantôt on prédisait des attentats contre de hautes personnalités, et on parlait même d'un coup d'État.

V

Emma Halme souffrait elle aussi de la dureté des temps. Les gens avaient maintenant du temps pour tisser leur laine eux-mêmes et, pour le peu de travaux qu'on lui confiait, on la payait encore moins qu'avant. Elle essaya de vendre de vieux vêtements

du maître tailleur, mais la coupe était trop démodée et personne n'en voulut.

Voyant que ses jambes ne la soutenaient plus vraiment, Yanne tenta de la persuader d'aller s'installer à l'hospice communal de vieillards. Emma résista longtemps, mais elle finit par comprendre elle-même qu'il n'y avait pas d'autre solution. Yanne promit d'organiser une vente aux enchères, avec l'argent de laquelle elle pourrait payer une partie des frais de séjour et jouir ainsi de conditions un peu plus agréables à l'hospice.

La vente aux enchères eut lieu en été. Otto fit office de commissaire-priseur et il s'efforça de faire monter les enchères au maximum. Mais les villageois n'avaient pas d'argent. Bien qu'ils fussent venus très nombreux, les beaux meubles anciens de Halme furent vendus à un prix dérisoire. Elina Koskela se fit adjuger une élégante commode à miroir et un beau service à café. Elle les avait admirés chaque fois qu'elle allait chez les Halme, et Axel les lui avait promis, après avoir longtemps hésité. Arvo Töyry et sa femme voulaient les acheter aussi et comme, pour cette raison, les enchères montèrent assez haut, Elina regarda Axel d'un air timide :

– Je crois que je vais arrêter.

Mais Axel dit :

– On continue.

Car en écoutant Arvo renchérir, il s'était soudain rappelé que celui-ci avait pris part à l'exécution de Halme. Après chaque enchère d'Arvo, Elina regardait Axel d'un air hésitant et celui-ci opinait de la tête d'un air étrangement irrité.

– Et cinq de mieux !

Arvo abandonna la partie. Les gens avaient suivi ces enchères sans comprendre pourquoi Axel, d'ordinaire si réfléchi, s'était mis à renchérir face à un riche propriétaire.

– On va voir jusqu'où Elina osera monter.

Elias, ivre et titubant, avait chuchoté :

– Elle les aura ! Vous voyez donc pas qu'elle a la permission de papa ?

Elina regarda sa commode et son service à café, confuse de bonheur, tout en se justifiant devant les autres femmes, d'un air modeste :

– Ils sont tellement beaux.

Les Kivioja père et fils participèrent ostentatoirement aux enchères. Ils avaient de l'argent et on savait que la maison des Halme les intéressait aussi. Comme les vêtements démodés de Halme n'avaient pratiquement pas trouvé preneur, Otto fit un lot de ceux qui restaient. Cette fois, Lauri Kivioja les acheta. Lauri allait et venait dans la cour au milieu de la foule, la visière de sa casquette de chauffeur rabattue sur les yeux, au point qu'il devait pencher la tête en arrière pour voir quelque chose. Les mains dans les poches, il retournait les marchandises du pied et donnait son opinion. On entendit sa voix par-dessus le brouhaha, lorsqu'il expliqua à quelqu'un :

– J'avais un chargement de dix mètres cubes de pâte à papier, et les mecs ils ont dit que je resterais coincé. J'ai enclenché le crabot et j'ai mis pied au plancher, le moteur de l'International il hurlait comme un perdu, et quand j'ai lâché l'embrayage, les Firestone ont tourné deux fois à vide, mais après le camion il est parti.

La bibliothèque de Halme fut mise en vente également. Rautajärvi était allé l'examiner dans l'intention d'acheter quelque chose, mais après avoir vu la quantité d'ouvrages marxistes qu'elle contenait, il ne s'était même pas déplacé pour la vente aux enchères. Les autres villageois n'étaient pas intéressés par la bibliothèque, et Otto inventa des plaisanteries pour tenter d'écouler les livres :

– Eino Leino. *Les Chants à Helka*. Achetez ça, les garçons, vous pourrez les chanter à votre Helka, si vous en avez une.

Les garçons n'achetèrent pas. Il n'y avait qu'un seul livre dans la bibliothèque qui les aurait intéressés, mais il n'était pas vendu séparément. Ils l'avaient feuilleté, pourtant, en gloussant entre eux :

– Eh les potes, venez voir. Y a un bouquin de médecine, et un chapitre vachement bien : le développement du fœtus. Regardez, là... C'est quoi le numéro un, là ?... Les grandes lèvres... Ça c'est... Eh t'as vu !... Le vagin... l'utérus. Y a un marmot dedans...

– Il y en a pour tous les goûts. Yrjö-Koskinen, *Les grandes idées dans l'idée l'histoire de l'humanité*. Karl Marx, *Le Capital*. Si si, c'est un livre autorisé, proposez un prix ! Léon Tolstoï, *De la vie*... Combien en offre-t-on ? Faites une offre, c'est une bibliothèque de valeur.

Il n'y eut pas une seule offre. Mais soudain, Vikki cria :

– Deux cents. Comme papier pour allumer le feu. Adjuge !

Otto négocia avec Yanne et Emma. Yanne renchérit de cent pour voir, bien qu'il n'eût aucun besoin de cette bibliothèque, étant donné qu'il possédait lui-même presque tous les titres intéressants de la collection de Halme. Il réussit pourtant à obliger Vikki à enchérir jusqu'à quatre cents, et la bibliothèque fut adjugée pour cette somme.

Vikki agitait les pans de sa veste et bombait son ventre, qui avait d'ailleurs commencé à grandir ces derniers temps :

– Avec ça, on pourra se cultiver. Mézigue aura de quoi passer utilement ses vieux jours.

Gustave-le-Loup acheta le vieux manteau de fourrure de Halme, et Preeti, un moulin à café.

– Jusqu'à présent on devait moudre le café en l'écrasant avec une bouteille... On sait jamais, hein, p'têt' qu'un jour si les choses commencent à aller mieux, on pourra même s'acheter du café.

Il ne restait plus que la maison à vendre. Trois personnes participèrent aux enchères, un habitant de Hollonkulma, Lauri Kivioja et Arvo Töyry. Les Kivioja en voulaient à Yanne parce qu'ils auraient souhaité acheter la maison à Emma sans intermédiaire, mais Emma leur avait dit que Yanne lui avait interdit de la vendre de sa propre initiative.

– On l'aurait eue pour pas cher... Mais ce tordu est venu y foutre son nez.

Arvo participait aux enchères au nom de son frère Ensio, car les Töyry avaient un peu les mêmes projets que les Kivioja en ce qui concernait la maison. Yanne participa lui aussi pendant un petit moment, dans le simple but de faire monter le prix. L'homme de Hollonkulma fut le premier à abandonner la partie, mais elle continua entre les deux enchérisseurs restants. Cette fois, les enchères étaient faites chaque fois après une longue réflexion. Vikki et Lauri annonçaient leurs offres d'une voix sonore, et Elias tournait autour de la table en marmonnant :

– Mais qu'est-ce que vous avez à gueuler comme ça, pauv' cloches ? Le prix, ça sera celui que fixera le Mussolini de Pentinkulma, et les pauvres se feront baiser.

La maison fut finalement adjugée aux Kivioja, et Vikki sortit de sa poche deux livrets de banque, les jeta sur la table comme un gagnant aux cartes et dit :

– De l'un on prend sept mille quatre, et de l'autre, le reste.

Yanne prit les livrets de banque, après quoi Vikki et Lauri entrèrent dans la maison en claquant les portes et en tapant du pied sur les escaliers avec des gestes de propriétaires.

– Je vais pas m'amuser à transbahuter tout le barda qui traîne ici. Il n'a qu'à y rester jusqu'à ce que je m'installe.

Emma était restée assise sur une chaise dans la cour pendant la vente. Elle était entrée plusieurs fois dans la maison, en montant difficilement l'escalier sur ses jambes qui la faisaient souffrir. Les femmes qui assistaient à la vente chuchotaient entre elles : « Elle va dans sa chambre, pour pleurer. »

Elle resta encore une dernière nuit dans la maison. Tout le restant de la soirée, les gens qui avaient participé à la vente emportèrent les objets qu'ils avaient achetés, mais Axel et Elina ne vinrent que le lendemain matin avec leur carriole pour chercher la commode.

Quelqu'un était venu de l'hospice et attendait pour emmener Emma. On mit dans la voiture à cheval les biens qu'elle avait gardés pour elle-même. Des vêtements, la montre de son mari et la bague qu'il avait ôtée de son doigt lorsqu'il était parti de chez lui pour la dernière fois, un livre de cantiques et une Bible, des peignes et autres menus objets.

Axel fit monter Emma dans la voiture. Elina prit la vieille femme par la main et s'efforça de sourire, mais ses lèvres se mirent à trembler :

– Adieu maintenant... Nous viendrons vous voir chaque fois que nous aurons à faire au bourg... et... et si vous trouvez un transport, venez nous rendre visite...

Emma sut mieux se maîtriser. Elle déglutit et cligna des yeux lorsqu'Axel lui serra la main à son tour et qu'il lui dit avec embarras et gaucherie :

– On viendra vous voir... chaque fois qu'on aura le temps... Et ne vous en faites pas... Ça sera un peu... au début... mais c'est ce qu'il y a de mieux à faire... Vous auriez eu bien du mal ici...

Le fonctionnaire qui était venu pour chercher Emma fit un signe au cheval et ils partirent.

Axel et Elina s'en allèrent également. C'était une après-midi de grosse chaleur. Comme pour souligner l'atmosphère de désolation, les feuilles des arbres qui se reflétaient dans le bleu éteint des fenêtres sans rideaux pendaient, apathiques et recroquevillées. La cour était entièrement déserte. Glissée sous une pierre de l'escalier, la clé attendait les nouveaux occupants.

VI

La crise continuait de jeter des gens sur les routes. On voyait des hommes cheminer sur la départementale, portant sous le bras un ballot enroulé dans un papier journal défraîchi. Ils avaient appris à marcher à pas lents et mesurés.

L'hiver suivant, on entreprit de redresser le tracé de la route reliant le bourg à Hollonkulma. L'État avait accordé des crédits, et la commune avait contribué pour une part au financement. Les travaux devaient même attirer des ouvriers venant d'autres localités. Il redonna du cœur aux habitants de la contrée. On parla beaucoup du nouveau chantier et Preeti dit du ton de quelqu'un de bien informé :

– C'est l'État lui-même qui va mettre la main à la pâte.

Vilho Koskela fut engagé lui aussi, avec son cheval. Il fut affecté au transport, dans une équipe composée essentiellement de personnes extérieures à la commune. La seule connaissance était Siukola.

Les hommes constituaient une troupe bigarrée. Longtemps, Vilho ne sut même pas leur nom de famille et, de certains, il ne le sut jamais. Il y avait un homme de grande taille, qu'on appelait simplement Lasse, un autre qu'on nommait Toijala-le-Courtaud. Il y en avait aussi un qui s'appelait La Forge. Ce nom n'était pas un patronyme, mais faisait référence au métier qu'il exerçait antérieurement. Il n'y avait pas non plus moyen de savoir réellement d'où tous ces gens étaient originaires.

Au départ, les hommes eurent une attitude légèrement hostile à l'égard de Vilho, quand ils eurent appris qu'il était le fils d'un fermier.

– Connards de péquenots, ils pourraient très bien vivre sans faire ce boulot ! Mais non : il faut absolument qu'ils prélèvent leur part !

Parfois ils l'appelaient Émile-du-champ-de-patates.

Vilho, qui avait senti cette hostilité, se retira dans sa coquille. Il resta à l'écart des conversations et transportait ses chargements sans mot dire.

Quand ils apprirent de Siukola que Vilho était le fils d'un ancien meneur des rouges, leur attitude changea complètement. Ils lui offrirent du peu de cigarettes qu'ils avaient et cessèrent de l'appeler Émile-du-champ-de-patates.

Vilho reçut ces marques de sympathie avec quelques réserves. Il s'en réjouissait, certes, mais il ne voulait pas non plus établir des liens trop rapprochés avec ses camarades. Lasse lui posa des questions sur son père et lui dit que lui aussi avait été à Hennala, et même à la bataille de Syrjäntaa. Il était plus que probable qu'il y avait vu Axel Koskela.

Un jour, Vilho était assis avec eux pendant la pause cigarette. Il écoutait, avec une certaine gêne, les hommes parler de leurs aventures féminines, en donnant des détails très précis. Lasse se vantait de son endurance et certains mirent en doute ses affirmations :

– Là t'en rajoutes ! Sept fois en une nuit, y a pas un bonhomme qui en soit capable. Tu peux dire ce que tu veux.

– Mais merde, puisque j'te dis que c'est vrai ! J'avais bu un peu de gnôle et j'avais bien mangé, je pétais la forme, quoi... C'était Vanni, la nana de Loimaa, tu la connais, toi, La Forge.

Ils demandèrent à Vilho s'il y avait des femmes de mœurs libérales dans le village.

– Des femmes du peuple, qui comprennent les besoins des gars comme nous.

Vilho ne savait pas. Il ne connaissait pas assez les femmes du village pour pouvoir évaluer leurs qualités de ce point de vue.

Quand le chantier se rapprocha de Pentinkulma, Elias les hébergea dans la cabane du grand-père de Kankaanpää. Quelques jours plus tard, il demanda à Aune de venir faire la cuisine pour eux, ce qui lui assura le manger et un petit salaire.

Au passage, elle prélevait sur les ingrédients pour nourrir les hommes chez elle.

La cabane de Kankaanpää devint bientôt le principal sujet de conversation au village. Le soir, on y entendait souvent chanter des chansons et jouer de l'harmonica. Les jeunes du village tournaient autour de la maison, mais n'osaient pas entrer. Quelques jeunes filles passèrent devant chez Kankaanpää bras dessus, bras dessous, mais lorsque l'un des hommes sortit et les invita à entrer, elles partirent d'un rire étrange, pareil au caquètement d'une poule, et pressèrent le pas :

– Oh quelle horreur !... Hi hi hi...

Le pasteur disait sa désapprobation aux villageois :

– On ne peut évidemment rien y faire. N'empêche qu'il est regrettable que des gens pareils résident dans cette maison au vu et au su des jeunes du village.

Aune amena Valtou plusieurs fois dans la cabane, pour pouvoir lui donner à manger. Un jour, on le fit boire jusqu'à ce qu'il soit ivre, et il sortit et alla vers le bourg. Exagérant son état d'ébriété réel, il avançait sur la route en chancelant et en cherchant querelle aux personnes de rencontre. En passant devant Kivivuori, il cria à Otto qui se tenait dans la cour :

– Salut pépé. Quand est-ce que tu me donnes l'acte de vente de ta baraque ?

– Tout de suite si tu veux, mais il faudra que tu y mettes ton nom, et t'es pas capable de l'écrire.

– Sale con !... Je vais t'en faire voir...

Valtou poursuivit son chemin en chantant un bout de chanson obscène. Il recommença à tempêter :

– Maintenant on va aller chez ces grippe-sous de Töyry, pour leur apprendre à vivre, bordel... On va bouffer de la bouillie de vitamines... Bandes d'avares de merde !... C'est déjà les troisièmes renforts qu'elle fout dans ses chaussettes usées, la vieille !

Valtou portait un coutelas à la ceinture et il le prit dans la main :

– Je vais tous les buter... du plus grand au plus petit...

Il y avait un arbre au bord de la route, et Valtou se mit à frapper le tronc de celui-ci de son coutelas.

– Je vais les buter !... Merde... de merde... de merde !...

Le maître du domaine vint à sa rencontre sur la route. Valtou le remarqua et la vieille peur ancestrale instinctive lui fit cesser son raffut. Il croisa le maître le regard à terre. Mais dès qu'il l'eut laissé derrière lui, il se retourna :

– Toi tu vaux pas mieux, malgré ce que t'imagines !... Enculé de Suédois de merde !...

Le maître tourna la tête mais poursuivit sa route. Valtou éleva la voix :

– Toi aussi t'es sorti du cul d'une bonne femme... Notre pays natal à tous...

Comme le maître ne réagissait d'aucune façon, Valtou fit une nouvelle tentative :

– Le grand boucher... Tu les as finalement baissés, les salaires des journaliers, hein ?

Rentré chez lui, Valtou s'effondra sur le lit et s'endormit. Le lendemain, l'intendant congédia Preeti. Affolé, celui-ci demanda à parler au maître, et on lui accorda un entretien, dans le bâtiment principal du domaine, qui plus est.

C'était la première fois que Preeti passait la porte du manoir. Il ôta sa casquette dix mètres avant d'arriver à l'escalier, et il était si paniqué que la servante dut le pousser jusqu'à la porte du bureau du maître, car il n'avait pas réussi à enregistrer les instructions qu'on lui avait données à ce sujet.

Le maître le salua affablement et poliment. Il sembla un peu confus de voir devant lui cet homme vêtu de guenilles et le dos courbé par la peur. Sa lèvre inférieure trembla un instant avant qu'il trouve ses paroles :

– À vo... vo... votre âge, vous devez savoir qu'un tel comportement est inadmissible... Je ne veux pas, je ne veux pas qu'il crie comme ça un autre fois... *une* autre fois.

– Monsieur l'agranome... Si vous saviez ce que j'ai souffert à cause de ce garçon !...

– Vous êtes son grand-père. Vous devez faire que cela ne se reproduit pas.

Preeti jouait nerveusement avec sa casquette et se balançait d'une jambe sur l'autre. Finalement, il se mit à pleurer :

– ... Je vous assure... je vais tout... si monsieur l'agranome voulait bien... retenez quelque chose de mon salaire comme compensation... Au moins comme ça... les temps sont si durs... à mon âge en plus... comment trouver autre chose...

Le maître détourna le regard d'un air gêné. Un sentiment confus de honte et d'embarras tournait dans son esprit. Ce n'était pas pourtant de ses propres actes qu'il avait honte, mais plutôt de Preeti, de son impuissance et de son abaissement. Il y avait là quelque chose de pitoyable et de sordide.

– Bon, vous pouvez rester. Mais que ce soit la dernière fois... la dernière.

– Monsieur l'agranome...Si vous saviez tout ce que j'ai souffert à cause de ce garçon !...

Le maître raccompagna Preeti à la porte et celui-ci s'en alla, en trottinant et en s'essuyant les yeux. Aux villageois qui lui posèrent des questions, il ne cessa de répéter combien il avait souffert dans sa vie « à cause de ce garçon ». Mais ce dernier ne se laissa pas impressionner par ses sermons. Après l'incident, pour la première fois il quitta la maison, « pour voir le grand monde », et resta absent tout un mois.

La femme du pasteur avait eu une idée : les lottas iraient certains jours offrir un repas chaud aux chômeurs employés sur le chantier de la route, et elle réussit à imposer sa volonté, malgré l'opposition de nombreuses femmes qui imaginaient d'avance les grognements de leurs maris ou de leurs pères quand ils se verraient obligés de donner des victuailles pour faire la soupe des ouvriers. Mais la femme du pasteur leur expliqua sa décision en ces termes :

– C'est moi qui fournirai seule les ingrédients nécessaires pour la première soupe. Les personnes mieux loties se doivent d'aider les gens dans le besoin. Et une telle action nous permettra de propager le message de la défense nationale au sein des couches populaires.

Les maîtresses et les filles de grandes fermes durent ainsi demander à leurs maris et à leurs pères de leur donner des pois et de la viande de porc, et écouter leurs protestations :

– Qu'est-ce qu'elle va pas inventer comme foutaises... Elle a qu'à fournir tous les ingrédients, tant qu'elle y est...

Cette distribution de nourriture s'inscrivait dans le travail de préparation idéologique dont Hélène avait fait une de ses tâches prioritaires. Des tracts furent distribués sur le chantier. Des liasses de papiers imprimés apparurent comme par enchantement, et les hommes s'en servirent comme papier de toilette quand ils allaient dans la forêt. Accroupis derrière un arbre, ils lisaient le texte pour passer le temps :

> *« Travailleurs finlandais ! Pendant des dizaines d'années, les leaders marxistes ont maintenu dans l'ignorance et trompé l'ouvrier finlandais. Depuis des dizaines d'années, ils ne parlent que d'améliorer le sort des travailleurs, mais sans avoir aucune réelle intention de passer aux actes. Leur seul objectif était d'amasser des fortunes colossales grâce aux cotisations que les ouvriers démunis ont payées à leur section syndicale. Où est-il, cet argent collecté sur le dos des petites gens ? Au fond des poches des potentats marxistes. Travailleur finlandais ! Combien de temps comptes-tu supporter cela ? Quand frapperas-tu sur la table de ton poing d'ouvrier finlandais droit et honnête, pour te délivrer de la tyrannie judéo-marxiste ? Quand te décideras-tu à demander des comptes à ceux qui te trompent, t'exploitent et te tiennent en esclavage ? Choisis le camp du mouvement national de libération contre la dictature marxiste ! »*

Le tract finissait au pied d'un sapin, brun et froissé, dissimulé sous un petit tas de neige sommairement amassé du bout du pied.

Les tracts, les ouvriers s'en moquaient comme d'une guigne, mais la soupe de pois, c'était tout autre chose. Un valet de ferme du presbytère amena avec son cheval la cuisine roulante jusqu'au chantier. La distribution de soupe était assurée par la femme du pasteur, l'institutrice et la maîtresse de Töyry, car on a avait jugé inconvenant qu'une femme se rende seule au chantier. L'instituteur s'occupait de maintenir l'ordre dans la queue. Il parlait d'un ton mâle en usant de la langue du peuple qu'il épiçait de *r* fortement roulés et d'expressions militaires :

– Eh bien, les gars ! J'espère que vous apprécierez notre bouillie de shrapnell. Chacun recevra d'abord une portion, puis on distri-

buera du rab, s'il en reste... Allons, les gars ! Mettez-vous en rang devant le canon à soupe.

Quand la queue fut en bon ordre et la maîtresse de Töyry prête à servir la première portion, la louche à la main, Rautajärvi changea de ton et fit un discours :

– Hommes de Finlande ! L'organisation pour la défense du pays a voulu, par ces temps difficiles, tendre une main fraternelle vers ceux qui ont eu à souffrir de la crise. Car une loi ancestrale non écrite dit : « Mêle à la farine de ton pain une moitié de poudre d'écorce d'arbre, car le gel a emporté la future moisson de notre voisin. » C'est cet esprit de fraternité qui a permis au peuple finlandais de traverser les épreuves, lorsque dans nos vallons la guerre faisait rage ou que le gel répandait la misère. Côte à côte, coude à coude, nos pères ont fait front comme des hommes véritables chaque fois qu'étaient en jeu la survie de leur contrée et l'honneur de leur pays. Et quand venaient des temps difficiles, au nom de cette fraternité d'armes, chacun tendait la main à son camarade dans le besoin. Nos épouses et nos filles, se dépensant sans compter, ont été prêtes à se mettre au service du bien commun, comme le montre ce repas, pour l'organisation duquel nous pouvons remercier ces dames généreuses.

Les hommes écoutèrent d'un air grave et renfrogné. Chacun reçut ensuite une louchée de soupe, accompagnée d'un commentaire complaisant de la femme du pasteur :

– N'est-ce pas que ça fait du bien, une bonne soupe chaude par ce froid ?

Personne ne fit de discours de remerciement. Le repas terminé, les lottas et Rautajärvi s'en allèrent et les hommes retournèrent au travail. Vilho avait aussi pris de la soupe, malgré ses réticences à se faire nourrir par ces gens qu'il connaissait. Lasse marchait en s'ébrouant :

– Brr... Putain ! Ça me donne des frissons d'avoir vu un boucher de si près. Ça me fait chaque fois comme si je voyais un serpent par terre et que j'étais pieds nus.

Siukola raclait encore le fond de sa gamelle tout en marchant et dit avec un rire :

– Le grand boucher en chef, carrément. Il m'a pas regardé dans les yeux quand j'ai pris ma soupe. Il a tourné la tête... Il a dû se souvenir quand il m'a tabassé... Pour une fois, sa bonne femme elle était pas en cloque... Il lui fait des gosses comme un lapin, il dit qu'il faut que le peuple croisse et se multiplie... Même que le médecin leur avait d'y aller mollo un peu... Eh oui, il en faudra du monde, quand on ira envahir la Russie jusqu'à l'Oural !... Des bidasses pour conquérir les terres de la Grande Finlande... Il dit à tout le monde qu'il faut baiser... Et même les mecs pauvres... Alors qu'ils ont même pas de quoi donner à bouffer à leur progéniture actuelle...

– C'était sa bonne femme, la petite nénette ?

– Oui.

– Faut dire que je dirais pas non pour construire la Grande Finlande avec celle-là... Ça se peut qu'elle soit un sacré morceau... Les petites comme ça, c'est souvent des vraies furies quand elles baisent.

Puis ils reprirent le manche de leurs pioches et de leurs pelles.

– Allez les gars, on la construit, cette route, comme ça, ça sera plus facile de marcher dessus quand y aura plus de boulot.

Le salaire des ouvriers du chantier de la route était misérable, mais il valait mieux que rien. Vilho remettait l'intégralité du sien à son père, mais celui-ci en tirait l'un ou l'autre billet et le tendait à Vilho :

– Garde ça... C'est pas grand-chose, mais ça suffit pour des cigarettes.

Elina ouvrit de grands yeux :

– Pour des cigarettes ?... Tu ne vas pas me dire que...

Axel se rendit compte qu'il avait gaffé.

– Il a qu'à fumer, puisqu'il gagne son argent lui-même... C'est plutôt moi qui devrais arrêter, vu que je touche pas un penni de quoi que ce soit.

Elina ne pouvait que désapprouver la chose. Pourtant, le même soir, Vilho alluma sa cigarette à un tison de la cuisinière. Il avait commencé à sortir de plus en plus souvent le soir. Il allait au bourg et Elina se demandait qui il pouvait bien fréquenter.

– Pas des gens de mauvaise compagnie, tout de même...

Légèrement honteuse de ses propres pensées, elle passait en revue dans son esprit tous les endroits où son fils était susceptible de se retrouver « en mauvaise compagnie ». Il y avait des garçons qui se rassemblaient chez les employés du domaine. Et Untel avait été vu en compagnie d'hommes adultes.

Bien souvent, elle avait eu l'intention de parler à Vilho du mal et du péché auquel il était exposé dans le monde, mais pas une seule fois elle n'avait réussi à entamer la conversation, car le maintien calme et réservé de son fils lui faisait trouver cette idée ridicule. De plus, Vilho revenait toujours du bourg à une heure tout à fait décente.

Mais un soir, il alla chez Kankaanpää. Lasse l'y avait invité plusieurs fois, car il avait d'une certaine façon pris Vilho sous sa protection. Vilho s'attarda d'abord un moment au bourg avant d'y aller. S'il hésitait, c'est que chez Kankaanpää il y avait aussi Aune Leppänen, qui le connaissait bien et qui était déjà une personne assez âgée.

C'était jour de paye et les hommes étaient ivres, car Toijala-le-Courtaud était allé acheter de l'alcool dénaturé à la pharmacie. Elias leur aurait vendu de l'alcool de contrebande, mais les hommes auraient eu tout juste assez d'argent pour acheter de quoi se mettre en train. Le commerce d'Elias était condamné à péricliter, car la loi de prohibition venait d'être abrogée à la suite d'un référendum et bientôt s'ouvriraient des magasins d'État de vente de boissons alcoolisées. Elias avait voté contre l'abrogation, en vain.

Lasse accueillit Vilho et lui offrit un verre, mais le garçon refusa quand il sentit l'odeur repoussante de l'alcool dénaturé.

– J'en ai du meilleur pour toi.

Vilho accepta de boire un verre d'alcool de contrebande coupé d'eau et, quand celui-ci lui monta à la tête, il fut capable d'avaler de l'alcool dénaturé. Il n'avait jamais vraiment été ivre, sauf peut-être un peu après avoir goûté de la bière forte d'Otto.

Sur la table se dressait une grande marmite de fonte dans laquelle on avait servi une bouillie d'avoine. Toijala-le-Courtaud s'était préparé une « bouillie de cheval », un mélange de flocons d'avoine et d'alcool dénaturé. Aune débarrassa la table et nettoya

les assiettes. Elias était à la maison et il tentait d'écouler son alcool auprès des hommes. Lasse en acheta, car il voulait en offrir à Vilho.

Pendant un moment, Vilho éprouva quelque remords à s'être laissé entraîner dans cette troupe. Il ne voulait pas boire au point d'être complètement ivre, mais, comme il n'avait pas l'impression de perdre conscience de la réalité, il continua de trinquer chaque fois que Lasse le resservait.

Lasse lui dit tout le bien qu'il pensait de lui, il lui prit la main et la serra :

– Serre ça ! C'est la main de Lasse. T'es un type réglo.

Vilho serra la main et marmonna quelques paroles d'approbation.

Dans la pièce commune, le murmure de la conversation et le bruit allaient s'amplifiant. Lasse commença à chanter, mais, dans son coin, Toijala-le-Courtaud était en train d'expliquer quelque chose en parlant d'une voix sonore, ce qui l'empêchait de chanter comme il voulait.

– Ferme ta gueule quand je chante !

La douce maman berce son enfant
De sa tendre chanson...

Toijala dit d'un air vexé :

– Moi aussi j'ai chanté, et même fait des chansons.

– Ferme-la, qu'j'te dis ! Ça commence comme ça :

La douce mère berce son enfant
De sa tendre chanson,
Son enfant pour qui elle a jadis sacrifié...

– Si, c'est vrai ! J'ai écrit l'une ou l'autre chanson. Vous connaissez celle-là, les gars, *Jenny de Kankasala* ? C'est moi qui l'ai composée un jour, comme ça pour m'amuser.

Toijala se mit à chanter :

Je suis un gars d'Ostrobotnie,
Je vais par-ci par-là,
J'ai une fiancée bien jolie,
Et elle est de Kankasala.

– Ferme ta gueule, bordel, quand je chante !

Son amour le plus pur elle le donna à un traître...

– Question chansons, j'en ai fait un paquet, ça je peux vous le dire, les gars.

Et les parents de la belle me méprisent
À cause de mon naturel fougueux,
J'ai voulu leur faire la surprise,
Je suis parti en battant de la queue.
J'ai reçu une lettre de ma belle
Tandis que je parcourais le monde,
Elle m'annonçait une drôle de nouvelle :
Qu'elle était devenue toute ronde.

Comme Toijala n'avait visiblement pas l'intention de s'arrêter de chanter, Vilho se leva de son banc :

– C'est Lasse qui chante maintenant, pas les autres. Chante, Lasse. *La douce mère berce son enfant*... C'est une jolie chanson.

Le bruit et les murmures cessèrent. Vilho regardait Toijala-le-Courtaud fixement, comme s'il attendait de lui une réponse. Toijala marmonna quelques paroles méprisantes, à quoi Vilho répondit en répétant :

– C'est Lasse qui chante.

Toijala tenta de poursuivre :

J'ai dit adieu aux soucis du monde...

Avant que Vilho ait pu se saisir de lui, Toijala s'était levé de table, car il avait remarqué le regard glacé et menaçant du jeune homme. Il n'eut cependant pas le temps de se défendre. Vilho l'attrapa par le devant de sa veste et le jeta violemment à terre :

– C'est Lasse qui chante... Bordel de merde !... *La douce mère berce son enfant*... Vas-y, toi...

Le brusque changement de comportement de Vilho jeta le désarroi parmi l'assistance. Mais tous reprirent rapidement leurs esprits. Il y eut un brouhaha, car certains hommes ivres voulurent prendre part à la bagarre. Aune se réfugia derrière le four en lançant des exclamations effrayées, et Toijala se releva :

– Toi, mon gars, tu vas...

Mais Lasse se mit à côté de Vilho :

– C'est Vilho qui décide qui va chanter.

Les autres se calmèrent, mais Toijala était trop en colère pour en rester là. Il donna un coup de poing, mais sans atteindre Vilho, qui

le reçut dans ses bras et le plaqua sur le sol en le maintenant de tout son poids, si bien qu'il fut incapable de se relever, malgré ses efforts acharnés. Il voulut sauver la face en jouant l'ivrogne qui s'endort. Couché sur le sol, il poussa des grognements, puis se mit à vomir, son malaise feint devenant réalité. Il s'endormit sur le plancher. Vilho se rassit sur le banc et dit :

– Allez, Lasse, chante.

Et Lasse chanta.

Dors, mon trésor, il y a loin
Encore jusqu'au matin.
Lève-toi alors, les yeux clairs,
Au chant de la clairière.
Lève-toi alors, sois un homme !
Les pauvres et les malheureux
Lève-toi pour les défendre...

Vilho écoutait attentivement, les lèvres pincées, comme si chaque parole avait un sens profond, et quand Lasse eut fini, il dit d'un ton résolu :

– Bravo !

Puis, il resta assis sur son banc, la tête baissée, à lutter contre une nausée, qu'il parvint à refouler à grand-peine.

L'incident fut oublié et les hommes ivres recommencèrent leur tapage. L'un d'entre eux avait un harmonica, et il joua *La Russie Libre*, mais quelqu'un lui dit d'arrêter :

– Ho, putain ! Joue pas des trucs pareils ! On ne sait jamais s'il y a des bouchers qui passent dans le coin.

Mais Lasse se mit à danser, en criant :

– Joue, mon vieux... joue... Ici t'as le droit de jouer... Avec la permission de Lasse.

L'homme joua et les autres se mirent à chanter au son de la musique.

L'aube renaît, le peuple s'est levé,
Des chants d'allégresse retentissent,
De ses chaînes le peuple s'est libéré...
...
Ah quelle beauté, ah quelle félicité

De saluer la Russie, terre du travail !
La troupe des esclaves retrouve sa dignité...

L'harmonica jouait et Lasse dansait. Il saisit Aune qui était assise sur le banc et celle-ci vint danser avec lui en gloussant et en se débattant pour la forme.

Écoute la voix de la liberté
En perles d'or résonner
De son charme la puissance
Nous apportera notre délivrance...

Tandis qu'il dansait, Lasse s'interrompit et renversa Aune sur le banc :

– Lasse va ôter les fringues de notre ménagère.

– Ha ha... Enlève-toi... Tu entends ?... T'es un sacré brigand toi...

Aune repoussa Lasse en riant. Il se releva, et Aune l'imita.

– On va dans le vestibule... allez, viens...

Il traîna Aune derrière lui, elle résista en protestant et en gloussant à la fois. Arrivée à la porte, elle se dégagea, et Lasse, déçu, tendit le bras pour l'attraper, mais elle s'était réfugiée dans le fond de la pièce commune. Puis Elias et Lasse sortirent de la pièce, et lorsqu'ils revinrent, Elias demanda à Aune de le suivre. Lasse et un autre homme sortirent également dans l'intervalle, et quand ils revinrent, les hommes se mirent à chuchoter entre eux :

– Vingt balles, qu'il veut... Kankaanpää refuse... Il veut qu'on lui donne vingt balles par bonhomme... Si on paye pas, il nous fout dehors...

Il y eut des allées et des venues. Des mouvements et des chuchotements irrités s'entendaient dans le vestibule. La porte du réduit de l'entrée ne cessait de s'ouvrir et de se fermer.

Vilho se leva et sortit. Un sentiment nauséeux lui serrait le cœur et, en concentrant toute sa volonté, il réussit à aller jusqu'au coin de la cabane avant de vomir. La main appuyée sur le coin, il aspirait l'air frais en essayant de rassembler ses idées :

– J'ai l'air fin... qu'est-ce qui m'a pris de venir ici... et de boire...

Son malaise se dissipa et il reprit ses esprits. Il écoutait les voix étouffées dans le vestibule : les protestations d'Aune et la voix d'Elias en colère.

– Vas-y... merde... Et qu'est-ce que ça peut... Vingt balles, faut pas cracher dessus...

– Non, j'veux pas... C'est dégueulasse... Jamais je ferais... j'ai trop honte...

– Mais je m'occupe de prendre le pognon, t'as pas besoin de le faire... Va dans le réduit, moi je collecte le fric dans la chambre...

Les protestations d'Aune se firent de moins en moins convaincantes et cessèrent bientôt complètement. Appuyé contre le coin de la cabane, Vilho entendit qu'on tirait un banc dans le réduit. Puis il entendit des paroles indistinctes prononcées par Lasse haletant, et les gloussements gênés d'Aune.

Vilho s'efforça de retenir sa respiration. Les bruits de vêtements et les chuchotements continuèrent. Au début, il eut du mal à comprendre ce qui se passait : « Ils font ça ensemble... pendant que les autres montent la garde... Elias encaisse l'argent... »

Mais il dut se rendre à l'évidence. Les bruits qu'il entendait lui dressaient un tableau clair de ce qui se passait. Il lui semblait étrange de penser qu'Aune était là à quelques mètres : « Dire qu'elle est venue nous faire des visites et qu'elle a parlé avec mère... et maintenant elle est allongée là les cuisses écartées... »

Vilho sursauta, car quelqu'un ouvrit la porte d'entrée et sortit sur l'escalier. Mais il resta caché. La porte se referma et on entendit dans le vestibule la voix d'Elias, qui sonnait comme une réponse à quelqu'un :

– Il est plus là.

Aune chuchota peu après :

– Mince !... Tu te tends compte, s'il va tout raconter au bourg...

Malgré son ivresse, Vilho comprit que c'était de lui qu'on parlait, et il eut envie de rire. Mais il se retint, afin de ne pas être découvert. Le va-et-vient et les chuchotements continuaient encore dans le vestibule. Les portes ne cessaient de s'ouvrir et de se fermer, et on entendit Elias chuchoter plus fort :

– Pas de salades !... Si tu payes pas en billets, je te fous dehors... Vends-moi ton harmonica...

Quand le va-et-vient cessa dans le vestibule et que l'on rentra le banc dans la pièce commune, Vilho resta un instant dehors au coin de la cabane.

– Si je retournais à l'intérieur... Ils auraient les jetons... Ils devineraient...

Après un moment d'hésitation, il retourna dans la cabane. Aune ne cacha pas son trouble à sa vue et elle regarda Elias, mais Vilho s'efforça de faire comme si de rien n'était. Certains des hommes s'étaient déjà endormis sur le plancher où Toijala-le-Courtaud avait vomi sa bouillie de cheval.

Elias dit à Vilho de sortir, et Vilho le suivit. Dans le vestibule, Elias déboucha son bidon :

– C'est coupé avec de l'eau... bois....

Vilho but une gorgée.

– Où qu't'étais, avant ?

– Aux chiottes.

– Déconne pas !

– Si.

– Écoute ce que je vais te dire. Sous aucun prétexte, tu iras raconter ce que tu as vu.

– Ben... non, bien sûr...

– Nous on est des fils de la misère. La lutte pour la survie est dure... T'as pas envie de ?... T'auras droit gratis.

Vilho rit silencieusement :

– Ah non, vraiment pas.

Elias tenta de le convaincre pendant encore un moment, mais ce fut sans résultat. Ils retournèrent à l'intérieur, et Elias s'entretint avec Aune, au coin du four. Quand Vilho se prépara à partir, Elias lui fit boire presque de force deux longues rasades. Aune mit son manteau elle aussi et dit :

– Je vais aller accompagner le garçon... Comme ça, il rentrera pas seul... Hé hé...

Au début, Aune parla du temps et du chantier. Vilho répondait brièvement et d'un ton abrupt. Il titubait légèrement en marchant et Aune lui dit :

– Mais mince alors, mais c'est que t'es saoul ! Ça t'est déjà arrivé ?

– Non.

Lorsque Vilho trébucha de nouveau, Aune le prit par le bras.

– Donne-moi ton bras, pour pas que tu tombes. Tu vas te mettre plein de neige partout.

Vilho voulut d'abord retirer son bras, mais il ne le fit pas.

– Bah, c'est pas si grave... Les hommes, il faut bien que ça... Hé hé... Mais fichtre alors, c'est que t'es devenu un beau gosse !... Si j'étais un peu plus jeune... Hé hé... Écoute pas c'que j'dis... C'est des balivernes de vieille bonne femme... Hé hé... Mais dis donc, faut qu'tu commences à aller voir les filles, bel homme comme t'es maintenant.

Vilho avançait sur la route en chancelant au bras d'Aune et en écoutant ce qu'elle disait. Il regarda autour de lui dans la pénombre du soir d'hiver :

– Heureusement qu'y a personne...

Lorsqu'ils arrivèrent à hauteur de la maison des Leppänen, Aune retira son bras :

– Où tu vas toi, maintenant ?

– Je rentre chez moi.

– Mais tu déconnes ? Si ton père est encore levé... Ne rentre pas dans un état pareil... Essaye de te dégriser un peu avant.

Plus que celle de son père, c'est la pensée de sa mère qui paraissait pénible à Vilho. Mais peut-être réussirait-il à entrer dans la pièce commune sans se faire remarquer.

– Écoute, je t'installe dans notre sauna. Il est chaud... Restes-y le temps que tu te sentes moins pompette...

Vilho hésita un instant, mais l'idée paraissait tentante. Les dernières rasades d'Elias avaient de nouveau accentué son ivresse et dormir un peu lui ferait du bien.

– Assieds-toi là, en attendant que ça passe. Je reste un peu avec toi, pour pas que tu dormes trop longtemps.

Mais au bout d'une minute, Vilho commença à dodeliner de la tête.

– T'endors pas, bon sang... Eeh !... Tu vas quand même pas me... Une vieille mémé comme moi... hé hé hé... Mais dis donc, qu'est-ce que...

Le coude que Vilho tenait appuyé sur son genou avait glissé par accident sur les cuisses d'Aune. Il sursauta et se redressa.

– Hein ? Quoi ?

– Je disais simplement... Toi là... comme ça... avec une vieille comme moi... Ah mais mince, si j'étais plus jeune...

Aune déboutonna le manteau de Vilho, prétextant qu'il allait avoir trop chaud. La tête de Vilho recommença à dodeliner, mais Aune le secoua pour le réveiller :

– T'es un sacré gaillard, quand même... Merde alors, quand j't'ai vu le jeter à terre, l'autre là, je m'suis dit que le garçon était devenu un homme.

Une image de l'altercation traversa l'esprit embrumé de Vilho. Il releva la tête et poussa Aune fortement en arrière :

– Tiens, déguste, bordel !... C'est... c'est comme ça que le fils à la mère Koskela il cogne.

– Oouuh... Me pousse pas comme ça... Ou c'est pour autre chose ?... Ah, ah !...

Vilho avait du mal à garder la tête droite et il s'appuya sur le genou d'Aune. Il prit le genou dans sa main et le serra.

– Allons, tu vas pas... avec une vieille mémé comme moi... Si j'étais plus jeune, j'te donnerais du bon temps...

La sensation passa par sa main qui touchait le genou d'Aune et s'étendit dans tout son corps. Dans sa conscience embrumée se mêlèrent des pensées de moins en moins cohérentes :

– Tout de même, vingt ans de différence... Mais La Forge il est pas beaucoup plus vieux que moi et pourtant lui aussi... Oui mais quand même, Aune elle a souvent été chez nous, elle est même venue pour planter des pommes de terre...

Finalement, Aune l'aida à se décider sans beaucoup se gêner, et peu à peu Vilho s'enfonça dans un tunnel où il rejeta toute pensée sensée qui lui venait.

– ... Eh ben dis donc, mon garçon, j't'aurais pas cru capable de...

Sur le chemin du retour, Vilho aurait voulu se sentir ivre, comme pour oublier, mais il n'y parvint pas. Il s'appuya un instant au tronc du Pin à Mathieu, regarda droit devant lui, puis se mit résolument en marche vers la maison :

– ... Je réponds tout seul... de mes actes et de mes pensées, et ce qui est fait est fait, y a plus à revenir dessus. Ouais.

Le lendemain, son père lui demanda où il avait été et, comme Vilho répondit en disant la vérité, Axel lui dit :

– Qu'est-ce que tu as fabriqué là-bas ?

– Rien de spécial. J'ai regardé les autres s'amuser.

– Il n'y a rien à regarder. Il doit s'en passer des vertes et des pas mûres là-bas, si Aune est de la partie. C'est pas possible que quelqu'un puisse tomber aussi bas. Mais elle a toujours été comme ça, aussi longtemps que je m'en souvienne... Et comment ils peuvent faire ça avec quelqu'un comme elle ? Moi j'aurais pas même envie de la regarder.

Vilho écouta d'un air impassible et ne répondit rien. Sa mère aussi lui fit des réprimandes, mais d'un ton un peu moins rude :

– Tu entends ce que dit ton père ? Des choses comme ça, ça l'a toujours mis en colère.

Le plus embarrassant pour Vilho était pourtant la perspective de retourner sur le chantier, et surtout de croiser Aune au village. En y réfléchissant, il avait compris qu'Aune et Elias avaient voulu le faire taire, car ils craignaient qu'il n'eût découvert ce qui s'était passé dans le vestibule.

– Tout ce que ça veut dire, c'est qu'eux aussi ils ont intérêt à la fermer.

D'ailleurs, ce dimanche-là, le village n'aurait guère eu l'énergie de s'intéresser à une telle vétille. En effet, le même jour, les gens apprirent la nouvelle des événements de Mäntsälä, en écoutant la radio de Lauri Kivioja. Il en avait acheté une quand il s'était installé dans la maison de Halme.

– Il y avait eu une réunion des socialistes, il paraît... Un docteur qui avait fait un discours, et les types de Lapua ont ouvert le feu sur la maison... Mais ils ont tiré par-dessus. Y a pas eu de morts, je crois...

VII

Durant tout l'automne, lors de leurs meetings organisés au bourg, les partisans du mouvement de Lapua s'en étaient pris violemment au gouvernement, et en particulier au ministre de l'Intérieur von Born. Car les dissensions entre les partis bourgeois que le pasteur avait prédites à l'époque étaient apparues au grand jour. Le gouvernement nouvellement formé était à majorité centriste et

il avait pris position contre le mouvement de Lapua. Les sympathisants du mouvement, oubliant presque les marxistes, avaient maintenant pris pour cible les « patkouls ». Étaient des patkouls les bourgeois qui s'opposaient au mouvement de Lapua. À l'occasion d'un meeting, Rautajärvi fit un exposé sur l'origine de ce terme. Il expliqua que le nom de « patkoul » était celui du traître livonien Johann Reinhold Patkoul, qui avait comploté avec les Rousskis contre Charles XII. Le ministre de l'Intérieur, von Born, était un patkoul typique, et un franc-maçon, qui plus est. Il était haï du mouvement de Lapua parce qu'il avait décidé de mettre fin aux actes illégaux, il était même allé jusqu'à affirmer en pleine session du Parlement que des opérations se tramaient dans l'ombre pour changer la constitution. De plus, il avait commencé à le prendre de haut et à faire le fanfaron, disant qu'on allait bien voir qui, de lui ou de Kosola, dirigeait le pays.

Le problème n'était cependant pas le ministre de l'Intérieur. On ne s'en prenait à lui que parce qu'il représentait l'État. En réalité, malgré le fait que les attaques fussent dirigées contre le gouvernement et le ministre de l'Intérieur, ce qui était remis en question, c'était la constitution républicaine.

Le ton des meetings qui se tenaient au bourg devenait de plus en plus violent et les menaces que Rautajärvi lançait quand il faisait la queue pour le courrier au magasin, de plus en plus explicites :

– Monsieur le franc-maçon va voir qui gouverne le pays.

Sur le chantier, il circulait aussi toutes sortes de rumeurs. Certains prirent peur, même, lorsque Siukola leur expliqua :

– Ils ont à leur disposition une organisation en ordre de marche. On a trouvé un plan qui contient toutes les informations. Et les bourgeois qui ne sont pas aussi fanatiques, ils les foutront dehors de la garde civique... Les fanatiques, c'est ceux qui disent qu'il faut tuer les rouges et leurs marmots, les pas fanatiques, ceux qui disent qu'on butera seulement les parents et qu'on épargnera les gosses de moins de quinze ans.

Dans la pénombre de la soirée hivernale, un jeune homme skiait vers Pentinkulma. Il ne skiait pas sur la chaussée, mais sur la trace qui la longeait et qui, par endroits, continuait tout droit, sans suivre les sinuosités de la route. Le jeune homme avait seize ou dix-sept

ans. Il avait un air concentré et lançait des regards de côté et derrière lui, comme pour détecter des poursuivants éventuels. Mais il n'y avait personne d'autre sur la trace.

Le jeune homme s'arrêta et tâta dans la poche de sa veste de ski l'enveloppe cachetée qui s'y trouvait.

Le jeune homme était Urpo Päkki.

Urpo sentait la sueur mouiller son dos, mais cela ne le gênait pas, au contraire, il skiait avec d'autant plus d'aise et de souplesse. Il éprouvait un sentiment agréable de mystère et d'excitation. Il se remémora des histoires de la guerre de Libération qu'il avait lues. À cette époque-là aussi, des écoliers avaient porté des messages secrets en se déplaçant à skis.

Il n'avait pas d'arme, et c'était là un grand manque. Il en avait demandé une à son père, mais celui-ci avait refusé. Il n'y avait pas danger, lui avait-il dit.

– Mais si les rouges et les patkouls sont au courant ?

Ils auraient volontiers appelé les rouges des « Rousskis », mais pour l'instant les Rousskis n'étaient pas encore de la partie. Un jour ou l'autre, pourtant, ils feraient tout leur possible pour s'en mêler, quand les choses sérieuses commenceraient. Les patkouls rousskis rouges.

« Ça » allait commencer de façon imminente. Urpo ne savait pas vraiment de quoi il s'agissait, car on ne lui avait rien expliqué. Au contraire, on lui avait dit de ne rien révéler de ce qu'il entendrait dire. Mais c'est bien sur la base des morceaux d'information qu'il avait glanés qu'il attendait « ça ». Car son père avait annoncé à plusieurs personnes qu'il fallait se tenir prêt, avec une semaine de provisions et des « dents ».

« Ça » serait quelque chose d'un peu semblable à la guerre de Libération. Les gens skieraient en combinaison de camouflage blanche et se battraient contre les Rousskis rouges. On ferait des bivouacs, et, autour du feu, on mangerait à la roulante.

Le jeune homme appuyait sur ses bâtons avec une ardeur grandissante. L'enthousiasme lui mettait le feu aux joues, et il pinçait les lèvres d'un air mystérieux quand il jetait des coups d'œil derrière lui. On ne savait jamais : si tout à coup on entendait la voix d'un patkoul rousski crier : *« Rouki ver ! »*

Il dépassa la maison de Kivivuori par l'arrière, en passant par les champs. Revenu sur la route, en approchant de l'école primaire, il regarda prudemment autour de lui. Dans la pénombre qui ne cessait de s'épaissir, le village était silencieux. Aucune lueur ne sortait des fenêtres de l'école. Mais dans les appartements des instituteurs, la lumière était allumée.

Urpo déchaussa ses skis près de la porte d'entrée et ouvrit la porte extérieure. Il frappa à la deuxième porte et entra quand il entendit une voix répondre. Il était entré du côté de la cuisine et l'institutrice était assise là, un petit garçon dans les bras. Elle alla chercher l'instituteur dans la pièce de derrière. Le fait de se retrouver en présence d'adultes refroidit un peu l'enthousiasme du jeune homme et son visage n'avait plus cette expression énigmatique. Sans mot dire, il sortit l'enveloppe de sa poche et la tendit à l'instituteur. Celui-ci lui demanda d'attendre et alla dans la chambre pour lire la lettre. Pendant ce temps, l'institutrice fit la conversation, demandant à Urpo des nouvelles de chez lui. Le jeune homme répondit poliment mais d'un ton tendu, attendant ardemment le retour de l'instituteur.

Rautajärvi déchira l'enveloppe et lut la lettre :

> *« À N.*
> *Les informations parvenues au commandant Salpakari via l'état-major de district ont été confirmées. L'action engagée à Mäntsälä sera menée jusqu'au bout et dans toute son ampleur. Au nom de l'état-major de district, donne à tous l'ordre de se tenir prêts et explique que la situation attend d'être clarifiée. Donc « pour parer à toute éventualité », mais sans donner d'autres précisions, sauf à ceux dont tu es absolument sûr. L'alerte finale sera donnée par téléphone sous forme d'alerte officielle.*
>
> *P.* »

L'instituteur chercha du papier et un crayon et il écrivit la réponse.

> *« À N.*
> *Ordre bien reçu. Déclenche l'alerte immédiatement. Les rumeurs sur Mäntsälä sont donc vraies. C'est le grand moment. Je suis prêt à tout. J'insiste : à tout.*

Dans la haine des rouges
Salutations militantes :

P. R. »

Il ferma l'enveloppe et retourna dans la cuisine, où la servante était venue sur ces entrefaites, avec les deux enfants aînés.

– Emmenez les enfants dans leur chambre, mademoiselle.

La jeune fille prit les enfants par la main et l'instituteur donna la lettre à Urpo.

– Est-ce que tu as d'autres informations ?

– Non.

– Le commandant a téléphoné ?

– Oui, deux fois, et il y a eu d'autres coups de téléphone aussi.

– C'est bien. Dis à ton père qu'il m'informe le plus tôt possible. Bon, rentre chez toi, maintenant.

Il donna une tape sur l'épaule du jeune homme, qui fit un salut militaire et s'en alla. Eila, sa femme, lui demanda ce qu'il y avait écrit dans la lettre et Rautajärvi la regarda d'un regard appuyé quand il lui répondit :

– Il semble que ceux qui se sont regroupés à Mäntsälä aient l'intention de continuer, et il a été décidé qu'on se joindrait à eux. Le moment est venu.

– Mais... qu'est-ce que... qu'est-ce que ça va donner ?

– Ce sera enfin la naissance de la Grande Finlande blanche. Je te laisse, il faut que j'y aille.

L'instituteur s'habilla et sortit.

Quand Rautajärvi arriva chez le pasteur et sa femme, ceux-ci avaient déjà été informés, car Ilmari avait téléphoné à ses parents. Rautajärvi constata que le pasteur n'avait pas été entièrement mis dans le secret, car il ne cessait de poser des questions étonnées :

– Mais qu'est-ce que tout cela signifie ? Pourquoi cette agitation et ces allées et venues pour une simple échauffourée ?

Rautajärvi échangea un regard entendu avec la femme du pasteur et dit :

– Il est à craindre que les choses n'en restent pas là. La situation est explosive dans tout le pays et, si le gouvernement fait emprisonner par la force ceux qui ont participé à l'échauffourée, il peut arriver n'importe quoi. C'est pourquoi nous devons être sur nos gardes.

– Quelle sottise ! N'ont-ils donc pas tiré sur des personnes sans défense... parmi lesquelles des femmes et des enfants ?

– Ils ont tiré par-dessus la foule, comme vous le savez... De toute façon, nous devons être prêts. Il n'est pas impossible que le maintien de l'ordre public nécessite la mobilisation de la garde civique. Madame Salpakari doit donc faire des préparatifs pour organiser le ravitaillement.

Quand Rautajärvi fut reparti, le pasteur repensa avec inquiétude à cet entretien, mais se rassura en ces termes :

– Oui... bon... oui... Svinhufvud saura...

La femme du pasteur répugnait à cacher à son mari l'état réel des choses, mais Ilmari avait exigé qu'elle se taise. Et, à vrai dire, elle ne savait pas exactement quels étaient les plans d'action. Depuis longtemps, on chuchotait, et on parlait d'une mise en état d'alerte « pour parer à toute éventualité », mais sans préciser concrètement ce que cela signifiait. La femme du pasteur téléphona à quelques représentantes de l'organisation des lottas, et elle semblait agitée et inquiète. Quand son mari tenta de la rassurer, elle dit :

– Il faut que Svinhufvud fasse un remaniement ministériel, et avant tout qu'il change de ministre de l'Intérieur. Ça ne peut pas et ça ne doit pas continuer comme ça.

– Effectivement... Pourquoi pas... C'est en lui qu'il faut placer notre espoir.

L'instituteur passa chez Töyry, où on cacha les dessous de l'affaire à Arvo. Rautajärvi ne révéla l'état véritable de la situation qu'à Ensio, en lui disant que les choses pourraient bien aller plus loin. À Village-Benoît, on avait également entendu des rumeurs concernant les événements de Mäntsälä, et le vieux maître déplora ce qui se passait :

– Il faudrait quand même pas... pas à ce point-là...

Rautajärvi évoqua le malaise général et l'alarme qu'il avait suscitée. Mais quand il fut reparti, le vieux maître dit à ses fils :

– Il semble avoir toutes les raisons d'être sur ses gardes, je dirais... Mais pas dans le sens où il l'imagine... Dans l'autre sens, plutôt... Il est si imbu de l'esprit de Lapua...

Le soir, Rautajärvi ordonna à ses enfants de se coucher tôt. Il brûlait d'envie d'en savoir plus, mais il hésitait à téléphoner, car il

craignait que la ligne ne soit sur écoute. Il fit les cent pas dans la maison en faisant des discours à sa femme :

– Maintenant, il faut y aller... Ça a été une erreur impardonnable de ne pas aller jusqu'au bout quand il y a eu la grande marche paysanne. Le gouvernement doit démissionner, et il faut se débarrasser du Parlement. Et ensuite se mettre au travail.

– Mais si les rouges se soulèvent et font de la résistance ?

– S'ils font ça, ils le regretteront. La garde civique est aux mains de patriotes et l'armée restera en dehors. Quand on aura envoyé quelques leaders patkouls et rouges défricher des marais, tout sera réglé... Pour les rouges normaux, on créera des camps. Là, on pourra leur apprendre l'amour du travail et, par la rééducation, en faire un jour des citoyens patriotes. Et il faudra défricher pas mal de marais. Il faudra créer de grandes exploitations agricoles... Ce pays peut nourrir une population bien plus nombreuse qu'aujourd'hui, surtout si on prend en compte la Carélie orientale, qui sera rattachée au territoire national. Quand l'occasion se présentera, on récupérera l'Ingrie. On pourra faire de Leningrad une ville libre. C'est parfaitement possible, maintenant que l'Allemagne gagne en puissance et qu'Hitler prend les rênes du pouvoir... Tôt ou tard, il battra les rouges en Russie... Et n'oublions pas la région d'Arkhangelsk...

Rautajärvi alla dans son bureau chercher une carte sur laquelle étaient tracées les nouvelles frontières. Tout d'abord une ligne rouge s'étendant de la baie de la Dvina dans la mer Blanche, jusqu'au lac Ladoga. À l'intérieur de la zone ainsi délimitée figurait l'inscription « Objectif I ». Puis une ligne bleue passant du lac Onega au sud du lac Ladoga et englobant l'Ingrie et l'Estonie, marquée « Objectif II ». En vert, une ligne indiquait une frontière commençant loin à l'est d'Arkhangelsk, presque sur l'Oural, jusqu'à la pointe sud du lac Onega, délimitant l'« Objectif III ».

La carte portait au bas cette inscription : « Programme d'avenir de notre génération ».

Eila n'avait pas de positions politiques autres que celle qui consistaient à approuver les idées de son mari. Elle demanda où l'on trouverait des habitants pour peupler un si vaste territoire.

– Où ? La population grandira. L'apport des Caréliens, des Ingriens et des Estoniens sera significatif. On pourra aussi faire

revenir au pays des Finlandais émigrés en Amérique. Mais avant tout, il faut accroître la natalité. Les pouvoirs publics doivent soutenir les familles avec enfants de toutes les manières possibles. Pour cinq enfants, on pourra donner une médaille et un diplôme, et pour dix par exemple une aide régulière. Il faut punir sévèrement la fabrication et la vente de produits contraceptifs et interdire tous les livres dits « d'éducation à la santé » qui présentent des mesures contraceptives. Les mères élevant leurs enfants seules doivent être considérées comme des citoyens à part entière.

Eila avait écouté son mari avec un sourire gêné, mais, en entendant la dernière phrase, elle dit d'un ton hésitant :

– Non, tout de même...

– Oui, bon, effectivement, il faut faire en sorte que les gens se marient. Mais ce n'est pas la faute de l'enfant s'il vient au monde sans père... Voyons... Si dans chaque famille il y avait par exemple cinq enfants, quel serait le rythme de progression ?...

Rautajärvi alla chercher du papier et un crayon et il calcula sommairement :

– Nous pourrons largement dépasser les dix millions, même encore du vivant de notre génération. Ce qui signifie déjà l'hégémonie dans les pays nordiques. Et la génération suivante régnera aussi sur la Russie du Nord, si on part du principe que l'Allemagne aura pris le contrôle de la Russie du Sud. Nous partagerons l'hégémonie de l'Europe avec l'Allemagne, sur la base de notre ancienne fraternité d'armes... Et on verra que la Prusse du Nord ne sera pas en reste sur son maître à penser.

Un doute dut lui traverser l'esprit, car il dit à sa femme, comme si celle-ci avait fait une objection :

– Pourquoi ce ne serait pas possible ?... Dis-moi pour quelle raison ?

Sa femme ne répondit pas.

Le lundi, juste après la fin de l'école, l'instituteur reçut un avis d'alerte émanant de l'état-major de la garde civique. Les volontaires devaient se rassembler immédiatement au bourg, en emportant cinq jours de provisions et un équipement de campagne. Rautajärvi communiqua l'alerte à d'autres personnes, mais les réactions ne furent pas aussi nombreuses qu'il l'avait escompté. L'intendant

du domaine seigneurial lui déclara que le maître avait interdit aux membres de la garde civique faisant partie du personnel du domaine de partir, car l'alerte était fausse.

– De quel droit et de quelle autorité dit-il des choses pareilles ?

L'intendant était incertain. Pour sa part, il était disposé à partir, mais il n'osait pas le faire, à cause des ordres du maître.

– Je ne sais pas... c'est ce qu'il a dit.

À Village-Benoît, il en fut de même. Ce que l'instituteur ignorait, c'est qu'un autre ordre circulait, qui avait été inspiré par maître Korri. Transmis par téléphone et par des messagers à skis, cet ordre adressé aux gardes civiques hostiles au mouvement de Lapua précisait que l'ordre de l'état-major devait être ignoré, car il n'était pas légal.

Le maître de Village-Benoît, qui allait et venait en chaussettes dans la pièce commune, dit à l'instituteur qui attendait sur le pas de la porte :

– On n'a pas le temps... Trop de choses à faire... Beaucoup, même, hein... Nos gars, ils iront pas... Mais je vous en prie, entrez, venez prendre un café... Hé, les femmes... Mère ou Liisa... faites chauffer l'eau... Celle de vous deux qui est libre...

Le maître déambulait dans la pièce en radotant de son ton flegmatique, et les fils regardaient par la fenêtre, d'un air entendu. Rautajärvi repartit.

Seuls quelques hommes s'étaient rassemblés devant le magasin. De Töyry étaient venus Arto et Ensio, mais Arvo était lui aussi très indécis et hésitant. Le marchand avait également répondu à l'ordre de rassemblement, mais il n'y avait personne d'autre de Pentinkulma. Tauno Hollo arriva, accompagné de deux autres hommes de Hollonkulma. La femme du pasteur se tenait prête elle aussi, mais le pasteur n'était pas parti. Ils s'étaient même disputés, car le pasteur avait commencé à soupçonner que son fils jouait double jeu.

– Qu'est-ce que ça signifie, « pour parer à toute éventualité » ? Pourquoi les gens parlent-ils à mots couverts ? Moi je ne vois absolument pas de troubles dans notre village. Les gens sont calmes. À quoi sert ce rassemblement ?

– Si on nous donne un ordre, ce n'est pas à nous de le discuter. Il faut que j'y aille et que j'organise le ravitaillement.

– Il faut absolument que tu t'y rendes en personne ?

– Mais évidemment !

La femme du pasteur dut attendre devant la porte que le valet arrive avec la voiture à cheval, et elle le réprimanda pour son retard. Pendant le trajet vers le bourg, elle se tint assise penchée vers l'avant, comme aller plus vite.

Quand il constata que si peu d'hommes avaient répondu à l'appel, Rautajärvi, en colère, se rendit au domaine.

– Pourquoi monsieur le sous-lieutenant a-t-il interdit à ses hommes de répondre à l'ordre de rassemblement ?

Le maître s'efforça de réagir calmement à l'emportement de Rautajärvi :

– J'ai été informé que l'alerte n'avait pas été donnée par la voie officielle. J'ai également été en contact par téléphone avec diverses instances et on m'a dit que les gardes civiques devaient rester chez eux.

– À qui obéit-on ici, à moi, ou à des ordres téléphoniques douteux ?

Le maître se raidit et, dans son irritation, il eut du mal à trouver ses mots :

– Quand les ordres dif... divergent... il vaut mieux... attendre.

Au début, il avait éprouvé certaines sympathies pour le mouvement de Lapua, mais il s'en était peu à peu éloigné. S'il ne s'y était jamais vraiment été impliqué, c'est qu'il avait en fait assez peu de contacts avec les gens du lieu. Son antipathie vis-à-vis du mouvement de Lapua n'avait cependant rien à voir avec un désir de défendre la démocratie : étant de langue suédoise, il redoutait la menace de la domination de la langue finnoise, dont le mouvement avait fait son cheval de bataille.

Le maître s'en tint à sa position et dit qu'il avait reçu un ordre contraire de Korri, qui était membre de l'état-major de la garde civique.

Rautajärvi, n'y tenant plus, révéla son objectif :

– Ce qui est en jeu maintenant, c'est l'extermination des marxistes. Monsieur l'agronome désire-t-il donc passer dans leurs rangs ? Je me demande comment une telle chose est possible. Vous n'avez donc aucune pensée pour votre oncle ? Comment pouvez-

vous vous mettre du côté des assassins de votre oncle ? Vous ne vous sentez donc pas lié par cette obligation ?

Le maître, offensé, était rouge de colère :

– Je... je ne... je ne veux pas que vous vous lancez dans des actes inconsidérés. Laissez mon oncle en dehors de cela !... Inutile de le mêler dedans... S'il a été assassiné, ce n'est pas comme rebelle, mais justement parce qu'il défendait la loi... C'est précisément par ça que je suis lié et pour cette raison que j'agis comme je le fais maintenant.

En retournant vers le magasin, Rautajärvi ressassait des pensées mauvaises :

– Un patkoul suédois... Il sera le premier à qui on foutra une pelle dans la main....

Des civils s'étaient rassemblés devant le magasin et çà et là on vit des sourires et des airs entendus quand Rautajärvi ordonna à sa troupe de se mettre en marche.

Mais beaucoup d'entre eux redevinrent sérieux quand Otto Kivivuori leur dit :

– Il y a pas de quoi rire. La question n'est pas de savoir combien de rebelles il y aura. Mais bien plutôt de savoir combien d'hommes seront prêts à agir pour de bon quand il faudra écraser la rébellion... Et ils ne seront sans doute pas très nombreux...

VIII

Au bourg, des hommes allaient et venaient entre la maison de la garde civique et la mairie. Presque tous étaient armés et avaient emporté leur équipement de campagne. Les chefs s'étaient rassemblés à la mairie et, parmi eux aussi, les avis étaient mitigés. Päkki réclamait qu'on occupe la gare et le central téléphonique, mais Uolevi Yllö hésitait. Korri était opposé à toute action et exigea que les hommes soient renvoyés chez eux. Dans la salle du conseil municipal, ils se disputaient, excités et rouges de colère. Päkki montra à Korri l'ordre reçu par téléphone.

– Tu refuses d'obéir à l'ordre de l'état-major de district ?

Korri répliqua en criant de sa voix aiguë :

– Mais qu'est-ce qu'on a besoin de mesures de protection « pour parer à toute éventualité » ? Il n'y a personne qui menace l'ordre

public ici ! La seule menace que je vois, c'est tes bonshommes là dehors. Tout est calme. C'est vous qui troublez l'ordre public.

– Tu prétends donc que l'ordre donné par le commandant Salpakari n'est pas valide ?

– Oui ! Cet ordre n'est pas valide... Étant donné que le gouvernement a ordonné à la population de rester chez elle, les ordres de Salpakari sont illégaux... Ce qui se passe ici est une rébellion... Ça ne fait aucun doute... Pas la peine de me raconter des histoires ou de me faire croire autre chose. J'ai parfaitement compris.

Uolevi proposa qu'on maintienne les hommes rassemblés au bourg jusqu'à nouvel ordre et qu'on suive l'évolution de la situation.

– Si le gouvernement démissionne, l'affaire est claire.

Rautajärvi, qui s'était joint à eux, après avoir écouté un instant leur dispute, dit :

– Ça suffit maintenant, les palabres ! Il faut passer aux actes. Téléphonez à la gare, qu'ils fassent attendre le train suivant, et débrouillez-vous pour trouver des voitures pour amener les hommes là-bas.

Uolevi proposa qu'on demande l'avis de son père. Les autres acquiescèrent et Yllö vint. Le maître s'était déjà retiré de toutes ses nombreuses fonctions et de l'entretien du domaine agricole. C'était un vieil homme, aux cheveux gris. Il entra en marchant appuyé sur sa canne et s'assit. Son ouïe avait baissé et Uolevi dut parler très fort à son oreille pour lui expliquer la situation.

– Qui réclame la démission du gouvernement ?

– Kosola, Wallenius, et les gars de Mäntsälä.

– Eh bien qu'il démissionne.

– Il refuse.

– Ah bon... il refuse. Et Svinhufvud, il ne fait rien pour le chasser ?

– Pas pour l'instant, en tout cas.

Un regard méditatif apparut dans les yeux du vieil homme.

– On ne peut pas se mettre en rébellion ouverte contre Svinhufvud. Si vous arrivez à faire de lui votre allié, c'est autre chose. Mais des mouvements de troupe comme ça, ça lui fournira une raison valable pour démettre le gouvernement... Gardez les hommes

rassemblés et attendez de voir comment les choses évoluent... Il faut éviter de tout gâcher en agissant avec trop de précipitation.

Après concertation, on se rangea à l'avis du vieillard. Les gardes furent cantonnés dans la maison de la garde civique, tandis que les chefs restèrent à la mairie. Päkki et Rautajärvi étaient mécontents de la situation, et les choses empirèrent le soir, lorsqu'Ilmari téléphona depuis l'état-major de district et exigea que l'on envoyât des hommes à Mäntsälä séance tenante. On lui expliqua la décision qui avait été prise et Uolevi lui déclara qu'on ne pouvait pas revenir sur celle-ci pour l'instant.

Le lendemain, quelques hommes supplémentaires se présentèrent au bourg, mais d'autres rentrèrent chez eux sans rien dire à personne, car l'incertitude qui régnait avait semé le doute chez beaucoup d'entre eux. À l'état-major, la querelle s'envenima dès le matin, car Päkki réclama qu'on occupe au moins la gare et qu'on y prévoie un transport pour parer à toute éventualité. Korri y était opposé, et Uolevi, indécis, discutait en tête à tête avec son père. Le vieux bonhomme, qui n'était pas tombé de la dernière pluie, le mit en garde et lui enjoignit d'attendre. Plus tard dans la journée, une vive querelle éclata entre Korri et Päkki, car ce dernier prétendait que Korri avait lancé secrètement une campagne de racontars parmi les hommes.

Au sein de la troupe stationnée à la maison de la garde civique s'était effectivement répandue une rumeur selon laquelle l'armée avait encerclé Mäntsälä et les rebelles étaient cernés. Cela ne fit que semer encore davantage le trouble chez les hommes, surtout les plus âgés. Les plus jeunes, eux, étaient contents de la situation. C'était finalement bien agréable de partager un dortoir avec d'autres hommes, de se prélasser au café du bourg ou de jouer les fiers-à-bras devant les lottas. La femme du pasteur avait passé la nuit chez elle, mais dès le matin elle était retournée au bourg et s'affairait à préparer le ravitaillement. Après s'être entretenue avec Päkki, elle fit une réserve de provisions et de bandages dans l'éventualité du départ.

L'après-midi, la nouvelle se répandit qu'un membre du gouvernement allait lire un communiqué du président de la République à la radio. Korri exigea que les gardes civiques se rassemblent pour

écouter ce communiqué. Personne n'osa s'opposer à cette demande, d'autant plus que les hommes avaient commencé à demander avec de plus en plus d'insistance des éclaircissements sur la situation réelle.

Le magasin coopératif jouxtait la mairie et le gérant du magasin avait une radio. Par l'entremise de Yanne, Korri fit faire en sorte que l'on place la radio à la fenêtre, pour que les hommes qui se tenaient dans la cour puissent l'écouter. Pour le reste, Yanne s'était fait discret ces derniers jours. Un semblant de contre-manifestation avait été prévu devant la maison des travailleurs, mais, la nuit, Korri, accompagné du fils Haukkala, qui était sous-lieutenant de la garde civique, était venu voir Yanne pour lui demander que la manifestation ne soit pas organisée, car elle aurait pu servir de prétexte pour attiser l'ardeur des gardes civiques. Yanne avait accepté.

Les hommes furent rassemblés dans la cour de la mairie. Le ministre lut une proclamation dans laquelle le président de la République enjoignait à tous les membres de la garde civique de retourner dans leurs foyers. Cette proclamation suscita un mouvement de foule au sein des hommes, et des conversations animées. L'état-major se réunit pour discuter de la teneur du communiqué. Uolevi considérait qu'il fallait obéir à l'ordre présidentiel. Il maintint sa position en dépit de l'insistance de Päkki et de Rautajärvi, et dit qu'il fallait donner aux hommes l'ordre de se disperser. Päkki resta assis un moment sans rien dire, puis il prit sa décision.

– Toi, tu peux rester à l'écart, mais nous, nous continuons. Le bonhomme est gâteux et il ne comprend pas la gravité de la situation, et en plus ça ne m'étonnerait pas qu'il fasse l'objet de pressions... Reste à l'écart si tu veux, mais ne te mets pas en travers de notre chemin.

La femme du pasteur vint elle aussi dans la salle du conseil municipal. Elle était inquiète et agitée et, en apprenant la décision de Uolevi, elle dit, au bord des larmes :

– Tu laisses tomber à ce stade ? Tu comprends ce que ça signifie ?

Uolevi était un peu embarrassé, et il ne regarda pas la femme du pasteur dans les yeux quand il dit :

– Personnellement, je ne crois pas que le coup puisse réussir contre Svinhufvud. Les hommes savent maintenant à quoi s'en

tenir et ils n'entreront pas en rébellion ouverte... Peut-être une petite partie d'entre eux, tout au plus....

– Ils le feront si *nous* le faisons et si nous leur expliquons la situation. Mais ce qui est sûr, c'est qu'ils ne feront rien si les chefs font preuve d'indécision.

Uolevi n'avait toutefois pas envie de jouer les rebelles et Päkki dit :

– Eh bien dans ce cas tout est clair. À quoi bon se disputer ? Le mieux, c'est d'aller parler aux hommes.

Le premier à prendre la parole fut Päkki. Il prétendit que la proclamation de Svinhufvud pouvait être un faux.

– Soldats ! Il s'agit probablement d'une manœuvre éhontée du ministre de l'Intérieur von Born. Svinhufvud est sans doute sous contrôle du gouvernement. C'est pourquoi il faut absolument que nous poursuivions dans la voie où nous nous sommes engagés.

Puis ce fut Rautajärvi qui parla.

– Soldats ! Camarades ! Frères...

Ces paroles lui remémorèrent le discours prononcé par von Döbeln à Umeå.

– Qui d'entre vous croit que le héros de la salle du tribunal de Luumäki, Svinhufvud, a réellement fait cette proclamation ? Qui de vous croit que le fondateur de la Finlande blanche a rejoint le camp des traîtres à la patrie ? Moi, je ne peux pas le croire. Car qu'est-ce qui se passe maintenant ? Vous savez qu'à Mäntsälä des patriotes ont, par la force des armes, empêché le judéo-marxiste Erich de tenir son discours antipatriotique. Le préfet Jalander, sur ordre du ministre de l'Intérieur, un franc-maçon, a fait arrêter ces citoyens patriotes. Mais ceux-ci n'ont pas voulu se soumettre, et des hommes libres se sont rassemblés par milliers pour les soutenir. Allons-nous rester là à ne rien faire pendant qu'on met en prison et qu'on déshonore nos camarades à cause de leur patriotisme ? Non, nous adhérons à la proclamation de Mäntsälä, qui dit qu'il faut éliminer le marxisme de ce pays, quitte à devoir éliminer le gouvernement qui le soutient ! Le gouvernement doit démissionner immédiatement et laisser la place à des patriotes. On essaye de semer le trouble dans vos esprits en invoquant la légalité. Est-ce que c'est le Dr Erich qui représente la légalité dans ce pays ? Et qui est donc ce Dr Erich ? J'ai

honte de le dire, mais c'est un ancien blanc. Lorsque les hommes libres de notre pays luttaient en dix-huit pour libérer notre patrie de la peste rouge, un certain Dr Erich, sortant de sa cave, s'est joint à eux. C'est lui qui a notamment inauguré la statue des héros de la liberté dans cette même localité de Mäntsälä, où les rouges avaient commis leurs pires atrocités. Mais étant donné que les politiciens de partis ont vendu les fruits de la victoire blanche aux marxistes, ce docteur a estimé qu'il aurait plus à gagner en coopérant avec les politiciens judéo-marxistes et il a trahi la cause blanche. Que ce même renégat vienne maintenant à Mäntsälä pour propager des idées antipatriotiques, au pied de la statue même qu'il avait inaugurée en mémoire des héros blancs, c'en était trop pour les hommes libres de Mäntsälä !

(Rautajärvi avait été informé d'une rumeur qui s'était répandue rapidement, mais qui était fausse, car Erich n'avait jamais inauguré aucune statue à Mäntsälä.)

« Est-ce donc là la légalité dont Svinhufvud se veut le défenseur ? C'est impossible ! Et s'il en est bien ainsi, il ne reste plus d'autre choix à l'homme libre finlandais que de suivre la voie de Jaakko Ilkka. « Nul ne peut obtenir justice dans son pays s'il ne la demande pas soi-même. » Soldats ! Camarades ! Frères ! Dans deux heures et demie, le train suivant part pour le sud. Je vais faire venir des camions qui nous transporteront à la gare. Choisissez votre camp sans tarder. Celui d'un baron suédois qui a honteusement oublié les traditions de sa classe, ou celui des patriotes qui ont décidé de suivre le droit chemin jusqu'au bout, au prix de leur vie.

Rautajärvi prononça les dernières paroles sur un ton tonitruant et en agitant le poing, dans un geste qui rappelait Mussolini. Quelques cris parmi les gardes civiques accueillirent son discours :

– Bravo !... Très bien !... Tous à la gare ! À Mäntsälä !... Les ministre patkouls au trou, ou au mur !... Les marxistes feront pas le poids...

Mais la majorité des hommes restaient sans rien dire, l'air buté et indécis. La femme du pasteur apparut sur l'escalier et les cris se turent.

– Hommes de Finlande ! En ce moment crucial, je vous demande, comme épouse et comme mère finlandaise, si vous

comptez livrer vos femmes et vos filles aux traîtres marxistes, pour qu'elles soient violées et égorgées. L'ogre rouge se lèche les babines dans le dos du gouvernement rose, d'un gouvernement dont le ministre de l'Intérieur a eu le front de donner un ordre qui dépasse l'entendement, un ordre comme on ne pourrait croire qu'on puisse en donner un dans la Finlande indépendante. Leur patience étant à bout, des hommes qui aiment leur pays ont pris les armes et ont voulu empêcher la tenue d'un meeting de traîtres à la patrie. Qu'a osé faire ce franc-maçon sans scrupules ? Il a ordonné de les faire arrêter ! Hommes de Finlande ! Je vous le demande : un tel traître est-il digne d'occuper le poste de ministre de l'Intérieur ? Et le préfet Jalander, un homme qui porte l'uniforme de l'armée finlandaise, n'est-ce pas une abomination inouïe de le voir porter cet uniforme alors qu'il ordonne de jeter en prison des amis de la patrie ? Messieurs... c'est trop cruel... c'est trop cruel...

La voix de la femme du pasteur se brisa et elle éclata en sanglots. Elle avala sa salive et redressa la tête pour se redonner contenance, mais sa voix se brisait constamment tandis qu'elle dit :

– ... N'est-ce pas affreux... qu'est-ce... qu'est-ce qui va rester de notre patrie ?... Si nous abdiquons maintenant, cela signifie que... demain... et après-demain... Qu'est-ce qui nous est plus cher, la loi ou la patrie ?...

Rautajärvi se plaça à côté de la femme du pasteur :

– Soldats ! Qui d'entre vous peut rester indifférent à la vue de ces larmes ? Que répondrez-vous à ces questions quand ce seront vos épouses et vos mères qui vous les poseront ? Que répondrez-vous quand il sera trop tard et que vos maisons seront pillées comme en dix-huit ? Rien du tout ! Aussi, répondez maintenant !

Des cris d'approbation résonnèrent de nouveau, mais au même moment Korri monta sur le perron. Il était resté dans le fond à écouter les discours, en marmonnant des paroles de désapprobation. Il n'était pas facile de se dresser contre des gens qu'il connaissait depuis tant d'années, mais il inspira résolument et dit :

– Soldats de la garde civique ! Vous avez entendu à l'instant l'ordre du gouvernement et du président de la République. Celui qui n'obéit pas à cet ordre est un rebelle. Inutile de se leurrer. Un serment est un serment. Si chacun n'en fait qu'à sa tête, le pays va

à la catastrophe. C'est pourquoi, au nom de l'état-major, je vous ordonne personnellement de rentrer chez vous.

Korri n'était pas très bon orateur, mais le peu qu'il dit suffit à ébranler les esprits. Le murmure de voix qui monta de la troupe signifiait que celle-ci allait se disperser et que la situation allait se calmer. La plupart des hommes étaient d'ailleurs venus sans comprendre réellement de quoi il retournait. Une partie d'entre eux partirent aussitôt, mais d'autres restèrent encore au bourg pour attendre la suite des événements, car Päkki et Rautajärvi avaient annoncé qu'ils iraient à Mäntsälä quoi qu'il arrive.

Un seul camion suffit pour faire tenir tous les volontaires. Päkki n'était pas du voyage, car lui et Rautajärvi avaient convenu qu'il resterait pour tenter une dernière fois de convaincre les indécis dans la commune.

Les habitants de Pentinkulma, Arvo Töyry et le marchand, regagnèrent leurs foyers, tandis qu'Ensio et Tauno Hollo partirent avec l'expédition. Urpo, le fils de Päkki, monta lui aussi dans le camion, plein d'enthousiasme et d'excitation. Les hommes qui partirent étaient pour la plupart des gens de la bonne société du bourg et des fils de grands propriétaires, et plusieurs d'entre eux étaient encore des blancs-becs.

Des membres de la garde civique et des civils s'étaient rassemblés pour assister au départ. Yanne était sorti de l'ombre et avait exigé d'Uolevi qu'il empêche les volontaires de partir.

– Et l'officier de justice, dans tout ça ? Il doit bien avoir son mot à dire !

– Cette affaire ne te regarde pas.

– Elle me regarde autant que toi. C'est pas un truc interne de la garde civique. Il y a d'autres gens dans ce pays que ça concerne. Désarme-les et mets-les un moment au frais à l'hospice communal, le temps qu'ils soient calmés.

– Et toi, pourquoi tu n'as pas désarmé les gardes rouges à l'époque ?

– Et avec quoi que je l'aurais fait ? Toi tu as ici autant des types et de flingues qu'il t'en faut. Il suffit que tu donnes un ordre, ils t'obéiront.

La femme du pasteur, que l'échec de l'expédition avait rendue tout à fait hystérique, entendit la conversation de Uolevi et de Yanne et ne put s'empêcher d'intervenir :

– C'est une affaire qui regarde la Finlande blanche, et monsieur Kivivuori n'a pas à y fourrer le nez.

Yanne vit à quel point la femme du pasteur était agitée, et il resta silencieux un instant, mais, au bout d'un moment, la colère lui fit répondre :

– Qu'est-ce qui prend madame la pasteure de jouer les rebelles, à son âge ? Vous ne vous souvenez donc pas que dans ce pays, avec ce genre d'activités, on a tôt fait de se retrouver au bord d'une fosse ?

– Plutôt être au bord d'une fosse que d'écouter vos blasphèmes !

Rautajärvi avait réussi à préparer sa troupe pour le départ. Juste avant de partir, il lança encore une fois, du haut de la plateforme du camion :

– Est-ce qu'il y a encore d'autres hommes pour qui la patrie compte plus que leur propre petite vie de misère ?

Deux jeunes garçons montèrent à bord. L'un était le fils Haukkala, que son frère, sous-lieutenant de la garde civique, tira par la manche d'un geste de colère, mais qui réussit à se libérer et à sauter dans le camion. Celui-ci se mit en marche et les occupants poussèrent des hourras. On entendit aussi des hourras et des vivats dans la foule qui assistait au départ et, tandis que le camion avançait, les occupants criaient des slogans :

– À bas les protecteurs du Juif Erich ! À bas les frères francs-maçons von Born et Jalander ! Le Parlement dans les choux ! Le porc rouge bien gras d'Helsinki va rencontrer son boucher ! À bas l'esclavage des intérêts bancaires !...

On entendit aussi le cri de « À bas Lavonius ! », mais la plupart ignoraient qui était Lavonius, et plus nombreux encore étaient ceux qui ignoraient de quoi il avait bien pu se rendre coupable.

À la hauteur de la pharmacie, les occupants du camion entonnèrent un chant :

Salut, notre chère patrie !
Salut, peuple de nos héros,
Salut, Seigneur tout-puissant,
À lui prêtons notre serment !

Voyez l'étendard nouveau
Qui nous guide vers la victoire,
Un jour résonnera notre chant.
Mort aux traîtres et que leur sang
Nous apporte une grande gloire !

La foule se dispersa lentement. Les derniers gardes civiques finirent par rentrer chez eux, malgré les efforts de Päkki et de la femme du pasteur pour les convaincre lors de conversations en tête-à-tête. Parmi les gens de la bonne société, il y avait de nombreux sympathisants de la cause, et beaucoup espéraient un retournement de situation qui aurait rendu le départ possible. Le vieux Yllö fulminait dans son fauteuil à bascule :

– S'ils tiennent bon à Mäntsälä, je ne crois pas que Svinhufvud donnera l'ordre de tirer... Peut-être qu'on en arrivera à un point où le bonhomme jettera l'éponge et dira qu'il est impuissant. Alors, les gars, ça sera tout autre chose, je vous le dis.

Le lendemain, Svinhufvud fit sa célèbre allocution radiophonique, et elle mit fin à toutes les tergiversations. Car cette allocution ne laissait plus aucun doute sur la fameuse différence entre « l'esprit et la lettre de la loi ». Dès lors, le choix était clair : se rebeller ouvertement ou rentrer dans le rang. Les puissants durent enterrer leurs espoirs secrets, et les pères et mères s'inquiétaient maintenant pour leurs fils stationnés à Mäntsälä :

– Grands dieux !... Mais c'est qu'ils sont cernés par l'armée !

L'armée avait bel et bien encerclé les rebelles et, quelques jours plus tard, ils se rendirent.

IX

Rautajärvi et Töyry arrivèrent au moment précis où une foule plus grande que d'habitude se tenait devant le magasin, car c'était l'heure de la distribution du courrier. Rautajärvi bomba le torse en traversant la foule et se rendit dans les appartements du marchand, où il s'attarda un moment. Quand il ressortit, il prit son courrier et se préparait à repartir lorsqu'Otto Kivivuori le salua et lui dit :

– Tiens donc, monsieur l'instituteur est de retour. Il faut dire que les gamins ils étaient bien contents d'avoir madame comme

instituteur, la discipline était moins stricte. Ah, les garçons ils doivent pas être contents que la rébellion ait pris fin si vite.

L'instituteur se contenta de répondre :

– Elle n'est pas terminée. Elle continue et ne cessera que le jour où le dernier des rouges aura été chassé de l'autre côté de la frontière.

Elias, accoudé au comptoir du magasin, lui répondit :

– Monsieur l'instituteur est donc revenu de sa révolte... Mais il pas l'air en si mauvais point, l'instituteur, pas en aussi mauvais point que quand moi je suis rentré de la mienne. Moi aussi, j'ai fait la révolte, à l'époque, et elle s'est terminée aussi mal que celle-ci. Sauf que nous on avait quand même réussi à renverser le gouvernement. Nous aussi on est rentrés libres, comme notre instituteur, mais on nous avait pas laissé nos armes, à nous, et pas payé un billet de train de deuxième classe...D'accord, j'étais pas officier. Mais même nos officiers ils ont pas eu de billet de seconde... En troisième classe, qu'il est revenu, le Koskela qui avait été notre chef... Mais bon, avec les révoltes, c'est comme avec tout : on arrête pas le progrès !

Rautajärvi regarda Elias un moment en essayant d'afficher un air méprisant, mais il eut du mal, car la colère fut la plus forte :

– Misérable.

– Oh oui ! Mais un misérable respectueux de la loi. Et de tout cœur du côté du gouvernement pendant que ces messieurs jouaient les rebelles...

– Misérable.

L'instituteur sortit du magasin d'un pas martial et la tête haute.

En raison d'une amnistie générale décrétée par avance, l'instituteur ne fut pas traduit en justice, pas plus que les autres personnes de la commune qui avaient participé à la rébellion. En revanche, Korri fut enfin évincé de l'état-major de la garde civique et Rautajärvi nommé à sa place. Les dirigeants tenaient Korri pour le principal responsable de l'échec de la tentative de coup d'État dans la commune et il fut désigné comme un traître, certains songèrent même à l'enlever nuitamment et à le traîner dans un bois, mais cela resta sans suite.

Ilmari reçut un avertissement et des remontrances, et fut démis de ses fonctions dans la garde civique et réintégré dans l'armée.

Un lieutenant-colonel de ses amis alla le voir pour lui faire des reproches. Il déclara que la rébellion avait été mal organisée, lancée au mauvais moment et, d'une façon générale, complètement absurde. Ils passèrent la soirée chez Ilmari à boire, tous deux passablement ivres. Ilmari s'emporta :

– La faute en est aux gens comme toi, qui sont assis entre deux chaises. Si vous vous étiez joints à nous ouvertement et sans tergiverser, nous serions maintenant aux commandes.... Mais quand on balance, quand on attend de voir comment ça tourne, et qu'on reste dans son coin, c'est pas étonnant que tout finisse en couille. Les officiers de l'armée n'auraient pas obéi à Sihvo en cas de coup dur.

– Mais ils auraient obéi à Svinhufvud, et c'était ça votre connerie.

– Le vieux n'aurait pas donné l'ordre de tirer, si on avait tenu bon. C'est les merdes comme toi qui sont responsables de tout ce bordel. Si on avait réussi ne serait-ce qu'au début, il y a en a pas mal de chez vous qui se seraient pressés au portillon pour nous rejoindre... C'est comme ça...

Ils se chamaillèrent jusque tard dans la nuit, se disputant et se réconciliant en alternance. Vers le matin, le lieutenant-colonel s'endormit. Il était couché la tête sur la table. Ilmari, lui, se tenait droit :

– Mais réveille-toi quand je te parle !... S'il y avait seulement une once d'esprit romain en vous... Bah, t'as qu'à dormir, pauv' con... Dors, et réveille-toi dans un kolkhoze... Dès que j'aurai été muté, j'irai demander une promotion... T'as entendu ? Ça fait longtemps que j'aurais dû en avoir une... Moi je me barre à l'École militaire...

Il se leva en se retenant un peu au dossier de la chaise et alla dans sa chambre à coucher. Laura ne dormait pas et elle demanda où était passé le visiteur.

– Il dort la tête sur la table.

– On ne peut tout de même pas l'abandonner ainsi.

– Chacun sera abandonné à l'endroit même où il est tombé.

Ilmari ôta son uniforme en tirant sur ses vêtements de façon brusque et désordonnée, et il les lança sur une chaise. Puis, avec des mouvements irrités et saccadés, il se coucha dans le lit, sur le dos.

À Pentinkulma, la rumeur se répandit que la femme du pasteur avait des problèmes de santé. Personne ne savait rien de sûr, mais on entendit dire certaines choses par l'intermédiaire des servantes.

– Elle a des attaques cardiaques... Et elle travaille du chapeau... Et en plus elle engueule les servantes... Elle a compté les cuillères et elle a dit qu'on en avait volé... Il paraît qu'elle surveille même le pasteur, elle dit qu'il est trop bon avec le personnel de maison.

La femme du pasteur était effectivement malade. Lorsqu'après l'échec de la rébellion elle avait dû démanteler son organisation de logistique et remettre la cuisine roulante et le matériel médical au dépôt de la garde civique, elle s'était pour ainsi dire effondrée sur elle-même. Elle avait eu des crises de pleurs spasmodiques et il lui arrivait de vitupérer de façon hystérique tout ensemble Svinhufvud, le général Sihvo, le ministre de l'Intérieur von Born et pratiquement toute personne qui avait pris part ouvertement à l'écrasement de la rébellion. Le jour de la révolte, le pasteur et sa femme s'étaient disputés de nombreuses fois. Le pasteur ne s'était en aucune façon impliqué dans le mouvement et à la date fatidique il n'était même pas allé au bourg, mais était resté chez lui. Il avait été en contact par téléphone avec certaines personnes, comme le vieux maître Yllö, et l'avait invité à calmer les esprits. Il était cependant pris entre deux feux à cause de sa femme et de son fils et c'est pour cette raison qu'il n'avait pas pu aller au bourg ce jour-là, bien qu'il eût pris position dès le départ contre la révolte et encore plus après l'allocution radiophonique de Svinhufvud. À Hélène, il montra la proclamation de l'évêque :

« Il circule parmi vous des prophètes de malheur qui, au nom de la religion, veulent vous dresser contre le pouvoir... »

– Tu ne vois donc pas à quel point c'est une tentative insensée ?

Quand la rébellion eut fait long feu, le pasteur se sentit soulagé et il s'efforça de réconforter sa femme. C'est à ce moment-là qu'il remarqua pour la première fois que quelque chose ne tournait pas rond chez elle :

– Heureusement ! Heureusement !... Tu trouves donc que la défaite de la patrie est une chose heureuse ? Tu ne comprends pas que dans tout le pays s'est tissé un réseau de francs-maçons judéo-marxistes dont le chef est le ministre de l'Intérieur ?

– Mais ce que tu dis est totalement absurde !

– Comment donc ? Tu as oublié que le complot de Viapori était aussi un complot de francs-maçons ?

– Euh oui, c'était bien le cas, je crois...

Un instant, le pasteur fut désarçonné. Il fut effrayé par son incertitude. Il y avait tant de choses étranges dans le monde. On ne cessait par exemple de dévoiler des affaires d'espionnage.

Mais la pensée que Svinhufvud, Sihvo et von Born soient des membres d'une société secrète judéo-marxiste, le fit sourire, et il rit, rassuré :

– Tu en racontes de bien bonnes, toi, hé hé...

Mais il redevint sérieux quand il constata qu'Hélène était en colère et que, loin de changer de sujet, elle continuait de parler de complot.

Un soir, avant d'aller se coucher, elle eut un violent accès de palpitations et le pasteur téléphona au médecin communal. Celui-ci vint et examina la patiente, mais ne trouva aucun défaut dans le cœur. Il dit à la femme du pasteur qu'elle devait aller se faire examiner à Helsinki. Au pasteur, il dit qu'il soupçonnait un goitre.

– Ses yeux me paraissent bizarres.

– Mais elle a toujours eu les yeux un peu exorbités.

– Peut-être que c'est quelque chose qu'elle a depuis longtemps. Le mieux serait quand même qu'elle se fasse examiner, à tout hasard.

Le pasteur téléphona à son gendre, qui promit de trouver une place à la clinique du Diaconat, mais Hélène était réticente. Elle finit par accepter, mais fit traîner les choses en longueur au lieu de partir. Le pasteur était inquiet et il fit de son mieux pour se plier aux caprices de sa femme, allant jusqu'à dire du mal de Svinhufvud pour lui faire plaisir.

Le soir, sa femme demandait souvent si les portes étaient verrouillées et allait vérifier elle-même, parce qu'elle n'avait pas confiance dans le personnel. Un jour, après un long silence angoissé, elle se leva du canapé du salon et, se dressant droite, elle dit, avec un regard de feu :

– Qu'ils viennent donc... je n'ai pas peur... Qu'ils me mettent en prison, ces suppôts du marxisme...

– Mais... mais... Personne ne va être mis en prison... tous ont été amnistiés, tu le sais bien. Et de plus tu n'as commis aucun délit...

Mais Hélène se mit soudain à pleurer et elle s'effondra sur le canapé. Le pasteur appela les servantes à l'aide, et ils la transportèrent dans son lit. Au bout d'un moment, elle se calma. Mais lorsque deux jours plus tard elle prétendit qu'il manquait trois cuillères d'argent et qu'elle dit soupçonner les servantes, le pasteur la réprimanda. Hélène se cacha alors le visage dans son mouchoir et dit en pleurant :

– C'est ça, prends leur parti... Je vois bien avec quelle douceur tu les traites... Tu me crois donc aveugle ? C'est vrai, je suis vieille, inutile de le nier... Mais j'aimerais autant que tu ne fasses pas ça à la maison.

Le pasteur téléphona à son gendre et à Ilmari pour leur dire de venir. Rouge de honte et d'embarras, il leur parla des soupçons d'Hélène et demanda d'un air ébahi en se montrant du doigt :

– Tu te rends compte.... moi... J'aurais... j'aurais donné lieu...

Le gendre partit aussitôt avec sa belle-mère pour l'amener à Helsinki, malgré les protestations de celle-ci. Il reprocha même au pasteur de n'avoir pas fait preuve de plus de fermeté pour obliger sa femme à se faire soigner.

Le lendemain, le pasteur les rejoignit à Helsinki, et bientôt des informations circulèrent au village :

– Un goitre toxique, il paraît qu'elle a... J'ai entendu dire qu'il avait téléphoné au bourg et qu'il avait dit que les médecins craignaient qu'il soit déjà trop étendu.

Une semaine plus tard, la nouvelle se répandit que la femme du pasteur était morte. Le pasteur rentra chez lui, mais repartit aussitôt à Helsinki.

– Les filles elles ont dit qu'il était complètement dans le cirage. Il voyait rien et il entendait pas quand on lui demandait que'que chose. Il avait passé toute la soirée à pleurer et il avait demandé qu'on ôte de sa vue tous les vêtements de sa femme...

– Ouais, et on l'entendait dans sa chambre qui répétait à tout bout de champ : « Qu'est-ce que je fais ici ? Qu'est-ce que je fais ici ? » Le matin, quand il est reparti, il s'était senti mieux. Il avait les larmes aux yeux quand il a dit au revoir aux gens et qu'il leur a demandé de s'occuper de tout, parce qu'il avait pas la force de pen-

ser à quoi que ce soit... Il avait l'ait tellement misérable que même les filles elles en avaient chialé.

La femme du pasteur ne fut pas inhumée au cimetière de la localité, mais dans la tombe familiale à Helsinki. L'enterrement fut somptueux et fit l'objet d'un article dans le journal, car, bien que les activités publiques d'Hélène eussent essentiellement eu pour théâtre le cadre restreint de la commune où elle vivait, sa mort fut l'objet de l'attention publique. Les relations de sa famille n'y furent pas entièrement étrangères. Mais elle avait bel et bien pris une part active dans de nombreuses organisations publiques, et on eut du mal à trouver de la place pour déposer toutes les couronnes autour de son cercueil.

Parmi les nombreux messages de condoléances qui furent lus, selon la coutume, il y en avait un qui ne suscita pas la moindre attention parmi les gens présents :

« À la mémoire d'Hélène Salpakari
Alma, Elina et Axel Koskela. »

On entendit parler de ce message de condoléances au village, et certains chuchotèrent :

– C'est sans doute Alma. Sinon, chez Koskela, ils doivent pas trop bien la regretter.

– Mais vous avez entendu dire que, quand elle était à l'hosto, elle avait vu les fils Koskela ?... L'un s'était levé d'un côté du lit et a dit « cui cui », et quand elle s'était retournée, il y avait l'autre de l'autre côté du lit, qui a dit « cui cui cui ».

– Quelle foutaise ! Elle était inconsciente tout le temps.

Le message de condoléances avait effectivement été envoyé à l'initiative d'Alma, mais Elina et Axel ne s'y étaient pas opposés. Quand elle avait appris la mort de la femme du pasteur, Alma avait versé quelques larmes pour elle, sans doute et avant tout parce que cette mort remuait beaucoup de souvenirs, même si ce n'étaient pas ceux que les villageois imaginaient. C'étaient des images du quotidien, d'une époque où Youssi et elle allaient faire des redevances, et pour Alma, à cette époque-là, le soleil brillait toujours. Elle raconta à d'autres comment était la vie du presbytère autrefois et au milieu de ses larmes elle rit du rire débonnaire d'une personne âgée quand elle évoqua Ilmari :

– Mais alors lui, c'était vraiment un gosse désobéissant, mais plus désobéissant, y a pas !

Puis elle redevint sérieuse et soupira :

– Eh oui. C'est comme ça, on partira tous un jour.

En réalité, en ressassant ces souvenirs, c'est à Youssi qu'elle pensait sans cesse.

Le pasteur ne revint qu'au bout de deux semaines, accompagné d'Ani et des enfants. Elle resta quelque temps pour que son père ne se sente pas si seul. L'agitation qui avait accompagné les préparatifs de l'enterrement avait permis au pasteur de surmonter le pire, mais quand il se retrouva chez lui, ce fut de nouveau dur pour lui au début. Lorsqu'il rencontra les Koskela et que ceux-ci lui présentèrent leurs condoléances, il dit, les lèvres tremblantes :

– Oui... je ne sais pas ce qu'il adviendra de moi maintenant... Tout est si vide tout d'un coup.

Et derrière ses paupières qui clignaient brillaient des larmes.

Chapitre VII

I

Heureusement, la crise économique finit par passer, mais elle laissa un souvenir durable : la route de Hollonkulma jusqu'au bourg de la gare, beaucoup plus large maintenant, et en bien meilleur état. Cette rénovation venait à point nommé, car, depuis un certain temps, au fil de la conversation, Lauri Kivioja faisait des allusions mystérieuses :

– Bientôt, vous allez voir ce que vous allez voir, et vous en ferez des yeux comme des soucoupes !

Il habitait maintenant dans l'ancienne maison de Halme et on avait construit dans la cour un garage pour l'International, mais une place y avait aussi été prévue pour un second véhicule. La surprise promise par Lauri était ce qu'on appelait un car-camion, autrement dit une combinaison d'autocar et de camion.

– Tu comptes donc vendre l'International ?

– Non. L'International servira pour le transport du lait et des marchandises, mais le Volvo, il sera pour les voyageurs et les colis et bagages.

Puis, un jour, dans le journal local parut l'annonce suivante :

> *« Le 1er du mois prochain, ouverture de la ligne d'autocar Hollonkulma-Gare. Service quotidien. Horaire : départ magasin de Hollonkulma 8 h 00, Pentinkulma 8 h 15, Centre 8 h 35, gare 8 h 50. Départ gare 12 h 45, Centre 13 h 00, Pentinkulma 13 h 20, magasin 13 h 35. Transport de bagages et de colis à l'unité. Possibilité de services supplémentaires ultérieurement, en fonction de la demande. »*

C'était Yanne qui avait rédigé l'annonce, et il avait dit à Lauri :

– On met comme signature Lauri A. Kivioja. Ça fera un peu plus chic. Tous les hommes importants mettent l'initiale de leur deuxième prénom quand ils signent.

Lauri avait dit oui.

Dans la maison de Halme, on avait fait installer le téléphone. Vikki, le père de Lauri, venait souvent en visite et s'amusait à appeler des connaissances un peu partout dans la localité :

– Tu entends ce que je dis ? Moi je t'entends bien. Y a pas à dire, c'est bien, la technique, merde alors !

Le Volvo était un vieux véhicule d'occasion et Lauri avait dû emprunter de l'argent pour l'acheter, mais, dès le début, la ligne fut rentable, si bien qu'au bout de deux mois un deuxième service quotidien fut mis en place. Aulis, qui avait fini sa scolarité, travaillait comme receveur. Le frère cadet de Lauri s'occupait de l'International.

Dans les premiers temps, surtout, Vikki fit souvent le voyage en autocar jusqu'à la gare, pour son plaisir. Il invitait des connaissances à monter, comme si elles avaient été ses hôtes. Un jour qu'Axel voyageait dans le car pour aller au bourg, Victor se trouvait à bord et il vint s'asseoir à côté de lui. Lorsqu'Aulis vint pour encaisser le prix du trajet, Vikki fit un geste en direction du garçon :

– ... Pas la peine de tendre la patte ici, jeunot...

Vikki allait sur ses soixante-dix ans, mais il n'avait pas perdu une once de sa vitalité. Son visage était toujours rougeaud, son ventre était un peu rebondi mais restait ferme, et son pas était rapide et résolu. Il n'avait pas une seule fois été malade dans sa vie, si l'on excepte les maladies infantiles habituelles, et quand il rencontrait quelqu'un de ses connaissances qui avait des ennuis de santé ou qui vieillissait de façon visible, il se vantait de sa santé de fer. On savait par ailleurs qu'il allait parfois en ville, accompagné de Lauri, et qu'ils se partageaient une femme. Vikki avait glissé à un ami de confiance :

– Elle a dit qu'il était pas à la hauteur, le fils... Mais moi, elle m'a fait des compliments...

Même si c'est Lauri qui était officiellement le propriétaire de tout le matériel roulant, Vikki l'avait aidé en signant une caution bancaire et en apportant même une somme d'argent, et c'est pour cette raison qu'il mettait son nez partout. En fait, l'idée d'acheter un autocar venait de lui.

– Les chevaux, c'est fini... terminé ! Le monde se déplace sur roues, maintenant. J'ai dit au fiston que c'était ça, les transports de l'avenir.

L'International rapportait de l'argent grâce au transport du lait et des grumes. Les Kivioja étaient restés en bons termes avec Päkki, et pour cette raison ils avaient pu trouver des revenus même pendant la crise économique. Lorsqu'ils avaient déposé auprès des autorités leur demande d'exploitation de ligne régulière d'autocar, la voix de Päkki avait pesé dans la décision. Vikki avait expliqué :

– Pour nous, c'était pas facile non plus tous les jours avec les types de Lapua... Fallait faire gaffe un peu... Tu sais bien.

Depuis longtemps, leurs convictions avaient perdu toute trace de rouge, pour autant qu'il en y eût jamais réellement eu au fond d'eux-mêmes. Souvent, Lauri rabattait la visière de sa casquette sur les yeux et disait pompeusement :

– C'est les entrepreneurs qui font tourner le monde !

Tout n'allait pas toujours sans mal, bien sûr. Dans les moments difficiles, ils s'emportaient et s'accusaient mutuellement, donnaient des coups de pied dans les portes et crachaient sur la paroi du four à pain. Lauri hurlait :

– Et moi je te dis que ça marchera pas, putain alors !...

– Non mais t'entends c'qu'i' dit, ce connard !...

Mais ces accès ne duraient pas et ils les surmontaient par la force de leur optimisme inépuisable et braillard. Aulis détournait occasionnellement de l'argent de poche quand il faisait la caisse pour son père. Lauri était très mauvais en calcul et il était incapable de prouver ces malversations de façon irréfutable, ce qui ne l'empêchait pas de jurer et de menacer. Le grand-père, en revanche, parlait de son petit-fils aux villageois avec fierté :

– Ah, il est doué pour faire les comptes, le petit ! Un mark pour moi, cinq pour papa... Purée !... Il a le commerce dans le sang... Il tient de moi...

Mais il aurait été impossible de se passer d'Aulis. La seule chose que son père avait besoin de faire, c'était de conduire : le garçon s'occupait des voyageurs et des marchandises. Il avait un don pour faire atterrir avec précision les petits paquets droit sur le poste de ramassage du lait pendant la marche, Lauri se contentant de ralentir un peu au passage. Et son bagout intarissable maintenait les passagers de bonne humeur. Debout sur le marchepied, sûr de lui et détendu, il

trouvait toujours quelques mots pour chaque personne qui montait ou qui descendait.

La cour de la maison de Halme, autrefois si belle et si accueillante, était maintenant noircie de carburant et encombrée de barils, de jerrycans et de chiffons de laine de nettoyage crasseux. Les haies de groseilles et de cassis étaient à l'abandon, comme le reste du jardin, où on avait toutefois planté un épouvantail. Il avait été confectionné avec de vieux vêtements de Halme que Lauri avait achetés à la vente aux enchères. Il portait sur la tête un chapeau melon noir, qu'Aulis empruntait souvent comme récipient pour les vers quand il allait à la pêche. Un nœud papillon noir décorait son cou.

– Adolphe garde le jardin... gnin gnin gnin...

La bibliothèque avait souffert également. On sortait tel ou tel livre des rayons, au hasard des besoins ou des envies. Aulis avait chipé le manuel de médecine. L'ouvrage servait beaucoup, car le jeune homme passait les dimanches à se prélasser sur la plage au bord du lac, avec des garçons du village, et les pages exposant le développement de l'embryon humain étaient presque complètement noircies de la saleté de leurs doigts.

Mais quand Lauri traversait le village à pied dans ses bottes brunes et son uniforme de chauffeur, sa casquette à visière sur la tête, les gens disaient :

– Tiens, c'est Lauri A. en personne qui passe.

Yanne Kivivuori finit par être élu député au Parlement. Les Koskela éprouvèrent eux aussi une certaine fierté à ce sujet et, quand les jeunes enfants demandaient ce que leur oncle faisait au Parlement, Elina répondait :

– Il s'occupe des affaires de l'État.

Axel avait dit d'un ton sobre mais néanmoins approbateur :

– C'est un gars qui a des idées claires. Et réglo au fond de lui-même.

Les lèvres de Sanni étaient maintenant encore plus pincées qu'auparavant et lorsque les dames du bourg lui demandèrent s'il comptait continuer la maçonnerie, elle répondit :

– Non. Il a laissé tomber le travail manuel.

Sanni allait souvent chez les Kivivuori et, dans l'autobus, elle parlait à ses connaissances de telle sorte que tout le monde l'entende :

– Quand il est à Helsinki, mon mari habite chez mon fils. Il n'a pas encore complètement terminé ses études, car il a dû faire son service militaire entre-temps.

Allan avait effectivement été à l'armée et il avait même fait partie des troupes qui avaient cerné les rebelles de Mäntsälä. Sanni était un peu déçue qu'il n'ait pas été admis à l'école des officiers, alors qu'il était bachelier et remplissait toutes les conditions requises. Mais, bien qu'il fût personnellement sans aucune conviction politique, il portait la tare du socialisme paternel. Il y avait tout de même en lui un peu de l'esprit de son père, car, lors de la révolte de Mäntsälä, il avait exhorté ses camarades à rester fidèles au gouvernement, ce qui lui avait définitivement fermé toute perspective de carrière militaire. Sorti de l'école de sous-officiers, il avait terminé son service militaire avec le grade de sergent de deuxième classe.

Avant d'achever ses études, Allan s'était marié. C'était par choix personnel et non par obligation, bien que leur fils naquît avant que ne se fût écoulée la durée convenable après le mariage. Yanne dut aider financièrement le jeune couple. Il payait aussi leur loyer et, en contrepartie, il pouvait loger chez eux quand le travail parlementaire le retenait à Helsinki.

Après l'époque la plus noire du mouvement de Lapua, Otto avait perdu son ardeur et l'association ouvrière fonctionnait au ralenti. Siukola était tout feu tout flamme, mais Yanne avait défendu à Otto de l'admettre au sein du comité directeur et, pour cette raison, il ne pouvait guère influer sur les activités de l'association. Du reste, la scène politique nationale avait progressivement retrouvé son calme. Après les événements de Mäntsälä, le mouvement de Lapua avait été interdit par décision de justice. À sa place, on avait fondé un parti politique, le Mouvement populaire patriotique. À Pentinkulma, ses partisans se réduisaient pratiquement au seul Rautajärvi. Ensio Töyry s'était installé comme chauffeur au bourg de la gare, la femme du pasteur était morte, le marchand avait vieilli et n'avait plus la force de faire de la politique. L'instituteur, en revanche, débordait d'énergie. Sa famille continuait à s'agrandir, au rythme d'un enfant tous les deux ans, et, à mesure qu'ils grandissaient, il leur apprenait à chanter :

Sur le front en avant !
Le drapeau levé,
Les rangs bien serrés...

Rautajärvi s'était habillé d'une chemise noire et d'une cravate bleue, jusqu'au jour où celles-ci furent également interdites. Lorsque Yanne allait parler aux gens de Pentinkulma, il faisait de son mieux pour démontrer à Rautajärvi que le radicalisme de droite avait donné dans le mur à Mäntsälä, mais le maître d'école refusait de se laisser convaincre et il campait obstinément sur ses positions. Yanne eut beau lui dire avec une certaine malice :

– Ça ne sert à rien. Il serait temps que monsieur l'instituteur le comprenne aussi. Il y a tellement de gens qui ont dû « comprendre » beaucoup de choses, pourquoi est-il alors si difficile de comprendre si peu de chose ?

Mais plus le fossé se creusait entre la réalité et ses idées, plus Rautajärvi se raccrochait avec acharnement à celles-ci. Il avait fondé l'organisation des Noires et bleues, où il recrutait essentiellement des jeunes du bourg, et il ne cessait de répéter, d'un ton amer, à qui voulait l'entendre :

– Certains messieurs qui s'imaginent que notre cause a été défaite auront un jour l'occasion de réfléchir à leurs paroles, quand ils seront derrière les barbelés d'un camp sur les îles Aïnovskie et qu'ils écouteront le grondement rythmé des pas de fer des Chemises noires et bleues se perdre sur l'immensité de l'océan Arctique.

Puis l'organisation Noires et bleues fut interdite à son tour, certains de ses membres ayant été arrêtés pour avoir projeté l'enlèvement du président de la République estonien. Rautajärvi avait cependant plusieurs cordes à son arc. La querelle sur la fennisation de l'université, traditionnellement suédophone, faisait rage, et ses effets se firent sentir jusqu'à Pentinkulma. Rautajärvi ne put s'empêcher de chercher noise au maître du domaine, qui était de langue suédoise, et il lui asséna tout crûment quelques opinions bien senties d'un « paysan finnois » sur la question linguistique. Le maître s'efforça de répondre avec un fiel poli et, quand Rautajärvi lui lança des paroles méprisantes sur sa noblesse, il répondit avec un sourire narquois :

– Ne vaudrait-il pas mieux que monsieur l'instituteur ne parle pas de choses auxquelles il ne comprend rien ?

Il s'en fallut de peu que ledit instituteur ne donne au maître une leçon sur les qualités du poing finlandais. Rentré chez lui, il sortit sa carte et y dessina une ligne allant du lac Torneträsk, à la frontière norvégienne, jusqu'à Luleå, sur la côte nord de la Suède. À l'intérieur de la zone, il écrivit : « Objectif II ». Il modifia en conséquence la numérotation des autres zones qu'il avait délimitées. Seule la Carélie orientale conserva son numéro, le I.

Il avait tracé le trait d'un mouvement rageur et la mine de son crayon avait failli se casser. En effet, la presse du gouvernement marxiste de Norvège avait parlé du nazisme finlandais sur un ton tel que Rautajärvi risquait bien de redessiner aussi la frontière du Finnmark, s'il n'était pas mis un terme à cette campagne de dénigrement.

Mais son pire ennemi à Pentinkulma restait Elias. Quand il était ivre et qu'il croisait l'instituteur, il lui arrivait de lever le bras en criant :

– Heil Hitler ! Raille Kosola !

Parfois, assis dans les tribunes du stade pendant que Rautajärvi prononçait un discours, il criait des slogans :

– Peuple des forêts, prends des forces, mange du pain mêlé d'écorce !

L'abolition de la loi sur la prohibition avait forcé Elias à se reconvertir. Il gagnait maintenant sa vie comme colporteur et, une valise déglinguée sur le porte-bagages de son vélo, il allait de porte en porte dans la commune et les localités environnantes en vendant des brosses et de menus bibelots. La cabane de Kankaanpää lui servait toujours de port d'attache et il ne manquait jamais de s'arrêter chez Leppänen quand il était de passage dans son village. Il portait cravate, comme l'exigeait le prestige de son nouveau métier. Dans les maisons et les cabanes, il s'asseyait sur le banc de la pièce commune et faisait l'inventaire de ses produits :

– Il y a de tout... des aiguilles à coudre, des bobines de fil, des élastiques à chaussettes, des brosses de cuisine, des brosses pour les lampes... et...

Le mot « et » à la fin de son catalogue laissait à penser que la liste continuait, alors qu'en réalité il en marquait pratiquement la fin.

De retour de ses voyages, tantôt il regagnait ses pénates en titubant, tantôt il s'effondrait dans un fossé, où il pérorait :

– Ouaip... C'est Elkou le grand voyageur... Il va, il vient, et personne ne sait rien de ses expéditions. Mais vous les salauds qui opprimez Elkou, vous verrez qu'un jour votre seigle se transformera en mauvaise herbe... Mon frérot chéri, ce merdeux, sera le premier à assister à des événements miraculeux... ouaip, je vous le dis...

Il lui arrivait aussi d'aller demander de l'argent à Lauri Kivioja, pour reconstituer son stock. Il invoquait leur vieille camaraderie, et si cela restait sans effet, il disait :

– Écoute, j' te demanderais pas ça autrement. Mais à la banque y'z' ont rien voulu me donner, et alors je leur ai dit que moi je connaissais un homme qui en avait, du pognon. Ils m'ont demandé qui c'était, ce monsieur, et moi je leur ai dit qu'ils devaient bien savoir qui était Lauri A. Kivioja, vu qu'on connaissait son nom même à la quincaillerie de Tampere quand je leur avais demandé là-bas.

Lauri répondait avec un grognement indistinct :

– Grrr.....Fais chier, alors !... Tu rembourses jamais... Mais tiens, voilà cinq cents balles pour te remettre sur pied.

Elias disparaissait alors du village pour quelque temps.

Le pasteur vivait seul dans le presbytère. Heureusement, ses enfants venaient souvent le voir, en famille, surtout l'été. Durant toute une année après la mort de sa femme, il avait été très mélancolique et déprimé. Il était tombé malade à plusieurs reprises, au point que son gendre s'était demandé s'il n'allait pas bientôt suivre sa femme dans la tombe.

Il n'avait plus vraiment goût à rien. Ses petits-enfants lui redonnaient vie, mais il lui arrivait souvent, pendant leurs jeux, d'avoir un accès de désespoir subit et de dire :

– Pourquoi a-t-il fallu qu'elle meure ?... Elle aurait pu voir les enfants grandir.

Lorsqu'il tomba malade, on plaça les nichoirs à oiseaux de telle sorte qu'il puisse les voir par la fenêtre. Il les contemplait et disait parfois à la garde-malade ou aux infirmières :

– Si on savait apprendre à vivre comme eux... C'est ce qu'il y aurait de mieux... Dieu a créé pour eux un monde parfait... Ce n'est pas eux qui s'amuseraient à le critiquer...

Lentement, il surmonta cette phase difficile et il se remit physiquement et mentalement. Il faisait beaucoup de promenades et observait toutes les menues choses dans l'environnement du presbytère. Les oiseaux prirent une place de plus en plus importante dans sa vie, et bientôt on vit se multiplier les mangeoires à oiseaux dans les abords immédiats du bâtiment principal. L'automne venu, le jardin ne donna pratiquement aucune récolte, car les oiseaux avaient mangé les baies et piqueté les pommes.

Avec la mort d'Hélène, le pasteur avait aussi perdu tout intérêt pour les affaires publiques. Quand Ilmari était en visite, son père évitait de se lancer dans des discussions politiques avec lui. Ilmari enseignait maintenant à l'École militaire, mais il n'avait pas été promu à un grade supérieur, car, après l'échec de la révolte, il était devenu de plus en plus arrogant et acrimonieux, ce qui l'avait mis en mauvais termes avec ses supérieurs. Lorsque son fils faisait des remarques désabusées sur le glissement du pays à gauche, son père s'abstenait de faire des commentaires. Parfois, au bout d'un long moment, il lui arrivait de dire, comme pour résumer son opinion sur toutes les choses de ce genre :

– Ah la nature... quand on l'observe... c'est comme une deuxième Bible.

Peu à peu, le rouge de la jeunesse revint sur ses joues et ses rides se lissèrent. Si l'on en voyait encore, elles étaient l'effet d'une expression souriante, calme et débonnaire, qu'on ne lui connaissait pas auparavant. Car sa bienveillance naturelle était devenue son trait de caractère dominant.

Les servantes étaient parfois surprises et confuses quand il leur tapotait l'épaule :

– Ne vous dérangez pas... je peux bien le faire moi-même...

Du vivant de sa femme, les repas s'étaient pris rituellement dans la salle à manger. Le service complet était mis sur la table même les jours de semaine et, d'une façon générale, aucune entorse aux habitudes n'était tolérée dans la maison. Tandis que maintenant, le pasteur venait souvent manger dans la cuisine, pour épargner leur peine aux servantes, ce qui eut pour résultat que ces dernières se relâchèrent, devinrent paresseuses et ne respectèrent plus aucune discipline. Aux premières heures du matin, on pouvait parfois voir

un jeune homme sortir subrepticement par la porte de la cuisine du presbytère. Du vivant de la femme du pasteur, une telle chose ne serait même jamais venue à l'idée des domestiques.

Le personnel demandait sans cesse des augmentations de salaire et d'autres petits avantages et, lorsque les employés eurent remarqué qu'en guise de réponse le pasteur se contentait de hocher la tête et d'acquiescer, ils devinrent plus avides et rusés. Deux années après la mort de la femme du pasteur, force fut de constater que les affaires de son mari allaient à vau-l'eau. Il était incapable de s'acquitter de certains paiements et Ilmari fut obligé de venir sur place pour remettre de l'ordre.

Les employés accueillirent le coup de balai avec des regards fuyants et des sifflements de colère. Le pasteur, rouge de confusion, consentit à baisser les salaires, mais le pire pour lui était que cette affaire avait assuré à son fils une sorte de victoire morale :

– Il ne faut pas jouer les moutons. C'est le meilleur moyen de se faire tondre.

– Mais, je... je ne voulais pas... J'ai simplement été un peu étourdi...

– C'est bien ça le problème.

En dehors de ces événements, les saisons changeaient selon leur rythme habituel. Les activités humaines quotidiennes se conformaient à cette alternance. Le printemps était le temps des semailles, l'automne celui des récoltes, qui étaient tantôt bonnes, tantôt moins bonnes. Mais cela suffisait à la subsistance, même quand on était seul, comme chez les Leppänen, où Valtou passait le plus clair de son temps à la maison, au chômage, à consumer les maigres revenus de Preeti. Le vieil International faisait tous les matins la tournée des postes de ramassage de lait et, quatre fois par jour, le Volvo traversait bruyamment le village. Par les fenêtres de l'école, on entendait les enfants chanter :

Invincible est sur le champ de bataille
Celui qui est né la hache au côté,
L'oppresseur fuit alors en pagaille,
Que la Finlande ne l'oublie jamais !

II

À la ferme de Koskela, de nouveaux travaux démarrèrent. On construisit enfin une grange de battage. Attenante à la grange principale, elle permettait de battre le grain beaucoup plus facilement, car on pouvait maintenant transporter la récolte directement dans l'édifice où la batteuse était installée. De même, de nouveaux chantiers de transports de grumes permirent à Vilho et à Eero de gagner suffisamment d'argent en un seul hiver pour rembourser le restant des dettes contractées pour la construction de l'étable. Vilho avait transporté le bois avec le cheval des Koskela et Eero avec celui des Kivivuori. Voitto et Axel étaient restés à travailler à la ferme.

Les garçons grandissant, le travail devenait moins astreignant pour Axel, bien qu'ils fussent pour l'essentiel occupés aux travaux de la ferme de Kivivuori, car Otto était trop vieux maintenant pour s'en charger lui-même. Depuis leur plus jeune âge, ils avaient pris l'habitude du travail, si bien qu'ils ne manifestaient pas à l'égard de celui-ci l'indifférence et la répugnance que les adolescents éprouvent en général. Et Axel ne pouvait s'empêcher de dire avec fierté aux autres villageois :

– J'ai plus besoin de me fatiguer. Je leur dis comment faire, et ils s'en chargent.

Lorsqu'ils traversaient le village pour aller travailler à la ferme de Kivivuori, Axel s'arrêtait pour échanger quelques mots avec des villageois, tandis que les garçons poursuivaient leur chemin :

– Vous allez faire les foins chez Kivivuori ?

– Ouais, on s'est dit qu'il était temps de s'y mettre.

– Ça vous fait un sacré boulot, maintenant que vous devez vous occuper de deux fermes en même temps.

– Bah, si y met un bon coup, les garçons et moi, on aura fini en deux jours.

Et il repartait rejoindre ses fils, la fourche à l'épaule et les lèvres légèrement pincées, d'un air sûr de lui-même. Il répétait si souvent ce genre de remarques que les gens du village, légèrement envieux, se mirent à les singer :

– Ils sont en train de défricher le marais. Ça va pas durer bien longtemps, s'ils y mettent un bon coup, les garçons et lui.

Et de fait, chaque année, les champs gagnaient peu à peu sur le marais. Le drainage fut amélioré régulièrement : les fossés furent étanchés avec de l'argile et approfondis. Ils purent acheter plus de bétail, et les revenus augmentèrent. Le défrichage connut toutefois une année de ralentissement, car Vilho dut faire son service militaire.

Comme le voulait la tradition, les garçons du village se rendirent ensemble au conseil de révision. Ils avaient emporté de l'alcool, et Lauri Seppä avait un pistolet. Après être passés devant la commission, les garçons restèrent au café du bourg, à boire de la bière légère dans laquelle ils ajoutaient de l'alcool en cachette. Un homme qui avait fait son service militaire et lorgnait sur une possible ration de gnôle vint se joindre à eux et leur parla de son expérience dans l'armée :

– Un jour, y a un connard qui se pointe et qui me tire la visière de la casquette en disant : « Redresse ta casquette, ça me fait mal de voir ça ». Du coup, moi je te lui fous une torgnole, qu'il s'est retrouvé sur le cul dans le couloir... Convocation chez le capitaine.

« Soldat Karju, vous avez frappé un de vos camarades.

« Mon capitaine, que j'ui dis, c'est vrai que j'ai frappé, mais c'était pas mon camarade. Un type qui vient me tirer par la visière de ma casquette, c'est pas mon camarade. »

– Cinq jours au trou, qu'ils m'ont foutu, ces salopards de merde ! Je les ai faits, en lisant le Nouveau Testament. Vous savez pas c'qu'il peut y avoir comme histoires marrantes là-dedans, quand on les lit en ayant rien de mieux à faire.

Les jeunes hommes offrirent plusieurs verres à l'ex-soldat et lui déclarèrent au passage qu'ils feraient la tournée des cachots et étudieraient le Nouveau Testament de près. Et si ça faisait vraiment trop chier, on pourrait aussi balancer une torgnole à un capitaine.

La serveuse leur demanda de sortir et, après quelques grognements et grincements de dents, ils s'en allèrent. Dans la forêt de Tammikallio, Lauri Seppä tira en l'air avec son pistolet, et ils chantèrent ensemble :

Une volonté de fer, une santé éternelle...

Ils marchaient de front sur la route le bras au cou l'un de l'autre, et ne cédaient pas le passage quand quelqu'un les croisait. Si la personne faisait une remarque, ils s'arrêtaient d'un air menaçant :

– Casse-toi et fais pas chier... T'as devant toi des gars qui vont rejoindre les rangs de l'armée finlandaise, qu'il y en a jamais eu des comme ça avant, putain !

Des ouvriers du domaine travaillaient dans le champ longeant la route et, lorsque les garçons arrivèrent à leur hauteur, ils chantèrent :

Un chant sur l'asphalte de la ville
Enivrant résonne dans la nuit d'avril...

L'une des personnes qui travaillaient là leur cria quelque chose, et Lauri mit la main dans sa poche :

– Non mais merde ! Qu'est-ce qu'il a dit, ce civil ?

Ils lancèrent quelques menaces fanfaronnes et passèrent leur chemin. L'un d'entre eux vomit la saucisse qu'il avait achetée et mangée au bourg. En effet, les journaliers du domaine venaient de toucher leur paie, et ils avaient de quoi se payer du cervelas et du pain de campagne pour accompagner leur bière légère. Ils étaient excités à la perspective de « sortir de ce trou ».

– Pas fâchés de quitter ce bled. Et dites-vous bien ça, c'est pas impossible qu'on décide de pas reprendre du service chez le monsieur. Il aura qu'à se chercher quelqu'un de plus con et de moins dégourdi pour se faire exploiter, ce trouduc !

Vilho fut affecté à Hennala, au régiment de Tampere. Avant son départ, son père lui avait décrit les bâtiments de la caserne et leur disposition.

Au début, Elina pleura le soir. C'était la première fois que son enfant était absent si longtemps de la maison. Dans le lit, au moment de s'endormir, elle avait le temps de s'abandonner à sa mélancolie. Axel avait remarqué son deuil muet et il lui avait dit d'un ton de réprobation embarrassée :

– Mais ne t'en fais pas, voyons, il se débrouillera ! C'est un homme, maintenant ! À quoi bon pleurer pour ça ?

– Oui, mais... si jamais il se retrouve en mauvaise compagnie...

C'est Elina qui, au nom de toute la famille, se chargeait d'écrire les lettres à Vilho. Et dans ces lettres, elle disait des choses qu'elle n'aurait jamais été à même d'exprimer tout haut. Elle pouvait coucher sur le papier des expressions qu'elle n'osait pas utiliser en par-

lant, comme « mon cher fils ». Quand elle parlait d'elle-même, elle disait « Mère », au lieu de la forme « M'man » utilisée habituellement.

Au printemps, Vilho put venir en permission avant d'entrer à l'école de sous-officiers. Le fait qu'il ait été sélectionné comme élève sous-officier était un peu inattendu, vu ses antécédents familiaux – un père ancien garde rouge et un oncle député social-démocrate. Sans compter qu'à peine deux semaines après le début de son service, il avait été mis aux arrêts pour avoir frappé à la tête un sergent de deuxième classe avec une baguette de métal.

En effet, un jour, à l'occasion d'une séance de nettoyage de fusils, lorsqu'il lui avait présenté son arme, le sergent en question avait déclaré que son garde-à-vous laissait à désirer. Il avait ordonné à un homme plus âgé de serrer le nez de Vilho et il avait frappé sur la main de l'homme pour lui faire lâcher prise. Piqué au vif par la douleur, Vilho avait alors saisi la baguette avec laquelle il avait nettoyé son arme et avait frappé le sergent, avec une telle violence que la baguette avait gardé une forme courbée épousant le contour du cou.

La punition avait été décrétée au niveau supérieur et Vilho avait écopé de deux semaines d'arrêts de rigueur. Mais après cet incident, il n'avait plus eu à subir de brimades personnelles.

Si Vilho avait été désigné pour devenir sous-officier, c'est parce qu'il apprenait très vite tout ce qu'on enseignait lors des exercices, mais avant tout parce qu'il était parmi les meilleurs skieurs du régiment et doué pour toutes les activités physiques en général. En outre, il était excellent tireur, ce qui était d'autant plus étonnant qu'avant de commencer son service il n'avait, de sa vie, tiré que trois coups de fusil.

La permission de Vilho ne dura que trois jours. Eero et Vilho essayèrent son uniforme et son père lui demanda dans quel bâtiment de la caserne il était logé. Quand Vilho le lui dit, il répondit :

– Ah bon. Moi j'étais pas là-dedans. Je me rappelle plus les numéros des bâtiments. Mais ils ont sans doute dû les changer. Il y a encore la chapelle ?

– Oui, mais elle sert de dépôt de munitions.

– Ah. C'est là qu'ils fusillaient ceux qui avaient été condamnés par la haute cour de justice. Contre le mur de la chapelle. L'été, ils les exécutaient ailleurs.

– Tiens d'ailleurs, un jour j'ai fait un tour de garde là-bas, près de la tombe des rouges.

– Elle est dans un bosquet, tout de suite à gauche quand on entre par le portail principal. Elma Laurila est enterrée là-bas... Mais c'est vrai, toi tu te souviens peut-être pas d'elle.

Vilho ne se souvenait pas.

Alma questionna abondamment son petit-fils sur la vie à l'armée.

– Mais alors, comme ça tu vas devenir un monsieur, puisque tu vas aller faire cette école de sous-officiers ?

– Oui. Mais un tout petit.

Lorsqu'il alla au village, il s'arrêta dans le centre et, avec l'air blasé et un peu supérieur des hommes ayant été militaires ou « ayant voyagé », il se laissa admirer par les passants. Même les personnes déjà âgées s'adressaient à des gens comme lui avec respect et presque une certaine timidité, car ils se sentaient insignifiants devant des personnages qui avaient parcouru le vaste monde.

Quand il rencontra l'instituteur, Vilho fit le salut militaire, et Rautajärvi lui répondit de la même manière, bien qu'il fût en civil.

– Tiens donc, Vilho est en permission.

– Pour quelques jours.

L'instituteur lui posa de nombreuses questions et, lorsqu'il apprit que Vilho allait entrer à l'école de sous-officiers, il lui dit quelques paroles d'approbation d'un ton mâle.

– Je te souhaite du succès pour ta carrière de guerrier.

Chez Kivivuori, sa grand-mère était aux petits soins avec lui, comme s'il se fût agi d'un visiteur de marque. Vilho eut l'impression que, durant ces quelques mois, ses grands-parents avaient considérablement vieilli et qu'ils étaient devenus tout gris. Ou peut-être était-ce seulement le fait qu'il n'avait pas prêté attention à la chose antérieurement ? Anna, surtout, était encore plus ratatinée qu'avant. Ses mains étaient menues et décharnées, pleines de nodosités et parcourues de grosses veines bleues. Otto avait maigri, et, quand il fumait, il était pris de violentes quintes de toux. Le sang lui montait à la tête et son visage devenait tout rouge, il avait les larmes aux yeux et des difficultés à respirer. Sa femme le regardait et disait d'une voix fluette où pointait la réprobation :

– Et avec ça, pas moyen de lui faire arrêter la cigarette.

Vilho remarqua que grand-mère et grand-père parlaient avec lui de façon détendue et aimable, mais qu'entre eux ils échangeaient peu de mots, et d'un air contraint. En parlant d'Otto, Anna disait souvent « çui-là ».

Vilho demanda à son grand-père s'il était allé voir un médecin, et il lui répondit d'un air un peu distrait et éperdu entre deux quintes de toux :

– No... on... Qu'est-ce que j'irais faire... là-bas ?...

Quand il prit congé, en début de soirée, Otto lui donna cinquante marks et grand-mère le bénit :

– Que cette bénédiction te protège... comme... comme elle nous protège tous...

En sortant de la maison, Vilho songea confusément qu'après son départ la pièce commune resterait plongée dans une atmosphère silencieuse et désagréable, dans laquelle deux vieillards, irrités par les paroles et les actes l'un de l'autre, guetteraient l'occasion de trouver un sujet de dispute.

Lors du repas du soir, il fut question des Kivivuori, et Axel dit que le mieux pour eux aurait été de ne plus avoir de bétail et de faire cultiver les champs par les Koskela. Elina était du même avis, mais il leur était difficile de proposer une telle solution à Otto et à Anna, car c'est d'eux qu'auraient dû venir l'initiative.

Quand la permission arriva à sa fin, Vilho fut en fait content de repartir. Trois jours n'avaient pas suffi à le réintégrer dans sa vie d'autrefois et, pour cette raison, tout ce qui se passait à la maison lui semblait un peu dérisoire. Assis dans l'autocar, il ressassait ces pensées distraitement. Les vieux Kivivuori ne seraient bientôt plus en mesure de s'occuper du bétail. Eero irait sans doute s'installer là-bas, et lui, il resterait à Koskela.

Mais l'idée de consacrer sa vie à cultiver la terre à Koskela ne lui semblait en ce moment précis rien moins qu'une évidence. Après tout, lors de ses permissions du soir, il avait fait de nombreuses promenades dans la grande ville.

Mais sans doute lui faudrait-il un jour rentrer à la maison.

III

Libéré de son service militaire, il retourna chez lui, évidemment. Son livret militaire portait la mention des quinze jours d'arrêt de rigueur pour comportement violent, mais aussi une mention spéciale : « Excellent tireur ».

Il rentra au printemps et dut aussitôt prendre part aux semailles. Une semaine, un peu difficile, s'écoula avant qu'il retrouve le rythme de son ancienne vie. Un certain temps, les conversations de ses frères, qui se limitaient aux événements du cercle familial, lui parurent quelque peu naïves et banales : le niveau d'eau inhabituellement élevé dans le fossé de drainage, ou ce que père avait dit sur telle ou telle chose.

On voyait que Vilho était devenu un homme, et qu'il était de plus en plus indépendant. Son père lui parlait presque d'égal à égal, et il allait parfois jusqu'à lui demander son opinion sur des questions concernant les travaux de la ferme. On lui donnait maintenant régulièrement une somme d'argent de poche hebdomadaire et, quand il rentrait parfois un peu éméché le samedi soir, aucun commentaire ne s'entendait dans la chambre du vestibule, ni le lendemain matin. Elina se désolait, mais Axel la calmait et la rassurait en disant :

– On peut vraiment pas dire qu'il exagère. Et personnellement je crois qu'il sait très bien ce qu'il fait.

Ce printemps-là, les Koskela durent s'occuper de toutes les semailles chez Kivivuori, car Otto était devenu incapable de travailler. Il avait beaucoup maigri et sa toux n'avait fait qu'empirer, malgré le fait qu'il ait arrêté de fumer.

Yanne emmena son père voir un médecin. Il y avait un problème dans les poumons, mais le médecin ne pouvait pas dire de quoi il s'agissait. Il promit à Yanne de faire admettre son père à l'hôpital pour des examens complémentaires.

Otto avait un cancer, et déjà très avancé. Le médecin ne le lui avait pas dit, mais, à Yanne, il révéla que son père n'avait plus très longtemps à vivre.

Au sein de la parenté, la nouvelle du cancer jeta la consternation, car jusqu'alors on avait simplement parlé de toux du fumeur et de catarrhe. Anna alla s'installer chez Yanne, au bourg, pour pouvoir se rendre à l'hôpital tous les jours, et Axel engagea une ouvrière agri-

cole pour s'occuper des vaches de Kivivuori, car Elina ne pouvait pas le faire depuis la ferme des Koskela.

Otto commença à avoir des doutes sur la nature de sa maladie et exigea que le médecin lui dise la vérité. Celui-ci finit par y consentir, mais il essaya d'atténuer le choc en lui disant que l'évolution d'un cancer pouvait être très capricieuse et qu'on ne pouvait rien dire de certain.

Otto contempla un moment le plafond blanc de l'hôpital et dit :

– Eh oui. La seule chose certaine qu'on puisse en dire, c'est que l'issue est fatale.

Anna allait le voir quotidiennement. Les premiers temps, ils échangèrent des banalités d'un ton normal, mais un jour Anna se mit à pleurer, après une pause survenue dans la conversation.

– Eh ben ? Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je... je me disais seulement comme ça...

Otto lui prit la main, sourit et dit doucement :

– Ne pense à rien... Y a rien à penser.

À partir de ce jour-là, ils se parlèrent tout à fait ouvertement et sans arrière-pensées. En fait, pour la première fois depuis le début de leur mariage, ils furent parfaitement heureux. Quand ils ne trouvaient plus rien à dire, ils se taisaient, tout en ayant l'impression que chacun des deux savait ce à quoi l'autre pensait. Quand Anna ouvrait la porte en arrivant, Otto souriait, bien qu'il eût alors déjà de violentes douleurs, et il disait, d'une voix entrecoupée par sa respiration difficile :

– Enfin !... J'ai failli attendre.

Ils parlèrent sans détours de tout ce qu'ils avaient sur le cœur. Anna pleura et demanda pardon. Elle avait manqué de compréhension et s'était montrée trop dure. Elle n'avait fait que chercher des défauts dans Otto et n'avait jamais eu l'idée de penser à ses mérites.

– J'ai commis un grand péché... J'ai été orgueilleuse dans ma piété et j'ai condamné les autres...

Otto la réconforta. Il essayait de sourire, car il était toujours incapable de parler de choses sérieuses sans les cacher d'un voile de légèreté.

Axel et Elina vinrent aussi de nombreuses fois à l'hôpital. Elina avait du mal à retenir ses pleurs. Elle tripotait son sac à main et

disait des banalités d'un air nerveux. Quand il se rendit compte des difficultés qu'elle avait à lui parler, son père lui dit :

– Allons, allons... Ne t'en fais pas. Tu as ta vie à toi. Vis-la et laisse-moi m'en aller tranquillement.

Elina éclata en sanglots.

– Eh ben, on dirait vraiment que tu ne seras jamais adulte.

Mais, pour la première fois, malgré une esquisse de sourire difforme, Axel vit des larmes dans les yeux d'Otto.

Elina se calma. Otto parla du passé, de l'enfance et de la jeunesse de sa fille.

– Ah oui, je me rappelle très bien quand tu venais tirer un coup chez nous, dit-il à Axel. Moi, je trouvais ça bien, et je n'ai pas changé d'avis. Vivez votre vie... et n'ayez pas de regrets pour moi... Je n'ai peur de rien... La nuit, quand je suis ici à penser tout seul, je vous imagine qui habiterez à Kivivuori, quand je serai parti....

Quand parfois, à l'occasion d'un déplacement au bourg, Axel se rendait à l'hôpital seul, l'ambiance était différente. Otto parlait de ses affaires sans aucune sentimentalité.

– Il me reste encore la moitié de ma dette à payer... Ça t'en fera, des traites à rembourser !... Mais j'avais perdu toute mon ardeur... J'avais plus la force d'en mettre un dernier coup...

– Ne vous préoccupez pas de ce genre de choses maintenant.

À Axel et à Yanne, il parlait crûment de son état de santé. Sur son visage déformé par la douleur, on voyait encore les traces de l'ancien Otto :

– Eh oui les gars. Il restera pas grand-chose pour les rats...

Son état se détériora rapidement et, un jour, Axel étant venu en visite, Otto lui serra la main au moment où il prit congé :

– Bon, eh bien salut... on sait jamais... J'ai une impression, comme ça... Si jamais je t'ai fait du tort à un moment ou un autre de ma vie, essaye de l'oublier quand je serai plus là...

Otto mourut la nuit même. Les horribles douleurs qui l'avaient tourmenté durant les derniers jours lui avait à moitié fait perdre la tête. Il était même incapable de parler. Il avait renvoyé Anna d'un geste de la main quand il avait vu combien celle-ci était bouleversée au spectacle de sa souffrance. Deux jours avant sa mort, son visage

bouffit au point de devenir méconnaissable. Mais, quand il fut mort, ses traits reprirent leur forme normale.

Elina et Axel furent informés dès le matin, car Sanni avait téléphoné au magasin, et ils purent encore attraper l'autocar. Victor se trouvait parmi les passagers, il se rendait à la gare. Lorsqu'ils lui dirent ce qui s'était passé, il répondit :

– Ah bon... Comme ça, Otto est parti...

Puis sa bouche se déforma, il s'essuya les yeux et il grogna :

– Ah putain, c'était un vraiment un sacré rigolo !... Et quelle voix, quand il chantait ! Y avait pas mieux !...

Elina et Axel se rendirent directement à l'hôpital. Elina se pencha sur le côté du lit et, se cachant les yeux dans les mains, elle dit plusieurs fois, entre ses pleurs :

– Père... Père...

Durant le trajet, Axel avait craint que la scène ne fût plus douloureuse, et il y avait préparé Elina avec tact. Yanne se tenait au pied du lit. Après avoir longuement contemplé son père, il inspira et expira longuement et profondément, puis il dit :

– Eh oui, c'était Otto Kivivuori.

Le corps d'Otto reposait sur le lit, les mains croisées sur la poitrine. Maintenant que son visage n'était plus enflé, ses traits émaciés et immobiles avait une expression étrangement ferme et paisible.

Avant Otto, personne parmi les gens ordinaires du village n'avait jamais vraiment été malade ni n'était mort à l'hôpital.

– En quelle qualité qu'il y était, Otto ? C'est l'hôpital communal, et Yanne a son mot à dire dans ces choses. C'est-y pas qu'ils vont trouver un arrangement pour faire payer les soins...

L'enterrement aussi se fit selon un cérémonial différent. Les gens qui y participèrent se rendirent à l'église en autocar et le café fut pris au café du magasin coopératif. Les porteurs du cercueil étaient tous des proches d'Otto : à l'avant Voitto et Eero, au milieu Vilho et Allan, et à l'arrière Axel et Yanne.

Après l'enterrement, Anna retourna chez elle et Kaarina resta à Kivivuori quelques jours pour lui tenir compagnie. Pendant un certain temps, les villageois évoquèrent Otto fréquemment, car sa mort leur avait remémoré toutes les choses qu'il avait construites ou

fabriquées : un four dans telle cabane, un rouet ou une baratte pour Untel, un moule à fromage, *et cætera*.

– Ça c'est Otto qui l'a fait autrefois. Y a pas à dire, il était doué de ses mains. Et maintenant, il est là-bas... Tout le monde disait toujours que, baratineur comme il était, sa bouche ne se fermerait pas avant qu'elle soit recouverte de terre.

Vikki Kivioja allait répétant, les lèvres tremblantes :

– Ah putain, c'était vraiment un sacré rigolo, ça oui... Et quel chanteur ! Quand on rentrait du bal, quand on était jeunes, il lançait un couplet, toute la nuit en résonnait. Les nanas sortaient sur le perron en chemise de nuit et disaient : « Y a Otto qui chante, y a Otto qui chante. On va l'écouter ! »... Ah, j'en ai les larmes aux yeux, bordel...

Petit à petit, les gens apprirent à dire « feu Otto ».

IV

On fit venir à Koskela les deux meilleures vaches et le cheval de Kivivuori, ainsi que du petit bétail. Une vache fut laissée à Anna et les autres furent vendues. Axel examina les outils agricoles et il fut décidé de ne garder que ceux qui étaient en bon état, et de vendre le reste aux enchères. Cela ne valait pas la peine de les garder en réserve pour Eero, car la plupart dataient de l'époque des métayers, ils étaient en mauvais état et ne correspondaient plus aux besoins modernes. Eero en achèterait des neufs le jour où il en aurait besoin.

La vente aux enchères eut lieu, mais les vieilleries mises en vente ne rapportèrent pas beaucoup d'argent et, de plus, cet argent fut donné à Anna, alors que par contrat tous les biens meubles auraient dû revenir aux Koskela, puisqu'Anna serait dorénavant à leur charge.

Ils devaient maintenant subvenir aux besoins de deux grands-mères, mais celles-ci vivaient de fort peu et ne grevaient pas les finances de la ferme. Anna avait en outre une garde-robe bien fournie et elle aurait assez de vêtements jusqu'à la fin de sa vie. Les Koskela gardèrent pour eux-mêmes quelques vêtements et chaussures d'Otto, et le reste fut, selon l'ancienne coutume, donné à Preeti.

Axel fit la tournée des terres de Kivivuori. Il les connaissait bien, mais cette fois il les évalua d'un autre œil, car il réfléchissait et faisait des projets en pensant à Eero. Ils allaient devoir rectifier le

système de drainage, car, à l'époque, les parcelles avaient été défrichées une par une, si bien que pour la plupart elles étaient courtes et irrégulières.

Il n'y avait que sept hectares de terres directement cultivables, mais il serait possible d'accroître cette superficie en défrichant de nouveaux lopins. Il restait toute sorte de coins de champ et de pré inexploités qu'on pourrait labourer.

Les meilleures terres de Kivivuori furent ensemencées d'herbe. La culture d'herbe à fourrage était plus simple, car il suffirait d'entreposer le foin dans les granges situées dans les prés et de le rentrer à la ferme en traîneau une fois l'hiver venu. En effet, par le raccourci, la distance entre les deux fermes n'était pas très grande, mais, avec une voiture à cheval, ce chemin était impraticable et il fallait faire le détour par le presbytère.

Ils venaient tout juste de finir de rembourser les dettes contractées pour la construction de l'étable, et voilà qu'il fallait de nouveau économiser pour payer celles de la cession des terres de la métairie de Kivivuori. Heureusement, il y eut beaucoup de chantiers de transport de grumes en hiver, si bien qu'ils purent les rembourser rapidement, et ce malgré le fait qu'Eero dut faire son service militaire. Voitto était assez grand et fort maintenant pour le remplacer dans la forêt, et bientôt ses gains ne le cédèrent plus guère à ceux de Vilho lui-même. Voitto tenait beaucoup de son père. Comme lui, il était vif et ambitieux. Une sorte de rivalité s'établit entre les deux frères. Ils s'épiaient mutuellement, comptant les grumes et les cimes de l'autre, et quand l'un voyait qu'il était à la traîne, il accélérait la cadence. Axel se félicitait des gains importants que rapportaient ses deux fils, mais déplorait en même temps qu'ils risquent d'éreinter les chevaux à force de courses dans la forêt. En revanche, il ne lui venait jamais à l'idée d'avoir de la pitié pour les garçons. Quand ceux-ci rentraient, exténués, les traits raidis par le froid et la fatigue, Axel caressait et flattait les chevaux recouverts de givre et disait :

– Il faudrait quand même de temps en temps les sécher... puisque vous les faites tellement suer.

Mais Elina, elle, s'occupait de ses fils. Elle leur servait un solide repas et s'apitoyait sur leurs vêtements pleins de glace.

– Vous allez tomber malades si vous continuez comme ça. Travailler la chemise mouillée de sueur par un froid pareil !

Les garçons épuisés mangeaient de gigantesques portions de pain et de pommes de terre, se traînaient jusqu'à leur lit et s'endormaient aussitôt. Ce n'est que les samedis et dimanches soirs qu'ils avaient la force de sortir et d'aller au village. Mais ils ne furent pas malades. Un petit refroidissement ou une toux n'étaient pas considérés comme des maladies. Quand ils toussaient, l'écho sonore de leur puissante poitrine disait leur santé.

Chaque fois qu'un mois s'était écoulé, Axel se rendait au bourg, le porte-monnaie bien rempli, et quand il rentrait, il avait l'esprit aussi léger que sa bourse. Assis derrière Lauri qui conduisait, il lui disait à l'oreille :

– C'est la belle vie, hein... Moi je fais des balades en autocar pendant que mes gars ils triment pour moi.

Eero fit aussi son service au régiment de Tampere. Un lien particulier semblait ainsi lier Hennala à la famille Koskela. Il ne devint pas sous-officier, ni même caporal, et il fut libéré comme simple soldat, mais il avait reçu une formation de servant de mitrailleuse. Dans son for intérieur, son père était déçu. Ce n'est pas qu'il éprouvât quelque intérêt particulier pour la chose, car il n'avait pas connu l'armée, mais il aurait voulu que son fils se distingue des autres à l'armée aussi. Eero se contenta de sourire de ses yeux bleus et dit :

– Quand on n'est ni trop bon ni trop mauvais, c'est le meilleur moyen de s'en tirer à bon compte.

– Mais Vilho, lui, il est arrivé à quelque chose, et pourtant il a fait du cachot !

– Oui. Mais moi, la guerre ça m'intéresse pas. Vilho, ça lui est monté à la tête, et il s'est retrouvé à l'école de sous-offs.

– Ouais, mais qui de nous deux a dû courber l'échine le plus souvent ?

Vilho avait dit cela avec un certain mépris.

Valtou Leppänen avait commencé son service en même temps qu'Eero, mais il ne fut libéré que bien plus tard, car il avait dû faire un temps supplémentaire à cause des nombreuses punitions qu'il avait récoltées. Avant son service, et surtout après, Valtou s'était mis

à voyager. Il restait souvent absent des mois durant et revenait chez sa mère, où il s'attardait le temps d'avoir mangé tout l'argent qu'il possédait. Parfois, le policier du bourg venait chez Leppänen porteur d'un procès-verbal de contravention, mais Aune lui disait avec froideur qu'elle ignorait où était Valtou.

– Et de toute façon, t'auras pas un rond de moi. T'as qu'à te débrouiller pour le trouver.

D'autres fois, Aune se plaisait à répéter aux gens combien Valtou gagnait bien sa vie. Tantôt il travaillait comme peintre, tantôt comme menuisier, mais de toute façon c'étaient toujours des métiers réclamant un savoir-faire, et qui rapportaient gros.

– Tiens, l'autre jour, il me met un billet de mille dans la main et il me fait : prends ça et achète-toi un nouveau manteau.

Rares étaient ceux qui avaient la cruauté de demander :

– Et où qu'il est, alors, ton nouveau manteau ?

Valtou était un jeune homme pâle, maigre et avachi. Les personnes âgées qui se souvenaient de Valenti disaient qu'il ressemblait à son oncle. Mais seulement par l'aspect physique.

– Il était pas d'un naturel aussi indiscipliné.

Car Valtou faisait parfois du grabuge au village, quand il rentrait ivre de ses expéditions. Il avait gardé une dent contre Arvo Töyry, du temps où il travaillait pour lui comme journalier. Arvo était un propriétaire bien établi qui ne prêtait aucune attention aux créatures comme Valtou et ne répondit rien à celui-ci quand il lui demanda :

– Salut Töyry. Alors, ça produit, tes terres ? Cinq, sept ou même dix grains pour un ? Ta bonne femme, elle met toujours de nouveaux renforts dans ses vieilles chaussettes et elle te cuit toujours du gruau vitaminé ?

Avec les gars du village, Valtou ne passait guère de temps, car il les regardait de haut et avec mépris. Les bagarres du samedi soir, les visites chez les servantes de ferme, la fabrication d'alcool frelaté, rien de cela ne pouvait intéresser quelqu'un qui avait pris part à de grandes bagarres. Qui avait vu un homme se faire abattre à côté de lui.

– Le type il a sorti le browning de sa poche et il tiré. L'autre il s'est effondré comme une poupée de chiffon.

Un jour, en rentrant chez lui ivre, il mit Elias à la porte. Aune poussa des cris d'orfraie, mais Valtou lui cloua le bec :

– Ferme ta gueule, espèce de sale pute ! Si vous voulez baiser, faites-le dehors, pas ici !

Preeti leva la main et tenta de les calmer :

– Allons, arrêtez... Valtou, te mets pas en colère comme ça !

Preeti était à la retraite, mais il allait encore occasionnellement travailler au domaine. Un jour, pourtant, il tomba du haut du fenil de l'étable et se cassa la jambe. Des hommes durent venir l'aider et Preeti fut tout désorienté du dérangement qu'il causait. Malgré ses douleurs, il dit à ceux qui étaient venus le relever :

– C'était pas été si pressé... Prenez votre temps... Je peux attendre, pas de problème... Si vous reveniez à l'heure du déjeuner...

Preeti dut être transporté à l'hôpital et, lorsqu'il en sortit, on le mit à l'hospice communal. Yanne l'y avait inscrit depuis bien longtemps, car la vie qu'il menait chez les Leppänen n'avait rien de reluisant. Après cet accident, Preeti accepta, malgré les protestations d'Aune, qui voyait maintenant disparaître une source de revenus, Preeti étant nourri aux frais de la commune.

Preeti fit une tournée des connaissances du village avant d'entrer à l'hospice communal. Il avait les larmes aux yeux et de nombreux villageois, des femmes surtout, étaient aussi émus. Lauri Kivioja lui donna cent marks et, dans un accès de générosité fanfaron, lui promit un voyage gratuit en autocar chaque fois qu'il viendrait faire une visite dans son village d'antan.

Chez les Koskela, Preeti dit :

– Je me suis décidé à déménager, finalement. Le Yanne, il a dit que je serais bien là-bas... Je viendrai vous voir... Les voisins, j'ai pas... On a vécu tant de choses ensemble... Même que le Lauri il m'a dit qu'j'avais qu'à monter dans le car, quand je voudrais. Il a dit au fils qu'il avait promis qu'il aurait pas b'soin de m'demander de billet...

Elina prépara des provisions pour Preeti, et Alma apporta serré dans son poing un billet de dix marks, prélevé sur ses maigres économies :

– Avec ça, tu pourras t'acheter une demi-livre de café... Tu demanderas aux employées de te le faire...

Si Preeti n'habitait plus le village, il y revint cependant souvent en visite, surtout l'été. Lauri avait tenu sa promesse et Preeti voyageait gratuitement. Il ne manquait jamais de préciser quand il prenait le café chez les gens qu'il allait voir :

– Ils ont ouvert des yeux grands comme ça, les autres voyageurs, quand Lauri a dit que je devais m'asseoir devant près de lui, vu que ça secoue tellement à l'arrière... Y a pas à dire, c'est pas n'importe qui, Lauri A.

Il ne manquait pas non plus de dire à quel point il se trouvait bien à l'hospice :

– J'ai tout ce qu'il me faut, là-bas. Un lit avec de vrais draps, et deux repas par jour. On peut travailler si on s'en sent capable. Je fends des bûches, de temps en temps... Et Yanne passe régulièrement voir si tout est en ordre. Il vérifie tout, il demande si tout va bien, et si on répond pas la première fois, il dit qu'y a pas besoin de se gêner et qu'il faut lui dire si y a un problème. Comme les gens ils osent pas trop lui dire, alors lui il va regarder dans tous les coins pour voir comment que c'est... Chaque fois il passe me voir et il me serre la main. Et il pose un tas de questions... Il sort quelques blagues. Il m'a demandé s'il devait essayer de me trouver une fiancée du côté des femmes, au cas où ça m'intéresserait.

Quand, au retour, Preeti attendait l'autocar au bord de la route et qu'un passant disait « Tiens, c'est Preeti qui est venu voir comment ça va dans son village », il répondait avec bonhomie :

– Oui, je me suis dit, comme ça... Vu que j'avais promis de venir de temps en temps. Mais remarque, là où je suis installé, je suis vraiment comme un coq en pâte.

Parfois, pourtant, quand il regardait les maisons et écoutait les bruits du village, il s'essuyait le coin de l'œil dans sa manche, sans savoir exactement lui-même quelle était la cause de son émotion et de sa mélancolie.

Car, après tout, pour lui tout allait si bien. L'autocar s'arrêtait pour le prendre, Lauri A. en personne ouvrait la porte, et son fils ne venait pas encaisser le prix du trajet. Et le député Yanne Kivivuori le tutoyait quand il venait le voir. « Salut Preeti ! Comment ça va ? » Et ils se serraient la main à chaque fois. Il s'était même occupé de faire mettre une nouvelle croix sur la tombe de sa bobonne, vu que

l'ancienne commençait à être vermoulue... Il l'aurait bien fait lui-même, mais, avec ses mains, plus possible... Et le cimetière qui était juste à côté, maintenant, il pouvait facilement y aller le dimanche... Il faudrait peut-être y mettre des fleurs, on était quand même compagnons, hein...

Yanne avait également entrepris des démarches pour faire admettre un nouveau pensionnaire à l'hospice : Gustave-le-Loup. Le maître du domaine, désireux de se débarrasser de son ennemi juré, le lui avait d'ailleurs aussi suggéré. Mais lorsque Yanne alla voir l'intéressé, Gustave fit la sourde oreille.

– Vas-y donc toi-même, dans ton hospice !

Pourtant, la vie devenait de plus en plus difficile pour lui. Il y avait moins de poisson dans le lac, et de gibier dans la forêt. Ce qui restait aurait sans doute suffi à ses besoins, car il se contentait de peu, mais il tomba malade. Par manque d'hygiène, il eut des abcès et des maladies de peau. Les gens disaient que par moment il perdait la tête : il croyait voir des diables gris sur le coin de la table et essayait de les tuer à coup de barre de fer. Il devint le principal sujet de conversation au village, et Yanne ne pouvait rester indifférent. Il emmena le médecin communal voir le bonhomme dans sa cabane, mais le malade refusa de se laisser examiner. Le médecin lui demanda s'il voyait réellement des diables, mais Gustave répondit :

– Occupe-toi de tes oignons !

Yanne et le médecin revinrent le voir, mais cette fois accompagnés d'un policier. Gustave fut embarqué de force dans la voiture, et il se débattit avec un tel acharnement que Yanne et le policier durent le tenir durant tout le trajet. Lorsque la voiture traversa le village, le vrombissement du véhicule ne suffit pas à couvrir les jurons que proférait le passager :

– Bande de voleurs ! Salopards !... C'est ma cabane que tu veux refiler à la commune... Je t'ai pas demandé d'aide, enculé de garde-chattes de merde ! Va t'occuper de tes putes et laisse les autres tranquilles !

Rautajärvi ne put s'empêcher de faire de la propagande :

– Un homme libre doit avoir le droit de faire ce qu'il veut... C'est de la dictature marxiste. Vous voyez ce qui vous attend.

L'instituteur se disputa à ce sujet avec Siukola, qui essayait de défendre Yanne :

– C'est un anarchiste, le Gustave, un anarchiste... Quand quelqu'un veut pas aller à l'hôpital, il faut que la société se charge de l'y faire entrer.

Gustave fut d'abord admis à l'hôpital communal, où l'on soigna ses abcès et ses maladies de peau. Avant cela, le personnel de l'hôpital avait dû appeler la police en renfort pour laver le patient. De l'hôpital, il fut transféré à la section psychiatrique de l'hospice communal. Dans la cellule voisine se trouvait Antoine Laurila, qui, en entendant le remue-ménage occasionné par la venue de Gustave, se mit à hurler et à sautiller d'enthousiasme. Preeti vint lui aussi le jour même voir « un ancien voisin » et il engagea la conversation avec amabilité. Mais Gustave cracha sur lui à travers les barreaux de sa porte.

– Pas la peine de cracher comme ça. Tu seras bien ici, tu verras.

Au bout de quelques mois, Gustave se calma. Il quitta la section psychiatrique et fut installé à l'hospice. Au début, il resta renfermé et refusa de parler aux autres, mais ensuite il commença à tyranniser Preeti.

– Assieds-toi sur cette chaise-là.

– Celle-ci ?

– Non, celle-là, là.

La cabane de Gustave-le-Loup fut vendue aux enchères et c'est Axel qui l'acheta. Elle ne valait pas grand-chose, car même le bois dont elle était faite aurait fait un piètre combustible, mais elle était située sur un terrain d'un peu plus d'un hectare qui avait l'avantage de border les terres de Koskela. Aucune essence d'arbre de valeur n'y poussait, mais la petite butte qui se trouvait dans la cour faisait une excellente pâture.

Les villageois oublièrent rapidement Gustave. Yanne mentionna son nom un jour lors d'un meeting électoral. En effet, Rautajärvi, dans un discours qu'il avait prononcé antérieurement, avait évoqué avec emphase les ancêtres finnois coureurs des bois et avait dit qu'il aurait fallu retrouver l'esprit de cette époque. Parlant à la foule devant la maison des ouvriers, Yanne avait déclaré que cette époque était révolue pour de bon, car il s'était chargé personnellement de

placer le dernier représentant des « hommes des bois » à l'hospice communal.

Vers la même époque, Emma Halme mourut. Du fait d'une insuffisance cardiaque, elle ne pouvait plus bouger les jambes, et elle avait été mise à l'hôpital. Conformément à leur promesse, Elina et Axel étaient allés lui rendre visite à l'hospice communal, mais peu à peu ils finirent par l'oublier et n'étaient plus retournés la voir. Comme ils avaient mauvaise conscience, ils se rattrapèrent en allant la visiter fréquemment quand elle fut à l'hôpital. Emma était devenue très dévote et, lors de ses visites, Elina lui lisait des passages de la Bible, car elle-même n'avait plus la force de lire.

Elle mourut paisiblement, ses mains jointes tenant la Bible reposant sur sa poitrine.

Le hasard voulut que le vieux maître Yllö mourût dans les jours qui suivirent, et ils furent enterrés le même dimanche. Le propriétaire était mort des suites d'une grippe bénigne que son organisme affaibli n'avait pu combattre. Ce vieil homme si puissant autrefois était devenu squelettique, sa peau comme du parchemin, les joues profondément enfoncées, et son cou veiné était si fin qu'il remplissait à peine la moitié du col d'une chemise de la plus petite taille qui existait. Mais, jusqu'à la fin, il s'était tenu droit à force de volonté, quand il trottinait appuyé sur le bras de Uolevi, pour assister aux défilés de la garde civique ou à d'autres cérémonies.

Son enterrement fut l'occasion d'une sorte de fête communale. Il n'y avait guère de domaine de la vie publique où le vieux Yllö n'ait été impliqué d'une manière ou d'une autre. Il avait même une importance sur le plan ethnographique, car sa famille descendait des premiers colons que le roi de Suède avait établis dans la région au XVI^e^ siècle. Dans les oraisons funèbres, il fut qualifié de « gentilhomme de la paysannerie », de « dernier grand propriétaire de manse de cavalier », de « roi sans couronne », et de toutes sortes d'autres épithètes évoquant une quelconque grandeur. Mais lorsque les six gardes civiques soulevèrent son cercueil, ils furent surpris de sa légèreté.

À moitié intentionnellement, Yanne avait lui aussi fait une grande fête de l'enterrement d'Emma. La section locale du parti

avait décidé qu'Emma, en tant que veuve de Halme, avait droit aux mêmes solennités que celles auxquelles aurait eu droit son mari. Si le socialisme avait bien été introduit dans la commune par Hellberg, c'est Halme que les socialistes avaient choisi comme père spirituel après la dissolution du parti. Sans compter que Hellberg, réfugié en Russie, était passé dans le camp communiste. On évoquait souvent Halme dans les discours et, pour résoudre les querelles idéologiques, ses avis, qu'on allait déterrer dans de vieux procès-verbaux, faisaient autorité.

Emma fut inhumée avant l'office dominical, et le vieux maître, après celui-ci. Une foule importante envahit le bourg ce jour-là, et l'air était empli d'une tension sourde, car ces deux enterrements remuaient un passé lourd de signification, bien que peu de gens en eussent conscience clairement.

Axel avait été désigné comme l'un des porteurs du cercueil. Ce fut la dernière fois de sa vie qu'il prit une part quelconque à l'action des socialistes. Près de la tombe se tenaient la chorale et la fanfare réunies de l'association ouvrière. Les drapeaux de l'association flottaient aussi, mais, comme il était interdit d'arborer des drapeaux rouges sans la présence simultanée du drapeau national, il se trouva que, lorsque les drapeaux furent abaissés pour honorer la défunte, le drapeau blanc à croix bleue se joignit humblement à ceux-ci pardessus la tombe de la vieille veuve du tailleur.

V

En 1937, une dernière bande de terre fut défrichée au bord du marais sur le domaine de Koskela. Il aurait été possible d'en défricher encore davantage, mais les terres qui restaient pouvaient aussi bien être conservées comme exploitation forestière. L'étable, toute grande qu'elle fût, était maintenant pleine, mais toutes les parcelles n'avaient pas besoin pour autant d'être affectées à la production de fourrage. Pour la première fois, la ferme de Koskela vendit des céréales excédentaires.

La même année, Axel eut cinquante ans. Aucune fête ne fut organisée. Les enfants le félicitèrent d'un ton volontairement déta-

ché pour éviter toute sensiblerie. Elina servit un café plus tassé que d'habitude et grand-mère regarda son fils d'un air souriant :

– Eh bien, te voilà devenu un homme, maintenant.

L'année suivante, on démonta partiellement la vieille charpente du bâtiment principal et on construisit un « angle », où furent aménagées deux chambres. En réalité, il n'y aurait eu nul besoin de construire des pièces supplémentaires, car l'un des fils aurait tout aussi bien pu s'installer dans l'arrière-chambre du côté nouveau. Cependant, le toit était en si mauvais état qu'une rénovation s'imposait de toute façon. Un quinquagénaire ne peut pas s'arrêter si facilement en chemin, du moins pas un homme de la trempe d'Axel, qui était encore plein d'énergie. S'arrêter, c'eût été perdre son ardeur, s'éteindre, mourir. Étant donné que ses fils gagnaient bien leur vie et que la ferme rapportait également de l'argent, on pouvait bien en sacrifier un peu pour la construction, même si le besoin n'était pas si criant.

De plus, entre la nouvelle étable et la nouvelle grange de battage, le vieux bâtiment principal faisait piètre figure. Le métayer Youssi Koskela avait pu s'en contenter, mais l'agriculteur Axel Koskela était d'avis que le pouvoir devait se voir dans les bâtiments comme dans le reste. Ils avaient maintenant deux domaines, trois en fait, car le terrain de Gustave-le-Loup était enregistré au cadastre sous un numéro séparé. Mais la vie n'en devenait pas plus aisée pour autant. Quand d'aventure c'est lui qui faisait les courses au magasin, Axel s'informait sur les prix, vérifiait les marchandises et réfléchissait longuement avant d'acheter. Mais s'il fallait acheter des outils ou des machines, on ne lésinait pas, car Axel voulait qu'on dispose de matériel de qualité. Il avait des idées bien arrêtées sur les « John Dire » et les « MacCorminck ».

Les Koskela achetèrent quatre nouvelles bicyclettes à la fois. C'étaient des bicyclettes de qualité, de marque suédoise. Pour chacun des fils aînés on acheta un vélo pour homme et, pour l'usage commun d'Axel, d'Elina, de Kaarina et de Juhani, un vélo de dame. Quand les hommes se rendaient au travail à Kivivuori, les fils pédalaient devant. Pleins de force et d'agilité, ils montaient les côtes en danseuse, les bras de chemise retroussés de façon à faire admirer aux villageois leurs avant-bras musclés et bronzés.

Leur père les suivait sur son vélo de dame, les genoux pliés, car la selle était réglée à la taille de Kaarina, et il ne voulait pas se fatiguer à la rehausser. Dans les côtes, il mettait pied à terre. Il échangeait quelques mots avec les personnes de rencontre, sur le temps ou d'autres banalités de ce genre.

– Je disais à mes gars l'autre jour...

Il n'avait pas encore grossi, mais l'âge avait rendu son corps un peu plus épais. Dans ses mâchoires et ses joues, on voyait encore la marque de l'ancienne énergie, quoiqu'il se fût assagi avec l'âge. Mais il savait encore se mettre en colère, à l'occasion. La ferme de Kankaanpää avait une limite commune avec celle de Kivivuori, et les vaches de chez Kankaanpää venaient souvent brouter du côté de Kivivuori. Axel en avait fait la remarque à Antero, qui avait pris la chose à la légère :

– Bah, Anna peut bien les chasser si elles arrivent à passer de l'autre côté de la clôture.

– Tu te fous de moi, ou quoi ? Tu t'imagines qu'une personne de son âge est capable de courir après tes vaches à longueur de journée ? Tu construis une clôture, un point c'est tout ! C'est toi qui mets des vaches à paître à cet endroit-là, si je ne me trompe, puisque ce morceau t'appartient.

– Mais te casse pas la tête pour un truc pareil, merde !

– Je serais bien capable de casser autre chose, si tu fais pas attention. J'te ferai bouffer ta merde, tiens-toi-le pour dit !

Puis il s'en alla en poussant son vélo et en maugréant longuement de façon indistincte :

– ...'tain de merde alors... quand même... des jean-foutre, toute la famille... si seulement ils pouvaient pourrir comme leur saloperie de clôture... quels trous du cul !... faudrait lui en balancer une bonne un jour, une après laquelle il se relèverait pas de si vite...

À l'école primaire, Kaarina avait fait partie du cercle de travaux agricoles. Avec le sentiment d'importance, qui avait quelque chose d'un peu adulte, que lui donnait le fait d'avoir atteint l'âge de faire sa confirmation, elle commença à demander qu'on aménage un jardin. Sa mère en rêvait depuis longtemps et elle convainquit Axel,

mais les frères de Kaarina y étaient opposés. Quand la décision fut prise, ils dirent avec mécontentement à leur sœur :

– Mais c'est toi qui t'en occuperas !

On planta les pommes de terre dans un champ voisin et le parterre réservé aux pommes de terre qui se trouvait dans la cour fut transformé en potager et en verger. Ils firent venir par le camion de ramassage du lait des haies de groseilliers et un pommier, ainsi que des plants de haies ornementales. Après avoir boudé un temps, les garçons aidèrent leur sœur le soir. Ils creusèrent les trous pour les plants et portèrent de l'eau. Ils laissèrent toutefois les autres travaux à Kaarina et à Juhani.

Kaarina était une enfant travailleuse et obéissante. Elle binait et entretenait le potager, et aidait même sa mère à l'étable. Au printemps de 1939, elle fit sa confirmation, à l'âge de seize ans. C'était une jeune fille blonde, un peu enveloppée, avec de grands yeux bleus. Grand-mère se plaisait à répéter que les enfants de Kaarina ne manqueraient jamais de lait. Celle-ci rougissait et demandait à grand-mère comment elle en pouvait en être sûre :

– Ah ça, ma petite !... Comme si à mon âge j'avais pas appris à connaître l'espèce humaine ! Toi tu es de la race des blondes, un peu larges... Une douce, qui aura plein d'enfants... Quand le moment sera venu.

Les derniers temps, Alma avait commencé à s'intéresser de plus près aux faits et gestes des jeunes gens, qu'il s'agisse de ses petits-enfants ou des jeunes du village. Les garçons les plus âgés de la famille Koskela ne semblaient toutefois pas avoir beaucoup de succès auprès des femmes et Alma en était presque déçue :

– Des grands gaillards comme vous. Il serait temps tout de même que vous commenciez à penser à vous trouver une femme. Votre mère vieillit, et du travail, il y en a à revendre... Dis donc, Vilho, tu n'as pas raccompagné deux ou trois fois la fille de Pentti, ou qu'est-ce qu'on m'a raconté ?

Vilho sourcilla :

– Je ferais mieux de pas viser si haut.

Vilho avait l'une ou l'autre fois dansé avec Kirsti, la fille du maître de Village-Benoît. Ils s'étaient même retrouvés par hasard en train de descendre en chaise-luge la colline de Mäinpää. À part cela, il ne

s'était rien passé, mais grand-mère avait tout de même réussi à faire sortir Vilho de sa coquille.

Peut-être la jeunesse d'esprit et la vivacité de grand-mère provenaient-elles de l'intérêt qu'elle portait aux affaires des jeunes gens. Elle riait aux éclats de son rire cordial et parlait des garçons même à Kaarina, au point qu'Elina la regardait d'un air de reproche. Alma l'avait remarqué et elle disait :

– Les jeunes, il faut qu'ils vivent leur vie.

– Ils ont encore le temps.

Elina se replongeait dans son travail, l'esprit empli d'une aversion confuse. La première grave dispute qu'elle eut avec sa fille se produisit lorsque Kaarina voulut faire couper sa tresse. Elle finit par avoir gain de cause, et elle revint du bourg souriante, à la fois gênée et heureuse, et s'efforça d'ignorer les moqueries gentilles de ses frères.

Les garçons avaient un peu tendance à traiter leur sœur unique en subordonnée :

– Eh, la fille, apporte la cuvette... Ho, la fille, verse à boire...

Kaarina obéissait et faisait leurs quatre volontés. Il y avait en elle une certaine timidité et une propension à esquiver les conflits. Quand elle croisait quelqu'un à la porte, elle cédait le passage. Elle craignait sans cesse de déranger, et s'effaçait humblement et hâtivement devant les autres. Lorsqu'elle commença à suivre les cours de préparation au catéchisme, on lui attribua l'une des deux nouvelles chambres, et c'est là que les garçons trouvèrent un jour un cahier à couverture cirée. Ils l'apportèrent dans la pièce commune, et Eero lut à haute voix :

– Écoutez ça.

Le feu de l'amour une seule fois s'enflamme.
Une seule fois aussi la félicité touchera ton âme.
De notre vie c'est l'âge le plus doux...

Kaarina bondit sur Eero, lui arracha le cahier des mains et se réfugia dans sa chambre en pleurant. Elina gronda les garçons et Axel dit d'un ton mécontent :

– Mais qu'est-ce que c'est que ces manières, bon sang !

Voir sa fille grandir suscitait chez lui des sentiments mitigés. Comment affronterait-il tous les changements que cela apporterait inévitablement ? Le seul fait d'y penser lui répugnait et, incapable

de répondre à ses interrogations, il tentait d'oublier la chose en grognant et en maugréant chaque fois qu'elle lui venait à l'esprit.

Juhani, qu'on appelait Petit-Youssi, tenait beaucoup de son aïeul. Les quelques pièces de monnaie qu'il recevait parfois en paiement de menus services étaient soigneusement mises à l'abri. Lorsqu'on lui donnait un biscuit, il attendait longtemps avant de le manger, et quand il se décidait enfin à le faire, c'était presque en le suçant, comme pour prolonger le plaisir le plus longtemps possible.

En juin 1939, pour la Saint-Jean, on repeignit le bâtiment principal. Les garçons avaient choisi de la vraie peinture, de couleur claire, alors qu'Axel se serait contenté d'une couche fraîche d'ocre rouge. On planta également un mât pour le drapeau et Vilho rapporta un drapeau lorsqu'il alla faire des courses à Tampere. Juste avant la Saint-Jean, on avait acheté une radio, et les isolateurs de l'antenne brillaient au-dessus du toit. Lorsque le drapeau fut hissé au mât pour la grande fête de l'été, toute la famille prit le café dans le jardin. C'est Kaarina qui le servit, car elle avait une nouvelle robe, dont les pans flottaient joliment chaque fois qu'elle montait les marches pour aller dans la cuisine. Les trois aînés portaient chacun une chemise de soie verte avec une cravate grise à motifs verts. Leur mère aurait aimé qu'ils s'habillent tous les trois de la même manière pour l'occasion, mais ils avaient refusé. Ils avaient toutefois consenti à acheter des chemises et des cravates identiques.

En prenant le café, ils discutèrent des affaires du village, à l'égard desquelles ils affichaient une certaine condescendance. Les faits et gestes des villageois furent critiqués, et ce qui était approuvé l'était un peu à contrecœur. Axel, surtout, avait cette attitude, et ses fils l'imitaient. Lauri Kivioja avait acheté un autocar, neuf cette fois, avec lequel il faisait la ligne de Tampere. L'International avait lui aussi cédé la place à un nouveau camion, si bien que les affaires de Lauri semblaient florissantes. Axel dit pourtant :

– C'est sûr qu'il a dû emprunter pour les acheter. Où est-ce que vous voulez qu'il trouve de telles sommes, sinon ? Son affaire, elle peut très bien capoter d'un coup. Je le connais, Lauri. Il fait tout au bluff. Il est pas capable de réfléchir.

Sur ce point, Voitto ne partageait pas tout à fait l'avis de son père. Il s'était lié d'amitié avec Aulis. Ils avaient le même âge et tous deux devaient commencer ensemble leur service militaire en automne.

– Il a pas tout payé à crédit. Je sais, moi. Et tout de suite après la Saint-Jean, ils vont acheter une voiture, en plus.

– Oui, pour que le fiston il puisse s'amuser avec. Çui-là, ça sera un sacré tordu. Même Vikki fait pas le poids en comparaison.

– La voiture, ce sera pour faire le taxi. Aulis ne conduira plus le car-camion, il sera chauffeur de taxi.

– Ah oui ? Et qui c'est qu'il va transporter, dans son taxi ? Des filles, sans doute... Il paraît que c'est un sacré gaillard en la matière.

En quelques années, Aulis, l'ancien morveux sale qui proférait des obscénités, était devenu une sorte de prince héritier de Pentinkulma – le fils et l'héritier unique de Lauri A. Kivioja en personne, car le premier enfant de la famille, une petite fille née peu après le mariage, était mort en bas âge.

Aulis venait parfois voir les garçons à Koskela, mais Axel n'aimait guère plus le fils que le père.

– Ils sont tous pareils. Tous la même grande gueule. On les entend parfois à un kilomètre de distance, tellement ils font de ramdam quand ils sont ensemble, Vikki, Lauri et le gars.

Aulis avait toutefois certaines qualités. Par dérogation spéciale, il avait pu passer le permis de conduire professionnel avant l'âge légal et, malgré son jeune âge, il faisait de nombreuses courses pour Lauri. Mais lorsqu'Axel se rendit compte que Kaarina, qui n'avait que seize ans, semblait tout enjouée pendant les visites d'Aulis et retournait sans cesse dans sa chambre vérifier si ses cheveux coupés courts étaient bien mis, il en ressentit presque une aversion haineuse.

La conversation glissa des Kivioja vers les autres villageois. Valtou Leppänen avait fait du grabuge au bourg après une beuverie et on l'avait mis en cellule au poste de police. Il s'était tellement débattu qu'il avait fallu trois policiers pour le maîtriser et le faire monter dans la voiture.

– Ça coûte cher, ça, résistance à un agent de police dans l'exercice de ses fonctions... une sacrée amende.

Le pasteur, pour sa part, menait une vie morne et retirée dans son presbytère. Ses enfants lui rendaient régulièrement visite en

famille. Ilmari avait été promu lieutenant-colonel, et Alma l'appelait « loconel ».

– Loconel, locomotive, c'est du pareil au même...

Axel gardait toujours une dent contre Ilmari. Quand il rencontrait le pasteur au poste de ramassage du lait où il allait tous les matins avec le cheval amener le bidon des Koskela, ils restaient souvent à discuter ensemble à bâtons rompus.

Rautajärvi se trouvait dans la région de l'isthme de Carélie, où il travaillait aux fortifications, comme beaucoup d'autres hommes de la commune. Ces travaux et la menace de la guerre suscitaient chez Elina une crainte réelle, de même que toutes ces négociations entre les grands, Staline, Hitler, Mussolini, Chamberlain.

– Ils vont finir par la provoquer, leur guerre, à force de tergiverser comme ça... Depuis qu'on a le poste, c'est affreux ce qu'on entend comme choses. Espace vital, fortifications... Ils ont que ça à la bouche. On écoute l'office religieux, et puis tout de suite après c'est les nouvelles : tant et tant de tués en Espagne, tant et tant de millions de soldats chez Untel, tant et tant chez l'autre... Si seulement Dieu pouvait éclairer leurs esprits obscurcis...

Vilho sourit et dit avec enjouement :

– Il faudrait donner le pouvoir aux mères.

Elina rit elle aussi, mais redevint sérieuse :

– Ils sont parfaitement capables d'anéantir le monde dans lequel nous vivons, même s'ils sont pas aussi puissants qu'on le dit... et les mères, eh ben c'est vrai, elles y mettraient bon ordre, si on les écoutait... Mais il y a même des folles qui prêchent la guerre, la bave à la bouche... Enfin... est-ce que c'est encore des femmes ? Je comprends pas comment c'est possible.

Axel dit simplement d'un ton sans passion :

– Ils sont tous pareils. Y en a pas un qui soit meilleur que l'autre. Moi, je m'en fous, du moment qu'on laisse notre Finlande tranquille... Tiens, au fait, j'y pense : dès lundi, il faudra que t'ailles réparer le toit de l'entrée chez Kivivuori. Grand-mère a dit qu'il fuyait.

Voitto était politiquement plus engagé que ses frères, et même de tendance patriotique, et il dit avec une certaine chaleur :

– La paix, on l'aura, tant que les Russkofs resteront dans leur trou. Et si jamais ils se pointent, ils trouveront à qui parler.

Cette conversation n'était pas le fruit du hasard. La radio les avait en effet bel et bien jetés dans le tourbillon des événements du monde, et c'est pour cette raison qu'ils s'intéressaient à ce qui se passait ailleurs. Axel réagit à ce qu'avait dit Voitto :

– Ouais, mais quand pour un homme tué, il y en a dix nouveaux qui se pointent à la place, on est mal barrés. Chez nous, on se moque des Rousskis. Mais moi j'en ai vu et je peux vous dire que c'est des gens comme les autres... Pas des cafards, qu'on peut écraser par dizaines d'un coup de botte... Mais c'est comme ça... Comme l'instituteur, avec ses histoires. La Prusse du Nord, les Finlandais de l'extérieur, la Grande Finlande... Et encore, si y avait que cet illuminé pour raconter des trucs pareils. Mais le pire, c'est qu'ils en parlent tous à Helsinki, et même dans la presse... Quelle naïveté !... Mais pour ce que ça me concerne... La politique, ça m'intéresse plus. Le problème, c'est que si on entraîne tout le pays dans cette histoire, on sera tous dans la même barque, il y aura pas moyen de se sauver individuellement. J'ai souvent pensé à ça. Rautajärvi, quand on parle avec lui par exemple de la fabrication de pieux pour le séchage du foin, il est tout à fait sensé et normal. Mais parlez-lui de politique, et alors vas-y que je t'en mette avec le Japon, Prusse de l'Asie, la Finlande, Prusse du Nord, le Caudillo et tout le tremblement... Il avait qu'à y aller, en Espagne, cet abruti ! Il aurait pu s'en donner à cœur joie... Bon, c'est vrai, moi aussi j'étais excité quand j'étais jeune, mais j'avais quand même un grain de bon sens. J'ai jamais été des plus fanatiques...

Chaque fois qu'Axel critiquait quelqu'un pour son aveuglement politique ou son extrémisme, il reconnaissait qu'il avait péché lui aussi, mais ajoutait comme circonstance atténuante cette phrase qui était devenue son leitmotiv :

– J'ai jamais été des plus fanatiques...

Grand-mère pensait souvent en souriant qu'il ne pouvait guère y avoir de personne plus fanatique au monde qu'Axel ne l'avait été à l'époque, mais elle gardait cette idée par-devers elle.

Sur ces questions, Vilho se rangeait pratiquement toujours à l'avis de son père, du moins quand il prenait la peine d'exprimer ses opinions. Comme Voitto ne cessait de répéter que si les Russkofs venaient, on saurait comment les recevoir, son grand frère lui dit :

– Eh bien, attends au moins de les voir venir. À quoi ça sert de répéter ça... C'est un peu comme si un type se plantait sur le perron de sa maison et se mettait à gueuler en direction des passants : « Moi je suis indépendant. Si tu me crois pas, viens donc tenter ta chance »... Faut pas charrier, tout de même : se planter devant une statue et proclamer publiquement, le bras tendu en l'air : « Tous en Carélie », et proclamer tout aussi publiquement qu'on va tracer une nouvelle frontière de la mer Blanche jusqu'au Ladoga, à la pointe de l'épée en plus ! Tu parles ! L'épée, on pourra en jouer à plus que veux-tu le jour où ça pétera pour de bon...

Voitto avait le rouge aux joues lorsqu'il dit :

– De toute façon, ce qui est sûr, c'est que moi j'ai pas l'intention de vivre sous la coupe des communistes... Vous, faites ce que vous voulez. Moi, je me battrai.

– Mais qu'est-ce que les communistes ils viennent foutre là-dedans, tu peux me dire ?

Vilho ne poursuivit pas la conversation. Il se mit à tourner sa cuillère dans le café que Kaarina venait de verser.

Puis ils regardèrent le drapeau, qui pendait immobile, car il n'y avait aucun souffle d'air. Alma, assise les mains jointes sur les genoux, dit :

– Ah c'est un arbre bien droit que vous avez trouvé là, y a pas à dire... Ça serait bien, évidemment, s'il y avait un peu de vent.

Les garçons allèrent prendre leur bicyclette et partirent au village. Kaarina débarrassa la table et elle partit également. Au bout d'un moment, Alma se leva et alla côté nouveau pour « souffler un peu », et Elina et Axel restèrent à deux, à bavarder distraitement. Leurs phrases restaient souvent inachevées, car ils se comprenaient à demi-mot. Ils connaissaient par cœur leurs sujets de conversation : les travaux à venir, les affaires courantes de la ferme, la santé d'Alma et tout ce qui concernait leur vie de tous les jours.

La meilleure part de la relation entre Axel et Elina était justement ces moments passés ensemble à discuter un peu inutilement de choses sur lesquelles ils étaient d'accord et qui constituaient le contenu de leur vie et aussi leur bonheur au quotidien.

Ils pouvaient être contents de leur vie, maintenant. Les dettes étaient payées et ils pourraient commencer à économiser pour les

enfants. Tout était en ordre dans la ferme. Les enfants étaient en bonne santé et vigoureux et, à condition de ne pas être trop regardant, on pouvait dire qu'ils avaient de bonnes manières. Même si Elina, dans sa dévotion, réprouvait leurs sorties le soir, ce pour quoi elle s'inquiétait réellement, c'était qu'ils fassent une chute à bicyclette, glissent du toit pendant qu'ils réglaient l'antenne, se fassent écraser par un chargement de foin ou tombent de cheval quand ils montaient à cru et faisaient la course en allant mener les chevaux au pâturage chez Kivivuori.

Le soleil de la Saint-Jean brillait sur le mur fraîchement peint de la maison et une légère odeur de peinture se répandait dans l'air. Les mouches et les abeilles bourdonnaient dans les champs. Autour d'eux, tout – la maison, les champs, la forêt, et même le bétail qui paissait non loin de là – semblait vouloir leur dire :

– Vous avez trouvé le bonheur. Enfin.

Chapitre VIII

I

Le policier pédalait sur le chemin de Koskela. La nuit d'automne était noire et la lampe de la dynamo éclairait chichement, car il n'osait pas rouler très vite sur ce parcours qu'il connaissait mal.

Enfin, il distingua une clairière dans la nuit, et les silhouettes des maisons. Il prit sa lampe de poche et, promenant le faisceau de lumière sur les bâtiments, il identifia la maison principale. Il frappa doucement à la porte et bientôt on entendit des pas à l'intérieur et la porte grinça.

C'était Axel qui était venu ouvrir. Il avait le sommeil plus léger que les garçons qui dormaient dans la pièce commune. Mal réveillé, il était un peu perplexe, car il n'arrivait pas souvent qu'on frappe en pleine nuit à leur porte.

– Qui est là ?

– C'est la police. Les garçons sont à la maison ?

Axel ouvrit la porte, d'un air ébahi. Un doute lui traversa l'esprit : ses fils avaient-ils fait une bêtise ? Et la police serait venue les interroger, en pleine nuit ? Cela lui sembla difficile à croire. Il ouvrit la porte et le policier éteignit sa lampe de poche.

– Ils dorment dans leur chambre. Entrez.

Le policier salua Axel et le suivit à l'intérieur. Axel alluma la lampe et alla près des lits :

– Eh, les garçons, on vous demande.

Les garçons se réveillèrent de leur profond sommeil et s'assirent sur le bord du lit en se frottant et en se grattant.

– J'ai là des ordres de mobilisation pour vous.

– Ah bon ? Alors ça y est, c'est la guerre ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

– J'en sais rien. Mais c'est sans doute le résultat de ces négociations.

– Il y a dû y avoir un désaccord.

Le policier ne put leur en dire plus et il s'en alla. Les garçons étaient encore ensommeillés. Eero s'inquiéta : devaient-ils se mettre en route tout de suite ? Mais Vilho, en se grattant, dit :

– On part pas avant le matin. Qu'est-ce qu'on irait faire là-bas en pleine nuit ? Personne d'autre ne viendra non plus... Oui, sors les habits qu'il faut... c'est ça... L'autre coutelas, y a pas de fourreau qui va avec.

– T'en achèteras un au bourg. Il va falloir que je réveille mère.

– Pas la peine. On se recouche.

Mais Elina s'était réveillée et plus personne ne parvint à dormir cette nuit-là. Kaarina et Juhani vinrent eux aussi dans la pièce commune. Elina faisait les cent pas, un châle jeté sur les épaules.

– Mon Dieu ! Qu'est-ce qui va se passer ?

– Il va peut-être rien se passer du tout.

– Et Voitto, qui est là-bas en première ligne !

Voitto venait en effet de commencer son service militaire et servait dans un bataillon de chasseurs, dans la région de l'isthme de Carélie. Les garçons s'efforcèrent de rassurer leur mère en lui expliquant que la mobilisation n'était qu'une mesure de précaution.

Eh oui. La guerre mondiale avait éclaté et les négociateurs finlandais étaient à Moscou. Les Hitler, Staline et Mussolini établissaient des projets gigantesques, mais dans le petit cercle du quotidien des gens ordinaires, comme chez les Koskela, ces plans grandioses avaient des effets minuscules et banals : il fallait remplir les sacs à dos, y mettre du pain et de la viande, emporter de solides chaussettes et de bonnes chaussures. La mère des enfants devait soupirer à l'avance et verser une larme en secret, et le père, rester assis sur le banc, l'air buté, en ressassant son amertume et son désarroi.

– Ah fait chier... quand même... Il y aurait pas quelqu'un d'assez puissant pour foutre ces grands hommes à la noix dans un trou rempli de glaise, pour qu'il reste plus un seul cheveu qui dépasse ?

Sa consolation était que les travaux d'automne étaient achevés. Il restait encore quelques endroits à labourer, mais il pourrait s'en charger seul.

Kaarina alla chercher Alma côté ancien et on but le café du matin plus tôt que d'habitude. Les garçons attendirent avant de partir que

le jour soit un peu levé. Ils mirent leur pantalon à la hussarde et leur blouson de suède, un ensemble à mi-chemin entre des vêtements de tous les jours et une tenue du dimanche. Les sacs à dos étaient remplis, il ne restait plus que les adieux. Ils s'efforcèrent de prendre congé de leur mère rapidement, car c'était le plus dur. En partant, ils promirent de repasser à la maison si jamais ils devaient attendre au bourg plus longtemps que prévu. Cette promesse réconforta Elina, qui réussit à étouffer ses pleurs. Axel détourna le regard quand il serra la main à ses fils et il dit d'une voix un peu raide :

– Tâchez de vous tenir comme il faut, hein...

Quand elle dit au revoir à ses frères, Kaarina fut étrangement embarrassée et elle rougit. À Juhani, les garçons se contentèrent de serrer le cou en guise d'adieu, sans rien dire.

Vilho et Eero mirent leur sac sur le dos avec entrain et s'en allèrent. Axel était assis sur le banc, le regard rivé au sol, Elina retourna dans la chambre. Kaarina arrangea les lits de ses frères et Juhani se précipita à la fenêtre :

– Ça y est, ils ont disparu derrière la grange.

Alma était assise sur le banc, les mains jointes sur les genoux. Après les paroles prononcées par Juhani, elle resta longtemps sans mot dire, comme pour absorber dans son esprit cette atmosphère de silence, puis elle déclara :

– Eh oui. C'est toujours derrière la grange qu'ils disparaissent... Chez nous, on part et on tourne après la grange.... Pour aller à la révolte ou à la guerre, se faire fusiller ou travailler... au gré des événements...

Elle se leva et alla rejoindre Elina dans la chambre, en disant doucement :

–... Pas la peine de pleurer... ne te mets pas dans ces états... Ça sert à rien de se faire du mouron à l'avance... Il y a bien assez de quoi pleurer dans ce monde pour des choses qui se produisent réellement...

De nombreux mobilisés s'étaient déjà rassemblés au village lorsque les Koskela arrivèrent. Les frères Seppä, Aarne Siukola, Valtou Leppänen et d'autres. Ils décidèrent ensemble d'attendre le car-camion et de le prendre jusqu'au bourg. Valtou grelottait dans sa veste dans le froid matinal, car il n'avait pas de manteau.

Il ne participait guère à la conversation, se contentent de lancer de temps à autre une des expressions qu'il avait apprises durant ses tribulations :

– On chante à l'opéra, les cochers sont en train de pisser.

Quand les autres décidèrent de prendre le car, il dit à Vilho :

– Dis, tu me prêtes dix balles ? Parce que juste là maintenant je suis fauché.

Vilho lui donna l'argent. Siukola se rendait au travail et apporta à Aarne le paquet de provisions que celui-ci avait oublié :

– Il y a deux pains là-dedans. C'est pour ces pains que tu te battras.

Depuis quelque temps, Siukola avait perdu son bagout : l'Allemagne et l'Union soviétique avait conclu un traité et s'étaient partagé la Pologne. Ses commentaires à ce sujet se résumaient à des explications confuses et embarrassées. Et il n'était nullement le seul dans ce cas. Rautajärvi et bien d'autres avec lui avaient eux aussi du mal à avaler cette collusion entre les deux pays.

L'instituteur survint, vêtu de sa tenue de garde civique.

– Bien bien, je vois que nos gars sont prêts pour le combat. J'espère que personne n'a oublié l'équipement minimum obligatoire.

Valtou chuchota à l'intention d'Eero Koskela :

– Il va tout de même pas nous faire faire l'exercice, c't enfoiré !

Rautajärvi avait effectivement une attitude martiale, mais il s'adressait aux jeunes hommes de façon très familière : « les garçons ».

Le car-camion arriva. C'est Lauri qui était assis au volant, car Aulis était absent : il faisait son service militaire. Un chauffeur avait été engagé pour assurer la ligne de Tampere. Lauri dit qu'il offrait le transport aux réservistes s'ils voyageaient sur la plateforme :

– Je fais pas payer les soldats. Mais en contrepartie, s'il arrive quelque chose, vous leur en ferez baver le double !

Les jeunes gens montèrent sur la plateforme arrière de l'autocar. Dans l'aube qui poignait, des villageois allaient et venaient déjà, et ils firent un signe de la main au passage du véhicule. Les garçons leur répondirent tandis que l'autocar traversait le village. Bientôt, ils dépassèrent le domaine et se dirigèrent vers le bourg.

II

Les réservistes durent attendre plus d'une semaine avant de partir. Les fils Koskela passèrent deux nuits à la maison et promirent de revenir, mais ils n'en eurent plus l'occasion, car ils furent envoyés sur la frontière.

Les grises journées d'automne s'écoulèrent. Axel termina les labours seul. Elina et Kaarina s'occupaient de l'étable et des travaux domestiques. Ils écoutaient les nouvelles régulièrement et, bien que le statu quo qui s'éternisait contribuât à les rassurer, une mélancolie teintée d'angoisse opprimait les esprits. Ils reçurent enfin une lettre des garçons. Elle avait été écrite par Eero, mais Vilho y avait ajouté une formule de salutation. Elle commençait par ces mots : « Quelque part ».

Voitto écrivit lui aussi et sa lettre fut un soulagement relatif pour Elina, car il annonçait qu'il avait été transféré avec des appelés de sa classe d'âge vers l'intérieur du pays pour terminer sa formation. Elina répondit aux lettres de ses fils, mais Kaarina leur écrivit aussi de son côté. Elle éprouvait une sorte de fierté d'avoir trois frères dans l'armée, car les soldats occupaient maintenant le devant de la scène. Les lettres d'Elina étaient semblables à celles qu'elle leur écrivait quand ils faisaient leur service militaire. Elle y relatait les menus événements de la vie quotidienne et terminait toujours par une formule de ce genre :

« Mère souhaite que dans l'adversité vous vous tourniez vers Dieu. Il a pouvoir sur la guerre et le mal et Lui seul peut vous sauver du malheur. »

Les Koskela ne prirent aucune part à l'agitation et au remue-ménage que la menace de guerre avait suscités. Dans le village et dans la commune entière, diverses « initiatives citoyennes » virent le jour. Des vêtements, des chaussures, des livres et autres objets du genre furent collectés pour l'armée. Chez les Koskela, on estima que de bonnes chaussettes et de bons gants suffiraient à pourvoir aux besoins les plus urgents des garçons. On s'efforçait également d'apporter aide et assistance aux familles des réservistes. Les lottas allèrent notamment s'occuper de la femme de Rautajärvi, qui était restée seule avec une nombreuse progéniture.

En raison de son âge, le maître du domaine n'avait pas été mobilisé. Il passa de cabane en cabane chez ses employés pour s'enquérir des besoins des familles dont les hommes avaient été appelés. À certains, il donna une petite aide financière et la dame distribua des colis contenant des sucreries et des pâtisseries pour les enfants. Des membres de la famille du maître, surtout des femmes, étaient venus d'Helsinki habiter au manoir du domaine, fuyant la guerre et la menace des bombardements, et elles apprirent à tricoter des chaussettes, des gants et des cache-cols. Parfois, elles essayaient d'aider aux travaux extérieurs. Les gens de la bonne société vivaient une sorte de transition. On éprouvait un fort sentiment d'unité et de fraternité, car l'aile noire du destin s'abattait sur la nation et dépouillait l'âme de tout ce qui était insignifiant et banal. On enfilait ses jodhpurs et on allait scier du bois avec un grand-père retraité qui avait repris du service, maintenant que les hommes jeunes étaient mobilisés.

Yanne était rentré d'Helsinki et il organisa au bourg un grand meeting de la classe ouvrière dans la maison du peuple.

– Camarades. *L'État vacille et la loi triche*, dit notre chant, *l'Internationale*. Pourtant, il semble bien qu'il n'y ait pas que les lois et les gouvernements qui vacillent dans ce monde, mais aussi les convictions et les principes. Les événements récents ont jeté un profond trouble dans les esprits. Nous avons pu être témoins d'un étonnant retournement d'alliances et de convictions, qui a provoqué une guerre mondiale. Communisme et fascisme se sont alliés pour procéder à un redécoupage des États. Que devons-nous en penser ? Camarades, je crois que la seule voie cohérente que nous puissions suivre est celle de nos convictions, auxquelles nous ne renoncerons pas. Nous ne renoncerons pas à la démocratie, ni au droit d'autodétermination des peuples, ni aux principes du socialisme. Pour le prouver, chantons ensemble *l'Internationale* pour montrer que nous voulons nous en tenir à nos principes et que nous sommes aussi prêts à nous battre pour les défendre !

Le public chanta avec feu, comme pour défier un adversaire invisible. Le pacte germano-soviétique avait effectivement jeté le trouble dans les esprits et la bienveillance secrète ressentie pour l'Union soviétique s'était changée en une amertume, qui se déver-

sait maintenant dans ce chant. On chanta *l'Internationale* comme pour montrer qu'on était fier de ne pas avoir trompé la cause et de ne pas avoir fait de marchandages avec les fascistes. C'est ce sentiment que Yanne attisait dans le public et, lors de son bref discours final, il ajouta :

– La classe ouvrière finlandaise restera fidèle aux principes qu'elle estime justes. Parmi ces principes figure la liberté des hommes et des pays – de *notre* pays aussi. C'est pour ces principes que le socialisme se bat depuis qu'il existe et que se battra aussi la classe ouvrière finlandaise ! C'est pour ces principes que sont tombés nos camarades, qui reposent là-bas, dans la fosse des morts de faim, dans leur tombe recouverte d'épilobes. Ce serait bafouer leur mémoire si nous n'étions pas disposés à agir de la même manière. Cela fait vingt ans qu'on nous accuse d'antipatriotisme. Et avec raison. Car le patriotisme dont on voulait que nous fassions preuve, nous ne l'avons pas et nous ne l'aurons pas. Notre patriotisme repose de façon indéfectible sur les principes de notre cause. La liberté de ce pays nous est sacrée, parce que la liberté de chaque pays nous est sacrée. Nous, nous ne dessinons pas des frontières de la mer Blanche jusqu'au Ladoga, ni de Käkisalmi à Uuras. Camarades ! Nous devons espérer sans cesse que soit trouvée une solution qui garantisse la paix à nos frontières, mais nous devons également sans cesse être préparés au pire.

Quand la foule se dispersa, les gens se rassemblèrent autour de Yanne pour lui demander des informations secrètes qu'on l'imaginait posséder. Mais Yanne dit qu'il n'en savait pas plus que tout autre. Siukola était aussi du nombre et protestait :

– Eh, Kivivuori, qu'est-ce que tu la ramènes sans arrêt avec l'alliance avec les fascistes ? C'est toi qui as conclu une alliance avec les fascistes finlandais...

Yanne n'eut pas besoin de répondre, car quelques personnes en colère le firent à sa place. Il s'en fallut de peu que Siukola ne fût expulsé de force de la salle.

Mais lorsqu'il alla rendre visite aux Koskela, Yanne ne cacha pas sa préoccupation. Il était allé voir Anna, qui avait eu des problèmes de santé ces derniers temps, et c'est pour cette raison qu'il était passé à Koskela demander à Axel de faire venir le médecin pour

qu'il examine sa mère, car lui-même serait obligé de retourner aussitôt à Helsinki. Pendant la conversation, il y eut des moments où il était très sombre et pensif, et il répondait aux questions d'Axel du bout des lèvres. À un moment, il se leva et se mit à marcher en long et en large. Il expliqua à Axel, en faisant des mouvements de la main comme s'il tentait de le convaincre :

– Il y a trois possibilités. La première, c'est que la Finlande consente aux cessions territoriales. La deuxième, c'est qu'elle ne consente pas, et alors ce sera la guerre. La troisième, c'est qu'on ne consente pas et qu'il ne se passe rien. Personnellement, j'éliminerais d'emblée cette dernière possibilité. Étant donné que les Russes ont pris le risque historique d'attaquer la Pologne et de couper les ponts avec les pays de l'Ouest, il faudrait être fou pour croire que leurs revendications territoriales sur la Finlande ont été faites à la légère. Si c'est la guerre, la question est de savoir combien de temps elle durera. On a fait beaucoup de sombres prédictions à ce sujet, mais il suffit d'un simple calcul mathématique, et il n'y a plus grand-chose à dire. On dit partout que, si on cède aux revendications territoriales, ça ne fera qu'en entraîner de nouvelles. Mais si la guerre nous mène à une défaite certaine, céder serait finalement une solution de s'en sortir, solution à laquelle nous tournerions le dos si nous choisissions la voie de la guerre. On prétend que le peuple veut lutter jusqu'à la mort et ne pas se rendre. D'accord, le peuple est prêt à se battre, mais on pourrait aussi bien le convaincre de céder aux revendications des Russes, si on voulait réellement essayer de le faire.

Il s'assit, réfléchit un instant et dit :

– Il se peut que les revendications territoriales ne fassent que grandir ensuite. Il se peut que l'exigence d'une base militaire à proximité d'Helsinki signifie la fin de notre indépendance. Mais pourquoi cette voie-là ne pourrait-elle pas aussi déboucher sur un miracle, puisque tout le monde semble croire que ce miracle est possible par la voie de la guerre ? Parce que, sans un miracle, la guerre ne peut pas bien finir pour nous. Pas d'armes, pas d'équipement... Eh oui. Les bourgeois ont beau jeu maintenant de dire qu'à l'époque les socialistes ne voulaient pas accorder de crédits pour l'équipement militaire. Mais si on avait créé une économie

florissante et instauré un niveau de vie élevé, il aurait été possible d'armer nos troupes rapidement... « Ta descendance se tient sur les fondations que tu as construites »... Sur les fondations... comment c'était donc, le texte qu'il y a sur le portique de Viapori ou la tombe d'Ehrensvärd ?... Je sais plus... « Ne compte pas sur l'aide d'un étranger »... Il aurait fallu construire nos propres fondations et ne pas compter autant sur l'aide étrangère... Eh oui... Les uns ont compté sur l'Allemagne, les autres sur l'Angleterre, ou sur la Suède... Mais jusqu'à présent, personne n'a compté sur l'aide du bon monsieur tout-le-monde finlandais.... Maintenant, on est au pied du mur, et il faut faire avec, comme ça a toujours été le cas...

Quand Yanne eut fini de parler, Axel, qui avait écouté son monologue en silence, resta longtemps sans rien dire. Puis il dit, d'une voix où se mêlaient étrangement fureur et amertume :

– Cet espèce de sale con n'a donc pas encore un territoire assez grand ?... Lui qui la ramène sans arrêt avec sa grandeur ?... Ah c'est quand même pas possible !... Juste au moment où j'avais tout organisé dans ma vie... Je me disais que je pourrais enfin souffler un peu... vivre comme les gens normaux... Mais non ! Il faut que ces enfoirés... ils se sentent vraiment obligés...

Elina se faisait du souci uniquement pour ses fils et elle demanda aussi des nouvelles d'Allan :

– Il est officier de justice militaire de sa division... Il a été promu officier presque automatiquement. Peut-être une sorte de compensation pour ce qui s'était passé à l'époque du mouvement de Lapua... Maintenant que règne la concorde et que les haines du passé sont enterrées... Eh oui... Mais est-ce que tout ça nous donnera assez de forces ? Est-ce que je sais ?... En fin de compte, il y a bien des occasions dans la vie où on se dit que tout est foutu, mais finalement on trouve toujours une voie de sortie...

Puis Yanne changea de sujet :

– C'est pas tout ça, mais faut que j'y aille. Amène-la voir le médecin. Mais bon, c'est sûr, le cœur est fatigué et, comme on dit, une roue dentée usée, ça se répare pas.

Il s'en alla. Son abattement et sa préoccupation l'avaient quitté. On le vit traverser la cour et disparaître derrière le coin de la grange. Sa haute stature s'était légèrement tassée au niveau des épaules et

ses cheveux étaient devenus gris. Son maintien décontracté et sa taille svelte accusaient le poids de ses cinquante-sept années, mais le pas restait ferme et souple à la fois.

Anna avait des problèmes de santé depuis près d'un an déjà. Une fois remise du choc de la mort d'Otto, elle était retombée dans sa dévotion hargneuse et acerbe. À la différence que maintenant elle faisait l'éloge d'Otto à qui voulait l'entendre. Kaarina allait lui apporter quotidiennement du lait et à manger, et en profitait pour faire le ménage. Elina faisait souvent des plats au four, qu'il était facile pour Anna de réchauffer. À Kaarina, grand-mère racontait de longues histoires, assise sur son lit, desséchée et ratatinée. Elle avait perdu beaucoup de dents et sa bouche s'était rétrécie, tirant les lèvres vers l'intérieur, si bien que son nez commençait presque immédiatement au-dessus de sa lèvre supérieure.

– Eh oui, je suis là à vous embêter... Si seulement je pouvais partir... Depuis que père n'est plus... D'ailleurs ils sont tous devenus fous depuis qu'il est mort... Le monde a perdu la raison complètement... La guerre, la guerre, et encore la guerre...

De temps en temps, elle demandait si les garçons avaient écrit, et quand Kaarina répondait, elle disait :

– Dieu les protège... où qu'ils soient... Tout ce que je souhaite, c'est qu'ils se mettent pas avec des ivrognes... ça, c'est le meilleur moyen de commettre d'autres péchés.

– Tu penses tout de même pas qu'on leur donne de l'alcool, là-bas ?

– Quand on boit, on est capable de trouver de l'alcool où on veut... Quand tu te marieras, ne prends pas un ivrogne pour mari. Bien des fois, j'ai remercié Dieu de ne pas avoir eu à souffrir à cause de l'alcool. Ni pour autre chose... Tout le monde m'envie, d'ailleurs.

Axel amena Anna chez le médecin et celui-ci diagnostiqua une insuffisance cardiaque. Rien de très grave, simplement le résultat de l'état de dégénérescence général et de l'âge.

– Il faudra que vous essayez de vous débrouiller avec, dit-il à Anna en souriant. Mais à Axel, il dit que le mieux serait de ne plus la laisser seule.

Ils envisagèrent longuement la possibilité de l'installer à Koskela. Cependant, bien qu'il s'agît de sa propre mère, Elina déclara tout net qu'il lui serait impossible de vivre sous le même toit qu'elle, parce qu'elle finirait par se disputer avec tout le monde et qu'elle voudrait tôt ou tard retourner chez elle. Il fut décidé que Kaarina irait habiter chez sa grand-mère, et ce malgré le fait qu'on perdait ainsi une aide précieuse à Koskela.

Kaarina s'installa à Kivivuori et ne vint à la maison que dans la journée pour aider sa mère. Après qu'elle eut longtemps insisté, on lui avait acheté des chaussures et un pantalon de ski, car ils commençaient à être à la mode. Sa grand-mère voulait lui interdire de porter le pantalon, et elle se mettait en colère chaque fois qu'elle le voyait sur Kaarina.

Mais la jeune femme se défendait :

– C'est tellement pratique ! Tout le monde porte un pantalon de ski aujourd'hui !

– Mais grands dieux, tu as donc perdu la tête ? Si tu voyais ton derrière ! On voit tes fesses ! Misère, misère ! Tout le monde en porte ! Tu l'as dit ! La guerre aussi, on la fait parce que tout le monde la fait. Et ta mère ne dit rien ?... Tous des sauvages !... Ils sont tous devenus fous depuis que père est mort.

– Les dames du domaine portent elles aussi des pantalons d'équitation.

– Ne me parle pas de ces gens, de mauvais chrétiens ! Quand on veut courir après les biens du monde, on tient le diable par la queue.

Pour maintenir la concorde, Kaarina fut obligée de ne plus porter son pantalon de ski en présence d'Anna. Elle le mettait en cachette dans la chambre du vestibule quand elle sortait, et se changeait au même endroit quand elle rentrait. Mais cela ne réussit pas à lui assurer les bonnes grâces de sa grand-mère pendant bien longtemps. C'étaient ses douleurs qui la rendaient acariâtre, mais, inconsciemment, elle réprouvait et dénigrait la joie de vivre qui naissait chez sa petite-fille. Les capacités de raisonnement de la grand-mère n'étaient plus aussi aiguisées que dans sa jeunesse, mais malgré cela elle sentait s'éveiller la sexualité chez Kaarina, et c'était là précisément l'objet de son ressentiment et de sa mauvaise

humeur. Quand Kaarina écoutait de la musique de danse à la radio, elle lui ordonnait d'éteindre le poste.

– Moi je n'allais pas au bal, et ça ne m'a pas empêchée de trouver un mari, et un bon même, que toutes m'enviaient.

Kaarina, qui avait bon caractère, faisait de son mieux pour supporter les sautes d'humeurs de grand-mère. Elle s'occupait d'elle et lui passait tous ses caprices. Et sa grand-mère le sentait bien, parfois. Un jour, elle avait eu un malaise et Kaarina l'avait amenée dans son lit en la soutenant par le bras. Anna lui avait tapoté la main en disant :

– Que Dieu... que Dieu te le rende...

Un soir, on annonça aux nouvelles que les Russes avaient enlevé un garde-frontière sur la péninsule de Rybachy, près de Petchenga. Anna avait du mal à comprendre cette histoire. Elle fit part de son mécontentement devant de tels actes :

– Et qu'est-ce qu'ils ont dit au sujet de son képi ? Que le képi était resté du côté finlandais ?

– Il s'est peut-être débattu et son képi est tombé par terre.

– Ils auraient pu le lui remettre sur la tête, tout de même !

Une fois couchées, elles restèrent longtemps éveillées chacune dans son lit, dans l'obscurité de la pièce commune. La conversation de tout à l'heure avait détourné les pensées de Kaarina vers ses frères, qui se trouvaient « quelque part », comme elle aimait à dire elle-même. D'un côté, son esprit était habité par une crainte et une angoisse confuses, mais, d'un autre, elle éprouvait une fierté enfantine qui se mêlait aux idéaux patriotiques hérités de l'école primaire. Grand-mère dit depuis son lit :

– Tu n'as pas oublié le lait à l'intérieur, j'espère ?

– Non.

– Tu penseras à l'écrémer demain matin.

Kaarina ne répondit plus. Grand-mère avait dû s'endormir, car aucun bruit ne venait plus de son lit. Puis elle sombra dans son sommeil profond d'adolescente.

Dehors, la nuit était froide et la température quelques degrés en dessous de zéro. Le sol était déjà recouvert d'un voile gris de neige et des flocons légers flottaient dans l'air.

Le matin, Kaarina se réveilla plus tard que d'habitude. Elle alluma la lampe avec une allumette et, lorsqu'elle alla voir le lit de sa grand-mère, elle constata que celle-ci dormait toujours. Tandis qu'elle faisait du feu dans la cuisinière, elle commença à trouver le sommeil de grand-mère bizarre, car celle-ci se levait toujours régulièrement avant elle. Kaarina revint près du lit et regarda la vieille femme. Elle poussa un cri et recula d'un air effrayé.

Elle voulut d'abord s'enfuir, mais, prenant son courage à deux mains, elle revint à côté du lit. Elle regarda le visage inerte de grand-mère, lui toucha la main : elle était froide. Elle dit alors avec effroi et d'une voix brisée par les pleurs :

– Grand-mère !

La lampe à huile éclairait chichement la pièce commune. L'obscurité régnait dans les coins, et le peu de lumière qui tombait sur les traits sans vie d'Anna donnait à ceux-ci un air fantomatique. La gorge serrée, Kaarina se précipita dans l'arrière-chambre, où elle cachait son pantalon de ski. Elle le mit à la hâte, en fourrant le bas de sa chemise de nuit dans le haut du pantalon. Elle oublia de lacer la deuxième chaussure de ski, et ce n'est qu'en rassemblant toute son énergie qu'elle eut le courage d'aller chercher son manteau dans la pièce commune. Elle sortit en retenant ses pleurs et partit en courant par le raccourci qui menait du village à la ferme de Koskela, laissant derrière elle la lampe allumée et la porte non verrouillée.

Le matin était déjà assez avancé, car, comme elle n'avait pas été réveillée par le va-et-vient de grand-mère, Kaarina avait dormi longtemps. Plus elle approchait de la maison, plus elle se sentait soulagée. Elle gravit les marches en courant et s'apprêtait à annoncer la nouvelle dès qu'elle serait entrée, mais elle resta bouche bée sur le pas de la porte. Assise sur le banc, sa mère pleurait, et son père se tenait à côté d'elle, l'air sombre. Il leva le regard du plancher et demanda :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Grand-mère... grand-mère est morte.

Kaarina expliqua ce qui s'était passé, tout en se demandant pourquoi mère pleurait. Elle mit ces pleurs en relation avec la mort

de grand-mère, sans se rendre compte qu'elle ne pouvait en aucune façon être au courant.

Comme sa mère pleurait, elle ne pouvait pas lui demander d'explications, aussi dit-elle à Juhani en chuchotant :

– Mais qu'est-ce qui se passe, ici ?

Le garçon avait un air grave qui ne lui était pas coutumier. Lui aussi regardait sa mère d'un regard bizarre et préoccupé :

– Tu n'as pas écouté les nouvelles ?

– Non.

– Ils ont franchi la frontière ce matin... à six heures...

Elina semblait se calmer. Elle se moucha et s'essuya les yeux, et ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle demanda :

– Pendant qu'elle dormait ?

– Sans doute... Je me serais réveillée, si elle n'avait pas dormi.

– Dieu... Dieu a sans doute eu pitié d'elle... Il l'a sauvée... de ce monde dans lequel nous sommes maintenant.

Elina demanda ensuite à Juhani des précisions sur les nouvelles, mais Juhani ne se souvenait plus très bien de tous les détails :

– Tout ce qu'on a dit, c'est qu'ils ont passé la frontière, et que les nôtres ont résisté... Ils ont parlé de relations-je-sais-pas-quoi qui ont été rompues, et d'un certain Yrjö-Koskinen, à qui on avait dit...

Kaarina cessa de pleurer lorsqu'ils se préparèrent à partir pour Kivivuori. Juhani alla prévenir Alma, et celle-ci vint aussi dans la pièce commune. Elle demanda des détails à Kaarina, sans prêter grande attention à la guerre, dont elle apprenait elle aussi le début à l'instant même :

– Ah bon... Ah bon...

Alma et Juhani restèrent à Koskela. Elina et Kaarina prirent par le raccourci, tandis qu'Axel partit avec le cheval et passa par la route du presbytère, pour déposer au passage le lait au poste de ramassage. Au moment où il plaçait les bidons sur la plateforme, le pasteur vint à sa rencontre par l'allée de bouleaux du presbytère :

– Bonjour. Vous avez écouté les nouvelles ?

– Oui, nous savons. Mais il y a autre chose. La grand-mère est morte cette nuit.

– Pas possible ! Madame votre mère ?

– Non, la grand-mère Kivivuori.

– Ah bon... Quelle nouvelle !... Eh bien, toutes mes condoléances... Tout de même... tout de même... Qu'est-ce que tout ça va donner ?...

– Eh oui. Ça, on le sait pas.

Le pasteur semblait préoccupé et nerveux. Il demanda des détails sur le décès d'Anna, mais on voyait bien qu'à cause de la guerre cet événement passait au second plan. Quand Axel repartit, le pasteur lui dit :

– Peut-être que Dieu trouvera... un moyen... Dieu...

Elina et Kaarina avaient devancé Axel à Kivivuori. Elina avait fait de son mieux pour redresser le corps rigide de grand-mère et elle avait noué un linge autour du cou pour cacher la bouche qui était restée ouverte. Elle avait retrouvé son calme et sa sérénité. Ils parlèrent des dispositions à prendre pour l'enterrement et d'autres questions pratiques. Ils restèrent un long moment silencieux, puis Elina, jetant un regard circulaire autour d'elle, dit :

– Eh oui, avec ça disparaît ma maison natale... Mais je crois bien que ce sera pas la seule chose à disparaître...

Ils décidèrent qu'ils transporteraient les meubles, les tapis en bon état et la vaisselle de valeur à Koskela et qu'ils laisseraient Kivivuori inoccupé et sans chauffage. Cette perspective fit renaître la colère d'Axel, car cela lui rappelait tous ses projets qui s'effondraient maintenant :

– Comme on sait pas quand les garçons rentreront... ni ce qui va se passer...

Ses traits se contractèrent. La haine se déversa encore une fois dans son esprit, intacte et aveugle comme autrefois dans sa jeunesse :

– Ah oui, je t'en fiche, tiens... La peur des Allemands... C'est lui-même qui les y a foutus, en Pologne... et là-bas ils sont bien plus près de chez lui qu'ici... Si pour une seule fois on pouvait avoir suffisamment de force pour... Je me suis crevé le cul toute ma vie... voulu améliorer... et maintenant on fout tout...

Si à ce moment précis quelqu'un lui avait tendu un sac à dos et un fusil, il aurait dit aux femmes de s'occuper du cheval et il serait parti. Elina et Kaarina restèrent encore un moment à Kivivuori, mais Axel se rendit au magasin pour téléphoner à Sanni et la pré-

venir, afin qu'elle puisse annoncer la nouvelle à Yanne. Juste avant le magasin, il croisa Siukola qui venait à bicyclette et qui s'arrêta à sa hauteur :

– Tu as entendu les nouvelles ?

– Oui.

– Tu trouves pas ça débile, toi aussi, qu'on déclare la guerre pour des trucs aussi cons ?

– Si, et même foutrement débile !

– J'te demande un peu... Qu'est-ce qu'ils vont faire avec des îles comme ça, et avec l'isthme de Carélie ? T'es pas d'accord ?

– Si, si, que je suis d'accord. Qui a besoin d'eux... et qui a commencé la guerre à cause d'eux ? Je suis parfaitement d'accord.

Sa voix tremblait d'une colère sourde. Siukola laissa échapper un soupir long et fin :

– Haa... aa..

Un soupir qui exprimait la surprise, l'étonnement, mais aussi une malveillance naissante. Axel donna un coup de rênes au cheval et se remit en route. Siukola l'entendit encore maugréer du haut de son siège :

– Je suis parfaitement d'accord.... Et bordel... jusqu'à la dernière braise... putain de merde !... Eh ! Qu'est-ce t'as, à faire chier, toi ?... T'as eu à bouffer... i' t'en faut encore plus ?

Du magasin, il téléphona à Sanni, qui lui promit de transmettre la nouvelle à Yanne, ce qui risquait d'être difficile en ce moment précis. Elle lui dit aussi qu'elle s'occuperait d'acheter un cercueil et qu'elle le ferait venir par le car-camion, et qu'il n'aurait pas besoin d'aller le chercher lui-même. Pour finir, Sanni dit :

– C'était peut-être mieux comme ça pour grand-mère... Mais ça va être dur pour Yanne, parce qu'il aimait tellement sa mère... Et encore plus maintenant, avec tout ce qui arrive. Et une si lourde responsabilité.

Avec tous ces événements dramatiques qui se déroulaient, la mort d'Anna paraissait un simple détail à Sanni, comme un extra dans cette tragédie que jouait le destin. Elle s'imaginait que Yanne, là-bas à Helsinki, était au cœur de l'action, qu'il négociait à égal avec les ministres et le président de la République, et que ses paroles décideraient du sort de tout le pays.

Axel se dépêcha de rentrer. Elina et Kaarina étaient déjà à la maison. Sa colère s'était calmée, mais, pendant les nouvelles, il resta debout à côté de la radio, les lèvres pincées d'un air sévère, et quand il entendit la phrase «... Partout nos troupes opposent une résistance farouche et dès les premières heures de la matinée, elles ont causé de lourdes pertes dans les rangs de l'ennemi », on entendit des mots sortir de sa bouche :

– C'est bien... Faites-leur en baver, les gars, putain de bordel !...

Un air de soulagement fugace illumina les traits d'Elina, mais elle dit d'un ton de reproche :

– Ne dis pas des gros mots comme ça...

– Si tu veux... Encore qu'avec des types pareils, c'est pas les prières qui vont nous aider...

Yanne ne put pas se rendre à l'enterrement d'Anna, car le Parlement avait été évacué en Ostrobotnie et il ne put obtenir de congé. Anna fut enterrée tard le soir à la faveur de l'obscurité, par crainte des attaques aériennes. Autour de la tombe se tenaient seulement les plus proches membres de la famille, ainsi que Vikki Kivioja et Preeti Leppänen, qui était venu de l'hospice communal.

III

Ils marchaient en rang par deux, une file de part et d'autre de la route. Des camions passaient entre eux dans les deux sens. Sur la plateforme de l'un d'eux gisaient des corps gelés et rigidifiés. Tous les cadavres étaient ceux d'hommes très jeunes. Les cols et les épaulettes portaient les couleurs et les insignes du contingent des appelés.

Le soir tombait déjà en cette journée de début d'hiver. Une mince couche de neige répandait sa lumière sur les bords de la route. Droit devant, l'horizon était rouge en de nombreux endroits et l'on entendait venir de là-bas le bruit sourd de tirs d'artillerie quasi ininterrompus.

Trois jours durant le ciel avait rougeoyé et les canons tonné. Quand une concentration de tirs commençait à faiblir, une autre commençait ailleurs, et à chaque fois elles étaient plus proches.

Eero marchait derrière Ylätalo, le mitrailleur léger. Il était suivi de Valtou Leppänen. À l'avant de la section marchait Rautajärvi.

Depuis trois jours, ils observaient depuis leur campement la fumée des incendies le jour et leur lueur la nuit. Un état d'esprit étrange régnait, qui donnait à chacun un air sérieux. Parfois, ils parlaient même en chuchotant. Les rumeurs les plus folles couraient. Des régiments ennemis entiers avaient été décimés et mis en immenses tas. Un garçon de dix-huit ans avait détruit trois blindés en utilisant un canon sans viseur, en pointant à travers l'âme du canon. Quelqu'un avait fait sauter un char avec une charge manuelle.

Ils continuaient de progresser dans une ambiance oppressante et silencieuse. Les obus commençaient à exploser de plus en plus près et un sentiment d'inquiétude fugace traversa l'esprit d'Eero quand il pensa à son frère. Vilho était plus loin derrière lui, avec la section des mitrailleuses. Il aurait mieux valu qu'ils ne se retrouvent pas tous deux au même endroit, songea Eero.

Puis un obus explosa à quelques centaines de mètres devant eux et un léger mouvement d'inquiétude traversa la troupe. Quelqu'un demanda quelque chose d'une voix affolée, et les hommes se regardèrent furtivement. Lorsque de nouveaux obus explosèrent à l'avant, on entendit la voix de Rautajärvi :

– Soldats ! Découvrez-vous et chantons *Ô toi, ma chère Finlande*...

Rautajärvi entonna l'hymne et la tension ambiante se dissipa dans leur chant. Ils ôtèrent les casquettes et instinctivement bombèrent le torse :

Ô toi, ma chère Finlande,
Le grondement de tes rapides, le bruissement de tes grands pins
Puissé-je les entendre jusqu'à ce que vienne ma fin...

Les hommes des sections qui marchaient devant et derrière se joignirent à eux et leur chant couvrit presque le grondement des tirs d'artillerie, lorsque les hommes entendirent un son leur vriller les oreilles :

–... iiii.... iiii

Un peu à l'avant sur la droite, il y eut une explosion dans la forêt et dans l'obscurité on vit une brève lueur rouge. Il y eut des interruptions dans le chant et, lorsqu'ils entendirent un nouveau sifflement, des cris retentirent :

– Vos distances !... Espacez-vous !... À terre !... Protégez-vous !...

Les explosions et les lueurs se succédèrent dans la forêt qui bordait la route. Certains soldats se jetèrent à terre, d'autres pressèrent le pas, mais nombreux étaient ceux qui, ne sachant quoi faire, continuaient de chanter, la casquette à la main.

– À terre !... *en ton sein ton fils*... – Arrêtez votre boucan, bande de salopards !... *heureux s'endormira*... Attention, y en a un autre qui vient !... Couchez-vous !... Vous êtes sourds ou quoi ?!... Vos distances !... *après t'avoir sacrifié sa vie*...

La salve suivante tomba si près que des éclats sifflèrent jusque sur la route, à la suite de quoi les hommes s'arrêtèrent enfin de chanter. Rautajärvi cria :

– Remettez vos casquettes... à l'avant, on se dépêche, dix mètres entre chaque homme !...

Eero courait accroupi sur la route en jetant des regards vers l'arrière pour tenter d'évaluer la distance à laquelle se trouvait Vilho. Il vit derrière lui le visage blême de Valtou et l'entendit qui disait :

– Quelle bande d'enculés... faire du grabuge dans un endroit pareil !...

Quand ils eurent dépassé la zone dangereuse, la tension commença à retomber et on entendit quelqu'un dire à voix basse :

– Y a quelqu'un qui a été touché ?

– C'est pas tombé sur la route... Peut-être chez ceux qui étaient derrière...

Il faisait déjà passablement sombre lorsque, quittant la route, ils s'engagèrent dans la forêt. La compagnie se mit en file indienne et avança par une sorte de petit sentier. Les hommes s'arrêtaient par intermittence, puis toute la file cessa d'avancer. Après un long moment d'attente, Rautajärvi, qui était allé voir à l'avant, revint et ordonna de reprendre la marche. Après avoir progressé un demi-kilomètre, ils arrivèrent en première ligne. Cachées à l'abri d'une sapinière, il y avait deux tentes dont on ne voyait rien d'autre que

les étincelles qui jaillissaient par moments des tuyaux de poêle. Des hommes allaient et venaient à proximité.

Eero fut affecté au premier tour de garde. Il déposa son bagage dans la tente et partit vers son poste avec le chef de section. Rautajärvi s'y trouvait déjà, en compagnie d'un officier inconnu. Des tranchées venaient d'être creusées. C'étaient des excavations peu profondes, sans aucun soutènement, pratiquées sommairement et à la hâte. Le chef de groupe, le sergent Ilola, qui était originaire de Salmenkylä, emmena Eero là où se trouvait la mitrailleuse légère. La sentinelle, un jeune appelé du contingent, lui décrivit le terrain. Devant les tranchées se trouvait une prairie humide, une sorte de tourbière, qu'on devinait dans le reflet de la neige. À cause de l'obscurité, Eero ne distingua pas les traits du visage du soldat, mais ce qu'il trouva bizarre, c'était la voix calme et sans émotion de laquelle il lui dit :

– J'ai là une boîte à pain en carton, je te la laisse, c'est plus pratique pour s'accouder.

– Y a des Russkofs dans les parages ?

– Ouais, là-bas, derrière le marais. Depuis midi on entend des voix et des bruits. Ils mijotent quelque chose, c'est sûr.

Sur ces entrefaites arriva un chef de groupe qu'Eero ne connaissait pas.

– La relève est là ?

– Oui.

– Alors retourne dans ta tente.

Le jeune homme partit et le sergent inconnu expliqua à Eero la configuration du terrain. Lui aussi parlait d'une voix calme. Il ne dit pas un mot sur la guerre ni sur la situation générale. Il parla uniquement des postes de tir, des mines et des barbelés.

Le sergent parti, Eero resta seul. Il regarda d'un air tendu le terrain qui se trouvait devant lui et tenta de distinguer des bruits. Mais les seuls qu'il entendit étaient le froissement des vêtements de la sentinelle voisine et, plus loin vers l'arrière, des chuchotements et des pas feutrés.

Puis il entendit des pas qui approchaient. C'était Valtou, qui était en sentinelle dans le poste voisin.

– Salut. T'as pas une clope à me filer ? J'en ai plus.

Eero lui donna une cigarette et Valtou resta là à bavarder. Il dit qu'il avait entendu dire que Vilho se trouvait stationné non loin de là, avec une mitrailleuse. Avec lui, il y avait aussi Aarne Siukola et les frères Seppä.

Valtou s'était vu donner un uniforme, car comme effets personnels il n'avait qu'une veste légère et des chaussures basses. Il avait joué et perdu toute sa solde dès qu'il l'avait touchée, et pour cette raison il ne cessait de demander aux autres des cigarettes ou de l'argent. Les frères Koskela en particulier, toujours serviables, lui en donnaient sans arrêt, car il leur était difficile de refuser.

On entendit des pas et la silhouette de Rautajärvi surgit de la pénombre :

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pourquoi vous n'êtes pas à votre poste, Leppänen ?

– J'étais venu demander du tabac.

– Retournez immédiatement à votre poste !

L'instituteur avait donné l'ordre d'un ton sévère, et Valtou, prenant son fusil, retourna paresseusement à sa place. Il ne dit rien, mais ses mouvements exprimaient une sorte de nonchalance moqueuse. Puis Rautajärvi demanda à Eero si on lui avait expliqué le plan des positions, et Eero répondit par l'affirmative.

Rautajärvi s'en alla. Il marchait le long de la tranchée d'un pas souple et plein d'entrain. La pénombre du soir d'hiver créait une atmosphère irréelle, qui lui semblait imprégner tout le paysage d'un romantisme solennel. « La frontière s'ouvre telle une fissure dans la glace. Devant moi, l'Asie, l'est. Derrière moi, l'ouest et l'Europe, que je protège, moi, la sentinelle ». Plus que le sens des paroles, c'est un peu de l'atmosphère de ce poème qu'il sentait baigner son esprit.

Il s'arrêtait auprès de chaque sentinelle et, quand il s'adressait à ses hommes, il disait souvent « les garçons ».

Quand venait l'heure de la relève, des hommes quittaient les tentes, et de nouveaux les remplaçaient. Ils ramassaient de la neige dans leur gamelle et la faisaient fondre sur le poêle. Avant cela, ils s'étaient chacun choisi un abri anti-éclats creusé par leur prédécesseur, où ils devaient se jeter en cas de tirs d'artillerie. Dans la tente, ils parlaient en chuchotant, tendant l'oreille pour écouter les tirs et le tonnerre des canons qui s'entendaient au loin. L'un d'entre eux

avait entendu dire que sur la droite se trouvaient des bunkers et que le bruit du canon provenait de là-bas. Un autre dit qu'ils étaient « fantastiques » et qu'ils avaient des murs de béton très épais.

– Si seulement on avait été affectés là-bas, on serait plus en sûreté.

– Vous faites pas d'illusions. Il vaut mieux être ici, vu que c'est calme. Parce que là-bas, évidemment, il y a aussi plus de grabuge.

Ils étaient en train de boire du café lorsqu'on entendit un grondement sourd du côté des Russes. Les gamelles se renversèrent, et les hommes se précipitèrent hors de la tente en se bousculant. Au même moment, les premiers obus explosèrent juste dans la forêt qui se trouvait à côté. Eero, qui était rentré de son tour de garde, se jeta dans son abri anti-éclats et, malgré la peur et la tension, il comprit que les obus tombaient droit dans la direction où devaient se trouver les hommes avec les mitrailleuses, et il eut une pensée inquiète pour son frère. Au moment même où il s'était mis dans son trou, on entendit des explosions à proximité et il sentit des morceaux de terre lui pleuvoir sur la nuque. Aussitôt après cela, il crut entendre un cri tout proche, mais celui-ci fut couvert par de nouvelles explosions.

Quand la salve cessa, ils se relevèrent prudemment de leur trou. L'instituteur fut le premier debout et il cria à l'entour d'une voix tremblante :

– Quelqu'un a été touché ? Il y a des blessés ?

Il n'y avait pas de blessés. Mais, à quelques mètres de la tente, Valtou Leppänen gisait face contre terre. L'instituteur le retourna et le mit sur le dos :

– Leppänen !... Leppänen !... Vous êtes blessé ? Est-ce que quelqu'un a vu où il a été touché ?

Rautajärvi sortit sa lampe de poche et, en masquant le faisceau du pan de sa cape, il regarda de plus près. Un éclat d'obus avait atteint Valtou en plein milieu du visage, qui n'était plus qu'une bouillie sanglante, et la lumière de la lampe se mit à vaciller bizarrement, car les mains de l'instituteur tremblaient.

– Où sont les brancardiers ? Allez les chercher... Au visage...

Rautajärvi se releva et éteignit la lampe. Un homme partit chercher des brancardiers et les autres s'assemblèrent autour du corps.

Lorsque la nouvelle se répandit, des hommes vinrent des autres tentes pour voir. Vilho arriva au moment précis où Eero comptait aller le voir.

– T'es entier ?

La voix de Vilho était étrangement abrupte, d'une rudesse presque affectée, comme s'il avait voulu dissimuler sa joie et son soulagement.

– Oui. Mais Valtou est tombé.

– Où est-ce qu'il a été touché ?

– En plein dans la figure. J'ai entendu un cri, mais je savais pas si c'était lui.

Les infirmiers arrivèrent avec leur brancard. Ils y déposèrent Valtou et disparurent dans la nuit. Tous restèrent debout là en silence, à écouter le bruit de leurs pas et les paroles qu'ils échangeaient à voix basse pour se guider mutuellement sur le sentier. Ce n'est que lorsque les bruits se furent estompés que les hommes retournèrent dans leurs tentes. Vilho repartit avec les autres mitrailleurs et il dit à Eero :

– Fais gaffe à toi.

– Je vais tâcher.

Les hommes, silencieux, cherchèrent leurs gamelles qui s'étaient renversées. L'une ou l'autre était heureusement restée debout et le café qui s'y trouvait fut partagé. L'instituteur ouvrit le sac à dos de Valtou. Il ne contenait pratiquement rien d'autre qu'un peu de pain et un morceau de saucisse gelé. Rautajärvi trouva également une boîte de carton sale et usée, dans laquelle il y avait un jeu de cartes et deux photographies. L'une d'elle représentait Valtou en compagnie d'un homme. Ils se tenaient debout fièrement, les pans de leur veste rejetés derrière leurs mains qu'ils avaient dans les poches du pantalon. La photographie devait avoir été prise dans une ville par un photographe ambulant. L'autre photographie était une carte postale avec plusieurs vues, élimée et défraîchie, qui présentait, selon l'inscription de la main de Valtou figurant sur le bord, « six bonnes positions ». L'homme avait de grandes moustaches et la femme portait une culotte de dentelle aux jambes longues, qu'elle était en train d'ôter dans la première image.

L'instituteur ne prêta pas attention à la carte lorsqu'il la posa sur le sac à dos, et quelqu'un s'en empara. Elle passa de main en main et les hommes l'examinèrent avec un étrange sérieux. Sur aucun des visages on ne vit apparaître l'expression qu'une telle carte aurait dû provoquer. Quand elle revint dans les mains de Rautajärvi, celui-ci y jeta un coup d'œil et se dépêcha de la jeter dans le poêle, sans mot dire.

Les hommes restèrent longtemps silencieux. À un moment, on entendit un grondement du côté ennemi. Les hommes se mirent brusquement assis, mais, comme on n'entendit pas de sifflement et que les obus explosèrent plus loin, ils se recouchèrent. Rautajärvi donna l'ordre à deux soldats d'aller chercher des outils dès le matin, pour qu'on puisse enterrer les tentes. Progressivement, la conversation reprit dans la tente, à voix basse, presque chuchotée. Personne ne dit un mot de la mort de Valtou. Ils ne parlèrent que du bois de chauffage qu'il fallait aller chercher, du piquet d'incendie et des tours de veille.

IV

Le pasteur se rendait chez Leppänen. C'était à lui qu'il incombait d'aller annoncer aux familles la mort au combat des soldats et, tandis qu'il marchait, il songea à ce hasard étrange qui avait voulu que le premier cas fût précisément chez un voisin, et chez les Leppänen, qui plus est. Le soir était déjà tombé. Il avait retardé sa visite pour être sûr qu'Aune soit rentrée du travail.

Aune était en train de manger, sur le coin de la table. Comme elle était seule, elle prenait encore moins de peine qu'avant aux soins du ménage. Sur la table, il y avait du beurre emballé dans du papier, où elle se servait pour l'étaler sur son pain. Elle reposa sa tartine et se leva quand le pasteur arriva.

– Bonsoir.

– Bonsoir. Asseyez-vous, monsieur le pasteur.

Aune lui donna une chaise tout en remettant de l'ordre dans ses vêtements, comme elle en avait coutume. Elle était un peu déconcertée par la visite de l'homme d'église.

– Je suis venu... J'ai le pénible devoir...

En cours de route, le pasteur avait préparé mentalement toutes les phrases qu'il devrait dire, mais maintenant il ne se rappelait plus rien et il dit dans le désordre :

– J'ai été informé... C'est vraiment navrant...

Aune, qui s'était imaginé que la venue du pasteur était due à quelque chose d'important, regarda celui-ci avec appréhension. Mais elle fut incapable de deviner ce qu'il avait à lui dire avant qu'il le lui révèle :

– De lourds sacrifices nous sont demandés par les temps qui courent... J'ai un message douloureux pour vous. On m'a informé au sujet de votre fils...

Il ne put en dire plus, car Aune poussa un hurlement terrifiant et s'assit sur le banc. Elle se pencha en avant, le visage dans les mains. Ses mugissements n'étaient pas réellement des pleurs, mais plutôt une sorte de cri primitif. Par moments, elle bredouillait des mots confus :

– Valtou... ou ouh ouh... Valtou... mon garçon... hi hi hii...

Le pasteur s'approcha d'elle et lui posa la main sur l'épaule. Malgré le tragique de la situation, il se sentit trembler d'une répulsion inconsciente en touchant Aune. Puis son esprit fut submergé d'une immense pitié, bien qu'à soixante-dix ans passés il ne fût plus très enclin aux émotions. Sa voix résonna de façon chaleureuse quand il dit doucement à Aune :

– Une épée nous a transpercé le cœur. Mais nous pouvons surmonter ce coup... Nous devons nous souvenir en de tels instants de la résurrection... Car notre Seigneur a vaincu la mort... et à travers lui nous aurons nous aussi droit à la vie éternelle... Je comprends votre douleur... Mais ne cédons pas au désespoir.

Le pasteur cessa de parler lorsqu'il remarqua qu'Aune n'entendait pas ce qu'il disait. Il attendit que le mugissement se fût calmé et transformé en reniflements, et il reprit :

– Souvenons-nous que notre Seigneur Jésus est partout là où il y a de la peine et de la douleur...

– Iiih... ii... iii... Il m'avait même envoyé une carte... « Chère mère »... iii...

Le pasteur s'assit à côté d'Aune. Son sentiment d'aversion envers cette femme grasse et avachie avait disparu.

– Calmez-vous... Essayez de vous reprendre, ça va aller mieux, vous verrez. Le sacrifice des peuples, c'est toujours avant tout le sacrifice des mères. Les mères... C'est elles qui payent le prix de tout ça... mais souvenons-nous de la plus grande des mères, au pied de la croix...

– Il m'avait écrit... « Chère mère... ». Pourquoi... pourquoi moi ?

– C'est une question à laquelle nul ne peut répondre... Notre seul espoir est de croire que le Seigneur le sait...

Le pasteur s'assit maintenant un peu plus loin, car Aune avait fini par se calmer un peu. Elle prit le fichu qu'elle portait noué autour de la tête et s'en essuya les yeux. Après avoir reniflé un certain temps, elle demanda d'une voie redevenue banale étonnamment vite :

– Comment qu'il est mort ?

– Je n'ai pas de détails. J'ai simplement été informé qu'il était mort au champ d'honneur.

Aune ne s'était calmée que momentanément. Elle se remit à pleurer, mais c'était une douleur moins violente et plus humaine, et non plus ces cris bestiaux de tout à l'heure. Le pasteur estima que le mieux était de la laisser pleurer tout son soûl. Ce n'est que lorsqu'elle cessa qu'il se remit à lui parler, et il lui sembla que ses paroles de réconfort agissaient. Ils étaient là assis dans la pièce commune plongée dans la pénombre, dont la saleté et le désordre étaient si familiers que cela semblait correspondre à un ordre normal des choses. Le verre de la lampe à pétrole était noir de suie et l'heure retardait de vingt minutes, ainsi qu'elle l'avait fait depuis le jour où ils avaient eu l'heure. Elle était indiquée par un réveil noirci, car la montre-bracelet que Valenti avait autrefois rapportée d'Amérique à Preeti, Valtou l'avait dérobée et perdue au jeu. Ils avaient assimilé inconsciemment le fait que le réveil retardait et cela ne prêtait pas à conséquence.

Aune ayant retrouvé son calme, ils parlèrent de l'événement. Le pasteur expliqua à Aune la signification de la mort de Valtou à l'échelle nationale, à quoi elle répondit avec fierté :

– Il était si brave... Trois policiers, qu'il avait fallu pour le faire monter dans la voiture...

Aune raconta au pasteur combien Valtou avait bien gagné sa vie lorsqu'il partait pour ses voyages et quel excellent professionnel il

était devenu. Ces mensonges lui redonnèrent du cœur, tout comme la présence et les paroles de réconfort du pasteur, car, pour des gens comme Aune, un pasteur titulaire de paroisse restait, même encore à cette époque-là, un personnage haut placé dans la hiérarchie sociale.

Lorsque le pasteur eut pris congé, après lui avoir serré la main et souhaité la bénédiction divine, Aune commença à faire le ménage, mais cette entreprise tourna court dès les premiers signes de fatigue. Elle prit sur le dessus de l'armoire la carte postale envoyée par Valtou et lut le texte. L'écriture grossière montrait que Valtou n'avait pas vraiment cherché à reprendre sa scolarité interrompue dans les petites classes de l'école primaire.

> *« Chère Mère,*
> *Je t'écris un mot pour passer le temps. Je me suis bien organisé ici et je ne manque de rien. Mais si jamais tu as de l'argent, envoie-moi vingt balles, comme ça je pourrai m'acheter des clopes.*
>
> *Valtou »*

L'exaltation de tout à l'heure l'avait quittée. Il ne restait plus que la lampe à huile qui fumait, les murs recouverts de papier peint noirci et déchiré, la casserole noire de suie sur la cuisinière, et cette carte. Aune s'effondra sur la table, serrant la carte postale dans son poing :

– ... Hii hii hii... « Chère mère »... Ils l'ont tué... mon garçon... ils l'ont tué...

Le lendemain, Aune vit par la fenêtre le maître du domaine et sa femme qui venaient de la route et traversaient sa cour. Elle s'efforça de mettre de l'ordre précipitamment. Quand ils entrèrent, elle se tenait au milieu de la pièce, prête à faire la révérence. Le maître portait l'uniforme de la garde civique et il venait d'être promu lieutenant de réserve. La dame ôta ses gants et tendit la main à Aune. Elle semblait déconcertée et lançait des regards à son mari, comme si elle attendait de lire sur le visage de celui-ci des instructions sur le comportement à adopter. Aune s'essuya la main dans les pans de sa robe avant de serrer celle de la dame. Quand le maître l'eut saluée, elle invita les visiteurs à prendre place, mais, comme il

n'était pas convenable de présenter des condoléances en étant assis, ils ignorèrent son invitation. La lèvre inférieure du maître trembla un instant avant qu'il commence à parler :

– Mon épouse et moi avons appris que votre fils était tombé au combat. Nous voulons vous faire part de nos condoléances les plus sincères.

Aune inclinait la tête avec ferveur et son regard courait en tous sens. Quand le maître et sa femme s'assirent, elle resta debout. La dame, qui était pour la première fois dans une cabane d'ouvriers agricoles du domaine, était nerveuse et gênée. Elle ne savait pas quoi dire à cette personne et c'est avec une certaine raideur et en bredouillant qu'elle commença à poser des questions :

– Quel âge avait votre fils ?

– Il aurait eu vingt-quatre ans en mai.

– Est-ce qu'il était marié ?

– Non. Il avait une fiancée, mais ils ne s'étaient pas officiellement engagés. Elle était dactylo.

Les émotions qu'Aune venait de ressentir avaient aiguisé ses sentiments et son imagination, et les mensonges venaient sans qu'elle y réfléchisse. À eux aussi, elle répéta combien son fils avait bien gagné sa vie et quel excellent professionnel il était devenu. Le maître et sa femme n'étaient pas assez au fait des affaires des Leppänen pour mettre en doute ses paroles. Le mari connaissait à peu près les antécédents de la famille et, lorsque sa femme posa une question au sujet du père de Valtou, il tenta de lui faire comprendre par une mimique qu'elle n'aurait pas dû en parler, mais elle ne remarqua pas son signe. Elle avait cru comprendre qu'Aune était une « veuve de rouge ».

– Son père est mort lors de la guerre civile.

Aune utilisa le mot de « guerre civile », car c'était un terme qui commençait progressivement à supplanter celui de « guerre de Libération », même au sein de la bonne société. Quand elle dit que le père de Valtou était un des fils Kivivuori, le maître demanda s'il s'agissait du frère du député du même nom. Aune répondit par l'affirmative et, s'imaginant que le maître aurait plaisir à entendre dénigrer le socialisme, elle en profita pour dire du mal de Yanne :

– Oui, c'était lui. Mais il avait un tout autre caractère. Pas aussi fier et dur que çui-là... Le frère, je peux pas le blairer.

Au bout d'un moment, le maître et sa femme prirent congé. Ils réitérèrent leurs condoléances et le maître donna à Aune une enveloppe qui contenait un billet de mille marks. Aune les raccompagna en faisant la révérence et en s'inclinant. Elle resta sur l'escalier et inclina encore plusieurs fois la tête en les regardant s'éloigner sur le chemin.

Tout le village fut secoué par la nouvelle de la mort de Valtou. Chez les Koskela, elle ne fit que renforcer la crainte muette qu'ils éprouvaient pour leurs fils. Des paquets affluèrent chez Aune. Les lottas du village et la maîtresse de Töyry, sous la houlette de la femme de Rautajärvi, vinrent la voir et lui apportèrent des provisions, mais aussi de l'argent. On lui offrit même un bouquet de fleurs et la maîtresse de Töyry fit un discours :

– C'est nous, les femmes, qui devons supporter tout le poids des victimes sacrifiées sur l'autel de la nation et de la patrie...

Toute cette agitation fit oublier son chagrin à Aune. Elle alla raconter aux gens dans le village tout ce qu'on lui avait dit et apporté, et le billet de mille marks donné par le maître du domaine doubla de valeur.

Puis le corps de Valtou arriva par le train. On avait annoncé que deux autres hommes de la commune étaient tombés également, mais comme on ne savait pas où se trouvaient leurs corps, il fut décidé d'enterrer Valtou seul.

L'inhumation se fit le soir, à cause du danger d'attaque aérienne. Le domaine s'occupa de fournir un transport à Aune : un traîneau richement décoré, un cocher et le meilleur cheval.

La commune paya à Preeti un nouveau costume pour l'enterrement. Il avait lui aussi reçu quantité de cadeaux : du café, des brioches, des pâtisseries.

Ce premier enterrement mit au grand jour le sentiment de fatalité que les gens éprouvaient maintenant partout. Toutes les personnalités de la commune y assistèrent. Le cercueil de Valtou avait été installé près de l'autel. Il était recouvert du drapeau national et entouré de quatre gardes civiques. Les personnalités remplirent

les premières rangées de l'église. Uolevi Yllö escorta Aune et Preeti au premier rang. Il était suivi de Päkki, qui portait une couronne payée par la commune. Aune avançait d'un air recueilli et solennel, et Preeti trottinait avec entrain derrière elle, ragaillardi par ses nouveaux habits. On les installa à la meilleure place, et les puissants de la commune s'assirent à côté d'eux. Le public était nombreux dans l'église. On entendait des chuchotements et des toussotements. Les flammes des cierges qui brûlaient sur l'autel vacillaient sans cesse au gré des courants d'air provoqués par l'ouverture de la porte de l'église.

Le pasteur, venant de la sacristie, entra dans le chœur. Il était vêtu de l'uniforme de la garde civique, dont le col était décoré des insignes d'aumônier. Sa venue fit taire les chuchotements et les raclements de gorge.

Quand on eut chanté le cantique, le pasteur se plaça à l'extrémité du cercueil, du côté de la tête, et commença son discours :

« Chers amis ! Israël opprimé ! Les flammes des maisons en feu et la douleur qui serre les poitrines s'élèvent dans notre ciel hivernal. Les sanglots des veuves et des orphelins sont étouffés par le tonnerre des canons. Sur nos frontières, le sang rougit la neige fraîchement tombée.

« Le cœur lourd de chagrin, les serviteurs des paroisses de ce pays vont par les routes et les sentiers enneigés, apportant des messages de mort dans les foyers. Et c'est le cœur lourd de chagrin qu'ils en reviennent, en sachant que leurs quelques paroles n'ont pas su alléger la douleur de ceux qui ont été frappés par ce coup du destin. Il se peut que chez certains un tel événement suscite un sentiment de révolte, même dans le cœur le plus ferme. Que dans un recoin de l'âme on entende une voix de protestation : "Mon Dieu. Pourquoi tout cela ? Est-ce à cause de nos péchés ?" Mais notre conscience, qui reprend le dessus, nous chuchote : "Ne te rebelle pas. Ne grogne pas : au contraire, essaye d'endurer ton malheur. Car les voies du Seigneur sont impénétrables et impénétrables sont aussi les buts qu'Il poursuit quand Il nous met à l'épreuve." Nous pourrions aussi nous demander : était-ce donc cela qu'il nous fallait pour que nous apprenions à comprendre que nous sommes tous frères et sœurs ?

« Nous fallait-il ce pays incendié et ce ciel qui tonne son tonnerre de mort pour nous rendre compte que nous sommes chacun le prochain des autres ? Le prix à payer est-il trop élevé ? Peut-être que, vu de notre perspective, cela nous semble le cas. Mais peut-être que, aux heures silencieuses de la nuit, nous sommes forcés d'admettre que ce n'est là que l'effet de l'endurcissement de nos cœurs et de notre incompréhension. Ni plus ni moins. C'est exactement le prix qu'il fallait payer pour que nous nous rendions compte de notre égarement.

« Durant toutes ces journées faites de détresse et d'angoisse, nous avons pu malgré tout être les témoins de quelque chose qui nous redonne courage. En rencontrant des gens et en parlant avec eux, on éprouve un étrange sentiment de libération. Tout le banal et tout le superflu ont disparu. En rencontrant une personne avec laquelle on n'avait autrefois pas la moindre chose à partager, on se rend compte soudain que cette personne est devenue très proche. Quel est donc ce sentiment nouveau ? C'est le sentiment de la fraternité, la conscience d'une communauté de destin. Les barrières du quotidien sont tombées. Il n'y a plus ni pauvres ni riches, ni partis politiques ni groupes. Il n'y a plus qu'un seul peuple, uni, qui lutte pour sa survie. Et peut-être est-ce là le prix le plus beau de nos épreuves.

« C'est en faisant ces réflexions que je voudrais me tourner vers vous, en ce soir, vous qui avez été les premiers à apporter votre sacrifice sur l'autel de la patrie. Toi, la mère, et toi le grand-père, dont l'enfant en qui vous aviez placé vos espoirs repose dans ce cercueil. »

Lorsque le pasteur dit « Toi, la mère », Aune s'essuya les yeux mais regarda en même temps en arrière pour voir si tous avaient entendu. Preeti était assis tête basse, tournant sa casquette dans ses doigts et remontant sur ses genoux le pan de son nouveau manteau chaque fois que celui-ci glissait. Le pasteur regardait maintenant dans leur direction et sa voix prit un ton encore plus grave et plus tragique :

« Dans ce cercueil reposent bien des espoirs qui ne se réaliseront plus. Un jeune homme qui était arrivé au plus bel âge de la vie nous a quittés. Vous pouvez avoir l'impression qu'on vient de vous

arracher tout votre avenir, et nous le comprenons bien. Mais si nous repensons à ce que je viens d'évoquer, il n'en est peut-être pas ainsi. Car ce qui a été perdu au niveau individuel, nous l'avons gagné au niveau collectif. Cet avenir qui semble perdu est devenu la part de tout un peuple. Ce défunt n'est pas seulement le vôtre. Il est celui de nous tous. Aussi, recevons avec humilité cette offrande sainte ! Toi, la mère, et toi le grand-père, vous n'êtes pas seuls dans votre chagrin, vous êtes ensemble avec nous.

« Et toi, Valdemar Leppänen, qui es le premier à rentrer chez lui de ceux qui ont donné et donneront encore leur vie, toi qui as vécu ta vie dans de modestes conditions, nous te donnons la bénédiction divine et, drapé des couleurs de notre pays, nous te mettons dans cette terre pour laquelle tu es tombé. »

Quand le pasteur prit du sable dans le récipient et en saupoudra le cercueil en prononçant la bénédiction, on entendit dans l'église où régnait un silence total les sanglots inconsolables d'Aune. Preeti pleurait silencieusement. Les larmes roulaient sur ses joues ridées, qu'un rasage hâtif avait zébrées de cicatrices. Il ne les essuya pas et elles étaient encore visibles lorsque Uolevi Yllö leur toucha le bras pour leur signifier que le moment était venu de déposer leur couronne. Ils se levèrent et allèrent auprès de l'autel. Preeti, qui avait la vue basse, voyait encore moins bien parce qu'il avait les yeux embués par les larmes, si bien qu'il se cogna au bout du banc, et quelqu'un essaya de l'aider. Aune fit tout son possible pour se maîtriser en lisant le texte figurant sur le ruban de la couronne, et pour cette raison sa voix était étrangement neutre et normale : « Dors en paix, notre cher Valtou, les souffrances terrestres te seront épargnées désormais. »

Après avoir lu les mots, elle se mit à pleurer et, quand elle fut retournée dans le banc, elle se recroquevilla sur ses genoux. De sa bouche s'échappaient des gémissements :

– Hii... hii... hiii...

Puis ce fut le tour des couronnes des instances officielles. La première était celle de la commune, qui fut déposée par Uolevi et Sanni. Cette dernière ne faisait partie d'aucun organe communal, mais elle avait été désignée comme remplaçante de Yanne, car on avait voulu que l'une des deux personnes soit un représentant des

sociaux-démocrates et, comme son mari était le chef de ceux-ci, c'est à Sanni qu'incomba cette tâche. Ces derniers temps, elle avait d'ailleurs connu une popularité croissante qui faillit lui faire perdre la tête. Les dames et les maîtresses du bourg voulaient absolument l'inviter dans toute sorte d'associations ou de comités organisateurs de collectes. Et de fait, elle avait toutes les qualités requises, car cette petite femme autoritaire débordait d'énergie et d'esprit d'organisation.

Uolevi fit un bref discours :

– ... Au nom de sa commune natale, nous déposons cette couronne en guise d'adieu sur le cercueil du premier de ses enfants mort au combat. En pleurant notre premier héros, nous exprimons aussi notre fierté unanime pour son sacrifice. Depuis des siècles, les fils du peuple finlandais doivent combattre la menace venue de l'est. C'est maintenant au tour de notre génération. Puisse le souvenir de cette première victime vivre dans nos cœurs et dans le cœur de nos descendants aussi longtemps qu'il y aura une Finlande et des Finlandais.

Sanni lut ensuite le texte du ruban de la couronne :

« À la mémoire de Valdemar Leppänen, soldat de réserve. Les habitants de son village.

Ton souvenir je ne pleure point,
Quand la terre te prend en son sein.
Reçois les larmes de ta patrie,
Comme la rosée du matin,
Douce lumière qui brille
Dans l'aube jusqu'au lointain. »

Après la couronne de la commune, on déposa des gerbes de fleurs, successivement celles de la garde civique, des lottas, de la paroisse, des marthas, et même de l'association pour le développement régional. Ensuite, six gardes civiques se placèrent de part et d'autre du cercueil. Ils le hissèrent sur leurs épaules et se mirent lentement en marche dans l'allée centrale, vers la porte de l'église, tandis qu'à la tribune de l'orgue la chorale paroissiale entonnait la marche funèbre de Narva :

Le songe furtif d'un instant s'en va...

Le cortège traversa lentement le cimetière en direction du carré des morts à la guerre. Il faisait nuit, et la seule lumière qu'on voyait était celle des lampes de poche qui guidaient les porteurs du cercueil pour éviter qu'ils ne trébuchent.

Aune marchait derrière le cercueil en pleurant, oubliant de s'occuper de Preeti, qui, devenu à moitié aveugle, ne cessait de se heurter aux porteurs ou aux tilleuls qui bordaient l'allée – il se cogna même au coin du clocher. Uolevi s'efforçait de l'aider, et Preeti marmonnait :

– Merci, merci... ça va aller... J'vais m'débrouiller... Au fait, merci pour ces nouveaux habits... Pourtant c'est pas que les vieux i'z auraient pas...

Le cercueil fut descendu dans la fosse à la lueur faiblarde des lampes de poche. Lorsque les gardes civiques, en rang derrière la tombe, tirèrent une salve d'honneur, Preeti ressentit une telle frayeur qu'il manqua de tomber. Après la troisième salve, la chorale commença à chanter :

Ô toi ma chère Finlande...

Quand elle eut terminé, on chanta *La prière finlandaise*, et toutes les personnes présentes se joignirent au chant, d'autant que dans le noir les gens avaient moins de complexes pour chanter :

Donne-nous ta bénédiction et ta protection
De ta main toute-puissante,
Guide-nous toujours...

Lorsque le cortège se dispersa, les gens parlèrent avec animation des événements de la guerre.

– Il paraît qu'ils sont si mal équipés qu'on voit leurs doigts de pieds dépasser des trous de leurs chaussures.

– Mon frère a écrit que les Rousskis ils avaient désespérément pi... lonné... toute... la journée un gros rocher.

– Ils lancent des bombes et des obus à tour de rôle depuis des bateaux et des avions, mais il paraît que nos gars ils s'affolent pas, ils tournent simplement leurs canons tantôt vers la mer et tantôt en l'air.

Le ton était à la gaieté. Après les premières journées d'angoisse, l'espoir avait commencé à renaître à mesure que l'on faisait état

d'offensives repoussées. Preeti se joignit à la conversation, et on écouta son avis comme celui d'un égal :

– Ah les Rousskis, ils en ont toujours après la Finlande...

Sur la colline de l'église, les messieurs et leurs dames saluèrent encore une fois Preeti et Aune. La femme d'Yllö et Sanni avaient décidé de se tutoyer et elle dit à Sanni :

– Dis donc, Sanni, tu as des contacts avec les habitants de Pentinkulma, par l'intermédiaire de ton mari. Tu pourrais t'occuper d'organiser la distribution de l'aide là-bas. Bien entendu, ce seraient les gens de là-bas qui s'occuperaient des détails pratiques....

Aune monta dans le riche traîneau du domaine, et le cocher la couvrit d'une couverture. Quand elle fut rentrée chez elle, elle commença à manger le gros morceau de viande de porc qu'elle avait cuit. Elle prit également du pain blanc, du beurre et du fromage que les lottas et les villageois avaient apportés. Mais tout en mangeant, elle éclata soudain en sanglots, et lorsque sa bouche s'ouvrit pour laisser échapper son mugissement, tout ce qu'elle était en train de mastiquer tomba sur son menton et sur sa poitrine :

– Valtou... ou... dans la terre gelée...

Preeti avait aussi eu droit à un transport. Le directeur de l'hospice communal l'avait amené en voiture à cheval et, quand il fut de retour, il demanda à une employée de lui faire du café en prenant sur celui qui lui appartenait. Il en offrit à ses connaissances, en particulier « aux gars de son coin ».

Ne pouvant se résoudre à ôter tout de suite ses nouveaux vêtements, il les porta encore un moment. Il relata par le menu le déroulement de l'enterrement, et les autres pensionnaires l'écoutèrent avec envie et en faisant avec des commentaires ironiques fielleux :

– Pas possible... Yllö y était en personne ? Je te crois pas.

– Si, si. Et Päkki en plus... Les plus puissants de ces messieurs. L'agranome du domaine n'y était pas, mais il avait fourni un cheval et un cocher pour sa servante... Et avec ça, une sacrée belle couverture pour le traîneau... Et le traîneau, avec armoiries et tout...

Gustave-le-Loup était assis dans son coin à écouter Preeti en riant d'un air moqueur. Preeti se décida enfin à se déshabiller et entreprit d'ôter également ses nouvelles bottes de feutre. Mais,

reprenant son récit, il oublia d'enlever sa seconde botte. Gustave rit d'un air hargneux et dit :

– Et allez donc, il parle avec une seule botte aux pieds.

– Ah ben ça m'arrive souvent, ça. Je remets l'autre ou bien j'enlève aussi celle-là ?

– Enlève la deuxième, voyons !

Preeti s'exécuta. Gustave lui donnait souvent des ordres par pure malice et Preeti obéissait humblement à presque tout ce qu'il lui disait de faire. Il proposa du café à Gustave, comme aux autres. Gustave grogna et protesta qu'il n'avait rien à faire de son café, mais il finit par en boire lui aussi. Preeti demanda ensuite un gobelet émaillé aux gardes-malades :

– Je vais aller apporter du café à Laurila... Vaut mieux pas prendre une tasse de porcelaine, si jamais ça lui prend de la jeter par terre...

Antoine but son café, mais il refusa de rendre le gobelet.

– Allons, redonne-moi ça.

– Hmmm... gaa... aaa... Donne... café...

– Bon, je reste ici et j'attends que tu te décides à me le rendre... J'étais à l'enterrement. C'est le fils de notre fille qui a été enterré, il est tombé, là-bas sur le front. Tu l'as pas connu, je crois, vu que t'as quitté le village avant qu'il soit né... Y en a d'autres là-bas... Le fils de Lauri Kivioja... et les trois fils Koskela. Tu as dû connaître Axel, quand t'étais petit, non ? Eh ben c'est ses trois fils, et à ce qu'il paraît, l'aîné il a l'étoffe d'un chef... Ah oui, ils sont nombreux là-bas, sur le front... I' faut c'qu'il faut, pour faire déguerpir les Rousskis... On raconte qu'ils en tuent tellement que ça en fait des tas gigantesques... Ah not' Valtou, lui aussi, il avait un sacré caractère...

La garde-malade vint dans le couloir et dit d'une voix affable :

– Laissez-lui le gobelet, et ne vous fatiguez pas à lui parler.

– Mais pensez-vous... Je le connais depuis l'enfance... Ce que moi je lui dis, je crois qu'il le comprend. Il fait « aah aah », comme ça, quand il comprend... Ouais. Il y avait les grands messieurs de la commune. Et le pasteur, Valdemar Leppänen, qu'il a dit, carrément : « Tu es rentré chez toi, et tous te pleurent.» Yllö a déposé une couronne, avec la femme de Kivivuori, et ils ont dit qu'il fallait pas trop avoir de chagrin... Tout juste comme la rosée du soir en été... Faut

pas trop y penser... Et quand on était encore sur la butte de l'église, la femme de Päkki, qui est fille d'un grand patron, le Mellola en personne, elle a dit que maintenant c'est mieux qu'on soit tous ensemble et unis... Elle m'a serré la main en partant. C'est pas pour dire, c'est quand même pas rien, maintenant qu'il y a la guerre, les petites gens comme nous qui peuvent faire quelque chose pour la patrie... Parce qu'en temps de paix, on a pas l'occasion, comme ça, hein. Y a qu'le travail, alors. En temps de paix, la patrie c'est plutôt l'affaire des riches, comme qui dirait, mais quand c'est la guerre, les pauvres y z'ont le droit d'y mettre un coup eux aussi... On a pas mal chanté, ils ont même tiré des coups de feu... Faut dire que, dans le cantique, on disait qu'il y a pas de plus grand honneur... Enfin, pour ce que les sapins vont murmurer...

– Euh... aaah.. Antoine donner...

– Merci bien. Je t'en apporterai de nouveau une autre fois. Avec tout ce qu'on me fait comme cadeaux maintenant...

Preeti laissa Antoine. Ce soir-là, les gardes-malades durent le forcer à se coucher, car il aurait eu encore tant de choses à raconter sur cet enterrement.

V

La fumée montait droit des cheminées des maisons de Pentinkulma. Par ce grand froid, le ciel était clair et limpide. L'air immobile répercutait au loin le grondement des bombardements sur les villes les plus proches. Le soir, dans plusieurs directions différentes, le ciel rougissait de la lueur des villes en flammes. Les gens regardaient depuis leur cour, silencieux et graves :

– Mon Dieu !

Emmitouflé dans un manteau de fourrure, le pasteur allait de par la commune porter ses messages de mort. Les obsèques des héros de la guerre devenaient de moins en moins solennelles. Maintenant, autour de l'autel, se dressait souvent toute une quantité de cercueils.

La neige crissait et grinçait sous les patins des traîneaux et les pas des gens. Quand ils sortaient, les villageois rabattaient les oreillettes de leur casquette fourrée et, lorsqu'ils échangeaient des nou-

velles, ils parlaient de derrière le col de leur manteau relevé devant la bouche :

– Le fils Seppä est tombé aussi.

– Qui ça ?

– Lauri. Hier soir, le pasteur est venu l'annoncer, et le maître du domaine est passé chez eux lui aussi.

Une pensée inquiète traversait l'esprit des parents dont les fils étaient à la guerre. Combien de temps durerait la chance ?

Tous les soirs, Kaarina Koskela allait à skis au magasin pour voir s'il y avait du courrier, mais elle revenait la plupart du temps bredouille. Les garçons écrivaient rarement, des lettres brèves, impersonnelles, pour indiquer qu'ils étaient en vie. Voitto était maintenant lui aussi sur le front, et ses lettres étaient parfois plus longues. Elles reflétaient une haine et une amertume profondes à l'égard de l'ennemi.

Elina écrivait souvent et déplorait de recevoir des réponses si rarement. À vrai dire, les lettres qui arrivaient n'apportaient aucun réconfort. Car, durant le temps qu'elles mettaient pour lui parvenir, il pouvait se passer n'importe quoi.

Les tâches quotidiennes reléguaient la crainte et les soucis à l'arrière-plan, Axel et Juhani travaillaient au transport des grumes et du fumier. Parfois il fallait aller apporter à la gare un chargement de foin ou de paille réquisitionnés. Elina et Kaarina s'occupaient de l'étable et du ménage, mais les soirées et les nuits laissaient souvent la place à la douleur et à l'anxiété. Ils suivaient les informations régulièrement. Axel et Juhani interrompaient leur travail pour venir les écouter. Axel restait souvent debout à côté de l'étagère en coin où se trouvait la radio, l'air tendu et les sourcils froncés, prompt à se mettre en colère si quelqu'un faisait du bruit à ce moment-là.

Pour l'instant, les nouvelles ne faisaient état que de grandes victoires et, l'esprit allégé, chacun retournait à ses occupations. Elina aussi reprenait espoir, car elle s'imaginait que ses fils étaient moins en danger, alors que c'était évidemment l'inverse : ces grandes victoires ne pouvaient pas avoir été obtenues sans pertes.

L'angoisse et le découragement des premiers jours avaient cédé la place à l'espérance, qui gagnait le cœur des gens. Les nouvelles

des victoires successives leur faisaient perdre le sens des réalités. Axel avait parfois des sursauts de lucidité :

– Mais combien de temps ils vont tenir, si on reçoit d'aide de nulle part ?...

Tout a des limites, même les hommes...

Ses expériences de la révolte lui revenaient en mémoire.

– La guerre, je connais ça... On peut pas faire des miracles indéfiniment.

La radio diffusait constamment un humour à bon marché qui présentait l'ennemi comme une bande de moutons ridicules et la guerre comme un jeu amusant et divertissant. Axel fermait parfois le poste, d'un air irrité :

– Quelles conneries !... C'est ces crétins-là qu'il faudrait envoyer en première ligne, ça leur ferait passer l'envie de raconter des foutaises...

Fin janvier, ils reçurent une lettre de Vilho. Il l'avait écrite depuis un hôpital militaire et Elina avait pâli en lisant les premières lignes, mais Vilho avait simplement été victime d'engelures sans gravité aux pieds et ses jours n'étaient pas en danger. Il avait même espoir de pouvoir obtenir une permission pour convalescence. Puis Eero envoya une lettre, qu'il avait écrite seul, et, comme Vilho n'avait pas pu en voir le contenu, il en profita pour dire que son frère s'était distingué à la guerre. Juste avant de se geler les pieds, il avait été promu chef de demi-section, « et tous étaient contents parce que le précédent était un vrai con, et Vilho était estimé de ses chefs aussi. En décembre, lors d'une offensive russe, il avait pris la mitrailleuse et l'avait installée sur le toit de la batterie, parce que les Russes étaient de tous les côtés et qu'on ne pouvait plus tirer depuis la batterie même. Il a vraiment un sacré sang-froid. Ça peut trembler comme en enfer, chez lui il y a toujours la couche de crème intacte par-dessus le lait. »

Elina soupira en disant que Vilho avait été bien imprudent, à quoi Axel répliqua :

– Ben qu'est-ce tu aurais voulu qu'il fasse, puisqu'il pouvait plus tirer depuis la batterie !

Et sa voix avait un accent de fierté lorsqu'il ajouta :

– Ça m'étonne pas de lui. Il sait cacher son jeu.

Des rumeurs se répandirent aussi parmi les autres villageois concernant les faits d'armes de Vilho. Les soldats sur le front en parlaient dans leurs lettres, et les gens disaient :

– Ça a toujours été un garçon qui avait un air d'adulte.

Mais tout espoir de voir Vilho rentrer en permission s'évapora. Au bout d'un certain temps, il envoya une lettre dans laquelle il laissait entendre à demi-mot qu'il avait été envoyé quelque part au nord-est du Ladoga, où se déroulait une grande bataille.

Ilmari commandait un régiment dans la région de l'isthme de Carélie, et le pasteur donnait souvent des nouvelles de son fils aux villageois. Parfois, il usait d'une tournure pompeuse :

– Mon fils, le lieutenant-colonel...

Cette manière de parler reflétait le grand respect qu'il éprouvait maintenant pour son fils et pour toute l'armée. Les mésanges mouraient à moitié de faim, car il n'avait plus le temps de s'occuper d'elles. Le froid intense détruisit même les pommiers, mais le pasteur balaya ces soucis d'un geste de la main :

– Bah, quelle importance maintenant...

Ani, fuyant la guerre dans le Sud, était venue habiter au presbytère avec ses enfants, et elle participait aux activités des femmes de la commune, aux collectes et aux tâches d'intendance. Elle s'inquiétait pour la santé de son père, car, du fait de ses allées et venues incessantes, le soir il était souvent exténué. Malgré tout son entrain, le vieil homme était parfois abattu par le découragement, car il était le témoin du côté terrible de la guerre. Lorsqu'il rentrait chez lui, il lui arrivait de pleurer lui-même en relatant sa visite dans une cabane et en évoquant les pleurs de l'épouse et les regards atterrés des enfants. Mais son esprit positif reprenait rapidement le dessus :

– Eh oui, notre douleur n'est finalement que temporaire... La souffrance est individuelle... et pour cette raison sans grande importance... Nous pleurons parce que nous ne comprenons pas... La mort est en quelque sorte une pierre de touche... Si nous avons la foi en Jésus-Christ, qui a vaincu la mort, nous ne pouvons pas ne pas avoir la foi en la victoire sur la mort.

Ce qui l'aidait aussi à surmonter son abattement, c'était le sentiment d'unité et de communauté de destin qui s'était emparé de tous. Maintenant que la discorde, dont il avait toujours souffert au

fond de lui-même, avait disparu, il se sentait ragaillardi malgré tous les malheurs, et parfois même heureux :

– Pourquoi ne pourrions-nous pas vivre ainsi en temps normal... Maintenant, quand on commence un discours en disant « Chers amis », ça ne sonne plus aussi creux qu'avant.

Ani, femme de médecin, mince, bien tenue, reconnaissait de sa voix fluette et un peu raide la véracité des propos de son père. Son mari était affecté dans un hôpital militaire et elle n'avait personnellement pas de soucis à se faire dans l'immédiat, sinon pour son frère, qui était toutefois éloigné du danger, puisqu'en tant que commandant de régiment il n'était pas directement exposé.

Le pasteur s'arrangeait généralement pour passer devant le poste de ramassage de lait des Koskela au moment où Axel venait apporter les bidons. Il demandait des nouvelles des garçons et envoyait le bonjour à Alma et Elina.

– J'irais volontiers les voir, dit-il un jour, mais je suis tellement pris... Ils ont de nouveau détruit des chars, là-bas... Peut-être que bientôt il n'y en aura plus... Leur industrie est si peu développée et si arriérée. Mais je dois dire que mon fils a écrit qu'il fallait que nous obtenions de l'aide rapidement. Il dit que le moral est bon dans son régiment, mais qu'il y a de moins en moins d'hommes et que ceux qui restent doivent fournir un double effort... Pourtant, on a annoncé tout à l'heure qu'une poche venait d'être libérée... Mon fils a parfois tendance à être pessimiste et à voir les choses sous un jour trop sombre, surtout avec la lourde responsabilité qu'il a.

– Oui, c'est sans doute comme ça. Mais du côté des Suédois, il semble qu'il y ait pas non plus d'aide à attendre.

– On dit qu'ils ont peur de la réaction des Allemands, mais c'est un simple prétexte... Ça m'étonnerait que l'Allemagne les empêche d'intervenir...

Le pasteur se tut, distrait par d'autres pensées. Puis il reprit :

– C'est les Allemands qui ont causé tout ça... Je ne l'aurais pas cru... Mais, de toute façon, je n'ai jamais eu confiance dans leur nouveau régime... Et leur nouvelle religion... Les morts à la guerre qui entrent au Valhalla... Quel blasphème ! Comment un peuple cultivé peut-il tomber aussi bas ? Mais finalement, pourquoi nous étonner de leur alliance avec les bolcheviques ? Les mécréants ont toujours

recherché la compagnie d'autres mécréants... Pour dépouiller les cadavres, par exemple...

Axel opinait du chef, mais ses problèmes étaient, et avaient toujours été, des problèmes quotidiens et pratiques, qui n'avaient qu'un lointain rapport avec les grandes questions qui agitaient le monde. En prenant congé, le pasteur lui demanda de transmettre ses salutations aux garçons et les invita à venir lui rendre visite au presbytère s'ils rentraient en permission. Cette familiarité nouvelle et cette amabilité n'étaient cependant pas entièrement réciproques, car, chez Axel, elles suscitaient plutôt un sentiment de gêne et d'embarras. Il n'y avait rien à faire : la main tendue par les puissants semblait toujours l'être du haut vers le bas.

Au milieu des messages de victoire, on apprit la nouvelle de la percée des troupes soviétiques à Summa. Durant deux semaines, le nom de cet obscur village de l'isthme de Carélie avait été sur toutes les lèvres, on l'entendait répéter dans chaque bulletin d'information. Chaque jour, le communiqué sur la situation au front se terminait par ces mots : « Les percées localisées de l'ennemi ont été repoussées par une contre-offensive et ce soir la ligne de front était tenue fermement par nos troupes. »

Les « nouvelles positions rectifiées » ne pouvaient empêcher les gens de comprendre qu'il s'était produit quelque chose de décisif. Et en même temps on vit les cercueils affluer à la gare, parfois une dizaine par arrivage.

Dans les journaux, on publiait des cartes de la situation du front, où l'on voyait qu'il reculait. De jour en jour, il se rapprochait de Vyborg. Les Koskela recevaient le journal eux aussi depuis peu, et Axel étudiait la carte d'un air soucieux.

– Si nous avions des troupes, ce serait dangereux pour eux. Moi je les prendrais par le flanc, pour les écraser comme ça, en traversant le Vuoksi... Il n'est d'ailleurs pas impossible qu'ils le fassent, s'ils ont fait exprès de laisser les Russes se rapprocher...

Cette idée qui avait redonné espoir aux gens était née de la tactique d'encerclements, qui avait rencontré tant de succès sur le front de l'est. Peut-être cette percée allait-elle donner lieu à un encerclement de grande envergure. Mais lorsque les combats progressèrent

en direction de la baie de Vyborg, sans qu'on ait de nouvelles d'une contre-offensive finlandaise, Axel regarda la carte d'un air sombre et laissa enfin éclater sa colère et son amertume :

– Bordel de merde !... Il faudrait que je sois là-bas moi-même.

Il avait réellement le sentiment que l'armée n'était pas assez énergique sur le front. Que les chefs étaient mous et incapables. Il éprouvait ce sentiment de tout son corps. Ah, s'il avait pu prendre les choses en main, et tout redresser comme un bon morceau de fil de fer !

De plus en plus souvent, on entendait le tonnerre de bombardements éloignés, et de plus en plus souvent l'horizon se teintait de rouge la nuit venue, à cause des incendies. Un jour de grand froid où il faisait très beau, Juhani entra en courant :

– Des traînées de glace... dans le ciel.

Ils se précipitèrent dans la cour et regardèrent les traînées pâles qui étaient apparues à l'horizon. Le bruit lointain des moteurs parvenait à leurs oreilles et Axel contemplait ce spectacle avec une rage silencieuse qui bouillonnait en lui :

– Si seulement on avait quelque chose... pour les descendre...

Malgré la détérioration de la situation, les gens n'avaient pas perdu espoir. Lauri Kivioja, de passage un jour chez les Koskela, leur dit :

– Il paraît qu'ils sont sur le point de tomber à court de bombes... Sur Turku, ils ont lâché des bidons de lait remplis de cailloux... Et ça va mal pour eux d'une façon générale, je crois bien.

Il passa la main sur les genoux de son pantalon et ajouta du ton prétentieux d'une personne bien informée :

– J'ai entendu dire certaines choses... Ils tirent à la mitrailleuse depuis l'arrière sur leurs propres types s'ils battent en retraite, et les écoutilles de leurs chars, ils les ferment avec un cadenas pour pas qu'ils puissent sortir... Ouais... Je sais des choses... C'est le fiston qui a écrit. Il est au parfum, vu qu'il est chauffeur du général.

Aulis avait effectivement servi dans le train et il était maintenant chauffeur, quelque part à l'état-major général.

Aune Leppänen allait rendre visite aux gens, de cabane en cabane. Elle ne travaillait plus guère, car elle recevait tellement d'aide et, de plus, elle touchait maintenant une pension. Mais

chaque fois qu'arrivait la nouvelle de nouveaux morts au combat, elle se mettait à pleurer, sans oublier toutefois de mentionner :

– Il était si brave... Trois policiers, qu'il avait fallu pour le faire monter dans la voiture...

Elias fréquentait toujours le magasin. Maintenant, dans son sac, il transportait parfois un paquet de café ou de sucre. Ces denrées étaient rationnées et, comme les rations n'étaient pas réellement suffisantes, il y avait moyen de faire un bénéfice. De la guerre, il ne se mêlait pas beaucoup. Assis sur le banc, son sac entre les jambes, il réagissait aux discussions en disant simplement :

– Eh ouais. Deux têtes de mules qui se tapent dessus. Nos gars et Dieu.

Ou bien il s'amusait à imiter une dame du bourg qui, en regardant par la fenêtre le soleil qui brillait par une température de moins quarante degrés, s'était exclamée : « Quelle chance ils ont nos soldats, de pouvoir se battre par un temps magnifique comme ça ! »

Siukola, pour sa part, parlait de telle sorte qu'il était difficile de démêler ses véritables opinions. Au début de la guerre, il s'était secrètement réjoui de la venue des Russes, car il s'imaginait qu'au bout d'une semaine ils seraient à Pentinkulma, et il avait dit à sa femme :

– Mince alors ! Dans quelle cabane je vais faire installer le maître du domaine ? Mais... dans la nôtre, évidemment ! Comme ça on sera quitte. Je te donne à toi ce que tu m'as donné à moi, hein... Et on verra comment le cul de Rautajärvi saura encaisser les coups de branche de genévrier.

En public, il lui fallait cependant cacher ses sentiments :

– Ah oui, c'est bien vrai tout ça... Moi, j'sais pas... Un simple ouvrier, dans tout ça, vous savez... Peu importe qui fait la guerre et qui attaque. Si seulement on pouvait travailler en paix à la construction de ce pays, pour le rendre prospère. Je n'ai pas arrêté de le répéter. Même à l'époque où y en a qui voulaient aller jusqu'à l'Oural.

Quand il rencontrait Axel, leur conversation tournait court. Rentré chez lui, Siukola disait à sa femme avec un rire perfide :

– Putain alors, on le croirait pas, quand on se rappelle ce qu'il a fait autrefois ! Mais maintenant, monsieur a une belle maison, de l'argent à la banque, et le peuple tout-puissant, eh ben il a fait place

à d'autres maîtres et à d'autres créateurs. Pour un peu, je parierais qu'il est devenu croyant, ce diable.

Axel n'était pas croyant, mais il n'était pas non plus adversaire de la religion, d'autant plus qu'il voyait toute l'importance qu'elle revêtait pour Elina en ces temps difficiles. Un soir, alors qu'ils parlaient, avant d'aller se coucher, des garçons et de leur avenir, Elina dit :

– Rien que de penser qu'on vienne nous annoncer... J'en ai le sang qui se glace... Mais après, je me dis que tout ça, c'est dans les mains de Dieu. Nous ne devrions pas nous agripper si fort à cette vie terrestre... Il faudra mourir un jour, de toute façon.

Axel essaya de lui redonner espoir :

– Ça n'a pas besoin de se produire à tout prix. En fin de compte, il en reste toujours plus de vivants qu'il n'y en a qui sont tués.

Mais dans ses moments solitaires, c'était comme si Elina se préparait au coup du destin. Quand elle pensait à la mort possible de ses fils, elle voyait dans son esprit de façon très concrète le Ciel où ils se retrouveraient. Les images étaient constituées d'un mélange de vieux dessins bibliques et de souvenirs de belles journées d'été à Koskela. Elles étaient baignées de lumière et de fleurs. Elle se voyait pleurant sur la terre et les garçons qui la regardaient du Ciel en lui souriant et en se disant les uns aux autres :

– Quelle enfant, notre mère ! Qu'elle attende donc un peu, et elle pourra venir nous rejoindre.

Parfois, elle ressentait cette vision très fortement et s'en trouvait réconfortée, au point de sentir dans la gorge un tressaillement de bonheur.

Les lettres des garçons s'espaçaient. Griffonnées à la hâte, elles devenaient de plus en plus laconiques. Vilho annonça qu'il était devenu sergent et chef de section. Son père en éprouva une certaine joie, mais pour sa mère de telles choses n'avaient absolument aucune signification. En revanche, elle éprouva un grand soulagement le jour où Kaarina, de retour du village, raconta qu'elle y avait entendu dire que dans l'isthme de Carélie un ange s'était manifesté. Il était apparu dans le ciel, le visage tourné vers les Russes et les ailes étendues par-dessus le front finlandais.

Axel et Juhani étaient incrédules, mais Kaarina insista :

– On dit que des milliers l'ont vu... Il était resté visible pendant très longtemps... Une sorte de lumière émanait de lui, et il était très beau.

Axel ne voulut pas la contredire trop brutalement. Il ajouta simplement :

– Pourquoi pas ? Les gens affamés ont des visions... Pendant la révolte, quand les hommes étaient à bout, ils voyaient des buissons en fleurs et toute sorte d'autres trucs.

Elina lui dit presque sur un ton de reproche :

– Et pourquoi ce serait pas vrai, alors ? Qu'est-ce qui te permet de dire que c'est pas bien plus réel que ce qu'on voit tous les jours ?... Si on voit des anges seulement quand on est complètement à bout, c'est simplement parce qu'autrement on a pas besoin d'eux. Ils viendraient en cas de besoin, n'importe où et n'importe quand, si on savait les appeler. Mais comme on croit pas en Dieu, on les appelle seulement quand on a plus d'autres moyens.

Son enthousiasme et son sentiment de soulagement étaient si forts qu'elle s'était lancée dans un raisonnement dont elle n'était pas coutumière. Se rendant compte qu'elle avait bien parlé, elle fut toute joyeuse et encore plus convaincue de la justesse de ses dires. Axel, à qui cela n'avait pas échappé, lui dit :

– Mais oui, mais oui. Je ne veux pas chipoter... Et si c'est bel et bien comme ça, eh bien ça ferait pas de mal... Mais si les Français et les Anglais ne se décident pas bientôt à se la ramener, je ne sais pas comment ça va finir.

Axel espérait une aide des Alliés, et de nombreuses rumeurs circulaient à ce sujet. Quant à Elina, l'ange était une aide bien suffisante, si bien qu'elle dormit tout à fait paisiblement dès qu'elle se fut mise au lit.

VI

Comme il neigeait, le transport des troupes était parti de jour. Malgré le froid, quelques hommes dormaient appuyés les uns sur les autres sur la plateforme du camion.

Eero était affalé dans une demi-inconscience contre la cabine du camion. Les flocons de neige soulevés par le déplacement du

véhicule lui fouettaient l'une des joues, mais, à cause de la position dans laquelle il était assis, il lui était difficile de tourner la tête. Et il lui était impossible de changer de position, car le mitrailleur Ylöstalo, le neveu de l'Ylöstalo qui avait été exécuté lors de la révolte, dormait appuyé sur ses genoux. D'ailleurs sa joue, couverte d'engelures et de gerçures, était insensible. Eero s'était habitué à endurer le froid et toutes les fatigues avec une certaine apathie obtuse. Depuis le milieu du mois de février, les hommes n'avaient pas eu droit à un repos digne de ce nom. Ils avaient passé seulement deux nuits loin des tirs d'artillerie, à l'occasion de transferts sur d'autres fronts. Ces déplacements étaient fréquents, car depuis le début de l'offensive de février, ils faisaient partie des troupes de réserve de première ligne, qu'on ballottait de-ci de-là, parfois même dans un autre corps d'armée. Pourtant, ils s'estimaient chanceux. Malgré le froid et les bombardements aériens, pour la durée du transport ils étaient temporairement soulagés.

Cette fois, ils étaient en route vers le repos. Au début, ils avaient eu des difficultés à le croire, mais Rautajärvi avait confirmé la chose. Leur joie était pourtant une joie lasse et sans entrain et ils n'osaient guère vraiment penser au repos. Au cours des semaines, sans qu'ils s'en fussent rendu compte, leur esprit avait fabriqué un mécanisme de protection instinctif qui se manifestait par une sorte de léthargie, et ils redoutaient inconsciemment de voir ce mécanisme se briser.

C'était un état dans lequel on n'espérait plus rien, on n'attendait plus rien, pas même l'aide des alliés occidentaux. Et c'est dans cet état d'esprit qu'Eero se trouvait, affalé contre le bord du camion. Il aurait pu s'arranger pour mettre sa joue à l'abri de la brise, mais en réalité il n'avait pas l'énergie nécessaire pour le faire. Il continuerait d'endurer le froid, une seconde, puis une autre, car, pour lui, le temps se réduisait désormais à ces unités. Du coin de l'œil, il voyait défiler le bord de la route, mais il y attachait aussi peu d'importance qu'au temps. Ce qu'il y avait devant les yeux existait, ce qu'il ne voyait pas n'existait pas.

Il sortit de sa torpeur lorsqu'il se rendit compte que le camion ralentissait, pour s'arrêter finalement. Les autres camions qui le

précédaient étaient également arrêtés sur le bord de la route. On voyait des hommes s'affairer autour.

Eero savait qu'ils n'étaient pas encore arrivés à destination. Ils étaient entourés par la forêt, et vers l'avant on voyait un poteau indicateur. Ils devaient donc être à un croisement.

L'arrêt du camion avait fait se réveiller certains des hommes et, abrutis de sommeil, ils demandaient si on était arrivé.

L'instituteur descendit de la cabine et se dirigea vers l'avant, et d'autres officiers et sous-officiers, descendus des camions qui les suivaient, passèrent devant le leur. Certains des hommes descendirent du camion, à grand-peine, mais d'autres se mirent simplement debout et urinèrent par-dessus le bord.

Au bout d'un certain temps, les officiers et sous-officiers revinrent en groupe. Ils discutaient entre eux à voix basse. Rautajärvi s'arrêta à la hauteur de son camion. Il avait une barbe, et le visage noir de suie, comme tous les autres hommes. Ses yeux injectés de sang étaient profondément enfoncés dans leurs orbites, et ils jetaient des éclats étrangement dramatiques. Il avait de la fièvre, mais il n'avait pas été autorisé à se faire porter malade, car il était le seul officier de sa compagnie. La fièvre et le mal de gorge le faisaient souffrir depuis plusieurs jours, mais il avait pensé qu'il pourrait tenir jusqu'au repos.

Il était maintenant le seul officier de sa compagnie, si tant est qu'on pût parler de compagnie : celle-ci tenait entièrement dans ce camion. Vingt-six hommes. C'était tout l'effectif, réparti en deux sections, dirigées par deux sergents, des sergents de deuxième classe de réserve promus au grade supérieur. Depuis le début de la grande offensive russe, ils n'avaient pas reçu de renforts, et pourtant la compagnie était déjà en sous-effectif à ce moment-là. Le chef précédent, le sous-lieutenant Korri, avait été tué l'avant-veille, ou plutôt il s'était volatilisé, car un obus était tombé dans l'abri anti-éclats où il se trouvait.

L'instituteur semblait abattu. Il avait perdu tout son entrain d'autrefois et il était devenu aussi apathique que ses hommes. Comme eux, il s'était retiré dans le dernier recoin de l'existence. Il dit d'une voix douce :

– J'ai de mauvaises nouvelles. Nous ne pourrons pas aller au repos. Il faut que nous tournions au carrefour. Le voyage sera long. Essayez de tenir bon.

Quelqu'un rit amèrement :

– Je le savais d'avance.

Mais les autres restèrent silencieux. Ils ne firent aucun commentaire. Ils se contentèrent de reprendre place en demandant à leur voisin de se retourner ou de se pousser un peu.

Ylöstalo ne s'était pas réveillé et il continuait de dormir sur les genoux d'Eero. Celui-ci le souleva précautionneusement et se tourna pour pouvoir s'adosser, en s'efforçant de mettre sa tête à l'abri du vent entre le col et la capuche de sa cape. Il se recroquevilla du mieux qu'il put, ferma les yeux et refusa de penser. Lorsque le camion s'ébranla et se dirigea vers le croisement, il ne fit même pas l'effort de lire le panneau pour savoir dans quelle direction ils allaient. Au bout d'un moment, il sombra dans une sorte d'hébétude où la réalité se mêlait à des visions de rêve obscures. À certains moments, il se rendait compte qu'il était sur un camion qui roulait, mais à d'autres il s'imaginait ailleurs, dans un abri souterrain, sous une tente, dans un abri anti-éclats, et il parlait avec des camarades qui étaient déjà morts.

Comme les obus ne tombaient pas à proximité immédiate, ils n'y prêtaient pas grande attention. Ils avançaient en file espacée en contournant le bord d'un lac où poussaient des buissons d'aulnes. Au pied d'un de ces buissons se tenait agenouillé un homme dans une combinaison de camouflage blanche complètement noircie, qui semblait étrangement rembourrée, comme un ballot de sacs de toile de jute, car il portait plusieurs couches de vêtements.

– C'est par là-bas. Le chemin passe devant ces trois bouleaux. Mais attention à la mitrailleuse. Ils tirent de derrière la pointe de terre, là-bas.

Ylöstalo avait dormi durant tout le trajet. Ce n'est que lorsqu'ils furent arrivés à destination et qu'il se réveilla, engourdi et ankylosé, qu'on lui dit qu'ils n'iraient pas au repos. Au début, les mâchoires raidies par le froid, il avait demandé sans comprendre :

– Hh...hoi... Vuohalmi... C'est où ce merdier ?... On n'est pas... ouuaahh...

Il était tellement ankylosé qu'il fut même incapable de prononcer des jurons quand il eut enfin compris la situation. Maintenant, il avançait derrière Eero, mieux reposé et ayant plus dormi que les autres, si bien qu'il avait assez de forces pour mâchouiller un morceau de pain tout en marchant.

Ils devaient participer à une contre-offensive sur une île de la rivière Vuoksi, dont la moitié avait été prise par l'ennemi. L'île était une grande bande de terre située entre deux bras de la rivière et elle se trouvait à faible distance de la rive, mais sur la rive opposée un obusier russe était pointé sur le passage qui permettait de traverser la rivière gelée.

Rautajärvi pressa le pas légèrement en faisant un signe de la main aux hommes pour qu'ils l'imitent. Le chemin sur la glace contournait les trous faits par les obus. Au lieu de se dépêcher, les hommes se contentèrent de baisser la tête en fixant la trace du regard. Lorsqu'un obus de canon antichar passa en sifflant au-dessus de leurs têtes et explosa dans les taillis de la rive en face, ils marchèrent un peu plus vite, mais personne ne regarda sur les côtés. Le deuxième obus tomba sur la glace, près de la rive de l'île. Le troisième passa de nouveau par-dessus.

Eero se trouvait déjà à l'abri des fourrés clairsemés de l'île lorsqu'un quatrième obus explosa juste derrière lui. Il s'accroupit, et avança rapidement de deux pas, mais sans se retourner, lorsqu'il entendit derrière lui une voix dire faiblement :

– Koskela.

Il se retourna et vit Ylöstalo qui vacillait à genoux sur le sentier. La mitrailleuse légère se trouvait à terre à ses côtés et il essayait de se débarrasser de sa sacoche de cartouches, mais chaque fois qu'il tentait de passer le bras sous la bandoulière, il était obligé de prendre appui par terre. Eero revint vers lui, car l'homme qui le suivait se trouvait encore à quelque distance sur la glace. Il s'agenouilla à côté d'Ylöstalo et l'aida à se débarrasser de son sac. Ylöstalo tendit la main dans la direction de la mitrailleuse et lui dit :

– Prends ça, toi... Moi je m'arrête ici.

– Tu as été touché ?

Ylöstalo tomba face contre terre et sur son flanc Eero vit du sang dans les lambeaux de sa combinaison de camouflage blanche.

– Moi je reste là... je suis fatigué...

– Ho ! Prévenez à l'arrière... un infirmier, ici !

L'homme qui les suivait était maintenant parvenu jusqu'à la rive, et il cria pour appeler les brancardiers, appel que les hommes qui suivaient firent passer vers l'arrière. Ylöstalo, couché la joue dans la neige du sentier, dit d'une voix faible :

– Salut Koskela... Je suis crevé... je vais dormir... laissez-moi.

Puis il inspira profondément. Pour la dernière fois.

Eero prit la mitrailleuse légère et le chargeur et laissa son fusil à côté du corps d'Ylöstalo. Les obus recommencèrent à tomber autour d'eux sur la glace et la pointe de la presqu'île. Eero partit vers l'avant. Il se demanda un instant si Ylöstalo avait su qu'il allait mourir ou s'il voulait seulement dormir, mais il n'eut pas le temps d'approfondir la question. Il dit aux hommes de devant de prévenir Rautajärvi qu'Ylöstalo était mort. Au bout d'un moment, on lui transmit une question :

– Est-ce que quelqu'un a pris la mitrailleuse légère ?

– Dites-leur que oui.

Ils étaient allongés en ligne. Eero voyait devant lui une petite clairière, où poussaient de jeunes bouleaux et des buissons. L'ennemi ne se trouvait pas exactement sur le bord opposé, mais un peu plus loin dans la forêt, derrière une boulaie clairsemée. Partout alentour, le monde semblait résonner et exploser. Des obus volèrent par-dessus l'île en hurlant et éclatèrent à l'endroit précis où ils se trouvaient auparavant. Leur bruit couvrit la faible détonation de leurs mortiers et c'est à peine s'ils entendirent les douze explosions qui suivirent du côté ennemi. Ils ne virent que des tourbillons de neige gris mêlés de fumée qui se soulevaient, mais les détonations se perdirent dans le vacarme ambiant.

Eero vit à quelque distance sur sa droite le sergent Ilola, le chef de la section, lever la tête et sa large bouche s'entrouvrir, mais il n'entendit pas sa voix distinctement, à cause des explosions, des sifflements des obus et des tirs. Tous connaissaient cependant si bien

la manière dont Ilola donnait l'ordre d'attaquer qu'Eero devina ce qu'il avait dit sans même l'entendre :

– En chasse, les gars ! Mettez toute la gomme !

Eero ouvrit le feu et vida le chargeur de sa mitrailleuse légère Lahti-Saloranta. Il avait posé un chargeur plein à côté de lui, il le remplaça à la hâte par le vide et se mit à courir. En de nombreux endroits, la neige était tassée, car les combats pour la maîtrise de l'île duraient depuis plusieurs jours, mais, malgré cela, la marche était difficile et pénible. Ses vêtements épais retardaient sa course et il ressentait nettement la fatigue et la faiblesse de son corps. Quand les balles de l'ennemi commencèrent à siffler à ses oreilles, il s'accroupit, mais continua de courir en zigzaguant dans les anciennes traces. Arrivé au pied d'un petit bouleau au tronc gros comme son poignet, il se jeta à terre et commença à tirer. Il entendit à droite la voix d'Ilola qui pressait ses hommes vers l'avant. Dans la forêt de bouleaux nains qui poussaient alentour, on entendait claquer les balles explosives des Russes. Eero haletait et faisait de son mieux pour viser dans la direction d'où les tirs semblaient provenir, bien qu'il n'eût aucun contact visuel avec l'ennemi. Il jeta un coup d'œil vers la droite et vit Ilola avancer par petits bonds puis tomber dans la neige. Le temps d'un instant, la question lui traversa l'esprit : avait-il été tué ou s'était-il jeté volontairement dans la neige ? Il vida le chargeur de son arme en deux rafales et, l'ayant ôté, il se tourna sur le flanc pour en chercher un nouveau dans sa sacoche. À ce moment-là, il eut l'impression que quelqu'un venait de lui donner un violent coup de pied dans la colonne vertébrale. Tout son corps s'engourdit et il sentit dans sa tête une douleur et des vertiges. Il eut encore le temps de penser obscurément qu'il allait mourir, et à cette idée se mêla subrepticement un vague espoir d'être blessé. L'engourdissement gagna sa conscience et il ressentit un étrange sentiment de délivrance, comme une personne épuisée juste avant de s'endormir.

La conscience lui revint sous forme de flashes étranges, irréels. Il ne comprenait pas pourquoi il voyait devant lui des rameaux de bouleau déchiquetés et des douilles de balles. Sa confusion et son désarroi provoquèrent en lui un instant de panique. Ce n'est que lorsqu'il entendit un halètement et des chuchotements en

russe provenant de derrière lui qu'il comprit ce qui s'était passé. Il remarqua alors aussi que l'on tirait sans relâche autour de lui. Il fit un effort pour se relever, mais aucun muscle ne bougea. Son affolement s'accrut quand il sentit quelqu'un farfouiller dans son dos. Il vit apparaître par-dessus son bras le canon d'une mitrailleuse légère qu'il reconnut à son pare-feu comme étant la sienne. Ses oreilles résonnèrent quand l'arme se mit à tirer au-dessus de lui. Un Russe avait pris sa mitrailleuse légère et l'avait posée sur lui pour s'en servir.

Son esprit affolé, embrumé et obscurci se concentra sur une seule image. Sous son flanc, dans un étui accroché à sa ceinture, il y avait un petit pistolet F.N. Et il fallait absolument qu'il puisse arriver à le prendre. Sa main gauche était toute proche de la crosse, mais il dut faire un effort terrible avant de réussir à la bouger, car elle était revêtue d'une moufle de protection. Il réussit à l'en extirper, mais il dut tripoter longtemps l'étui de ses doigts gourds avant de pouvoir en ouvrir le bouton-pression. Sur ces entrefaites, la mitrailleuse légère avait cessé de tirer, car l'homme était en train de recharger. L'ennemi était si excité et si tendu qu'il ne remarqua pas le léger mouvement du corps étalé devant lui. Lorsqu'Eero eut réussi à prendre le pistolet dans sa main et à déverrouiller la sûreté, il rassembla toutes ses forces en un seul sursaut final et se dégagea de dessous le Russe. L'effort faillit lui faire perdre conscience, mais il vit devant lui le visage de l'homme et sa bouche, d'où s'échappa un cri incroyablement violent. Eero tira sauvagement, coup sur coup, le doigt crispé sur la détente comme par une crampe, de telle sorte qu'elle revenait à peine en position normale. Quand son arme cessa de tirer, il leva la main et, en proie à une panique inexplicable, avec son pistolet il se mit à frapper le Russe, qui était déjà mort. Il n'eut pas le temps de donner un deuxième coup, car il fut fauché par le fusil d'un autre Russe qui se trouvait à quatre mètres de là.

C'est ainsi qu'au pied d'un petit bouleau sur une île de la rivière Vuoksi mourut Eero Koskela.

Le lendemain matin, un escadron d'une section légère lança une nouvelle contre-offensive et, bien qu'il échouât à reprendre le contrôle de l'île, les corps d'Eero, du sergent Ilola et de six autres soldats purent être récupérés. Rautajärvi avait aussi été blessé, à la

jambe, et le reste de la compagnie s'était retiré sur ses positions. Ce fut le dernier combat de cette compagnie, car les quelques survivants furent dispersés et intégrés dans une autre.

Trois jours plus tard, Voitto fut tué sur le bord de la route qui va de Vyborg à Säkkijärvi. C'était une belle matinée claire de mars. Haut dans le bleu du ciel, on entendait le vrombissement des escadrilles de bombardiers. Derrière la forêt s'élevaient d'immenses colonnes de fumée : Vyborg était en flammes. Les hommes avançaient à skis en file indienne de part et d'autre de la route. L'homme qui le suivait lui demanda quelque chose, mais Voitto ne répondit pas. Il continua à skier, d'un air buté, avec une détermination étrange et farouche. C'est alors que surgit comme d'une cachette un chasseur isolé, un Polikarpov au nez court, qui tira une rafale le long de la route. On entendit des cris d'avertissement et les hommes se jetèrent à terre. Voitto entendit les cris et le hurlement du moteur qui approchait, mais, dans sa fatigue et son apathie, il ne se jeta pas au sol et se contenta de se mettre à genoux sur ses skis en rentrant légèrement les épaules.

La rafale s'approcha, le tua et continua son chemin, craquetant en une série de brefs coassements sur les branches des sapins qui bordaient la route.

VII

Le pasteur fut informé de la mort de Voitto avant que lui parvienne la nouvelle de celle d'Eero.

Il ne partit pas tout de suite pour porter son message. Il se rendit le matin au croisement du chemin où se trouvait le poste de ramassage de lait des Koskela, en espérant que ce serait Axel qui viendrait apporter le lait et non pas Juhani, car cela aurait été plus difficile à annoncer au garçon.

En voyant Axel approcher avec son traîneau sur le chemin plongé dans la pénombre matinale, il se mit à marcher nerveusement en long et en large près du poste de ramassage. Lorsqu'il dit « bonjour » à Axel, il fut incapable de garder le contrôle de sa voix, et celle-ci résonna avec un fort tremblement. Axel s'en rendit compte

et le pasteur n'eut pas le temps de finir qu'il avait déjà tout compris aux premiers mots qu'il dit.

– Je vous attendais... J'ai une terrible nouvelle à vous annoncer...

La voix d'Axel était rauque :

– Qui ?...

– Voitto... Je l'ai su hier... Mais je n'ai pas eu le courage de... Ça me fait tellement de peine pour votre femme... Si vous pouviez la préparer à cette idée... Je reviendrai plus tard... Il vaut mieux qu'elle l'apprenne de vous...

Axel ne répondit pas. Le pasteur l'entendit ahaner en serrant les dents : au lieu de monter les bidons par les marches comme d'habitude, il les souleva du traîneau avec une force terrifiante et les flanqua directement sur la plateforme. Une fois l'opération terminée, il resta un instant désemparé, puis il prit les guides dans ses mains, mais les relâcha. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il lâcha quelques bouts de phrases hachées :

– ... C'était son tour... eh oui... m'disais bien... On pouvait pas y couper... avec trois fils...

Le pasteur voulut dire quelque chose, mais il fut incapable de parler. Malgré la faible lumière, il voyait la douleur de son interlocuteur aux traits déformés de son visage et à ses mâchoires qui se serraient.

– J'aimerais pouvoir vous dire quelque chose... Mais qu'est-ce que je pourrais bien vous dire ?

– Oui... oui... Quand c'est fini... c'est fini...

Axel parlait d'un ton brusque, douloureux. Il était assis sur le rebord du traîneau. Le pasteur le vit détourner la tête et devina qu'il luttait contre les pleurs.

– C'est pas facile pour moi non plus, vous savez. Il y en a huit autres... Et parmi eux le père d'une famille nombreuse. Sept jeunes enfants... Et un grand dénuement... Vous connaissez Laine, de Hollonkulma, je crois ?

Le pasteur mentionna ce cas uniquement parce qu'il éprouvait le besoin de dire quelque chose, car il ne trouvait pas une seule parole à dire à Axel qui ne lui semblât creuse et insignifiante avant même qu'elle ne sorte de sa bouche.

Axel était toujours assis sur le rebord du traîneau, et au bout d'un moment il dit d'une voix faible et chevrotante :

– Moi, ça ira... mais à la maison, qu'est-ce que...

– Oui. C'est bien ce que je me dis moi aussi... Si je viens sans prévenir... elle devinera tout de suite... Vous saurez mieux jauger son état d'esprit... la préparer...

Axel se leva.

– Bon... il va bien falloir y aller...

Il fit faire demi-tour à son cheval et se mit en route. Le pasteur promit de venir une heure plus tard et, lorsqu'Axel fut reparti, il se dépêcha de regagner le presbytère. Elina vit à l'expression et au comportement de son mari que quelque chose n'allait pas comme d'habitude. Ils étaient tous dans la cuisine lorsqu'Axel rentra. Il fit de son mieux pour détourner le regard lorsqu'il accrocha sa toque et ses moufles au clou et, quand Elina lui demanda s'il avait donné de l'herbe aux moutons, il répondit par un seul mot. Malgré cela, Elina remarqua la raideur qu'il y avait dans sa voix et elle l'observa de plus près :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien...

Mais il fut obligé de regarder Elina dans les yeux et, dans son regard, elle vit tout. Comme elle redoutait et imaginait ce moment depuis des mois, elle n'eut aucune peine à comprendre :

– Mon Dieu... Non!... les garçons...

Axel s'assit sur le banc et il inclina la tête. Avec de grandes difficultés, un seul mot sortit de sa bouche :

– Voitto.

Elina se tenait à côté de la table, le panier à pain dans la main. Le panier redescendit lentement par à-coups vers la surface de la table tandis qu'Elina cherchait un siège du regard. Parvenue jusqu'au banc, elle s'effondra sur elle-même, son buste se penchant progressivement en avant au rythme de ses sanglots étouffés. La bouche de Juhani se tordit et il alla vers la porte, presque en courant, et sortit de la pièce pour éviter que les autres ne le voient pleurer. Kaarina se précipita auprès d'Elina. Son émotion lui fit oublier sa réserve et sa pudeur habituelles et elle serra les bras autour d'elle en répétant d'un ton apeuré :

– M'man... M'man... ne pleurez pas...

En réalité, c'est elle qui voulait chercher réconfort auprès de sa mère, mais, bouleversée par ses sanglots saccadés, elle voulut l'embrasser comme pour la protéger, et finit par éclater en sanglots elle aussi. Axel alla vers Elina et lui demanda d'aller s'étendre dans son lit dans la chambre. Elina se leva et se laissa emmener, les jambes traînant sur le sol comme celles d'un automate. Quand elle se fut couchée sur le lit, elle réussit à dire enfin :

– Mon pauvre enfant... tout en sang...

Juhani était sorti et s'était précipité côté nouveau en pleurant. Grand-mère devina aussitôt ce qui s'était passé. C'est pourquoi elle demanda simplement qui des garçons était mort. Quand Juhani lui répondit, elle tendit la main vers le bas de son tablier, s'essuya les yeux et dit :

– Ah bon.

Puis elle se leva en soupirant et se rendit côté ancien. Juhani resta dans la cour à marcher en long et en large, en chandail et tête nue.

Lorsqu'Alma entra dans la chambre, Kaarina bondit à sa rencontre avec une expression de joie, comme si elle avait trouvé refuge chez grand-mère. Alma s'assit sur le bord du lit et dit en se balançant et en tapotant les épaules d'Elina :

– Pauvre enfant... pauvre enfant... Mais essaye de... Il n'y a encore jamais eu de nuit sans aube...

Elina pleurait sans répondre, le corps secoué de sanglots.

Par instants, elle se calmait, mais cela lui faisait reprendre plus clairement conscience de ce qui s'était passé et elle se remettait à pleurer. Les autres firent de leur mieux pour lui parler et la calmer, mais le sens de leurs paroles lui échappait. Lorsque le pasteur arriva, on le laissa seul avec elle dans la chambre. Elle se redressa et s'assit sur le bord du lit. Le pasteur serra les mains d'Elina dans ses mains veinées de vieil homme :

– Courage... Dieu vous aidera... comme avant...

Elina était incapable de parler. Elle ne cessait de pleurer. Le pasteur lui parla d'une voix apaisante et persuasive, avec une sincérité plus véritable que ses consolations habituelles. Sa très longue fréquentation de la famille Koskela rendait pour lui ce cas plus pénible

qu'à l'accoutumée, et il ne pouvait s'empêcher de vivre ce drame de toute son âme. Il fit tout son possible pour éloigner d'Elina cette vision d'horreur qu'il devinait en elle en l'entendant répéter sans cesse :

–...Tout en sang... tout en sang...

Le pasteur lui demanda de ne plus y penser :

– Souvenez-vous de lui comme il était quand il était petit et que vous le mettiez au lit... C'est comme ça qu'il est maintenant... Il n'est plus dans ce corps... Il est dans un monde meilleur... Il se sent bien maintenant, comme quand vous étiez près de lui pour l'endormir.

Le pasteur avait su choisir les mots pour calmer Elina. Bien que l'évocation de l'enfance de Voitto l'ait fait pleurer encore davantage, elle éloigna d'elle cette vision du corps ensanglanté de son garçon qui la tourmentait. Le pasteur lui-même parlait avec difficulté et devait refouler ses pleurs, mais, sachant que cela ne ferait qu'aggraver la situation, il faisait tout son possible pour rester calme et serein.

Peu à peu, ses paroles ramenèrent Elina à la réalité. Elle commença à écouter ce qu'il disait, et lorsqu'au bout d'une demi-heure ils revinrent dans la pièce commune, elle était déjà en mesure de parler avec les autres de façon presque normale.

Le pasteur parla ensuite des autres tués. Les Koskela en connaissaient certains et, comme la conversation se détournait de son propre chagrin, Elina se sentit moins accablée. Mais par moments sa tête s'affaissait soudain et était secouée au rythme de ses sanglots, jusqu'à ce que les autres réussissent à la faire penser à autre chose et à se joindre de nouveau à la conversation.

En partant, le pasteur promit de repasser. La famille fit de son mieux pour effectuer les travaux quotidiens, mais souvent la main s'arrêtait en plein mouvement, ne sachant que faire. Quel outil fallait-il donc prendre ?

Alma resta toute la journée côté ancien. Les crises de désespoir d'Elina se répétèrent à intervalles réguliers, tout en devenant de moins en moins violentes à chaque fois.

La soirée pesante mit longtemps à passer. Kaarina avait allumé la lumière dans toutes les pièces, comme pour chasser la désolation ambiante. Juhani ouvrit le poste à l'heure des informations. Elles

n'avaient pas encore commencé et la radio passait une chanson. Il y avait dans la voix du chanteur une joie forcée, comme une voix de fausset qui voulait convaincre les autres et soi-même qu'elle était drôle :

Bien au chaud dans leur abri résistant,
Qui supporterait le poids d'un éléphant,
Nos soldats comme dans une garçonnière,
Se la coulent douce, j'te dis pas Mémère...

– Ferme ça !

Ce n'est que lorsque les autres allèrent se coucher qu'Alma retourna côté nouveau. Elle traversa la cour lentement par le sentier tassé dans la neige, les mains sous le tablier. Dans trois directions différentes, on voyait le rougeoiement des incendies. Alma savait que l'un d'eux venait de Tampere, car parfois, quand le temps était propice, on voyait de là-bas le reflet des lumières de la ville.

– Mon Dieu... les pauvres gens... Et ma maison qu'est toute froide maintenant.

Heureusement, il fallait s'occuper du bétail, préparer les repas, faire le ménage dans la pièce commune. Chacun à sa manière s'efforçait de jeter des ponts surmontant la douleur. Alma et Elina chantaient des cantiques, et Kaarina se joignait souvent à elles. Juhani allait pleurer quelque part dehors, derrière un des bâtiments, et Axel ne cessait de ressasser les mêmes pensées :

– Je m'y attendais. Pas moyen d'y échapper. Quand y en a trois à la fois.

On eût dit qu'il trouvait un certain réconfort à penser au caractère inéluctable de cette perte. Lorsqu'il allait au village et rencontrait des gens, il répétait à ceux qui lui présentaient leurs condoléances :

– Quand y en a trois à la fois... Pas moyen d'y échapper.

Ils envoyèrent des lettres à Vilho et à Eero, accompagnées d'un certificat attestant que Voitto était mort au champ d'honneur, avec lequel ils pourraient demander une permission pour assister à l'enterrement de leur frère. C'est Kaarina qui rédigea les lettres, car sa mère n'avait pas la force de le faire.

Elina voulut aller voir le corps de Voitto à la gare. Axel hésitait et tenta de l'en dissuader, mais il finit par accepter. Peut-être valait-il

mieux ainsi, plutôt que lors de la cérémonie à l'église. Ils partirent dans leur voiture à cheval et, en cours de route, Axel s'efforça de préparer Elina mentalement :

– On ne sait jamais où il a été touché... Mais c'est vrai qu'ils ouvrent pas les cercueils si les blessures sont trop graves.

De nombreux cercueils étaient alignés dans le hangar de marchandises de la gare. Il y avait là deux employés des chemins de fer et des lottas, qui préparaient les corps avant que ceux-ci soient montrés aux proches. Axel dit son nom et une des lottas dit :

– Koskela ? Oui, ils sont là.

– Comment ça ?... Un, qu'il devait y avoir...

– Non, il y a bien deux Koskela...

Les yeux de la lotta s'écarquillèrent d'étonnement quand elle vit l'expression d'Axel, mais elle n'eut pas la présence d'esprit de se taire :

– Deux Koskela, de Pentinkulma. Voitto et Eero. L'un est arrivé aujourd'hui, l'autre hier.

Une étrange expression ahurie éclaira le visage d'Elina, comme quand quelqu'un se trouve pris de court après une question et répond en souriant bêtement. Sa conscience refusa d'enregistrer ce qu'elle venait d'entendre et elle tomba évanouie dans les bras d'Axel.

Un des employés de la gare rentra chez lui en courant pour chercher du camphre, mais, au moment où il revint, Elina avait repris ses esprits. Deux des lottas prirent peur en voyant son air hagard et s'éloignèrent.

Celles qui étaient restées sur place pleuraient et les employés de la gare promirent de faire venir un médecin. Axel, qui tenait Elina dans ses bras, dit :

– ... Si on allait regarder les garçons... si on allait les regarder...

Il fit un signe de tête aux lottas, qui ouvrirent les cercueils. Axel avait proposé cela uniquement dans l'intention de ramener Elina à la réalité, mais le fait de voir les cercueils eut un effet bénéfique, car elle retrouva sa lucidité. Quand elle aperçut les corps de ses fils, elle s'approcha des cercueils en pleurant. Elle leur toucha le visage à tour de rôle, en répétant leur nom et en leur baisant le front.

On était le 13 mars. Sur le chemin du retour, Axel et Elina apprirent des gens du bourg que la paix avait été signée. Des attroupements s'étaient formés et les gens discutaient de la nouvelle. Ils échangeaient quelques paroles, d'un air apathique, sombre, et certaines femmes pleuraient.

Les gens n'avaient pas encore d'informations précises sur les conditions de la paix. On savait seulement que la Carélie serait perdue, avec Vyborg. Pendant le trajet, Axel tenta d'arracher Elina à ses pensées douloureuses en parlant de la paix, mais elle restait adossée au dossier du traîneau, prostrée, ne comprenant même pas de quoi Axel parlait.

Le 13 mars était une belle journée ensoleillée. La pièce commune de Koskela était baignée d'une lumière printanière qui faisait briller les flancs chaulés du four à pain et les couleurs des tapis. Mais les habitants de la maison restaient assis ou vaquaient à leurs occupations silencieusement, chacun plongé dans sa douleur. D'une certaine manière, la nouvelle de la mort d'Eero avait rendu le chagrin plus facile à supporter, car il l'avait accru au point de lui conférer une grandeur tragique.

Lorsqu'ils apprirent à la radio la nouvelle de la signature de la paix et les conditions de celle-ci, ils échangèrent quelques paroles insignifiantes et lasses. Quelqu'un demanda des précisions sur ce qu'avait dit le ministre, car son esprit distrait par la peine n'avait pas réellement enregistré les paroles.

Au domaine seigneurial, au presbytère et dans les grandes propriétés, les drapeaux, munis d'un ruban noir, furent mis en berne. Mais chez les Koskela, la lumière resta allumée toute la nuit. L'incident de la gare avait effrayé Axel au point qu'il n'osa pas dormir, bien qu'Elina sombrât par moments dans une torpeur entrecoupée de paroles incohérentes et plaintives. Juhani et Kaarina veillèrent eux aussi toute la nuit dans la pièce commune. Alma, en revanche, était chez elle et dormait.

Elle se réveilla pourtant à plusieurs reprises et sortit sur l'escalier pour écouter si des bruits venaient du bâtiment principal. N'entendant rien, elle soupirait et rentrait, mais avant cela elle regardait le ciel où, dans la faible lueur de la nuit de printemps, brillaient les étoiles.

Chapitre IX

I

Les Koskela ne furent guère affectés par l'agitation provoquée par la signature et les conditions de la paix. La mort de leurs fils et l'enterrement occupaient tellement les esprits de toute la famille qu'ils n'avaient plus l'énergie nécessaire pour s'intéresser à autre chose. En revanche, les habitants du village étaient en effervescence. On racontait que même la dame du domaine seigneurial avait pleuré et répété :

– Rien ne sert de pleurer sur le lait renversé... ou comment est-ce donc ?... Pleurer sur le lait ne sert à rien...

Le pasteur avait parlé de la paix avec les villageois en soupirant, le cœur lourd, tout en ajoutant d'un ton un peu plus gai que son fils avait été décoré de la croix de la liberté de première classe.

Elias, fidèle à ses habitudes, poussait sa bicyclette sur les chemins défoncés par le dégel et disait aux gens :

– C'est comme ça que va le monde. Moi aussi j'ai perdu une partie de Kankaanpää. Heureusement quand même que cette route a tenu bon.

Aune avait reçu pour Valtou la croix du combattant et elle alla la montrer à tous les villageois. À ce moment-là, il y avait déjà eu tellement de morts à la guerre qu'on ne lui prêta plus la même attention qu'au début, mais, comme elle touchait maintenant une pension pour la mort de son fils, en ce qui la concernait, son niveau de vie s'était amélioré de façon durable. Elle alla également chez Koskela pour montrer sa médaille et pleurer Valtou, maintenant qu'elle pouvait trouver en Elina une compagne d'infortune et se sentir l'égale de cette femme, qui était tout de même la maîtresse d'une ferme et jouissait d'une considération plus importante que la normale.

Les funérailles des héros de la guerre se déroulèrent cette fois un dimanche en plein jour, puisqu'on n'avait plus à redouter d'attaque aérienne. Elina parvint à supporter l'épreuve de l'enterrement sans trop de difficulté. Cependant, lorsque retentirent les salves tirées à la mémoire des morts, elle les ressentit dans tout son corps, comme

si elle avait été touchée par les balles. Voitto et Eero furent enterrés côte à côte et, tandis que la terre résonnait sur leurs cercueils, elle chuchota leur nom à tour de rôle.

La chorale chanta et on entendit par-dessus les autres la voix suraiguë de la postière :

Ô toi ma chère Finlande...

Vilho ne put pas venir à temps pour assister à l'enterrement. Il ne rentra que plus tard, un soir. Personne ne l'avait vu venir dans la cour et tous furent surpris lorsqu'il ouvrit la porte.

– Le bonjour de la guerre.

L'émotion d'Elina était si forte qu'elle ne put s'empêcher de prendre son fils dans ses bras. Celui-ci, légèrement confus, lui tapota l'épaule. Axel dit d'une voix chevrotante :

– Toi au moins t'es revenu.

– Oui. Et bientôt je repartirai.

Vilho était en route pour l'école d'officiers de Kankaanpää, dans l'ouest du pays, et à cette occasion il s'était vu accorder quelques jours de permission. Il ôta sa cape et l'accrocha au clou. Kaarina et Juhani étaient un peu intimidés car ils n'osaient manifester ouvertement leur joie de revoir leur frère. Quand ils eurent tous salué Vilho, il y eut un moment de vide pendant lequel ils ne surent quoi dire. Personne ne trouvait de sujet pour entamer la conversation. Finalement, Axel dit :

– T'as pas pu venir à l'enterrement.

– Non. J'ai eu la lettre si tard. On était en déplacement et sans doute que la poste ne fonctionnait pas bien.

Vilho regarda par terre et demanda ensuite d'une voix douce :

– Est-ce qu'on sait comment ils sont morts ?

– Pour Voitto, on ne sait rien. Eero, quelqu'un a écrit que son corps était resté un moment du côté des Russes, mais qu'on avait réussi à le récupérer.

– Ah...

Puis ils parlèrent d'autre chose, car personne n'avait envie d'évoquer les deux frères. Ils demandèrent à Vilho tout ce qu'il avait fait et quels étaient ses projets, mais celui-ci répondit de façon laconique et à contrecœur :

– J'sais pas. Y a sans doute un grand manque d'officiers et c'est pour ça qu'ils prennent aussi des gens comme nous.

– T'avais pas écrit que t'étais même chef de section à un moment ?

– J'ai même commandé une compagnie... Enfin, si on peut appeler ça une compagnie. Quelques morts-vivants et pas un seul officier... Après, il y en a eu de nouveau...

– Vous étiez donc tellement au bout du rouleau qu'il y avait plus rien à faire ?

Vilho pesa ses mots un instant avant de dire :

– Y en a qui disent qu'on aurait pu continuer. Mais moi je dirais qu'on avait plus aucune possibilité... Évidemment, je vois tout ça de ma petite perspective... En fonction ce que j'ai vu moi-même.

Les questions cessèrent lorsque les autres se rendirent compte que Vilho n'avait pas envie d'en dire plus. On voyait que s'était produit en lui un changement notable. Il avait toujours été calme et réservé, mais maintenant son flegme avait quelque chose d'oppressant. Il se leva, alla à la fenêtre et regarda au dehors, puis il retourna se rasseoir.

Elina fit son lit à Vilho dans la chambre d'hôte. Lorsque tout le monde fut allé se coucher, elle alla le voir et lui demanda d'un air emprunté :

– Tu veux un deuxième oreiller ?

– Non, merci. Celui-là suffit.

– Ah...

Après un moment d'hésitation, au lieu de sortir, elle s'assit sur le bord du lit. À coup de phrases hésitantes, désordonnées, ils parlèrent un moment de la formation d'officier que Vilho allait suivre et de son éventuel retour dans le civil, puis Elina dit :

– Si seulement tu pouvais rentrer bientôt... Tout est si vide, maintenant...

En disant ces mots, elle trouva enfin la force de s'ouvrir de ses sentiments :

– Quand ils ont dit qu'il y avait deux cercueils, je me suis évanouie... Pendant un moment, je ne savais plus où j'étais, j'avais vraiment l'impression que j'allais mourir... Et ça me reprend parfois

quand je revois tout ça en pensée. Mais alors je me dis chaque fois qu'ils sont dans un monde meilleur que moi ici-bas...

Vilho écouta en silence et lorsque mère eut fini de parler, il dit :

– Oui.

– Je me suis souvent dit qu'ils ont certainement dû se souvenir de Dieu au milieu de toute cette horreur... Et toi, est-ce que tu as pensé à...

Vilho se retourna légèrement et dit :

– Oui, parfois... j'ai... Au début...

Ayant deviné les pensées de sa mère, il poursuivit :

– De ce côté-là, je suis en règle... J'ai appris à tout prendre comme ça vient... Quand on avait un moment pour dormir, je dormais, et si à cet instant précis il y avait rien à craindre, je pensais à rien... Y en avait beaucoup qui se mettaient les nerfs en compote à force d'attendre continuellement un nouveau pilonnage d'artillerie ou une nouvelle offensive...

Mère continua de parler des garçons, et sa voix se brisait sans cesse. Vilho l'écouta, en disant un mot ou un autre. Au moment de sortir de la pièce, elle demanda encore une fois quelque chose au sujet de l'oreiller. Revenant à la réalité après cet instant d'intimité, ils parlèrent d'un ton encore plus calme et plus neutre que d'habitude. Mais en retournant dans la chambre du vestibule, Elina sentit son cœur se gonfler de joie et son esprit s'alléger.

La visite de Vilho fit ressentir encore plus cruellement aux autres l'absence de ses frères, mais en même temps elle les détourna de leur chagrin, car c'est lui maintenant qui était au centre de l'attention de la famille. Malgré l'ambiance douloureuse, tous étaient pour ainsi dire joyeux, même au sujet de son départ prochain pour l'école d'officiers. Alma, pour qui les officiers avaient toujours représenté quelque chose de particulièrement respectable, car dans sa jeunesse seuls certains fils de nobles embrassaient cette carrière, contempla le jeune homme qui allait et venait dans la pièce et dit :

– Alors comme ça tu vas devenir un monsieur.

Vilho sourit avec amusement aux paroles admiratives de sa grand-mère et répondit par une plaisanterie. Personnellement, cette idée ne lui plaisait pas autant qu'à elle, car la perspective des séances d'exercices militaires qui l'attendaient ne l'enchantait

guère. Parfois, il se promenait dehors, perdu dans ses pensées, et répondait machinalement aux questions qu'on lui posait. Il alla aussi au village, mais n'entra chez personne pour dire bonjour. À la ferme de Kivivuori, il resta debout un moment dans la cour déserte à contempler la maison sans vie.

Il s'était réjoui de sa permission et de son retour auprès des siens mais, lorsqu'il se promenait dans le village et qu'il rencontrait des gens, il sentait fortement à quel point ce monde lui paraissait étriqué. Être avec son père, sa mère, son frère et sa sœur était la seule chose qui lui paraissait avoir de l'importance. Mais le village, sa vie et ses habitants s'étaient en quelque sorte affadis. Quand il se tenait au croisement de la route, il avait le sentiment qu'il lui serait difficile de reprendre sa vie antérieure. Le fait d'entrer à l'école d'officiers ne lui déplaisait pas réellement, même si cela signifiait qu'il ne serait pas libéré en même temps que les autres réservistes et qu'il devrait servir dans l'armée plus longtemps.

Quand il se promenait dans le village, un désir presque inconscient le tenaillait, et un jour ce désir se réalisa. Kirsti, la fille aînée de Village-Benoît, revenait du bourg en poussant sa bicyclette. Elle s'arrêta et engagea la conversation, en demandant à Vilho comment il avait vécu la guerre et en déplorant la mort de ses frères.

Kirsti était une jeune fille d'une vingtaine d'années, pas vraiment belle, mais rayonnant la santé et bien formée. Et, chez une jeune femme de cet âge, la santé peut tenir lieu de beauté. Debout à côté de sa bicyclette, elle frottait les mains sur les poignées du guidon en parlant du ton digne et réservé qui sied à une fille de grand propriétaire.

Lorsqu'il la vit venir à sa rencontre, Vilho eut un léger sentiment d'embarras, mais il passa bien vite. Il avait un jour dansé avec elle à la maison de la garde civique, ce qui demandait une certaine audace de la part du fils d'un métayer affranchi, car Kirsti descendait d'une vieille famille. Danser avec elle n'avait pas été un événement très significatif, mais un jour ils avaient joué ensemble à descendre la colline de Mäinpää en chaise-luge, ce qui était tout autre chose, car c'était remettre en question la hiérarchie sociale du village.

Cette audace n'avait pas échappé aux villageois, et des rumeurs étaient parvenues aux oreilles des familles respectives. Les gens

de Village-Benoît n'étaient pas du genre à mettre en avant leur position de propriétaire terrien, mais entre les contacts de la vie quotidienne avec les gens et le fait de fréquenter la fille aînée de la maison, il y avait un monde. Les Benoît n'étaient pas de la même caste que les gens ordinaires. L'histoire de la famille était inscrite dans des motifs de tapisseries murales qui lui étaient propres.

La position de Vilho était restée on ne peut plus vague. Il avait éprouvé un certain intérêt pour la jeune fille, mais, précisément à cause de cette culture de tapisseries murales propre à la famille, il avait été incapable de prendre position, même vis-à-vis de lui-même.

Ils restèrent ainsi à bavarder au croisement pendant près d'une demi-heure. Et, pendant cette demi-heure, tout ce que Vilho avait pu ressentir un jour à l'égard de Kirsti s'évanouit. Il voyait devant lui une jeune femme extrêmement ordinaire, dont la conversation et les idées étaient très simples et très banales, et ni la dignité ni la réserve propres à son rang social ne parvenaient à les rendre plus intéressantes. Vilho était incapable de se figurer la chose clairement. Il sentait simplement que Kirsti lui était totalement indifférente. En revanche, il remarqua que, de son côté, elle aurait volontiers poursuivi la conversation, surtout lorsqu'elle apprit qu'il allait entrer à l'école d'officiers. Mais les réponses de Vilho se firent de plus en plus distraites et indifférentes et, pour finir, il tendit la main et prit brusquement congé.

En rentrant chez lui, il repensa à leur rencontre. Il ressentait malgré tout une légère déception mêlée de tristesse. Pourquoi Kirsti lui avait-elle maintenant paru si ordinaire ? Pourquoi tout lui semblait-il si petit et si insignifiant ?

Vilho se dit que son intérêt pour la jeune fille avait peut-être été dû précisément à cette culture de tapisseries murales, à la nouveauté et au mystère qui s'y attachaient à ses yeux. Mais son âme de villageois lui avait été arrachée dans l'enfer des forêts de Lemetti et de Koirinoja. Il ne pouvait tout simplement plus regarder quelqu'un d'en bas. Quelle importance les valeurs de ces gens pouvaient-elles avoir ? Sur le front, il avait vu tomber de la même manière les maîtres et les ouvriers et, dans leurs yeux, la même terreur et la même détresse.

Quand il repartit à la fin de sa permission, il était en fait satisfait et joyeux. La seule chose qui le peinait était de devoir quitter ses proches.

II

Les cessions territoriales imposées par le traité de paix avaient jeté en Finlande des flots de réfugiés évacués de leurs anciennes terres. Il en vint également à Pentinkulma, et une famille fut installée à Kivivuori. Toutes les affaires qui s'y trouvaient furent transportées chez les Koskela pour faire place aux nouveaux arrivants, mais ils n'eurent pas à leur céder de terres, car elles furent réquisitionnées sur le domaine seigneurial.

Rautajärvi retourna à la vie civile au sortir de l'hôpital militaire et il entreprit aussitôt d'œuvrer en faveur de la réconciliation nationale, malgré le fait qu'il boitait encore à cause de sa blessure à la jambe. Il alla voir les familles de tous les hommes de sa section qui étaient tombés sur le front, et il vint aussi chez les Koskela.

– Au nom de mes compagnons d'armes, je suis venu vous présenter mes condoléances.

Les mots « compagnon d'armes » et « frère d'armes » revenaient souvent dans sa conversation et ses discours. Il prit part à l'action engagée pour lever l'interdit sur la tombe des fusillés de la révolte. Le pasteur était également favorable à cette décision, bien que certains propriétaires et personnages influents du bourg y fussent opposés, car ils considéraient cette mesure dangereuse. Il aurait mieux valu, disaient-ils, oublier toute l'affaire, de part et d'autre. En réalité, ils voulaient simplement oublier la part qu'ils y avaient prise personnellement.

La tombe fut restaurée. La vieille palissade de planches vermoulues fut démolie, la terre fut nettoyée des épilobes et des pousses de sapin qui l'envahissaient et on forma un tertre, qui fut entouré de pierres. Une organisation communale s'occupa d'acheter une pierre commémorative, qui fut dévoilée lors d'une cérémonie. On demanda aux proches encore vivants des rebelles exécutés s'ils souhaitaient que la tombe soit bénie et la plupart répondit oui. Des Koskela, seule Alma prit part à la cérémonie, Axel resta à la maison.

Juhani amena Alma en voiture à cheval. Une foule nombreuse s'était rassemblée près de la tombe, et les drapeaux de l'association ouvrière formaient une garde d'honneur. Le pasteur bénit la tombe et sa voix tremblait lorsqu'il dit :

– Vous, nos quatre-vingts frères et sœurs dont nous ne connaissons même pas tous les noms, vous êtes les victimes de l'histoire tragique de notre peuple. Mais notre Seigneur connaît chacun d'entre vous et vous appellera chez Lui au dernier jour...

Alma essuya des larmes. Elle ne pensait pas à la signification politique de la cérémonie. Tout ce qu'elle ressentait, c'était le soulagement de savoir que ses fils reposaient maintenant en terre bénie. Yanne prononça le discours de dévoilement de la pierre commémorative. Le ton était celui de la conciliation, mais un air distrait et absent apparut sur le visage des propriétaires qui assistaient à la cérémonie lorsqu'à un moment il dit :

–... La vie continue. Les morts et la souffrance s'oublieront. Mais à la condition que l'on cesse de danser sur ces tombes, comme cela a été le cas pendant vingt ans. S'il est vrai qu'un rebelle est un criminel, il n'en reste pas moins un être humain, qui a des proches, et, à ceux-ci, son souvenir est cher. Nous ne pouvons pas réclamer d'une mère qu'elle maudisse son fils parce qu'il a participé à une révolte, car les sentiments d'une mère sont plus forts que la société et ses lois. La loi finlandaise interdit d'ailleurs d'insulter un criminel pour des crimes pour lesquels il a été condamné et a purgé sa peine. Les hommes et femmes enterrés ici les ont expiés, et pour cette raison nous pouvons les délivrer de leur bannissement. Nos généraux eux-mêmes ont acquis une gloire toute fraîche, qui n'a plus besoin d'être dorée encore par la persécution et le dénigrement de ces tombes. Si je dis cela, c'est pour que nous ne prenions pas ces choses à la légère. Car bien que le danger commun ait suscité un puissant sentiment de concorde et d'unité, il nous faudra bien retrouver le quotidien.

Le voile fut ôté de la pierre et les gens déchiffrèrent l'inscription :

« Honneur à ceux qui sont morts pour la liberté, la fraternité et l'égalité. »

De nombreuses couronnes furent déposées. Rautajärvi et le fils Hautala en déposèrent une au nom de la garde civique. Sur le ruban figurait cette inscription :

« À la mémoire de ceux qui ont été opprimés pour leurs convictions. »

En bordure de la foule, une vieille femme dit à une autre, d'un air lugubre :

– Nous on aurait été tout aussi contents avec un peu moins d'oppression.

Les petits garçons allèrent voir le lieu où les condamnés avaient été fusillés et examinèrent les branches des arbres abîmées, où les marques des balles s'étaient recouvertes d'un bourrelet de résine. Les proches des personnes enterrées dans la tombe déposèrent des fleurs et des couronnes en leur nom personnel. Alma, comme les autres, alla poser son bouquet au pied de la pierre commémorative. Yanne déposa une couronne au nom de la commune ainsi qu'une couronne à titre personnel à la mémoire de Halme, qui n'avait pas de famille dans la localité ni ailleurs. Il était orphelin et personne ne se souvenait plus d'où il était originaire.

De retour chez elle, Alma allait répétant, d'un ton de contentement :

– Maintenant, au moins, ils sont enterrés en terre consacrée.

Mais les Koskela avaient en tête d'autres tombes, plus fraîches celle-là. Elina reçut pour chacun de ses deux fils la croix du combattant, et elles furent placées sur le dessus de la commode, à côté de la médaille de défricheur de Youssi et de la cuillère d'argent que Vilho avait reçue comme prix pour la compétition de ski.

Les soldats furent démobilisés, mais Vilho ne rentra pas. Les jeunes classes d'âge étaient appelées au service militaire et les officiers et sous-officiers de réserve maintenus sous les drapeaux le temps que l'armée se réorganise. Puis vint une lettre de Vilho, dans laquelle il disait qu'on lui avait demandé de rester en service en qualité de sous-lieutenant de carrière à titre extraordinaire, et il avait pensé accepter, mais il voulait savoir ce que père en pensait. Elina trouvait étrange que Vilho ne veuille pas revenir enfin à la maison, au point d'en être proprement offensée, et Axel écrivit, pour la première fois, une lettre à son fils.

Mon cher fils,

Ta lettre m'a beaucoup étonné. Mère a tellement attendu ton retour, et nous autres aussi. Et ce n'est pas le travail qui manque, non plus. Je n'ai jamais voulu vous dicter votre conduite, parce que je pense que des adultes décident eux-mêmes de leurs propres affaires. Mais je ne comprends pas ta décision, vu que les garçons ne sont plus là et que la ferme te reviendra, et celle de Kivivuori ira à Juhani. Évidemment, je ne peux pas payer un salaire compétitif par rapport à celui de l'armée, mais je ne serai plus très longtemps en état de m'occuper de la ferme, si bien que tu en seras bientôt le maître.

Je ne comprends pas cette histoire. Autant que je sache, je ne vous ai pas traités de telle façon que tu doives te sentir obligé de quitter le foyer familial. Tu feras comme tu voudras, mais pense à mère, qui a tellement attendu. Réfléchis encore une fois avant de te décider.

Ton père

Au bout d'un certain temps, Vilho répondit. Il avait décidé d'accepter la proposition, non pas pour le salaire, mais à cause de la situation. Il n'avait nullement l'intention de rester éternellement dans l'armée, seulement aussi longtemps qu'il le faudrait pour que le monde soit définitivement en paix. Tout était encore incertain, même en ce qui concernait la Finlande, et il voulait attendre que les choses rentrent dans l'ordre, en servant dans l'armée. Père pourrait très bien engager de l'aide extérieure et cela ne lui coûterait sans doute pas plus que ce que lui-même consommerait.

D'une certaine façon, les explications de Vilho sonnaient creux, et Elina était découragée. Elle avait le sentiment que son fils n'attachait aucune importance à elle ni à sa maison, et qu'il voulait couper les ponts avec sa famille. Les sentiments d'Axel allaient dans le même sens. La décision de son fils lui semblait comme un affront, à lui qui s'était tellement démené pour le bien-être de ses garçons. Et maintenant tout cela serait négligé, pour quelques galons d'officier et un peu d'argent. Mais la lettre par laquelle il répondit à son fils avait déjà un ton résigné. Son amertume ne transparaissait que brièvement, dans une phrase où il espérait que Vilho aurait tout de

même la bonté de venir en visite, même si à la maison tout était si petit et si simple.

Peu à peu, ils s'habituèrent à cette idée. Vilho avait senti que son père était vexé et il affirma à plusieurs reprises dans sa lettre qu'il rentrerait dès que la grande guerre serait terminée. Il justifia encore sa décision en ajoutant que dans la région proche de la frontière il y avait des forêts riches en gibier. Il avait l'intention d'acquérir une carabine et un chien et de commencer à aller à la chasse.

– Il aurait pu tout aussi bien trouver des occasions de se promener le flingue à l'épaule par chez nous.

Depuis la mort d'Eero et de Voitto, Axel était de nouveau devenu déprimé et il avait perdu son entrain. Les conditions de la paix, la cession forcée des territoires à l'Union soviétique et le sort des personnes évacuées, dont on parlait beaucoup, ne l'affectaient guère. Pendant les mois de guerre, il avait vécu les batailles de toute son âme, mais, avec la mort de ses fils, tout cela s'était écroulé. Quand il se rendait au bourg, il ne manquait jamais de passer au cimetière, au carré des morts à la guerre, où avaient été disposées des plaques de marbre. Les visiteurs restaient parfois à le regarder tandis qu'il contemplait un long moment les plaques des tombes de ses fils. Il ne pleurait jamais. Parfois le dessous de ses paupières devenait humide et ses mâchoires se serraient, mais le chagrin restait contenu. À pas lourds, il quittait le cimetière sans regarder ni saluer personne.

Il travaillait avec énergie aux travaux de la ferme, mais ses efforts se concentraient uniquement sur la tâche qu'il avait à exécuter à tel ou tel moment. Il faisait tout son possible pour éviter de penser à l'avenir, car, chaque fois que cela lui arrivait, il se sentait pris de découragement. Parfois, il disait à Elina d'un ton amer et douloureux :

– Rien de ce que je fais ne semble mener à quelque chose de durable. Dès que j'arrive sur le seuil, je m'écroule là.

Malgré sa propre peine, Elina s'efforçait de réconforter son mari :

– Il faut faire de son mieux pour oublier les choses de ce monde... C'est pas bon de s'y attacher... Il existe aussi autre chose, qui ne disparaîtra pas.

Elina savait de quoi elle parlait. Elle avait alors déjà passé le cap le plus difficile. Les photographies des garçons, qu'elle avait d'abord ôtées du dessus de la commode, y avaient retrouvé leur place. Souvent, elle s'arrêtait devant et, en les regardant, elle sentait que le chagrin n'avait plus prise sur elle. Mais cet été-là ses épais cheveux blonds devinrent gris.

Il fallut engager quelqu'un pour aider aux travaux de la ferme. Juhani n'avait que treize ans et il n'était pas encore en âge d'aider partout. Kaarina, en revanche, était déjà capable de s'occuper de l'étable pratiquement seule, et Alma faisait elle aussi tel ou tel menu travail. Car la ligne de Summa, la ligne Maginot et des empires entiers pouvaient s'écrouler, mais Alma restait indestructible. Les environs de la ferme résonnaient de son monologue familier :

– Je vais aller ramasser quelques petites branches, là... de quoi faire chauffer mon café.

III

À la veille du printemps suivant, Vilho vint en permission. Le ressentiment de son père s'était apaisé et, en son for intérieur, il éprouvait même une certaine fierté de son statut d'officier et de sa position sociale. Vilho ayant une course à faire au bourg, il l'accompagna, dans le seul but de pouvoir marcher dans les rues aux côtés de son sous-lieutenant de fils.

Lorsque Rautajärvi apprit la venue du jeune homme, il passa chez les Koskela et lui dit que désormais ils se tutoieraient :

– Entre officiers, n'est-ce pas...

Et il serra la main de Vilho au point de lui faire presque mal, en disant :

– Pentti, dorénavant.

Un jour qu'il rentrait du village, il fut rejoint par une servante du presbytère essoufflée, qui lui dit :

– Le pasteur vous demande de passer un instant.

Vilho s'exécuta, à contrecœur cependant, car il avait le sentiment qu'il n'aurait rien à dire à l'homme d'église.

Ils étaient installés dans la salle de séjour, et Vilho répondait aux questions du pasteur. La servante resservait du café lorsque les

tasses étaient vides et, bien que le pasteur tutoyât Vilho, il s'adressait à la servante en ces termes :

– Versez donc encore une tasse à monsieur le sous-lieutenant.

Le respect qu'éprouvait le pasteur à l'égard du jeune homme était sincère. Il avait certes entendu les rumeurs concernant ses hauts faits militaires, mais son titre d'officier n'était pas non plus étranger à ce sentiment. La réussite de Vilho correspondait parfaitement à son idéalisme désuet. Le « peuple » ne devait pas s'élever en tant que classe, mais des individus qui se distinguaient par leur caractère et leurs actes pouvaient s'élever au-dessus du lot. À vrai dire, ceux-ci étaient encore un peu meilleurs que les autres. Lorsque Vilho prit congé, le pasteur l'accompagna à la porte et lui dit avec familiarité, comme à un égal :

– Quand tu reviendras en visite chez tes parents, n'oublie pas de passer me voir. Moi aussi je suis si seul ces derniers temps.

À ses connaissances du bourg, le pasteur faisait l'éloge de Vilho :

– Un garçon bien... Il y a en lui de cet esprit qui fait les meilleurs éléments de notre peuple... Si, si ! Parfois, je repense au passé. Il faut que nous tirions un trait dessus. Combien de jeunes hommes comme lui ont payé leur dette à la nation pour les méfaits de leurs pères. Comme dans ce cas-là... Deux fils morts en héros et le troisième dans l'armée, sur la frontière... Je crois qu'on peut dire que les actes du père ont été rachetés.

Kaarina allait régulièrement livrer des œufs au magasin et, comme elle aussi voulait s'afficher avec son frère officier, elle demanda à Vilho de l'accompagner. Sans être dupe des intentions de sa sœur, qui ne lui plaisaient pas vraiment, il accepta de bon cœur. Aulis Kivioja, qui venait d'être démobilisé, se tenait dans la cour du magasin. Vêtu de son plus beau costume et d'un pardessus, il battait l'une contre l'autre ses mains chaussées de gants en entrecroisant les doigts. Il regarda venir les deux jeunes gens en les suivant fixement du regard et, lorsqu'ils se furent approchés, il dit :

– Salut, vieille branche ! Quoi de neuf ?

Ils se serrèrent la main, car ils ne s'étaient pas vus depuis très longtemps. Aulis dévisagea Kaarina sans gêne et celle-ci rougit et rit avec embarras.

– Tu as vendu ton âme au diable, dit-il ensuite à Vilho, qui acquiesça d'un rire et expliqua en quelques mots sa décision de rester dans l'armée. De son côté, Aulis dit tout le mal qu'il pensait de l'armée et raconta qu'il avait craché trois fois sur le portail de la caserne en la quittant. Il avait servi comme chauffeur à l'état-major général et parlait des généraux d'un ton de dénigrement et de mépris.

Puis son attention se reporta de nouveau sur Kaarina :

– Alors, la fille ? T'as grandi, depuis la dernière fois qu'on s'est vus. Qu'est-ce t'as dans ton panier ?

– Des œufs.

– Donne-m'en un, que je le gobe.

Kaarina lui donna un œuf. Aulis le prit, y fit un trou aux deux extrémités avec la pointe d'une épingle à nourrice et aspira le contenu. Kaarina l'observa et ne put s'empêcher de dire :

– Pouah ! Comment tu peux faire un truc pareil ?

D'une chiquenaude, Aulis envoya au loin la coquille vide.

– Merci. Pas mauvais, sauf le bec du poussin qui m'a un peu raclé le gosier.

Kaarina entra dans le magasin et, lorsqu'elle se fut éloignée, Aulis dit à Vilho :

– Elle a des beaux yeux, ta frangine... Elle est devenue pas mal.

Aulis ne remarqua pas que les traits de Vilho se raidirent lorsqu'il répondit, comme incidemment :

– Ouais, pourquoi pas.

Aulis lui proposa de venir avec le cheval de la ferme le soir pour qu'ils aillent ensemble au bourg. Mais Vilho refusa :

– Il faut que je parte demain matin. J'ai pas envie de sortir encore ce soir.

Kaarina revint du magasin et, au moment où ils se remirent en route, elle dit à Vilho :

– Cet Aulis, quel vantard, quand même !

Mais Vilho perçut dans la voix de la jeune fille quelque chose qui le dérangea. Il se contenta de répondre du tac au tac :

– Ils sont comme ça, toute la bande. À commencer par Vikki.

– Il s'imagine que toutes les filles sont entichées de lui et pourtant il parle vraiment mochement d'elles dans leur dos.

– Eh oui, chacun ses manières.

– Et puis il la ramène sans arrêt, parce qu'ils ont de l'argent et des camions et tout... Bah ! Un type comme ça, ça m'intéresserait pas, même s'ils avaient des avions.

Vilho fit « hum » et dit :

– Eh ben alors c'est pas la peine de parler de lui tant que ça.

Kaarina bredouilla quelques paroles de dénégation d'un air confus et changea de sujet de conversation.

Vilho l'observa du coin de l'œil. Son regard, scrutateur et pensif d'abord, exprima ensuite une bienveillance amusée.

Pendant qu'il était encore en permission, il avait lu dans le journal les nouvelles faisant état de concentrations de l'armée allemande dans les Balkans et en Pologne. Au sein de la bonne société du bourg, une rumeur secrète s'était répandue selon laquelle des troupes allemandes se trouvaient aussi dans le nord de la Finlande. Cela présageait un avenir fort incertain et, lorsque Vilho repartit, son père lui dit :

– Finalement, tu as peut-être pris une sage décision. Où est-ce que tout ça va encore nous mener, va donc savoir !

En partant de chez lui, Vilho laissa un peu d'argent, ainsi que la médaille de la liberté et la médaille de la guerre d'Hiver dont il avait été décoré après la guerre. Toutes deux rejoignirent la médaille de défricheur, la cuillère d'argent et les croix du combattant sur le dessus de la commode. Les bijoux de famille ne cessaient décidément de devenir de plus en plus nombreux.

La guerre dans les Balkans commença. Chez les Koskela, on n'en parla guère. Ils avaient leur petite guerre à eux : Kaarina voulait commencer à aller au bal. Son père refusa catégoriquement, mais Elina se contenta de dire :

– Si tu t'abstenais encore... Pense à tes frères.

Mais, en voyant les yeux de Kaarina se mouiller de dépit, elle dit :

– Bon, pour ma part... Si père te laisse.

Elina réussit à convaincre Axel. L'autorisation fut donnée sur un ton un peu brusque, et Kaarina fit de son mieux pour cacher sa joie, afin de ne pas irriter son père. Lorsqu'elle traversa la pièce commune au moment de partir, Axel la regarda d'un air sévère et lui dit :

– Mais tu rentres à l'heure, et seule !

– Oui.

Des jeunes hommes attendaient dans la cour de la maison de la garde civique et Kaarina était un peu intimidée, d'autant plus qu'elle n'avait trouvé aucune amie pour l'accompagner. En passant devant eux, elle les entendit effectivement faire des commentaires sur sa venue. Ce n'est que lorsqu'elle fut entrée dans la salle et qu'elle rencontra deux jeunes filles de sa connaissance qu'elle se sentit rassurée.

Au début du bal, elle avait appréhendé un peu le moment où on viendrait l'inviter à danser, mais, lorsqu'elle vit que des jeunes filles qui se trouvaient devant elle étaient invitées et qu'elle se retrouvait presque seule, elle fut déçue. Pour la danse suivante, elle fut invitée par un jeune journalier du domaine seigneurial. Elle le connaissait du temps de l'école et, comme il était déjà un peu éméché, il voulait se donner des airs de personne qui en avait vu d'autres. À partir de ce moment-là, Kaarina n'eut plus à faire tapisserie. Comme elle était débutante, les jeunes hommes, mus par la curiosité, l'invitèrent à chaque nouvelle danse.

Mais elle avait beau espérer qu'Aulis Kivioja ferait de même, son tour passait chaque fois. Aulis lui avait fait un signe de tête en guise de salutation, mais simplement au passage et d'un air indifférent. Certes, Kaarina sentait que ses désirs étaient exagérés, car Aulis ne dansait qu'avec les plus belles jeunes filles, celles que tout le monde voulait faire danser. Il était calme et décontracté. Quand il invitait une jeune fille, il s'inclinait de loin, tendait la main et se mettait à danser dès que sa cavalière était dans ses bras.

Aulis était un beau jeune homme aux cheveux foncés. Il y avait en lui un peu du tzigane. Sa belle allure était renforcée par son nouveau costume noir et sa chemise blanche immaculée. Ce n'était pas vraiment le genre de tenue que l'on portait à un bal en été, mais, à Aulis, elle allait comme un gant, et il le savait.

La cavalière sur laquelle il avait jeté son choix lui avait été enlevée sous son nez et il regarda rapidement autour de lui pour chercher une remplaçante. Son regard tomba sur Kaarina et il s'inclina. Une joie mêlée de crainte fit trembler la jeune fille, mais elle eut le

temps de comprendre qu'Aulis ne l'invitait que parce qu'il n'avait pas pu danser avec la personne qu'il avait choisie. Kaarina ne savait pas encore très bien danser et sa confusion augmentait sa maladresse et sa raideur. Au début, Aulis resta silencieux, dansant les yeux mi-clos comme s'il concentrait son attention sur la musique. Après la première danse, il finit par dire :

– Alors comme ça t'es venue guincher un peu.

– Oui.

– C'est chouette.

Après cela, Aulis resta un moment silencieux, puis il se mit à parler de choses sans importance, se contentant de faire des remarques générales sur les autres danseurs. Kaarina se détendit progressivement et répondit aux commentaires d'Aulis. Après un moment de silence de part et d'autre, le jeune homme lui dit :

– Dis quelque chose.

– Quoi donc ?

– Aucune importance, du moment que tu parles. Tu as une belle voix.

Kaarina rit d'un rire silencieux, où s'exprimait sa joie. Elle crut qu'Aulis plaisantait, mais celui-ci la pressa de nouveau de parler. Kaarina avait effectivement une voix douce et harmonieuse. Elle n'y avait jamais prêté attention elle-même, mais la chaude et douce féminité dont elle était empreinte semblait si belle aux oreilles d'Aulis que, lorsqu'après la danse il alla retrouver les jeunes hommes qui se trouvaient près de la porte de la salle, il dit, comme s'il venait seulement de s'en rendre compte lui-même :

– La fille Koskela, là-bas, elle a une foutrement belle voix et des yeux enjôleurs.

Il ne cessait de regarder dans la direction de Kaarina, comme pour conforter son opinion, et il l'invita de nouveau pour la danse suivante. C'était une valse et Aulis se mit à en fredonner les paroles, d'un air sentimental et les yeux mi-clos :

C'est la fin du jour et la nuit nous surprend
Les canons se taisent le temps d'un instant
Les jeunes soldats un moment se reposent
En pensant aux êtres chers les paupières mi-closes...

Ayant perçu l'intérêt qui s'éveillait à son égard chez le jeune homme, Kaarina se sentit gagner par une légère exaltation. Au début, son humilité et le sentiment de son insignifiance l'avaient empêchée de croire à la réalité de ce sentiment. Ce n'était pas seulement elle qui était secrètement amoureuse d'Aulis, mais bien d'autres jeunes filles encore, non seulement dans le village, mais même dans toute la commune. Lorsque le jeune conducteur du car-camion s'arrêtait près des commerces du centre ou du bourg de la gare, les vendeuses se disputaient l'honneur d'aller lui remettre les marchandises à livrer. Et nombreuses étaient celles qui faisaient des voyages inutiles uniquement pour avoir le plaisir de s'asseoir derrière le siège du chauffeur.

Aulis n'en était devenu que plus fanfaron et plus sûr de lui-même. Il se vantait souvent auprès des garçons du village des différents « cas » auxquels il s'était trouvé confronté, donnant force détails sur le comportement qu'il avait adopté en la circonstance. Parfois il se flattait d'avoir connu deux filles le même soir et, à la manière de son grand-père Victor, il glissait à l'oreille d'un ami sûr :

– Je suis fortiche, hein ?

Kaarina éprouva un léger sentiment de jalousie quand elle vit pendant la pause les jeunes filles se grouper autour d'Aulis et se comporter comme si elles étaient ses amies intimes. Elles parlaient le langage du bourg, qui, par l'intermédiaire du car-camion, avait commencé à se répandre dans le village de Pentinkulma.

– Eh, Aulis ! Tu bosses demain ? Tu m'emmènes gratos en car si je vais au bourg ?

Les garçons du village aimaient aussi s'afficher en compagnie de lui et se faire passer pour ses bons amis. Car Aulis était le fils de Lauri A. Kivioja et un chauffeur « décontracté », dont les attitudes et les manières manifestaient une désinvolture qui détonait sur la mentalité des villageois.

Il est vrai que presque tous parmi eux avaient fait la guerre. Dans le groupe des jeunes hommes attroupés près de l'entrée, on entendait fuser des exclamations bruyantes :

– Si vous saviez, les mecs, quand on est repartis de ce côté de la frontière sur nos skis, eh ben, de toute la compagnie, y restait plus que onze types !

Sur la guerre des Balkans et les autres événements de la nouvelle grande guerre, les commentaires étaient dédaigneux. Un jour, il y eut un incident provoqué par Leo Seppä, qui s'était soudain mis à sauter à cloche-pied dans le couloir en criant :

– Oh putain ! Ô Finlande, notre cher pays natal, avec ses mille lacs ! On va leur en faire voir de toutes les couleurs !

Les videurs s'occupèrent de le calmer, avec douceur toutefois, car ceux qui avaient fait la guerre jouissaient de certaines prérogatives. D'autant plus qu'il circulait toute sorte de suppositions et de rumeurs concernant une nouvelle mobilisation générale. Pour cette raison, les jeunes hommes se déchaînaient comme si c'était leur dernier jour.

Lorsque la dernière valse commença, Aulis, qui attendait le moment propice, alla inviter Kaarina. C'était un signe clair, car selon la coutume la dernière valse exprimait en quelque sorte un choix : on invitait la jeune fille que l'on comptait raccompagner. Et, de fait, dès le premier pas de danse, Aulis demanda :

– Est-ce que ça serait possible que je t'accompagne ?

– Ben, j'sais pas...

– Ça serait bien que tu saches assez vite.

C'était presque une menace et Kaarina fut effrayée.

– Jusqu'au croisement du presbytère, mais pas jusqu'à la maison.

– Entendu !

La valse avait laissé la place à une marche et les gens commençaient à quitter la salle. Les hommes ivres étaient excités et tapaient violemment du pied sur le sol au rythme de la musique. Aulis aida Kaarina à mettre sa veste et, lorsqu'on lui eut remis son pardessus, il sortit et l'enfila sur l'escalier extérieur. À la joie de Kaarina se mêlait également de l'anxiété, car tout le monde les voyait ensemble et cela finirait par se savoir à la maison.

Comme Aulis était l'objet de tous les désirs, leur départ ne passa pas inaperçu. Kaarina traversa la cour pleine de monde, le regard à terre et s'efforçant de presser le pas pour quitter la foule. Mais celle-ci se déversa ensuite sur la route. Les jeunes hommes qui raccompagnaient des demoiselles les asseyaient sur la barre de leur vélo ou bien la prenaient par la main. Ceux qui étaient seuls se regroupaient

et avançaient en criant ou en faisant du tapage, comme pour se consoler de rentrer bredouilles. Dans les buissons d'aulnes bordant la route, il y avait de nombreux jeunes hommes ivres. Les branches s'agitaient, et un cri furieux couvrit soudain les voix basses qui se mêlaient :

– Putain alors ! J'ai marché exactement aussi longtemps que toi dans les tranchées. Arrête de faire chier ou tu vas t'en prendre une !

– Écrase ! Moi j'étais à Summa, à déguster la fumée des canons, alors ta gueule !

– Non mais écoutez-moi ce connard ! Descends de la route ! Maintenant tu vas déguster ! J'vais t'faire goûter de l'odeur de la poudre de Tolvajärvi. Espèce d'enfoiré ! Dire que j't'ai donné à boire toute la soirée !...

– Allez les mecs, arrêtez... On est des frères d'armes... Vous disputez pas... On va aller chercher une bonne femme que'que part...

– Eh merde j'te dis ! J'vais pas me laisser faire comme ça. Dégaine ton schlass, moi j'tape pas sur un type désarmé. Kollaa, c'est pas du mou de veau, tu vas voir...

Certains passants s'arrêtèrent pour écouter. Aulis aurait voulu rester aussi, mais Kaarina insista pour qu'ils s'en aillent, d'autant plus que derrière eux marchait un groupe de garçons ivres qui se tenaient par l'épaule. Parmi eux se trouvaient Leo Seppä et Aarne Siukola, ainsi que des journaliers du domaine, et ils criaient :

– Aulis, viens boire un coup... Laisse ta nénette...

Aulis refusa et les garçons le laissèrent tranquille. Ils se chamaillèrent entre eux. Léo Seppä proférait des jurons d'une voix rageuse et étrangement larmoyante à la fois :

– Il y a passé, mon frangin... Ah putain, j'en crèverais ! On s'est soûlés ensemble et on s'est tapé dessus... mais maintenant il a la gueule dans la terre... Ah merde de foutre de saloperie !...

Sa voix fut couverte par une chanson que quelqu'un avait entonnée et à laquelle Léo se joignit :

Les petits tertres fleuris de ces cimetières
Sont tout ce qui reste des héros d'hier.
À Suomussalmi, Summa, Raate, Kollaa,
Pour eux tous a sonné le glas
Au prix de leur sang ils ont acheté

De notre cher pays la glorieuse liberté
Souviens-toi quand tu vas de nuit
Te recueillir sur les tertres fleuris.
Et les héros de ce terrible hiver
Jamais n'oubliez, mes frères.

– Mais enfin, les mecs !... Vous voulez vraiment vous taper sur la gueule ?... Putain de merde !... Molotov nous a envoyé son armée invincible, mais il s'est pris une raclée, ils sont tous tombés dans la rivière Kollaa, la glace était pas assez solide pour les moujiks...

Kaarina demanda à Aulis de presser le pas et, lorsqu'ils arrivèrent au croisement du presbytère, ils furent débarrassés de la bande de braillards, qui se dirigea vers le domaine. Comme ils étaient restés seuls, Aulis pris la main de Kaarina sous son bras, et la jeune fille ne la retira pas. Au croisement, elle demanda à Aulis de rentrer chez lui, tout en jetant des coups d'œil vers le presbytère pour voir si quelqu'un était encore levé. Mais elle ne vit personne, et comme Aulis, sourd à ses demandes, continuait de marcher avec elle, elle ne fit rien pour l'en empêcher. Cependant, quand ils furent parvenus au virage d'où l'on voyait les bâtiments de la ferme de Koskela, Kaarina dit :

– Maintenant il faut que tu t'en ailles.

– Ne sois pas cruelle. Quand quelqu'un te raccompagne aussi loin, il mérite bien une petite récompense.

– Non, pars, je te dis !

– Ah quelle voix caressante tu as ! Tu as la peau et la voix si douces, comme un nid d'oiseau... Laisse-moi caresser un peu tes cheveux. Moi j'aime bien cette couleur paille.

– Aulis, tu es fou... Rentre chez toi maintenant !

– J'ai droit à un petit baiser ?

Aulis s'approcha de Kaarina, mais elle recula :

– Non ! Je m'en vais.

– Viens un soir faire un tour en voiture. J'ai de l'essence en réserve, le vieux il est pas au courant.

– Je sais pas...

Kaarina aurait dit oui immédiatement, mais elle craignait que son père ne lui donne pas la permission. Devant l'insistance du jeune homme, elle finit par concéder une demi-promesse. Ils

convinrent d'une date et d'une heure à laquelle il viendrait l'attendre au croisement du presbytère, et si elle n'était pas là à l'heure dite, cela signifierait qu'elle n'aurait pas eu l'autorisation de venir. Aulis essaya encore une fois de l'embrasser au moment où ils se séparèrent, mais Kaarina s'enfuit et, dix mètres plus loin, elle lui dit au revoir. Aulis sembla s'en contenter et il dit :

– Salut. Tu viendras, hein ?

Kaarina se glissa dans sa chambre précautionneusement. Couchée dans son lit, elle réfléchit fébrilement à un moyen d'obtenir la permission de son père. Cela lui semblait impossible, mais, malgré cela, elle était tellement excitée de joie qu'elle ne parvint à s'endormir qu'au petit matin.

Elle s'en ouvrit d'abord à sa mère. L'idée ne plaisait absolument pas à Elina, mais, quand elle vit l'inquiétude et l'excitation de sa fille, elle n'eut pas le cœur de refuser. Elle sourit même à l'exaltation enfantine de Kaarina, mais elle dit ensuite :

– Pour ma part, tu peux y aller, va ! Mais il faut que tu prennes garde à toi.

– Parlez à père.

– Ah, ça, malheureusement, il faudra que tu lui en parles toi-même... Le problème, c'est que père n'aime pas les Kivioja.

Comme la date convenue approchait, Kaarina dut se résoudre à parler à son père. En rougissant et en bredouillant, elle exposa son affaire en faisant de son mieux pour la présenter sous un jour très banal et insignifiant. Axel était en train de lire les nouvelles au bout de la table et, après un petit silence, on l'entendit dire derrière le journal :

– Ah bon. Une balade en voiture.

– Oui.

– Je crois que ce serait bien plus intelligent d'éviter toute balade en voiture avec ce gars.

Kaarina détourna le regard et son père devina qu'elle luttait contre les pleurs. Au bout d'un moment de débat intérieur, il dit, presque sur le ton de la colère :

– T'as qu'à y aller, si tu veux, mais moi je te préviens que c'est le genre de gaillard dont tu ferais bien de te méfier...

Kaarina ne répondit pas. L'autorisation de son père était une si grande victoire qu'elle fut incapable de penser à autre chose. Le lendemain encore, Axel affichait un air très sévère et elle s'efforça d'être encore plus effacée et plus prévenante qu'à l'accoutumée. Axel avait aussi parlé de la chose avec Elina et, comme celle-ci défendait Aulis à demi-mot, il avait répondu avec brusquerie :

– Est-ce que tu sais que ce blanc-bec s'amuse à faire le récit de ses exploits quand il est avec ses copains et qu'il dresse la liste de toutes celles à qui il est passé dessus ? Qu'est-ce que ça te dirait de voir ta fille ajoutée à la liste ?

– Mais y a pas de raison de toujours imaginer le pire.

– Avec ces gens-là, si.

Pendant un certain temps, Axel fut d'humeur massacrante même avec Elina, lui adressant tout juste la parole et toujours avec un regard inexpressif, car il sentait qu'elle avait pris parti pour sa fille.

Kaarina s'habilla dans sa chambre. Sanni lui avait procuré un beau tissu, dont elle avait fait faire un ensemble chez une couturière du bourg. C'était sa plus belle parure, et elle n'aurait pas dû la mettre pour une pareille occasion, mais elle espérait que père et mère n'y prêteraient pas attention. Secrètement, elle pensa qu'Aulis voudrait l'embrasser et pour cette raison elle se brossa les dents plusieurs fois et se rinça la bouche soigneusement. Elle mit quelques gouttes d'un parfum acheté en cachette sous ses aisselles et entre ses seins.

Pour dissimuler sa joie et son excitation, elle afficha un air blasé et indifférent lorsqu'elle traversa la pièce commune, comme si elle était partie avec ennui et presque à contrecœur. Lorsque ses parents lui rappelèrent qu'elle devait rentrer tôt, elle s'empressa de répondre oui et elle fila par la porte.

Sur le chemin forestier, avant le croisement du presbytère, elle vérifia encore une fois sa tenue dans son miroir, tournant son visage en tous sens pour se voir de profil et se composant des mines séduisantes. Puis elle se mordit les lèvres pour y faire circuler le sang et les rendre plus rouges.

Aulis l'attendait déjà avec sa voiture. Il descendit et vint galamment lui ouvrir la portière, et elle s'empressa de monter lorsqu'elle vit le pasteur qui marchait dans son jardin. Aulis s'installa au volant, claqua la porte et fit :

– Merde ! Y a le vieux schnoque qui monte la garde.

Lorsqu'ils traversèrent le village, Kaarina s'efforça de se renfoncer sur son siège en se faisant la plus petite possible pour éviter qu'on ne la voie, ce qui n'empêcha pas que de nombreuses personnes les virent passer. Quand ils eurent dépassé les parages du domaine, Aulis accéléra. Il conduisait avec assurance et adresse, malgré son attitude désinvolte et insouciante. Il invectivait les conducteurs qu'ils croisaient et les piétons, qui tous, à son avis, faisaient quelque chose de stupide. À un moment, près du bourg, un vieil homme voulut traverser juste au moment où la voiture arrivait, mais il recula au dernier moment. Aulis ouvrit la vitre d'un geste rageur, sortit la tête et cria vers l'arrière :

– Tu peux pas regarder devant toi, espèce de plouc ! ?

Kaarina était choquée, mais elle dit rien. Au bourg, il y avait beaucoup de monde dans les rues et elle remarqua qu'on l'observait dans la voiture. Tout le monde connaissait Aulis, et les jeunes, surtout, étaient curieux de savoir qui était la passagère. Le jeune homme s'arrêta à un kiosque, acheta un sachet de bonbons et le tendit à Kaarina :

– Prends, mais n'oublie pas d'en donner à ton chéri.

Ils roulèrent en direction de Tampere. Au début, Aulis parla de la voiture et de ses caractéristiques. Puis, ayant épuisé le sujet, il demanda à Kaarina ce qu'on lui avait dit à la maison et elle inventa un mensonge quelconque. Puis il lui débita toute sorte de flatteries, il dit même qu'elle était son cygne chanteur. Kaarina répondit par de petits rires, heureuse et confuse à la fois, et se défendit en disant qu'elle ne méritait pas tous ces compliments, mais soudain elle rajusta instinctivement le bas de sa jupe sur ses genoux, comme pour chasser de son esprit la pensée à moitié inconsciente que suscitaient en elle les cajoleries d'Aulis.

– On va rouler en direction du soleil couchant. Côte à côte et main dans la main.

– Ah tu es terrible, quand même !

– Au fait, cette essence, je l'ai piquée au paternel. Comme ça tu sauras tout ce que j'ai fait pour toi. Un long baiser passionné ne serait pas de trop pour me remercier.

– Arrête de raconter des sottises.

– Si tu me promets pas un baiser, je sombrerai dans le désespoir et je me jetterai contre un arbre.

Aulis accéléra. Le compteur grimpa rapidement à cent, à cent dix, puis à cent vingt, malgré les sinuosités de la route. Dans les virages les plus serrés, l'arrière de la voiture donnait l'impression de déraper dangereusement.

– Ralentis... Tu vas finir dans le fossé.

– Laisse le fer te caresser. Le fer n'a pas de cervelle.

– J'ai peur... Arrête...

– Bisou.

– Arrête immédiatement !... Tu vas déraper.

– Bisou. Ou tu veux que j'appuie sur le champignon ?

– Bon, d'accord.

– Calmez-vous, mes chevaux. Cessez votre galop effréné. Chantez moins fort, mais avec allégresse.

Comme Aulis avait ralenti, Kaarina se calma, mais elle se souvint aussitôt de ce qu'elle avait promis dans son affolement. Aulis s'arrêta et manœuvra pour garer la voiture sur le bord de la route.

– Alors... Les épaules bien tendues, la tête un peu en arrière, les yeux à moitié fermés et les lèvres en avant, pour pas que les dents viennent gêner l'opération. Comme ça, ça sera techniquement parfait.

Kaarina ferma les yeux, appuya brusquement ses lèvres sur la bouche du jeune homme et se recula d'un air affolé, comme si elle fuyait.

– Mais c'était quoi, ça ? C'est comme ça que les messieurs de la haute se disent au revoir. Je vais te montrer.

L'excitation avait fait perdre tous ses moyens à Kaarina et elle oublia de respirer par le nez, si bien qu'elle fut obligée de se dégager de force, car elle étouffait. Dans ses yeux, il y avait une expression de frayeur et d'affolement :

– Non... non...

– Tu sais pas que je suis vachement doué pour ça. Je sais embrasser à t'en assécher la moelle épinière.

Kaarina rajusta de nouveau avec précipitation le bas de sa jupe sur ses genoux et dit :

– On part.

– Encore un.

– Non... Il faut que je rentre.

L'expression insouciante d'Aulis avait changé. Il regarda des deux côtés de la route, et il vit seulement une bicyclette qui venait au loin. Il mit le moteur en marche.

– Bon, tu m'en donneras un autre pour le voyage de retour.

Tandis qu'ils roulaient en direction du bourg, Kaarina était silencieuse mais inquiète. Lorsqu'ils arrivèrent à hauteur du village, elle évita les regards des gens, car elle avait l'impression qu'ils savaient ce qui s'était passé.

On voyait çà et là des attroupements, où les gens discutaient avec animation. Une affiche était apparue sur le mur du kiosque et de nombreux hommes se tenaient là. Aulis arrêta la voiture et demanda :

– Qu'est-ce qui se passe ici ?

Il alla rejoindre le groupe, lut le papier et parla un moment avec les autres. En montant dans la voiture, il claqua la portière violemment, démarra brutalement et passa rapidement à la vitesse supérieure.

– C'était quoi ?

– Un ordre de mobilisation générale, bordel de merde !

Aulis semblait si furieux que même à Kaarina il parla sur un ton abrupt et désobligeant :

– Mais putain !... Pourquoi ?... Est-ce que je sais moi, ce qui leur prend à ces abrutis ?... C'est sans doute à cause de cette histoire entre les Boches et les Russkofs... Ah fait chier, merde !... Et il fallait que ce soit juste maintenant...

Aulis roulait vite, pour passer sa colère. Kaarina se désolait également et était déçue, sans oser se représenter clairement que tout finirait soudainement. Aulis la ramena près de chez elle. Il fit demi-tour sur le chemin forestier, sans cesser de jurer et de pester :

– Fait chier quand même ! Trois mois que je suis sorti de leur armée de merde... Et ça recommence... Le sac à dos à l'épaule, et hop, on va se faire foutre... Et maintenant précisément...

Il se calma peu à peu et commença à faire des avances à Kaarina. Il l'embrassa de nouveau plusieurs fois et la jeune fille voulut

se dégager lorsqu'elle sentit les mains d'Aulis qui lui caressaient les côtes.

– Non, arrête maintenant. Je t'en avais promis qu'un seul.

– Ouais, mais à ce moment-là on savait pas qu'y aurait la mobilisation... Il faut que tu fasses preuve d'un peu de compréhension maintenant.

Kaarina ne résista pas avec toute l'énergie nécessaire lorsque la main d'Aulis se posa sur ses genoux. Elle essaya de se libérer en bredouillant des paroles de dénégation, mais dans les yeux du jeune du jeune homme il y avait un regard fixe et éperdu lorsqu'il dit en haletant :

– Allons, laisse-toi faire... Demain il faut que je parte... Mais quoi ?... Fais pas comme ça... Hitler, là, il a dit qu'on ne pouvait rien refuser à un uniforme... Sois gentille...

La main souleva le bas de la jupe et s'enfonça de force entre les genoux serrés de la jeune fille. En remontant vers le haut, une fois libérée de l'étreinte des genoux, elle put avancer librement entre les cuisses jusqu'à l'endroit voulu. Mais le contact de la main provoqua une telle frayeur chez Kaarina qu'elle se dégagea brusquement, poussa un cri et, ayant réussi à ouvrir la portière, bondit hors de la voiture. Elle s'arrêta à quelques mètres de distance, haletante, en remettant de l'ordre dans ses vêtements. Aulis descendit de voiture et dit :

– Allez, reviens... Demain il faut que je parte... Tu comprends ?...

Kaarina, qui était devenue toute pâle, réussit à bredouiller à grand-peine :

– C'est ça la seule raison ?

– Mais calme-toi... Allez, sois pas comme ça... Il faut que je puisse tirer un coup... Viens donc !

Comme Kaarina refusait de répondre à ses avances, la déception provoqua chez Aulis un accès de rage subit. Il remonta dans la voiture, claqua la portière et démarra en faisant crisser les pneus, qui laissèrent derrière eux une trace sur le chemin. Mais au bout de vingt mètres, il s'arrêta, fit marche arrière jusqu'à la hauteur de Kaarina et, ayant baissé la vitre, il laissa libre cours à sa colère :

– Merde alors ! On se met dans la bagnole, on bouffe des bonbons, mais quand l'autre il a besoin de que'que chose, on lui dit

d'aller se faire foutre. Ouais ouais ! Conduis-moi, donne-moi des bonbons, et après prends ton baluchon et ton flingue et dégage ! Va jouer les clowns chez ces débiles de merde !... Un bon coup de pied au cul et hop ! Ah putain, t'es bien une Koskela. Pingre comme un rat d'église !... Mais t'as qu'à le garder pour toi, ton truc, bordel !...

Kaarina inspira subitement, ses yeux s'élargirent comme des soucoupes et d'une voix tremblante, elle parvint à dire :

– Tu... tu es affreux !... t'es un vrai cochon !

– P'têt' bien, mais ça te fera pas de mal d'apprendre une ou deux vérités sur la vie, merde !... T'as qu'à me traiter de tous les noms. Mais te gêne pas pour en rajouter, j'ai l'habitude ! dit-il en pointant le doigt vers sa propre poitrine. – Ah ouais, il est chouette, le Kivioja, mais il suffit qu'on dise deux trois vérités bien senties, et hop, fini !... Salut !

Les pneus crissèrent de nouveau sur le chemin. Les vitesses passaient en craquant et la voiture accéléra rapidement.

Kaarina se dirigea vers chez elle. Ses épaules étaient secouées et ses yeux s'assombrissaient, mais ses pleurs étaient entièrement silencieux.

IV

Kaarina réussit à cacher son émoi à ses parents, car la nouvelle de la mobilisation générale qu'elle apporta éclipsa tout le reste. Axel eut un mauvais pressentiment, mais il fit de son mieux pour minimiser l'affaire aux yeux d'Elina. La forte émotion qu'avait provoquée la mort de leurs deux fils avait émoussé les sentiments de sa femme. Mais elle dit en regardant Juhani :

– Toi heureusement tu es encore si jeune. Au moins, on ne me les prendra pas tous.

Le lendemain, Veikko Kivioja, le neveu de Lauri, vint à Koskela. Il voulait emprunter un passe-partout, mais, une fois qu'on le lui eut remis, il s'attarda un instant. Il raconta que des hommes du village étaient partis le matin pour le bourg, l'instituteur en tête. Lorsque Kaarina voulut sortir, le garçon la suivit et, dans le vestibule, il lui donna une lettre.

– Aulis ne veut pas que les autres la voient.

Kaarina cacha la lettre dans son corsage et se dirigea vers la remise. Dans le rai de la lumière qui tombait de l'entrebâillement de la porte, elle lut :

« Salut,

J'espère que tu auras la bonté de lire cette lettre jusqu'au bout. Et si tu te dis que je veux t'entourlouper et te mentir, c'est faux. Je n'ai pas beaucoup dormi la nuit, parce que j'ai pensé à la soirée d'hier et à mon comportement. Et, franchement dit, c'était plutôt bolchevique. Mais en fait c'était de ta faute, parce que tu es si attrayante. J'imagine que ce n'est pas la peine de te demander pardon, mais si tu voulais au moins écouter mes explications. J'ai perdu la boule à cause de cette histoire de mobilisation, et tu as vu le résultat. Je connais mes défauts, même si d'habitude je n'ai pas envie d'en parler au premier crétin venu. Comme j'ai pas eu vraiment d'éducation, ça fait des étincelles de temps en temps. Mais je ne pensais pas vraiment ce que je disais. Tout ça, c'était dû au fait que je me sentais si attiré par toi, et toi tu as tout refusé et alors j'ai eu du mal à avaler ma déception. J'avais justement l'intention de te proposer qu'on se revoie après cette balade, et ces connards ont tout foutu en l'air. Maintenant ça ne vaut évidemment plus la peine, vu que l'occasion est ratée et qu'il ne restera plus que le souvenir. Mais au moins celui-là, ça sera quelque chose que je pourrai emporter là-bas, au champ d'honneur. Et si jamais je rentrais de la guerre les pieds devant et que mes yeux ne puissent plus admirer la beauté de notre village natal, dis-toi que la dernière consolation du pauvre soldat aura été le souvenir d'une balade en voiture. Du moins, le début de la balade. Vu que cette possibilité existe, si jamais c'est la guerre pour de bon, je te demande d'oublier la fin de la balade. Ce serait plus facile de mourir en sachant qu'il n'y a pas de rancune. S'il faut crever lentement dans un coin, étant donné qu'il arrive bien souvent que la mort t'attrape plusieurs jours avant qu'elle en finisse avec toi, ce serait moins dur de clamser à petit feu en sachant que tu ne m'en veux pas. Évidemment, c'est un fait qu'il est difficile de te demander pardon. Si tu voyais quelqu'un crever devant toi comme ça, tu aurais parfaitement

le droit de dire : « C'est bien fait pour toi. » Mais je sais que tu as bon cœur et pour ça j'ai l'espoir que tu auras un peu pitié. Dès que je saurai mon adresse là-bas, je t'écrirai. Si je peux. Autrement dit si la guerre ne commence pas ou si je ne suis pas tué tout de suite. Veikko t'apportera cette lettre et on peut être certain qu'il dira rien à personne, vu que c'est pas un baratineur comme nous les autres Kivioja, parce qu'on l'est tous, je dois bien le reconnaître. Mais si jamais ça se trouve qu'on se revoie plus, moi je te souhaite que tu puisses traverser toute la vie en marchant sur des fleurs. Si tu ne peux pas répondre à ma lettre, je te dis adieu et oublie le chauffeur d'hier soir, qui aurait dû garder ses mains sur le volant. Je pars dans dix minutes pour Hämeenlinna, où se trouve mon centre de mobilisation. De là-bas je ne sais pas où j'irai, mais sans doute que l'Honneur et la Patrie ont prévu une destination pour moi.

Prenez-moi mon royaume, prenez-moi ma couronne. Tout cela n'est qu'un mauvais rêve, quand je pense à toi mon amour. Salut. »

Des larmes coulaient toutes seules sur les joues de Kaarina. Quand elles atteignaient la commissure des lèvres, elle les léchait de sa langue. Un vague sentiment de culpabilité et de désespoir la tourmentait et, quand elle songeait à la possibilité de la mort d'Aulis, elle s'en sentait presque responsable.

Elle dut rester un long moment dans la remise pour retrouver son calme. Durant la journée, elle lut et relut la lettre plusieurs fois. À chaque lecture, le remords et la tristesse faiblissaient. Le soir, Elina remarqua que sa fille regardait les gens et se déplaçait presque comme une somnambule, mais elle n'essaya pas de chercher à savoir quelle en était la cause.

Quelques jours plus tard, quelqu'un vint inspecter les deux chevaux des Koskela. L'un des deux fut réquisitionné pour l'armée, et Axel partit le conduire lui-même au bourg. Il roulait lentement à bicyclette et le cheval le suivait. Les hommes étant partis, le village semblait silencieux, mais, à l'approche du bourg, il commença à voir des gens sur la route. Les réservistes de la commune n'étaient pas encore partis, et nombre d'entre eux se rendaient en cachette

chez eux pour régler les affaires en suspens. Certains avaient quitté un chantier qui n'était pas terminé, chez d'autres la femme et les enfants étaient restés seuls, et beaucoup s'inquiétaient pour la subsistance de leur famille. On allait demander par exemple à un propriétaire qu'il permette de couper du bois de chauffage l'hiver, et on demandait aux voisins qui n'avaient pas été mobilisés d'aider la famille dans les moments de détresse.

Axel amena son cheval dans l'enclos d'Yllö. Il fit des courses et parla avec quelques réservistes de ses connaissances. L'atmosphère était différente de celle qui régnait lors du départ pour la guerre d'Hiver. Le sérieux solennel et silencieux des hommes qui partaient pour la mort avait cédé la place au désabusement et à l'incertitude. Seuls les gens de la haute société avaient retrouvé leur morgue d'antan. Axel vit comment Rautajärvi arrêta un homme sur le chemin du village :

– Soldat ! Fermez ce bouton ! Inutile de vous promener comme un épouvantail.

L'homme ferma son bouton et rejoignit les autres en maugréant, tandis que l'instituteur poursuivait son chemin vers la mairie. Les puissants se trouvaient libérés de la situation embarrassante que la guerre d'Hiver avait instaurée. Elle les avait obligés à se montrer aimables et à fraterniser avec les gens ordinaires. Maintenant, tout cela avait changé. Leur attitude pouvait s'appuyer sur les ressources de la formidable Allemagne. Les rumeurs faisaient état de concentrations de troupes allemandes et de l'éventualité d'une offensive imminente, et tout le monde était certain qu'on se mettrait du côté des Allemands.

Et l'été qui était si beau !

Mais sur le chemin du retour Axel rencontra Siukola, et cette fois il ne tenta pas de le contredire lorsqu'il lui dit avec des ricanements dans la voix :

– Bientôt ils vont partir, bientôt ils vont partir... J'ai dit à mon jeunot de se cacher dans la forêt. Il a pas osé. Je lui ai dit que de toute façon il aurait largement le temps de se faire buter avant d'être arrivé à l'Oural...

Axel était lui aussi un peu déprimé. Ce n'était pas dû à la situation ni à la guerre, mais à l'état d'abattement dans lequel l'avait

plongé la mort de ses fils. Le souvenir de cette perte pesait si lourd qu'il ne parvenait plus à retrouver sa bonne humeur. La seule chose qui occupait son esprit, c'était le sort de Vilho, ainsi que les travaux de la ferme, car il serait maintenant impossible de trouver de l'aide nulle part, et de surcroît il avait un cheval en moins.

Les gens écoutaient songeurs et silencieux les bulletins d'information quotidiens de la radio, qui relataient l'offensive allemande. Même lorsque les Russes commencèrent à bombarder la Finlande et que les Finlandais se joignirent à l'offensive allemande, cela ne suscita pas de grande émotion. Elina baissa simplement la tête en écoutant la radio. Peut-être se préparait-elle avec humilité à recevoir le coup.

V

On suivait les nouvelles de la guerre, mais elles n'affectaient guère l'état d'esprit des gens. Il y avait tellement de travail ! Les foins prirent du retard et on parvint à les terminer à grand-peine juste à temps avant le début des moissons d'automne.

À la radio, cependant, on passait et repassait cette rengaine :

À l'Oural, à l'Oural, c'est là qu'ils se débinent
Le grand Molotov et le puissant Staline,
C'est là que les Russkofs se barrent
En emportant leurs samovars,
Mais il faut qu'ils donnent de la botte
Pour pas perdre leur culotte.
À l'Oural, à l'Oural, tirez-vous !
Les barbares, retournez dans votre trou...

La vie dans le village suivait son cours silencieusement. Les gens travaillaient et craignaient pour leurs proches sur le front. Le vieux maître de Village-Benoît mourut à l'automne, mais l'événement passa presque inaperçu. Les enterrements étaient si fréquents ! Le pasteur fit de nouveau la tournée des familles pour réconforter ceux qui avaient perdu l'un des leurs, mais il s'en lassa progressivement et confia de plus en plus souvent cette tâche à son vicaire. Mais lui aussi avait retrouvé entrain et gaieté. Quand il voyait parfois Axel

au poste de ramassage du lait, il venait parler avec lui des nouvelles de la guerre :

– Il paraît que nos troupes sont arrivées jusqu'à Syvärі... Un vrai génie guerrier, ce Lagus. On raconte que le fils Kivioja sert sous ses ordres.

C'était bien le cas. Aulis faisait partie des « taxis de Lagus », ce que Lauri et Vikki ne manquaient jamais de répéter aux villageois, lorsqu'on faisait état de l'avancée des troupes du général.

Un jour, le pasteur annonça :

– Mon fils a été promu colonel.

– Ah bon.

– Il paraît que l'offensive qu'il a menée a été un brillant succès.

Puis le pasteur demanda des nouvelles de Vilho, et Axel expliqua qu'il se trouvait quelque part en Carélie orientale. Le pasteur le pria de lui transmettre ses salutations. Au moment de prendre congé, il dit, comme pour cacher son enthousiasme :

– Enfin, si seulement tout ça se réglait rapidement, pour qu'on retrouve la paix.

Au bourg, les gens vivaient plus nettement au rythme des nouvelles de la guerre. On organisait même des fêtes. Les chorales et les fanfares eurent fort à faire. Dans certains cercles de la haute société, on dressait déjà des plans pour l'avenir de la Grande Finlande. On évoquait même une nouvelle forme de gouvernement. Le Parlement pourrait être supprimé, car la fraternité d'armes née sur le front le rendrait inutile. Sous l'effet du nouvel esprit de concorde, la politique des partis et, avec elle, la démocratie disparaîtraient. Ces idées circulaient surtout parmi les anciens partisans du mouvement de Lapua, et on évitait de les présenter en public telles quelles, car pour l'instant il restait encore tant de choses à prendre en compte, notamment le discours que Yanne avait tenu à la mairie, lors de la fête de la fraternité d'armes, et lors duquel il avait évoqué ces théories, car on lui avait rapporté qu'elles étaient en vogue dans certains cercles. Les messieurs avaient compris à qui s'adressait le message lorsque Yanne avait tenu à préciser qu'une nouvelle Europe allait naître peut-être, mais que la Finlande resterait l'ancienne Finlande démocratique.

En privé, on disait :

– Il a gardé de son vieil esprit de parti. Au fond de lui-même, il n'est plus aussi engagé, mais il craint de perdre des électeurs s'il ne glorifie pas les valeurs patriotiques.

Le pays vivait un grand moment. Les communiqués victorieux ne cessaient d'affluer, et les rapports mentionnaient sans cesse les noms de nouvelles localités conquises. Les succès allemands marquaient le pas, mais on estimait que ce serait provisoire. La Grande Finlande, le rêve de générations de diplômés depuis le début de l'indépendance, dont tous attendaient la réalisation depuis si longtemps, était sur le point de voir le jour.

Mais vint l'automne, puis l'hiver, et la guerre continuait. Elle semblait devoir durer au moins au-delà de la froide saison.

Pendant longtemps, Kaarina réussit à cacher à ses parents sa correspondance avec Aulis, car habituellement c'était elle qui allait chercher le courrier. Le ton des lettres était plutôt celui de la camaraderie. Parfois, elle mettait dans les siennes un peu plus de sentimentalité, et chaque fois elle terminait par cette formule : « Le bonjour là-bas en Carélie ».

Mais un jour ce fut son père qui rapporta le courrier et le pot aux roses fut découvert. Kaarina tenta de minimiser l'affaire :

– On s'écrit, comme ça.

– Comme ça ?

Axel, ne sachant que penser, fut maussade pendant plusieurs jours. Finalement, il sembla se faire une raison, car il n'évoqua plus la question.

Aulis revint en permission à Noël. Il avait annoncé sa venue par lettre, et Kaarina savait qu'il viendrait. Dès le premier jour de son séjour, Aulis vint en visite à Koskela. Kaarina trouvait que c'était une mauvaise idée, car elle ne savait pas quelle attitude adopter en présence de ses parents. Aulis était sergent de deuxième classe, et en entrant il fit un garde-à-vous impeccable en criant son nom, puis il salua tous les membres de la famille en leur serrant la main. Axel demanda des nouvelles de la guerre avec une certaine raideur et Kaarina sentit qu'Aulis n'aurait pas dû faire le fanfaron :

– Ah putain, on s'est fait mitrailler, comme ça à l'improviste ! Moi j'essayais de faire le guet, mais c'est venu de quelque part der-

rière nous, la tôle elle a fait tac-tac-tac quand le mec il a tiré sa rafale.

Cette visite leur fournit l'occasion de convenir d'un rendez-vous le soir, au croisement de presbytère. Mais il fallait d'abord demander l'autorisation de son père, car elle pouvait difficilement partir en cachette. Axel resta un long moment silencieux, puis il dit :

– Tu peux y aller. Mais je te dis tout net que je préférerais mille fois te laisser aller n'importe où que là-bas.

L'ambiance dans la maison était un peu tendue. Elina essaya de se faire conciliante et Axel ne manifesta plus son mécontentement, mais le soir, lorsque Kaarina fut partie, il dit à Elina :

– Soit il faut couper court dès maintenant, soit il faut rendre ça public.

Aulis attendait au croisement. Il marcha à la rencontre de Kaarina, et, comme leur correspondance les avait rapprochés, Aulis tendit les mains et Kaarina se laissa prendre dans ses bras sans hésitation.

Au bord du chemin se trouvait la réserve de bois des Koskela. Aulis improvisa un siège pour chacun en extrayant du tas deux bûches à mi-course. Après la première embrassade, Kaarina s'était de nouveau sentie intimidée, mais elle laissa Aulis lui donner un baiser sur la bouche. Le jeune homme lui demanda quelle avait été la réaction d'Axel quand elle avait demandé de pouvoir sortir ce soir et, de fil en aiguille, il finit par demander Kaarina en mariage, alors qu'il n'avait pas pensé à une telle chose en venant au rendez-vous. Car lorsque Kaarina lui expliqua que son père voulait que leurs relations se poursuivent au grand jour, Aulis dit d'un air offusqué et grandiloquent :

– Pas besoin qu'il se fasse de soucis pour moi. Demain, on se fiance !

– Ne plaisante pas. Père n'est pas content.

– Mais je plaisante pas. Tu sais, je crois que je suis sacrément accroché.

– Accroché ?

– Tu comprends donc pas que je te demande de m'épouser ?

– C'est vrai ?

– Ouaip.

Kaarina comprit qu'Aulis était sincère. Il la caressa et l'embrassa en parlant à voix basse :

– C'est bizarre. Tout en toi est si doux. Même les vêtements. Mais c'est sans doute parce que j'ai dû me promener dans les gratte-cul de l'armée.

Kaarina riait avec bonheur. Elle fut légèrement surprise quand Aulis mit sa tête sur ses genoux et dit :

– T'es comme un nid d'oiseau.

– Et toi t'es fou.

– Comme un nid d'oiseau. Quand j'étais petit, parfois le soir dans le lit j'imaginais que j'étais dans un nid d'oiseau et je m'endormais tout de suite. Avec toi, comme ça, c'est la même chose.

– Oui ben, tâche de pas t'endormir, alors.

Kaarina avait dit cela sur le ton de la plaisanterie, mais elle se mit à caresser la tête d'Aulis et éprouva soudain une forte tendresse maternelle. Cependant, l'oisillon redressa la tête et dit :

– Ah, fait chier quand même ! La guerre devait durer trois semaines. Et on en voit toujours pas le bout. Si c'était pas comme ça, on commencerait tout de suite à vivre ensemble.

Il prit Kaarina par les épaules et la secoua, en disant :

– Mais une chose est sûre, bordel ! Moi je te dis que ma femme à moi, elle pourra passer toute ses journées devant son miroir à se faire belle.

Puis il baissa le ton et serra Kaarina contre lui :

– Mais sans le moindre vêtement. À la limite, avec des escarpins argentés aux pieds.

Cette idée l'excita aussitôt et Kaarina dut repousser ses avances vigoureusement :

– Arrête ! Pas dans un endroit pareil !

Aulis finit par se calmer, après avoir d'abord obtenu la promesse qu'ils feraient cela à un moment et dans un endroit plus convenables.

Ils restèrent assis sur leurs bûches jusque tard dans la nuit, car maintenant tout était clair entre eux et Kaarina n'avait plus de raisons de redouter de rentrer tard. Aulis la raccompagna jusqu'au bas de l'escalier et promit de venir le lendemain parler à Axel. Kaarina devait toutefois préparer le terrain.

Le jour suivant était la veille de Noël. Elina demanda le matin à Kaarina combien de temps elle était restée dehors et comme elle répondit en disant la vérité, Axel dit :

– Qu'est-ce que tu as donc fait jusque si tard ?

Kaarina prit son courage à deux mains et raconta tout. Axel regarda par la fenêtre, puis il commença sa diatribe :

– Tout ça, ça finira par un malheur. Je connais bien cette famille. Je n'ai pas l'intention d'empêcher de force quiconque de décider seul, mais mon devoir est de dire les choses sans détour. Ce gars est un vaurien, et il vaut mieux te faire pleurer maintenant que de te laisser faire une chose pour laquelle tu pleureras le restant de ta vie.

Kaarina se détourna, s'assit sur une chaise le visage enfoui dans les mains et elle pleura.

– Pourquoi est-ce qu'on dit toujours du mal de lui ? Qu'est-ce qu'on a donc de si spécial nous autres pour pouvoir se permettre de critiquer et de mépriser les gens ? Il travaille, comme tout le monde... Et il est à la guerre...

– La guerre, tous les hommes de ce pays entre vingt et quarante ans y sont. C'est d'un futur mari qu'il s'agit ici, pas d'un troufion... C'est comme ça.

Axel se leva et alla dans la cuisine d'un pas pesant et décidé. Elina s'approcha de Kaarina, lui tapota l'épaule et demanda :

– Tu es donc vraiment sûre que tu dois lui dire oui ?

– Oui... hiii... hiii...

– Ne t'en fais pas, père finira par accepter, mais il pense à toi.

– Mais pourquoi il le déteste, alors ?

– Il le déteste pas, je crois.

Elina fut subitement attendrie à la vue des larmes de sa fille et elle était prête à dire oui, malgré des réticences qu'elle sentait au plus profond d'elle-même. Elle eut une longue conversation avec Axel, au terme de laquelle il se laissa convaincre. Il y avait même une certaine bienveillance dans sa voix lorsqu'il dit à Kaarina :

– Pas besoin de sangloter. Moi je dis les choses comme elles sont. Mais c'est toi qui en supporteras les conséquences, donc sans doute que c'est à toi de décider... Tu as mon accord.

Kaarina n'en demandait pas tant.

Durant la journée, Elina fit de son mieux pour adoucir encore Axel en lui représentant qu'au moins Kaarina aurait une situation financière convenable, mais elle s'empressa d'ajouter, pour minimiser la chose :

– Enfin, c'est vrai que c'est pas la richesse qui compte dans ces histoires.

Axel n'avait jamais fait grand cas de la fortune villageoise des Kivioja, pas plus que de la richesse en général. En son for intérieur, il avait de toute façon le sentiment inconscient que la seule véritable richesse était la terre.

Quand Aulis vint chez eux le soir, Axel se domina et, d'une certaine manière, il fut même aimable avec le jeune homme. Lorsque, après quelques paroles hésitantes, Aulis eut présenté sa demande, Axel donna un léger coup de pied au fauteuil à bascule, qui se mit à se balancer doucement, puis il dit, d'une voix qui ne parvenait pas à masquer une légère froideur :

– Moi, je ne veux pas décider à la place des autres dans ce genre de choses. Faites comme bon vous semble. Je n'ai qu'une seule condition : que l'affaire soit entendue une fois pour toutes.

Aulis prit une attitude modeste. Il promit de faire faire aussitôt des bagues de fiançailles avec les bagues de sa grand-mère, car à cause de la guerre il était impossible d'en trouver de neuves dans le commerce. Peu à peu, l'atmosphère se détendit et Aulis resta chez les Koskela pour le repas du réveillon. Il exposa ses grands projets d'avenir, tout en veillant à ne pas se montrer trop prétentieux. Quand la guerre serait terminée, il donnerait un nouvel élan à la compagnie de transports Kivioja. Son père était vieux et timoré, mais lui, il savait ce qu'il fallait faire. En mangeant, il félicita Elina pour l'excellent repas. Elina comprit que ce n'était là que flatterie de la part du jeune homme, mais elle ne resta pas insensible au compliment, si bien que plus tard le soir elle dit à Axel :

– Mais au fond de lui-même, il est quand même poli et gentil.

Le jour de Noël, Kaarina alla chez les Kivioja. Lauri et sa femme l'accueillirent à bras ouverts, et ils ne firent aucune difficulté. Lorsque le vieux Victor vint en visite et qu'il apprit la nouvelle, il se déchaîna littéralement, et dans son enthousiasme il serra même les genoux de Kaarina dans ses mains :

– Ah, il a eu de la chance, le jeunot, vraiment de la chance. Mais toi non plus, tu ne seras pas en reste.

Il chuchota à l'oreille de la jeune fille :

– Il sait y faire... dans tous les domaines... et il est doué pour la chose. Il tient de moi... Ah dis donc... Ben ma fille !...

Durant le reste de sa permission, Aulis passa le plus clair de son temps chez les Koskela. Alma, en particulier, se réjouissait des fiançailles de Kaarina, et le jeune couple passa de longs moments en sa compagnie côté nouveau, car le sourire silencieux de grand-mère était pour ainsi dire le reflet de leur propre bonheur lorsque, les mains sur les genoux et se tournant les pouces, elle les regardait tous deux :

– Alors comme ça, vous vous fiancez... C'est bien, c'est ça qu'il faut faire... Guerre ou pas guerre, peu importe... Il faut aimer. Se marier et avoir des enfants... Sinon le monde irait à sa perte avec toutes ces manigances des grands hommes... Nous, les petites gens, il faut qu'on tienne bon, envers et contre tout. Et par nos moyens à nous, des moyens éprouvés... Mais c'est que tu es toute rouge... Allons, pas la peine de faire l'effarouchée...

Le jour de l'An, on organisa un semblant de fiançailles et la famille Kivioja envahit la pièce commune de Koskela, habituellement silencieuse, de cris et de fumée de cigarette. Vikki et Lauri se chamaillaient à tout propos, sur la guerre, sur les prix du marché noir, et sur la question de savoir lequel des deux en savait plus que l'autre sur telle ou telle question.

Le soir, ils s'en allèrent, mais Aulis resta.

Axel ne fit pas de commentaires. Lorsque, le matin venu, Kaarina accompagna Aulis à la gare et qu'elle en revint, pitoyable et éplorée, son père poussa un soupir, comme s'il chassait la dernière réticence de son esprit :

– Qu'ils vivent et qu'ils fassent comme ça leur chante.

VI

Les réserves d'Axel à l'égard de cette union n'étaient pas dues uniquement à son aversion pour les Kivioja. Au plus profond de lui-même, elles naissaient du sentiment décourageant que sa famille se

désagrégeait et qu'avec elle il perdrait toute raison de vivre. Depuis la mort de ses fils à la guerre, il lui arrivait parfois de penser à sa propre mort. Et chaque fois il ressentait la terreur suscitée par le sentiment de la vanité de la vie.

À quoi bon tous ces efforts ? Un jour, ils apprendraient que Vilho avait été tué. Leur fille disparaîtrait de leur vie. Il n'y aurait plus que Juhani, le benjamin, dont, ces derniers temps, il était d'ailleurs devenu plus proche : dans ses pires accès de désespoir, il se consolait en se disant qu'il en resterait au moins un.

Dans ces moments-là, il se sentait attiré par la religiosité d'Elina. Il aurait bien aimé parler de ces choses avec elle, mais, chaque fois qu'il voulait le faire, il en était incapable.

Pourtant, dans ses moments de solitude, ses pensées revenaient souvent sur la question :

– À quoi ça sert, tout ça, s'il ne reste plus rien après nous ? À quoi bon la ferme de Koskela, tout ce qu'elle a demandé comme efforts, depuis le premier coup de pelle ? Est-ce que ça valait vraiment la peine de se tuer à la tâche pendant toute une vie ? On aurait pu survivre à moins... Et tout ça pour rien...

Ces accès de doute reflétaient la crise intérieure de cet homme de cinquante-cinq ans, qui avait consacré toute sa vie et toute son énergie à créer quelque chose de tangible. Et maintenant que tout cela était achevé, en regardant vers l'avenir, il ne voyait que du vide.

Heureusement, les visites en permission de Vilho lui redonnaient du courage. Son fils était passé lieutenant. Lors de sa première visite, les joyaux de famille sur la commode s'enrichirent d'une première croix de la liberté et, l'été suivant, d'une seconde.

Mais le plus important dans ces visites, c'était Vilho lui-même et sa tranquille virilité, qui ne semblait que croître à chaque fois. Lorsqu'ils discutaient de la guerre et de la situation mondiale, le père écoutait le fils presque avec humilité, alors que ce dernier parlait d'un ton respectueux et modeste et ne cherchait en aucune façon à se mettre au-dessus des autres. Vilho fut aussi le premier à évoquer la possibilité de la défaite, et il le fit dès la fin de l'été 1942, bien avant Stalingrad, à une époque où les gens de la bonne société du bourg organisaient encore des collectes de livres scolaires pour la Carélie orientale. Vilho avait fait part de son opinion un soir devant l'étable,

pendant qu'Axel était en train de mettre à l'envers les bidons de lait lavés pour qu'ils sèchent.

– Je démissionnerai dès que la guerre sera finie, ça c'est sûr... Mais savoir comment elle va finir, c'est une autre histoire. Personne ne sait ce que ça va donner.

– Mais je croyais que les Allemands ils progressaient plutôt bien, non ?

– Oh pour ça, oui. Mais mille kilomètres, c'est pas grand-chose quand il s'agit d'en faire quarante mille. C'était à peu près ça, la circonférence de la Terre, non ?

– Et qu'est-ce qui arrivera, si jamais...

– Ça, j'en sais vraiment rien...

Vilho se tut, car il n'avait pas envie de parler davantage de cette perspective. Il ne se mettait pas en colère et ne se plaignait pas, et pourtant on voyait à son regard sombre que la question était loin de lui être indifférente. Lorsque son père revint sur celle-ci plus tard, il se contenta de dire :

– Je n'ai aucun moyen d'influer sur le cours des choses. C'est pourquoi je crois que le mieux pour moi est de ne pas m'en préoccuper. Si on arrive pas à faire la paix, eh bien il faudra se battre.

Pendant qu'il était en permission, Vilho restait le plus souvent à la maison. Certains soirs, il disparaissait sans dire où il allait, et on ne le lui demandait pas. Il rentrait au petit matin et allait dans la chambre qui lui avait été réservée, sans réveiller les autres.

Son départ paraissait à chaque fois plus difficile à ses parents. Le soir même, Elina écrivait une longue lettre à son fils, dans laquelle elle s'ouvrait à lui de tout ce qu'elle n'avait pas su lui dire pendant sa visite. Et, après les permissions de Vilho, Axel était morose pendant un certain temps, jusqu'à ce que le quotidien reprenne le dessus.

Aulis passait lui aussi le plus clair de ses permissions à Koskela, mais il sortait souvent avec Kaarina. Ils allaient en visite dans la famille, montrer à tous leur bonheur nouveau, qui, du fait de la séparation forcée, restait fort et passionné. Pendant les années de guerre, Aulis devint plus adulte, au point que même Axel en fit un jour la remarque à Elina, sur un ton approbateur. Quand il venait en permission, il apportait chaque fois du café chez les Koskela et d'autres denrées dont on manquait généralement. À Kaarina, il

donnait des chaussures et des vêtements, et cela représentait bien plus que ce qu'elle avait jamais reçu en temps de paix. Lauri aussi leur apportait parfois quelque chose, puisqu'ils étaient maintenant apparentés.

Car les Kivioja avaient de quoi donner aux autres. Les activités de transport étaient certes au plus mal. L'autocar plus récent avait été réquisitionné par l'armée, et le car-camion et le camion de lait roulaient au gazogène – Lauri était constamment noir de suie. Mais ils faisaient commerce de pratiquement tout ce qui pouvait se vendre. Comme les propriétaires terriens ne parvenaient pas toujours à remplir leurs quotas de livraisons obligatoires à l'État, Lauri se débrouillait pour leur fournir du foin et des céréales, et personne ne savait d'où il les tirait. Mais un jour ils se firent prendre, pour une petite cargaison de chaussures en caoutchouc. L'affaire était insignifiante et elle fut en réalité un coup de chance pour les Kivioja, car la police se méprit sur l'importance réelle de leur trafic. C'était l'arbre qui cachait la forêt. Axel avait eu vent de ces histoires par Aulis et il s'étonnait :

– C'est quand même bizarre. Si quelqu'un allait transporter un chargement de farine de blé en camion à Tampere, il se ferait choper sur-le-champ. Mais ce zigoto, lui, il s'en tire à chaque coup. Il a vraiment une veine de cocu !

Axel avait lui aussi souvent des difficultés à remplir ses quotas de livraisons obligatoires, et parfois il se mettait en colère et menaçait devant Elina de dénoncer Lauri à la police. Mais il ne pouvait évidemment pas le faire. Du reste, lui-même n'était pas blanc comme neige. Elias passait parfois chez eux avec sa valise, on lui donnait du beurre et de la viande de porc en échange de denrées diverses. Elias était resté fidèle à ses habitudes de marchand ambulant. Parfois, il s'arrêtait chez Leppänen, mais moins souvent qu'autrefois. Quand il était chez les Koskela, il s'asseyait sur le banc de la pièce commune et radotait, surtout quand il était ivre :

– Eh ! Le Mussolini, là, en Italie, ils l'ont foutu dehors, mais ça empêche pas le Mussolini de Pentinkulma de croître et de prospérer. Lui il transporte par camions entiers les mêmes trucs que moi je m'coltine dans ma valoche.

Lorsqu'il rencontrait Rautajärvi quand celui-ci était en permission, il lui demandait d'un air moqueur :

– Tiens, c'est monsieur le lieutenant, qui monte la garde avec les autres là-bas au bord du grand fleuve. Alors, du nouveau ? Quand c'est que vous allez comme qui dirait commencer le restant du voyage, je veux dire jusqu'à Arkhangelsk ?

Rautajärvi n'avait pas l'énergie de se mettre en colère contre Elias. Il se produisait tant d'événements de bien plus grande envergure ! En outre, le ton respectueux qu'affectait le malin Elias ne donnait pas prise à des accès d'humeur.

Les défaites subies par les forces de l'Axe ne semblaient pas vraiment affecter l'instituteur. Il avait effectivement été muté en Carélie orientale, sur sa propre demande, alors que les réservistes de la commune servaient pour la plupart dans la région de l'isthme de Carélie et, lorsqu'il était en permission, il faisait des conférences sur l'état actuel de la Carélie orientale et les mesures qui étaient prise en vue de son rattachement au « territoire national ».

La guerre durait toujours. Elle était faite de celluloïd, de papier, de sabots de bois, d'enterrements.

Les permissionnaires rapportaient des objets qu'ils avaient fabriqués sur le front : des bagues, des tasses en loupe de bouleau et des cadres photographiques savamment sculptés. Ils avaient aussi du tabac, qui faisait cruellement défaut chez les civils et, grâce à cela, même un journalier payé en nature pouvait facilement améliorer l'ordinaire en allant faire du troc chez un propriétaire. Dès le lendemain de leur arrivée, les permissionnaires jeunes partaient pour Tampere et ils rentraient le soir, leur sac à dos rempli de bouteilles fermées avec un bouchon de bois, puis se demandaient longuement où aller passer leur soirée, car, du fait de l'absence permanente d'hommes jeunes dans la force de l'âge, ils n'avaient que l'embarras du choix.

Au bout d'une semaine, ils repartaient, dans leurs longs trains de permissionnaires qui traversaient lentement la campagne, par les portes desquels volaient à tout bout de champ des bouteilles vides qui atterrissaient sur le remblai et dans lesquels, aux arrêts dans les gares, on entendait les hommes chanter :

La vie avec ses soucis et sa détresse
Ne dure qu'un instant
Les joies de la plus belle jeunesse
Ne durent qu'un instant...

Les veuves de guerre allaient à Tampere pour y échanger du beurre et de la viande de porc contre du tissu noir et elles accrochaient au mur l'ordre du jour adressé aux mères de Finlande par le chef suprême des armées.

Les fanfares jouaient, les chorales chantaient, les messieurs péroraient et Mannerheim dirigeait.

Puis vint le 9 juin 1944. À Pentinkulma, c'était un jour comme les autres. Chez Koskela, on planta les pommes de terre, et on n'apprit que le soir que les Russes avaient lancé une grande offensive. Ils avaient été repoussés, mais, le lendemain, les autorités reconnurent que la retraite avait commencé.

On parla beaucoup de ces événements au village, mais personne ne saisit la portée réelle de ce qui s'était passé ce jour-là.

S'ajoutant aux communiqués officiels, des rumeurs parties d'on sait où commencèrent à se propager. Au-dessus du front, les tirs d'artilleries faisaient planer continuellement un nuage de terre et de poussière haut de cinquante mètres. Des régiments entiers avaient été dispersés ou piétinés.

Mais beaucoup gardaient encore confiance. Lauri Kivioja, debout dans la cour, dit en bombant le ventre :

– Y paraît que Lagus est allé sur le front en personne. Il va faire le ménage, vous allez voir.

Malgré cela, les réservistes qui avaient été dispensés en raison de leur âge furent également mobilisés. Dans les enterrements des héros morts à la guerre, plusieurs cercueils s'alignaient à la fois, et le vieux pasteur déléguait de plus en plus en plus souvent ses tâches à son vicaire. Il n'en pouvait plus.

Des policiers vinrent chez Siukola, ils recherchaient Aarne, qui avait déserté. Ils ne le trouvèrent pas et les Siukola n'avaient aucune nouvelle de lui. Les gardes civiques se virent confier la mission de surveiller la maison dans l'éventualité d'un retour du fils, et Arvo Töyry lui-même passa de nombreuses nuits couché dans les aulnaies à scruter la porte de la cabane. Mais personne ne vit le jeune

homme et un jour la surveillance prit fin, car on apprit qu'Aarne avait été capturé et fusillé.

Siukola fut arrêté, car à la nouvelle de l'exécution de son fils, il avait dit tout haut dans le magasin, en pleurant et en serrant les dents :

– Salopards de fascistes ! Ils paieront la mort de mon gars au centuple !

Les villageois avaient bien assez de soucis pour s'attarder sur cette histoire. Ils vivaient dans l'expectative, en silence, travaillaient, pleuraient et enterraient leurs morts.

Chapitre X

I

Ilmari se réveilla. À quelques kilomètres de distance, on entendait le grondement des bombardements et les coups secs des canons antiaériens. Les carreaux des fenêtres, et même tout le bâtiment semblaient vibrer doucement.

Il était allongé sur un lit de fortune fabriqué de longs bâtons de bois utilisés pour le séchage du pain, dans une chambre d'une maison de ferme, quelque part dans l'isthme de Carélie. Par terre, devant la fenêtre, son ordonnance dormait, la casquette sur la tête et la capote remontée jusque sur les yeux. On entendait des mouvements et des bruits de conversation venant de la pièce commune.

Ilmari se mit assis sur le bord de sa couche et entreprit de mettre ses bottes. Il était encore ensommeillé et il regarda l'ordonnance qui dormait. L'homme était un nouveau, qui était arrivé la veille au soir.

– Hé, soldat !

Il n'y eut aucune réaction sous la capote. Ilmari prit la botte qu'il avait à moitié enfilée et la jeta à côté de l'homme.

– Debout !

Le soldat se mit assis, fit des grimaces en plissant les paupières. Il avait le visage carré et ses petits yeux ressemblaient à ceux d'un cochon, surtout qu'ils clignaient par-dessous la visière qui avait été rabattue très bas.

– Hé, soldat ! Qui c'est de nous deux qui va préparer l'ersatz, ce matin ?

L'homme regarda Ilmari, puis la botte à côté de lui, et après avoir poussé quelques grognements, il dit :

– Mon colonel, si vous le faisiez ce matin, moi je pourrais le faire demain.

– Non mais pour qui vous vous prenez, bordel ?

L'homme marmonna :

– Ils doivent bien en avoir fait, de l'ersatz, ces messieurs de l'état-major.

Il se leva en se grattant et Ilmari observa ses gestes en silence, car le bonhomme avait éveillé sa curiosité, si bien qu'il ne se me mit même pas en colère à cause de sa réponse et de son comportement singuliers.

– S'ils en ont, rapportez-en. Sinon, mettez-en à chauffer.

L'homme disparut par la porte, Ilmari alla chercher sa botte et la mit à son pied. Assis sur le bord de son lit, il passa en revue mentalement l'état de son régiment, comme pour se le réapproprier après sa nuit de sommeil. Il n'avait rien de glorieux. Il est vrai que, depuis le 9 juin, il en avait vu de toutes les couleurs : défaites, retraites, pertes de matériel, chaos.

Ça s'était un peu calmé maintenant, et le front ne reculait plus. À première vue, on aurait pu dire que la situation s'était stabilisée, mais Ilmari savait que ce n'était que provisoire.

Puis il repensa aux deux déserteurs fusillés la veille, ou plutôt aux trois, car l'un d'entre eux avait été gracié par le tribunal d'exception. Lui, il aurait fait exécuter tous les trois, mais les juges avaient eu des doutes. Ilmari eut une moue de mépris. Le troisième était tout aussi coupable que les deux autres, mais les juges l'avaient épargné par scrupule. Il était moins pénible de fusiller les deux s'ils laissaient le troisième en vie.

– Et ça ne suffira de toute façon pas à leur sortir cette absurdité de la tête. Ils n'hésitent pas un seul instant à envoyer des troupes au casse-pipe, où elles fondent à vue d'œil, mais quand il s'agit de flinguer des déserteurs, ils ont des problèmes de conscience...

En pensée, il passa en revue la situation générale :

– Mais est-ce que ça servira à quelque chose, finalement ? C'est un moyen de les empêcher de fuir plus loin vers l'arrière, mais les empêcher de quitter leurs positions en plein combat, c'est impossible, car dans de telles circonstances ils sont incapables de penser plus loin que le bout de leur nez. La peur ne commence à agir que lorsque tout danger immédiat a disparu au-devant... Le moyen le plus efficace serait évidemment que les officiers utilisent la contrainte en première ligne... Mais c'est impossible à réaliser.

Il se leva et regarda par la fenêtre vers la cour, où des gens de l'état-major vaquaient à leurs occupations.

L'exécution des déserteurs lui avait fait penser à la situation d'ensemble plus que de coutume, bien que d'une façon générale il fût trop pris par son commandement pour avoir le temps de beaucoup réfléchir. Debout devant la fenêtre, il observa les officiers et d'autres membres du personnel de l'état-major qui allaient et venaient. Des phrases éparses s'insinuèrent dans son esprit engourdi par le sommeil :

– Alors comme ça on y va ?... Thomas, tire le bas de ta veste...

Pendant un moment il se sentit accablé et découragé, mais il se secoua :

– Bon, quand faut y aller, faut y aller !

C'était plus vite dit que fait. Car il avait l'impression que le monde entier s'écroulait sur lui et que les étoiles s'éteignaient. Progressivement, de jour en jour et de semaine en semaine, tout ce vers quoi il avait tendu et pour quoi il avait vécu était réduit en miettes, sous les obus d'artillerie, les bombes et les chenilles.

De surcroît, il n'était toujours pas général, alors que la guerre durait depuis plusieurs années et qu'autrefois il avait imaginé que c'est elle précisément qui lui fournirait l'occasion de s'élever au-dessus du lot. Et pourtant, il ne s'était pas vu confier de division.

Ilmari était amer et il le reconnaissait lui-même. Il sentait bien qu'on le considérait comme trop impulsif et instable, et que c'était pour cette raison qu'il ne commandait qu'un régiment et qu'il n'avait pas dépassé le grade de colonel.

Et il ne se trompait pas. Lorsque sa promotion avait été débattue, un général avait fait un mouvement de la main, la paume vers le haut, comme quand on soupèse quelque chose :

– De bonnes idées, mais gâchées par trop de lubies. Il ne sait pas envisager les choses de façon globale. Courageux et tenace, mais trop capricieux. Un type auprès de qui on risque un mauvais coup.

Pourtant, il n'avait aucune catastrophe à son actif. Son régiment s'était dispersé et avait pris la fuite, mais c'était le cas de bien d'autres aussi qui avaient dû faire face à une pression trop forte. Il n'avait ménagé aucun effort. Après les désastres des premiers jours, il s'était volontairement lancé de toute son âme dans le combat. Il avait congédié la petite cour qui tournait autour de lui sur le lieu de commandement. Il avait envoyé à sa femme son alliance et ses

objets personnels de valeur et à sa fille une photo de lui montée dans un cadre de bouleau madré adroitement sculpté par un radio du régiment. La lotta qui avait été sa maîtresse fut aussi priée de prendre de la distance. Il voulait se libérer de toute contrainte et de tout lien. Il ne voulait jamais considérer la situation comme désespérée. Son inflexibilité frisait l'inconscience, car elle menaçait de lui faire perdre le sens des réalités. Et elle n'empêcha pas son régiment de se désagréger un peu plus à chaque fois.

Il se tenait debout à côté de la fenêtre, les mains dans les poches de son pantalon. Il approchait de la cinquantaine, mais il semblait beaucoup plus jeune. Le maintien qu'il avait acquis durant sa vie de militaire lui faisait tenir le dos droit et la tête haute, encore qu'en ce moment précis elle fût penchée parce que la fenêtre était si basse. Ses yeux songeurs observaient le va-et-vient dans la cour, mais ses pensées évaluaient la situation avec désabusement. Il avait même des idées hérétiques sur Mannerheim :

– Comment en est-on arrivé là ? En s'amusant soi-même et en amusant les autres. À coups de fanfares et de chorales, on a endormi l'armée. Pensez à tout ce qui vous plaît, du moment que vous ne réfléchissez pas trop aux raisons qui ont provoqué le changement de situation. Car comment cette offensive des Russes pouvait-elle réellement surprendre tout le monde ? Où donc était ce fameux œil qui voit tout ? Est-ce qu'on avait voulu se faire illusion, dans les hautes sphères ?

La fenêtre tintait et vibrait doucement. Dans le lointain, à l'horizon, les reflets métalliques d'une escadrille brillèrent dans le soleil du matin, et bientôt la maison trembla plus fortement. Le son venait de loin, comme une explosion étrangement étouffée. L'ordonnance revint dans la pièce en portant une cafetière. Il la posa sur la table et disposa des tasses. Le train de vie du commandant du régiment était devenu spartiate. Il ne buvait pas même son ersatz avec son état-major, car il n'avait pas d'heures de lever et de coucher régulières, et c'est pour cette raison qu'il voulait rester à l'écart.

Ilmari revint au bord de sa couche et observa le bonhomme. Celui-ci s'affairait paresseusement et lui demanda :

– Y aurait aussi que'que chose à tremper d'dans ?

– Mais bordel de merde ! C'est donc moi qui dois tout faire à votre place ? Vous ne vous êtes pas renseigné auprès de votre prédécesseur ? Regardez dans la malle !

L'homme fouilla dans la malle et y trouva du pain suédois, du beurre et du fromage. Ilmari commença à boire son ersatz de café et dit à l'ordonnance :

– Eh bien, buvez donc vous aussi !

Le soldat était assis à la table en face de lui, et Ilmari le dévisagea avec curiosité. Dans sa bouche bestiale et dans le regard de ses yeux, il y avait une expression d'immense ennui. De plus, il était sale et il mangeait comme un malpropre. En buvant, il aspirait bruyamment, et reniflait régulièrement pour dégager son nez qui sifflait.

– C'était quoi, votre nom ?

– Rautala.

– C'est mon aide de camp qui vous a désigné comme ordonnance ?

– Oui.

– Et vous sortez d'où ?

– Du con de ma mère, mon colonel, comme tout le monde.

Ilmari éclata de rire, au point qu'il dut s'essuyer la bouche avec son mouchoir, car il crachait des miettes de pain.

– Et où est-ce qu'il se trouvait, ce con d'où vous êtes sorti ?

– Que'que part sans doute... On m'l'a pas dit.

– Vous êtes un drôle de type.

L'homme ne répondit pas. Il continua de boire son ersatz bruyamment.

Rautala ne devait être ordonnance que provisoirement, mais Ilmari ordonna qu'il soit nommé à titre permanent, car il était intrigué par la bestialité fruste du bonhomme. Ou plutôt, au fond de lui-même, il aimait cette bestialité, de même qu'il acceptait sans sourciller la totale indifférence que le soldat manifestait à l'égard de son grade de colonel et de sa position de commandant de régiment. Il bavardait souvent avec lui, bien qu'il fût peu loquace et que, la plupart du temps, il n'ouvrît la bouche que si on lui posait une question :

– Au fait, Rautala, vous avez une fiancée ? Vous n'écrivez jamais de lettres et vous n'en recevez jamais.

– Toutes les femmes que j'ai connues, c'étaient des putes, soûles, et c'est pas le genre à qui on écrit des lettres... Va donc savoir si toutes savaient seulement lire...

Ilmari éclata de rire.

Il apprit que dans le civil Rautala avait été une sorte de vagabond, pas un voleur ni un mendiant, mais plutôt un manœuvre sans domicile fixe, et qu'il ne savait pas même qui était sa mère. Il avait été élevé dans un foyer d'accueil pour enfants.

Rautala exécutait ses tâches à pas lents et paresseux, plongé dans ses pensées, l'air renfermé, et répondait aux questions s'il en avait envie. Ses réponses dépendaient de son humeur et se résumaient le plus souvent à un bref grognement :

– C'qu'on s'en fout...

Parfois, Ilmari avait tout de même du mal à avaler son comportement, mais ce qui l'aidait à le supporter, c'était le sentiment à la fois d'amusement et d'admiration qu'il éprouvait vis-à-vis de lui. Et ce sentiment ne faisait que s'accroître lorsque les proches environs de la maison de l'état-major étaient la cible de tirs d'artillerie ou de bombardements, car, chaque fois, ils jouaient à qui des deux irait le moins vite se réfugier dans un abri anti-éclats.

Ilmari demandait parfois à Rautala ce qu'il pensait de l'état actuel du monde, et Rautala marmonnait :

– Mézigue, l'a pas grand-chose à perdre.

Le cynisme du soldat finit par déteindre légèrement sur Ilmari. Lorsqu'il réfléchissait à la situation, il lui arrivait de résumer ses pensées avec une des expressions favorites de Rautala :

– On s'en tape.

Peut-être était-ce précisément de cette manière-là qu'il fallait voir les choses. Il avait fait de son mieux pour être un homme équilibré et rationnel, mais il sentait très souvent qu'il n'en était pas un. En fait, à son admiration pour Rautala se mêlait également un léger sentiment d'envie, car il avait l'impression que ce dernier était né tel que lui aurait voulu devenir.

Le plus souvent, quand ils discutaient, Rautala était assis par terre, adossé au mur, car il n'y avait pas de mobilier dans la chambre du colonel. Il portait constamment sa casquette profondément enfoncée sur les yeux, aussi bien pour manger que pour dormir,

et n'ôtait ses chaussures que rarement. Les officiers de l'état-major avaient pris Rautala en aversion à cause de son comportement, mais la faveur dont il jouissait auprès du colonel les empêchait d'exprimer leur opinion. Certains demandaient parfois pourquoi le colonel le gardait comme ordonnance, mais celui-ci répondait en riant :

– Il est mon directeur de conscience personnel. Peut-être qu'il y a en lui quelque chose que je voudrais être moi-même. C'est un homme qui n'a pas de problèmes. Il est si simple et si pur qu'il n'y a en lui aucun défaut.

Un jour, Ilmari se mit à philosopher :

– Si on part du principe que le monde est absurde et que Dieu n'existe pas, l'être humain n'est qu'un animal. Dans ce cas, l'évolution culturelle est en réalité une décadence. Par conséquent, nous sommes le résultat d'une dégénérescence de l'espèce, ce qui est bien le cas. Et c'est pour cette raison que nous nous cassons la tête avec des futilités. Nous traînons dans notre âme un fardeau de fadaises religieuses et idéologiques, qui ont pour seul effet de nous rendre faibles au moment où il faudrait être fort. L'Europe est en train de s'écrouler, mais Rautala, lui, reste là sans ciller. C'est lui le plus fort de nous tous, parce qu'il est le plus animal de tous.

Les officiers rirent, car ils n'avaient pas entièrement compris le raisonnement d'Ilmari.

Cependant, ses fonctions de commandement occupaient ses journées et souvent ses nuits aussi, si bien qu'il avait rarement du temps à consacrer à des questions personnelles. Quand il était occupé ainsi, il oubliait tout le reste et devenait cassant même avec Rautala, lorsqu'il donnait des ordres de sa voix pressée et impatiente de commandant de régiment. Mais pendant les moments de repos, il se remettait à discuter avec son ordonnance, riait aux éclats en entendant ses obscénités, et se sentait revigoré.

Un jour, Rautala chauffa le sauna et Ilmari lui demanda s'il y avait assez de vapeur :

– Y en a autant que le cuir de mon colonel pourra en supporter.

– Tiens donc ! Lequel de nous deux sortirait le premier si nous faisions un concours ?

Rautala donna un coup de pied dans un sac à dos, se gratta et grommela :

– Pas la peine de vous vanter. On n'a qu'à essayer.

– Je parie cent marks.

– Tope là.

Ils étaient assis sur les gradins du sauna, les épaules rentrées, et Rautala jetait une louche d'eau après l'autre sur les pierres. Ilmari dut sortir le premier. Sa peau aurait encore résisté à la chaleur, mais sa respiration, non. Il ne voulut pas reconnaître que sa défaite le chagrinait à ce point et, en s'essuyant de sa serviette à coups brusques et saccadés, il dit d'un ton où perçait la colère :

– Vous n'avez pas seulement un caractère de cochon, mais aussi une peau de cochon.

Et la réponse que marmonna Rautala n'était pas faite pour calmer son ire :

– Ça fera cent marks, hein... Parce que moi en plus il a fallu que je fasse des mouvements pour jeter l'eau sur les pierres... Si j'avais pu rester complètement immobile....

Le lendemain, tandis que Rautala, torse nu, était occupé à creuser un abri anti-éclats, Ilmari passa près de lui et il remarqua que le haut de ses omoplates portait des marques de brûlures. Il cria d'un ton presque joyeux :

– Tiens tiens. Vous n'avez donc pas résisté à la vapeur. Votre cuir a cramé.

Rautala continua de pelleter et dit :

– On n'avait pas parié sur la cuisson de la peau... mais sur qui resterait le plus longtemps sur les gradins.

Ilmari devait se rendre au poste de commandement d'un bataillon voisin. Au lieu de partir avec son aide de camp, il ordonna à Rautala de l'accompagner. Ils avançaient en file indienne, chacun un pistolet-mitrailleur en bandoulière, car depuis un certain temps, vu l'instabilité de la situation, Ilmari avait commencé à se déplacer armé. Ils étaient déjà tellement habitués au grondement continu du front qu'ils ne faisaient attention qu'aux obus qui tombaient à proximité. Un petit chemin carrossable menait jusqu'au poste de commandement du bataillon. En première ligne, on entendait le crépitement des armes de l'infanterie et tout à coup ils entendirent

le hurlement de tirs d'obus qui explosèrent à deux cents mètres de là. Ils s'arrêtèrent pour écouter. C'était une belle journée d'été, chaude et sans vent, si bien qu'il leur sembla quelque peu étrange de se tenir là à écouter les explosions qui rompaient le silence régnant. Comme elles ne semblaient pas vouloir cesser, Ilmari dit :

– Nous allons contourner ça. Nous passerons par les postes de mortiers.

– Ça tombe aussi là-bas.

– Ça passe, je pense.

– Mais c'est pas la peine d'aller se jeter là-dedans !

– Et vous voulez que nous restions plantés ici à attendre ?

– Mais merde ! Moi je vais pas me précipiter là-bas, pour des prunes !

Depuis le concours de vapeur de la veille, l'impudence de Rautala avait commencé à déplaire de plus en en plus à Ilmari. À moitié sans réfléchir, sur une inspiration subite, il dit :

– Si vous avez peur, vous pouvez repartir.

Il regarda Rautala et ajouta en riant :

– Ou alors vous me suivez si je vous donne cent balles ?

Les petits yeux porcins de Rautala lancèrent un regard à Ilmari et, pour la première fois, celui-ci vit sur le visage de l'autre une ébauche de sourire :

– Donnez-les-moi d'avance. Vous allez être tué et moi je resterai Gros-Jean comme devant.

Ilmari fouilla dans ses poches et en sortit quelques billets froissés, parmi lesquels il finit par en trouver un de cent marks. Rautala le prit d'un air tout à fait sérieux et le mit dans sa poche.

Ils essayèrent de contourner la zone de tirs, mais elle semblait se déplacer précisément dans la direction de l'endroit vers lequel ils devaient aller. Ils durent la contourner de plus en plus loin. Devant eux, il y avait un petit pré, bordé d'une clôture qu'ils se mirent à longer. Chaque fois qu'un obus égaré explosait à proximité, ils s'accroupissaient sur le sol. Juste au moment où ils allaient se relever après une explosion, il y en eut une nouvelle et Rautala vit près du colonel la clôture voler en éclats et la terre jaillir en tous sens. Il se plaqua au sol, mais releva la tête et regarda. Le colonel essayait de se relever, mais il semblait bouger de façon bizarre, et Rautala

se précipita pour couvrir les dix mètres de distance qu'ils avaient maintenus entre eux en progressant. Ilmari fit un effort pour se mettre debout en s'appuyant sur ses mains, mais il s'effondra de nouveau. Il regarda Rautala, qui vit dans ses yeux un air de désarroi étonné lorsqu'il lui dit :

– J'ai été touché.

Rautala constata que l'une des chevilles d'Ilmari était retournée dans une position étrange et que du sang s'était mis à couler en abondance de sa botte déchiquetée.

– Aidez-moi à m'asseoir.

Rautala adossa Ilmari à la clôture.

– C'est la jambe qui est touchée.

– Non... dans le côté il y a des...

Ilmari ferma les yeux, sa tête se pencha en arrière et sa bouche émit un gémissement rauque. Puis il demanda d'une voix haletante et douloureuse :

– La jambe ?

– Elle est foutue.

– Soulevez-moi, que je voie.

Rautala l'aida à se placer de telle sorte qu'il voie sa jambe.

– Coupez tout ça et mettez-moi un garrot.

Le pied n'était effectivement plus fixé à la jambe que par quelques lanières de cuir de la botte déchiquetée et des lambeaux de peau sanguinolents. Rautala essaya de faire un garrot avec la bandoulière de son pistolet-mitrailleur, mais il n'était pas assez serré. Ilmari haletait et geignait, et il lui ordonna de nouveau de couper les lambeaux qui retenaient le pied. Rautala ayant refusé, il insista avec une obstination étrange :

– Et qu'est-ce que j'en ferais ?... Il est foutu...

– Ils sauront aussi bien le couper à l'hôpital.

Ilmari se redressa à grand-peine contre la clôture. Avec la rage du désespoir, il dit :

– Donnez-moi votre coutelas.

Rautala le lui tendit en marmonnant des paroles de protestation. Après un moment d'étourdissement provoqué par l'explosion et la blessure, la conscience d'Ilmari était redevenue claire. Le coutelas à la main, il rassembla toutes ses forces pour vaincre le sentiment

d'impuissance qui gagnait son corps. Sa conscience se concentra sur cette opération comme s'il avait voulu ainsi combattre et vaincre ce malheur. Serrant les dents, il trancha les lambeaux et arracha le pied de la botte. De ses dernières forces, il voulut jeter le coutelas dans la forêt, mais il retomba à seulement un mètre de distance. Puis il se laissa retomber contre la clôture et Rautala crut entendre des pleurs dans sa voix lorsqu'il dit :

– C'est fini. Je suis fini.

Rautala hissa Ilmari sur son dos et se mit à courir en direction du poste de commandement d'où ils étaient partis. Le blessé gémissait sur son dos, et Rautala criait en haletant :

– À l'aide !... Ho, aidez-moi !... Y a un blessé !... Y a personne dans les parages ?...

Il commençait à chanceler sous le poids de son fardeau et cela lui fit crier d'une voix rageuse :

– Où c'est que vous êtes donc, bande de merdeux ?...

Mais la seule réponse était les hurlements et les explosions des obus qui tombaient à proximité. Rautala était au bord de l'épuisement lorsqu'une patrouille de radio entendit enfin ses cris et se dépêcha de venir l'aider à porter le blessé. Plus près du poste de commandement, ils rencontrèrent d'autres gens et on put placer Ilmari sur un brancard. Il était déjà à moitié inconscient, mais il reconnut encore Rautala et, l'espace d'un instant, son regard trouble esquissa un semblant de sourire lorsqu'il lui dit adieu :

– Mais vous avez pas eu le culot de couper.

L'hôpital de campagne se trouvait dans une école construite juste avant la guerre. Un flot de blessés continuel s'y déversait, et certains étaient laissés dans la cour, car on ne pouvait pas s'occuper d'eux immédiatement. Du fait de son grade de colonel, Ilmari passa avant tout le monde. Son état nécessitait de toute façon des soins urgents.

La jambe fut amputée et bien qu'il eût perdu beaucoup de sang à cause du garrot mal serré, l'opération réussit, grâce à une transfusion sanguine. Cependant, des éclats avaient également pénétré son côté et cette blessure était dangereuse, car ils avaient endommagé des organes.

Un colonel blessé n'était pas une chose banale, si bien qu'une certaine tension s'empara de tout l'hôpital. Quand Ilmari fut opéré, le personnel courut avec empressement en tous sens, on lui réserva une chambre privée, et les blessés entendirent des voix dans le couloir :

–... On vient de l'apporter... Le colonel Salpakari... Grièvement blessé pendant qu'il était en première ligne.

–... Oui... oui.. colonel, colonel de chasseurs... Un état extrêmement grave.

Les visions d'horreur, le sang, la mort, les souffrances des blessés, tout cela n'était pas suffisant pour faire oublier les vieux réflexes d'obéissance et le sens de la hiérarchie, et tous s'agitaient avec empressement et nervosité.

Ilmari reprit conscience après l'opération, ou plutôt presque conscience. On lui avait affecté une infirmière personnelle, qui restait en permanence à côté de son lit. Lorsqu'elle vit Ilmari ouvrir les yeux, elle alla chercher le médecin. C'était un petit homme d'un certain âge, mais alerte, qui entra d'un pas joyeux dans la pièce et dit :

– Alors, comment va notre blessé ?

Mais lorsqu'il vit le regard trouble d'Ilmari, son état d'esprit changea. Le visage du blessé était extraordinairement pâle. Ses yeux étaient profondément enfoncés dans leurs orbites et entourés de cernes très marqués. En sortant, le médecin chuchota des instructions à l'infirmière et, à la porte, il hocha la tête.

La conscience d'Ilmari s'éclaircit, mais il ressentit aussi de violentes douleurs, et on lui donna de la morphine. Ses proches avaient été prévenus de sa blessure et ils avaient été invités à venir le voir à l'hôpital de campagne. L'infirmière le dit à Ilmari, mais celui-ci le prit mal et il dit en haletant, d'une voix où l'on sentait la colère :

– Pourquoi est-ce qu'on les a prévenus ? Je ne vous ai pas demandé de le faire.

– Peut-être qu'on a pensé que vous vouliez les voir.

Ilmari resta un moment silencieux, puis il dit :

– Bref, je vais mourir.

– Comment donc ?

– Si on les a prévenus, c'est que...

– Au contraire. Dans ce cas-là, on ne les aurait évidemment pas prévenus.

La morphine et la douleur obscurcissaient son raisonnement. Par moments, il demandait si son père et sa femme étaient venus et ordonnait de nouveau de les renvoyer. L'infirmière le rabrouait avec douceur, avec dans la voix une tendresse un peu machinale :

– Il ne faut pas parler, mon colonel. Il faut que vous vous reposiez.

Comme elle ne cessait de lui dire de ne pas parler, Ilmari lui dit à un moment d'un ton furieux :

– Pourquoi est-ce que vous, vous parlez, alors ? Si vous n'avez pas envie de m'écouter, allez vous faire foutre ! C'est pas moi qui vous ai demandé de rester assise là !

L'infirmière savait que sa réaction était normale chez un blessé grave comme lui et elle ne s'en formalisa pas. Ilmari sombrait par moments dans une demi-inconscience et se plaignait alors silencieusement, mais ses douleurs avaient tôt fait de le réveiller et il ne cessait de demander :

– Est-ce que mon père et ma femme sont arrivés ? Ma fille viendra ?

– Oui, ils viendront. Mais les trains ont du retard actuellement, à cause des bombardements.

– Renvoyez-les... Ce ne serait pas une bonne chose... Je ne veux pas... C'est déjà assez... Tout ce que ça donnera, c'est des pleurs.

Mais au bout d'un moment, il s'enquit une nouvelle fois de leur venue, puis ses pensées s'embrouillèrent de nouveau et il commença à délirer :

– Fils de pasteur et païen. Fils de pasteur et païen... Un phénomène très typique d'ailleurs... Je suis un Romain... le dernier Romain... Ils veulent venir me harceler... Me mordre et me mettre en morceaux et manger une bouchée... Mais je reste entier... L'âme du païen est d'airain... Rautala, c'est le plus grand des païens... J'aime bien les types carrés... Je n'aime pas les cocktails... Même si c'est une bête brute...

Dans ses moments de lucidité, il demanda de nouveau des nouvelles de ses proches, en particulier de son père, comme s'il avait espéré sa venue.

Le soir suivant, le bâtiment commença à trembler doucement et les vitres à vibrer faiblement. Ilmari le remarqua et il demanda :

– Il y a des bombardements aériens ?

– On dit que ça vient de Vyborg, du front.

– Vyborg est perdu, ça ne peut pas venir de là-bas.

– Si vous le dites.

Le médecin passait le voir régulièrement, et à un moment Ilmari sembla parfaitement lucide lorsqu'il lui dit d'un ton étonnamment perspicace :

– Vous m'avez drogué à coup de piqûres. J'ai tout compris, ne vous imaginez pas...

– Reposez-vous. Vous parlez trop.

– Dites-moi la vérité. Vous savez que je vais mourir.

– Je ne crois absolument rien de tel. Au contraire, je pense que vous allez vous en tirer. Je ne cherche pas à vous tromper. Les blessures sont graves, mais vous avez une robuste constitution, malgré votre âge.

– C'est moi qui me la suis construite... Je n'ai jamais été un mou... Mais je crois bien malgré tout que vous me racontez des bobards. Comment vous pouvez savoir, d'ailleurs, si je vais mourir ou pas ?

– C'est mon métier de savoir certaines choses à ce sujet.

Ilmari ressentit de vives douleurs, qui le firent haleter, puis il marmonna :

– Moi aussi, je suis un professionnel... La mort fait partie de mon métier... Je ne veux pas qu'on me raconte des histoires... S'il faut partir, c'est mieux de le savoir à l'avance... Enfin, merci pour vos bonnes intentions.

Le médecin s'en alla, pour éviter de fatiguer le malade. Ilmari sombra dans l'inconscience, mais il ne tarda pas à retrouver ses esprits et il reporta de nouveau son attention sur la vibration des vitres :

–... De Vyborg... La ville est perdue... et tant de choses avec elle... Les gens ne comprennent pas encore combien... Toute la Finlande est perdue... et moi je disparais avec elle. C'est d'ailleurs une bonne chose... estropiés comme on l'est tous les deux... Je suis né avec elle, et le mieux c'est de partir avec elle. Je suis né à Helsinki. Et je meurs

ici... Bourré de morphine... Je le sens... Je ne suis pas inconscient... Inutile de parler... parce que j'y crois plus...

Il se tut et resta silencieux si longtemps que l'infirmière ne saisit plus la signification de ses paroles lorsqu'il dit en tendant l'oreille vers les vitres qui tremblaient :

– Mais quelles belles funérailles on nous fait à tous les deux !...

Après cela, il ne prononça plus que quelques paroles isolées et incompréhensibles. À onze heures du soir, il dormait et il ne se réveilla plus. Il mourut, sans avoir repris connaissance, à minuit et demi.

L'infirmière le recouvrit d'un drap blanc et quitta la chambre. Par la fenêtre, la douce lumière de la nuit d'été éclairait la pièce, où Ilmari était maintenant seul. Tout semblait aussi immobile et suspendu que les formes du corps qui se dessinaient sous le drap.

Seules les vitres continuaient de vibrer faiblement. L'écorce terrestre faisait trembler tout l'édifice. Les secousses venaient à travers la roche mère depuis Tali et Ihantala, messagères du grand combat à mort qui se déroulait.

II

Vilho était couché dans l'abri anti-éclats. La petite excavation vibrait et se balançait. Le sable s'écoulait de la bordure. Il entendit le sifflement d'un éclat qui arrivait. Le son devint de plus en plus fort, puis il y eut un « pouf » au bord de l'abri.

– Mais putain ! Qu'est-ce qu'ils ont à repointer si vite ?

Vilho leva la tête prudemment, mais il la baissa aussitôt, car une colonne de fumée s'éleva à proximité. Des morceaux de terre retombèrent bruyamment dans son trou.

Lorsque les explosions se calmèrent, il entendit un cri appelant à l'attaque. Des détonations ne tardèrent pas à retentir. Sur la gauche, la mitrailleuse de Määttä tirait frénétiquement. En passant devant leur poste, courant accroupi, Vilho entendit Honkajoki qui disait d'une voix amplifiée par la peur :

– Merde ! Il nous faudrait des armes antichars !

C'était vrai. Trois chars approchaient sur la nationale et leurs canons balayaient le côté de la route où ils se trouvaient. Vilho

dépassa des hommes qui, dans leur affolement, tiraient au fusil sur les blindés, ce qui était évidemment sans effet. L'un d'entre eux fut tué par un obus de char, et on entendit un cri de panique :

– Y vont nous écrabouiller, les gars, y vont nous écrabouiller !

– Restez à vos postes ! Ils ne vont rien écrabouiller. La route est minée.

Vilho cria de toutes ses forces pour faire entendre sa voix pardessus les crépitements des armes. Il savait que personne ne comprendrait ce cri de façon claire, et qu'il pouvait facilement semer la confusion. Quelques fantassins étaient couchés dans le fossé de la route. Il rampa dans leur direction.

– Vous avez des charges manuelles ?

– Oui, mais pas moyen d'approcher.

– Je vais essayer. Deux hommes avec moi.

– Il vaut mieux attendre dans un abri. Le fossé n'est pas assez profond.

Certes, cela aurait été plus sage. Mais Vilho était aussi convaincu qu'il serait alors trop tard. Les hommes s'enfuiraient avant que les blindés ne soient arrivés à hauteur des abris anti-éclats.

Les charges manuelles commençaient à être passablement inefficaces, car le blindage des chars était devenu nettement plus résistant qu'au début de la guerre, mais c'était la seule solution qui restait.

Vilho s'élança. Deux hommes le suivirent. Le premier char s'arrêta et tourna vers le bord de la route. Les occupants étaient déjà certains qu'il n'y avait pas d'armement antichar en face d'eux, car sinon il y a longtemps que l'on s'en serait servi. Le char s'approcha sans hésitation. Les balles claquaient sur les branches de pin et la mitrailleuse balayait le bord de la route.

Devant, le fossé faisait un coude, car à cet endroit il contournait une grosse pierre. C'était là qu'il pourrait placer sa charge.

Vilho réussit à atteindre l'endroit. Il se plaqua contre le sol et attendit. Le char sembla ralentir, comme s'il hésitait, mais il continua de s'approcher en tirant continuellement. Vilho s'efforça de rester le plus calme possible. Il savait d'expérience que, dans de telles circonstances, il fallait savoir calculer froidement. Il ne fallait pas essayer de lancer de trop loin, et il fallait se concentrer sur sa

mission sans pensées étrangères. Il fallait s'efforcer d'oublier où l'on se trouvait et de réfléchir à son lancer sans penser au danger et à ce qu'il signifiait. Comme si l'on essayait d'atteindre le char dans un endroit anodin. Il fallait aussi risquer le maximum, car le lancer ne devait pas manquer sa cible.

– Et maintenant il est juste à portée.

Vilho tira sur le détonateur et se releva. Il lança la charge par un mouvement du bas et la courbe qu'elle décrivit était pareille à celle d'une balle adroitement lancée. La charge atterrit à côté de la tourelle, roula sur le protège-chenille et explosa. La chenille se rompit, le char se mit de travers et s'arrêta. Vilho n'eut pas le temps de le voir. Quelqu'un avait tiré sur lui depuis l'autre côté de la route juste au moment où la charge avait quitté sa main. Il tenta de se relever une fois en s'appuyant sur ses coudes, mais son corps retomba inerte au fond du fossé, et Vilho Koskela était mort.

III

Les proches d'Ilmari ne réussirent pas à venir à temps avant sa mort. Arrivé sur place, le pasteur rentra chez lui. Il passa une journée dans le presbytère, à errer silencieusement dans les pièces. Parfois, il sortait et regardait le lac, immobile, puis il retournait à l'intérieur en soupirant avec tristesse. Le lendemain, il repartit pour Helsinki, où Ilmari serait enterré.

Chez Koskela aussi, le chagrin ne fut plus aussi fort qu'avant, lorsque parvint la nouvelle de la mort de Vilho. Elina gardait depuis longtemps la tête basse, comme pour recevoir le coup et lui opposer le moins de résistance possible. Elle pleura calmement et trouva même la force de réconforter Kaarina et Juhani.

Axel était prostré. Parfois, une esquisse de sourire hagard et brisé se dessinait sur son visage. Le jour où on leur avait annoncé la mort de Vilho, il était allé dans l'écurie, s'était assis sur un seau renversé et avait regardé autour de lui, d'un air absent. Une semaine plus tôt, il avait appris que son cheval réquisitionné par l'armée avait été tué. Cette idée surgit à son esprit, comme si elle avait eu de l'importance. Puis il revint à la réalité :

– Le cheval... Qu'est-ce que j'en ferais ?...

Le sort s'était acharné sur sa cuirasse sans parvenir à la briser. Mais ce dernier coup était de trop. Sa bouche se déforma et il en sortit les paroles qu'il avait tenté de retenir :

– Merde merde merde ! Bordel de merde !

Ses jurons furent comme une dernière tentative de mettre un barrage à ses émotions, mais celui-ci se rompit également et Axel pleura, des pleurs primitifs qui jaillirent avec violence.

Bien que son corps fût resté à l'ennemi, Vilho fut déclaré mort au champ d'honneur, car il y avait eu assez de témoins pour en attester. Le certificat de décès ne fut pourtant pas délivré immédiatement et aucune cérémonie religieuse n'eut lieu : l'affaire resta en suspens. Ce fut dur à supporter, car parfois l'espoir renaissait chez ses proches : et si jamais, après tout... ? Mais une nouvelle lettre arriva, envoyée par l'aumônier du bataillon de Vilho, qui relatait l'événement et certifiait qu'il avait bien été tué. Puis ils reçurent son portefeuille, la dernière médaille dont il avait été décoré et quelques autres effets personnels.

Après cela, ils sentirent que ce dernier petit espoir s'était éteint lui aussi.

Ils vivaient une vie silencieuse et triste. Kaarina s'inquiétait pour Aulis et cela la maintenait plus en éveil que les autres. Sur le front, il ne se passait plus rien. Les Russes avaient cessé leur offensive, et pourtant à Pentinkulma les gens vivaient dans l'expectative, résignés.

En fait, tout était maintenant très calme. Les rumeurs avaient cessé et la paix arriva comme par surprise. Puis l'agitation recommença. Des nouvelles et des bruits circulaient, on parlait des conditions de paix, et de la guerre qui allait commencer contre les Allemands. Siukola fut libéré de prison et, avant de rentrer chez lui, il fit un saut au magasin. Le marchand eut l'air gêné, effrayé même, lorsque Siukola, qui avait maigri et visiblement souffert, dit :

– Alors, qu'est-ce qu'on dit maintenant ? Moi je vous dis merde !... Et ceux qui ont fait flinguer mon fils, je leur mettrai la main dessus, dussé-je retourner toute la contrée !... La terre peut m'engloutir, ça je ne...

Et Siukola fit une grimace à cette pensée qui était restée douloureuse pour lui :

– Salopards de merde !...

Il vint de nouveau des réfugiés de Carélie. Ceux qui avaient été installés à Kivivuori après la guerre d'Hiver étaient retournés entretemps dans leur contrée d'origine, pendant la guerre de Continuation. La nouvelle famille qui s'installa dans la maison n'était pas la même. Ensuite, les hommes rentrèrent de l'armée. On leur donna une prime de démobilisation et leur tenue militaire, dépouillée de ses épaulettes. Toutes les guerres modernes semblaient donc se terminer par un arrachage des épaulettes et un partage des terres : le bruit courait déjà que des terres seraient attribuées non seulement aux Caréliens mais aussi aux anciens combattants.

Rautajärvi rentra, lui aussi, auprès de sa femme et de ses nombreux enfants. Il avait été promu capitaine, mais les grades militaires n'avaient plus vraiment la cote, pas plus que tout ce dont l'instituteur avait rêvé et sur quoi il avait prononcé des discours. Il reprit ses fonctions à l'école de Pentinkulma, mais, au lieu du chandail ostrobotnien, il portait maintenant sa vareuse sans épaulettes. Non qu'il n'eût pas d'autres vêtements, mais il voulait être semblable aux autres frères d'armes, qui vivaient dans la pauvreté, à qui on pouvait tout prendre, les épaulettes, le fusil accroché au mur, et même le droit de parler librement, mais pas l'honneur.

Quand il rencontrait au village un homme rentré du front, il le saluait en lui serrant la main, le regardait dans les yeux d'un air grave et disait d'une voix mâle :

– Salut. Tu en as réchappé. On vient justement de parler avec toi avec d'autres frères d'armes quand on s'est vus.

Siukola épiait Rautajärvi pour le coincer au magasin en présence des autres, et un jour l'occasion se présenta. Il rit d'un rire sardonique et commença à parler de choses et d'autres avant d'en venir au fait :

– Alors, dites-moi, il veut toujours aller jusqu'à l'Oural, notre instituteur ?

Au début, Rautajärvi refusa de répondre. Il était un peu surpris et mal à l'aise, mais Siukola poursuivit :

– Et monsieur l'instituteur se rappelle la séance de bastonnade ?... On continue de brandir du genévrier au rythme du *Serment sacré* ?

Siukola commençait à ne plus pouvoir se maîtriser. Il avait prononcé les derniers mots avec un sifflement haineux, et Rautajärvi bomba le torse :

– Le serment sacré a été tenu. Et il le sera toujours.

Siukola laissa éclater son fiel, longuement, copieusement. Rautajärvi l'écouta et au moment de sortir du magasin, il dit :

– C'est vous qui avez gagné, c'est vous qui avez le pouvoir maintenant. Faites de moi ce qu'il vous plaira, mais la loi née avant moi après moi se maintiendra... Quand on a regardé la mort en face pendant cinq ans, ce n'est pas un Siukola qui vous fait peur.

Il s'en alla, assez satisfait de sa réplique. Siukola, furieux, cria en tira nerveusement les pans de sa veste vers le bas :

– Ah saloperie de merde !... çui-là je... je... Bordel de bordel ! À quoi ça sert qu'on interdise la garde des bouchers si c'est pour laisser courir des types comme lui ?

Mais Siukola avait d'autres préoccupations, plus importantes. La lutte pour l'A.O. Riento, en piteux état, moribonde, commença. Elle retrouva vie soudain, maintenant que les employés du domaine pouvaient en devenir membres sans crainte. Un certain temps, ils se regardèrent avec étonnement, les yeux écarquillés, et lorsqu'ils eurent compris quelle était la situation, ils adhérèrent massivement, si bien que Siukola n'eut pas vraiment besoin de les y inciter.

Après Otto, l'A.O. Riento avait été présidée par Mäkelä, le fils du Mäkelä à la place duquel Axel avait un jour été élu au directoire. Mais l'association ne s'était pas réunie une seule fois durant toute la guerre.

Mäkelä était un homme effacé et Siukola était convaincu qu'il pourrait s'emparer du pouvoir grâce à la nouvelle réserve de membres que constituaient les employés du domaine. Mais un jour, la rumeur se répandit :

– Kivivuori va venir en personne.

Et Kivivuori vint bel et bien, le dos un peu courbé, les cheveux gris et vieilli, mais avec le même punch qu'autrefois, car il ne voulait

pas laisser Mäkelä mener le combat seul, sachant qu'il n'était pas de taille à résister à Siukola.

La réunion fut longue et orageuse. Elle commença à sept heures du soir et prit fin à onze heures et demie. Siukola attaqua férocement. Il rejeta sur Yanne la responsabilité de tous les torts subis depuis l'indépendance, le mouvement de Lapua, la garde civique, la crise économique, les camps de concentration allemands, et même l'exécution de son fils, sous prétexte que celui de Yanne avait servi dans l'armée comme officier de justice militaire.

Yanne écouta en affichant une indifférence voulue. Il avait laissé Siukola parler d'abord, car il valait mieux écouter sa diatribe jusqu'au bout et attaquer ensuite. Il se leva, alla se placer derrière la table, jeta d'abord un regard circulaire autour de lui, puis, en tendant le cou en direction de la porte, il demanda :

– Eh, dites-moi, il y a une porte ouverte sur l'extérieur, là-bas ? Ici il y a un courant d'air.

Ce n'est que lorsqu'on l'eut assuré que la porte était fermée, information qui semblait avoir de l'importance pour lui, qu'il commença :

« Oui. On a beaucoup parlé ici, et je crois qu'il y avait effectivement pas mal de choses à dire. Siukola a fait un long discours, mais, comme il était tellement excité, je n'ai pas vraiment bien compris ce qu'il voulait dire. Bon, reconnaissons que Siukola a toujours beaucoup parlé, on ne peut pas le lui reprocher. La seule chose que je lui reprocherais cette fois, c'est qu'il a parlé au mauvais endroit. Ceci est en effet une réunion des sociaux-démocrates, et ce que Siukola nous a raconté, c'était incontestablement un discours de communiste. [Et c'est qui qui a aidé les fascistes ?] C'est Siukola qui les a aidés. Il a conclu un accord avec les fascistes, pour provoquer une guerre mondiale. [C'est Kivivuori qui a aidé les fascistes. Il a même un portait de Mannerheim au mur.] Chez Kivivuori, il n'y a qu'une photo au mur, elle représente Otto et sa femme Anna. [C'était un socialo, lui aussi.] Je ne vais pas me disputer pour savoir quelles étaient les convictions d'un homme mort il y a bien longtemps. La question, c'est de savoir qui est quoi, et aujourd'hui. Et ce que nous savons maintenant, c'est que Siukola n'est pas un social-démocrate. C'est pour cette raison qu'il faut qu'il quitte cette association et en

fonde une à lui, au sein de laquelle il pourra propager les idées qui lui tiennent à cœur. [Kivivuori, ce qui l'intéresse, c'est de sauver les fascistes.] Kivivuori est intéressé uniquement par la république et la démocratie. Ce qui l'intéresse, c'est que les gens n'aient pas besoin d'avoir peur des autres, de tendre l'oreille pour entendre ce que dit Untel, ni de faire attention à ce qu'ils disent. [Ça c'est du Lapua. À cette époque-là, on pouvait dire ce qu'on voulait.] Absolument pas, et j'ai moi-même une certaine expérience dans ce domaine. [L'expérience de la matraque !] Qu'est-ce qui prend à Siukola de la ramener avec ces bastonnades ? J'y ai goûté moi aussi, ne l'oublions pas. Mais peu importe, maintenant il y a des choses plus urgentes à débattre. Il faut en effet faire en sorte que ce genre d'action cesse enfin dans ce pays. [Ouais, pour que les fascistes soient surtout pas inquiétés.] Moi, en ce qui me concerne, je n'ai aucune intention de faire répondre les fascistes de leurs actes. [Famille, religion et patrie. Kivivuori, même aux fils des pauvres il leur a dit d'aller défendre la religion.] Pas la religion, la liberté. D'ailleurs je trouve absurde qu'on mêle à tout ça la religion et les dieux. Vous ne trouvez pas bizarre que le bonhomme refuse de s'incliner devant Dieu, mais qu'il soit prêt à le faire devant des photos de types qu'on cloue au bout d'une planche et qu'on montre à tout le monde sur la route ? C'est retomber au Moyen Âge, aux époques les plus sombres de l'histoire, et si Siukola veut y retourner, grand bien lui fasse, c'est son affaire, mais la social-démocratie n'a pas envie de l'y suivre. Notre objectif à nous, c'est le bien-être, la paix et la liberté de l'individu. La religion, c'est l'affaire personnelle de chacun, mais les images humaines, nous refusons catégoriquement de nous prosterner devant. L'être humain est une chose précieuse, personnellement j'estime que c'est la chose la plus précieuse en ce monde. Ce serait le profaner et l'humilier que de le faire s'agenouiller devant l'un de ses semblables. Siukola n'a qu'à ramper, si ça l'amuse, il n'a qu'à s'incliner et chanter ses alléluias, c'est son affaire, mais une association social-démocrate n'inscrira pas de tels comportements à son programme. »

Toute la lutte se déroula essentiellement entre Siukola et Yanne, et lorsque ce dernier eut terminé, Siukola prit de nouveau la parole :

« Vous venez d'entendre la voix de l'esprit de la fraternité d'armes. Pourtant, il faudrait qu'on parle aussi un peu de la question des travailleurs. Faudrait tout de même pas qu'on les oublie, hein ? Et pas qu'on entende ici seulement une apologie des actes des fascistes. Kivivuori parle de se prosterner devant des images. C'est Kivivuori lui-même qui se prosterne devant l'image de Mannerheim et qui lui lèche les bottes ! On s'en souvient très bien, ça date de l'époque de la révolte, déjà. Kivivuori était sorti de camp avant les autres, parce que ses amis fascistes l'avaient libéré. [Le peu que j'y ai passé, c'était déjà de trop, vu que je n'avais pas pris part à la révolte.] Là, vous avez entendu ! Déjà à l'époque, Kivivuori avait trahi la cause ouvrière. [Ce serait peut-être plus sage de ne pas parler des trahisons qu'il y a eu à cette époque-là.] Mais moi, je parle uniquement de la cause des ouvriers, parce que je ne sais pas entourlouper les gens et me tortiller comme Kivivuori. Lui il essaye de vous embobiner pour parvenir à ses fins. Comme il l'a toujours fait. Je ne suis pas aussi savant que Kivivuori. [Ça au moins, on peut dire que c'est vrai.] Mais moi, ce que je dis, c'est que dans ce pays il faut qu'on puisse enfin se libérer de la botte des fascistes, et comme les vrais fascistes l'écrasent depuis un certain temps, c'est les crypto-fascistes, comme Kivivuori, qui passent à l'action. Même son fils, qui était officier et qui a fait fusiller des travailleurs. [Pas un seul, que je sache.] Ouais ouais, on sait ça, puisqu'il était officier. [Rien du tout qu'il sait. Tout ce qu'il sait faire, c'est parler.] »

Siukola ne faisait pas le poids face à un vieux briscard comme Yanne. Comme en outre il s'emportait facilement, Yanne réussit par ses interventions à brouiller son discours de telle sorte qu'il ne fit plus l'effet escompté sur les opinions du public. Tandis que lui-même garda son assurance et resta maître de la situation jusqu'au bout. Les votes qui eurent lieu décidèrent en faveur de ses motions, ce qui signifiait que Siukola avait échoué à s'emparer du pouvoir dans l'association, et qu'au contraire il allait être obligé d'en créer une nouvelle, communiste celle-là. Parmi les employés du domaine, nombreux étaient ceux qui étaient ouverts à ses idées. Ayant été écartés de la politique par la crainte pendant une vingtaine d'années, ils étaient plus enclins à embrasser de nouvelles idées que les vieux membres de l'association. Le changement était

toutefois si radical que d'une certaine manière ils retenaient encore leur respiration. Mais, motivés par leur nouvelle liberté, ils furent nombreux à demander la parole et à utiliser des termes qui les impressionnaient :

– Si la... la Fé... la Fédération... centrale des syndicats de Finlande...

Leurs interventions ne furent cependant que de pâles copies de celles de Siukola et de Yanne.

Comme la réunion dura longtemps, Yanne n'avait plus envie de faire le trajet jusqu'au bourg, et il alla passer le restant de la nuit à Koskela. Il était éreinté, mais satisfait, et quand les Koskela lui demandèrent comment s'était passée la réunion, il rit :

– Un vrai bordel.

Il alla se coucher. Axel voulut lui poser une nouvelle question, mais il dormait déjà.

Le matin, il se leva tard, se gratta et bâilla, demanda du café, il n'y en avait pas, et il se contenta d'ersatz. Elina lui demanda de prolonger sa visite jusqu'au soir, mais Yanne n'avait pas le temps. Il devait encore le soir même se rendre à Salmenkylä, où l'attendait une bataille semblable. Il n'avait pas l'intention d'y faire de discours, mais il devait aller conseiller les autres et établir une tactique en coulisse.

– Eh oui. La guerre des uns est terminée, la mienne ne fait que commencer... Ça serait quand même bien si je pouvais enfin devenir réserviste...

Elina s'assit pour parler avec lui de la question. Selon elle, il était grand temps que son frère cesse de se démener et qu'il se repose. Yanne était du même avis et il reconnut que parfois il se sentait fatigué. Mais tout disant cela, il savait qu'il ne pourrait pas raccrocher les gants. Quand on lui eut servi à manger, il prit congé d'un air distrait et absent, car il était déjà tout à sa réunion du soir.

Aulis Kivioja fut démobilisé plus tard que les autres, car il avait été dans le nord, faire la guerre contre les Allemands. Il entreprit aussitôt de prendre des dispositions pour se marier, et à Koskela on n'y vit pas d'inconvénient. Axel dit même à Elina :

– On sait jamais, il peut très bien changer d'avis si ça traîne en longueur.

La bénédiction nuptiale eut lieu à Koskela, dans l'intimité familiale. Le pasteur bénit le jeune couple et Elina essuya quelques larmes lorsqu'il évoqua la mort à la guerre des garçons. Il s'attarda un petit moment. Il semblait toutefois très distrait. Il dit qu'il comptait démissionner de son poste et s'installer à Helsinki, où la veuve d'Ilmari s'était également établie.

– Je suis si seul ici.

Après son départ, l'ambiance se détendit. Vikki avait apporté de l'alcool et il parlait avec tant d'enthousiasme qu'il crachota sur le bas de la jupe de Kaarina en lui faisant un clin d'œil :

– T'aurais dû prendre un vieux... Ce jeunot, là, il est bon à rien...

Il voulut inviter Alma à danser, pour lui montrer combien il avait gardé de sa jeunesse, mais Alma le repoussa en pouffant :

– Pas la peine, je te crois sur parole.

Son ivresse grandissant, il commença à évoquer ses jeunes années, ses voyages dans les foires, et ses chevaux. Brusquement, il se mit à pleurer comme un enfant :

– Ah putain ! J'étais debout sur ma carriole et je pissais et je chantais quand je revenais de Tampere. Le cheval il trottait à toute blinde... Les gens regardaient et ils disaient : « Tiens, c'est Vikki qui rentre du marché. »

Les autres rirent et Vikki éclata lui aussi d'un rire gras. Mais lorsqu'ils partirent de Koskela, il dut rentrer chez lui appuyé au bras de Lauri, parce qu'il ne tenait plus très droit sur ses jambes.

Dans la maison de Halme, il y avait beaucoup de place sous les combles. On y aménagea des pièces pour le jeune couple. Le temps que durèrent les travaux, ils habitèrent chacun chez leurs parents respectifs, mais Aulis resta le plus souvent chez les Koskela.

IV

De nouveau, il y eut distribution de terres à Pentinkulma. Des réfugiés de Carélie étaient venus et, pour constituer des exploitations agricoles, on leur attribua des terres prises essentiellement sur le domaine seigneurial et sur les fermes des grands propriétaires. Les anciens combattants se virent également attribuer des lots de deux hectares, sur lesquels ils pourraient construire le foyer

qu'ils avaient passé cinq années à défendre d'avance. Nul ne savait comment ni avec quelles ressources ils pourraient vivre dans ces maisons et payer leurs dettes, mais, quand il y a de l'occupation et de l'espoir, il y a aussi de la vie.

Lauri Kivioja décrivait ces nouvelles exploitations en disant que c'étaient des fermes de millionnaires : avec deux millions... de dettes. Mais elles fournissaient continuellement du travail à ses camions, car il fallait transporter les matériaux de construction pour les nouvelles maisons. Il avait acheté de vieux autobus à une vente aux enchères de l'armée. Le vieux car-camion avait été mis à la casse et à la place il avait acquis un vrai autocar, qui assurait la liaison de Hollonkulma au bourg de la gare, en plus de deux liaisons quotidiennes vers Tampere.

Aune Leppänen put devenir propriétaire de sa cabane et du terrain sur lequel elle se trouvait. Avant cela, Preeti était décédé. Il était mort à côté du tas de bûches du foyer de l'hospice communal, où il avait continué à fendre du bois malgré sa demi-cécité.

Pendant trois cents ans, le domaine seigneurial avait régné sur le village, mais maintenant sa valeur avait chuté brusquement. Il perdit beaucoup de terres et beaucoup de son pouvoir, et les gens vivaient à présent libérés de son ascendant. Un groupe de danse folklorique soviétique donna un spectacle au bourg et, au beau milieu de la butte sur laquelle se trouvait le domaine, Siukola embarqua ses partisans dans un autocar des lignes Kivioja avec lequel ils se rendirent au spectacle.

Mais les gens évoquaient encore comme un étonnant prodige ce vieux bonhomme de Carélien qui avait dit au maître du domaine, à qui il voulait acheter une vieille grange dont il estimait le prix trop élevé :

– Dis donc, baron ! C'est-y qu' tu m' prends pour une andouille ou que t'en es une toi-même ?

La maison de la garde civique fut transformée en maison des jeunes, car Rautajärvi avait fondé une association de la jeunesse et, dans la foulée, un club sportif. Il organisait de nouveau des compétitions sur le stade. Lors des fêtes et des soirées, il parlait de la démocratie et de l'État de droit nordique, ainsi que de l'armée,

qui « avait certes connu une défaite, mais qui était toujours sur ses positions de départ, invaincue, lorsque la paix avait été conclue ».

Le pasteur prit sa retraite et il partit aussitôt s'installer à Helsinki. Avant son départ, il passa à Koskela dire adieu, et il parla longuement avec Alma, chez qui il resta plusieurs heures, côté nouveau. En prenant congé, il promit qu'il reviendrait un jour en visite dans la commune, mais on ne l'y revit plus une seule fois après son départ.

Les terres du domaine presbytéral furent presque entièrement attribuées aux réfugiés caréliens et aux anciens combattants. À cette occasion, Axel alla voir Arvo Töyry, qui était membre de la commission des cessions foncières.

– Je me suis dit qu'on pourrait faire le marché suivant, si c'est possible. Moi je donnerais une partie des terres de Kivivuori aux réfugiés, si en échange je pouvais avoir le marais qui est la propriété du presbytère. Ça permettrait de regrouper mes terres, vu que c'est pas si facile de cultiver quand elles sont distantes les unes des autres.

Arvo était favorable à cette idée, mais il restait réservé. Personnellement, il n'y voyait pas d'inconvénient, mais il fallait l'accord des autres. Axel fut invité à entrer dans le salon et on lui servit même du café. Arvo comptait parmi les propriétaires expropriés et, sa femme en particulier, semblait fort mécontente :

– Avec ce qui reste, c'est à se demander si on peut encore cultiver quelque chose. Si on vous prend tout...

Du fait de la petite taille de son exploitation, Axel n'avait pas eu à céder de terres, mais, pour s'assurer les bonnes grâces des Töyry dans l'affaire qui l'amenait, il dit :

– Oui, il faudrait tout de même pas en faire de la charpie.

Ce commentaire mit Töyry et sa femme dans d'excellentes dispositions à son égard. Ils lui posèrent avec familiarité des questions sur les affaires des Koskela, sur le bétail, les cultures et d'autres choses de ce genre. Il fut également question de Yanne, et Arvo révéla qu'ils avaient parlé avec certains propriétaires de lui faire décerner le titre honorifique de conseiller des communes. C'est Uolevi Yllö et Päkki qui avaient suggéré cette idée, et la famille Töyry y était favorable.

– Il a tant fait pour tous, n'est-ce pas...

Après la défaite de la Finlande et l'effondrement général, les propriétaires terriens étaient désemparés et incertains de l'avenir. Yanne ayant pris position hardiment contre le communisme, les propriétaires, un peu déconcertés, s'étaient rangés sous sa bannière. Uolevi avait renoncé à ses fonctions de président du conseil municipal et on avait fait en sorte que le poste soit attribué à Yanne.

Axel estimait pour sa part que Yanne avait bien mérité ce titre, mais cette question ne l'intéressait guère et il revint à l'affaire qui l'occupait. Arvo promit de son côté de faire tout son possible pour la favoriser.

Après être allé parler à d'autres personnes qui avaient pouvoir de décision, Axel avait bon espoir de voir le marché aboutir, essentiellement parce qu'il s'accordait très bien avec les plans de la commission. La parcelle de Kivivuori permettrait de compléter harmonieusement les terres d'une ferme attribuée à des réfugiés sur celles du domaine seigneurial.

La réussite de cette transaction redonna momentanément un peu de joie de vivre à Axel. Mais cela ne dura pas. Depuis la mort de Vilho, il avait commencé à vieillir rapidement et à grisonner. Ses forces déclinaient et sa santé était chancelante. Alma regardait son fils d'un air pensif et disait parfois à Elina :

– Il va se tuer à force de chagrin. Il rabougrit à vue d'œil.

Souvent, son regard était éteint et hagard. Il s'occupait des tâches quotidiennes et des travaux des champs de façon presque mécanique, sans éprouver beaucoup d'intérêt pour celles-ci. Lorsque le logement d'Aulis et de Kaarina à l'étage de la maison de Kivioja fut terminé et que le couple s'y installa, la vie lui parut encore plus vide et plus vaine. Axel apprit à Juhani la gestion de la ferme et sa manière de guider son fils donnait bien des fois l'impression qu'il le préparait à s'en occuper seul. Puis apparurent les premiers symptômes de déficience cardiaque : des douleurs à la poitrine et des difficultés respiratoires. Il alla voir le médecin, qui lui prescrit de la digitaline, et les gens du village racontaient :

– Il tient pratiquement plus en vie qu'avec ses pilules. Il faut qu'il en mette une sous la langue dès qu'il sent une douleur. Et pour ce qui est de travailler, c'est fini.

À cause des échanges de terres, Axel dut souvent se rendre au bourg et, lors de ces déplacements, il allait se recueillir devant les tombes des morts à la guerre, où on avait maintenant aussi posé une plaque au nom de Vilho. Mais il ne ressentait plus de grande émotion, car il avait le cœur trop vide et trop lourd. Après être resté un instant à regarder les tombes, il repartait lentement en direction de l'entrée du cimetière. Lorsqu'il revenait d'un de ces voyages et descendait de l'autocar au village, les gens le regardaient aller et se disaient les uns aux autres :

– Regarde-moi Koskela, c'est pas croyable combien son pas est devenu court.

Parfois, il oubliait son état d'abattement. L'ardeur ancienne se réveillait et sa démarche devenait plus énergique, mais il lui fallait cesser bientôt : la main appuyé sur la poitrine, il essayait de reprendre souffle. Puis il se remettait en route, marchant prudemment et mesurant chaque effort. Il lui arrivait de passer dire bonjour à Kaarina, qui, toute à sa joie encore un peu enfantine, montrait son nouveau foyer à son père.

En réalité, à chacune de ces visites, il allait préparer son testament. Il aurait bien voulu que Kaarina ne réclame pas sa part de Koskela jusqu'au dernier penni, car dans ce cas Juhani et la ferme se retrouveraient en difficulté. Mais il ne réussit pas à s'en ouvrir à Kaarina. Non pas tant à cause de la demande elle-même que parce qu'il lui répugnait de laisser penser à sa fille qu'il allait mourir.

Ses rapports avec Elina étaient devenus de plus en plus étroits. Lorsqu'ils discutaient, assis tous deux dans la pièce commune silencieuse, il y avait dans le regard d'Axel une expression d'humilité et de soumission. Ses prises de position n'étaient plus aussi catégoriques qu'autrefois, et il affichait mollement ses convictions. Il sentait le calme et la douceur de la voix d'Elina déteindre sur lui. Dans ces moments-là, il éprouvait de l'angoisse à l'idée de la maladie et de la mort. Il entrevoyait des images d'une vieillesse qui, après tout, pourrait être heureuse, malgré toutes les pertes subies. Il promit même d'engager une servante, car aucun mariage n'était en vue du côté de Juhani, et le travail commençait à devenir pénible pour Elina. Pourtant, Juhani avait appris à traire, ce qui était un autre signe du chamboulement total des vieilles traditions. Les

temps héroïques étaient bel et bien révolus, car un homme pouvait maintenant sans honte courber l'échine sous une vache pour tirer le lait de ses mamelles.

Elina remarqua le changement qui s'était opéré chez Axel et elle sut se comporter avec le tact nécessaire. Lorsque le dimanche elle écoutait, avec Alma, le service religieux à la radio, Axel s'allongeait sur le lit de la pièce commune. Il s'efforçait toutefois de donner l'impression qu'il était simplement venu se reposer.

Durant l'été de 1947, le marais défriché qui se trouvait du côté du presbytère devint la propriété des Koskela. Après cet échange de terres, il leur restait encore une parcelle chez Kivivuori, mais elle pourrait servir de pâture pour le petit bétail.

Un dimanche après-midi, Axel partit inspecter ses nouvelles terres. On y avait fait pousser de l'herbe et elles étaient mal entretenues. Des aulnes avaient envahi les fossés de drainage et l'herbe était vieille. Le mieux serait de mettre aussitôt une partie du champ en jachère et de le remettre progressivement en état. Il marcha lentement le long du fossé bordant son champ d'avoine en regardant sans enthousiasme les herbes montées en graine. Arrivé au fossé de déversement, il l'examina, ainsi que la clôture qui le longeait et que Salpakari avait fait poser autrefois.

Il faudrait abattre la clôture, car elle était maintenant inutile et elle gênerait le passage. Il sauta par-dessus le fossé, et tout à coup cela commença : une violente douleur dans la poitrine et dans la gorge. Il tomba, et tendit la main vers la clôture en essayant de se relever, les dents serrées, mais il n'en eut pas la force. La dernière image qu'il vit était celle d'Elina.

– Mais où est donc resté père ?

Elina regardait par la fenêtre et elle dit ces paroles à Juhani, qui était allongé sur le lit. Juhani dit que père devait être quelque part de l'autre côté de la clôture ou des haies, et l'affaire en resta là. Mais au bout d'un moment Elina regarda de nouveau et, comme elle ne voyait pas trace d'Axel, elle dit avec une certaine inquiétude :

– Va donc voir ce qu'il fait... J'espère qu'il a pas eu une attaque...

Juhani sortit et il trouva Axel. Sa main raidie serrait avec force le montant de la clôture, et il eut du mal à la détacher. Le jeune homme rentra, en pleurant, portant son père sur son dos, et Elina

vint à sa rencontre en courant. Il déposa le corps inanimé sur le lit de la pièce commune et partit aussitôt à bicyclette chez Kivioja pour téléphoner au médecin. Au passage, il vit grand-mère dans la cour, lui raconta ce qui s'était passé et lui dit d'aller chez mère.

Elina était assise sur le bord du lit. En voyant Juhani soulever son père au bord du fossé, elle avait poussé un cri et était sortie en courant. Mais avant même d'être arrivée à sa rencontre, son affolement s'était changé en soumission. Essuyant ses larmes dans son mouchoir, elle dit en bredouillant à grand-mère :

– Il faut savoir... savoir prendre les choses...

À un moment toutefois, elle perdit la maîtrise de soi, se jeta sur le corps d'Axel et pleura de façon déchirante en répétant :

–... Père... père...

Quand elle se fut un peu calmée, elles restèrent assises sans mot dire et, après un long silence, grand-mère dit :

– Ils seront tous morts les bottes aux pieds.

Juhani, Aulis et Kaarina arrivèrent, suivis de peu par le médecin, qui ne put que constater le décès. Après son départ, on déshabilla le corps et on le transporta dans l'arrière-chambre.

Kaarina et Aulis restèrent jusque tard. Au moment de partir, Kaarina embrassa sa mère et dit en sanglotant quelques paroles de réconfort, à quoi Elina répondit :

– Il faut s'efforcer de... ne pas se rebeller inutilement...

Alma et Juhani allèrent se coucher, mais Elina veilla longtemps à côté du corps d'Axel. Elle était encore là quand le moment le moins clair de la nuit d'été fut passé et que le gazouillis des oiseaux reprit, annonçant une nouvelle journée.

V

C'était un samedi soir d'été. Le soleil était encore haut dans le ciel. Venant du bourg, une voiture roulait sur la route de Pentinkulma. Au volant se trouvait un jeune homme d'une vingtaine d'années. Il avait les cheveux coupés à la brosse et portait un pull-over ras de cou. C'était Jouko, le petit-fils de Yanne, qui venait de passer son baccalauréat au printemps. Son grand-père était assis à

côté de lui, l'air somnolent et perdu dans ses pensées. Au sommet de la montée de Tammikallio, le garçon arrêta la voiture et dit :

– Faut que j'aille pisser.

Il descendit de voiture. Yanne reprit ses esprits et descendit également.

Ils avaient roulé sans interruption depuis Helsinki, et les vieux membres de Yanne étaient ankylosés. Il se dégourdit les jambes en faisant les cent pas, mais s'arrêta, car du bas de la montée il entendit des chansons et un monologue qui se rapprochaient. Un sourire aux lèvres, il suivit du regard le nouvel arrivant qui ne les avait pas encore remarqués. L'homme poussait sa bicyclette, fredonnait et parlait pour lui-même, mais il fut soudain pris d'une violente quinte de toux qui le fit tituber sur place. C'était Elias. Ayant reconnu Yanne, il cria entre deux quintes, d'une voix d'ivrogne étrangement joyeuse :

– Ah putain, dis donc, si ça continue je vais crever aujourd'hui...

Yanne et Jouko attendirent qu'il soit arrivé à leur hauteur, puis Yanne le salua en lui serrant la main, et le jeune homme l'imita. Elias les dévisagea un instant en chancelant et en s'appuyant sur sa bicyclette. Yanne vit dans ses yeux rendus glauques par l'ivresse un regard à la fois malin et moqueur, qui semblait prendre la mesure de ses deux interlocuteurs. Puis Elias dit :

– Alors, t'es revenu voir les terrains de jeux de ton enfance ?

– Un peu, oui. En fait, je pensais aller dire bonjour à Elina. Comment elle va, là-bas ?

– Rien de spécial, elle vit sa petite vie. Son fils est marié, maintenant.

– Je sais. J'y suis allé depuis.

– T'habites à Helsinki, maintenant ?

– Ça fait des années, déjà.

De nouveau, un regard inquisiteur apparut dans les yeux d'Elias, comme s'il avait essayé de se faire une idée de la vie et des conditions matérielles dans lesquelles vivait Yanne :

– C'est ta voiture, ça ?

– Non, c'est celle du fils.

Jouko n'avait pas cessé de dévisager Elias avec un air légèrement amusé et celui-ci s'en était rendu compte. Il fit un mouvement de tête dédaigneux en direction du jeune homme et dit :

– De l'autre rigolo, là ?

– Non, de mon fils à moi. Lui, c'est mon petit-fils.

Elias oublia le jeune homme et reporta son attention sur Yanne :

– T'es conseiller des mines, maintenant, non ?

– Non, conseiller des communes.

– Bah, quelle différence ? Moi je croyais que t'étais devenu préfet. T'as toujours eu un peu d'un préfet.

Yanne ne put s'empêcher de sourire, car il sentait dans les paroles d'Elias un certain dédain à l'égard de son titre honorifique. Il voulait changer de sujet et il dit :

– Alors comme ça tu es toujours sur les routes ?

– Ouais. Moi aussi j'attends depuis un bon moment qu'on me donne un titre, celui de conseiller du commerce. Eh, au fait, tu veux pas acheter un briquet autrichien ?... Je te fais une petite réduction, un prix d'ami.

Elias s'apprêtait déjà à ouvrir sa valise, mais Yanne refusa. Il n'avait pas besoin de briquet.

– T'aurais dû en acheter un. Tu l'aurais eu pour pas cher... Tu comprends, Elkou il demande pas des prix exagérés. Faut savoir conserver ses bonnes relations avec la clientèle... Mais alors l'autre, le fils de Lauri Kivioja, oh putain, il est plein aux as ! Il a une nouvelle bicoque et des autocars qui sillonnent la Finlande du nord au sud !

– Il est mort du cancer, Lauri, si je me souviens bien ?

– Ouais, c'est le cancer qui l'a bouffé, le Lauri, et en très peu de temps, en plus... Forcément, avec tous les gazogènes qu'il a conduits pendant la guerre, ça a pas fait du bien à ses poumons... Mais le vieux Vikki, il est encore en vie. On le voit passer sur la route avec sa bedaine.

Jouko commençait à s'impatienter et il dit :

– Si on y allait ?

Yanne serra la main à Elias :

– Je souhaite du succès à tes affaires.

En serrant la main d'Elias, il avait dû se rapprocher de lui et il avait senti la puanteur de l'alcool dénaturé. Elias repartit en poussant sa bicyclette, et Yanne le suivit du regard en souriant pour lui-même et l'en écoutant marmonner son monologue :

– L'or du soleil, le vert des prés, la terre des champs, les bois et les fleurs... Hips... Tralala, les papillons volent... Le soir d'été tout jaune. On va notre petit bonhomme de chemin. Et si en chemin on a une petite faim, on va dire bonjour au voisin...

Jouko était assis au volant et pressait son grand-père de partir, mais Yanne resta un moment à regarder Elias. Celui-ci avait déjà parcouru un bout de chemin et il était sur le point de disparaître au tournant, lorsqu'il entonna une chanson :

Je suis un pêcheur bien connu dans la contrée,
Et Émile est le nom dont on m'a baptisé.
Je vis en mer et un jour sur mon frêle esquif
Je mourrai peut-être brisé sur un lointain récif.

Quand le chanteur eut disparu à la vue, Yanne s'assit sur son siège. Jouko tourna la clé de contact et demanda :

– C'était qui ?

– Un type que je connais.

Lorsqu'ils approchèrent du croisement du presbytère, Yanne dit à Jouko :

– Prends à droite. On va faire un saut à Kivivuori.

Le jeune homme obéit et il arrêta la voiture sur le bord de la route, à hauteur de Kivivuori. Ils descendirent et enjambèrent le fil de la clôture électrique qui longeait le bas-côté. De la maison, il ne restait plus que l'escalier en pierre et les ruines des fondations du four à pain, et sur les monticules qu'ils formaient poussaient déjà des épilobes. Les pommiers, qui n'avaient plus été taillés depuis longtemps, étaient presque desséchés et des branches fendues jonchaient le sol au pied des troncs. Mais les lilas à côté de l'escalier fleurissaient encore.

Yanne s'assit sur l'escalier, et Jouko resta debout, en tenant d'un doigt, comme un crochet, sa veste qu'il avait ôtée et jetée sur son épaule. Ils regardèrent autour d'eux, sans mot dire, comme s'ils reprenaient leurs esprits après avoir vu le paysage défiler à toute

vitesse. Derrière les champs de Kivivuori, on voyait la maison des Caréliens, encore relativement neuve, et deux maisons d'anciens combattants, neuves elles aussi, mais qui n'avaient pas encore été peintes. Au bord du stade qui se trouvait à proximité, on avait construit une estrade de danse. Des jeunes allaient et venaient aux alentours de celle-ci et il en passa aussi sur la grand-route. En passant, ils regardèrent la voiture et les visiteurs qui se trouvaient dans la cour de Kivivuori. Certains reconnurent Yanne et firent un commentaire à voix basse à l'adresse des autres. On entendait de la musique et des pas de danse venant de l'estrade. Derrière, à l'autre extrémité du stade, on entrevoyait la nouvelle maison des Kivioja, construite à l'emplacement de l'ancienne maison de Halme.

Yanne, assis, étirait ses muscles. Jouko regarda en direction de l'estrade de danse et dit :

– Y a les péquenots qui guinchent.

Puis il regarda son grand-père et dans sa voix il y avait un ton un peu taquin lorsqu'il lui dit :

– Alors, grand-père, on est devenu mélancolique ?

Yanne émit un petit « hum » et répondit :

– Moi je suis pas un sentimental. Je l'ai jamais été.

Après un moment de silence, il ajouta :

– En tout cas pas dans le sens où on l'entend généralement.

Le ton sur lequel parlait son petit-fils reflétait d'une certaine manière le caractère de leurs relations. Le jeune homme faisait de son mieux pour irriter son grand-père, et celui méprisait son petit-fils et les attitudes de la « jeune génération ». Pour Jouko, il aurait été normal que son grand-père, en étant assis là sur l'escalier, évoque son enfance et sa maison natale, parce qu'il était vieux et, par conséquent, « romantique ».

Jouko était « européen », parlait de l'existentialisme, de la relativité de toutes choses et se plaignait de l'arriération des Finlandais. Il s'estimait intelligent et méprisait tout romantisme et sentimentalité – et, pour lui, presque tout était romantique et sentimental, hormis ses blagues de potache. Son grand-père était un vieux schnoque, encore qu'il admirât la roublardise dont il avait fait preuve pour s'élever du statut de fils de paysan à celui de député et conseiller des communes, et s'être fait accorder une pension. Sur laquelle il

n'avait d'ailleurs aucune vergogne à demander à son grand-père de puiser pour lui donner de l'argent de poche, si d'aventure son père refusait de lui en donner.

– Dis-moi, grand-père, t'es pas en train de penser à l'époque où tu étais petit et où tout était mieux qu'aujourd'hui ? Et comment tu as réussi à te détacher de cette terre natale, et tout le tremblement ?

– Non, moi je pense pas à des trucs pareils. Mais toi peut-être que oui, puisque t'arrêtes pas de la ramener avec ces histoires.

– Moi je n'ai aucun contact avec la terre. Je ne ressens absolument pas que je me tiens en ce moment sur la terre de mes ancêtres.

– Pas étonnant, avec les isolateurs que t'as aux pieds.

Le grand-père jeta un coup d'œil sur les chaussures du garçon, qui étaient munies d'une épaisse semelle de plastique cellulaire, et le rire du jeune homme sonna un peu creux :

– Chaque fois que je viens dans la brousse, ça me fait penser aux fanfares et aux années trente, quand tout était si « national ». Les idées romantiques, et tout le bazar. Parfois je me demande si grand-père a été assez bête pour participer à tout ça et raconter des trucs de ce genre en politique ou ailleurs.

– Oui, grand-père a été assez bête pour ça.

– Et à quoi ça a servi ?

– Il est quelle heure ?

– Huit heures.

– Sans la fameuse politique de grand-père, peut-être que toi tu serais en ce moment en train de marcher sur ce sentier en revenant du sauna, les pieds dans des chaussures de tille « arriérées ».

Jouko rit d'un rire un peu forcé. Parfois il avait l'impression que son grand-père était aussi intelligent et spirituel que lui. Ses mains esquissèrent des gestes élégants, comme s'il voulait souligner la souplesse de sa pensée.

– C'est pas ça que je veux dire. Je veux dire que, malgré toutes les idées, il y a eu la guerre, ou que la guerre a éclaté à cause des idées.

– Pas à cause des miennes. Mes idées n'étaient pas des idées guerrières.

– Mais tu comprends donc pas que c'est pas de telle ou telle idée qu'il s'agit, mais de tous ces trucs qui en général nécessitent une fanfare ?

– La guerre et les fanfares, ça va ensemble, ça fait aucun doute. Mais moi j'ai pas trouvé de remède à ça, c'est tout. T'as qu'à essayer toi-même, puisque t'es jeune et que t'as toutes les ressources de la vie devant toi. Moi j'ai épuisé les miennes.

Le garçon vit là l'occasion d'exposer ses idées. Au début du trajet en voiture, ils avaient eu une discussion animée. Mais Yanne était fatigué et avait cessé d'argumenter, et le raisonnement du jeune homme était resté en suspens. C'est pourquoi celui-ci voulait maintenant laisser libre cours à ses pensées. Il revint sur son thème favori, le renforcement de l'influence de la culture européenne, en s'efforçant de faire preuve d'intelligence et de profondeur, car, malgré tout, il recherchait l'approbation de son grand-père. Dans son enthousiasme, il passa en revue dans le désordre toutes les idées qu'il jugeait importantes, de l'existentialisme au remodelage de l'âme européenne. Il prit sa veste qu'il avait tenue sur l'épaule et la mit sous le bras, pour avoir les deux mains libres et pouvoir les utiliser pour clarifier sa pensée. Mais son grand-père ne l'écoutait pas : il regardait en souriant deux jeunes filles qui se rendaient à l'estrade de danse en marchant sur le sentier, et dont l'une disait à l'autre :

– Il est si terriblement jaloux ! C'est tellement immature ! Dans un magazine féminin, j'ai lu que le jaloux est immature, parce qu'il a un tas de complexes. Mais ce Lasse, moi j'te dis... Je me vengerai de lui.

Les jeunes filles disparurent derrière les aulnes, mais Yanne entendit encore ces mots :

– Je me vengerai... d'une manière ou d'une autre... Je me ven-ge-rai !

Jouko s'était rendu compte que son grand-père ne l'écoutait pas et, cessant de parler, il se tourna pour regarder lui aussi en direction de la piste de danse. Deux garçons venaient de cette direction et, n'ayant pas remarqué les deux hommes qui se tenaient dans la cour, ils burent au goulot d'une bouteille derrière les aulnes :

– Ça aurait peut-être été plus intelligent d'aller à Salmi. Les nanas sont mieux, là-bas. Côté tronche, c'est pas aussi bien, mais elles sont plus portées sur la chose.

Les garçons discutaient avec animation, on sentait dans leur voix l'ivresse montante et l'excitation du début de soirée.

– Eh, au fait, tu peux pas me prêter une capote ? Cette andouille, elle a peur et elle veut pas qu'on fasse ça sans... Veikko devait en apporter, mais à la droguerie y avait une nouvelle vendeuse, alors il s'est dégonflé et il acheté des lunettes de soleil.

Son compagnon lui donna le préservatif. Ils burent encore chacun une longue rasade, puis ils cachèrent la bouteille dans les herbes hautes et s'en allèrent. L'un des deux rajusta sa tenue, leva les épaules et se regarda, puis il regarda son camarade et dit avec une satisfaction non cachée :

– Putain, on a l'air de vrais gentlemen !

On entendait de la musique qui provenait de l'estrade de danse. Puis un chanteur commença à chanter, en utilisant un mégaphone en guise de micro :

Revoici le temps où les oiseaux migrateurs
Vers le sud s'envolent, et moi je ne peux
les suivre...

Yanne se leva. Son sourire avait disparu et il dit :

– Bon, on y va. D'habitude ils se couchent tôt, là-bas.

Jouko mit le moteur en marche et ils partirent. Mais lorsqu'ils eurent tourné au croisement du presbytère et qu'ils furent arrivés au niveau de la cabane des Leppänen, Yanne lui dit de s'arrêter. En effet, Aune se tenait dans la cour et regardait la voiture qui passait, en se servant de sa main comme visière. Jouko fit marche arrière, car ils avaient déjà un peu dépassé la cabane. Yanne descendit et alla saluer Aune.

Aune avait encore grossi. Bien qu'on fût en été, elle portait des chaussettes de laine, qui étaient retombées sur ses chevilles. Ses jambes épaisses, sales et variqueuses, affichaient leur blancheur. Quand elle reconnut Yanne, elle vint à sa rencontre en tendant la main et en pouffant avec gêne :

– Bonjour, bonjour. Comment ça va ?

Aune s'essuya la main à sa jupe et se mit à parler d'un ton mielleux et flatteur :

– Bonjour. Je me disais bien, c'est la voiture du conseiller des communes en personne qui passe là, vu qu'elle était si brillante et propre... Bonjour... Bonjour... Alors, on est en visite par ici ? Je suis passé chez Koskela hier, mais ils ne savaient rien de la venue de monsieur le conseiller.

– Oui, j'ai décidé ça à l'improviste.

Yanne lui posa des questions sur sa santé et ses conditions de vie et, ayant repris ses esprits, elle lui répondit. Elle cessa bientôt de lui donner du conseiller et le tutoya.

– Je suis allée à la commission des affaires sociales et je leur ai dit que, si Kivivuori était encore là, les gens seraient traités équitablement, merde !... Je les ai prévenus que j'irais au tribunal et je leur ai dit que la somme que je touche pour la pension de Valtou elle avait rien à faire avec le montant de la pension de vieillesse, mais maintenant c'est des vraies charognes qui s'occupent de ces trucs, si tu savais...

Yanne l'écouta un moment, prit congé et remonta en voiture. Des images de la vie d'Aune lui traversèrent l'esprit. Il se remémora confusément son frère Oscar à cette occasion, mais la voiture vira et s'engagea sur le chemin de Koskela et le mouvement le tira de sa rêverie.

Lorsqu'ils se garèrent dans la cour, Juhani sortit de la maison. Quelque peu intimidé, il pria les visiteurs d'entrer. Derrière lui se tenait sa femme, qui portait un petit garçon dans les bras. Juhani s'était marié avec Hilkka, la benjamine de Village-Benoît, et ils avaient même déjà un enfant. Juhani était allé tellement de fois à Village-Benoît pour regarder la moissonneuse-batteuse que les gens de la maison avaient fini par deviner la cause véritable de ses visites et avaient même un peu poussé à la roue, si bien que, en dépit de la timidité du jeune homme, l'affaire avait été rondement menée. Chez Koskela, il y avait une excellente place comme maîtresse de maison et la jeune fille fut presque poussée de force à s'y installer. Elle n'y trouva d'ailleurs rien à redire.

Yanne regarda le petit garçon et dit :

– Blond comme les blés. Ça semble tenir de famille. C'est peut-être dû à la qualité de la terre... Euh, Elina est dans l'autre maison ?

– Oui. Je vais la prévenir.

– Pas la peine, on y va nous.

Yanne et Jouko s'en allèrent, après avoir promis de repasser plus tard côté ancien. Elina les avait aperçus par la fenêtre, et elle vint à leur rencontre sur l'escalier. Elle semblait émue de la venue de son frère, parce qu'elle ne l'avait pas vu de longtemps. Ils entrèrent dans la pièce commune, où Alma dormait dans son lit, adossée sur un grand oreiller.

– Grand-mère. On a de la visite.

– Aah.

Les yeux d'Alma, troubles, clignèrent dans son visage ratatiné. Des varices s'étaient formées jusque sur les rides de ses joues, et d'autres couraient sur le dos de ses doigts crochus. Elle bougea les mains, comme si elle voulait prendre appui, mais elle ne reconnut pas Yanne.

– C'est Yanne. Mon frère. Grand-mère ne s'en souvient pas ?

– Ah... ah bon.

– Mon grand frère, Yanne.

– Oui oui. Ne vous en faites pas, père ne va pas tarder...

– Grand-mère ne se souvient pas de moi ? Je suis Yanne Kivivuori.

Un éclair sembla passer dans les yeux d'Alma lorsqu'elle entendit la voix de Yanne :

– Yanne, Yanne. C'est toi, le fils du pauvre Otto ?

– Oui.

– Qui était à la commune, non ?... Oui, je me souviens bien de toi.

Une fois lancée, Alma commença à se réveiller. Mais elle mêlait le nouveau et l'ancien, confondant plusieurs fois Yanne avec Otto et prenant Jouko pour son père Allan.

– Qui est ce jeune homme ?

– C'est le fils de mon fils.

– Ah oui, çui qu'est juge... Nous on a perdu trois fils, à la guerre... C'est le plus jeune qui s'occupe de la ferme, maintenant... C'étaient

les fils d'Axel... L'aîné était un vrai monsieur. Lieutenant pendant la guerre, pas moins.

– Mais oui, je me souviens bien des garçons. Ça ne fait que quelques années que je n'habite plus ici. Grand-mère ne s'en souvient pas ? Quel âge a donc grand-mère ?

– J'ai pas cent ans.

Elina l'aida :

– Grand-mère a un peu plus de quatre-vingt-dix ans.

– Tu vois, j'ai pas cent ans. Ils savent, eux... Yanne, Yanne. Je connaissais Otto, moi... et Anna. Chez nous, c'est le plus jeune qui s'occupe de la ferme... On en a perdu trois, à la guerre. Et l'aîné, il était lieutenant... Elina, elle a beaucoup de médailles de ces trois gars... On vit à deux, dans cette maison... Je suis à la charge d'Elina... Le bon Dieu i' veut pas que je parte. Au fait, ils ont acheté un tracteur, avec l'argent de Hilkka, qu'ils ont eu de Benoît, mais c'est vrai qu'ils vont devoir en payer à Kivioja, aussi...

Yanne regarda Elina comme pour lui signifier qu'il valait mieux laisser grand-mère tranquille.

– Eh bien au revoir, maintenant. Nous reviendrons vous voir, mais nous allons faire un tour côté ancien.

– Hein ?

– Nous allons repasser, mais nous allons côté ancien.

– Oui oui. Ils ont acheté un tracteur, qu'elle a dit Elina... Et moi j'entends encore bien le bruit du moteur à travers la vitre... quand il est en marche... Ils disent que ça coûte cher... Le fils d'Otto... C'est toi qui as marié la fille de Silander, qui est mort pendant la révolte, non ?

– Oui, c'est moi. C'est bien moi. Le bonjour de sa part... De sa fille, je veux dire.

– Ah !... Je me rappelle bien Silander. Il avait de l'instruction... de l'instruction...

Ils laissèrent Alma seule et allèrent dans la chambre d'Elina. C'était l'ancienne « chambre des garçons », où Elina s'était installée, bien qu'elle dormît dans la pièce commune, avec grand-mère, qu'on ne pouvait pas vraiment laisser seule la nuit. La pièce était petite, et on y avait placé le mobilier de la chambre du vestibule. Sur la commode à miroir se trouvaient les photos de tous les enfants.

Au milieu, celles des trois fils morts à la guerre, entourées de celles de Juhani et de Kaarina. Devant les photographies se trouvaient les objets précieux de la famille : la médaille de défricheur de Youssi, la cuillère d'argent, la médaille de la liberté, la médaille du souvenir de la guerre d'Hiver et les deux croix de la liberté de Vilho, ainsi que les trois croix du combattant qu'avaient reçues Elina.

Elina avait d'abord voulu faire du café, mais elle s'était dit qu'on voudrait probablement en servir côté ancien et elle renonça à son idée. Elle questionna son frère sur sa santé et sur sa vie, en savourant le plaisir de sa venue. Jouko écoutait d'un air respectueux et lorsqu'Elina lui posait une question, il répondait modestement, comme un garçon ayant reçu la meilleure éducation. Étant donné que c'était la première fois qu'il voyait Elina, il oublia les attitudes de la jeune génération et se transforma en sage fils de bonne famille qui voulait donner une bonne impression de lui-même. En outre, le regard bienveillant qu'il voyait derrière les lunettes de cette femme douce aux cheveux gris et sa voix posée et veloutée suscitaient le respect. En fait, Jouko avait déjà vu Elina autrefois, mais il était tout jeune garçon et le souvenir s'était effacé.

Puis ils allèrent côté ancien, où l'on but le café, après quoi tout le monde alla se coucher.

Elina fit le lit de Yanne dans la chambre d'hôte, et, comme l'autre chambre de la maison était vide, c'est là qu'on installa Jouko. Yanne était assis sur le bord du lit, à moitié dévêtu, lorsqu'Elina vint lui demander s'il avait besoin de quelque chose. Il dit que non, mais Elina s'assit, et Yanne comprit qu'elle voulait lui parler en tête-à-tête. Elle demanda des nouvelles de Sanni et d'Allan, et Yanne lui répondit. Il était assis, grand, courbé et osseux, sur le bord du lit et faisait du bruit avec son dentier, tout en craignant que sa sœur ne se mette à lui parler de Dieu. Il s'efforça de maintenir la conversation dans des généralités et il demanda :

– Et toi, alors ? La santé, ça va ?

– Oui. J'ai parfois mal dans les jambes.

Elina se tut un instant, le temps de se mettre au diapason de ses pensées, puis elle dit :

– Moi j'ai appris à vivre en harmonie avec Dieu. Avant, je me rebellais et j'étais malheureuse... Il faut savoir... Le jour où j'ai vu

Juhani rapporter père sur son dos, du champ là-bas, j'ai d'abord hurlé. J'avais le sentiment que j'étais entièrement paralysée. Je suis sortie en courant, mais, déjà quand j'étais dans la cour, je me suis dit... qu'il ne faut pas... s'accrocher trop fort aux choses de ce monde. J'ai tellement de fois dans ma vie connu le chagrin et vu que le seul moyen de s'en sortir c'était de laisser aller... Il n'y a pas moyen de le vaincre autrement qu'en l'acceptant... Tant de morts qui se sont succédé !... À peine j'étais remise de l'une qu'il y en avait déjà une nouvelle... Mais à chaque fois j'ai dû apprendre à me dire que, là-haut, il y a quelqu'un qui sait mieux que moi.

Yanne toussota plusieurs fois, sa bouche faisait des mouvements énergiques et ses bras et jambes s'agitaient d'énervement :

– Oui, c'est sûr. Tu as dû endurer pas mal de choses... Au fait, et grand-mère ? Pourquoi vous ne l'avez pas mise à l'hospice ?

Elina était emportée par le thème qui l'occupait et, comme elle dut brusquement revenir sur terre pour un sujet banal, elle répondit avec indifférence :

– J'ai le temps de m'occuper d'elle ici... Et on a peur qu'elle meure si on la met là-bas.

– Oui. C'est sûr. Mais ce serait plus facile de trouver un médecin, là-bas.

– Elle n'a aucune maladie. Elle mange bien, en plus. Mais elle se souille. Elle a seulement un peu perdu de sa lucidité depuis les deux dernières années. Même moi elle me reconnaît pas toujours.

Elina eut un petit rire étouffé.

– La dernière fois, je lui ai parlé de Vilho, en lui disant qu'il était mort à la guerre. Je me rappelle plus à propos de quoi on a parlé de lui, mais elle me fait : « Pas la peine de t'en faire, il a toujours été un peu du genre qui aime pas parler de ses propres affaires. »

Yanne eut un petit rire lui aussi. L'atmosphère se détendit, et chacun se replongea dans ses propres pensées. Elina souhaita bonne nuit et s'en alla.

Yanne commença à se déshabiller. Il se mit dans le lit en sous-vêtements. Il avait un pyjama dans sa valise, mais, comme Sanni n'était pas là pour le surveiller, il l'y laissa. Dormir en sous-vêtements était une de ces habitudes héritées de la jeunesse dont il n'avait pas réussi à se débarrasser.

Il était couché sur le dos. Ses pensées revinrent sur la conversation qu'il venait d'avoir avec sa sœur. Les paroles et les attitudes de celle-ci le tracassaient. Depuis qu'il s'était retiré de la vie publique, il avait souvent ressenti une appréhension qui le dérangeait, et son état d'esprit était marqué par un sentiment de vide et de découragement.

Il repensa à la religiosité de sa sœur, et à la religiosité en général :

– Bah, après tout... si on est croyant, qu'est-ce que ça peut faire ? Que ce soit vrai ou pas... Car elle a surmonté... Le jeune, il parle et il radote... L'existence... S'il en connaissait réellement l'absurdité... S'il n'y a rien dans l'autre monde, tout est effectivement absurde dans celui-ci.

Il s'agitait nerveusement, presque avec frayeur, car il redoutait de perdre la maîtrise de soi et fit de son mieux pour ne plus y penser. Mais ses pensées revenaient là-dessus malgré lui. Il pensa à son enfance et à sa jeunesse : sa petite vie, avec les chèvres, ses bouquets de feuilles, ses journées de redevances. En comparaison, son état actuel et sa vie avaient fait un bond gigantesque.

Mais que lui en était-il resté pour lui-même ? Un appartement de deux pièces et cuisine en copropriété, un titre de conseiller des communes et un esprit vide.

À quoi avait-il donc visé ? À rien de bien précis, en fait. Il avait été emporté par l'action, une mission en avait amené une autre.

Il repensa à son fils et à son petit-fils. Du fait de la formation scolaire qu'ils avaient reçue et du milieu dans lequel ils vivaient, ils s'étaient détachés de son monde d'idées à lui. Cela ne le chagrinait pas réellement, mais les attitudes de son petit-fils, en particulier, l'agaçaient, car il considérait que c'était un pitre, et il était déçu de la dégénérescence et de la médiocrité de sa descendance.

Le sentiment de vide et de découragement lui serrait le cœur fortement. Il se leva et prit sur la table sa montre à double boîtier en or, un cadeau d'une organisation communale pour ses soixante-dix ans. Il ouvrit le couvercle, regarda l'heure, mais son esprit ne l'enregistra pas.

– Au moins eux, ici, ils ont quelque chose à faire de leurs mains. Ils s'inquiètent pour la pluie et le beau temps... En harmonie avec Dieu... Ouais, ouais. Elle n'est jamais vraiment devenue adulte... Et

ça, c'est parce mère la tenait à l'abri... Elle est restée à l'écart du progrès.

D'un geste décidé, il alla ouvrir les rideaux pour faire pénétrer dans la pièce la réalité de la cour et des champs, qui baignaient dans la lumière de la nuit d'été. Une irritation un peu forcée avait chassé les pensées de tout à l'heure. En faisant du bruit avec sa bouche et en mordillant son dentier, il alla ensuite se recoucher en se disant qu'il devrait repartir le lendemain plus tôt que prévu, et il s'endormit rapidement.

VI

Kaarina se réveilla et regarda le réveil. Il était six heures et demie. Le lit à côté du sien était vide.

Elle se leva et alla écouter les bruits provenant de la chambre de son fils, mais celle-ci était silencieuse. Le garçon dormait donc encore. Kaarina mit sa robe de chambre et ouvrit le store vénitien. La lumière du soleil qui entra à flots dans la pièce ranima son esprit engourdi par le sommeil et par la soirée mélancolique qu'elle avait passée, et elle alla dans la cuisine pour faire le café. Après avoir placé la casserole sur la cuisinière, elle revint dans la chambre à coucher, s'assit devant sa coiffeuse et commença à se coiffer.

Dans la cour, on entendait le bruit du moteur de l'autocar du matin et elle se dit que les garages étaient trop près de la nouvelle maison. Puis quelqu'un frappa à la porte extérieure et elle crut que c'était Aulis qui rentrait, mais c'était en fait l'aide du chauffeur du camion de ramassage de lait.

– Y avait cette lettre avec les bidons des Koskela.

Kaarina prit la lettre, remercia l'homme et retourna dans la chambre à coucher. La lettre était de Hilkka et elle annonçait la visite de son oncle. On leur demandait de venir à Koskela dans le courant de la journée.

Kaarina s'inquiéta. Dans quel état Aulis allait-il rentrer ? Et rentrerait-il seulement ?

Pour l'essentiel, elle s'était habituée aux absences et aux voyages d'affaires d'Aulis. Elle était persuadée que lors de ces voyages son mari s'enivrait dans les hôtels et les restaurants et qu'il était avec des

femmes, mais pour sa propre tranquillité elle avait fait de son mieux pour s'habituer à cette pensée, parce qu'elle avait compris que les pleurs et les disputes ne servaient à rien. Aulis n'avait cessé de lui répéter que ces voyages étaient indispensables. Ses affaires le réclamaient, il ne pouvait pas s'occuper de tout depuis chez lui.

– Et en fait, il est allé vendre ce vieux camion. Alors que ça n'aurait pas été nécessaire. Et il n'a pas l'intention de piper mot sur la fêlure du couvercle de culasse.

Elle avait pourtant moins de chagrin quand elle pensait à l'énergie avec laquelle Aulis se dépensait pour le bien de sa famille. Pendant que son père était encore en vie, c'était en réalité Aulis qui avait dirigé l'entreprise, et qui l'avait aussi agrandie. Les autocars des débuts ne représentaient plus actuellement qu'une petite partie de l'activité commerciale. Aulis possédait de grands camions et des camions citernes, qui assuraient des liaisons sur des lignes interurbaines. Mais Kaarina était parfois terrifiée à l'idée du montant de leurs dettes. Tout reposait en fait sur le vide. Dans la réalité, les camions ne leur appartenaient pas, ils étaient la propriété des banques et des compagnies pétrolières. Mais Aulis s'en était tiré pour l'instant, et il continuerait peut-être de s'en tirer, car la société rapportait bien, malgré l'étau dans laquelle la maintenaient les taux d'intérêt. En outre, toutes les occasions étaient bonnes pour Aulis de faire de l'argent. En plus de ses activités normales, il achetait et vendait pratiquement n'importe quoi. Il avait même écoulé un chargement de pneus volés, ce que Kaarina ne parvenait toujours pas à imaginer sans éprouver de l'inquiétude ni de la honte, car Aulis n'était pas sans ignorer la provenance de la marchandise.

Mais quand elle exprimait sa crainte devant le montant des dettes, Aulis riait d'un rire insouciant et disait :

– Qui ne risque rien n'a rien.

Kaarina s'était également opposée à la construction d'une nouvelle maison, car ils auraient très bien pu habiter pour l'instant dans l'ancienne. La nouvelle était luxueuse, trop même. L'argent qu'elle avait touché pour sa part des terres de Koskela avait tout juste suffi pour l'aménagement intérieur. Lorsqu'il lui avait demandé sa main, Aulis s'était vanté que sa future femme pourrait passer toutes ses journées à se faire belle devant son miroir, des escarpins d'argent

aux pieds, et Kaarina aurait bel et bien pu se contenter de faire cela, si elle avait voulu. Mais elle n'aimait pas se regarder dans le miroir, car elle y voyait combien elle avait grossi et combien ses yeux avaient perdu de leur éclat. Cela lui était d'autant plus douloureux que c'était probablement pour cette raison que son mari s'était lassé d'elle et qu'il fréquentait d'autres personnes.

L'eau bouillait et Kaarina alla faire le café.

Le petit garçon s'était réveillé et il vint dans la cuisine, ses petits pieds nus tapant sur le sol. Kaarina lui fit une caresse, mais l'enfant, qui venait de se lever, était encore grognon et il repoussa sa main. Puis elle lui servit du café. Le garçon se mit à genoux sur la chaise et il but.

Il était gros et avait un ventre proéminent, et Kaarina ne pouvait s'empêcher d'être chagrinée à l'idée que les villageois et même le personnel de leur entreprise l'appelaient « Petit Victor ».

Puis une voiture s'arrêta dans la cour. Le garçon se dépêcha de finir son café et courut à la porte. Kaarina entendit une voix joyeuse dans l'entrée :

– Ah, te voilà mon grand ! Comment ça va ?

Aulis entra d'un pas énergique, suivi du petit garçon, et il dit :

– Bonjour. Hier soir, j'ai dû manger au restaurant et boire quelques verres, ce qui fait que j'ai pas pu rentrer en voiture. J'ai dormi à l'hôtel. Quoi de neuf ?

– Il y a du café. Qu'est-ce qu'il pourrait bien se passer de spécial ici ? Mon oncle est en visite à Koskela, et ils nous ont demandé de passer dans la journée.

Aulis sembla intéressé par cette nouvelle et il était tout excité à l'idée de cette visite, mais, comme Kaarina continuait d'afficher un air mélancolique, son mari lui dit, d'une voix moins enjouée et d'un ton offusqué :

– Évidemment ! Ça n'a pas raté ! Je savais déjà hier soir l'accueil qui me serait réservé ce matin. Mais je me suis dit qu'on a aussi besoin d'argent. Comme ça, pour la vie de tous les jours, je veux dire. La vie spirituelle, c'est autre chose. Les gens bien et à l'âme noble n'ont pas besoin d'argent, mais moi, qui suis un homme de la rue, je peux pas vivre sans. Les soixante-dix mille que j'ai gagnés avec la

vente de ce camion, ils sont pas de trop. Mais pour les avoir, il a fallu que je mange et que je boive.

– Je n'ai pas remarqué que j'avais fait une mine particulière ce matin.

Kaarina haussa les épaules et Aulis but son café en silence. Puis il alla dans une autre pièce jouer avec le garçon, en lui parlant avec volubilité, comme s'il avait voulu détendre l'atmosphère par sa bonne humeur.

Lorsque Kaarina entra dans la chambre, Aulis lui dit d'une voix exubérante :

– Allez, arrête maintenant ! Soixante-dix mille ! Comme ça, sans effort ! Ils ont pas vu la fêlure. Tu pourrais au moins applaudir un peu aux exploits de ton mari ! Tiens, quand j'étais à l'hôtel, j'ai fait un rêve. J'ai rêvé de toi d'abord, bien sûr, et puis j'ai vu des quantités incroyables de camions qui roulaient sur les routes de Finlande. Ils étaient tous rouges et, sur le côté de chaque camion, il y avait marqué : Kivioja & fils. Et les gens se demandaient qui étaient ce Kivioja et son fils, qui possèdent le monde entier.

– Quel rêve agréable. Mais pourquoi ils étaient rouges ? La couleur de tes yeux, sans doute. Tu pourrais te les laver à l'eau froide, pour avoir l'air présentable, puisqu'on va aller chez les Koskela.

Aulis éclata d'un rire sonore et dit :

– Maman a de l'humour. C'est bien.

Il donna une tape sur le derrière de Kaarina, se rassit sur sa chaise et se mit à parler d'une voix enfantine et câline :

– Je sais bien que c'est pas drôle pour toi d'être tout le temps seule ici. Mais ce que tu sembles pas comprendre, c'est que je suis obligé de faire ce que je fais. L'argent, on le sort pas du fumier en gardant les mains propres. Il faut que je sois comme ceux avec qui je traite. C'est pas à coup de cantiques de l'Armée du salut que je peux battre ces filous. J'ai bu quatre whiskies, et j'aurais été parfaitement capable de renter en voiture, mais, s'il y avait eu le moindre truc, j'aurais eu de gros ennuis. Je pouvais pas prendre le risque.

– Tu me l'as déjà expliqué.

– Oui. Mais t'as pas l'air d'avoir bien compris...

Aulis se leva d'un air offensé et alla dans la salle de bains pour se raser. En se savonnant le menton, il regarda ses yeux un peu bouf-

fis et injectés de sang, dans lesquels apparut un sourire lorsqu'il se remémora la soirée de la veille. Il était content de l'affaire qu'il avait faite, non seulement à cause de l'argent, mais aussi parce qu'il avait réussi à duper les acheteurs. Il avait même pu éviter de devoir payer l'addition au restaurant, car il était le plus sobre de la troupe. L'un des deux acheteurs avait payé la note pour faire impression sur les deux femmes qui étaient à table avec eux, et Aulis était parti précisément avec celle que l'homme convoitait.

Ce qui l'amusait pourtant le plus, c'était la manière dont il avait réussi à cacher son portefeuille et, lorsque la femme avait insinué qu'elle avait besoin d'argent, il avait feint de s'endormir sous l'effet de l'alcool. Couché sur le lit en proférant des paroles incompréhensibles, il avait regardé du coin de l'œil comment la femme fouillait ses poches, où elle n'avait trouvé qu'un paquet de cigarettes américaines entamé.

– Bah, elle avait bien mérité ça.

Il se lava le visage et tendit la main vers le crochet pour prendre une serviette. Son regard tomba sur l'inscription figurant à côté de la serviette, que Kaarina avait écrite à la main : « Serviette de Papa », et il se sentit subitement confus. Son état d'esprit avait changé brusquement, et à la place, il sentit un trouble et une gêne. Il repoussa ces sentiments, mais, lorsqu'il revint de la salle de bains, il avait un air contrit.

– Écoute. Si on en parlait une fois pour toutes. Je sais qu'il faudrait pas que je sois aussi souvent absent, mais j'y peux rien.

Kaarina tarda longtemps à répondre, mais elle finit par dire à voix basse :

– Laisse tomber. On en a déjà parlé, et ça a rien changé.

La froideur de Kaarina balaya les scrupules d'Aulis et il dit d'un air vexé, comme un enfant :

– Oui, on en a déjà parlé. Et il semble effectivement que ça serve à rien. Bah, peut-être que je suis le vaurien pour lequel tu me prends. Mais moi j'ai pas de temps à consacrer aux choses de l'esprit. Je suis un self-made-man, et ma seule occupation c'est de trouver des moyens de gagner ma croûte. Je fais mon possible pour que notre garçon ait une belle vie et qu'il ait pas besoin de se crever le cul

comme moi. Si ça suffit pas, eh bien désolé, c'est tout ce que je peux te donner.

Kaarina connaissait bien ce ton blessé avec lequel son mari essayait d'en appeler à sa conscience. Mais même si elle savait qu'il était affecté, elle ne pouvait s'empêcher d'en éprouver l'effet. Peut-être son mari pensait-il réellement ce qu'il disait.

Elle commença à se radoucir. Aussi parce qu'il fallait éviter les tensions mutuelles quand ils iraient chez les Koskela. Car Kaarina ne se rappelait que trop bien les mises en garde de ses parents. Mais elle avait trop de fierté pour reconnaître qu'elles étaient justifiées.

Aulis fut soulagé quand il vit que Kaarina s'était apaisée. Pour souligner son sérieux, il alla vers la bibliothèque. Le meuble était neuf, mais les livres étaient pour la plupart ceux qui avaient appartenu à Halme. Aulis ne les lisait jamais. Parfois il les regardait et en feuilletait l'un ou l'autre, et il lisait surtout les annotations dans la marge. Il les trouvait amusantes, et c'est pour cette raison qu'il les lisait. La plupart étaient brèves, comme celles-ci : « Absurde ». « Ce type délire. » « Argumentaire boiteux. » « Monsieur, ce qui est vrai, c'est ce que nous voyons. » « Parfaitement ». « Pour le cochon aussi, la seule chose vraie, c'est son groin. Mais ce n'est pas pour autant qu'il faille s'arrêter à cela. »

Aulis prit sur le rayon un manuel d'anglais. Il avait décidé d'apprendre l'anglais, surtout parce qu'il admirait les financiers américains et qu'il voulait savoir parler leur langue. Au restaurant, il aimait à raconter à ses convives des anecdotes sur les commis qui étaient devenus des magnats de la finance et disait, comme s'il était fier d'eux :

– Quand quelqu'un a commencé les pieds nus, il sait le prix des bottes.

Mais il n'était pas arrivé très loin dans ses études d'anglais. Il n'avait pas l'énergie suffisante pour étudier. Il alluma une cigarette et s'appuya contre le dossier du fauteuil, le livre ouvert sur ses genoux. Il avait lu une seule phrase :

« Tom is a boy. »

Lorsque les Kivioja arrivèrent chez les Koskela, ceux-ci étaient en train d'admirer le nouveau tracteur que Juhani venait d'acheter. Il était garé dans l'atelier, propre et bien briqué. Juhani le faisait voir

aux autres, tenant dans la main un morceau de laine de nettoyage avec lequel il frottait l'un ou l'autre endroit où la poussière s'était déposée. Yanne se dit que ce serait certainement un déchirement pour lui de devoir rouler un jour dans un champ boueux. Le tracteur deviendrait tout sale – et il avait coûté si cher !

Yanne ne pouvait s'empêcher de penser au vieux Youssi quand il écoutait et regardait Juhani, car tout en lui rappelait fortement son grand-père.

Lorsque la voiture des Kivioja entra dans la cour, ils allèrent à leur rencontre. Aulis descendit prestement, contourna la voiture et aida ostensiblement Kaarina et le garçon à descendre. Puis il claqua la portière et s'avança d'un air décidé et joyeux pour saluer les autres.

– Bonjour, bonjour. Heureux de vous voir.

Yanne le salua en le soupesant du regard, sourit et dit :

– Eh bien, je vois que tu n'as pas l'air de mourir de faim. Tout va bien, donc.

À Kaarina et au petit garçon il dit une plaisanterie, puis il posa des questions à Aulis concernant le décès de son père, survenu un an plus tôt, et resta un instant l'air songeur, après quoi il se ressaisit et lui demanda comment allaient les affaires.

Hilkka avait mis la table du déjeuner dans la pièce commune, avec l'aide d'Elina, et les visiteurs entrèrent. Aulis salua sa belle-mère avec chaleur, et de son côté Elina observa l'expression de sa fille. L'ayant vue, elle en déduisit qu'il s'était produit quelque chose de désagréable.

Pendant le repas, ils parlèrent d'abord des affaires du village, sur lesquelles Yanne posait toute sorte de questions : comment se portait le vieux Vikki ? Aulis répondit que grand-père était encore capable de marcher tout seul de chez Kivioja chez eux, et qu'il ne refusait jamais un petit verre.

– Et Rautajärvi, toujours maître d'école ?

– Ouais. Il est aussi occupé avec l'association pour la jeunesse. Il anime des groupes de danse populaire et de chansons populaires.

– Et Siukola ?

– Toujours le même râleur. Son fils a travaillé un certain temps chez nous comme aide, mais je l'ai renvoyé. Je l'ai supporté un moment, mais après je lui ai dit que je l'avais engagé pour porter des

bidons de lait, pas pour dire du mal des Américains. Moi je m'incline pas devant les communistes comme les autres. Si un employé proteste à cause son salaire ou des conditions de travail, je le fous à la porte. Je me crève le cul jour et nuit et j'ai pas envie d'écouter les jérémiades des fainéants et des jean-foutre.

Aulis parlait d'un ton théâtral pour montrer au conseiller des communes que lui aussi savait diriger et donner des ordres, mais sa tirade l'avait mis dans un état d'excitation tel qu'il avait écrasé avec sa fourchette tous les aliments qui se trouvaient sur son assiette.

Yanne, amusé par l'état d'exaltation d'Aulis, lui lançait des coups d'œil au passage et dit d'un air indifférent :

– Mais même les communistes ils ont le droit de gagner leur pain, non ?

Aulis aurait bien aimé poursuivre sur ce thème, parce qu'il voulait montrer au vieux politicien qu'il n'était pas ignorant des questions sociales, mais Yanne n'avait pas envie de s'attarder là-dessus. Il demanda à Juhani :

– Alors, tu as eu les terres du presbytère, si j'ai bien compris ?

– Oui. Ou plutôt c'est père qui avait déjà tout réglé.

– C'est bien, c'est bien. C'est plus simple de cultiver les champs quand ils sont pas trop loin. Le reste des terres de Kivivuori est en pâturage ?

– Oui, pour la plupart. Parfois on change et on fait pousser de l'avoine, quand l'herbe devient vieille.

– Ah.

Yanne regarda par la fenêtre :

– Et tout ça est bien soigné. Y a pas à dire, c'est une bonne vie. Des tracteurs et tout.

Juhani ne répondit pas immédiatement, car ses sentiments étaient mitigés. D'un côté, les compliments de son oncle lui faisaient plaisir, mais d'un autre, comme les gros revenus des agriculteurs faisaient sans cesse l'objet de critiques dans le débat public, il dit d'un ton un peu maussade :

– Ouais... C'est pas rose tous les jours, tout de même.

Yanne comprit l'état d'esprit de son neveu et il dit avec une certaine malice :

– Eh oui. L'agriculture, c'est pas rentable – mais alors vraiment pas.

Le front de Juhani rougit de façon visible. On voyait que les paroles joviales de son oncle l'avaient vexé :

– Effectivement, c'est pas rentable. Si je comptais pour moi-même le même salaire horaire que ce que je dois payer à un ouvrier, je serais sur la paille. Et le tracteur, c'est rien d'autre qu'un outil. Qu'il fallait acheter justement parce que c'est trop cher d'engager quelqu'un. Les salaires augmentent tous les deux mois, et on arrête pas d'inventer toute sorte de charges, comme ces fameuses allocations familiales de l'employeur, par exemple.

Jouko avait parlé surtout avec les dames, en leur servant des biscuits ou en leur passant le pot à lait, mais lorsqu'il entendit ce que dit Juhani, il demanda :

– Ce serait pas possible d'organiser une catastrophe ? J'sais pas, par exemple inonder les champs. On touche pas des indemnités pour un truc pareil ?

Jouko avait dit cela en plaisantant, mais cette fois Juhani se vexa pour de bon. Ses petits yeux à la Koskela clignèrent de colère, mais aussi de gêne, car il lui semblait malgré tout déplacé de se disputer avec des invités. Son ton exprimait une rage contenue lorsqu'il dit :

– Franchement dit, c'est les gens de la ville qui en profitent, des aides agricoles. Pourquoi est-ce qu'il faudrait les compter au bénéfice des agriculteurs ? C'est grâce à ça que les habitants des villes peuvent manger à bon marché – et venir se prélasser là-bas, au bord d'un lac, des lunettes de soleil sur le nez et un livre à la main, comme les types du presbytère, là. Toute la journée, qu'ils sont restés dehors, hier, à rien foutre ! On se tartine de la crème solaire sur le jambon, pour que ça cuise mieux.

Yanne commençait à se lasser de cette discussion. Son regard errait deçà delà, il faillit même se mettre à siffler. Comme il voyait que Juhani prenait la chose trop au sérieux, il voulut changer de sujet. Il s'apprêtait à dire quelque chose, mais, après avoir grogné des paroles indistinctes, il revint à la charge :

– Hé ! Le gars est assis au bout de la table d'une ferme solidement établie, et il parle comme un vrai prolétaire, dis donc !... On dirait bien qu'on se fait tous avoir par la vie... Autrefois, quelqu'un

comme lui, on l'aurait considéré comme un oppresseur... Et il y en a sans doute qui le considèrent comme tel encore aujourd'hui... Eh oui, on est revenus à la case départ...

Puis il se désintéressa complètement de la question. Il pianotait des doigts sur le dessus de la table et les derniers mots de Juhani lui firent demander :

– Au fait, qui c'est qui est pasteur maintenant ?

– Un certain Korpivaara. Le vicaire de Salpakari a pas été élu, il avait pourtant voulu lui succéder.

– Salpakari, il est pas mort récemment ?

– Oh ça fait bien déjà trois ou quatre ans.

– J'ai vu sa fille un jour en ville, mais je suis pas allé lui parler parce que je la connaissais assez peu. Et pour ce qui est de la veuve du colonel, elle travaille comme secrétaire dans un bureau. Grosse comme pas possible.

Elina demanda alors quelles études Jouko comptait commencer, et il répondit qu'il n'en était pas encore tout à fait sûr. Son grand-père voulait qu'il fasse sciences politiques, mais lui, ce qui l'intéressait, c'était l'esthétique et la psychologie. Les Koskela ne savaient pas très bien ce qu'étaient ces matières et n'avaient pas réellement envie de demander des précisions, mais Yanne et le jeune homme se chamaillèrent un moment à ce sujet. Jouko expliqua que ce qui l'intéressait, ce n'étaient pas la politique ou les sciences politiques, mais uniquement la culture, et Yanne dit d'un ton légèrement mécontent :

– En réalité, ce qu'il y a, c'est que tu ne sais pas vraiment ce que tu veux. Tout ce que tu sais faire, c'est parler et dire des âneries. Tu tournes à vide et c'est pour ça que la courroie de transmission fait sans arrêt flip-flop... Bah, c'est comme ça à ton âge... Un beau jour, toi aussi on te mettra en position « marche ». Tiens, et ce petit, là, qui mange avec toute sa trogne, qu'est-ce qu'il deviendra ?

Kaarina était en train de donner à manger à son fils et, quand elle entendit les paroles de Yanne, elle rougit et essuya le visage barbouillé de beurre du petit garçon. Elle semblait mélancolique, bien qu'elle essayât de le cacher. Aulis saisit l'occasion pour raconter aux autres son rêve de files de camions sur les routes et faire des prédictions sur l'avenir de son fils.

Les convives se levèrent de table et sortirent dans le jardin, où l'on servit le café. Après le café, Yanne commença à faire ses préparatifs pour partir, mais Elina insista tellement pour qu'il reste qu'il attendit encore deux heures. Il n'avait pourtant plus envie de s'attarder et il s'ennuyait, car il avait épuisé tout ce que cette visite pouvait lui apporter d'intéressant. Il alla dire au revoir à Alma. La vieille femme ne le reconnut pas et Yanne n'avait pas envie d'essayer de lui faire retrouver sa tête. Tous se rassemblèrent ensuite dans la cour pour assister au départ des visiteurs. Yanne salua Elina en dernier et lui dit :

– Tu pourrais toi aussi venir nous voir là-bas, pour changer. Tu as le temps, maintenant.

– C'est plus facile pour toi de venir ici. T'as une voiture et tout ça.

– Bon, ben alors on revient un de ces quatre. À un de ces jours, hein ?

Mais la promesse de Yanne manquait de conviction. Quand Elina lui dit au revoir, il y avait dans son regard une légère émotion et une chaleur qui lui firent cligner des yeux et la regarder d'un air gêné et désemparé. Puis il se racla la gorge, haussa ses épaules osseuses et dit à Jouko :

– Allez, on y va !

Yanne et le jeune homme montèrent dans la voiture. Elle démarra et fit un virage brusque. Jouko laissa ensuite le volant revenir dans sa position normale en freinant le mouvement avec ses paumes, les doigts tendus. Ils se firent des signes de la main jusqu'à ce la voiture disparaisse derrière le coin de la grange.

Un peu plus tard, les Kivioja rentrèrent eux aussi et la famille se retrouva seule. Les femmes rangèrent et Juhani alla dans la cour. Après l'agitation provoquée par la visite, la maison avait retrouvé son calme et était retombée dans son silence habituel. Juhani alla dans l'atelier et des réminiscences des paroles de son oncle à la table du déjeuner lui traversèrent l'esprit. Il ressentait encore une légère irritation au souvenir de ce qu'il avait dit.

– C'est facile pour lui de se balader comme ça avec ses voitures... et de rire au nez des autres...

Mais son irritation tomba lorsqu'il se trouva à côté de son tracteur. Il tourna autour de l'engin en l'examinant, en essayant tel ou tel levier, puis il prit la laine de nettoyage et essuya la poussière qui s'était déposée sur les jantes. Le tracteur n'avait pas encore servi dans les champs, car il l'avait acheté la semaine précédente. Et combien de temps il lui avait fallu pour se décider ! Il était retourné plusieurs fois à Tampere : il était resté dans le hall de vente, à regarder et à tourner autour du tracteur sans mot dire, puis, au bout d'une heure avait posé une question à un vendeur concernant une caractéristique technique. Après avoir eu une réponse, il était resté une autre heure encore à regarder, puis il était reparti en marmonnant :

– Je vais encore attendre un peu.

Il était venu trois fois. Les vendeurs avaient cessé de lui vanter les mérites de l'engin, ils suivaient en silence et avec amusement le débat intérieur du client et ils lâchèrent un long soupir de soulagement lorsqu'il dit enfin, presque en chuchotant :

– Bon, ben je crois que je vais le prendre.

Il sortit de l'atelier, mais se retourna encore une fois et contempla un instant les formes du tracteur, en se délectant des reflets que jetait la peinture neuve et propre, et en rejetant de son esprit le remords lancinant qu'il éprouvait à l'idée du prix qu'il avait coûté. Puis il repartit, mais s'arrêta encore dans la cour et regarda en direction des champs. Le trèfle avait commencé à fleurir dans le pré. Il commencerait les foins au milieu de la semaine. Lorsqu'il y pensa, son esprit se débarrassa des dernières impressions qu'y avait encore laissées la venue des visiteurs. L'herbe poussait sur la parcelle du presbytère, qu'on appelait pour cette raison le « champ du presbytère », encore que depuis un certain temps ils eussent commencé à utiliser un nouveau nom, car Alma avait dit un jour d'un ton vif :

– C'est pas le champ du presbytère ! C'est le champ de père, exactement comme tout le reste ici. C'est père qui l'a fait !

Depuis, on appelait le champ à moitié par plaisanterie « la patrie ».

Juhani rentra. Sur l'escalier il croisa mère qui portait une assiette et dit au passage :

– Je vais apporter à manger à grand-mère. Peut-être qu'elle avalera quelque chose.

Elina alla côté nouveau et réveilla Alma avec douceur, pour la faire manger. Avec une cuillère, elle mettait la nourriture dans la bouche de la vieille femme, qui mastiquait de façon mécanique. Elle s'arrêtait parfois pour racler les commissures des lèvres desséchées et profondément enfoncées. Tandis qu'elle mangeait, Alma demanda :

– Qui c'est qu'était là, tout à l'heure ?

– C'était mon frère Yanne.

– Ah ? Et qu'est-ce qu'elles avaient à caqueter, les poules ? Je les ai entendues par la fenêtre.

– Y en sans doute une qui venait de pondre.

– Ah !

Après avoir donné à manger à Alma, Elina lava l'assiette et elle alla dans sa chambre quand elle vit que grand-mère dormait, sa bouche fripée et ridée entrouverte. Dans la chambre, elle s'assit dans le fauteuil à bascule et alluma la radio. Elle baissa le son de telle sorte que la musique qui passait s'entende en sourdine. Elle était fatiguée à cause de la visite. Elle ferma les yeux et balança le fauteuil doucement en appuyant de temps en temps de la pointe du pied. Elle éprouvait une tristesse confuse, dont elle n'arrivait pas réellement à démêler la cause. Peut-être était-ce simplement la nostalgie du passé qu'avait suscitée la venue de son frère. Car à travers Yanne ses pensées remontèrent dans la vie qui s'était écoulée. Sa maison et ses parents lui revinrent en mémoire, de même qu'Axel et, avec lui, bien d'autres choses encore. Les impressions se succédaient, indistinctes et dans le désordre, et il s'y mêlait la chanson d'une chorale d'enfants de l'école primaire qui passait à la radio :

Loin dans le nord, il y a un lac abandonné,
Des îles sans nom et une plage désolée.
Aux temps des foins, la glace du lac fond
Car il ne dure que peu, l'été lapon.
Et la nuit de septembre à nouveau
En glace transformera son eau.

La tête d'Elina s'inclina contre le dossier du fauteuil à bascule. À son cou, attachée à une chaîne d'or, pendait la montre qu'elle avait reçue autrefois comme cadeau de confirmation. Elle ne fonctionnait plus depuis des années et elle n'avait pas voulu la faire réparer, mais

elle la portait parfois le dimanche, en guise de bijou et de souvenir. Les yeux d'Elina étaient fermés, mais les impressions qu'elle éprouvait se lisaient sur son visage. Car un sourire y frémissait, un peu triste, mais un sourire malgré tout. Par la fenêtre ouverte, la clarté de ce début de soirée d'été envahissait la chambre. La lumière du soleil qui virait au rouge se reflétait sur le papier peint des murs et dans le miroir de la commode, ainsi que sur les photographies des enfants et les médailles et souvenirs qui se trouvaient sur leurs coussinets de velours.

Le fauteuil ne se balançait plus que par intermittence, mais le sourire s'attarda encore sur le visage d'Elina tandis qu'elle écoutait la chanson qui passait à la radio :

Un homme de Laponie voulut un jour en avoir le cœur net
Et du grand lac d'Inari connaître la profondeur complète.
La corde se cassa, on entendit une chanson :
« Eh bien ma foi, il est aussi profond qu'il est long. »
Et depuis ce jour-là nul n'a plus mesuré
Du grand lac d'Inari les abîmes insondés.

Au catalogue des Bons Caractères

Collection Romans

Ici, sous l'Étoile polaire (tome I)
Väinö LInna 20,30 €

Les gardes rouges de Tempere
Ici, sous l'Étoile polaire (tome II)
Väinö LInna 21,30 €

Les Croisés
Stefan Heym 29,50 €

Émeute au Transvaal
Harry Bloom 17,30 €

Le Fléau du savoir - L'épopée de Ménaché Foïgel
Moïse Twersky - André Billy 17,30 €

Les Damnés de la Terre
Henry Poulaille 19,30 €

La Paix
Ernst Glaeser 14,20 €

Collection Histoire

De l'Oncle Tom aux Panthères noires
Daniel Guérin 15,30 €

1917, la révolte des soldats russes en France
Rémi Adam 13,70 €

La Révolution russe
François-Xavier Coquin 7,10 €

Juin 36
Jacques Danos et Marcel Gibelin 14,30 €

Hongrie 1956 : un soulèvement populaire, une insurrection ouvrière, une révolution brisée
Gorges Kaldy 15,30 €

Collection Témoignages

Au-delà de l'Oural
Un ouvrier américain dans la métropole russe de la sidérurgie
John Scott 16, 80 €

Moscou sous Lénine
Alfred Rosmer 16,80 €

SOS Indochine
Andrée Viollis 17,30 €

La Révolution de février
Alexandre Tarassov-Rodionov 15,30 €

Maman Jones
Autobiographie 12 €

Collection Classiques

Le Programme socialiste
Karl Kautsky 11,20 €

Le socialisme et les intellectuels
Paul Lafargue 2,60 €

Le socialisme et la conquête des pouvoirs publics
Paul Lafargue 2,60 €

Marx et Engels
David Riazanov 11,20 €

La jeunesse de Lénine
Léon Trotsky 12,20 €

Le Programme de transition
Léon Trotsky 2,60 €

Où va la France
Léon Trotsky 12,70 €

Hors collection

Haïti 1986-2004
OTR-UCI 20,30 €

Collection Éclairages

1. Proche-Orient 1914-2010
Les origines du conflit israélo-palestinien
Marc Rémy 8,20 €

2. La Première Guerre mondiale
Dix millions de morts pour un repartage du monde
Rémi Adam 8,20 €

3. Histoire de la mondialisation capitaliste
1. 1492-1914
Édouard Descottes 8,20 €

5. Histoire de la mondialisation capitaliste
2. 1914-2010
Sandra Chirazi - Raphaël Menand 8,20 €

4. Italie 1919-1920 - Les deux années rouges
Fascisme ou révolution
Bruno Paleni 8,20 €

6. La Russie avant 1917
Gilles Boti 8,20 €

7. Le cerveau et la pensée
Marc Peschanski 8,20 €

Imprimé par IMS
6, rue Florian -93500 Pantin
www.ims-pantin.fr - atelier@wanadoo.fr

Väinö Linna

Réconciliation

Ici, sous l'Étoile polaire - tome III

Roman traduit du finnois par Jean-Michel Kalmbach

Ce roman, qui n'avait jamais été traduit en français, est le troisième de la trilogie *Ici, sous l'Étoile polaire.* Elle retrace l'histoire sur trois générations d'une famille finlandaise de la région de Tampere, les Koskela, des années 1920 au début des années 1950 dans ce dernier tome.

Après la défaite subie dans la guerre civile en 1918, les Rouges, du moins ceux qui comme Axel Koskela n'ont pas été exterminés et ont survécu à leur internement dans les prisons et les camps, sont privés de leurs droits civiques et mis au ban de la société. Les Blancs triomphent.

Dans cette période entre deux guerres mondiales, si le monde paysan se modernise, si les vestiges de la société féodale s'atténuent, rien n'apaise durablement les antagonismes sociaux. La crise économique de 1929 exacerbe ces tensions et engendre la montée d'une extrême-droite inspirée par les nazis. Celle-ci mène une guerre sans merci aux socialistes et aux communistes. Il s'en faut de peu que la Finlande à son tour ne bascule dans la dictature.

Le sort de la famille Koskela fluctue avec celui de la Finlande. Après une brève période de relative prospérité, ce sont les difficiles années de la crise. Et bien des choses s'écroulent pour elle lorsque elle est frappée dans sa chair par les deux conflits armés contre l'URSS lors de la Deuxième Guerre mondiale.

Comme dans les deux premiers volets de la trilogie, Väinö Linna peint au plus près la vie, les sentiments, les aspirations du peuple finlandais, l'histoire de ce pays lointain et méconnu, qui est étroitement liée par bien des aspects à celle de l'Europe et du monde.

Väinö Linna (1920-1992) était l'un des plus influents écrivains finnois du vingtième siècle. Il naquit dans un village de la région de Tampere, où se déroulent la plupart de ses romans. De famille modeste, il travailla très jeune comme bûcheron, comme valet de ferme, puis comme ouvrier dans une fabrique de textiles. En 1940, l'armée finlandaise l'enrôla dans la guerre contre l'URSS. À son retour, il commença à écrire, en partant de ses notes et publia en 1954 son premier roman, *Soldats inconnus*. Sa trilogie *Ici, sous l'Étoile polaire* fut publiée à partir de 1959.

Ces ouvrages, vendus en Finlande à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires, eurent un grand retentissement. Ils ont permis à nombre de Finlandais de reconsidérer l'histoire de leur propre pays. Malgré la parution de plusieurs de ses romans en français dans les années 1960, Väinö Linna reste peu connu en France. Mais en Finlande, il est considéré comme un auteur majeur. Son portrait figurait sur les billets de 20 marks, avant l'arrivée de l'euro. Ses romans ont souvent été portés à l'écran. Très nombreux sont les Finlandais qui connaissent par cœur les premières lignes d'*Ici, sous l'Étoile polaire*.

Photo de couverture : droits réservés
soldats finlandais pendant la guerre contre l'URSS.

ISBN 978-2-915727-32-6

Prix TTC : 22 €

www.lesbonscaracteres.com

Collection Romans

Avec le soutien du CNL Centre national du livre